

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

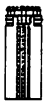
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google



UNIVE NT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.



SOCIÉTÉ DE COMMERCE

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1809.

138 L 1

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

(N° CCCXC.)

(SAMEDI 7 JANVIER 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

UNE PROMENADE DE FÉNÉLON.

ANECDOTE

Lue a la séance publique tenue par la Classe de la langue et de la littérature française, de l'Institut, le 21 décembre 1808, pour la réception de M. de Tracy, élu à la place de feu M. Cabanis.

PARLER de Fénélon, c'est un titre pour plaire.
Trop heureux, si mes vers emportent ce salaire,
Si de ce nom chéri le puissant intérêt
Me fait obtenir grâce, et vaincre mon sujet !

Ce sujet, je l'avoue, est un rien, peu de chose,
Un fait que j'aurais peine à bien conter en prose
Tant l'histoire en est simple ! et je l'essaie en vers !
Hélas ! par ce récit, un ami des plus chers
Me fit, il m'en souvient, verser de douces larmes ;
Aura-t-il dans ma bouche aujourd'hui mêmes charmes ?
Il n'y faut pas compter ; mais encore une fois
Sur tous les tendres cœurs Fénélon a des droits.

Une main plus savante a produit sur la scène
Du prélat de Cambray l'ame sensible, humaine ;
Elle a fait reconnaître aux traits dont il est peint,
L'ange, le philosophe, et l'apôtre et le saint ;
Ce digne monument suffirait à sa gloire ;
J'offre encore une fleur à sa douce mémoire,

Digitized by Google

Et par un trait vulgaire, et sans art raconté,
Je ne veux cette fois louer que sa bonté.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénélon dans Cambray regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple;
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple;
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.

Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs aimés du sage et du poëte,
Solitaire et rêveur il allait s'égarer;
De quel charme, à leur vue, il se sent pénétrer!
Il médite, il compose, et son ame l'inspire;
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire;
Sa gloire est d'être utile: heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu!

Ses regards animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste;
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature, et jouit de Dieu même.

Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Ecoute le récit de peines qu'il soulage,
Joue avec les enfans et goûte le laitage.

Un jour, loin de la ville ayant long-tems erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit; une famille y pleure.
Il entre, et sur le champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect:
O ciel! c'est Monseigneur! .... On se lève, on s'empresse;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.

« Qu'avez-vous, mes enfans? D'où naît votre chagrin?
» Ne puis-je le calmer? versez-le dans mon sein;
» Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence:
« Pardonnez, Monseigneur, mais vous n'y pouvez rien;

Digitized by Google

» Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien;
» Nous n'avions qu'une vache! . . . . hélas! elle est perdue;
» Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue;
» Notre pauvre Brunon! . . . . nous l'attendons en vain! . . . .
» Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
» Peut-il être un malheur au nôtre comparable? »
» Ce malheur, mes amis, est-il irréparable
Dit le prélat, et moi, ne puis-je vous offrir,
» Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
» En place de Brunon, si j'en trouvais une autre!
— » L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
» Pour oublier Brunon, il faudra bien du tems!
» Eh! comment l'oublier? ni nous, ni nos enfans,
» Nous ne serons ingrats! . . . . c'était notre nourrice!
» Nous l'avions achetée, étant encor génisse!
» Accoutumée à nous, elle nous entendait,
» Et même à sa manière elle nous répondait;
» Son poil était si beau! d'une couleur si noire!
» Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
» Ornaient son large front et ses pieds de devant.
» Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
» Il montait sur son dos; elle le laissait faire!
» Je riais! . . . . à présent nous pleurons, au contraire!
» Non, Monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
» Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »

Fénélon écoutait cette plainte naïve;
Mais pendant l'entretien, bientôt le soir arrive:
Quand on est occupé de sujets importans,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du tems;
Il promet, en partant, de revoir la famille.

— « Ah! Monseigneur! lui dit la plus petite fille,
» Si vous vouliez pour nous le demander à Dieu,
» Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus; adieu.

Il reprend son chemin; il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries;
Tout à coup à ses yeux un objet s'est montré;
Il regarde . . . . il croit voir . . . . il distingue, en un pré
Seule, errante et sans guide, une vache . . . . c'est celle

Digitized by Google

Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle;
Il ne peut s'y tromper! . . . . Et soudain empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente.
Lui-même satisfait la flatte de la main.

Mais que faire? va-t-il poursuivre son chemin?
Retourner sur ses pas? ou regagner la ville?
Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille....
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins,
» Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »

Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et marchant lentement derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore;
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau?

Le voilà fatigué, de retour au hameau;
Hélas! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière;
Il arrive à la porte: « Ouvrez-moi, mes enfans,
» Ouvrez-moi; c'est Brunon, Brunon que je vous rends.

On accourt; ô surprise! ô joie! ô doux spectacle!
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle:
« Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des cieux,
» Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux;
» Pour nous faire plaisir il a pris sa figure;
» Aussi je n'ai pas peur . . . . Oh! non, je vous assure;
» Bon ange! » . . . En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfans, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange!
» Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange;
» J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler
» Je revenais vers vous; que n'ai-je pu voler!
» Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre. »
— « Quoi! tant de peine! O ciel! vous avez pu la prendre,
» Et vous-même! » . . . Il reçoit leurs respects, leur amour.
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle: « C'est donc ainsi que tu nous laisses! . . . .
» Mais te voilà! » . . . Je donne à penser les caresses!
Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.

Digitized by Google

Tel au retour d'Ulysse, Argus (1) le reconnait.
« Il faut, dit Fénélon, que je reparte encore ;
» A peine dans Cambray serai-je avant l'aurore ;
» Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison. » . .
— « Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison ;
» On pleurerait ailleurs, quand vous sécher nos larmes !
» Vous êtes tant aimé ! Prévenez leurs alarmes ;
» Mais comment retourner ? car vous êtes bien las !
» Monseigneur, permettez . . . nous vous offrons nos bras ;
» Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »

D'un peuplier voisin on abat le branchage.

Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
Monseigneur est ici ! Chacun est accouru,
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais ;
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
Le bon Prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin ; l'écho les double et les renvoie.
Il part : tout le hameau l'environne, le suit ;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique,
Marche . . . Honneurs innocens ! et gloire pacifique !
Ainsi par leur amour Fénélon escorté,
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

O toi, de qui j'appris cette touchante histoire,
Toi dont nous honorons aujourd'hui la mémoire,
Cher et bon Cabanis, je n'ai point l'heureux don
De ces traits éloquens, de ce noble abandon,
Qui, partant de ton ame et si tendre et si sage,
Passionnaient toujours tes écrits, ton langage ;
Dans tes yeux, dans tes traits souriait la bonté ;
Juste et fier sans orgueil, simple avec dignité,
Toujours compâtissant aux misères humaines,
Tu guérissais les maux, tu partageais les peines ;
Du divin Fénélon aimable imitateur,
Comme lui cher au pauvre, et son consolateur,
Du vrai beau comme lui toujours ami sincère,
Nourri des anciens, plein de ton vieil Homére,
Ton savoir, ton génie éternisent ton nom ;
Tu nous rendais ensemble Hippocrate et Platon ;

(1) Nom du chien d'Ulysse.

Digitized by Google

O ciel ! et tu n'es plus ! Ta mort prématurée
Par tout ce qui t'aimait sera toujours pleurée :
Hélas ! dans nos amis nous mêmes nous mourons ;
En leur donnant des pleurs, c'est nous que nous pleurons.

Ah ! du moins qu'un espoir adoucisse nos plaintes ;
Leurs ames après eux ne seront pas éteintes.
Croyons qu'il est un Dieu qui, lorsqu'on a vécu,
Garde une peine au crime, un prix à la vertu :
C'est là que la bonté sera récompensée.
Un jour, j'aime à nourrir cette douce pensée,
Les mortels bienfaisans revivront réunis
Avec les Fénélon, avec les Cabanis.

ANDRIEUX.

ENIGME.

Je suis une vertu qu'au beau sexe on refuse,
Et, franchement, ce n'est pas sans raisons ;
Mais, l'autre sexe qui l'accuse
N'est pas toujours docile à mes leçons.
Dupe de sa flamme amoureuse,
Samson les oublia, puis s'en mordit les doigts ;
Turenne aussi me trahit une fois.
Par une feinte ingénieuse
Papirius observe mieux mes lois.
En politique, en intrigue, en affaire,
En amour, en police, en guerre,
Je suis un agent principal,
Et sans cet agent tout est mal.
Inséparable du silence
Je suis, enfin, ensemble ou tour à tour
La compagne de la prudence
Et la probité de l'amour.

PHEDELIN.

LOGOGRIPHE.

Avec mon chef je suis de race quadrupède,
Sans mon chef je proviens d'un animal bipède.
Avec mon chef je suis servi dans un repas,
Tout des premiers, à moins qu'on n'y serve point gras.
Sans mon chef je deviens d'une ressource extrême
A qui veut strictement observer le carême.

S.....

Digitized by Google

CHARADE.

Souris qui n'a que juste mon premier,
Doit bientôt se laisser surprendre.
A la couleur de mon dernier,
Gardez-vous de vous laisser prendre.
Dans la prairie on peut voir mon entier
Paître et fouler à ses pieds l'herbe tendre.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Chant.*
Celui du Logogriphe est *Canon*, dans lequel on trouve *ánon.*
Celui de la Charade est *Corne-muse.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

L'Homme des Champs, ou *les Géorgiques françaises*, par J. Delille, poëme en quatre chants, traduit en vers latins par P. J. B. P. Dubois, directeur de l'Ecole communale secondaire de Clermont-Oise. — A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n° 34; *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15; M^me^ V^e^ *Nion*, place de la Monnaie. — 1808 (1).

Voltaire avait déclaré, en pleine Académie, qu'il regardait comme impossible une bonne traduction en vers français des Géorgiques latines; et cinquante ans sont à peine écoulés qu'on traduit en vers latins des Géorgiques françaises. Quels que puissent être les défauts qu'une critique sévère, mais juste, a relevés quelquefois dans l'illustre et habile écrivain à qui sur-tout est due la gloire de cette heureuse révolution, son nom

(1) *Jacobi Delille Ruricolæ, seu ad Gallos Georgicon libri quatuor, quos e gallico pœmate in latinum carmen transtulit.* P. J. B. P. Dubois, etc.

Digitized by Google

ne sera jamais prononcé sans reconnaissance par les amis des lettres. Ils sauront apprécier aussi l'influence que durent avoir dans cette nouvelle direction donnée à la poësie française, les chantres des *Saisons* et des *Vergers*, dont les compositions originales ont fécondé, avant la fin du même siècle, et rendu moins timide notre langage poëtique.

Ces poëtes célèbres ont eu des disciples heureux, d'autres qui l'étaient moins. Des abus de plus d'un genre se sont glissés dans la poësie descriptive à laquelle on s'est trop livré: mais on ne saurait nier que ce genre (puisqu'on a eu le tort d'en faire un genre à part) n'ait donné à notre poësie des richesses inconnues. Or, voilà ce qui demeure, pour la gloire des poëtes et de la nation; tout le reste passe. La mode a voulu que dans ce genre on fît de nombreux tours de force. Quelques-uns se sont faits gauchement, d'autres avec grâce; la langue s'est enrichie; et l'on sent trop vivement aujourd'hui les vices des compositions descriptives, pour qu'il soit encore à craindre qu'après avoir enrichi la langue, elles finissent par appauvrir et corrompre la poësie.

C'était bien un tour de force que la traduction française des *Géorgiques de Virgile*: et c'en est un aussi que la traduction latine des Géorgiques de M. Delille. Il semble d'abord, je l'avoue, que les principales difficultés qu'offrait la première de ces traductions naissant de la stérilité, du moins apparente, de la poësie française, opposée, dans ce genre, à l'inépuisable abondance de la poësie latine, un ouvrage du même genre écrit dans la langue pauvre et stérile, devait se transporter dans la langue riche et féconde avec autant d'aisance que de succès. Cependant il n'en est pas ainsi. Les nouvelles Géorgiques ont peu de rapport avec celles de Virgile. Celles-ci étaient difficiles à traduire à cause de leur simplicité, les autres ne l'ont pas été moins à cause de leur luxe. Les préceptes d'agriculture et d'économie rurale, les grands tableaux de la nature et les scènes de la vie champêtre, sont loin de les remplir tout entières; et souvent les couleurs vives et variées que présentait au traducteur

Digitized by Google

l'idiôme dont il se sert, lui deviennent à peu près inutiles.

Souvent, au contraire, il aurait grand besoin de tournures et d'expressions qui lui manquent, pour rendre avec fidélité des mœurs, des arts et des usages inconnus aux écrivains dont il emprunte la langue; et quand son homme des champs transporte dans un château le luxe et les amusemens de nos villes, le traducteur est forcé pour les peindre de frapper des mots nouveaux, de chercher des tournures nouvelles. C'est-là, sans doute, une position difficile pour tout homme qui traduit; mais combien la difficulté ne doit-elle pas s'accroître pour celui qui traduit dans une langue morte, connue seulement par un petit nombre d'ouvrages qui n'ont pu nous la transmettre qu'en partie?

J'ignore si Virgile, Horace ou Tibulle, auraient été bien satisfaits des poëmes latins modernes, même de ceux qui, traitant des sujets familiers à la poësie latine, permettaient aux nouveaux poëtes de prendre ces grands maîtres pour guides. Mais je suis persuadé qu'ils se seraient bouché les oreilles, s'ils avaient entendu réciter quelques-uns de ces vers où des français, des allemands, transportant les usages de Paris ou de Vienne dans la langue de l'ancienne Rome, l'enrichissent libéralement de gallicismes et de germanismes.

Le traducteur des *Géorgiques françaises* s'est vu dans la nécessité de faire à la poësie latine quelques-unes de ces dotations. Et, lors même que son langage est pur, du moment qu'il veut exprimer des objets trop étrangers à cette belle poësie, il cesse presque toujours d'avoir de la couleur et de la précision. Je ne citerai qu'un passage qui me paraît être dans ce dernier cas.

Voici d'abord les vers de M. Delille :

Ainsi quand de Paris les inconstans dégoûts,
De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus d'inventeurs copistes maladroits,
Nos arts dépaysés méconnurent leurs droits.
Sous de pesans jokeys nos chevaux haletèrent,
Nos clubs de politique et de punch s'ennivrèrent,

Digitized by Google

Versailles s'occupa de popularité ;
Chacun eut ses wiskys, ses vapeurs et son thé.
Moi-même comparant le parc anglais au nôtre,
J'hésitai, je l'avoue, entre Kent et Le Nôtre ;
Mais je permis l'usage et proscrivis l'excès.

M. Dubois traduit ainsi :

Sic cum vesaná levitate furentibus olim
Invidiosa suos tulit usus anglia Gallis,
Nec puduit populi rivalis fingere mores,
Aula, theatra, domus privatæ, denique cuncta
Isti sponte jugo collum servile dedere.
Gallia primum auctor, jam tunc ignobile mimæ
Munus agens, sua jura, suas vix noverat artes.
Mox teretis sudavit equus sub pondere servi,
Gallus et Anglorum de more cucurrit agaso;
Regum cœpére in plebis consessibus artes
Jactari, et punko saturas implere coronas;
Ipsa affectavit populares regia sensus:
Quilibet insignes phaëtontis nomine currus
Egit ovans, theiœ succos laudavit amaros,
Indoluitque caput nigros tentare vapores.
Ipse quidem, fateor, correptus turbine moris,
Confero dum nostris quos Anglia predicat hortos,
Nosterio interdum potui præponere Kentum:
At justo hœc sonuit sententia sœpius ore;
Ista licet placeant, sed stulta cavenda libido est.

Ces vers sont généralement bien tournés : je ne sais même s'il était possible de mieux faire. Mais retrouve-t-on bien ici le tour piquant et la couleur de l'original? Ces trois vers, par exemple :

Quilibet insignes phaëtontis nomine currus
Egit ovans, theiœ succos laudavit amaros,
Indoluitque caput nigros tentare vapores.

conservent-ils bien la grâce et la vivacité de ce trait

Chacun eut ses wiskys, ses vapeurs et son thé ?

L'hexamètre renferme plus de syllabes que l'alexandrin; cependant le latin a ici vingt vers, le français n'en a que treize. Le traducteur est obligé d'avoir recours à la paraphrase ; et c'est ce qui ne peut manquer d'arriver en pareil cas. Notre langue accusée d'être

Digitized by Google

si pauvre a cependant ses richesses particulières. Les difficultés qu'éprouvent les traducteurs français à rendre les beautés des grands orateurs, des poëtes illustres de l'antiquité, tient plus à la dissemblance des mœurs qu'à la prétendue stérilité de la langue des Racine et des Boileau : et j'ose croire qu'il y a dans Boileau et dans Racine eux-mêmes, tel passage, telle page entière qu'Horace et Virgile eussent été bien embarrassés de reproduire sans l'affaiblir dans leur poëtique langue.

On ne doit donc pas demander au traducteur latin moderne, de surmonter des difficultés qui eussent été embarrassantes même pour les grands maîtres de l'antiquité. Tout ce qu'on peut raisonnablement exiger, c'est que dans la peinture des objets dont l'expression existe déjà dans leur langue, il rappelle quelquefois leur pureté, leurs tours heureux, leur noble élégance. Le traducteur de M. Delille me paraît, dans plusieurs passages, remplir toutes ces conditions. Je vais, en les transcrivant tous deux, en fournir quelques exemples dans divers genres.

Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissans, qui sur les fleurs nouvelles,
S'envole frais, brillant, épanoui comme elles,
Jouit moins au sortir de sa triste prison,
Que le sage au retour de la belle saison.

Homme des Champs, chant I^er^ :

Cernis ut exiliens effracto carcere lætus
Papilio levibus liquidum secat aëra pennis,
Floribus insultat teneris, gemmæque micanti,
Ipse micans, pictoque gerens in corpore flores :
Nec minor accendit sapientis corda voluptas
Spectat ubi verno rura albescentia sole.

M. Delille termine par les vers suivans, le grottesque portrait d'un maître d'école :

Même absent, on le craint; il voit, il entend tout :
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille,
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante

Digitized by Google

Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblans encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armaient mes pédans inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.

Les difficultés assez nombreuses que ce passage offrait au traducteur, ne sont-elles pas habilement surmontées dans ces vers élégans et faciles :

Absentem metuunt; quippe audit cuncta, videtque;
Olli non visus denuntiat ales in aurem
Omnia; novit enim quis rideat, ore loquaci
Quis turbet socios, quis pensum negligat; imò
Nec latuit digito bulla undè emissa procaci
Ipsius ad canum surrexerit improba mentum.
Non procul hinc ramos immites exerit arbor,
Non ullis arbor precibus consueta moveri,
Cujus fortè comam si ludens impulit aura,
Continuò sibi quisque timet, elademque propinquam
Horret, pallidior virgâque trementior ipsâ.
Hos, dulcis Chanonate, tuis in vallibus errans
Aspexi, hos potui manibus contingere ramos
Terribiles quondam puero, forsanque salubres.

Un morceau moins difficile à traduire, mais dont la traduction très-heureuse ne fait pas moins d'honneur au talent de M. Dubois, est celui du second chant où le poëte français rappelle quels furent autrefois ses désirs modestes et ses courtes espérances.

Hélas! pour mes vieux jours j'attendais ces plaisirs,
Et déjà l'espérance, au gré de mes désirs,
De mon domaine heureux m'investissait d'avance.
Je ne possédais pas un héritage immense;
Mais j'avais mon verger, mon bosquet, mon berceau.
Dieux! dans quels frais sentiers serpentait mon ruisseau!
Combien je chérissais mes fleurs et mon ombrage!
Quels gras troupeaux erraient dans mon gras pâturage!
Tout riait à mes yeux; mon esprit ne rêvait
Que des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
Trop courte illusion! délices chimériques!
De mon triste pays les troubles politiques

Digitized by Google

M'ont laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
Adieu mes fleurs ! adieu mes fruits et mes troupeaux !

Hæc ego provectos sperabam gaudia in annos ;
Talia spondebat nimiùm mens credula rura.
Non immensa mei scindebant arva juvenci ;
Poma tamen paucis pendebant plurima malis ;
Frigida silva aderat, mollisque sub arbore lectus.
Purus ut illimi serpebat rivus arenâ !
Ut teneros læto mirabar lumine flores !
Pinguibus ut læti errabant in montibus agni !
Omnia ridebant : in somnis mente videbam
Surgere triticeas moles, lac currere rivis.
Delicias tristes ! heu somnia vana ! relictum est
Nil misero ! dudum patriis è finibus exul,
Et fugiens quas torquebat discordia tædas,
Ista cano ; hæc tantum superest mihi agrestis arundo.
Flora vale ; & patriæ Dryades, faunique valete.

Il peut bien y avoir dans ces différens morceaux, quelques expressions que le savant professeur n'aurait pas employées ou construites de la même manière, s'il eût écrit dans le siècle d'Auguste; mais l'ensemble a de l'élégance, les tours sont nombreux et poëtiques, les mouvemens de l'original s'y trouvent reproduits sans peine, et avec une souplesse qui rarement s'allie à la fidélité.

Il me serait facile de multiplier les citations; mais celles qu'on vient de lire suffisent pour faire apprécier le talent et la bonne latinité du traducteur de M. Delille. Si un suffrage doit le flatter, c'est sur-tout celui de son illustre modèle; et je ne doute pas qu'il ne l'ait obtenu. V. F.

Histoire de France, pendant le Dix-huitième Siècle; par M. Lacretelle jeune. — Deux volumes in-8° de 860 pages. — Prix, brochés, 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

M. Lacretelle jeune a écrit l'histoire de la révolution avec un talent qui lui a donné des droits à la gloire littéraire, avec une impartialité qui lui a valu d'honora-

Digitized by Google

bles inimitiés. La révolution était l'effet terrible d'une infinité de causes que beaucoup d'esprits se sont appliqués à reconnaître. Quelques-unes des plus rapprochées ont été saisies avec justesse; mais en général les intérêts d'individus et de classes ont influé sur ce genre de recherches, et en ont rendu les résultats faux, incomplets, frivoles et quelquefois ridicules. Un homme de l'ancienne cour, qui a cru pouvoir être homme de lettres du moment qu'il n'était plus grand seigneur, mais qui a eu moins de bonnes fortunes au théâtre qu'à Versailles, expliquait la révolution par l'avantage que le chapeau rond avait obtenu sur le chapeau à cornes. J'aime à croire toutefois, pour l'honneur de son esprit, que cette histoire de chapeaux n'était que symbolique, et qu'il entendait par-là, d'une part, la suppression de l'étiquette, de l'autre, l'introduction des principes anglais. Quoi qu'il en soit, la révolution a eu mille causes, elle en a eu d'évidentes et de secrètes, de prochaines et d'éloignées. Depuis long-tems opérée dans les esprits avant de l'être dans l'Etat, il fallait, pour en trouver les premiers germes, remonter assez loin dans notre histoire; après les avoir découverts, il fallait, pour en suivre le développement, observer la marche du gouvernement, des opinions et des mœurs. Le tissu des actions humaines, l'histoire d'un homme ou d'un peuple n'est qu'une suite de conséquences plus ou moins nécessaires, dont l'enchaînement est plus ou moins sensible. Lorsqu'un grand événement a lieu, les vues courtes ou obscurcies s'arrêtent aux causes immédiates qui ne sont que des causes occasionnelles : ces causes sont elles-mêmes des effets. Cette filiation, dans sa marche rétrograde, pourrait conduire l'esprit jusqu'au berceau du monde; mais la raison lui prescrit des bornes : on doit s'arrêter où commence, d'une manière un peu distincte, la direction, la tendance nouvelle que les choses ont prise pour arriver au point d'où l'on est parti. Ainsi, quoique le siècle de Louis XIV ait engendré la régence, et les deux règnes qui l'ont suivie, quoique les malheurs et même les prospérités de ce grand siècle aient certainement influé sur les événemens qui ont succédé, l'homme qui voudra approfondir les causes de notre révolution, n'étendra

Digitized by Google

n'étendra point ses recherches jusqu'à une époque de puissance et de soumission où rien, dans le gouvernement ni dans le peuple, ne faisait présager le besoin et le désir d'un changement ; mais il portera ses regards jusque sur la régence, et il les y arrêtera, parce que dès-lors l'affaiblissement du pouvoir, le relâchement de la subordination et l'anéantissement de toute morale publique et privée lui offrent les premiers symptômes de cette maladie à laquelle le corps social devait succomber tôt ou tard. Aucun règne n'était plus propre à développer ces funestes semences que le règne de Louis XV, ce monarque inappliqué, faible, timide et lâchement égoïste, qui ne s'est pas ménagé la moindre excuse pour tout le mal qu'il a laissé faire, puisqu'il avait le bon sens de s'en apercevoir et quelquefois le honteux courage de le dire. Plusieurs écrivains, sous son règne, ont prédit clairement la révolution, et il ne fallait pour cela qu'une pénétration très-ordinaire. Nul n'a eu, à cet égard, le don de prévision plus que Louis XV lui-même, s'il est vrai qu'il ait dit, comme on le prétend : *Tout cela durera bien encore autant que moi ; mais je ne sais pas comment mon successeur s'en tirera.* Ce mot qui était tout à fait dans son caractère et qui le peint tout entier, ce mot est un texte dont l'histoire de son règne est le développement et le commentaire continuel. Un tel sujet semblait appartenir de droit au meilleur historien de notre révolution. M. Lacretelle s'en est emparé, et selon moi, le mérite de son ouvrage surpasse encore les espérances qu'on en avait conçues.

L'entreprise offrait des difficultés de plus d'un genre. Un règne sans caractère, sans physionomie, dont une partie s'est écoulée dans les langueurs d'une paix souvent aussi peu profitable au peuple qu'honorable pour le gouvernement, et l'autre dans les vicissitudes de plusieurs guerres sans but, sans utilité et sans éclat ; une administration incertaine et imprévoyante dont les chefs changeaient sans cesse au gré des maîtresses et des favoris, il n'y avait pas là sans doute de quoi donner beaucoup de vie et de couleur aux récits de l'écrivain. On ne pouvait suppléer à l'intérêt dont la matière était privée, que par des réflexions à la fois justes et profondes,

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

qu'en faisant apercevoir de tems en tems les conséquences funestes qui devaient résulter un jour de la pusillanimité, de l'insouciance et de l'apathie du gouvernement; enfin, ce n'était qu'en dirigeant les regards du lecteur vers un avenir terrible et menaçant, qu'il était possible de lui procurer des émotions, que, vu leur petitesse et leur insignifiance, les événemens actuels n'auraient point fournies par eux-mêmes. En distribuant avec art et sur-tout avec mesure les aperçus de cette espèce, M. Lacretelle a trouvé le moyen, non-seulement de vaincre le vice essentiel de son sujet, mais encore de se donner quelqu'avantage sur deux écrivains célèbres qui l'ont traité en partie, et dont la concurrence n'était pas sans danger. Ces deux écrivains sont Duclos et Voltaire. Celui-ci a fait un précis du siècle de Louis XV que l'on s'accorde à regarder comme très-inférieur au précis du siècle de Louis XIV. Sous le rapport de l'éclat et de la noblesse du style, il semble y avoir entre les deux ouvrages, la même distance qu'entre les deux règnes. On ne peut pas douter que Voltaire n'ait été gêné par mille considérations étrangères, sans compter les préventions personnelles, en écrivant l'histoire d'un roi sous lequel il avait passé la plus grande partie sa vie. Il avait eu des liaisons plus ou moins étroites avec les ministres, les généraux et même les maîtresses de ce prince, et lorsque, sous le règne suivant, il publiait son ouvrage, une grande partie de ces personnages vivait encore, et la famille des autres conservait toujours assez de crédit pour inquiéter un historien. Du reste, l'ouvrage n'était qu'un précis assez aride, assez décousu; et s'il était fort facile à un écrivain de nos jours d'être plus véridique que Voltaire, il n'était pas non plus malaisé d'être plus intéressant, en donnant plus de développement aux faits de quelque importance, et en les rangeant dans un ordre plus propre à les faire valoir. On n'avait aucun de ces reproches à faire à Duclos. Sa véracité naturelle s'était mise d'autant plus à l'aise dans l'histoire de la régence et de quelques années du règne de Louis XV, que son intention n'était pas d'en faire part au public de son vivant. Il est impossible d'imaginer une lecture plus

Digitized by Google

piquante. L'annullation du testament de Louis XIV, la déchéance des princes légitimés, la conspiration de Cellamare, le système, la scandaleuse élévation de Dubois, toutes ces choses y sont racontées avec une vivacité entraînante et du ton de causticité le plus spirituel. C'est sur-tout dans la peinture des personnages que Duclos excelle : son pinceau franc, libre et même un peu cynique, nous représente avec une admirable vérité tous les hommes vils et corrompus qui figuraient alors dans les conseils, dans la magistrature, dans l'église et dans les soupers du palais Royal. Les mots effrontés, les anecdotes scandaleuses viennent en foule attester la ressemblance de ces divers portraits. Mais tous ces détails et le style dont ils sont écrits, n'ont point la dignité de l'histoire. Duclos le sentait lui-même ; il a dit qu'*il s'était moins proposé d'écrire une histoire en forme, que de laisser des mémoires aux historiens.* Néanmoins ces *mémoires*, tels qu'ils sont, écrits avec toute la liberté et tout l'agrément dont le genre est susceptible, étaient faits pour intimider quiconque aurait entrepris de retracer historiquement la même époque. M. Lacretelle qui, avec ses lumières et sa modestie, devait moins qu'un autre se dissimuler le danger, n'a rien négligé pour l'éluder, et il est parvenu à se faire lire avec beaucoup d'intérêt par ceux-là mêmes à qui l'ouvrage de Duclos était le plus présent et qui en étaient le plus charmés. En sa qualité d'historien, il a dû moins s'étendre que Duclos sur la partie secrète des mœurs de la cour et de la ville ; mais en revanche il a développé davantage tout ce qui tenait à la politique extérieure et même à l'administration du royaume ; il a eu quelquefois sur ces objets d'autres vues, d'autres opinions fondées sur la découverte de faits inconnus à Duclos ou sur un examen plus approfondi de ceux qui étaient à la connaissance de cet écrivain ; enfin il a donné à sa narration ce ton décent, noble et sévère qui convient au ministère de l'histoire. Je ne parlerai point de l'ouvrage de Marmontel sur la régence. On y retrouve, sans doute, l'homme honnête et judicieux, l'écrivain élégant et pur ; mais ce n'est, pour ainsi dire, qu'une continuelle paraphrase de St.-Simon, dont les phrases

Digitized by Google

y sont citées, commentées et quelquefois réfutées. D'ailleurs, l'ordre par matières substitué à l'ordre chronologique détruit à la fois la variété et l'unité, deux grands principes d'intérêt dans les compositions de tout genre. Tous les grands événemens d'un règne se croisent, s'entrelacent, influent souvent les uns sur les autres; l'art de l'historien consiste à en représenter, sans confusion, la simultanéité, la connexion, la dépendance réciproque. Les offrir isolément, c'est s'affranchir sans doute d'une grande difficulté, mais aussi c'est renoncer à un grand avantage : il semble voir un peintre qui ayant une grande action historique à retracer, imaginerait de peindre, dans autant de tableaux séparés, les personnages et leur attitude particulière, au lieu de les placer sur une même toile, dans leur position respective et au point de vue qui convient à chacun d'eux. Au reste, Marmontel, en adoptant la division par matières, avait pour lui un grand exemple, celui de Voltaire dans son *Essai sur les Mœurs* et son *Précis du Siècle de Louis XIV*. Quel que soit le mérite de ces deux beaux ouvrages, il doit être permis de croire qu'ils eussent gagné du côté de l'intérêt à être composés dans la manière grande et large des historiens de l'antiquité, c'est-à-dire, d'une seule teneur, comme la matière historique elle-même, sans autre division que celle de ces époques qui semblent venir, à des intervalles presque égaux, changer la face du monde ou d'un empire. Marmontel, dans son *Histoire de la Régence*, a un tort bien plus grave encore que celui de la forme : ce tort, plus aisé à sentir qu'à exprimer, est une certaine pesanteur de discussion et de style, qui, sans donner positivement prise à la critique littéraire, attire au livre la plus terrible des censures, l'ennui du lecteur. Marmontel n'était donc pas, à beaucoup près, un rival à craindre comme Duclos. Nommé historiographe de France après la mort de celui-ci, il a composé son ouvrage pour l'acquit de sa conscience. On savait de son tems que Duclos avait travaillé sur la même époque; mais peu de personnes avaient connaissance de ce travail. J'aime à penser que Marmontel, s'il eût été du nombre, n'aurait point entrepris le sien.

Digitized by Google

Mais enfin Marmontel et Duclos n'ont écrit que l'histoire de la Régence, à laquelle le dernier a seulement ajouté celle du très-court ministère de M. le Duc, quelques pages sur celui du cardinal de Fleury, et une *Histoire des causes de la guerre de* 1756. Ce n'était là qu'une faible portion du grand sujet que M. Lacretelle s'était proposé de traiter; ainsi le danger de la concurrence n'était pas tout à fait aussi considérable que quelques personnes ont affecté de le craindre pour lui, et d'ailleurs il ne lui était pas possible de s'y soustraire. Il est donc à l'abri du reproche de témérité, et quand même il l'aurait encouru, le talent qu'il a déployé suffirait presque pour l'en faire absoudre.

Les deux premiers volumes que vient de publier M. Lacretelle, comprennent les événemens depuis 1709 jusqu'en 1748. Les trois autres, qui ne tarderont point à paraître, conduiront l'ouvrage jusqu'à l'ouverture des Etats-Généraux, époque où l'auteur s'arrête. L'histoire de l'Assemblée constituante, qu'il se propose de traiter bientôt dans la même forme que celles de l'Assemblée législative, de la Convention nationale et du Directoire exécutif, liera son *Histoire du règne de Louis XV* à ce qu'il a déjà écrit de celle de la Révolution, et la réunion de ces divers ouvrages formera l'histoire complète du siècle qui vient de s'écouler. Je vais jeter un coup-d'œil sur les deux premiers volumes publiés.

A l'exemple de Duclos, M. Lacretelle fait précéder l'histoire de la Régence, du tableau des dernières années du règne de Louis XIV; mais il ne remonte pas tout à fait aussi haut que lui dans ce règne, et il en donne modestement pour raison qu'il aurait craint de ne produire qu'une faible copie du brillant tableau de Voltaire. Il se montre beaucoup plus favorable à Louis XIV que Duclos et Marmontel. Né au commencement du siècle et ayant traversé la Régence, le premier avait retenu, en partie, les opinions de cette époque où l'on détruisait, pièce à pièce, la grande machine de gouvernement montée par Louis XIV, et où sa mémoire personnelle n'était pas beaucoup plus respectée que ses établissemens. La prévention avait sub-

Digitized by Google

sisté pendant long-tems encore dans toute sa force : Marmontel qui la trouva établie, ne sut pas s'en garantir, et il n'eut pas le bon esprit de l'abjurer dans le tems même où il revenait un peu de cet injuste dédain pour Boileau qu'il avait, en quelque sorte, puisé aux mêmes sources. Aujourd'hui que nous savons à quoi nous en tenir sur les maux cruels qu'enfantent la faiblesse et l'oubli des bienséances dans un prince, nous sommes moins sévères, ou, pour mieux dire, plus équitables envers un monarque qui, presque toujours, mit de la vigueur dans ses mesures de gouvernement, et de la dignité dans sa représentation. Si le même Duclos osa dire de Louis XI que, *tout mis en balance, c'était un roi*, il est bien permis de dire maintenant de Louis XIV que, *tout mis en balance, c'était un grand roi*. Ceux qui ne sont point éblouis de ses tems de prospérité et qui vont même y chercher le sujet de leurs plus vifs reproches, conviennent du moins qu'il fut véritablement grand dans ses malheurs. Ne recevant de ses généraux et de ses ambassadeurs que des nouvelles accablantes, voyant la mort frapper, à coups pressés, autour de son trône, et craignant même d'avoir à punir comme un crime, dans un des membres de sa famille, le malheur qui le privait successivement de tous les autres, il souffrit avec une noble résignation, il supporta avec un courage vraiment héroïque ces infortunes si diverses et si multipliées. Ses derniers momens furent dignes de ses dernières années. M. Lacretelle a fait des uns et des autres un récit noble et touchant, qu'il termine par ce trait aussi profond que juste, sur l'indécente joie que le peuple fit éclater aux obsèques de Louis XIV : « La monar-» chie avait déjà reçu quelque atteinte le jour où le » deuil d'un tel monarque fut insulté. »

Cet esprit d'équité historique, fondé sur l'expérience de nos malheurs et la connaissance des fautes qui les ont causés, ce même sentiment qui a porté M. Lacretelle à venger la mémoire de Louis XIV des attaques inconsidérées de quelques écrivains, a dû nécessairement le rendre plus sévère pour la Régence, que ne l'ont été les détracteurs du règne précédent. Il ne faut

Digitized by Google

point se le dissimuler; jusqu'ici les histoires de la Régence ont été écrites avec les Mémoires de Saint-Simon, et elles sont plus ou moins imprégnées des passions de ce personnage singulier, sans cesse dominé par ses affections, ses ressentimens et les intérêts de sa vanité, et dupe lui-même des suggestions de son humeur ou de son égoïsme, au point de se croire constamment le champion de la vérité et du bon droit, lorsqu'il ne fait qu'obéir aux mouvemens de la plus révoltante partialité. Saint-Simon était rempli d'honneur et de franchise; il voulait être vrai, et il l'était en ce sens qu'il ne disait ni n'écrivait jamais autre chose que ce qu'il pensait; mais sa pensée était tellement subordonnée à sa passion, qu'on peut dire qu'en lui c'était presque toujours une seule et même chose. Il haïssait Louis XIV et ne pouvait s'empêcher de l'estimer: il aimait le Régent et ne pouvait parvenir à l'estimer. Doublement sévère envers Louis XIV par aversion pour lui et par affection pour le Régent, il relève les moindres torts de l'un avec dix fois plus d'amertume qu'il n'en met à raconter les fautes les plus graves de l'autre, et il pense fermement être juste envers tous les deux. Sa partialité véritablement contagieuse a infecté les écrits de tous ceux qui ont fait usage de ses mémoires, quelques efforts qu'ils aient faits pour s'en préserver. M. Lacretelle n'a point payé ce tribut; il a tout pesé au poids du sanctuaire, et il a été juste envers le Régent comme la postérité doit l'être, en ne lui reconnaissant tant de qualités précieuses et brillantes, que pour lui reprocher plus sévèrement de ne s'en être point servi ou d'en avoir fait un détestable usage. Voici quelles étaient ses dispositions et ses principes lorsqu'il se préparait à retracer l'administration de ce prince: « Avant la révolution, dit-il, l'on ne » parlait qu'avec gaîté de la régence du duc d'Orléans; » on rappelait volontiers cette époque de liberté, » d'insouciance et de folie. Aujourd'hui nous la jugeons » plus rigoureusement; nous croyons devoir accuser » des maux que nous avons soufferts à la fin du dix-» huitième siècle, la licence qui en déshonora le com-» mencement. On n'excuserait plus l'écrivain qui pa-

Digitized by Google

» raîtrait s'amuser du récit de désordres dont la suite » a été si funeste. D'un autre côté, rien n'est plus suspect » que l'indignation qui exagère le scandale sous pré- » texte de le poursuivre sans pitié. L'histoire ne doit » point être composée sur les matériaux fournis par les » libelles. Je ne présenterai que dans des résultats géné- » raux les faits relatifs aux mœurs privées. On a peut- » être trop oublié les points de vue plus importans » qu'offre la régence sous des rapports de politique et » d'administration. Je tâcherai de les exposer avec » clarté.» C'est par la lecture de l'ouvrage même qu'il faut s'assurer à quel point l'auteur s'est montré fidèle à la doctrine qu'il vient d'établir et aux engagemens qu'il vient de contracter. Il a prouvé, ce me semble, qu'on pouvait faire un tableau très-attachant de la régence et des désordres de tout genre qui l'ont signalée, sans avoir recours à ces peintures complaisamment détaillées, dont le scandale est mal couvert par quelques réflexions morales ou quelques traits d'humeur satirique. L'historien ne doit jamais imiter la licence de Pétrone, dût-il y mêler quelquefois la vertueuse indignation de Tacite. Le régent meurt de ses débauches; M. Lacretelle fait cette observation : « Trois êtres qui avaient contribué à répandre la plus » vaste corruption, le duc d'Orléans, sa fille la du- » chesse de Berri, le cardinal Dubois, avaient été » ainsi précipités dans la tombe par leurs excès. La » régence finissait comme finit quelquefois une longue » orgie, par la mort de ceux qui en ont poussé le » plus loin les plaisirs effrénés. » Ce simple résumé supplée à beaucoup de descriptions et d'anecdotes.

Le court ministère de M. le duc n'est véritablement remarquable que par le mariage de Louis XV avec la vertueuse mais insignifiante Marie Leczinska, et surtout par la patience cauteleuse et pateline, avec laquelle le septuagénaire Fleury attendait qu'il fût tems pour lui d'exercer le pouvoir, à un âge où l'on n'a plus guère à attendre que la mort. Ce fut à soixante-treize ans qu'il parvint à ce ministère qui en dura plus de seize. Ce ministère, dans sa première partie, fut paisible et presque léthargique; la fin en fut légèrement

Digitized by Google

agitée par deux guerres entreprises contre le gré du ministre, qui ne les aurait pas conduites avec beaucoup plus de suite et de vigueur, quand même il en eût été le véritable moteur. C'était-là, comme dirait un artiste, avoir à peindre une nature assez pauvre. M. Lacretelle lui-même en fait la remarque en ces termes: « J'aurai peu de chose à dire sur l'administration du » cardinal de Fleury. Le bien qu'il fit ne fut pas sans » mélange de maux, et d'ailleurs fut passager. Le génie » seul donne de la stabilité aux institutions. Le cardinal » de Fleury n'eut que de la sagesse; et, pour restreindre encore ce mot, il n'eut que la sagesse d'un » vieillard. S'il peut être proposé comme un modèle » d'économie et de désintéressement, deux qualités dont » la réunion est rare chez les hommes d'Etat, aucune » de ses mesures n'a le caractère de grandeur ou de » vaste utilité qui appelle l'attention de l'historien. » On ne peut rien dire de mieux pour prouver à la fois qu'on a une matière ingrate à traiter et qu'on a tout le talent nécessaire pour la traiter avec plus d'intérêt qu'elle ne semble en promettre.

Le long récit de la guerre contre l'Autriche pour l'élection d'un empereur, laisse un peu languir l'attention, malgré tout l'art que l'historien a mis à en faire ressortir les parties brillantes, et à en couper la fatigante continuité par le détail de quelques intrigues galantes et de quelques tracasseries de cour qui n'avaient que trop d'influence sur le sort du royaume et des armées. Je voudrais qu'il eût été possible de serrer davantage ce récit, sans en supprimer aucune circonstance essentielle, et sans manquer aux proportions dans lesquelles le reste de l'ouvrage a été fait.

Les portraits que M. Lacretelle a répandus dans son histoire avec une libéralité que je suis loin de lui reprocher, m'ont paru, en général, aussi ressemblans que bien peints. Il en est un cependant dont les traits n'ont peut-être pas toute la vérité désirable; c'est celui de Massillon. L'auteur le représente comme un *pieux solitaire* qui avait presque deviné le monde dans sa retraite; et ailleurs, pour le justifier un peu d'avoir assisté Dubois dans son sacre; il prétend que *l'isole-*

Digitized by Google

ment où il vivait, avait pu lui permettre d'ignorer des scandales dont les évêques de cour n'étaient que trop instruits. Je ne conteste point à Massillon sa *piété*; mais il n'était point un *solitaire*: la discipline de la congrégation de l'Oratoire, à laquelle il appartenait, ne lui défendait nullement de voir la société, et ses sermons prouvent de reste qu'il l'avait observée avec soin. Il n'était sur-tout pas assez étranger aux affaires de ce monde, pour ignorer la scandaleuse conduite de Dubois; il en connaissait du moins tout autant qu'il en fallait pour juger que Dubois était indigne de l'épiscopat. Son apologie fondée sur son ignorance, ne me paraît donc pas solide, quoique Duclos ait allégué positivement la même excuse que M. Lacretelle, et je crois que l'un et l'autre aurait dû s'en tenir au motif de la reconnaissance que Massillon devait au régent.

Je reprendrais encore dans M. Lacretelle, cette phrase sur M^me^ de Châteauroux: « Sans la fermeté » du gouverneur de Metz, on aurait peut-être lapidé » celle *qui n'avait voulu inspirer de l'amour au roi*, » *que pour l'arracher à la mollesse.* » Ce trait passe la mesure. On peut savoir quelque gré à M^me^ de Châteauroux d'avoir inspiré au roi une résolution qui sembla le faire sortir un moment de sa nullité naturelle; mais c'est aussi lui faire trop d'honneur ou plutôt prêter à son déshonneur des couleurs trop favorables, que de croire qu'elle ait brigué tout exprès pour cela une *place* occupée avant elle par ses deux sœurs, dont l'une venait de périr misérablement, et dont l'autre expiait sa faute par toutes les austérités de la pénitence.

Je ne dirai plus qu'un mot de l'ouvrage de M. Lacretelle. J'en ai trouvé le style excellent, tout à fait exempt de tournures ambitieuses ou recherchées, d'obscurité, de vague et de néologisme. Quelques traces légères et peu nombreuses de ces différens défauts se laissaient apercevoir dans ses Précis historiques de la Révolution, où à la vérité il était peut-être plus difficile qu'ailleurs de s'en garantir. C'est la preuve d'un bien bon esprit, que de s'en être guéri si vîte et si radicalement.

AUGER.

Digitized by Google

La Diligence philosophique, ou le Moraliste champenois.

Utile dulci.

par M. Thomassin de Montbel. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 6.

La gaîté n'est assurément pas le moindre des présens que le ciel ait pu faire à l'homme; c'est une ivresse sans cause, une enfance sans terme, une joie toujours renaissante de son propre fonds, qui dispenserait le sort de rien faire de plus pour notre félicité : elle voit comme il lui plaît; elle ne voit que ce qui lui plaît; elle s'amuse, elle amuse de tout, ne fait cas de rien, donne à son gré de l'importance aux bagatelles, ou de la futilité aux choses les plus sérieuses, regarde tout d'un œil malin, montre tout d'un doigt moqueur, ne s'inquiète de rien, ne s'offense de rien, ne hait rien, et semble occupée sans cesse à passer le niveau sur les choses humaines. Tout lui est égal puisqu'elle rit de tout; elle se sert à elle-même d'aliment; elle jouit avant de désirer, et n'a pour ainsi dire pas besoin de bonheur pour être heureuse. Ce que la raison met en maxime, elle le traduit en saillies; elle n'écoute jamais la sagesse, mais souvent elle la suit sans s'en douter, et ressemble à la philosophie comme un enfant à un homme : mais, de tous les enfans, c'est celui qui a le plus besoin de lisières, il ne sait pas où il va, et ses jeux bien souvent sont funestes. La gaîté, en nous montrant les ridicules des autres, ne voit pas ses défauts; elle ne sait pas que lorsqu'on la laisse en toute liberté, elle peut tout déranger, tout renverser, tout confondre, et qu'aussi aimable qu'Armide, elle est en même tems aussi redoutable. On peut s'en rapporter là-dessus à tel qui en a connu le charme et le danger; elle finirait tôt ou tard par émousser la sensibilité, par la miner et par substituer le vain plaisir du rire au *don sacré des larmes*, suivant l'expression d'une muse anglaise. Autant d'atteintes portées à nos biens les plus précieux, la douce compassion, l'amitié, l'honneur, la vertu ! et c'est ainsi que, tout en riant, tout en chantant, tout en nous flattant, tout en nous divertissant,

Digitized by Google

elle nous enlèverait des trésors qu'elle remplacerait par des jouets. Sachons donc, non pas la bannir absolument (car que deviendrions-nous sans elle?), mais la contenir dans de justes bornes, qu'elle soit chez nous seulement le fou de la cour, et qu'elle ne prenne point place au conseil.

La gaîté même, (puisque nous sommes sur son chapitre, et que le petit livre que nous avons sous les yeux nous invite à nous en occuper) la gaîté, dis-je, a tout comme un autre ses petits intérêts à soigner; elle doit sentir par elle-même qu'il entre presque toujours un peu de moquerie dans le rire qu'elle excite et que le sourire est plus flatteur; elle doit apprendre que plus retenue elle en a plus de grâce; enfin, avec l'air de n'écouter que son caprice, elle doit en secret consulter la raison, et lui obéir comme la danse à la mesure.

La gaîté, par exemple, ne sait pas combien de tort elle se fait souvent en s'annonçant trop vîte, et qu'un titre bizarre avertit quelquefois le lecteur de ne pas ouvrir le livre; on y a été si souvent trompé! Il en est comme dans la fable de La Fontaine, où à propos de la diversité dont le léopard se vante, le singe dit :

Mon voisin léopard l'a sur soi seulement.

Une autre attention, lorsqu'on veut faire partager sa gaîté à ses lecteurs, c'est de prendre autant qu'il se peut des formes nouvelles, et d'éviter celles qui ont déjà fait leur effet. L'auteur de la *Diligence Philosophique* nous entend de reste, et malgré l'esprit, le talent, la vérité, l'originalité même qui nous ont frappés à plus d'une reprise dans le cours de son ouvrage, il aurait bien fait de choisir un cadre qui rappelât moins l'ingénieux Stern et ses trop nombreux imitateurs. Quoi qu'il en soit, la bonne intention, jointe à la bonne humeur, font tout passer; et bien que le titre du livre nous ait prévenus peut-être un peu trop défavorablement, nous avons souvent été forcés, par le livre même, de nous accuser de prévention.

Le projet de l'auteur est de faire passer tous les états toutes les professions, tous les travers, tous les ridicules, tous les préjugés en revue. La bibliothèque impériale

Digitized by Google

lui offrirait à peine assez d'espace, et il se contente pour cela de deux minces brochures in-18 imprimées en assez gros ceractères. Il a donc besoin de beaucoup de rapidité, et ce qu'il a trouvé de mieux pour arriver à son but, c'est la diligence. En effet, tous les âges, tous les états, tous les caractères y trouvent place; et comme par la nature même des choses, ils y sont en contact, ils ne tarderont pas a entrer en conversation; et nous les verrons bientôt aux prises. Jeunes gens, vieillards, médecins, poëtes, mathématiciens, coquettes, jusqu'à un philosophe pourront s'y trouver et seront autant de comédiens ambulans qui joueront à tout propos des scènes impromptues. Quand on aura tiré d'un personnage tout ce qu'on en voulait, on pourra le déposer à la couchée à la dînée d'après, on en trouvera facilement un tout neuf, et ce qui fera plus d'honneur à l'écrivain, c'est qu'on arrivera sans ennui. Vu le nombre et la variété des objets, et d'après le peu de tems que l'auteur est forcé de donner à chacun, on ne doit pas s'attendre à des tableaux soigneusement terminés; ce ne sont pour la plupart que de simples croquis, mais qui tous attestent qu'ils ont été pris sur place, d'après les choses et les personnes. Cependant, en louant le talent et la facilité de M. de Montbel, on trouvera quelquefois qu'il écrit un peu trop servilement sous la dictée de ses voyageurs, qu'il leur passe un peu trop de libertés dans leurs discours, qu'il leur laisse un peu trop exercer leur malice sur des personnages connus dans la société, auxquels on devrait du moins faire grâce de leur nom; qu'il use trop fréquemment du droit presque tombé en désuétude, d'interpeller son lecteur; enfin, que parmi beaucoup de traits amusans, il en recueille quelques-uns qu'il aurait aussi bien fait de laisser dans les chemins.

Ces défauts bien aisés à faire disparaître, n'empêchent pas que le livre n'ait de l'agrément et même de l'utilité, et l'auteur n'eût-il que sa gaîté pour lui, c'en est assez pour moins craindre la critique.

Mon oncle a ri, mon oncle est désarmé.

Nous terminerons ce peu d'observations par un petit

Digitized by Google

dialogue entre la compagnie de la diligence et un nouveau venu qu'on rencontre à Bar-sur-Ornain.

« Un homme pâle, vêtu de noir, prit place à nos » côtés ; et jugeant d'après la conversation, que la » diligence renfermait beaucoup d'étrangers, il offrit » ses petits services en ces termes : Je suis traducteur, » Messieurs, je connais par principes les langues fran- » çaise, anglaise, italienne, allemande ; si quelqu'un » de vous, comme je le soupçonne, a quelque roman » à traduire, qu'il dispose de mes petits services. . . . .

» — Vous n'avez donc jamais fait que traduire ? dit le » poëte. Vous ne sentites donc jamais ces grandes idées, » ces élans poëtiques, ces écarts d'imagination qui ca- » ractérisent les vrais poëtes ?

» — Jamais, dit le traducteur, je traduis par état, et » je suis aussi froid en dépeignant les transports brûlans » de l'amour qu'en parlant des nuits de la zône gla- » ciale. . . . . .

» — Il n'appartient point à un traducteur de s'enthou- » siasmer, reprit le philosophe ; comme il ne brille » que par l'esprit des autres, il doit être froid, métho- » dique, et ne jamais s'abandonner à des saillies, à des » écarts d'imagination qui ne sont point dans l'ori- » ginal. Les traducteurs sont les courtiers de la littéra- » ture ; ils vivent, parce que d'autres sont écrivains » comme les courtiers, parce que d'autres sont mar- » chands.

LE SUISSE AU TRADUCTEUR.

» Avez vous des traductions entiérement achevées ?

» Oui, dit celui-ci ; j'ai quelques ouvrages anglais. » J'achèterai à la livre, dit le commerçant Suisse, et » le traducteur vendit à la livre, comme nous le ver- » rons dans le chapitre suivant.

. . . . . .

LE TRADUCTEUR.

» Les douze livres pour 60 francs ! marché fait. » O misère. Passons à ma traductions de Viéland.

LE SUISSE.

» Combien pèse-t-elle ?

Digitized by Google

LE TRADUCTEUR.

» Trois livres et demie.

LE SUISSE.

» Combien la livre?

LE TRADUCTEUR.

» Cent vingt-cinq francs.

» Je prends l'ouvrage tel qu'il est, s'écria le poëte, » j'ai toujours fait cas de Viéland.

. . . . . .

LE TRADUCTEUR.

» J'ai fait aussi, Messieurs, une nouvelle traduction » des *Œuvres de Cervantes*, je la crois plus pure et » plus correcte que toutes les autres.

» Combien pèse-t-elle, dit l'Espagnol, et combien la » livre?

LE TRADUCTEUR.

» Quatre livres, à 200 francs, forment un total de » 800 francs.

» Je les prends, dit l'Espagnol.

» J'ai traduit en français les *Œuvres de Pope*.

» Combien la livre? dirent ensemble le Philosophe » et l'Anglais.

» Deux livres, à 600 francs chacune, total : 1200 fr., » dit le traducteur.

» Je les prends, dit l'anglais. Le pauvre moraliste ne » put atteindre a un tel prix, et l'Anglais eut l'avan- » tage : c'était le seul qu'il pût avoir sur le philosophe.

. . . . . .

LE TRADUCTEUR.

» J'ai traduit *l'Aretin*.

» Vous avez souillé votre plume, s'écria le Philo- » sophe.

» Je prends la traduction, dit l'Italien.

» Vous voulez donc, dit le poëte, dépraver votre » esprit et votre cœur?

» Le mal est fait, dit le Philosophe : on n'attend pas » si long-tems dans le pays de Monsieur.

» On arriva à Châlons, le Traducteur ouvrit sa » malle et livra aux voyageurs les ouvrages vendus.

Digitized by Google

» N'avez-vous point de copies par devers vous ? lui » dit le Philosophe, car nous avons acheté les origi- » naux.

» Non, sur mon honneur, dit celui-ci. Puis, l'ar- » gent reçu : en vérité, Messieurs, j'aime beaucoup » mieux que vous ayez ces ouvrages que moi ; ils m'em- » barrassaient fort dans ma route, et je vous avouerai » franchement qu'à peine sais-je les premiers élémens » des langues dans lesquelles j'ai puisé mes traductions. » On voulut l'arrêter ; mais il s'échappa et se cacha » dans la ville. Défiez-vous des traducteurs et des tra- » ductions. »

Ce traducteur n'était surement ni le Virgile, ni l'Ovide français. BOUFFLERS.

VARIÉTÉS.

L'OPÉRA de la *Vestale* a été représenté avec le plus grand succès sur les théâtres de Bordeaux et de Marseille : l'*Indicateur*, journal qui paraît à Bordeaux, donne des détails sur la première représentation dans cette ville de ce bel opéra, et rend compte de la vive impression qu'il a faite sur les spectateurs ; ce poëme et la musique y ont été également appréciés : comme nous aimons à répéter les éloges mérités, nous transcrivons ici quelques passages de l'article que nous avons sous les yeux.

« La *Vestale*, opéra en trois actes, vient de paraître sur la » scène de Bordeaux, et d'y obtenir tout le succès dû au rare » mérite du poëme et à la beauté de la musique. Depuis » long-tems aucun ouvrage de ce genre n'avait produit dans » la capitale une aussi juste admiration. Au lieu de s'user par » une année entière d'applaudissemens, il semble que cet » opéra n'ait fait que gagner l'opinion publique ; vu plus » souvent, apprécié avec plus de soin, il n'en a paru que » plus digne d'éloges, il est sorti avec gloire des épreuves » qui sont l'écueil de la médiocrité, et la durée comme l'una- » nimité des suffrages ont fixé son rang parmi les chefs- » d'œuvre.

« L'auteur des paroles a reçu les félicitations de tous les » hommes de lettres et des connaisseurs que l'envie n'em- » pêche pas d'admirer les talens ; et en faisant imprimer sa » pièce, il a obtenu la permission de la dédier à l'auguste » protectrice

Digitized by Google

» protectrice des arts, à S. M. l'Impératrice et Reine. Déjà » connu par des productions très-estimables, M. Spontini » regarde lui-même, celle-ci comme le véritable fondement » de sa réputation actuelle, et la France le compte aujour- » d'hui parmi les dignes émules des *Orphées* qui ont fait le » plus d'honneur à l'Italie.

» Peu d'opéra sont écrits avec autant de noblesse et » d'élégance, et présentent des tableaux aussi touchans, » un intérêt aussi vif : la musique embellit encore ce » poëme ».

Ces éloges paraîtront d'autant plus flatteurs à MM. de Jouy et Spontini, que certainement ils n'ont pas été mendiés par eux, et que la province ne se fait pas toujours une loi de sanctionner les décisions de la capitale. B.

INSTITUT DE FRANCE.

La classe des Sciences mathématiques et physiques a tenu une séance publique.

Cette séance a été présidée par M. de Bougainville. Elle a été fort intéressante pour ceux qui aiment une instruction solide, présentée avec netteté, avec précision, et quand la matière en est susceptible, avec élégance. Le mémoire *sur la navigation des anciens*, par M. Buache, présente des vues nouvelles, fondées sur une très-sage critique. Le mémoire de M. Ramond, *sur le nivellement des plaines par le baromètre*, est moins à la portée du commun des lecteurs par son objet, mais l'auteur a su y attacher l'attention par l'art qui lui est propre, de rendre avec une élégante précision des détails scientifiques, en eux-mêmes arides ou abstraits. M. Cuvier, dans les *éloges* de M. Lassus et de M. Ventenat, a montré, comme dans tous ses *éloges*, tout ce qu'un esprit fin, étendu et profond peut trouver de ressources pour agrandir et animer un sujet qui, par lui-même, offre peu d'intérêt et de variété. Il parle toujours de la science qu'il traite en homme supérieur, et s'exprime en écrivain consommé. *L'éloge de M. Berthoud*, par M. de Lambre, est écrit avec la clarté et l'élégante simplicité qui distinguent tous les écrits de ce célèbre et modeste savant. La vie de M. Berthoud, ne lui offrait pas un trait digne d'attirer l'attention, et ses travaux en horlogerie n'offraient que des détails peu intéressans, peu intelligibles, même pour la plupart des auditeurs; mais M. de Lambre, comme tous les esprits supérieurs, s'est élevé au-dessus de son sujet, et par

Digitized by Google

des vues générales, aussi nettement exposées que profondément conçues, il a su captiver l'attention et même répandre de l'intérêt sur un sujet qui en promettait si peu.

Prix de Mathématiques.

La classe des sciences avait proposé pour sujet d'un prix double qu'elle devait distribuer dans sa séance du 2 janvier 1809, la théorie des perturbations de la planète Pallas, découverte par M. Olbers, ou en général la théorie des planètes dont l'excentricité et l'inclinaison sont trop considérables pour qu'on en puisse calculer les perturbations assez exactement par les méthodes connues. Pour se borner, dans un sujet si difficile, à ce qui était indispensable, on n'exigeait que des formules analytiques, mais disposées de manière qu'un calculateur intelligent pût les appliquer sûrement et sans s'égarer, soit à la planète Pallas, soit à toute autre déjà découverte ou qu'on pourrait découvrir par la suite.

Malgré ces restrictions, la classe n'a reçu aucun Mémoire; et, si l'on considère la difficulté du problème, on sentira qu'on ne doit pas s'en étonner. Mais comme la question proposée est du plus grand intérêt pour la théorie des perturbations planétaires, et qu'il est à présumer que le tems, plus que la volonté, aura manqué aux géomètres capables de traiter cette question, la classe croit devoir la présenter de nouveau pour le sujet du prix qu'elle doit distribuer dans sa séance publique de janvier 1811.

Le prix sera double, c'est-à-dire une médaille de la valeur de 6000 fr.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 1^er^ octobre 1810; ce terme est de rigueur..

Prix astronomique. — Médaille fondée par M. de Lalande.

Le célèbre fondateur, en destinant sa médaille à l'auteur de l'observation la plus neuve et la plus curieuse, s'était bien attendu qu'on ne pourrait l'appliquer tous les ans à des découvertes aussi brillantes que celles des planètes aperçues par MM. Piazzi, Olbers et Harding; aussi a-t-il désiré qu'à défaut d'observations aussi intéressantes, la médaille fût donnée à l'auteur du meilleur mémoire sur quelque matière astronomique, et à défaut de mémoire pareil, il a exprimé le vœu que cette récompense pût être accordée à un élève qui aurait montré du zèle, de la constance, et l'intention de se vouer à l'astronomie.

La classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, qui n'avait à couronner cette année ni planète nouvellement découverte, ni mémoire d'un grand intérêt, a cru devoir profiter de la faculté de décerner la médaille à titre d'encouragement. Dans ce genre elle n'avait que l'embarras du choix.

La médaille pouvait être adjugée à M. Arago, qui, assistant et suppléant de M. Bouvard, dans le cours non interrompu d'observations qui

Digitized by Google

se font journellement à l'Observatoire impérial, a été envoyé avec M. Biot en Espagne, où il a mesuré, soit seul, soit en la compagnie de M. Biot, la hauteur du pôle, les azimuts, la longueur du pendule, de grands triangles, et exécuté avec succès les opérations les plus délicates de l'astronomie.

Ce jeune savant, fait prisonnier dans le cours de ses travaux, échappé de Mayorque et réfugié à Alger, a été capturé par un vaisseau espagnol au moment où il revenait en France sur un bâtiment algérien, et conduit prisonnier à Palamos, tout auprès de Roses, où l'on espère, sans en avoir l'assurance, qu'il aura pu être délivré par les armes victorieuses des Français.

Son concurrent était M. Mathieu, qui, au commencement des opérations d'Espagne, l'a remplacé à l'Observatoire, et qui depuis envoyé à Bordeaux, à Figeac, à Clermont, a mesuré en ces trois stations, soit seul, soit avec M. Biot la longueur du pendule, et qui maintenant est occupé à Dunkerque à des mesures pareilles, et à d'autres observations importantes.

Pour se décider, la classe a considéré que M. Arago venait de recevoir, il y a quelques mois, une récompense plus solide et plus durable par sa nomination à la place d'adjoint au bureau des longitudes. Elle a donc adjugé la médaille à M. Mathieu pour récompense de ses observations et de ses calculs, et pour l'engager à réaliser les espérances qu'il a données.

Prix proposé au concours pour l'année 1811.

L'histoire naturelle des animaux a reçu dans ces derniers tems, de l'anatomie comparée, des lumières précieuses qui ont singulièrement perfectionné les méthodes zoologiques, sur-tout depuis que l'on est parvenu à reconnaître et à décrire les principaux organes dans plusieurs familles dont l'économie était presqu'entièrement ignorée au milieu du dernier siècle. La classe croit donc rendre service à la science, en indiquant aux anatomistes les ordres ou les genres sur lesquels il importerait d'avoir des renseignemens ultérieurs, et elle choisit pour le sujet du prix de physique qu'elle doit proposer dans sa séance publique du 28 janvier 1809, la question suivante.

*Rechercher s'il existe une circulation dans les animaux connus sous les noms d'*Asteries *ou étoiles de mer, d'*Echinus, *oursins ou hérissons de mer, d'*Holothuries *ou priates de mer, et, dans le cas où elle existerait, en décrire la marche et les organes.*

Cette description devra être accompagnée d'observations faites sur des animaux vivans, et embrasser les vaisseaux des organes respiratoires, s'il y en a de particuliers, aussi bien que ceux de la grande circulation.

Il sera bon aussi d'examiner l'effet chimique de la respiration sur l'eau et sur l'air; mais cette dernière condition n'est pas de rigueur.

On ne demande que l'examen d'une espèce dans chacune des trois fa-

Digitized by Google

milles; mais on exige qu'il soit approfondi et accompagné de dessins tels que la classe puisse en faire vérifier facilement les principaux détails.

Le prix sera de la valeur de 3000 francs.

Le terme du concours est fixé au 1er octobre 1810.

Le résultat en sera publié le premier lundi de janvier 1811.

Les mémoires devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée, avec le nom de l'auteur, dans un billet cacheté joint au mémoire.

Avis relatif au prix sur la phosphorescence

La classe avait proposé un prix pour des recherches sur les causes des diverses sortes de phosphorescence, et le terme du concours ayant été fixé au 1er octobre 1808, elle devait publier son jugement le 2 janvier 1809; mais les Mémoires qui lui sont parvenus se sont trouvés si étendus, et contiennent des expériences si nombreuses, que l'espace de trois mois n'a pas suffi aux commissaires, qui avaient encore d'autres occupations, pour vérifier toutes celles de ces expériences qui avait besoin de l'être: en conséquence la classe prévient les concurrens qu'elle ajourne son jugement jusqu'au 1er d'avril 1809, le concours restant d'ailleurs fermé comme il l'est depuis le 1er octobre.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ALLEMAGNE. — *Augsbourg, 26 décembre.* — Un voyageur, parti de Constantinople le 17 septembre, assure que ce jour-là plusieurs quartiers de cette capitale étaient encore en feu, et que les scènes de meurtre et de pillage n'avaient point discontinué. Les routes étaient tellement encombrées par les nombreux corps de seymens qui marchent sur Constantinople, que ce voyageur a été contraint de s'arrêter trois jours à Andrinople. Il a confirmé ce qu'on avait dit de la tranquillité maintenue, comme par miracle, dans le seul faubourg de Péra. Néanmoins des bruits, dont la source est inconnue, donnent de vives inquiétudes sur le sort des ambassadeurs et des francs qui l'habitent. On prétend qu'un corps de 20,000 seymens s'est porté à Péra et a massacré un grand nombre de chrétiens.

D'un autre côté, il se répand que le parti des janissaires a reçu des renforts de l'Asie, et que deux pachas de cette contrée ont réuni leurs troupes à cette milice. Il est toutefois

Digitized by Google

impossible, faute de nouvelles directes et authentiques, de rien préjuger sur l'issue de la lutte entre les janissaires et les seymens, dont la dernière révolution paraît n'avoir été que le signal.

Angleterre. — *Londres, 23 novembre.* — Le prince Léopold doit partir incessamment de Gibraltar pour Palerme. Il était venu en Espagne, il y a deux mois, dans la persuasion que les Espagnols, pendant la captivité de leur roi, seraient jaloux d'avoir à la tête de la régence un prince du sang; mais ils ont agi beaucoup plus sagement, en formant une Junte suprême des députés des Juntes provinciales.

Les papiers espagnols, loin de confirmer les bruits de la reprise de Bilbao par les Espagnols, nous apportent la nouvelle de l'entrée des Français à Burgos.

Des nouvelles de Salamanque, du 12 novembre, portent l'armée des Espagnols à 511,779 hommes; savoir : Armée de Navarre et de Biscaye, 196,100; *idem* de Catalogne, 94,670; troupes anglaises, 40,000; *idem* prêtes à entrer en campagne à la fin de l'année, 329,779; réserve, 182,000. — Total, 841,549 (1).

Du 26 novembre. — Sur les affaires d'Espagne. — La responsabilité qui pèse sur nos ministres, est telle que tout homme qui a la conscience de ses devoirs, ou quelques craintes de la honte, en serait accablé. Ils ont négligé les occasions qui se sont offertes d'élever une digue permanente contre ce torrent de conquêtes qui a envahi l'Europe, du Bosphore de Thrace aux colonnes d'Hercule, de la Baltique à la Méditerranée. Mais ils supportent l'indignation publique avec une apathie qu'on ne peut comparer qu'à leur indolence dans l'accomplissement de leurs devoirs. Ils ont passé l'été à ne rien faire, ou à faire ce qu'il eût mieux valu ne pas faire, et ils passeront l'hiver à louer leur inactivité, à pallier leur aveuglement. Chacun avoue que l'esprit d'opposition qui s'est manifesté dans la nation espagnole, eût pu s'accroître encore par l'énergie de notre gouvernement, qu'il aurait été la cause de l'affranchissement de la moitié de l'Europe, et

(1) Il paraît que les Anglais font des armées espagnoles comme du papier de banque; les milliards ne leur coûtent rien. Mais aussi le jour où l'armée française est entrée en campagne, le compte de ces 800 mille hommes s'est trouvé réduit à 30 mille, et ces 30 mille on ne les a encore rencontrés nulle part. Mais aussi, lorsque la liquidation financière de l'Angleterre viendra, tous ces milliards ne seront plus que des chiffons de papier.

Digitized by Google

peut-être de l'Europe entière. La nation était unanime dans ses opinions, et prête à faire les plus grands sacrifices pour réaliser ses espérances. Le souverain reçut de toutes parts des adresses de félicitation, des offres de secours. L'armée, la milice, les volontaires se mirent sans réserve a sa disposition. La première fois, depuis la révolution, une seule voix se fit entendre, et le gouvernement eut un moment tous les avantages que donne le pouvoir absolu. L'imagination ne pouvait pas concevoir de circonstances plus heureuses. L'ennemi éprouva des revers inattendus; il était privé de tous moyens de les réparer. L'opinion était déchaînée contre lui. L'armée française, loin du théâtre la guerre, tenait dans l'obéissance les peuples conquis; l'ennemi n'avait que 40,000 hommes en Espagne, et les troupes qui devaient venir à leur secours étaient sur les bords de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule. De puissans obstacles entravaient la conscription, soit en France soit en Allemagne. L'Autriche alarmait Bonaparte pas ses mesures militaires; son intime allié, l'Empereur de Russie, lui conseillait la voie des négociations; les ministres pouvaient-ils désirer un concours de circonstances plus favorables?

Qu'a-t-on fait depuis le mois de juin? répondez, lords Chatham, Mulgrave et Castlereagh. Nous connaissons mieux ce que vous n'avez pas fait que ce que vous avez fait; et le peu que vous avez fait ne vous donne aucun titre à notre reconnaissance: Vous ne sûtes pas profiter des circonstances pour anéantir l'armée française avant qu'elle eût reçu ses renforts. Avant d'envoyer un seul homme en Espagne, vous laissâtes le tems à Bonaparte, de consolider ses relations incertaines avec quelques puissances, de faire marcher son armée des bords de la Baltique au sommet des Pyrénées; vous concourûtes à l'exécution de ses plans en lui rendant 20,000 hommes de vieilles troupes, en refusant à vos alliés l'artillerie et la cavalerie qu'ils vous demandaient depuis quatre mois. Et maintenant que l'armée française est renforcée de 100,000 hommes, qu'elle est probablement maîtresse de Madrid vous faites marcher 30,000 hommes d'infanterie en deux divisions, dans un pays dépourvu de magasins, où ils sont peut-être dans l'impossibilité d'effectuer leur jonction, et où ils s'estiment heureux, s'il leur est encore permis de regagner leurs bâtimens de transport. Ainsi, au lieu de nous élever à cet état de splendeur dont nous pouvions nous flatter, votre mauvaise administration nous a précipités dans un péril sans exemple, dans les tems les plus désastreux de notre histoire.

Digitized by Google

Si Bonaparte achève la conquête de l'Espagne, quelle garantie avons-nous que l'Irlande ne sera pas, dans un an, au nombre de ses provinces?

La flotille de Boulogne n'était rien, comparée aux avantages que lui offrent les côtes du nord de l'Espagne pour l'invasion des royaumes britanniques. De nos côtes, nous voyons tout ce qui se passe à Boulogne; mais lorsqu'on pense que trois jours suffisent pour passer de la Corogne à Falmouth, sur une mer où le plus léger détour peut tromper la vigilance de nos escadres, qui peut considérer le danger dont nous sommes menacés sans avoir les craintes les plus sérieuses et les mieux fondées (2)? (*Morning-Chronicle.*)

(2) La réponse des ministres ne sera pas difficile: ils diront qu'une population de 60,000,000 d'habitans doit l'emporter dans une lutte continentale sur une population de 9 millions. Ils citeront ce qui s'est passé depuis quinze ans, et ces quatres coalitions dans lesquelles l'Europe réunit tous ses efforts et échoua. Ils avoueront que l'affaire d'Espagne a été pour eux une diversion d'opinions; mais qu'aucun homme sensé n'y attachait quelqu'importance, parce que tous savaient fort bien que l'Espagne fut conquise par Dugueselin, qu'elle l'a été par Louis XIV; qu'elle le fut toujours par la France d'autrefois, et qu'elle ne peut pas ne point l'être par la France d'aujourd'hui?.... Ils diront que rien n'empêchait les forces de l'Empereur des Français de se porter partout, selon sa volonté, puisque la paix de Presbourg et celle de Tilsitt ont pacifié le Continent pour long-tems; qu'un malheur arrivé, par la mauvaise conduite d'un officier, à 12 ou 13 mille jeunes gens, n'est pas plus un échec pour la France que la capitulation de Cornwallis pendant la guerre d'Amérique, ne fut un échec capable de compromettre l'existence de l'Angleterre; que l'Empereur pouvait d'autant plus librement disposer de ses troupes de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule qu'après le traité de Tilsitt, l'affaire de Copenhague avait changé en état de guerre les relations entre l'Angleterre et la Russie, entre la Russie et la Suède; que les affaires d'Espagne sont une suite de celles de Copenhague; que c'est ainsi qu'en jugera la postérité; et que s'il était vrai que dans les affaires d'Espagne il y eût quelque chose d'odieux, il faudrait encore l'imputer à l'affaire de Copenhague, aussi odieuse en morale qu'en politique. Voilà ce que devraient répondre les ministres, mais on leur reprocherait peut-être de n'avoir pas fait d'avance ces raisonnemens; on les accuserait de ne les avoir pas pris pour règle de conduite, et sans doute plutôt que d'être sincères à leurs dépens, il se retrancheront dans un dédaigneux silence.

En effet, quel homme sensé a pu conseiller à l'Angleterre de présenter ses troupes sur le Continent et d'essayer avec quelques insurgés

Digitized by Google

Extrait d'une lettre écrite par un officier de l'armée de sir David Baird.

« Mon opinion sur l'impossibilité où sont les levées espagnoles de soutenir le choc des troupes françaises est pleinement confirmée. Nous n'entendons parler que de défaites. Il est bien extraordinaire que l'armée de sir John Moore soit obligée de marcher par petits détachemens et périsse de faim, tandis que les Français s'avançent à grands pas, et semblent n'éprouver aucune privation. Les Anglais sont très-patiens, mais ils sont trop habitués aux commodités de la vie chez eux, pour faire une campagne dans ce pays sans souffrir beaucoup. Les Français supporteront mieux les privations que nous, et d'ailleurs leur Gouvernement a été plus prévoyant que le nôtre pour subvenir à tous leurs besoins (3) »

---

d'Espagne, avec le prince qui règne en Sicile et avec la Suède d'entrer en lutte contre la France et la Russie? Il faut que de semblables conseillers aient bu des eaux du Léthé. Peut-être savent-ils l'histoire ancienne et l'histoire moderne, mais assurément ils ont oublié tout ce qui s'est passé depuis 15 ans. On dit que les hommes d'Etat doivent étudier l'histoire : pour les hommes d'Etat d'à présent l'histoire la plus importante à savoir est celle de nos jours.

Trente mille Anglais ont paru sur le Continent, ils n'ont empêché ni les armées espagnoles de la gauche, du centre et de la droite d'être détruites, ni Madrid d'être pris. S'ils tardent à se rembarquer, ils ne le pourront plus : voilà la chance probable : et quelle était la chance même la plus improbable? celle des succès? mais ces succès n'auraient été obtenus qu'en essuyant des pertes énormes, et l'Angleterre est-elle dans le cas de les réparer? Les Suisses, les Allemands, les Italiens qu'elle avait recrutés de toutes parts désertent en foule son armée pour passer du côté des Français.

Un ministère sage aurait repoussé les conseils des passions par cette seule phrase : Une lutte continentale contre la France est une folie. Tout ce que la France peut désirer c'est que le ministère anglais ne sache pas que ces armées anglaises qui paraissent si nombreuses lorsqu'appuyées par des flottes elles traversent les mers, ne sont en Europe que des divisions. Ignorer cela, c'est ne pas savoir l'alphabet d'un homme d'Etat anglais; c'est n'avoir fait aucune réflexion sur les intérêts et la situation de son pays; c'est n'avoir aucune notion des forces respectives des puissances.

(3) On pourrait ajouter que débarquer quelques milliers d'hommes ce n'est pas débarquer une armée ; que les caissons, les fourgons, l'ambulance, et tant d'autres services entrent aussi comme élémens indispen-

Digitized by Google

Du 1er décembre. — On assurait hier, au café Lloyd, que Bonaparte était arrivé à Madrid le 17 de ce mois. Nous ne pouvons imaginer de quelle part une semblable nouvelle a pu parvenir.

On sait qu'il y a dans ce pays deux partis aussi opposés relativement aux affaires d'Espagne, que les nouvelles qu'on en reçoit sont contradictoires.

— La division parmi les insurgés espagnols serait plus déplorable encore que la supériorité des forces de l'ennemi. On peut mettre en doute si jamais les Français ont conquis une nation sans appeler la trahison à leur aide. Le peuple espagnol nous paraît dans les dispositions les plus favorables; mais si l'esprit de faction, si l'ignorance et l'entêtement se sont glissés dans ses conseils, il ne sera plus qu'une proie facile, et nous verrons s'évanouir le dernier espoir de mettre un terme à la tyrannie universelle de la France.

Du 2. — Cadix, le 4 novembre. — Le prince Léopold de Naples est partie de Gibraltar pour la Sicile, sur un vaisseau de guerre anglais.

Aranjuez, le 4 novembre. — Le major-général comte de Belvédère, dans une lettre adressée au comte de Florida-Blanca, annonce qu'après l'affaire de Burgos, il s'est vu forcé de se retirer à Aranda pour rallier son armée.

Du 3 décembre. — On assure que l'Amérique méridionale espagnole a refusé de reconnaître, soit Ferdinand ou la Junte suprême, et qu'elle a déclaré son indépendance.

— D'après les dernières lettres, sir David Baird est à Astorga. Nous n'avons pas de nouvelles de l'armée de Moore; mais on sait que les Anglais s'avancent à marches forcées vers le point de leur réunion.

— Le général Requelme, qui fut grièvement blessé au commencement d'une action, embarqué à Saint-Ander pour la Corogne, est mort dans la traversée.

— Nous n'avons point de nouvelles des armées de Castanos et de Palafox. Le silence de la gazette de Madrid à ce sujet, nous fait concevoir les plus vives inquiétudes.

On dit aussi que Bonaparte est entré à Madrid, et a fait une proclamation le 19; c'est sans doute une nouvelle inventée. On dit encore, et sans doute avec aussi peu de fondement, qu'il est retourné à Paris.

---

sables dans sa composition et demanderaient qu'on triplât le nombre des transports employés à la conduite. D'ailleurs, l'art de se nourrir dans tous les pays est une partie de l'art de la guerre.

Digitized by Google

La Corogne, le 22 novembre. — L'armée du général Moore a fait des marches forcées. On porte à deux mille le nombre des malades. On craint que ce général ne puisse effectuer sa jonction avec le général Baird. On a été effrayé en apprenant que les bâtimens de transports qui étaient sur le point de s'éloigner, ont reçu ordre de se tenir prêts pour l'embarcation des troupes.

Un officier de la division du général Moore écrit d'Albuquerque le 7 novembre : « Jusqu'à ce moment, nous n'avons pas trouvé chez les Espagnols la cordialité et les secours que nous en attendions. Le tems est très mauvais, la pluie est continuelle et les routes sont presqu'impraticables. »

— Nous craignons que plusieurs de nos magasins à Saint-Ander et à Santona, ne soient tombés au pouvoir de l'ennemi. L'évêque de Saint-Ander, si illustre par son énergie pour la cause patriotique, s'est heureusement sauvé sur une frégate anglaise, et s'est rendu à la Corogne.

Du 5 décembre. — Les principaux marchands de la cité, réunis à plusieurs personnages distingués, ayant pris en considération l'état de dénuement des armées patriotiques et de leurs alliés en Espagne, sur-tout relativement aux habits, ont résolu de leur fournir des manufactures anglaises, les objets les plus nécessaires. Une réunion prochaine doit avoir lieu à ce sujet dans la cité (4).

— Des lettres de l'armée sous les ordres de D. Baird sont remplies de plaintes sur la disette de vivres.

— Dans ce moment, toute notre attention doit se porter sur Bonaparte et la partie de son armée qu'il commande : de ses revers ou de ses succès dépend le sort du Monde.

— Quittant les frontières d'Espagne dans les circonstances les plus critiques, l'Empereur traverse deux fois toute la France et une grande partie de l'Allemagne. Pendant ce voyage, il épouvante l'Autriche, caresse la Russie et temporise avec la Prusse. Il est assez habile pour extraire ses nombreuses armées du nord de l'Europe sans rien perdre de son influence politique. Il les dirige vers les frontières d'Espagne,

(4) Nous avons déjà une grande quantité d'habits, de gibernes, de fusils, de tonneaux de poudre, de munitions de toute espèce, qui avait été apportée par les Anglais. Messieurs les principaux marchands, et les personnages distingués qui se sont réunis à eux, feront grand plaisir à l'armée en effectuant de nouveaux envois. Ces fournitures sont belles, et la prohibition des marchandises anglaises ne s'étend pas jusque-là.

(*Moniteur.*)

Digitized by Google

pour l'exécution de ses desseins sur cet infortuné pays. Heureux en tout, mais sur-tout par l'aveuglement et les fautes de ceux qu'il eut pour ennemis, malgré le tems qu'il perd pour faire marcher ses soldats, malgré l'enchaînement de désastres que ses armées avaient éprouvés en Espagne et en Portugal, les Pyrénées s'ouvrent devant lui et devant les cent mille soldats vétérans qui marchent à sa suite.

Comptant sur le désordre et la confusion inséparables du défaut d'expérience et de vigueur dans un gouvernement nouveau, comptant sur l'inhabileté du ministère britannique dans l'emploi de notre courage et de nos efforts pour la défense de la cause commune, Bonaparte a pu s'écrier d'un ton prophétique : « Ces insulaires ont maintenant quitté les » mers pour la terre, et je vous promets leur anéantissement. » Bientôt mes drapeaux triomphans flotteront sur les tours » de Lisbonne ! » Paroles mémorables qui doivent être sans cesse présentes à l'esprit de ceux qui ne veulent pas perdre de vue le but de son expédition, la destruction des forces britanniques en Espagne, et une nouvelle conquête du Portugal.

Il faut avouer que, jusqu'à ce moment, il a marché avec un plein succès vers ce but. Il laisse une force suffisante sous les ordres du maréchal Bessières, pour occuper les armées de Castanos et Palafox ; il neutralise, s'il ne détruit pas celle de Galice sous les ordres du général Blak. Le maréchal Ney, par une suite de combats, de savantes manœuvres, force cette armée de se sauver dans le nord de l'Asturie, d'où, nous l'avouons, nous ignorons comment elle pourra sortir ; au midi, une division de l'armée que commande Bonaparte lui-même, défait celle de l'Estramadure, sous les ordres de Belvédère, qui fuit jusqu'à Aranda, après avoir perdu un grand nombre d'hommes. De-là, enfin, Bonaparte combine ses mouvemens de manière à rendre impossible la jonction des généraux Moore et Baird, et à pouvoir les battre séparément tous deux. L'Empereur a, pour agir immédiatement sous ses ordres, cent mille hommes d'infanterie et dix mille hommes de cavalerie.

Dans de semblables circonstances, comment n'être pas alarmé sur le sort de nos compatriotes? Quel espoir de salut leur reste-t-il? Leurs succès, nous le craignons, ne peuvent plus être mis en question.

Espagne. — *Madrid, le 24 décembre.* — Cette capitale offre un spectacle extraordinaire. Des registres avaient été ouverts dans les chefs-lieux de soixante-quatre quartiers.

Digitized by Google

Trente mille pères de famille se sont présentés en foule et ont signé une supplique par laquelle ils demandent à S. M. de finir tous leurs maux en leur accordant pour roi son auguste frère Joseph. En même tems, le Saint-Sacrement était exposé dans toutes les églises; les prêtres étaient à l'autel. Tous les hommes honnêtes, ceux même des dernières classes de la société, éclairés par les malheurs que l'absence du gouvernement avait fait peser sur eux, venaient avec empressement prêter serment d'être fidèles à leur nouveau roi.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 6 Janvier.

Le 31 décembre dernier, MM. les conseillers d'Etat, Ségur, Berlier et Français, s'étant rendus au corps législatif, M. le comte de Ségur, nommé par S. M. I. pour prononcer le discours de clôture de la session, a prononcé le discours suivant :

« Messieurs, l'Empereur nous a ordonné de vous apporter l'acte qui doit cette année terminer vos travaux.

» Deux mois se sont à peine écoulés depuis le jour où S. M. est venue ouvrir votre session ; il arrivait d'Erfurt, de ce lieu qu'immortalisera une assemblée pacifique de rois, présidée par deux empereurs ; le 25 octobre, il prononçait au milieu de vous ce discours mémorable qui peignait à si grands traits ses nobles pensées et ses sentimens pour vous ; et aujourd'hui c'est de Madrid qu'il nous envoie l'ordre de venir clore votre session.

» Quelle louange donner à un tel monarque, lorsque le simple récit des faits est au-dessus de tout éloge, lorsque sa rapidité est telle que la renommée a peine à le suivre? S'il était possible que la main du tems qui détruit tout, fît disparaître tous les glorieux monumens qui rappelleront les événemens de son règne, et que les dates seules de ses décrets et de ses lettres fussent sauvées de cette destruction, ces dates seules de ses champs de bataille en Italie, en Syrie, en Egypte ; ces dates de Vienne, de Munich, de Dresde, de Berlin, de Varsovie, de Tilsitt, de Madrid seraient des époques historiques et incontestables du règne le plus héroïque.

» Mais à quelque distance que la gloire l'entraîne trop souvent loin de nous, il est toujours de génie et d'ame au milieu de nous : il dicte ou modifie tous les actes que nous vous présentons, et il serait superflu de vous rappeler, Messieurs, l'importance qu'il attache à vos utiles travaux : ses premières pensées, sur son premier champ de bataille, ont été pour vous, et ses premiers trophées qui vont décorer cette enceinte, sont plus éloquens que nos paroles, et vous attestent mieux sa constante bienveillance pour un des grands corps de l'Empire. »

Digitized by Google

Après ce préambule, l'orateur rappelle en peu de mots les principaux traits du tableau de la prospérité intérieure de l'Empire; l'augmentation du nombre des ministres de la religion; l'établissement de l'université impériale, qui seule illustrerait un règne; les monumens érigés à Bordeaux; les bienfaits répandus à Baïonne, à Toulouse, à Montauban, à Nantes; les congrégations pieuses des sœurs de la charité mises sous la protection de l'auguste mère de l'Empereur; la réparation des prisons; l'établissement des dépôts de mendicité; les embellissemens de la capitale; la confection de nouvelles routes; le creusement de plusieurs canaux, etc., etc. Il présente ensuite une courte analyse des différens projets de loi qui ont été soumis à l'acceptation du corps législatif dans le cours de sa session de 1808. Il s'exprime en ces termes sur le code criminel et sur la loi du budjet :

« Votre attention a été fixée, Messieurs, sur un objet de la plus haute importance; et la première partie du code criminel a été soumise à votre examen.

» On vous l'a dit, Messieurs, l'instruction criminelle est d'une toute autre importance que la procédure civile; dans l'une, il n'est question que d'intérêt privé; ici, c'est la société entière, blessée par la violation de la sûreté publique, qui demande vengeance; elle la veut éclatante et prompte; mais d'un autre côté, la sûreté individuelle réclame une garantie; l'accusé est seul contre un peuple, et cet accusé peut être innocent.

» Ces considérations suffisent pour faire sentir avec quelle prudence, avec quelle circonspection scrupuleuse, on doit toucher aux lois établies sur une matière si grave.

» On a sagement préféré une réforme salutaire à une abolition dangereuse : l'imprudence détruit, la sagesse modifie. L'institution du jury existe en France depuis vingt ans; on la conserve, mais on l'épure. On a écouté toutes les plaintes; et le code que vous avez adopté, amélioré par les leçons de l'expérience, offre de grands avantages et remédie à de grands abus.

» Il place sous la même surveillance, l'administration de la justice civile et celle de la justice criminelle; il assure aux cours impériales la considération qui leur est due; il supprime le jury d'accusation, qui entravait inutilement la marche de l'instruction; il conserve le jury de jugement, et la publicité de la procédure; il donne à la partie publique une force et une activité que réclamaient l'ordre publique, et en même tems, par une meilleure composition du jury dont il simplifie les opérations, il relève cette institution, la coordonne à nos principes monarchiques, et donne à la sûreté individuelle, toute la garantie qu'elle peut attendre de la justice.

Digitized by Google

» Le tems est le seul juge des lois ; on ne peut les bien apprécier que lorsqu'elles ont subi son épreuve ; il prononcera sur celle que vous avez adoptée : mais une expérience de vingt années nous donne déjà le droit d'affirmer que la loi nouvelle est préférable à l'ancienne, puisqu'elle en conserve les avantages éprouvés, et qu'elle en retranche les inconvéniens reconnus.

» La loi relative au budjet de 1809, reçue avec reconnaissance, adoptée à l'unanimité, vous a fait connaître la régularité qui existe dans toutes les parties de l'administration ; elle vous prouve que tous les exercices passés se soldent avec les recettes qui leur avaient été affectées ; elle vous apprend même que le passé suffit à ses besoins, et vient au secours du présent.

» Elle vous donne la satisfaction de voir deux millions de propriétaires de vignobles, délivrés des droits d'inventaires, et de ceux de vente et de revente qui pesaient sur eux. Aucune charge nouvelle ne nous est imposée : aucun expédient fiscal ne nous est nécessaire ; nous avons enfin un système de finances que nous pouvons montrer avec confiance et fierté à nos amis et à nos ennemis. Dans ce système rien n'est illusoire, tout est réel, tout est solide.

» Nos moyens dépassent nos besoins ; nos recettes excèdent nos dépenses : 730 millions reçus par le trésor suffisent non-seulement à tout ce que les circonstances exigent, mais ils suffiraient même pour repousser les efforts d'une coalition nouvelle, si elle pouvait exister. En tems de paix, 600 millions acquitteraient toutes nos dépenses : quelle sécurité pour le présent ! Quelle perspective pour l'avenir !

» Vous allez, Messieurs, retourner dans vos foyers avec la satisfaction d'avoir coopéré aux vues bienfaisantes de notre souverain ; vous porterez à vos concitoyens de nobles souvenirs et de brillantes espérances : ils partagent déjà ces espérances, ils ont appris comme vous, par les bulletins de l'armée et par les proclamations de l'Empereur, les succès rapides de ses armées. »

Ce discours est accueilli par les plus vifs applaudissemens.

M. le comte de Fontanes, président du Corps-Législatif, a répondu en ces termes :

« Messieurs les orateurs du gouvernement, le corps législatif, en terminant les travaux de cette session, peut se rendre le témoignage que, dans aucune circonstance, il n'a mieux rempli ses devoirs envers le trône et la patrie.

» La loi sur les finances est le premier objet de notre mission. Cette loi donne tous les ans la mesure de nos ressources contre l'ennemi, et celle de notre devouement pour le souverain. Nous l'avons adoptée d'une voix unanime. Plus l'Empereur était loin de nous, plus nous lui avons prouvé qu'il était toujours présent dans cette assemblée.

Digitized by Google

» Le même zèle s'est manifesté lorsqu'on nous a fait la proposition de ces travaux utiles et glorieux, qui seuls immortaliseraient un autre règne, de ces monumens sans nombre où la magnificence et la bonté brillent à la fois, depuis les derniers asyles de l'indigence jusqu'aux merveilles du Louvre qu'achèvent tous les arts.

» Il est d'autres lois qui ne peuvent obtenir en naissant une faveur aussi générale. En vain les esprits les plus éclairés auront réuni toutes leurs lumières dans un code de jurisprudence ; ils ne pourront le mettre à l'abri de toutes les objections.

» L'orateur du gouvernement s'est exprimé sur ce sujet avec autant de dignité que de sagesse. Il avait depuis long-tems laissé dans le corps législatif des souvenirs chers et honorables. Il connaît nos sentimens. Il sait que dans cette enceinte si quelques avis diffèrent, toutes les intentions se ressemblent. J'ose ajouter que cette différence d'opinions, sagement manifestée, est quelquefois le plus bel hommage qu'on puisse rendre au pouvoir monarchique. Elle prouve que la liberté, loin de se cacher devant lui, se montre avec confiance, et qu'elle a cessé d'être dangereuse.

» C'est en restant sur cette juste limite de ses attributions et de ses devoirs que le corps législatif pourra justifier l'estime dont il a reçu un si beau témoignage de S. M. même. Il n'oubliera jamais cette lettre glorieuse écrite au camp de Burgos, et l'envoi des drapeaux qui ont été les prémices de la victoire.

» L'Empereur est trop accoutumé à vaincre, pour que nous remarquions dans son histoire un triomphe de plus. Il suffit de dire qu'après quelques marches, il était bien au-delà de l'Ebre où s'arrêta Charlemagne, et que, supérieur à tous les grands hommes qui le précédèrent, il ne trouvera point de Roncevaux.

» Mais les paroles dont il accompagne l'envoi de ses trophées, méritent une attention particulière. Il fait participer à cet honneur les colléges électoraux. Il ne veut point nous séparer d'eux, et nous l'en remercions. Plus le corps législatif se confondra dans le peuple, plus il aura de véritable lustre. Il n'a pas besoin de distinctions, mais d'estime et de confiance. Oui, sans doute, il aime à reconnaître qu'il n'est qu'une émanation des colléges électoraux, répandus dans les cent huit départemens de ce vaste Empire ; il est fier d'en sortir et d'y rentrer, puisqu'il peut offrir en leur nom, sans aucun intérêt pour lui-même, l'hommage de trente millions d'hommes au souverain le plus digne de les gouverner. »

Immédiatement après cette réponse, M. le président a déclaré la session de 1808 terminée.

— Depuis plusieurs jours, on ne reçoit pas de Bulletins de l'armée d'Espagne : mais le public doit être sans inquiétude. Nous savons que l'Empereur est parti de Madrid le 22 pour

Digitized by Google

se porter sur l'armée anglaise, et que le 25 il était de sa personne sur le flanc droit de cette armée.

Le 27 ou le 28, une bataille doit avoir été livrée contre toutes les forces anglaises réunies, montant à près de quarante mille hommes, appuyés par les débris de l'armée de Blake, quelques nouvelles levées de Galice et des paysans armés. Le premier Bulletin sera sans doute du plus grand intérêt.

Valladolid est occupée par les troupes françaises.

S. M., en partant de Madrid, a nommé le roi Joseph son lieutenant, et lui a donné le commandement de la garnison de la capitale, des corps des ducs de Dantzick et de Bellune, et des divisions de cavalerie Lasalle, Milhaud et Latour-Maubourg.

Nous tenons ces détails d'une lettre écrite par une personne importante qui se trouve auprès de S. M. (*Moniteur.*)

R.

ANNONCES.

Exposé du Cours de Mythologie de M. MILLIN, membre de l'Institut, de la Légion-d'honneur, conservateur des médailles de la Bibliothèque impériale, professeur d'Archacologie, imprimé pour l'usage de l'Ecole spéciale des langues Orientales et des Antiquités. — Chez Tourneisen fils, libraire, rue de Seine, n° 12.

Les Cours de M. Millin sur l'*Antiquité figurée*, ont lieu depuis dix ans et sont toujours suivis avec intérêt. Celui de cette année aura pour but *la Mythologie*. Elle y sera exposée dans ses rapports avec les Arts. C'est dans ce cadre intéressant que M. Millin fait entrer l'explication des plus beaux ouvrages de peintures et de sculptures, des observations sur les mœurs et les usages des peuples de l'Antiquité, les citations des principaux passages des auteurs classiques, qui ont rapport aux monumens dont il fait voir les gravures et les empreintes.

On peut donc regarder ce Cours comme une exposition et une analyse des plus belles productions du génie dans la littérature et dans les Arts. L'Exposé ou programme que nous annonçons est lui-même une analyse du Cours et doit servir à diriger et soutenir l'attention de l'auditeur et à lui faire résumer plus facilement les leçons passées. Un semblable ouvrage est inséparable d'un peu de sécheresse puisqu'il n'est pour ainsi dire qu'une table analytique des matières; mais il peut-être utile non-seulement à ceux qui suivront le Cours de M. Millin, mais encore à ceux qui voudront embrasser d'un seul coup-d'œil toute la Mythologie dans un ordre systématique, et se faciliter beaucoup de recherches.

Digitized by Google

(N° CCCXCI.)

(Samedi 14 Janvier 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

L'INQUIÉTUDE DES HOMMES.

SATIRE D'APRÈS LA PREMIÈRE D'HORACE.

Qui fit mæcenas, etc.

Pourquoi, toujours bizarre et toujours inconstant,
L'homme de son destin n'est-il jamais content ?
Qu'il le doive au hasard, ou l'ait choisi lui-même,
Son état lui déplaît, c'est un autre qu'il aime.
Trop heureux le marchand ! nous dit ce vieux guerrier,
Maudissant les travaux d'un horrible métier.
Le marchand, à son tour, quand l'avide Neptune
Tourmente le vaisseau chargé de sa fortune,
Porte envie au soldat : est-il un plus beau sort !
On avance, on combat ; la victoire ou la mort !
Des plaideurs forcenés viennent-ils en tumulte
Frapper, au point du jour, chez le jurisconsulte ?
On n'est heureux qu'aux champs ! mais le bon laboureur
Arraché de sa ferme, aux cris d'un procureur,
Vante, par dessus tout, l'habitant de la ville.
A ces traits singuliers, j'en ajouterais mille ;
Sinval perdrait haleine à vous les raconter.
Mais qu'un Dieu, tout à coup, prompt à les contenter,
Leur dit : soit, je me rends à votre humeur fantasque.
Toi, soldat, sois marchand ; toi, marchand, prends le casque ;

Digitized by Google

Vous, de sot avocat, devenez bon fermier.
Vîte ! prenez vos rangs, changez tous de métier.
Nul ne bouge. Hommes vains, où sera votre excuse ?
Le bonheur fuit, on pleure, il vient, on le refuse.
Ah ! puisse-t-il, ce Dieu follement supplié,
Tout rouge de colère, être enfin sans pitié !

Sans doute on va blâmer ce ton de raillerie !
Mais, en moralisant, j'aime assez que l'on rie.
Un maître attache mieux ses tendres nourrissons,
Lorsque sa bonbonnière a sucré ses leçons.
Raisonnons, cependant ; ceux qui, toute l'année,
Sur des sillons ingrats, fatiguent leur journée,
Ce soldat, ce légiste, et ce marin hardi
Bravant tantôt le Nord et tantôt le Midi,
A ces maux, disent-ils, exposent leur bel âge,
Afin qu'un tems plus doux, dont l'espoir les soulage,
Les laisse, en plein repos, quand ils auront vieilli,
Jouir de tout le bien par leurs soins recueilli.
Telle, dans nos guérets, la fourmi diligente
Prévoit, aux jours d'été, la saison indigente,
Et, mettant à profit un cruel souvenir,
Traîne dans ses greniers l'espoir de l'avenir.
— Oui ; mais cette fourmi, sitôt que la froidure,
Au déclin de l'année, attriste la nature,
Au fond de sa retraite, à l'abri des besoins,
Savoure, sans travail, le fruit de tant de soins.
Et vous, plus de repos. Votre avarice infâme
Brave les cieux, les eaux, et le fer et la flamme ;
En vain chez vous le Gange a roulé des flots d'or,
Le Pactole est plus loin, vous avez soif encor.

Pourquoi pâle, inquiet, entouré de silence,
Enterres-tu, Degmont, ton indigne opulence ?
Y toucher, c'est la perdre ; et, si tu n'en jouis,
Quel attrait ont pour toi des trésors enfouis ?
Cent milliers de froment sont vannés dans ton aire ;
Qu'importe ? en manges-tu plus que nous ? au contraire.
Et l'un de mes valets de sa hotte chargé,
Portant le pain de tous n'est pas mieux partagé.
Le vrai sage en un mot ne croit pas fort utile,
S'il vit de cent arpents, d'en cultiver deux mille.
— Nous tirons d'un gros tas et c'est beaucoup plus doux.
— Mais si du plus petit je tire autant que vous,
Quel est ce vain caprice ? et par quel goût étrange

Digitized by Google

A mon petit grenier préférer votre grange ?
Irai-je, quand j'ai soif, évitant ce ruisseau,
A ce fleuve en courroux demander un peu d'eau ?
Funeste avidité ! craignons de voir le fleuve
Emporter son rivage et le fou qui s'abreuve,
Tandis qu'un doux ruisseau qu'épure le gravier
M'offre une onde limpide et ne peut me noyer.

De l'or ! toujours de l'or ! dit la foule en extase.
L'or seul est de l'honneur la mesure et la base...
— Si tel est votre avis, je vous quitte et vous plains.
Oubliez tous vos maux, devant vos coffres pleins.
Dites comme Simon, riche avare qu'on cite,
On me siffle en tous lieux, moi, je me félicite,
Je m'admire à l'aspect de mon or en monceaux.
Tourmenté par la soif, Tantale, au sein des eaux,
Brûle de les saisir, les suit sans les atteindre ;
Vous riez ! sous son nom, c'est vous que je veux peindre.
De vos trésors sacrés gardien religieux,
Ce n'est qu'un vain tableau, dont vous charmez vos yeux.
Apprenez d'un écu la valeur et l'usage :
Par un échange heureux, il fournit au ménage
Du pain frais, du vin vieux, un plat fait avec soin,
De faciles plaisirs devenus un besoin.
Mais des siens, nuit et jour, craindre la perfidie,
Epier les voleurs, redouter l'incendie,
Si c'est là le bonheur dont un riche est épris,
Me préserve le ciel d'être riche à ce prix !

Cependant, dites-vous, lorsque la fièvre ardente
Sur un lit douloureux, me cloue et me tourmente,
Mon or seul, près de moi, fixe des serviteurs
Qui soulagent mes maux, appellent les docteurs,
Et trompant les efforts de la parque jalouse,
Me rendent à mes fils, à ma tremblante épouse....
— Malheureux ! et pourquoi votre épouse, vos fils,
De vos mortels dangers se désoleraient-ils ?
Tous les cœurs ont souffert de vos refus barbares,
Ils vous haïssent tous, c'est le sort des avares.
Seriez-vous étonné de vous voir sans appui ?
Qui n'aima que l'argent, n'a que l'argent pour lui.
L'amitié s'alimente et vit de sacrifices.
Qui veut fixer les cœurs, sans l'attrait des services,
Sur le plus faux calcul à sottement compté,
Il veut régir sans frein un cheval indompté.

Digitized by Google

Bref : sachez vous borner, c'est l'unique sagesse.
Craignez moins l'indigence, ayant plus de richesse.
Quand vous êtes au but, pourquoi courir encor ?
Craignez le sort d'Alcippe. Avare cousu d'or,
Il vivait de pain bis et se couvrait de bure,
Le dernier des valets fait moins triste figure,
Redoutant, chaque jour, la misère et la faim,
Il mourut opulent, sous un glaive assassin.
— J'entends ; et sur les pas de tant d'enfans prodigues
Il faudrait à mes goûts lâcher toutes les digues,
Vivre comme Duchêne, imiter Boisrosé....
— Vous allez d'un extrême à l'extrême opposé.
Proscrire l'avarice, est-ce approuver le faste ?
D'Arpagon à Dupré l'intervalle est si vaste !
De la mesure en tout. Il est un heureux point
Qu'un sage doit atteindre et qu'il ne passe point.

Mais je reprends mon texte. En ce monde bizarre,
Chacun se plaint du sort, aussi bien que l'avare.
Par le bonheur d'un autre on a le cœur flétri,
De tout ce qu'il possède on se trouve appauvri.
Au lieu de voir, en bas, la foule qu'on domine,
Pour atteindre plus haut, on se heurte, on s'obstine,
Nos pas ambitieux sont toujours arrêtés.
Tels les coursiers rivaux, dans la lice emportés,
A l'envi des premiers, courent à perdre haleine,
Et laissent les traîneurs oubliés dans l'arène.
Aussi, point de mortel, heureux de son destin,
Qui, sortant de la vie, ainsi que d'un festin,
Reporte avec plaisir ses regards en arrière,
Et bénisse les Dieux au bout de sa carrière.

Mais, rival d'Ariston qui ne finit jamais,
Je deviens, comme lui, long, diffus.... je me tais.

R. D. FERLUS.

LES ANCIENS ET LES MODERNES.

AIR : *des Revenans*, ou : *Chansons, chansons.*

BARDUS des modernes se raille ;
Paul contre les anciens ferraille ;
Chacun les siens :
Laissons ces doctes balivernes,
Et faisons la part des modernes
Et des anciens.

Digitized by Google

J'estime fort Virgile, Horace ;
J'aime après le *cinquant du Tasse*,
Et j'en conviens.
Nous n'avons pas encor d'Homère ;
Mais je cherche en vain un Voltaire
Chez les anciens.

Des sots la nombreuse famille
Plus que jamais, dit-on, fourmille :
Je vous soutiens
Qu'en tout tems elle fut immense,
Et qu'elle avait plus de puissance
Chez les anciens.

Tandis qu'aux leçons du portique
Accourait la foule civique
Des Athéniens,
Dans une prison contiguë
Socrate buvait la ciguë
Chez les anciens.

Chez nous l'amant trompe sa belle,
Et souvent l'épouse infidelle
Rompt ses liens :
J'aime mieux ces tours réciproques
Que les amitiés équivoques
De nos anciens.

Parmi nous les docteurs disputent;
Parmi nous les pédans discutent
De graves riens :
Parmi nous si le bien est rare,
Le ciel n'en fut pas moins avare
Pour les anciens.

Quand je vois cent mets délectables
Couvrir et parfumer nos tables,
Je me souviens
Que les demi-dieux de la terre
Faisaient assez mauvaise chère
Chez les anciens.

Quoiqu'en un salon riche et vaste
Lucullus dînât avec faste,
Moi je maintiens
Que l'art où l'on excelle en France,
La cuisine, était dans l'enfance
Chez les anciens.

Digitized by Google

Pour notre salut, mes confrères,
Conservons la foi de nos pères
En bons chrétiens;
Mais à table, au lit, au théâtre
Qu'il soit permis d'être idolâtre
Des dieux anciens.

J'aime à voir la jeune déesse
Versant le nectar et l'ivresse
Aux Olympiens;
Mais je ne puis, quoi qu'on m'allègue,
Pardonner son petit collègue
Aux dieux anciens.

Thèbes, Carthage, Rome, Athènes,
Ont produit de grands capitaines,
Quoique païens:
A tant de héros qu'on renomme
J'en oppose un qui vaut en somme
Tous les anciens.

Des prôneurs outrés de l'antique
Un mot renferme la tactique
Et les moyens:
On sait que de tout tems l'Envie
Préfère aux grands hommes en vie
Les morts anciens.

DE JOUY.

ENIGME.

FAIT pour répandre la lumière
Dans l'endroit où je suis, j'ai besoin qu'on m'éclaire;
Je reste en place fort long-tems,
Et je reviens tous les cinq ans.

S.....

LOGOGRIPHE.

En suivant mes leçons tu peux, ami lecteur,
Trouver facilement la route du bonheur.
En dispersant mes pieds de toute autre manière,
A tes yeux je présente une étoffe légère;

Digitized by Google

Ce qu'avec peine on voit chaque jour s'avancer,
Et qu'en vain quelquefois on voudrait devancer,
Un pronom possessif, un fluide élastique
Plus pesant ou moins lourd que l'air atmosphérique.

CHARADE.

Une conjonction, lecteur, est mon premier.
Un pronom possessif te donne mon dernier
Et dans ton almanach se trouve mon entier.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Discrétion.*
Celui du Logogriphe est *Bœuf.*
Celui de la Charade est *Troupeau.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

ESSAI GÉNÉRAL D'EDUCATION PHYSIQUE, MORALE ET INTELLECTUELLE, avec des Tableaux analytiques et synoptiques du Plan d'Education pratique; par M. A. JULLIEN. — Prix, 13 fr. 50 cent. — Chez *Firmin Didot*, rue de Thionville, n° 10; et chez *Lefort*, libraire, rue du Rempart-St-Honoré, vis-à-vis le Théâtre Français.

(PREMIER EXTRAIT.)

ON a déjà rendu compte des vues de cet ouvrage, lorsque le plan, réduit en idées sommaires, en a été publié dans l'Avant-Propos de l'*Essai* particulier *sur l'emploi du tems.* L'auteur le donne aujourd'hui avec tous les développemens qu'il avait annoncés; ainsi, les opinions pourront se fixer sur les matières qu'on y traite.

Cependant il ne faut pas s'attendre que tous les esprits s'accordent pour reconnaître le mérite de cet écrit. C'est une idée si extraordinaire que de prétendre mettre l'in-

Digitized by Google

telligence humaine dans un état de progression continue, et l'immense majorité des hommes se trouve, par sa situation, si éloignée de ce moyen de puissance, que bien des gens seront tentés au premier abord, de reléguer une pareille théorie dans la région des Utopies. On n'y verra que la témérité de Prométhée.

Aussi, tout en convenant que l'*Essai sur l'emploi du tems*, de M. Jullien, était un des ouvrages les plus substantiels qui eussent paru depuis long-tems, on a prétendu, dans une feuille publique, « que l'exécution du » plan d'éducation générale présentait des obstacles » presqu'insurmontables pour un Etat social tel que le » nôtre. » Mais ces deux idées ne peuvent se concilier.

C'est un moyen d'attaque extrêmement familier que d'opposer aux grandes théories la difficulté de les adapter aux intelligences communes. On ne veut pas voir qu'il n'y a point de système à créer pour la multitude, et que, lorsqu'il s'agit de parler à cette classe la langue qui lui convient, les hommes les plus médiocres sont les plus propres pour se faire entendre. Ainsi, l'ouvrage de Nicole de la Croix, qui n'enseigne qu'une géographie routinière, est célèbre parmi nous pour l'instruction des enfans de tous les âges; mais Varenius, souvent cité par Buffon, n'est connu que du petit nombre de ceux qui cherchent la haute géographie. Quand l'*Emile* parut, on ne vit que la lettre, que le matériel, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un système d'éducation. Mais l'art avec lequel l'instituteur, comme Minerve enveloppée d'un nuage, fait mouvoir l'esprit et le cœur de son élève, a échappé au peuple des lecteurs; et, parce que l'auteur a affirmé quelques idées extraordinaires avec un ton absolu, on a regardé l'ouvrage comme la conception d'une imagination fougueuse, quoique l'esprit de cette méthode ait été puisé chez le philosophe le plus fort d'analyse (1), et qui a le mieux expliqué l'opinion d'Aristote sur le rapport de nos idées avec nos sens.

Nous ne rapporterons point ici tout ce que l'auteur dit sur la nécessité de donner aux classes supérieures de la société, une éducation distinguée. On a déjà fait voir

(1) Locke.

Digitized by Google

pourquoi, lorsqu'un Empire se projetait au dehors par d'aussi vastes rapports que la France, les sciences animées comme la politique, l'administration et l'organisation de la force publique, devaient donner de plus hautes proportions à leurs principes et à leurs vues. Cette situation doit aujourd'hui nous reproduire les hommes jadis si éminens de la ville éternelle. Le peuple le plus célèbre dans l'histoire a été, sans contredit, le peuple romain, et la partie de ce peuple la plus étonnante a été son sénat. A la philosophie près, dont une vie extrêmement active ne permettait pas aux sénateurs comme aux Grecs d'approfondir les divers systêmes, ils ont réuni, tant en connaissances positives et en talens, qu'en force morale, tout ce qui élève l'espèce humaine. L'imperfection de leur constitution les ayant obligés d'occuper le peuple à la guerre, ils ont dû à une situation aussi orageuse, cette politique profonde, et cette hauteur de caractère dont le développement les a rendus, pendant sept cents ans, les maîtres du monde; et on peut dire que Rome a été encore plus fatale à l'Univers, par l'esprit de son sénat, que par la valeur de ses légions.

Notre constitution politique n'a pas délégué, comme à Rome, la puissance exécutive à une classe spéciale de citoyens. Il faut donc que ceux, que le prince appellera auprès de lui, s'approchent tout préparés à marcher dans le sens de ses vues. Or, les moyens de force intellectuelle et morale qu'ils auront à apporter, ils ne pourront les trouver que dans une éducation conçue dans les plus grands rapports. Voilà l'objet que s'est proposé M. Jullien, et c'est dans son ouvrage que nous avons à chercher l'esprit de son plan.

La théorie de M. Jullien porte sur une idée qui a eu sa part du discrédit, dont un grand événement a frappé la philosophie, c'est la *perfectibilité*.

Si M. Jullien ne pensait ici que sur la foi d'un philosophe qu'une ardente misantropie a si souvent entraîné dans des idées extrêmes, sans doute il serait prudent d'hésiter sur le principe et sur les inductions qu'on prétend en tirer; mais M. Jullien a pour lui Buffon; et Buffon, déjà si ferme dans ses aperçus, avait devant lui

Digitized by Google

Pascal, penseur profond, et qui, d'après les principes religieux qu'on lui a connus, devait le moins surfaire nos facultés intellectuelles.

« Par une prérogative singulière, dit-il, non-seulement chacun des hommes s'avance dans les sciences de jour en jour, mais tous les hommes ensemble font un continuel progrès, à mesure que l'Univers veillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différens d'un particulier, ensorte que la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, peut être considérée comme un homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Ces observations, qui sont l'histoire indisputable de l'esprit humain, écartent donc sans retour toute espèce de défiance sur les vues de progression annoncées par M. Jullien. Les progrès obtenus jusqu'à ce jour dans les sciences, dans la politique et dans la morale, il peut proposer que chaque individu les continue, et qu'il se présente à lui-même comme une fraction distincte et active de cette puissance intellectuelle qui ne s'arrête jamais. La seule partie du plan de l'auteur, qui puisse être livrée à la dispute, c'est le choix de ses moyens.

Au reste, M. Jullien n'a point prétendu offrir des idées absolument nouvelles sur une matière que Montagne, Bacon, Fénélon, Locke, Rollin, Condillac et Rousseau ont agrandie de leurs vues; il marche ici sous la garantie de ces écrivains, et il ne s'engage qu'à présenter dans un ordre simple et méthodique, des principes jusqu'alors épars et isolés de leurs rapports mutuels. C'est un répertoire d'idées-mères qui ne peuvent être indiscrètement soumises à l'épreuve du mouvement classique. La mesure de leur application est remise aux parens et aux instituteurs, et elles sont le fil d'Ariane qui doit les guider dans la région intellectuelle, où il s'agit d'établir des esprits adolescens.

Nous avons maintenant à suivre l'auteur dans les questions qui ouvrent la grande matière qu'il traite.

Jamais question n'a été plus agitée que celle des avantages et des inconvéniens de l'éducation publique et de l'éducation domestique, et elle le sera long-tems avant

Digitized by Google

que la discussion nous conduise à une théorie de perfection relative. Certainement, lorsqu'une grande aggrégation de jeunes gens est sous la direction d'un seul maître, il est impossible que les leçons se distribuent dans une proportion rigoureuse, à moins qu'on ne veuille réduire les sujets distingués à un état stationnaire.

D'ailleurs, un professeur pourrait-il, dans un espace de deux heures, soigner un à un cinquante élèves? Il semble donc que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est en assujétissant tous les élèves à la régularité du régime classique; de faire parler plus habituellement les sujets distingués, puisque leurs productions peuvent servir de modèles aux sujets médiocres. Autrement, si le maître veut se dévouer indistinctement à tous, il se constituera en une énorme déperdition de tems et d'efforts; et ce que la masse des sujets médiocres aura gagné ne compensera jamais ce qu'auront perdu les sujets distingués. Ici, la justice rigoureuse blesse l'intérêt social. Un célèbre (2) professeur d'éloquence dans l'Université de Paris, disait à une personne qui lui parlait de justice distributive, au sujet d'un écolier médiocre, fils d'un homme considérable, et qui lui avait été fortement recommandé : « Un établissement comme l'Université » de Paris, se doit spécialement, non aux grands noms, » mais aux grands talens; sans les hommes du peuple, » auxquels de nombreuses fondations ont procuré les » moyens de s'instruire, l'Université de Paris n'aurait » jamais porté ses études à ce degré de force qui l'a » rendue la première école littéraire de l'Europe. Je » sens bien que l'élève dont vous parlez, est appelé à » une grande place; eh bien! comme il est en état de » payer de fréquentes leçons, qu'il se fasse instruire en » sous-ordre par cette foule de maîtres secondaires dont » l'Université est remplie. » Il était difficile de répondre à ces raisons. »

L'éducation domestique est également susceptible de fortes objections qu'il serait ici superflu de reproduire. Mais comme les riches seuls peuvent se la donner, la

(2) M. Guené.

Digitized by Google

plupart de ses inconvéniens ne peuvent être imputés qu'à un emploi mal dirigé de la fortune. Ainsi, ils sont naturellement acquis à cette classe, comme la goutte, l'ennui et les vapeurs.

Pour obvier aux inconvéniens qui résultent de l'éducation publique et de l'éducation privée, M. Jullien propose un plan d'éducation mixte : « On réunira, dit-il, » depuis six jusqu'à dix enfans du même âge, et pris » dans leur cinquième et sixième année, et on leur » donnera un gouverneur qui se liera pour quinze » années, et qui pourra se donner un ou deux adjoints, » mais subordonnés. »

Mais, quel sera le traitement du gouverneur et de ses adjoints? quel sera le dédommagement d'un sacrifice de quinze années ? Est-ce le gouvernement qui organisera ce mode d'éducation, et doit-il à la classe des riches d'en faire les frais ?

Si l'établissement est à la charge des riches, comment s'entendront-ils pour en déterminer les principes, pour en ordonner le régime ?

Les théories, dans le lointain, se présentent aisément à l'esprit; mais, quand il s'agit de les exprimer en moyens d'application, souvent on reconnaît que la puissance d'imaginer a été plus active que l'art de prévoir.

« L'éducation, dit très-bien M. Jullien, est l'appren» tissage de la vie, et les élémens nécessaires au bonheur » sont la santé du corps, l'élévation de l'ame, la cul» ture de l'esprit. »

Les principes de l'éducation physique sont simples, et on peut dire qu'en général la nature en fournit abondamment les moyens matériels. Il ne s'agit que de n'en point contrarier les mouvemens. Le grand air, l'exercice, une nourriture simple, des vêtemens aisés, un sommeil modéré, des bains fréquens, l'équitation, etc.; voilà toute la science de l'éducation physique; il n'y a plus de découverte à faire dans cette partie.

Nous ne nous arrêterons point sur les idées que propose l'auteur pour l'éducation physique et morale des enfans. Il avoue avoir pris Locke pour guide. Rousseau, lui-même, y a puisé toute la substance de sa doctrine;

Digitized by Google

ainsi, on peut dire qu'avec ces deux autorités on met d'accord le jugement et l'imagination.

On pense bien que M. Jullien ne rejette point de son plan d'éducation la connaissance pratique d'un art mécanique; idée qui est autant avouée par la morale que par le besoin de développer la force physique des élèves. La première fois que cette idée fut émise, on chercha à l'ébranler par le ridicule; mais un long cours de grandes convulsions lui a rendu toute sa moralité. Beaucoup de gens, en perdant leur rang et leur fortune, ont perdu leurs préjugés.

Mais ici une objection grave se présente. Est-il vraisemblable que huit à dix élèves soient d'un accord unanime sur le choix d'un art mécanique? Et alors, comment, dans une diversité de goûts inévitable, faire exercer dans le même lieu tous les élèves à des arts différens?

En traitant de la partie morale de l'éducation, l'auteur ne s'est point jeté dans les trivialités qui rendent aujourd'hui si fastidieuses ces sortes de discussions. Les écrits des anciens ont fait de la morale un genre de littérature extrêmement difficile pour les écrivains de l'Europe. On a voulu la rendre populaire, comme dans les républiques d'Athènes et de Rome. Mais les situations politiques ne sont pas les mêmes. Les membres de ces républiques, à l'abri des besoins par des propriétés, revêtus des droits politiques les plus étendus, ont dû être exposés à de grandes perturbations par l'abus de leurs richesses et par l'usage de la liberté même. Ainsi Platon, Aristote et Cicéron ont pu leur faire une vertu des idées modérées; et en cela leur morale se trouvait dans l'esprit de la république, qu'avait encore affermi le goût primitif des Grecs et des Romains pour la vie des champs. Mais, en Europe, où l'admission indistincte de tous aux droits civils a mis des prétendans aux subsistances dans une proportion supérieure à la masse des subsistances, les hommes ne sont pas les maîtres d'ordonner leur destinée. Condamnés la plupart aux troubles d'une existence précaire et presque éventuelle, tout ce qu'ils peuvent chercher dans la morale, ce sont des moyens de sureté civile. Ils se

Digitized by Google

trouveraient trop heureux d'être assujétis à cette médiocrité si recommandée par les philosophes anciens.

L'application de la morale s'est également restreinte pour les classes élevées. Peut-on être libre de ses mouvemens, au milieu de tant de besoins que la perfection des arts et l'action continue de l'industrie humaine ont fait sortir de la richesse? D'ailleurs, l'amour des distinctions qui, selon Montesquieu, est dans l'esprit de la monarchie, y défend tout accès aux idées modérées; et, comme les mœurs qu'un luxe général a modifiées, ont conduit presque tous les Etats de l'Europe à la monarchie, la personnalité est devenue si véhémente dans les sommités du corps social, que cette classe ne présente plus qu'un peuple d'ennemis. La philosophie morale a dû se retirer devant des passions composées qui se sont fait admettre comme la partie brillante de nos mœurs. L'élévation de ses vues et la pureté de ses motifs semblent même aujourd'hui ne pouvoir appartenir qu'à un monde idéal; et, lorsqu'on lit Platon ou Fénélon, on croit voir un amant qui en est encore à ses premières amours.

Ainsi, pour faire pénétrer quelques-uns de ces principes, il faut que, flattant l'âpre ambition dont chaque ame est saisie, la philosophie nous les présente comme moyen de succès. Elle n'a plus qu'à composer pour des qualités, puisque nous ne pouvons accepter des vertus; et c'est d'après l'aperçu de ces mœurs, que M. Jullien donne pour base aux vertus l'habitude de réprimer ses passions. Notre intérêt ne désavouera pas ce principe de morale que Pierre I^er^ a proclamé, en y reconnaissant un moyen de puissance qu'il n'avait pu se donner. En effet, se contenir est l'effort qui coûte le plus à notre nature. C'est la faculté de séparer ses idées de ses mouvemens; et, quand Machiavel a dit que l'empire du monde appartenait aux phlegmatiques, il voyait toute la force de celui qui, gouverné par un esprit d'analyse, préjuge l'avenir sur le présent.

On doit donc ici reconnaître combien il importe de n'offrir aux jeunes gens qu'une théorie de morale conçue dans les rapports que l'état naturel de nos sociétés permet de lui assigner. Ce n'est pas qu'il s'agisse de

Digitized by Google

soumettre au calcul les mouvemens du cœur. Une circonspection si rigoureuse, réduite en précepte, donnerait à des élèves une idée effrayante du caractère de notre sociabilité : elle comprimerait leurs ames et finirait par les préparer à une théorie de crime. Mais aussi il convient de leur faire sentir la nécessité de la prudence dans les grandes situations, afin que les dangers d'une expansion imprudente ne les repoussent pas trop vivement vers l'égoïsme. Or, ici l'auteur a soin de circonscrire ses vues dans une morale pratique, à laquelle chacun est ramené par les rapports de la vie domestique et de la vie civile. « La partie la plus im» portante de l'éducation et de laquelle découlent tous » les élémens du code social, dit M. Jullien, est de » bien faire sentir à l'enfant sa misère, sa faiblesse, sa » dépendance. Ces leçons, qui sortent de notre nature » même, nous disposent à la reconnaissance, à l'hu» manité et à la modestie. » Se présentent ensuite d'autres devoirs analogues, et plus en rapport avec notre intérêt, comme la haine du mensonge, le respect pour les paroles données, l'art de se taire, la fidélité au secret, etc., qualités dont les fruits sont si doux, puisqu'elles commandent l'estime sans inspirer la jalousie.

Mais un moyen bien propre, selon nous, à préparer les jeunes gens à cette mesure dans la vertu qui, comme l'a dit Tacite, en fait la perfection, *retinuit ex sapientiâ modum*, c'est l'idée d'un *mémorial* de leurs actions, à dater de la septième ou huitième année, lequel serait rédigé par le gouverneur. Par-là, le gouverneur se rendrait le modérateur de leurs mouvemens, et il établirait au milieu d'eux une sorte d'esprit public, auquel chacun se rattacherait pour penser, pour parler et pour agir. Il arriverait qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, époque où M. Jullien propose qu'on remette à chaque élève la continuation de ce mémorial, l'habitude des principes moraux serait devenue, chez eux, une seconde nature, une nature affermie par le tems, et capable de résister, par la dignité de ses élémens, à l'attaque des mauvais exemples. Cette vue de l'auteur nous paraît tout à la fois neuve, grande,

Digitized by Google

simple et profonde, et nous doutons qu'elle puisse être susceptible d'aucune espèce d'objection. Il faut une philosophie à tous les âges, et celle qui convient à l'adolescence est le sentiment de cette dure nécessité, dont le joug pèse sur tous les humains. Il faut donc la montrer aux jeunes gens, dit M. Jullien, dans le grenier des malheureux, dans les hôpitaux, et même au lit des mourans.

Nous finirons cette partie de l'éducation morale par l'exposition du moyen qui en est la base la plus solide et le complément. Nous ne pouvons mieux faire que de citer le texte de l'ouvrage, parce qu'il présente une idée neuve et heureuse.

« Toutes les religions qui diffèrent le plus sur d'autres » points, s'accordent également sur deux dogmes, » premières bases de toute espèce de croyance et de » culte, l'existence d'un Dieu, et l'immortalité de » l'ame. Je voudrais qu'à cet égard, au lieu de donner » aux enfans des leçons directes et positives, souvent » fastidieuses et à peine écoutées, on les préparât à » deviner par eux-mêmes ces deux vérités salutaires, » dont les bons esprits et les cœurs droits reconnaissent » généralement l'évidence. »

La chose la plus monstrueuse à concevoir, est que des hommes qui se disent accessibles aux idées morales cherchent à prouver qu'il n'y a point de Dieu; car enfin l'athéisme est une négation de tout principe, de tout moyen, de toute fin; et, par une conséquence nécessaire, c'est la négation de l'existence des êtres et de notre sens intime; alors, si nous n'avons ni nature intellectuelle, ni nature morale, ni nature physique, comment prétend-on nous faire admettre qu'il n'y a pas de Dieu? L'action de l'athéisme sur la morale, est l'action du toucher sur la sensitive; l'athéisme fait de chaque homme un ennemi secret de la chose publique, et quand on lit le beau dithyrambe d'un philosophe sur Clarisse et Clémentine, si on pouvait se persuader un moment que l'auteur eût été un athée, on ne verrait plus dans cette morale toute céleste, et dans des sentimens aussi impétueux, qu'une affreuse imposture.

« A mesure que la raison de vos élèves se mûrit, » vous

Digitized by Google

» vous pouvez les initier progressivement à la connais-
» sance et à la pratique de la religion. »

L'auteur nous reproduit ici, sous une forme philosophique, ce précepte de saint Paul, si souvent méconnu, *rationabile sit obsequium vestrum; que votre culte soit fondé sur la raison.* En effet, la dignité de la religion et la sublimité de ses vues ne peuvent s'établir dans une intelligence qui n'est pas élaborée. Si l'esprit est trop faible ou trop étroit pour en concevoir l'harmonie, ce n'est plus qu'une tradition dont on sème les élémens et qui nous laisse sans défense contre les mauvais principes et les maximes téméraires. Alors, nous ne distinguons plus ce qui choque notre raison d'avec ce qui la passe, et nous ne croyons pas de cette foi intuitive qui est dans le sens de l'apôtre. GERBOUX.

TACITE, nouvelle traduction, par J. B. J. R. DUREAU DE LA MALLE, membre du Corps-Législatif et de l'Académie française. Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée. — A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez *H. Nicolle*, à la librairie-stéréotype, rue des Petits-Augustins, n° 15. — De l'imprimerie des frères *Mame*. — Cinq vol. in-8°.

(FIN DE L'EXTRAIT.)

En observant dans cette traduction certaines fautes qu'on peut regarder comme positives, et appeler même des contre-sens, on est surpris qu'elles soient échappées, dans une rédaction si lente et si soignée, à un homme d'esprit qui connaissait si bien et la langue latine en général, et sans doute en particulier le latin de Tacite, puisqu'il fut dans un commerce continuel avec lui pendant 25 ans de sa vie: on l'est presqu'également de saisir au premier coup-d'œil ces mêmes fautes; on doute d'abord de la justesse de sa critique, et l'on a besoin de l'évidence même pour y persister.

Les soldats de Vespasien assiégent, dans Cremone ceux de Vitellius. Ils forment la tortue et s'avancent au pied des murs. Les assiégés font rouler sur eux

Digitized by Google

d'énormes pierres qui rompent la tortue, et ensuite avec des crocs de fer et de longues lances ils grimpent par ces ouvertures, renversent, et déchirent les assiégeans. Ceux-ci se découragent, et refusent de retourner à l'assaut; mais on leur promet le pillage de Crémone. « Dès ce moment, le carnage et les blessures n'arrêtent plus les soldats : ils sapent les murs, ils battent les portes, s'appuyant sur les épaules les uns des autres, et s'élançant sur la tortue *pour en former une seconde*, ils cherchent à saisir les armes et les bras de l'ennemi. » Le traducteur explique dans une note ce que c'était que cette manière de joindre ensemble les boucliers et d'en former un toit presqu'impénétrable, qu'on appelait la tortue. Malheureusement il avait vu dans Montfaucon (1) que les Romains avaient une espèce de tortue qui était double; qu'ils faisaient monter sur la première des soldats qui en formaient une seconde. Montfaucon le dit, cela est fort bien; mais dans cette occasion-ci, Tacite ne le dit pas. *Innixi humeris, et super iteratam testudinem scandentes, prensarent hostium tela bracchiaque.* Pour rendre cette phrase comme l'a fait M. Dureau, il faut expliquer *super iteratam testudinem* par le dessein de former une seconde tortue, ce qui ne cadre nullement ni avec l'expression latine, ni avec la suite de la phrase française; car ce n'est pas en saisissant les armes et les bras de l'ennemi, qu'on peut faire avec les boucliers une tortue : il faut encore expliquer *iteratam* par *seconde* en hauteur, tandis qu'il signifie *seconde* par succession de tems. La première tortue avait été brisée et dissoute, comme Tacite le dit et comme on vient de le voir; les soldats ranimés par l'espoir du pillage, en forment une seconde; leurs camarades montant dessus, saisissent les traits et les bras des ennemis : cela est simple et clair : pourquoi chercher un sens alambiqué que le latin, le français et le plus simple réflexion repoussent? On ne pourrait appliquer ici la double tortue de Montfaucon sans dire que les soldats montaient sur cette double tortue, *super iteratam testudinem*, ce qui est aussi trop fort. Mais

(1) Antiq. expl. T. 4, p. 148 et 149.

dans toutes les suppositions, l'explication que le traducteur a tirée de ce texte est un contre-sens formel.

En voici un qui ne l'est pas moins. Tacite annonce qu'il aura soin de recueillir quelques traits des anciens tems; toutes les fois, dit-il, que l'occasion demandera des exemples pour nous porter au bien ou pour nous consoler du mal. *Quotiens res locusque exempla recti, aut solatia mali poscet.* « Afin que nous puissions, dit M. Dureau, nous réformer sur les vertus des siècles passés, ou nous consoler par leurs malheurs. » Je sais bien que *nous consoler du mal*, si l'on entend par là le mal que nous souffrons, et *nous consoler par leurs malheurs*, peuvent ne pas paraître contradictoires; car, dira-t-on, de pareils exemples ne nous consolent de ce que nous avons à souffrir qu'en nous rappelant ce qu'on a souffert dans d'autres siècles. Mais, premièrement, si c'est une vérité, elle est du nombre de celles qu'il vaut mieux envelopper que de les présenter toutes nues. Lucrèce prend soin d'en repousser l'idée. « Ce n'est pas, dit-il, que les souffrances d'autrui nous fassent plaisir, mais c'est qu'il est doux de voir de quels maux on est soi-même exempt (2). Il vaudrait donc mieux, dans ce sens, dire comme Tacite, *ou nous consoler de nos maux*, que comme son traducteur: *ou nous consoler par leurs malheurs*; mais de plus *malis* étant ici opposé à *recti*, qui signifie le bien moral, la vertu, doit signifier aussi le mal moral, le vice ou le crime, et non point le malheur. C'est en effet des crimes

(2) C'est ainsi, pour le dire en passant, que je traduirais ces deux beaux vers de Lucrèce :

Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave est;

et non comme Lagrange les a traduits : « Non pas qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est consolante; » ce qui revient à peu près à *non pas que cela soit, mais c'est que cela est.* L'explication que je préférerais a le double avantage d'être d'une meilleure philosophie, et de rendre littéralement le texte réduit à sa construction naturelle : *sed quia suave est cernere quibus malis ipse careas*, sans recourir à l'ellipse, et en conservant au mot *cernere* son véritable sens.

Digitized by Google

commis pendant les guerres civiles que l'historien parle en cet endroit (3), pourquoi vouloir le faire parler d'autre chose ? Si son expression est obscure et voilée, elle l'est sans doute à dessein. Vous faites la double faute de lui ôter son voile, et de montrer dessous ce qu'il n'y avait pas mis. Cette version si simple : *des exemples pour nous porter au bien ou pour nous consoler du mal*, conserverait dans sa littéralité le vrai sens des deux mots, leur opposition, la concision sententieuse de la phrase et son caractère. J'admire toujours la peine que se donnent les traducteurs pour faire plus mal qu'on ne ferait en s'en donnant moins.

C'est une faute que de substituer à une expression propre et positive une autre qui soit vague et commune, comme dans cet endroit où Vitellius sentant l'empire prêt à lui être arraché par force, et se croyant encore à tems d'y renoncer, va déposer dans le temple de la Concorde les marques de sa dignité et veut de là gagner la maison de son frère. On ne veut point qu'il abdique : *Major hìc clamor, obsistentium penatibus privatis, inpalatium vocantium.* Ce que M. Dureau traduit ainsi : « Là redoublent les clameurs : *on lui défend ce nouveau séjour ;* on le rappelle au palais. » *Ce nouveau séjour*, ne signifie absolument rien. « On lui interdit à grands cris une maison particulière, on le rappelle au palais, » dirait précisément ce qu'a dit Tacite. Mais voici une faute plus matérielle, pour ainsi dire, et plus forte.

« Vitellius voyant Rome prise (par l'armée de Vespasien), s'échappe par les derrières du palais, et se fait porter en litière sur l'Aventin, dans la maison de sa femme : puis, par incertitude d'esprit, et par l'effet naturel de la peur, qui craignant tout, s'alarme surtout du présent, il retourne au palais, qu'il trouve désert et abandonné : jusqu'aux moindres esclaves avaient disparu ou évitaient sa rencontre. La solitude et le silence des lieux l'épouvantent : *il essaie de mille endroits pour se cacher; les moindres jours l'allarment.* Enfin, las d'errer misérablement, il s'enfonce dans un réduit ignoble, d'où Julius Placidus, tribun de cohorte,

(3) Hist. L. III. LI. à la fin.

Digitized by Google

vient l'arracher, etc.» A un seul endroit près, ce tableau, si bien peint par Tacite, est copié fidèlement, et M. Dureau y a, comme dans beaucoup d'autres, rapproché autant qu'il était possible le tour français du latin; mais il a été séduit par la nouveauté d'une explication dont l'idée n'était venue à aucun des autres traducteurs : il les en blâme dans sa note : il dit nettement que ni Gordon, ni Davanzati, ni d'Alembert, ni le père Dotteville (4), n'ont entendu ce passage : *tentat clausa, inhorrescit vacuis.* Il faut voir ses raisons. « Tous ont, dit-il, traduit dans ce sens : *il ouvre les lieux fermés et frissonne quand il se voit seul;* mais ce ne serait qu'une répétition très-affaiblie de la phrase précédente : *terret solitudo et tacentes loci :* « la solitude et le silence des lieux l'épouvantent. » Or Tacite n'est point un homme à se traîner sur les mêmes idées. *Tentat clausa* signifie : *il essaie des cachettes. Inhorrescit vacuis*, il n'en trouve aucune de bonne : il voit que dans toutes il y a des ouvertures, des jours (*vacuis*) par où l'on peut l'apercevoir. Il en change continuellement pour en chercher de meilleurs, etc. »

Je n'ai pas sous les yeux la traduction anglaise de Gordon : l'italienne de Davanzati est, comme il lui arrive souvent, très-indépendante du latin (5) : Dalembert, aussi à son ordinaire, a fort mal traduit (6) Dotteville, faiblement peut-être, mais fidèlement. « Il entr'ouvre ceux qui sont fermés (les appartemens), frissonne de les trouver vides. » Aucun n'a donc traduit comme le dit M. Dureau, *et frissonne quand il se voit seul.* Cela, sans doute, serait *une répétition très-affaiblie de la phrase précédente;* mais il n'y a de répétition ni dans Tacite, ni dans son traducteur Dotteville. Qu'on se figure Vitellius, maître il y a peu d'instans de Rome, de l'Empire, du Monde connu, entouré dans son palais

(4) Je ne sais pourquoi M. Dureau écrit obstinément dans ses notes, *d'Hoteville*, au lieu de *Dotteville*, écrit ainsi sur tous les ouvrages de cet estimable littérateur.

(5) *Cerca le camere, non v'è anima nata.*

(6) « Il veut ouvrir les endroits fermés, les endroits vides l'épouvantent. »

Digitized by Google

de gardes et de courtisans : il en sort un instant ; il y rentre, il parcourt le portique, le péristyle, les salles, les grands appartemens ; il s'effraie de n'y trouver que solitude et que silence. Mais dans les chambres fermées, peut-être quelque sujet, quelque serviteur fidèle..... Il les entr'ouvre ; elles sont vides : ce vide le fait frissonner ; enfin, las d'errer misérablement, il se cache dans un vil réduit d'où un tribun de cohorte vient l'arracher. Certes, il n'y a point là de répétition oiseuse, il y a progrès d'action et d'images ; et l'on ne pouvait s'écarter d'une route si bien tracée, sans s'égarer et sans tomber. Comment un homme qui sent Tacite, et qui aime à lutter avec lui de précision, croit-il rendre *tentat clausa* par *il essaie de mille endroits pour se cacher* ; comment un bon latiniste trouve-t-il dans *inhorrescit vacuis, les moindres jours l'alarment?* Véritablement cela confond.

Je n'ajouterai point à ces fautes graves et importantes une foule d'autres qui le sont moins, mais qui ne laissent pas de blesser le lecteur un peu attentif, quand elles se présentent souvent. Elles appartiennent toutes à l'ouvrage considéré comme traduction du latin. Il y en a aussi, quand on le considère comme ouvrage français, qui méritent quelqu'attention. L'auteur ayant été membre de la classe de l'Institut, spécialement chargée du dépôt de notre langue, pourrait faire autorité : il le mérite souvent, mais non pas toujours, et il est utile d'en avertir.

Dans l'excellent discours préliminaire qui précède sa traduction, il suppose un discours qu'Octave pouvait tenir au sénat, en lui remettant tous ses pouvoirs. « Octave, lui fait-il dire, n'en reprendra que la partie qu'il convient à vous, qu'il convient au bien de l'Etat de me laisser. » C'est déjà une construction pénible, bizarre et peu française : le reste est encore pis : « celle qui puisse servir à la félicité de toutes les générations de tout un peuple. » *Celle qui puisse servir* est, si je ne me trompe, un véritable solécisme.

« Un corps de sénateurs ne pourrait jamais en imposer à des soldats grossiers. (7) » Il fallait ici, *imposer*, être

(7) *Ibid.* p. xxx.

Digitized by Google

imposent; et non *en imposer*, tromper. Tant que cette distinction existera dans la langue (et pourquoi l'en effacerait-on?), ce sera une faute de ne la pas observer. Le traducteur y est tombé plusieurs fois (8); plusieurs fois aussi il a employé l'adjectif *aucun, aucune*, avec une négation, au pluriel, dans des cas où cela n'est pas permis. La règle générale le défend: le Dictionnaire de l'Académie excepte cependant ces trois phrases: *il ne m'a rendu aucuns soins, il n'a fait aucunes dispositions*, ou *aucuns préparatifs*. Il ne dit pas la raison de ces exceptions; c'est, je crois, parce que *rendre des soins, faire des dispositions, faire des préparatifs*, sont des phrases dans lesquelles les substantifs ne pouvant se mettre au singulier, ils entraînent l'adjectif, qui se met alors par exception au pluriel. Mais quand M. Dureau dit: *ce nom ne se trouve dans aucunes médailles* (9); *aucuns plébiscites, aucuns livres saints n'annonçaient cette exclusion* (10); *on fit publier que dans aucuns débats, ars aucunes querelles on n'eût à faire*, etc. (11), il pèche contre la règle. Il s'y conforme, au contraire, ou du moins il est dans les exceptions qu'elle admet, en disant: *ne devait-il point leur suffire de vivre sans aucunes charges* (12), parce qu'il s'agit des *charges publiques*, pluriel qui n'a point de singulier.

Dans cette phrase: on ne peut rien dire de certain sur leur nombre, *tantôt plus ou moins grand* (13); il faudrait nécessairement *tantôt plus et tantôt moins grand*. Dans celle-ci: *environ vers ce temps-là* (14), il est clair que *vers ce temps-là* suffirait; dans cette autre: «encore

(8) Comme dans ces deux exemples: *l'art de flatter la multitude et celui de lui en imposer*, T. IV, p. 355; *l'aspect de ces ouvrages en imposa aux vainqueurs*, p. 381. Les mots latins *auctoritas* du premier exemple, *et quorum aspectu hæsere victores* du second, demandaient dans les deux *imposer*.

(9) T. I, p. 293, dans les notes.

(10) *Ibid.*, p. 333.

(11) T. V, p. 145.

(12) T. III, p. 253.

(13) T. II, p. 11.

(14) T. III, p. 235.

Digitized by Google

ne pût-on empêcher que *ni* le palais, *ni* l'édifice, *et* tout ce qui les entourait ne fussent engloutis par les flammes (15);» *et* et *ni* vont mal ensemble : il faudrait supprimer les deux *ni*, ou en mettre un troisième.

C'est une singulière inadvertance que de dire : ce même prodige s'était *renouvelé* autrefois (16); car une chose arrivée se renouvelle dans la suite, et non auparavant. C'en est une encore que de traduire *graviore æstu ardescere*, par *être en butte à toute l'ardeur de la saison*. De quelle saison? l'été n'est point nommé ni désigné dans la phrase, et pour que l'on pût s'exprimer ainsi, il faudrait qu'il le fût.

Le traducteur dit : « Vologèse n'en redoublait *que plus* ses efforts contre les assiégés (17) : » il fallait *que davantage*; ou plutôt il fallait autre chose, car *redoubler plus* et *redoubler davantage* sont à peu près également étranges. Au lieu de la populace, il dit *la plèbe* de Rome; c'est comme si, en traduisant de l'anglais, on disait le *mob* de Londres. Il fait suivre les verbes *s'offrir* et *se hasarder* de la conjonction *de*, au lieu de *à* : » Quoiqu'ils s'offrissent *de* l'accompagner dans sa fuite (18); Domitien se hasarda *de* braver Mucien (19) : il fallait *à*, après les deux verbes.

M. Dureau se sert, en plusieurs endroits, d'une locution regardée comme fautive : quels que fussent, dit-il, les pouvoirs qu'il paraîtrait convenable de lui conférer, il fallait *qu'ils le fussent* tous à la fois (20); et ailleurs : ce n'était point pour qu'on séparât ce qui ne pouvait *l'être* (21); et encore ailleurs : sans inquiéter les Bretons, ni *l'être* par eux (22). Mais je ne sais si cette locution ne devrait pas être légitimée dans la langue, et rangée parmi les gallicismes : elle épargnerait ou des

(15) *Ibid.*, p. 283.
(16) T. II, p. 109.
(17) T. III, p. 243.
(18) T. IV, p. 437.
(19) T. V, p. 77.
(20) Discours préliminaire, p. xxxi.
(21) T. I, p. 27.
(22) T. III, p. 171.

Digitized by Google

circonlocutions pénibles, ou des répétitions fastidieuses de mots. Elle est d'ailleurs autorisée par l'exemple de nos meilleurs écrivains. Mme Sévigné a écrit : » la dernière faute (de M. de Pompone) n'a point fait tout le mal, mais elle a fait résoudre ce qui ne *l'était* pas encore (23).» Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* : « on traduisit à Venise les meilleurs pièces de Plaute, et on les traduisit en vers, comme elles doivent *l'être* (24); » et dans le *Dictionnaire philosophique* : « les apôtres circoncisaient tous ceux qui voulaient *l'être* (25). » C'est ce que les Rédacteurs du nouveau Dictionnaire de la langue française feront peut-être bien de prendre en considération.

Ils auront à prononcer sur une autre question de grammaire et à juger si le traducteur de Tacite et quelques autres écrivains, ont tort ou raison de faire le mot *période* masculin, dans un sens ou la règle, l'usage et l'autorité l'ont décidé féminin, jusqu'à ces derniers tems. « Tout ce qu'on avait, dit M. Dureau, imaginé d'honneurs successivement dans *ce long période* du principat, fut décerné sur le champ (26). » Je n'ai point dissimulé précédemment (27) mon peu de goût pour ce changement de genre inutile et arbitraire, et j'ai même annoncé le projet de m'expliquer là-dessus à la première occasion. Qu'on me permette de saisir celle qui se présente; et de soumettre quelques raisons à ceux à qui la décision appartient.

Période, mot grec d'origine, et composé de deux mots, signifie dans son sens primitif, un circuit, une révolution, un espace à parcourir. « Il se dit proprement, selon le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1762, du cours que fait un astre pour revenir au même point d'où il était parti : alors il est du genre féminin, comme dans ces exemples : *la période solaire, la période lunaire; le soleil fait sa période, la lune fait la sienne*, etc. L'ap-

(23) Lettre 458, 8 décembre 1679.
(24) Edition de Kehl, in-12, T. XIX, p. 175.
(25) *Ibid.*, T. LIV, p. 400.
(26) T. IV, p. 253.
(27) Mercure du 26 novembre dernier, p. 397, note.

Digitized by Google

plication de ce mot a été faite à certains espaces de tems, tels que *la période attique*, *la période julienne*; et de-là elle s'est étendue à tout espace de tems renfermé entre deux termes connus. Par une seconde application, *période* se dit aussi, continue l'Académie, de la portion d'un discours, arrangée dans un certain ordre et composée de plusieurs membres, qui, pris ensemble, renferment un sens complet. Enfin, il se dit encore de la révolution d'une fièvre qui revient en certains tems réglés. » Dans ces différens cas, conservant toujours son sens propre, quoique diversement appliqué, il conserve aussi son genre, qui est le féminin. Ce n'est, suivant le même article, que lorsqu'il est pris au figuré, et qu'il signifie le plus haut point où une chose puisse arriver, qu'il est masculin. *Démosthène et Cicéron ont porté l'éloquence à son plus haut période*, etc. Et c'est par une application de ce sens figuré, qu'on dit aussi : *dans le dernier période de sa vie*, pour dire dans les derniers tems de sa vie.

Telle est la décision de l'Académie : décision portée d'après les meilleurs écrivains et le meilleur usage, dans un tems où l'on ne pouvait encore se tromper ni sur l'une ni sur l'autre de ces deux autorités (28). La plupart des auteurs qui écrivaient avec le plus de soin, continuèrent d'employer ainsi ce mot : quelques-uns commencèrent cependant à le masculiniser dans les cas où il avait jusqu'alors été féminin. Le traducteur du premier volume de Gibbon ne suivit point leur exemple : il dit

(28) Il ne faut compter pour rien les éditions du Dictionnaire de l'Académie ; faites depuis 1762, et auxquelles l'Académie n'a point coopéré. Il n'y a que celle de Smits, donnée en 1798, que l'on doive suivre, parce qu'elle a été faite d'après un nouveau travail de l'Académie et sur l'exemplaire même de l'édition de 1762, qui contenait ce travail. Or le seul changement qu'on y trouve dans cet article, est qu'il commence par cette définition du mot *période* : « Révolution qui se renouvelle régulièrement ; » et qu'à la fin, au lieu de dire simplement qu'on dit aussi, au masculin, *dans le dernier période de sa vie*, il étend cette exception à tout ce qui exprime un espace de tems vague, comme *dans un certain période de tems*, *dans un court période*. Cela rend l'article meilleur sans rien changer aux règles qu'il donne, et dont il n'y a aucun motif de s'écarter.

Digitized by Google

partout *la première période*, *la seconde*, etc. Laharpe l'en reprit dans le Mercure, quoi que d'ailleurs il louât son style, et qu'il lui donnât le titre d'*élégant traducteur*. Il prononça dans une note, de ce ton affirmatif qui était habituellement le sien, l'arrêt suivant : « Quoique dans le Dictionnaire de l'Académie, le mot *période* soit féminin, *même quand il est employé comme mesure de tems*; cependant l'usage, plus fort que les dictionnaires, a fait *période* masculin, dans cette acception. Ce mot n'est féminin que lorsqu'il signifie *phrase*. On dit une belle période et un période de tems : on en excepte *la période julienne* qui est un mot consacré. »

On voit d'abord qu'avec sa légèreté ordinaire, il dit que le Dictionnaire de l'Académie fait *période* féminin, *même* quand il est employé comme mesure de tems, tandis que c'est la première application qu'en fait ce Dictionnaire; on voit aussi que le critique ne dit rien du sens propre et primitif, qui est *le cours que fait un astre*, etc.; sens dont les autres ne sont que des extensions, et dont ils doivent conserver le genre. L'application du mot *période* à une certaine portion du discours, n'est que la seconde; mais c'est une application, ou une dérivation sensible; et voilà que de son autorité privée, dans un article de journal, un critique décide que c'est dans cette dérivation seule que le mot garde son genre primitif, et que partout ailleurs il en change. *La période* de tems devient *le période*; il en excepte seulement par grâce *la période julienne*, qui est, dit-il, un mot consacré. Mais pourquoi est-il consacré? Parcequ'il signifie un certain espace de tems; si le mot qui signifie un espace de tems, si *période* devient masculin dans ce sens général, il doit le devenir aussi dans cette phrase particulière : si c'est, comme on dit, *une phrase faite*, on doit la défaire, on doit écrire *le période julien*, si l'on écrit un *période de tems*. Mais enfin que prétend-on faire du sens primitif de ce mot? dira-t-on aussi *le période* d'un astre; le soleil fait *son période*, la lune fait *son période*? Et cette maudite fièvre, aura-t-elle aussi *son période réglé*, au lieu de *sa période réglée*? La *période*, restée féminine dans le discours seulement, sera donc isolée parmi tous

Digitized by Google

ces *périodes* masculins, et privée de cette analogie qui montrait à l'esprit un rapport entre le cours d'une phrase et le cours d'un astre, ou celui du tems, entre les divisions ou les membres qui composent la période oratoire, et les divisions et subdivisions d'une longue période de siècles, etc. Voyez dans quelle confusion vous allez tout jeter, pour excuser peut-être quelque faute, qui sera échappée par inadvertance à un ou deux écrivains accrédités, et pour soutenir la décision tranchante et irréfléchie d'un critique (29).

Mais vous n'êtes pas au bout de cette confusion: en voici encore une autre source. Ce n'était que dans un sens figuré, ou plutôt détourné, lorsqu'il signifiait le plus haut point où une chose puisse arriver, que *période* était masculin : il indiquait alors un point fixe et presqu'indivisible, et se disait aussi par extension des derniers momens de la vie. C'est une application singulière de ce mot, et dont on avait indistinctivement signalé l'irrégularité par le changement de genre; dans ce seul cas, *période* était masculin, parceque dans ce seul cas, il désignait un point fixe, ou du moins un espace très-borné; dans tous les autres, il indiquait une succession, un cours, un long espace parcouru. C'est encore une nuance aussi juste que fine du langage, et le résultat d'un aperçu délicat de l'esprit que l'on veut faire disparaître. Et pourquoi ? L'usage, dit-on, l'a voulu ainsi. Quel usage? si c'est parmi les écrivains, quels sont ceux qui auront eu le droit de détourner les premiers un mot français de l'acception où il était pris derniérement encore par Voltaire et par Condillac; et cela non-seulement sans né-

(29) J'observerai ici que Laharpe, qui écrivait en général purement, réfléchissait trop peu sur les principes et sur les analogies du langage. Excepté dans ses ouvrages académiques, il manquait même assez souvent à cette pureté dont on les loue. Dans ce même article du Mercure, que l'on a réimprimé dans le 14e volume de son *Lycée*, je trouve *peu de tems auparavant la première invasion des barbares*, au lieu de *avant la première invasion*. Jusqu'à présent, *auparavant* a été adverbe et par conséquent sans régime : c'est *avant* qui était préposition. Faudra-t-il aussi changer cela, et dire que l'usage le veut, puisque Laharpe l'a voulu ?

Digitized by Google

cessité comme sans profit, mais gratuitement, et avec une perte considérable pour les nuances et pour la propriété du langage? Si c'est parmi les gens du monde que s'était d'abord introduit ce changement, laissons-les faire et dire; mais nous, qui écrivons dans une langue consacrée et désormais fixée par nos grands maîtres, ne laissons pas les gens du monde entraîner cette belle langue dans d'éternelles fluctuations. Il peut y avoir des tems où cette expression, *le monde*, change elle-même d'acception et ne représente plus un tribunal dont la juridiction soit aussi absolue sur le langage. Quand une langue est une fois fixée, comme la nôtre l'a été par les grands écrivains des siècles de Louis XIV et de Louis XV, on y peut ajouter, peut-être encore, si l'on a de nouvelles combinaisons d'idées, ou des objets nouveaux à exprimer; mais on ne doit plus, on ne peut plus revenir arbitrairement sur ce qui est, changer les régimes, les acceptions, les genres. C'est l'*usage* qu'en ont fait ces grands écrivains qui fait loi, et faire moins bien qu'ils n'ont fait, est tout ce que produit la manie de faire autrement qu'eux. Mais revenons, il en est tems, à la traduction de M. Dureau de la Malle.

Il ne me reste plus à faire que des observations d'un genre encore plus minutieux que celles qui ont pour objet la grammaire, mais que je ne crois pas moins essentielles, d'après l'espèce d'autorité dont on pourrait revêtir cette édition. Elle paraît faite sous les yeux d'un fils jaloux de la réputation de son père. Il nous dit dans son *avertissement* : « J'ose assurer qu'on peut compter sur la correction du texte et de la traduction qui paraît aujourd'hui. » Je suis plus fâché que je ne le puis dire, d'être obligé d'affirmer au contraire que dans le texte latin, et même dans la traduction française, il y a un grand nombre d'incorrections. Vous trouverez dans le latin : *patris patriæ potestatem*, au lieu de *patris patriæ apellationem*, Disc. prélim., pag. XXXV, dernière ligne de la note (30); *eâ causâ* pour *ea causa*,

(30) Cette faute était aussi dans la première édition; cependant la répétition du mot *potestatem* qui est deux ou trois mots plus haut, suffisait pour la *faire apercevoir*.

Digitized by Google

l'ablatif pour le nominatif, t. I, p. 30; *candidos* pour *candidatos*, p. 30; *celebratio annuum ad prætorem translatu*, pour *celebratio annua*, ibid; ce qui transporte au préteur l'annuité qui appartient à la fête; *falsâ* pour *falsa*, l'ablatif singulier féminin, pour le nominatif pluriel neutre, dans une phrase où le sens en est tout à fait altéré (31), p. 212; *statuêre* pour *statuere*, p. 282, un parfait, à la troisième personne du pluriel, à la place d'un infinitif; *et oratio*, pour *ea oratio*, au commencement d'une phrase et d'un *alinea*, t. IV, p. 144; *adsciscebant*, pour *adsciscebantur*, p. 176, l'actif pour le passif, à la fin d'une phrase et d'un paragraphe; *quos militiæ legionariis, quanquam raptim ductos æquabant*, deux fautes dans une seule phrase, p. 368 il faut au lieu de *militiæ*, ou *militibus* comme dans quelques éditions, ou *militiæ gloriâ* comme dans d'autres; il faut, au lieu d'*æquabant*, *æquabat*, etc.

Vous trouverez dans la traduction *Varni*, nom de ville, pour *Narni*, t. I, p. 305; cet *accès* de rigueur, au lieu de cet *excès*, t. III, p. 179; *ne peut atteindre à sa hauteur*, pour *à la hauteur*, p. 191; *par l'entreprise de Rubrius Gallus*, pour *par l'entremise*, p. 323; *ils fondent avec des crocs de fer*, pour *ils sondent (scrutantur)*, p. 385; dans Rome, il fut défendu d'en parler, *et l'on n'en parlait plus*, p. 427: c'est positivement le contraire (32). L'auteur avait sans doute écrit *et l'on n'en parlait que plus*, comme dans un exemple cité plus haut, *Pologese n'en redoublait que plus*: on aura trouvé cette locution non française, et l'on y aura substitué un contre sens.

Je ne parle point d'un grand nombre de fautes moins considérables, et que l'on peut corriger facilement: presque toutes celles que j'ai citées dans les deux langues altèrent le sens, et peuvent tromper un lecteur peu attentif. Il est désolant pour les amis des

(31) Voici la phrase: *quia veritas visu et morâ, falsa festinatione et incertis valescunt.* En mettant *falsâ festinatione*, ce seul accent circonflexe attache *falsâ* à *festinatione*, au lieu de l'opposer à *veritas*, et rend la phrase inintelligible.

(32) *Prohibiti per civitatem sermones, eoque plures.*

Digitized by Google

lettres, de voir paraître, avec cette inexactitude, les ouvrages les plus estimés et les plus graves; de voir les maisons même de librairie qui ont le plus de moyens, d'intelligence et d'activité, ne pas exiger des imprimeurs qu'elles emploient, plus d'attention et de soin. Aucun intérêt, aucune considération particulière ne doit empêcher de les en avertir; car lorsqu'il s'agit de productions littéraires et de publications importantes, l'intérêt des lettres et de l'art typographique est avant tout.

Celui des lettres seul m'a dicté les critiques que j'ai faites de la traduction. J'avais noté un bien plus grand nombre de fautes; j'ai choisi parmi les principales, celles qu'il était le plus aisé de faire sentir à ceux mêmes qui savent médiocrement le latin. Je me suis consolé de la nécessité où j'étais de blâmer beaucoup de choses, en louant d'abord ce que j'ai trouvé de plus louable. Je suis loin de vouloir infirmer les éloges que j'ai donnés moi-même à cet estimable travail. Ne peut-on pas regretter cependant qu'un homme du mérite de M. Dureau de la Malle ait consumé le quart d'un siècle à produire et à limer un ouvrage qui est encore si imparfait?

Rien de plus propre à justifier ce regret que le Discours préliminaire où il développe avec tant d'ordre, de netteté, de connaissance et dans un si bon style, la constitution qu'Auguste substitua à la constitution de la république, et l'art avec lequel ce politique profond composa son nouveau pouvoir des pouvoirs de toutes les magistratures républicaines qu'il se fit donner successivement, et qu'il réunit à la fin toutes ensemble. Ce morceau de plus de soixante pages d'impression, éclaircit parfaitement une matière qui était encore mal connue. Il parut avec la première édition, et contribua peut-être plus que la traduction même, à donner de l'auteur l'opinion avantageuse qu'on en a justement conservée. Car enfin, cette traduction, dont on ne peut, sous plusieurs rapports, contester le mérite éminent, ne peut cependant ni être prise pour un guide toujours sûr dans l'explication de Tacite, ni satisfaire comme lecture suivie ceux qui n'aiment à lire que les bons ouvrages français. La langue y est plus souvent

Digitized by Google

violentée qu'assouplie, et l'on s'aperçoit trop que ce français-là est du latin.

Pour juger à fond et à la rigueur cette traduction, il faudrait la comparer avec celles qui l'ont précédée, sur-tout avec celle du P. Dotteville, qui laissait peu de choses à désirer, au moins pour l'intelligence du texte; il faudrait aussi la comparer avec les traductions faites dans d'autres langues, et enfin cette seconde édition avec la première. Il faudrait de plus, après l'avoir examinée dans les deux grands ouvrages de Tacite, les Annales et l'Histoire, passer aux trois opuscules qui les suivent, les Mœurs des Germains, la Vie d'Agricola et le Dialogue sur les Orateurs; mais si l'on doit regretter qu'un homme de lettres tel que M. Dureau ait consacré trop de tems à traduire, on pourrait, dans de moindres proportions, et avec des titres inférieurs, se reprocher pourtant d'en donner trop à l'examen d'une traduction. GINGUENÉ.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF DE L'ESPAGNE, et Tableau Elémentaire des différentes branches de l'Administration et de l'Industrie de ce Royaume, par ALEXANDRE DE LABORDE, avec cette épigraphe :

Viris, Armisque nobilem Hispaniam.
FLORUS, Lib. II.

Cinq vol. in-8° avec atlas. A Paris, chez *H. Nicolle*, librairie-stéréotype, rue des Petis-Augustins; *Lenormant*, cloître St.-Germain-l'Auxerrois.

LORSQUE M. de Laborde publia, l'année dernière, les premières livraisons de son *Voyage Pittoresque en Espagne*, l'un des plus beaux monumens de ce genre, qu'aient entrepris l'amour des lettres et le goût des beaux-arts, l'Espagne jouissait encore, dans son intérieur, d'une tranquillité profonde. Une alliance qui, depuis un siècle, n'avait été suspendue que deux fois par des erreurs passagères (1), unissait entre ce royaume

(1) En 1718, par la politique inquiète d'Alberoni, et en 1793, par les suites de la révolution française.

et

Digitized by Google

et les malheurs d'une guerre continentale, toute l'étendue de l'empire français. Les agitations politiques de l'Europe ne passaient point les Pyrénées; et le cabinet de Madrid, plus rassuré, du côté du Portugal, par la faiblesse de la maison de Bragance, qu'il ne l'avait été jadis par la tyrannie de Philippe second, dominait, sans péril et sans efforts, sur cette ancienne Ibérie, si long-tems arrosée du sang de toutes les nations. Il est vrai que la jalousie ambitieuse de l'Angleterre menaçait les colonies espagnoles et troublait leur commerce avec la métropole. Mais les vastes provinces du roi catholique n'en étaient pas moins paisibles en Amérique et en Europe: et tandis que la guerre étendait ses ravages du sommet des Alpes au phare de Messine et des bords du Rhin à ceux du Niémen, les treize royaumes, réunis sous les successeurs de Charles-Quint, offraient encore des routes tranquilles, des villes florissantes, l'image et les plaisirs de la paix, au voyageur qui allait observer dans ces contrées célèbres la marche des arts et du tems. M. de Laborde, les parcourait avec une sécurité qu'on ne trouvait point alors dans des pays, autrefois plus fréquentés, et plus hospitaliers; il étudiait les monumens de l'Espagne antique et moderne: il y reconnaissait les traces de tous les peuples conquérans qui ont donné des lois à ses provinces; et suivant tour-à-tour les Carthaginois et les Romains, les Goths et les Maures, il dessinait, loin du tumulte des armes, le magnifique tableau qu'il se proposait de colorier et d'achever parmi nous.

Malheureusement, depuis cette époque, les dissentions intestines de la maison royale, l'ambition de quelques seigneurs, les passions de la multitude, excitées et corrompues par l'or de l'étranger, d'autres causes plus éloignées, qu'il serait inutile de développer ici, avaient rapidement amené l'Espagne au bord d'une révolution. Elle ne pouvait échapper à ce fléau, qu'en recevant d'une main destinée à raffermir les bases de l'ordre social, un gouvernement plus énergique et plus sage. L'Espagne a donc passé sous les lois d'une dynastie nouvelle que le génie d'un grand-homme et le courage

Digitized by Google

d'une grande nation ont élevée au plus haut degré de puissance et de gloire. Le cabinet britannique, comme on devait s'y attendre, a combattu de toutes ses intrigues un changement qui promettait plus de bonheur à l'Espagne, et l'attachait plus fortement à la grande ligue européenne : il a soulevé les peuples; il a même débarqué sur la péninsule l'armée promise au fanatisme des insurgés; et les Français ont pu se flatter de rencontrer enfin, au-delà des Pyrénées, l'ennemi qu'ils avaient inutilement cherché sur tous les points accessibles du continent. Dans ces circonstances, il était difficile de publier un livre plus utile, j'ose presque dire plus nécessaire, que l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne*, que M. de Laborde fait succéder à son *Voyage pittoresque*.

L'auteur, dans ce nouvel ouvrage, sagement dépouillé de toute espèce d'ornemens, a réuni les notions les plus exactes et les plus étendues sur l'état actuel de la monarchie espagnole, et de chacune de ses provinces. Topographie, population, agriculture, commerce, industrie, grandes routes, canaux, moyens de communications à l'intérieur et à l'étranger, mœurs, coutumes, caractère, esprit des habitans, tout est fidèlement observé, tout est mis sous les yeux du lecteur, avec autant de franchise que de clarté. M. de Laborde se plaît à rendre souvent un noble hommage aux qualités de la nation espagnole : il rappelle et met à profit les travaux de ses écrivains célèbres, de ses administrateurs les plus éclairés. C'est ainsi qu'un excellent mémoire sur le perfectionnement de l'agriculture de l'Espagne, et sur les lois agraires, dont le quatrième volume de M. de Laborde est enrichi, n'est que la traduction littérale d'un ouvrage de D. Melchior Jovellanos, l'un des Espagnols modernes qui ont le mieux étudié la science de l'économie politique. M. de Laborde est bien loin de dissimuler ses obligations à cet écrivain patriote; il s'empresse, au contraire, de rendre justice à ses talens et à ses lumières, en même tems qu'il apprécie son travail en homme capable de l'égaler et de le juger.

Digitized by Google

Et tapis, et.... facit, et jove judicat æquo.

« Tout ce mémoire, dit-il, écrit par un Espagnol » parfaitement instruit des intérêts de son pays, n'a de » défaut, peut-être, qu'une trop prompte application » des principes qu'il renferme. Si quelqu'un tenait » entre ses mains toutes les vérités, disait un philosophe, » il ne devrait les répandre que goutte à goutte sur la » terre. Que serait-ce s'il fallait mettre à exécution les » changemens qu'elles nécessitent, sans avoir bien exa- » miné le mode à adopter pour cet effet dans chaque » province! Certainement les privilèges de *la Mesta* (2), » sont odieux et doivent être diminués. Mais la richesse » qui résulte pour l'Espagne, et sur-tout pour les re- » venus de l'État, de l'abondance et de l'organisation » des troupeaux dans les deux provinces de Léon et » d'Estramadure, est telle, qu'il faut être bien sûr, » avant de s'en priver, de pouvoir la remplacer : il » faudrait du moins un laps de tems considérable, peut » être même plusieurs siècles, pour établir à cet égard » un changement utile, lequel serait au contraire dé- » sastreux, s'il était précipité. Certainement les pro- » priétés réunies en peu de mains, soit qu'elles appar- » tiennent à des ordres religieux, des corporations, » ou des majorats, ont des inconvéniens; mais leur » division trop prompte et trop générale, disperserait » les capitaux, et ôterait tout moyen d'amélioration et » de secours, soit pour l'agriculture, soit pour l'in- » dustrie commerciale et manufacturière : et quoique » nous soyons entièrement de l'avis de l'auteur du » Mémoire pour la suppression des majorats, nous

(2) On donne ce nom à la réunion d'un grand nombre de troupeaux de bêtes à laine, qui appartiennent à différens maîtres, sans tenir proprement à aucune province. Ils voyagent deux fois par an, et séjournent tantôt dans un canton, tantôt dans un autre. Cette réunion est formée par une société de propriétaires, de riches monastères, de chapitres, de grands d'Espagne, de personnes puissantes, qui font nourrir leurs troupeaux dans les terres en friche, comme en Angleterre dans les communes. Les privilèges de *la Mesta* forment en Espagne une espèce de législation particulière.

Digitized by Google

» croyons cependant qu'il serait dangereux de mettre » en vente, ou de rendre aliénable, sur le champ, » une trop grande quantité de territoire, ce qui ferait » certainement tomber le prix des terres, et serait un » inconvénient au moins aussi grand que de les con- » server à un taux trop élevé. Le seul changement » indispensable, sur le champ, est l'emménagement » des terres pour en faciliter la culture, et l'augmen- » tation de la durée des baux. L'intérêt du fermier, » lorsqu'il a un long bail et une terre facile à cultiver, » est quelquefois aussi entreprenant que s'il en avait la » propriété entière. »

C'est avec cette sagesse, avec cette maturité de raison et de zèle, que M. de Laborde apprécie les différentes institutions de l'Espagne, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. Ces novateurs hardis, qu'aucune expérience ne peut détromper, qui ne voient le bien que dans le prestige des théories exclusives, l'accuseront sans doute de manquer de philosophie; il en a autant que peuvent en admettre l'art de gouverner et la pratique de l'administration. Les deux derniers volumes de son ouvrage embrassent la statistique générale de l'Espagne, et présentent une foule d'observations, aussi judicieuses qu'intéressantes, sur les lois, les tribunaux, la noblesse, le clergé, sur l'état des sciences, des lettres et des beaux-arts, sur les usages, les costumes, le théâtre et même sur l'histoire naturelle du pays. Quelques-unes des observations répandues dans ces deux volumes et dans un excellent *Discours préliminaire*, contrarient des opinions généralement reçues; mais leur vérité n'en est pas moins démontrée: par exemple, M. de Laborde prouve, jusqu'à l'évidence, que le clergé d'Espagne est à proportion beaucoup moins nombreux que ne l'était celui de France en 1789; que ses richesses sont moins considérables, et mieux administrées; et qu'il paie à l'État des contributions beaucoup plus fortes.

Examinant ensuite son influence et la conduite publique de ses membres, « Quelque malveillance, » dit-il, qu'on ait apportée jusqu'à présent dans l'exa-

Digitized by Google

» mon de cette question, le haut clergé espagnol, » exempt en général de ces déréglemens qu'on reproche, » avec quelque raison, au clergé des autres nations, ne » mérite que des éloges. La nomination aux places » éminentes n'est point accordée, en Espagne, à la » naissance ou à la faveur : une vie irréprochable est » le seul moyen de parvenir aux dignités de l'Eglise. » Quel que soit le degré que les ecclésiastiques occupent » dans la hiérarchie sacerdotale, ils ne s'absentent ja- » mais de leur résidence ; ils y dépensent en établis- » semens publics ou en aumônes, le revenu de leurs » bénéfices. Depuis la conquête sur les Maures et la » formation des différens royaumes, la plupart des » édifices doivent leurs fondations au clergé : des villes » entières ont été bâties par des prélats. Les plus beaux » aqueducs, les fontaines, les promenades publiques, » dans la plus grande partie des diocèses d'Espagne, » ont été construits aux frais de leurs évêques. Dans » les tems malheureux de disette, de guerre, d'épi- » démies, c'est d'eux que les pauvres ont reçu les » secours les plus efficaces. L'évêque d'Orense (en » Galice), avait fait de son palais épiscopal un hos- » pice où logaient trois cents ecclésiastiques français » condamnés à la déportation dans le tems de la révo- » lution. Le prélat mangeait avec eux, et se refusait » tous les genres de commodités qu'il n'aurait pu » procurer à ces infortunés. Le cardinal Lorenzana, » archevêque de Tolède, a transformé l'*Alcarar* de » cette ville, ancien palais des rois Goths, en un éta- » blissement où sont reçus deux cents enfans et sept cents » pauvres de tout âge. L'évêque de Cordoue, pendant » la disette de 1804, et long-tems encore après, a cons- » tamment donné à ses diocésains douze cents rations » de pain par jour. C'est à l'archevêque de Tarragone » que cette ville doit l'aqueduc qui porte à ses habi- » tans l'eau dont ils ont besoin ; bienfait inappréciable » qui a rendu à cette ville la propreté et la salubrité » dont elle était privée depuis long-tems. De pareils » traits se répètent dans chaque diocèse ; il serait trop » long de les rapporter. » L'écrivain qui, avec cette

Digitized by Google

impartiale franchise, avec ce noble respect de la vertu, nous demande nos hommages pour la plupart des prélats espagnols, mérite d'être cru, même par les hommes les plus irreligieux, quand il avoue le relâchement et la mauvaise conduite de ces moines fanatiques, dont l'ignorance furieuse marche à la tête d'une populace insensée, après l'avoir armée, au nom d'une religion pacifique, contre l'indépendance, le repos et la prospérité de l'Etat.

J'ignore si des critiques plus instruits que moi trouveront matière à quelques reproches dans les deux derniers volumes de cet ouvrage, où M. de Laborde examine assez rapidement les objets les plus graves de la législation, de la politique et de l'administration de l'Espagne : les trois premiers volumes qui présentent l'*itinéraire descriptif* des différentes provinces, m'ont offert un petit nombre d'omissions assez importantes, pour les indiquer au lecteur, et sur-tout à l'auteur lui-même. On ne conçoit point, par exemple, comment dans une description détaillée, peut-être même un peu minutieuse, des villes, des ports, des arsenaux de l'Espagne, M. de Laborde a tellement négligé la ville et le port de Carthagène, qu'on pourrait presque lui reprocher de les avoir oubliés. Ce n'est pas qu'il ne les nomme plusieurs fois, mais il donne les détails les plus circonstanciés sur les deux autres départemens de la marine royale (le Ferrol et Cadix), et ne dit rien de Carthagène, dont les bassins, construits sur le modèle de celui de Toulon, méritaient peut-être un examen plus curieux. En général, le royaume de Murcie et ses habitans, me paraissent avoir été jugés sévèrement par M. de Laborde : il cite avec empressement les hommes illustres dont la naissance honore les autres provinces de l'Espagne; il y joint quelquefois des noms obscurs, ou du moins peu connus en-deçà des Pyrénées; et il oublie, parmi ceux dont Murcie peut se glorifier, celui de Macanas, négociateur habile, publiciste profond, écrivain courageux, qui défendit avec un zèle et des talens, peu communs dans sa patrie, les prérogatives du trône contre les usurpations du Saint-Siége. Je le répète, le portrait que

Digitized by Google

M. de Laborde fait de Murcie, me fait soupçonner qu'il s'y est ennuyé; et si l'ennui *engraisse les sots*, comme l'observe Figaro, il peut fort bien dépiter les gens d'esprit. « L'habitant de Murcie, dit M. de Laborde, ne » sort jamais de la ville qui l'a vu naître : on ne le voit » ni *à la Cour*, ni dans les armées, ni dans les tribunaux, » ni dans les Universités, ni dans les places de com» merce : il passe sa vie apathiquement, dans l'insou» ciance et l'oisiveté; il boit, mange, dort; récite son » rosaire, traîne son manteau dans un lieu où il s'as» seoit pour ne penser à rien, et ne se doute pas qu'il y ait » une vie plus agréable que celle qu'il mène; qu'il y ait » des connaissances plus étendues que celles qu'il pos» sède; qu'il y ait des séjours plus heureux que celui » qu'il habite; enfin, qu'il y ait des hommes plus utiles » que lui. Aussi parcourt-on l'histoire de l'Espagne, » *sans y trouver quelques noms de Murciens* qui se soient » distingués dans les armes, les sciences ou les arts. . . . » L'ignorance et l'oisiveté rendent leurs mœurs désa» gréables : ils portent les préjugés au plus haut degré.... » La société prend à Murcie une teinte de cette sauva» gerie, que les habitans reprochent mal à propos aux » Maures, leurs prédécesseurs. . . . . Ils ont une couleur » plus jaune que basanée, souvent même plombée; ils » sont tristes, sombres, colères, hypocondriaques, su» jets aux maladies du foie. . . . . Leur ville est réduite à » se glorifier d'avoir donné le jour à deux écrivains très» médiocres, et *les seuls qu'elle puisse citer*, François » Cascales et Sauveur Hyacinte de Médina, etc. etc. » J'avoue que je ne connais ni l'un ni l'autre, mais je n'en crois pas moins cette peinture exagérée.

La légère injustice de M. de Laborde, à l'égard des habitans de Murcie, sera moins sentie du commun des lecteurs que le défaut d'ordre qu'on peut reprocher à la première partie de son ouvrage. En effet, il commence son *itinéraire* par la Catalogne et le royaume de Valence : on croit qu'il va poursuivre sa route par les provinces de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, et revenir au nord de la péninsule par la Manche, l'Estramadure, les deux Castilles, Léon, la Galice, les Asturies, et la Bis-

Digitized by Google

caye; point du tout : il passe de Valence dans l'Estramadure; retourne dans l'Andalousie; passe de Murcie en Arragon; fait le tour de l'Espagne septentrionale pour revenir dans les deux Castilles; et va terminer sa course au pied du rocher de Gibraltar. Je suis loin de blâmer son excursion aux *Présides* d'Afrique et aux îles Baléares; mais il me semble qu'on aimerait mieux, en général, qu'il eût tracé sur la carte d'Espagne une route suivie, et que sa marche fût moins irrégulière.

L'ordre convient toujours à nos faibles travaux;

a dit avec raison dans le poëme du *Verger*, un écrivain (5) qui, dans ses vers et dans sa prose, a prouvé mille fois que l'ordre et la régularité s'accordent très-bien avec la grâce, l'élégance, la chaleur et l'élévation. L'ordre convient sur-tout à un ouvrage tel que celui de M. de Laborde, où l'on pardonne volontiers, en faveur des recherches et de l'utilité, les nombreuses négligences et les incorrections assez fréquentes du style. L'auteur a réservé pour son *Voyage pittoresque*, tout ce que l'agrément et la pureté de la diction peuvent ajouter de charme à la description des monumens des arts et de l'antiquité. Il n'a voulu faire ici qu'un livre instructif, et son but est parfaitement rempli.

ESMÉNARD.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople, 27 novembre.* — Le calme est enfin rétabli, du moins pour quelque tems, dans cette malheureuse ville. L'incertitude qui régnait encore sur le sort de Mustapha-Barayctar après la révolution du 18, est dissipée. Voici quelques détails authentiques sur la catastrophe qui a terminé son administration et sa vie.

Lors de l'insurrection du 14, les janissaires ayant coupé en morceaux leur aga qui les exhortait à la tranquillité et à la subordination, ayant attaqué la Porte où les ministres

(5) M. de Fontanes.

Digitized by Google

assemblés vaquaient à leurs affaires pendant le mois de ramadan, ayant enfin mis le feu aux quatre coins de cet édifice, chacun chercha son salut dans la fuite. La plupart des ministres s'ouvrirent un passage au milieu des flammes, et se réfugièrent dans le sérail.

Cependant le capitan-pacha, homme actif et résolu, maître de la flotte qui était à l'ancre dans le port, se donna toutes les peines possibles, pour introduire dans le sérail, du côté de la mer, le plus grand nombre de troupes qu'il put rassembler des casernes de Scutari, du Levent-Schifflik, et des gens de marine. Le sérail était assiégé du côté de terre, mais la garnison faisait des sorties avec un très-grand succès, et déjà elle avait réduit les janissaires à se retrancher dans le palais de leur aga, sur lequel le vaisseau à trois ponts, qui était dans le port, eut ordre de faire un feu continuel.

Cependant, tout à coup le feu cessa, et l'on s'aperçut que l'arsenal s'était déclaré pour les janissaires. Le quartier de Tophana, avec le corps des canonniers suivit cet exemple, et le capitan-pacha, abandonné à lui-même, prit la fuite avec Kadri-Pacha, commandant des casernes de Scutari. Ils furent poursuivis le long des côtes de la Romélie, par un brick détaché exprès; mais ils avaient déjà gagné terre, et on ignore où ils se sont retirés. Le feu de la flotte cessa donc le 17, et l'on ne tira pas sur le sérail, après cette époque.

Le 18, veille du Baïram, les janissaires forcèrent le sérail, demandant Mustapha IV, pour le rétablir sur le trône; mais quand ils apprirent qu'il avait subi le sort qu'il avait fait subir lui-même à son oncle Sélim, le sultan Mahmud; seul rejetton vivant du sang ottoman, fut confirmé, et mené en pompe à la Mosquée. Quant au visir Barayctar, on le chercha en vain dans le sérail; on soupçonna qu'il avait péri dans l'incendie du palais de la Porte. Effectivement, son cadavre fut reconnu dans les décombres de cet édifice, et on l'exposa, dans l'Almeidan, aux insultes de la populace. Ainsi finit ce célèbre visir, dont l'administration, quoique de si peu de durée, sera certainement distinguée dans les fastes de la Turquie.

Outre une bonne partie de la ville, les deux casernes de Scutari et de Levent-Schifflik, ont été brûlées par les janissaires. Le nouveau capitan-pacha, Seid-Aly, a fait son entrée le 24, au bruit du canon de la flotte.

Quelques jours avant l'insurrection, M. Krasnokowski, aide-de-camp du général russe, qui est à Buckarest, était

Digitized by Google

vous à Constantinople, et avait eu plusieurs conférences avec Baraytar. Cet officier qui logeait chez Manuk-Bey, banquier du grand-visir, s'est réfugié pendant la révolution, au palais de l'internonce, où il se trouve encore actuellement.

PRUSSE. — *Konigsberg, 21 décembre.* — C'est le 27 que LL. MM. doivent se mettre en route pour Pétersbourg. La grande-maîtresse de cour, comtesse de Voss, est déjà partie avec le comte de Daenhof, adjudant-général. La suite du Roi consiste en 10 voitures.

— Nous avons vu arriver hier un bataillon russe, composé de prisonniers venant de Hollande, et que le roi Louis 1er y a fait habiller à neuf avant leur départ.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 13 Janvier.

21me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Les Anglais sont entrés en Espagne le 29 octobre.

Ils ont vu dans les mois de novembre et de décembre détruire l'armée de Galice à Espinosa, celle d'Estramadure à Burgos, celle d'Aragon et de Valence à Tudela, celle de réserve à Somo-Sierra : enfin ils ont vu prendre Madrid, sans faire aucun mouvement, et sans secourir aucune des armées espagnoles, pour lesquelles une division de troupes anglaises eût été cependant un secours considérable.

Dans les premiers jours du mois de décembre, on apprit que les colonnes de l'armée anglaise étaient en retraite, et se dirigeaient vers la Corogne, où elles devaient se rembarquer. De nouvelles informations firent ensuite connaître qu'elles s'étaient arrêtées, et que le 16 elles étaient parties de Salamanque pour entrer en campagne. Dès le 15, la cavalerie légère avait paru à Valladolid. Toute l'armée anglaise passa le Duero, et arriva le 23 devant le duc de Dalmatie, à Saldagna.

Aussitôt que l'Empereur fut instruit à Madrid de cette résolution inespérée des Anglais, il marcha pour leur couper la retraite, et se porter sur leurs derrières, mais quelque diligence que fissent les troupes françaises, le passage de la montagne de Guadarama, qui était couverte de neige, les pluies continuelles, et le débordement des torrens, retardèrent leur marche de deux jours.

Le 22, l'Empereur était parti de Madrid, son quartier-général était le 23 à Villa-Castin, le 25 à Tordesillas, et le 27 à Médina del Rio-Seco.

Le 24, à la pointe du jour, l'ennemi s'était mis en marche pour déborder la gauche du duc de Dalmatie; mais dans la matinée ayant appris le mouvement qui se faisait de Madrid, il se mit sur le champ en retraite, abandonnant ceux de ses partisans du pays, dont il avait réveillé les passions, les restes de l'armée de Galice, qui avaient conçu de nouvelles espérances, une partie de ses hôpitaux et de ses bagages, et un grand nombre de traînards. Cette armée a été dans un péril imminent; douze heures de différence, elle était perdue pour l'Angleterre.

Elle a commis beaucoup de ravages, résultat inévitable des marches

Digitized by Google

forcées des troupes en retraites ; elle a enlevé les couvertures, les mules, les mulets, et beaucoup d'autres effets ; elle a pillé un grand nombre d'églises et de couvens. L'abbaye de Sahagun, qui contenait 60 religieux, et qui avait toujours été respectée par l'armée française, a été ravagée par les Anglais : partout les moines et les prêtres ont fui à leur approche. Ces désordres ont exaspéré le pays contre les Anglais, la différence de la langue des mœurs et de la religion, n'a pas peu contribué à cette disposition des esprits ; ils reprochent aux Espagnols de n'avoir plus d'armée à joindre à la leur, et d'avoir trompé le gouvernement anglais ; les Espagnols leur répondent que l'Espagne a eu des armées nombreuses, mais que les Anglais les ont laissé détruire sans faire aucun effort pour les secourir.

Dans les quinze jours qui viennent de s'écouler, on n'a pas tiré un coup de fusil ; la cavalerie légère a seulement donné quelques coups de sabre.

Le général Durosnel, avec 400 chevau-légers de la garde, donna à la nuit tombante dans une colonne d'infanterie anglaise en marche ; sabra un grand nombre d'hommes, et jetta le désordre dans la colonne.

Le général Lefebvre-Desnouettes, colonel des chasseurs de la Garde, détaché depuis deux jours du quartier-général, avec trois escadrons de son régiment, ayant pris beaucoup de bagages, de femmes, de traînards, et trouvant le pont de l'Exla coupé, crut la ville de Benavente évacuée : emporté par cette ardeur qu'on a si souvent reprochée au soldat français, il passa la rivière à la nage pour se porter sur Benavente, où il trouva toute la cavalerie de l'arrière-garde anglaise, alors s'engagea un long combat de 400 hommes contre 2000. Il fallut enfin céder au nombre : ces braves repassèrent la rivière ; une balle tua le cheval du général Lefebvre-Desnouettes, qui avait été blessé d'un coup de pistolet, et qui, resté à pied, fut fait prisonnier. Dix de ses chasseurs qui étaient aussi démontés ont également été pris, 5 se sont noyés, 20 ont été blessés. Cette échauffourée a dû convaincre les Anglais de ce qu'ils auraient à redouter de pareilles gens dans une affaire générale. Le général Lefebvre a sans doute fait une faute, mais cette faute est d'un Français : il doit être à la fois blâmé et récompensé.

Le nombre de prisonniers qu'on a fait à l'ennemi, jusqu'à cette heure, et qui sont la plupart des hommes isolés et des traînards, s'élève à 300.

Le 28, le quartier-général de l'Empereur était à Valderas ;

Celui du duc de Dalmatie, à Mancilla ;

Celui du duc d'Elchingen, à Villafer.

En partant de Madrid, l'Empereur avait nommé le roi Joseph son lieutenant-général, commandant la garnison de la capitale ; les corps des ducs de Dantzick et de Belluno, et les divisions de cavalerie Lasalle, Milhaud et Latour-Maubourg, laissés pour la protection du centre.

Le tems est extrêmement mauvais. A un froid vif ont succédé des pluies abondantes. Nous souffrons, mais les Anglais doivent souffrir bien davantage.

22me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Benavente, le 31 décembre 1808.

Dans la journée du 30, la cavalerie, commandée par le duc d'Istrie, a passé l'Ezla. Le 30 au soir, elle a traversé Benavente et a poursuivi l'ennemi jusqu'à Puente de la Velana.

Le même jour, le quartier-général a été établi à Benavente.

Digitized by Google

Les Anglais ne se sont pas contentés de couper une arche du pont de l'Ezla, ils ont aussi fait sauter les piles avec des mines, dégât inutile, qui est très-nuisible au pays. Ils se sont livrés par-tout au plus affreux pillage. Les soldats, dans les excès de leur perpétuelle intempérance, se sont portés à tous les désordres d'une ivresse brutale. Tout, enfin, dans leur conduite, annonçait plutôt une armée ennemie, qu'une armée qui venaient secourir un peuple ami. Le mépris que les Anglais témoignaient pour les Espagnols, a rendu plus profonde encore l'impression causée par tant d'outrages. Cette expérience est un utile calmant pour les insurrections suscitées par les étrangers. On ne peut que regretter que les Anglais n'aient pas envoyé une armée en Andalousie. Celle qui a traversé Benavente, il y a dix jours, triomphait en espérance et couvrait déjà ses drapeaux de trophées, rien n'égalait sa sécurité et l'audace qu'elle faisait paraître. A son retour, son attitude était bien changée : elle était harassée de fatigues et paraissait accablée de la honte de fuir sans avoir combattu. Pour prévenir les justes reproches des Espagnols, les Anglais répétaient sans cesse qu'on leur avait promis de joindre des forces nombreuses à leur armée; et les Espagnols repoussaient encore cette calomnieuse assertion par des raisons auxquelles il n'y avait rien à répondre.

Lorsqu'il y a dix jours les Anglais traversèrent le pays, ils savaient bien que les armées espagnoles étaient détruites. Les commissaires qu'ils avaient entretenus aux armées de la gauche, du centre et de la droite, n'ignoraient pas que ce n'était point cinquante mille hommes, mais cent quatre-vingt mille que les Espagnols avaient mis sous les armes; que ces cent quatre-vingt mille hommes s'étaient battus tandis que pendant six semaines les Anglais avaient été spectateurs indifférens de leurs combats. Ces commissaires n'avaient pas laissé ignorer que les armées espagnoles avaient cessé d'exister. Les Anglais savaient donc que les Espagnols étaient sans armées, lorsqu'il y a dix jours ils se portèrent en avant, énivrés de la folle espérance de tromper la vigilance du général français, et donnant dans le piége qu'il leur avait tendu pour les attirer en rase campagne. Ils avaient fait auparavant quelques marches pour retourner à leurs vaisseaux.

« Vous deviez, ajoutaient les Espagnols, persister dans cette résolution prudente, ou bien il fallait être assez forts pour balancer les destins des Français. Il ne fallait pas sur-tout avancer d'abord avec tant de confiance, pour reculer ensuite avec tant de précipitation; il ne fallait pas attirer chez nous le théâtre de la guerre, et nous exposer aux ravages de deux armées. Après avoir appelé sur nos têtes tant de désastres, il ne faut pas en jeter la faute sur nous.

» Nous n'avons pas pu résister aux armes françaises, vous ne pouvez pas leur résister davantage; cessez donc de nous accuser, de nous outrager : tous nos malheurs viennent de vous. »

Les Anglais avaient répandu dans le pays qu'ils avaient battu 5000 hommes de cavalerie française sur les bords de l'Ezla, et que le champ de bataille était couvert de morts. Les habitans de Benavente ont été fort surpris, lorsque visitant le champ de bataille, ils n'y ont trouvé que trois anglais et deux français. Ce combat de 400 hommes contre 2000 fait beaucoup d'honneur aux Français. Les eaux de la rivière avaient augmenté pendant toute la journée du 29, de sorte qu'à la fin du jour le gué n'était plus praticable. C'est au milieu de la rivière, et dans le tems où il était prêt à se noyer, que le général Lefèvre-Desnouettes ayant été porté par le courant sur la rive occupée par les Anglais, a été

Digitized by Google

fait prisonnier. La perte des ennemis en tués et en blessés dans cette affaire d'avant-postes, a été beaucoup plus considérable que celle des Français. La fuite des Anglais a été si précipitée, qu'ils ont laissé à l'hôpital leurs malades et leurs blessés, et qu'ils ont été obligés de brûler un superbe magasin de tentes et d'effets d'habillemens. Ils ont tué tous les chevaux blessés ou fatigués qui les embarrassaient. On ne saurait croire combien ce spectacle, si contraire à nos mœurs, de plusieurs centaines de chevaux tués à coups de pistolets, indigne les Espagnols. Plusieurs y voient une sorte de sacrifice, un usage religieux, et cela leur fait naître des idées bizarres sur la religion anglicane.

Les Anglais se retirent en toute hâte. Tous les Allemands à leur service désertent. Notre armée sera ce soir à Astorga et près des confins de la Galice.

23e BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Benavente, le 1er janvier 1809.

Le duc de Dalmatie arriva le 30 à Mancilla où était la gauche des ennemis, occupée par les Espagnols du général la Romana. Le général Franceschi les culbuta d'une seule charge, leur tua beaucoup de monde, leur prit deux drapeaux, et fit prisonniers un colonel, deux lieutenans-colonels, 50 officiers et 1500 soldats.

Le 31, le duc de Dalmatie entra à Léon; il y trouva deux mille malades. La Romana avait succédé dans le commandement à Blake, après la bataille d'Espinosa. Les restes de cette armée qui, devant Bilbao, était de plus de 50,000 hommes, formaient à peine 5000 hommes à Mancilla. Ces malheureux sans vêtemens, accablés par la misère, remplissent les hôpitaux.

Les Anglais sont en horreur à ces troupes qu'ils méprisent, aux citoyens paisibles qu'ils maltraitent et dont ils dévorent la subsistance pour faire vivre leur armée. L'esprit des habitans du royaume de Léon est bien changé; ils demandent à grands cris et la paix et leur roi; ils maudissent les Anglais et leurs insinuations fallacieuses, ils leur reprochent d'avoir fait verser le sang espagnol pour nourrir le monopole anglais et perpétuer la guerre du Continent. La perfidie de l'Angleterre et ses motifs sont maintenant à la portée de tout le monde et n'échappent pas même à la pénétration du dernier des habitans des campagnes. Ils savent ce qu'ils souffrent et les auteurs de leurs maux étaient sous leurs yeux.

Cependant les Anglais fuient en toute hâte, poursuivis par le duc d'Istrie avec neuf mille hommes de cavalerie. Dans les magasins qu'ils ont brûlé à Benavente, se trouvaient, indépendamment des tentes, 4000 couvertures et une grande quantité de rhum. On a ramassé plus de 200 charriots de bagages et de munitions de guerre, abandonnés sur la route de Benavente à Astorga. Les débris de la division la Romana se sont jetés sur cette dernière ville, et ont encore augmenté la confusion.

Les événemens de l'expédition de l'Angleterre en Espagne fourniront le sujet d'un beau discours d'ouverture du parlement. Il faudra annoncer à la nation anglaise que son armée est restée trois mois dans l'inaction, tandis qu'elle pouvait secourir les Espagnols; que ses chefs, ou ceux dont elle exécutait les ordres, ont eu l'extrême ineptie de la porter en avant lorsque les armées espagnoles étaient détruites; qu'enfin elle a commencé l'année, fuyant l'épée dans les reins, poursuivie par l'ennemi qu'elle n'a pas osé combattre, et par les malédictions de ceux qu'elle avait excités et qu'elle aurait du défendre. De telles entreprises et de

BIBL. [illegible]
Digitized by Google

semblables résultats ne peuvent appartenir qu'à un pays qui n'a pas de gouvernement. Fox ou même Pitt n'auraient pas commis de telles fautes. S'engager dans une lutte de terre contre la France qui a cent mille hommes de cavalerie, cinquante mille chevaux d'équipages de tout genre, et neuf cents mille hommes d'infanterie, c'est pour l'Angleterre pousser la folie jusqu'à ses derniers excès; c'est être avide de honte, c'est enfin diriger les affaires de la Grande-Bretagne comme pouvait le désirer le cabinet des Tuileries. Il fallait bien peu connaître l'Espagne pour attacher quelque importance à des mouvemens populaires, et pour espérer qu'en y soufflant le feu de la sédition, cet incendie aurait quelques résultats et quelque durée. Il ne faut que quelques prêtres fanatiques pour composer et répandre des libelles, pour porter un désordre momentané dans les esprits, mais il faut autre chose pour constituer une nation en armes. Lors de la révolution de France, il fallut trois années et le régime de la Convention pour préparer des succès militaires; et qui ne sait encore à quelles chances la France fut exposée? Cependant elle était excitée, soutenue par la volonté unanime de recouvrer les droits qui lui avaient été ravis dans des tems d'obscurité. En Espagne c'étaient quelques hommes qui soulevaient le peuple pour conserver la possession exclusive de droits odieux aux peuples. Ceux qui se battaient pour l'Inquisition, les Franciscains et les droits féodaux, pouvaient être animés d'un zèle ardent pour leurs intérêts personnels, mais ne pouvaient inspirer à toute une nation, une volonté ferme et des sentimens durables. Malgré les Anglais, les droits féodaux, les Franciscains et l'Inquisition n'existent plus en Espagne.

Après la prise de Roses, le général Gouvion-Saint-Cyr s'est dirigé sur Barcelonne avec le 7e corps, il a dispersé tout ce qui se trouvait aux environs de cette place, et il a fait sa jonction avec le général Duhesme. Cette réunion a porté son armée à 40,000 hommes.

Les ducs de Trévise et d'Abrantès ont enlevé tous les ouvrages avancés de Saragosse. Le général du génie Lacoste prépare ses moyens pour s'emparer de cette ville sans perte.

Le roi d'Espagne s'est rendu à Aranjuez pour passer en revue le premier corps commandé par le duc de Belluno.

24me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Astorga, le 2 janvier 1809.

L'Empereur est arrivé à Astorga le 1er janvier.

La route de Benavente à Astorga est couverte de chevaux anglais morts, de voitures d'équipages, de caissons d'artillerie et de munitions de guerre. On a trouvé à Astorga des magasins de draps, de couvertures et d'outils de pionniers.

Dans la route d'Astorga à Villa-França, le général Colbert, commandant l'avant-garde de cavalerie du duc d'Istrie, a fait 2000 prisonniers, pris des convois de fusils et délivré une quarantaine d'hommes isolés qui étaient tombés entre les mains des Anglais.

Quant à l'armée de la Romana, elle est réduite presqu'à rien. Ce petit nombre de soldats, sans habits, sans souliers, sans solde, sans nourriture, ne peut plus être compté pour quelque chose.

L'Empereur a chargé le duc de Dalmatie de la mission glorieuse de poursuivre les Anglais jusqu'au lieu de leur embarquement, et de les jeter dans la mer l'épée dans les reins.

Les Anglais sauront ce qu'il en coûte pour faire un mouvement inconsidéré devant l'armée française. La manière dont ils sont chassés du

Digitized by Google

royaume de Léon et de la Galice, et la destruction d'une partie de leur armée, leur apprendra sans doute à être plus circonspects dans leurs opérations sur le Continent.

La neige a tombé à gros flocons pendant toute la journée du 1er janvier. Ce tems, très-mauvais pour l'armée française, est encore plus mauvais pour une armée qui bat en retraite.

En Catalogne, le général Gouvion Saint-Cyr est entré à Barcelone.

A Sarragosse, les ducs de Conegliano et de Trévise se sont emparés, avec peu de perte, du Monte-Torrero. Ils ont fait un millier de prisonniers, et ont entièrement cerné la ville. Les mineurs ont commencé leurs travaux.

Dans l'Estramadure, la division du général Sébastiani ayant passé le Tage, le 24, au pont de l'Arzobispo, a attaqué les débris de l'armée d'Estramadure. Une seule charge du 28e régiment d'infanterie de ligne a suffi pour les mettre en déroute. Le duc de Dantzick avait en même tems fait passer le Tage à la division du général Valence sur le pont d'Almaraz. Quatre pièces de canon, douze caissons, et quatre ou cinq cents prisonniers ont été le fruit de cette journée. On s'est emparé de divers magasins, et notamment d'un immense magasin de tentes.

Tout ce qui reste de troupes espagnoles insurgées, est sans solde depuis plusieurs mois.

Extrait d'une lettre de Villa-Franca, le 22 décembre 1808.

Après la capitulation de Roses, qui eut lieu le 5, et que sa garnison, forte de plus de 2700 hommes, en fut sortie, le 6, prisonnière de guerre, elle partit le 7 pour la France.

Le 8 décembre, le 7me corps de l'armée française en Espagne se porta sur les bords de la Fluvia.

Le 9, le 7me corps occupa la rive gauche du Ter, ayant des postes avancés sur la droite de cette rivière. L'ennemi avait été mis en fuite; il eut quelques hommes tués, et nous lui fîmes une cinquantaine de prisonniers.

Le 11, au matin, le 7me corps passa le Ter, pour se porter sur la Bisbas, où il prit position le soir, ayant son quartier-général à la Bisbas.

Le 12, on prit position à Christina d'Aro et à Castel d'Aro, où le quartier-général fut établi. Quelques Miquelets tentèrent vainement de disputer les défilés de la Bisbas à Coullonja; des abatis d'arbres qu'ils avaient faits, et le soin qu'ils avaient pris de faire sauter deux petits ponts, n'empêchèrent pas qu'on ne les chassât de toutes leurs positions; on leur a tué ou blessé environ 200 hommes, et nous n'avons eu que quelques blessés.

Le 13, le 7e corps occupait Mallanet de la Selva et les hauteurs de Vilderedas. Les colonnes escarmouchèrent, chemin faisant, avec les Miquelets.

Le 14, la division italienne prit position en avant de Saint-Célony. La division Souham se porta par Sils et la Malorquina, sur la grande route de Gérone à Ostalric;

Digitized by Google

pour appuyer ce mouvement, elle prit position, ainsi que le quartier-général, sur les hauteurs de droite d'Olstalric.

Le 15, la division italienne s'est mise en marche vers Cardedon. A l'entrée des défilés de Trentopasses, son avant-garde a été attaquée par quatre bataillons ennemis. Le général en chef Gouvion-Saint-Cyr a fait forcer le passage, malgré une résistance très-vive de la part des ennemis, et la nuit n'a pas empêché de continuer le mouvement, de telle sorte que le 7e corps prit position en avant de Trentopasses, et y fut établi entièrement à 10 heures du soir.

Le 16, notre avant-garde trouva les ennemis postés avantageusement, avec des forces considérables et leurs meilleures troupes, sur le plateau de Cardedon; ils y avaient conduit de Barcelonne 12 pièces de canon; le marquis de Vives les commandait, et avait avec lui le général Reding. Un engagement général eut lieu. Après une vive résistance qui dura environ une heure et demie et un grand feu d'artillerie, les ennemis furent délogés de toutes leurs positions, mis dans une déroute complète, et chargés par la cavalerie, qui en fit un grand carnage. On lui a fait plus de 1500 prisonniers, et sa perte en tués et blessés approche de ce nombre. Toute son artillerie a été prise; elle consiste en 2 obusiers et 10 pièces de campagne attelées, avec leurs caissons; plusieurs drapeaux, et plus de 200,000 cartouches d'infanterie. L'armée eût fait un plus grand nombre de prisonniers, si le général en chef n'avait pas sacrifié à dessein cet avantage, pour celui de communiquer promptement avec Barcelonne; ce qui eut lieu à midi le 17 décembre.

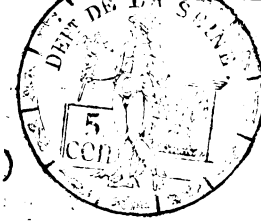
Le général Duhesme, qui était dans cette place, a secondé ces opérations par des sorties bien combinées et qui ont eu de grands succès.

Le 7e corps a campé le 17 en avant de Saint-André, y a séjourné le 18 et le 19, et s'est mis en marche le 20, augmenté de la division Chabran, sortie de Barcelonne pour se porter sur le Lobrégat. L'ennemi était posté dans un camp retranché, sur la droite de cette rivière. Le 21, le général en chef Gouvion-Saint-Cyr a ordonné une attaque sur tous les points. L'ennemi mis en déroute, a perdu toute son artillerie, consistant en 22 pièces de gros calibre presque toutes attelées, et des magasins considérables de munitions; il a perdu beaucoup de monde, et on lui a fait un millier de prisonniers; il fuit vers Tarragona, et nous sommes à sa poursuite. Des colonnes d'infanterie et de cavalerie s'occupent à ramasser tout ce qui est dans les montagnes. R.

Digitized by Google

(N° CCCXCII.)

(SAMEDI 21 JANVIER 1809.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

MES CHEVEUX BLANCS.

ÉPÎTRE A MADEMOISELLE ***.

Mon âge est celui des erreurs :
Oui, sans détours, je le confesse.
De mon inquiète jeunesse
J'accuse les conseils trompeurs.
Crédule amant, dans mon délire
Des belles j'adorai l'empire ;
Et, dans leurs chaînes engagé,
Mon oubli fut trop prolongé.
Ne craignez plus mon inconstance,
Je borne un imprudent essor ;
Et sur mon front si jeune encor
Se repose l'expérience.
Ces cheveux blancs qui de mon front
Ont déparé l'adolescence,
Sans doute vous rassureront.
Ne recherchant plus mon hommage,
La coquette beauté, sur mes cheveux blanchis
Jette un regard dont le mépris
Est une insulte pour mon âge.
Que m'importe son ris moqueur ?
Mes cheveux blancs me font honneur.
Ils annoncent que la sagesse

Digitized by Google

Régit ma tête, mais mon cœur
Conserve toute sa jeunesse.
Ah, de grâce! n'en doutez pas:
L'hymen, pour nous préparant sa guirlande,
Bientôt à mes désirs livrera vos appas,
Et des plus doux baisers consacrera l'offrande.
A vos genoux, dans vos bras caressans
On me verra sacrifier aux Grâces,
Et couronner mes cheveux blancs
Des fleurs qui naîtront sur vos traces.

EMÉRILE.

LES BULLETINS ANGLAIS PENDANT LA GUERRE D'ESPAGNE.

CHANSON.

AIR : *Qu'est-c' qui veut savoir l'histoire de Manon Giroux?*

QUES-C' qui veut savoir l'histoire
Des guerriers anglais?
J' vas, en leur honneur et gloire,
La mettre en couplets;
Mes bull'tins, j' le dis d'avance,
De plair' son certain;
Pour bonn's raisons, en France
On aim' les bull'tins.

Lorsqu'à se mettre en campagne
On forç' les Français,
Le chef qui les accompagne
Répond du succès;
Il sait enchaîner la gloire
Et fixer l' destin,
On lit sa premièr' victoire
Dans l' premier bull'tin!

L'Anglais n'en agit pas d' même,
J'en ai des témoins,
Et j' n'aim' pas trop son système,
Quoiqu'il risque moins;
Feignant d'accourir à l'aide
D' l'Espagnol mutin,
Crac! il abandonn' la Suède....
V'là l' premier bull'tin!

Dès qu'il débarque en Espagne,
L' peupl', comptant sur lui,

Digitized by Google

Croit voir dans la Grand'Bretagne
Un solide appui;
L' fier Anglais fait l' diable à quatre,
Grossit son butin,
Et laiss' ses amis combattre....
V'là l'second bull'tin!

Stapendant l' Français avance;
L'Espagnol surpris
Ne fait qu'eun' vain' résistance;
Et Madrid est pris;
L'Anglais qui craignait, je gage,
D'y perdr' son latin,
Fuit.... oubliant son bagage.....
V'là le troisièm' bull'tin!

Des Anglais faut que j' vous cite
Les plus grands travaux;
Ces messieurs, pour fuir plus vîte,
Avaient des chevaux;
Brav'ment ces guerriers féroces
Ont, un beau matin,
Fusilé dix-huit cent rosses....
V'là l' pus fier bull'tin!

Enfin l'Espagne est soumise;
Les Anglais tout-sots,
Pour regagner la Tamise,
Grimp'nt sur leurs vaisseaux;
L' Français qui donnait la chasse
A c' peuple hautain,
N'a pas mêm' pu l' voir en face....
V'là l' dernier bull'tin!

REGRETS

DE VA-DE-BON-CŒUR, grenadier de la Grande-Armée, sur ce qu'il n'a pu dire un *petit mot*, en Espagne, à *ses bons amis* les Anglais, quoiqu'il soit venu de six cents lieues pour *causer* avec eux.

CHANSON.

AIR : *La plus belle promenade*, etc.

La plus belle promenade,
Pour un grenadier français,
C'est d'aller donner l'aubade

Digitized by Google

A *ses amis* les Anglais !
Mais j'enrage quand je pense
Que leur *brave* général,
Lorsqu'on veut entrer en danse,
Refuse toujours le bal !

Pour les trouver en Espagne,
Moi, j'accours du fond *du Nord* ;
On commence la campagne,
Et.... pas un Anglais encor !
« *Ces héros de la Tamise* ,
» Me dis-je en voyant cela,
» *Quand l'Espagne sera prise* ,
» *Peut-être on les trouvera !* »

Notre armée, enfin, pénètre
A Madrid..... et par delà ;
Je sens mon espoir renaître,
Les Anglais, dit-on, sont là !
Pour avoir de leurs nouvelles
On marche à pas redoublés....
La peur leur fournit des ailes,
Les voilà tous envolés !

Déjà ce peuple aquatique
Cherche un abri sur les eaux ;
Il n'est pas dans sa tactique
D'attaquer de tels oiseaux ;
Leur roi ne les forma guère
Au plus beau de tous les arts.
Contr'eux quand on fait la guerre,
On fait la chasse aux canards.

De loin, la valeur française
Les a mis tous aux abois ;
Je vois fuir l'armée anglaise
Sur *ses grands chevaux de bois !*....
Toutes leurs pauvres familles
Seraient en deuil, avant peu,
S'ils craignaient l'*eau*, ces bons drilles,
Autant qu'ils craignent le *feu !*

S'ils ont montré leur courage
Contre nos bateaux pêcheurs,
Les Anglais, sur leur rivage,
Verront nos guerriers vengeurs !

Digitized by Google

La mer, à nos vœux prospère,
Ne nous arrêtera pas;
Le *Pas-de-Calais*, j'espère,
Les verra *sauter le pas!*

Il faut que chacun s'excerce
Sur la terre et sur les mers;
Nous voulons voir le *commerce*
Libre dans tout l'univers.
Anglais! cédez à la France;
Ne faites par les méchans.....
Vous n'auriez pas l'espérance
D'en être les *bons marchands!*

ENIGME.

En bien, en mal, quoique je fasse,
Personne ne pourrait me reprocher, en face,
Ce que j'ai fait, ce que je fus;
On ne parle de moi que quand je ne suis plus;
Et quand mon nom vient à paraître,
Lecteur, j'ai déjà cessé d'être.
On me dit le témoin de cent faits; c'est à tort;
Car quand ils eurent lieu je n'étais pas encor.
Dois-je sur l'avenir fonder mon espérance.
Non. Ce n'est qu'au passé que je dois l'existence.

S.....

LOGOGRIPHE.

Partageant le sort de ma race,
Naguères proscrit des Français,
Après deux lustres de disgrâce,
Deux fois chez eux je reparais.
Mes frères et moi, chose unique,
Vivons, mourons et renaissons;
Tous les ans, c'est périodique,
Plus ou moins chacun nous régnons.
C'est mon tour à présent: le Tage
Jouet de l'infâme Albion,
Sera sous mon règne, je gage,
Soumis au grand Napoléon.
Déjà c'est me faire connaître;
Cependant je n'ai pas tout dit;
En te décomposant mon être,
Lecteur, je t'offre ce qui suit;

Digitized by Google

Le laps de tems ou bien l'espace
Que renferme ma parenté ;
Ce qui pour les mondains se passe
Avec trop de rapidité ;
Le nom d'un grand Evangéliste ;
Un liquide très-renommé ;
L'animal qu'un fabuliste,
Dans maint Apologue a nommé ;
Une rivière de Provence ;
Un instrument de laboureurs ;
Une ville placée en France
Dans le pays des faux jureurs ;
De l'ame un mouvement terrible ;
Et l'un des sept péchés, je crois ;
Un petit insecte nuisible
Qui rampe à nos pieds quelquefois ;
Une chose qu'on met sur l'onde ;
Le côté d'un champ, d'un ruisseau ;
Un verbe, une racine ronde :
Un dégat amené par l'eau ;
Ce qui se chante et qui s'entonne :
Voilà tout. Disons franchement
Que je suis froid et monotone ;
Mais je ne peux être autrement.

FÉLIX MERCIER DE ROUGEMONT (Doubs).

CHARADE.

AMI ! possèdes-tu le cœur d'une maîtresse ?
Tu peux par mon premier lui prouver ta tendresse ;
Il est du sentiment le langage réel,
Et plus souvent celui de l'amour maternel.
Au rang des animaux, Buffon dans son histoire
A placé mon second. Si toujours la victoire
Jadis a couronné mon tout dans les combats ;
La mort vint le frapper au milieu des soldats.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Lustre.*

Celui du Logogriphe est *Sage*, dans lequel on trouve *gase*, *âge*, *sa*, *gas.*

Celui de la Charade est *Si-mon.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

RAQUEL, tragedia en tres actos; su autor don VICENTE GARCIA DE LA HUERTA. *Oncena impresion, fielmente corregida por el original.*

RACHEL, tragédie en trois actes, par don *Vincent Garcia de la Huerta.* Onzième édition, fidèlement corrigée sur l'original.

LE théâtre espagnol commençait à jouir, vers la fin du XVI^e^ siècle, d'une réputation qu'il devait, en grande partie, aux innombrables productions de Lopez de Véga. Ce ne fut que cinquante ans plus tard, environ, que l'art dramatique fut, pour ainsi dire, créé chez nous par Pierre Corneille. Les étrangers, offusqués du vif éclat que jeta la scène française dès sa naissance, se hâtèrent de s'écrier que l'auteur du *Cid* était redevable de sa gloire à l'Espagne; et l'envie accrédita jusque dans notre patrie cette imputation calomnieuse.

Il n'est pas un individu, doué de quelque teinture des lettres, qui n'ait connaissance de la manière victorieuse dont la mémoire de Corneille a été vengée par un grand homme, accusé lui-même de l'avoir quelquefois jugé avec trop de rigueur. Est-il question du *Cid?* « Cinq ou six endroits très-touchans, dit Voltaire, mais » noyés dans la foule des irrégularités de Guilain de » Castro, furent sentis par Corneille, comme on dé» couvre un sentier couvert de ronces et d'épines (1). » S'agit-il de savoir quel est l'original de l'Héraclius français ou de l'Héraclius espagnol? « Il est bien naturel, » dit encore Voltaire, que Corneille ait tiré un peu » d'or du fumier de Caldéron, mais il ne l'est pas que » Caldéron ait déterré l'or de Corneille pour le changer » en fumier (2). »

Nous n'aurons pas la présomption de vouloir ajouter par le raisonnement et l'examen des détails au poids

(1) Préface du Commentaire sur le Cid.

(2) Dissertation sur l'Héraclius de Caldéron.

Digitized by Google

d'une telle autorité. D'ailleurs, notre but n'est aucunement de comparer ici les ouvrages du père de notre théâtre avec ceux qui ont été composés, sur des sujets semblables, par les poëtes tragiques dont s'enorgueillit la nation castillane. Nous avons à rendre compte d'une production dramatique qui a obtenu, dans ces derniers tems, le plus grand succès sur le théâtre de Madrid, où elle est revue fréquemment avec le même plaisir. Et pour toute réponse aux étrangers qui ne rougissent pas d'imprimer encore, de nos jours, que c'est à ses modèles espagnols que notre grand Corneille doit toute sa renommée, nous les prierons, incidemment, de vouloir bien observer que le *Cid* a paru en 1636. Ils vont voir avec nous quels pas ont fait nos voisins dans la carrière dramatique pendant un laps de tems aussi considérable (3).

(3) Parmi les peuples de l'Europe, il n'en est peut-être point chez lequel le génie de Corneille, et celui de tous nos grands maîtres, soient plus généralement méconnus que chez les Allemands. Sans rappeler la fameuse épître où Schiller reproche à Goëthe la traduction d'une tragédie française comme un délit national (*), nous citerons un exemple bien singulier de cette aveugle prévention. Il parut à Berlin, il y a quelques années, une histoire de la campagne de 1800, par M. de Bulow, officier prussien très-célèbre (**). Croirait-on que dans un écrit, d'ailleurs très-distingué, l'auteur interrompt le récit des événemens les plus importans, pour se jeter dans une longue digression sur notre littérature et notre théâtre spécialement? Nous éprouvons une certaine honte à répéter le jugement qu'il se permet de porter sur l'auteur des *Horaces*, de *Cinna* et de *Rodogune* : « Les meilleures tragédies du » théâtre de Paris sont celles de Corneille, parce que ce sont les moins » françaises; elles ne le sont même aucunement, puisqu'il les a pillées » dans l'espagnol; le *refondeur* (*umschmelzer*) n'aurait à y réclamer » que les vers, et une certaine enflure que ses compatriotes prennent » pour du sentiment. »

(*) Cette épître se trouve à la suite d'*Alfred*, roman imité du *Wilhelm meister* de Goëthe, par l'auteur de cet article. Trois volumes, chez Louis, libraire, rue de Savoie.

(**) Page 255 de l'original allemand (*der feldzug von* 1800). Cet ouvrage, dont sous le rapport militaire il a été rendu un compte très-avantageux dans *la Revue* des 11 et 21 juin 1806, a été aussi traduit et augmenté d'une introduction critique par l'auteur de cet article. Il se trouve chez Magimel, libraire, rue de Thionville.

Digitized by Google

Les personnages parlans dans la tragédie de *Rachel*, sont :

ALFONSE VIII, roi de Castille,	GARCIA DE CASTRO.	*ricos hombres.*
RACHEL, juive, sa maîtresse,	ALVAR FAÑEZ.	grands du royaume.
RUBEN, confident de Rachel,	MANRIQUE DE LARA.	

ACTE Ier.

La scène (qui ne change point) est dans le palais de Tolède. Le trône est élevé dans le fond du théâtre.

L'exposition se fait par Garcia de Castro et Manrique de Lara. Ce dernier annonce que la cour et le peuple sont rassemblés pour célébrer l'anniversaire du retour d'Alfonse en sa capitale, après sa glorieuse expédition dans la terre sainte. On trouve, dans son récit, un trait de cette prévention nationale si souvent manifestée contre nous sur la plupart des théâtres de l'Europe, tandis que nous affectons généreusement de donner les beaux rôles aux étrangers. « La valeur Castillane, dit » Manrique, a reconquis dans Jérusalem le sépulchre » du Christ, *qu'avait ignominieusement perdu le fran-* » *çais Lusignan.* — Oui, répond Garcia de Castro, il » y a sept ans que notre monarque est rentré triom- » phant dans Tolède, mais il y a sept ans aussi qu'il a » changé contre de honteuses chaînes les palmes qui » ornaient ses mains. L'état est en proie à tous les vices ; » puisque tous les vices habitent dans le sein de la ville » Rachel, de ce basilic dont les regards ont tellement » endormi Alfonse, que ses égaremens sont les seuls » signes de vie qu'il donne encore. Comment, peux-tu, » Manrique, parler de ses triomphes, et oublier l'es- » clavage flétrissant de la nation sacrifiée à cette misé- » rable (4) ? » — « Comment peux-tu oublier toi-même, » repart Manrique, les devoirs que t'impose la noblesse » de ton sang ? Les rois nous sont donnés par la main » du ciel ; c'est empiéter sur ses droits que d'oser cen- » surer leurs erreurs. » — « Quoi ! Manrique, lorsque » les biens, l'honneur, la vie de tous les Castillans » dépendent du caprice d'une infâme juive, les grands

(4) L'expression espagnole est plus franche : *de esa Ramera.*

Digitized by Google

» (*los ricos hombres*) souffriraient en silence? ce ne » serait pas fidelité : ce serait lâcheté. » — « Je conçois » tes discours, noble Garcia; je vois qu'Alfonse court à » sa perte, je ne me dissimule pas les injustices de » Rachel : mais Alfonse est mon roi, et Rachel me » comble de bienfaits; je leur dois à tous deux fidélité » et reconnaissance. »

Ce dialogue, dont nous avons rendu les principaux traits, fait connaître assez clairement la situation dans laquelle se trouvent Alfonse et sa favorite; de plus, il établit les caractères respectifs des deux interlocuteurs destinés à jouer des rôles opposés dans le cours de l'action : l'un est évidemment un homme franc et intrépide, l'autre un lâche flatteur. Leur entretien est interrompu par l'entrée de Rachel, précédée d'une troupe d'israëlites des deux sexes. Manrique s'extasie sur sa rare beauté; mais Garcia fait une exclamation peu digne de la tragédie, sur l'effet singulier que font les toques juives au milieu des casques brillans des espagnols.

Manrique se félicite de ce que l'aurore de Tolède vient donner un nouvel éclat à la lumière du jour (5). « Divine Rachel, lui dit-il, jouis de cette beauté autant » de siècles que le Tage roule de grains d'or dans ses » eaux de cristal! » Rachel adresse un reproche indirect à Garcia de Castro, de ce qu'il n'accompagne pas le roi dans un jour aussi solennel. Garcia lui répond avec fierté que lorsqu'Alfonse combattait les Sarrasins dans la Palestine, ou les Arabes dans les plaines de Tolosa, il se faisait gloire de ne le quitter ni jour ni nuit; mais qu'aujourd'hui que ce prince ne sait plus faire que la guerre d'amour, il ne voit plus autour de lui que les flatteurs dont il assouvit la cupidité. — « Quelle inso- » lente présomption! s'écrie Rachel; les montagnes » incultes de la Castille ne produisent pas de fruits plus » acerbes que ta brutale arrogance. Si c'est la bonté » d'Alfonse qui excite ton audace, tu devrais au moins

(5) En hora buena salga
A dar esmalte nuevo al claro dia
La aurora de Toledo.

Digitized by Google

» songer que, s'il est bon, il est roi ; que la fortune et » la vie de tous sont dans sa main, et que bien peu » assurées sont celles de l'insensé qui ne redoute pas » l'inimitié de Rachel. » — « Vaines menaces! Rachel ! » Les sujets qui, comme moi, fournissent tant de preuves » de leur fidélité, qui ont perdu leur sang illustre en » combattant pour Alfonse ; ceux dont la poitrine cica- » trisée atteste les hauts faits (6), ne craignent point les » efforts de la calomnie. »

Garcia de Castro sort en achevant ces paroles. Rachel restée seule avec Ruben, laisse un libre cours à sa fureur. Son confident l'exhorte à dissimuler, en lui représentant que l'amour dont le monarque brûle pour elle, lui est garant de sa vengeance, dussent périr la noblesse et le peuple, dût la Castille entière être la proie des flammes.

Alfonse paraît avec sa suite. Rachel se jette à ses pieds, elle veut lui porter plainte de l'outrage qu'elle a reçu : le roi lui ordonne brusquement de se taire, et se livrant au trouble violent qui l'agite, il annonce que le feu de sa colère doit faire aujourd'hui de Tolède une seconde Troie; que son épée sera *le ciseau de la parque* contre la vie des traîtres. Il charge Manrique de Lara d'aller s'informer des progrès de la révolte. Rachel tente de savoir d'Alfonse même la raison d'un changement si subit ; il s'éloigne en lui répétant de se taire, parce que s'il est malheureux, elle seule a causé ses malheurs. Dans sa douloureuse surprise elle trouve cependant la force de faire cette réflexion philosophique : « Insensé qui se fie à la fortune sans réfléchir » que le tems qui détruit les édifices et les villes, doit » aussi détruire l'amour et la faveur ! » Ruben conseille à la belle israëlite de chercher, avant tout, à pénétrer les motifs de sa disgrâce ; « quand ils me seront connus,

(6) Le texte dit littéralement : « Ceux qui portent sur le noble papier » de la poitrine l'attestation de leurs hauts-faits, écrite avec le sang des » blessures qu'ils ont reçues pour son nom. »

Aquellos que, en sangrientos caracteres
De heridas por su nombre recibidas,
Llevan la executoria de sus hechos
Sobre el noble papel del pecho escrita.

Digitized by Google

» dit-il, s'ils ne cèdent pas aux remèdes ordinaires, ma » malice m'en suggérera d'extrêmes. » Dans ce moment, on entend un grand tumulte ; une voix crie derrière la scène : « Meure Rachel, pour qu'Alfonse vive ! » — « Hélas ! dit-elle, Garcia de Castro a soulevé le peuple ! » quel conseil me donnes-tu, Ruben ? » — « De céder à » la nécessité, » répond froidement l'infâme confident, et il s'enfuit. Manrique accourt effrayé, et il presse Rachel de se cacher dans une des tours du palais : ce qu'elle fait aussitôt.

Le roi traverse la scène dans une grande agitation ; Manrique se hâte de lui dénoncer Garcia de Castro comme le premier fauteur de la rébellion. Alfonse jure que le traître éprouvera le tranchant de son glaive, foudre empruntée aux nues contre les cœurs perfides (7). A l'instant même paraît Garcia ; il se jette aux genoux du monarque :

« Frappe, Alfonse ! dit-il ; Garcia de Castro ne veut » plus vivre puisqu'il a perdu tes bonnes grâces. Mais » ne crois pas qu'il soit un traître, et si tu peux répri- » mer, pour un moment, le courroux qui t'enflamme, » souffre qu'il dissipe ton erreur, qu'il repousse la » calomnie attachée à son honneur. Ces cris qui t'of- » fensent sont les accens de l'amour sincère que te » portent tes sujets. Jamais ils ne t'en donnèrent un » témoignage plus éclatant qu'à l'heure même où tu les » flétris du nom de traîtres. Ce sont les mêmes qui ont » versé leur sang pour toi en tant de glorieuses jour- » nées. (Ici se trouve une énumération de toutes les » campagnes d'Alfonse, qui ne tient pas moins de vingt » vers.) Contemple les visages de tes loyaux sujets : tu » y verras peinte en traits douloureux la déplorable » situation où sont réduits leurs nobles courages. Mais » hélas ! comment ne seraient pas fanés les champs aux- » quels le soleil refusa ses rayons, les jardins que néglige » le jardinier, les fleurs que n'arrose point une main » soigneuse ? Les champs de l'empire de Castille, aban- » donnés par le vaillant Alfonse, ne produisent que des

(7) Contra alientos y espiritus aleves
Centella de las nubes desprendida.

Digitized by Google

» épines et des plantes vénéneuses qui blessent et em-
» poisonnent ses sujets (8). Rachel... (Permets, Alfonse,
» que je la nomme, et si ma hardiesse t'offense, que je
» la paie ensuite de ma tête.) Rachel, non contente de
» triompher des grands, de tenir le peuple en escla-
» vage, d'épuiser les trésors de l'Etat, asservit tellement
» toutes les facultés d'Alfonse VIII, qu'il languit hon-
» teusement plongé dans son ignominie, objet de pitié
» pour le Castillan et pour l'étranger. Où sont ses vic-
» toires? que sont devenues ses conquêtes? Il n'est plus
» même roi. Une juive le tient enchaîné dans ses bras?
» Peut-il être roi celui qui est esclave?... Mais, loin
» de moi l'idée d'applaudir à la rébellion! j'en blâme
» les effets quand j'en approuve les motifs. C'est à mon
» insu que le peuple s'est soulevé : je le dis, et quel-
» qu'un des flatteurs qui m'écoutent pourrait l'attester.
» Cependant, si la passion qui t'aveugle veut que tu te
» venges, que le premier coup de ton fer perce mon
» sein fidèle : le voici. »

Ce discours, où, malgré quelques comparaisons de mauvais goût, l'on ne peut disconvenir qu'il n'y ait du mouvement et de la chaleur, fait une profonde impression sur Alfonse. Il relève Garcia; il lui proteste que le voile qui couvrait ses yeux est déchiré, et que ses longues erreurs vont être réparées sans délai; enfin, il prononce l'exil de Rachel et de tous les juifs. « Que
» celui, dit-il, qui a triomphé tant de fois des armées
» ennemies, triomphe aujourd'hui de lui-même! »
Garcia de Castro et Alvar Fanez se jettent à genoux pour le remercier, et se retirent. Mais le roi ordonne à Manrique de Lara d'amener Rachel en sa présence. Il se promet, dans un long monologue, d'étouffer une passion

(8) Pero como han de estar sino marchitos
Campos a quienes niega el sol sus rayos,
Jardines que descuida el jardinero,
Flor que no riega diligente mano?
Los campos del imperio de Castilla
Del valeroso Alfonso abandonados
Solo espinas producen y venenos,
Que ofenden y atosigan sus vasallos.

Digitized by Google

fatale, et de reconquérir l'amour des Castillans : Rachel paraît. Nous allons traduire, à quelques vers près, cette scène entre les deux amans !

RACHEL.

Alfonse, c'est Rachel qui est devant toi : viens la livrer à la vengeance d'un peuple furieux; sauve-toi en la perdant. N'est-ce pas pour cela que tu m'appelles? N'est-ce point là le prix que tu gardes à mon amour? Que tardes-tu ? Périsse Rachel! qu'elle périsse, puisque t'aimer c'est t'offenser !

ALFONSE.

Rachel, peux-tu ainsi outrager mon amour? N'ajoute pas cette affreuse dérision aux douleurs que j'endure. Moi, te donner la mort ! Moi, qui ne reçois l'existence que par tes yeux; moi, qui n'estime la vie qu'autant que je puis la consacrer à tes charmes ! moi, qui veux sauver tes jours aux dépens des miens! Ce peuple, tu l'entends, demande que Rachel meure, ou s'éloigne de Tolède. Rigoureuses extrémités! Ma puissance, mon courage sont ici sans force. Si je tarde à satisfaire à leurs cris, je t'expose à leur rage; si tu quittes mon palais, ma mort est certaine. Eh bien ! qu'Alfonse meure! qu'il meure, s'il peut sauver la vie de Rachel !

RACHEL.

Tu me repousses, tu me bannis?

ALFONSE.

Le destin cruel a prononcé; le peuple, et mon moi, te condamne.

RACHEL.

Qui? une troupe de mutins insolens?

ALFONSE.

Ils sont capables de tout oser.

RACHEL.

Ne saurais-tu réprimer leur audace?

ALFONSE.

Eh! quand j'en aurais le pouvoir, je craindrais qu'en-

Digitized by Google

veloppée dans le péril, tu n'y trouvasses toi-même mille fois la mort (9).

RACHEL.

Bannis cette crainte; arme ta main vengeresse; ou si le trouble qui t'oppresse glace ton antique valeur, mon bras saura frapper pour toi. Oui, si je laisse éclater la fureur qui brûle dans mon sein; si je saisis le fer, nouvelle Sémiramis, j'abattrai aujourd'hui à tes pieds les téméraires que Tolède voit souffler le feu de la rébellion.

ALFONSE.

Arrête, Rachel; ne te précipite pas dans des dangers trop certains. Eloigne-toi : il le faut.

RACHEL.

Tu me l'ordonnes?

ALFONSE.

Oui, Rachel; moi, qui t'adore, je te l'ordonne.

RACHEL.

Tu me chasses, tu m'envoies à la mort?

ALFONSE.

Non; je sais qu'ainsi je conserve tes jours, et je me condamne à mourir de ton absence.

RACHEL.

Eh bien donc! quand veux-tu que je parte?

ALFONSE.

A l'instant même. Plus tu tardes, plus le péril s'ac-

(9) L'espagnol porte mot à mot : « Je craindrais que la mine ne » crevât, et ne causât mille ravages dans ta vie. »

Temiera que la mina rebentara,
Y causase en tu vida mil estragos.

Comment Alfonse VIII, qui mourut au commencement du XIII^e^ siècle, peut-il parler de l'explosion d'une mine, lorsqu'elles ne furent inventées qu'au commencement du XVI^e^? Cette comparaison est donc, de la part de l'auteur, un véritable anachronisme, quoiqu'il soit constant que les Arabes avaient introduit l'usage de la poudre à canon en Espagne, avant qu'elle fût connue dans les autres contrées de l'Europe. Voyez le *Tableau des Révolutions de l'Europe*, par M. Koch, tome II, p. 51.

Digitized by Google

croît. Ciel ! que mon cœur sent de peine à le prononcer ce mot terrible ! Adieu, Rachel.

RACHEL, *cherchant à le retenir.*

C'est donc ainsi que tu me délaisses, et que tu dédaignes le souvenir de ma constance, mon désespoir et mes larmes ?

ALFONSE.

Ne cherche pas à m'attendrir ; fuis, Rachel, pour conserver tes jours, tandis qu'Alfonse demeure seul pour mourir.

Le roi, à ces mots, s'arrache des bras de sa maîtresse. Rachel se répand en imprécations dans un monologue ; elle annonce que son ombre viendra troubler le sommeil du perfide Alfonse.

ACTE II ou SECONDE JOURNÉE (*Jornada segunda*).

Nous nous sommes plus étendus sur le premier acte que nous ne le ferons sur celui-ci et le suivant, parce que nous avons voulu non-seulement faire connaître les personnages et développer le sujet, mais encore mettre nos lecteurs à portée d'apprécier la manière de l'auteur. Nous allons nous borner désormais à suivre le cours des incidens, en donnant toutefois un aperçu des scènes principales, et même la traduction des passages caractéristiques qui tiennent au goût régnant dans la littérature espagnole.

On est fort étonné de voir paraître Rachel, que l'on doit croire partie ou cachée. Elle pleure amèrement, et son confident Ruben lui dit que les perles, qu'elle répand ici sans profit, versées devant le roi, seraient la rançon de la liberté des juifs. « Alfonse ne peut manquer, ajoute-» t-il, de revenir à toi, et en voici la preuve : Si l'on » t'offrait l'empire de l'Univers, toutes les perles que » produit l'Orient, tout l'or que renferme l'Arabie, les » soies de la Chine, la pourpre de Tyr, les parfums de » Saba, les tapis de la Turquie, les tissus de la Perse, » tous les trésors engloutis dans les abîmes de la pro-» fonde mer, enfin tout l'argent qu'ont sué les fameuses » Pyrénées lorsque Vulcain liquéfia leurs veines ; si l'on » t'offrait tout cela pour que tu cessasses d'aimer Alfonse, » le

Digitized by Google

» le pourrais-tu? Eh bien! comment veux-tu qu'Alfonse
» puisse t'oublier en si peu d'instans? »

Rachel se retire pour songer aux moyens de voir le roi, et Ruben ne doutant pas du succès, dresse déjà ses listes de proscription. Manrique de Lara vient l'arracher à ces douces rêveries en lui disant que sa tête est promise au peuple. L'israëlite se répand d'abord en lamentations; mais il finit par se rassurer en réfléchissant que dès que Rachel se montrera, l'amour ressuscitera tel qu'un Phénix du milieu des cendres. La garde du roi paraît, et il s'enfuit.

Alfonse s'abandonne aux regrets les plus amers sur la perte de Rachel. « On a séparé nos corps, dit-il, » mais mon âme revole vers la sienne comme vers sa » sphère. » Manrique de Lara le supplie de calmer sa douleur; mais le prince ne veut rien écouter; et il demande à son sujet, comme la plus grande preuve de dévouement, de lui ouvrir la poitrine avec son épée. Manrique, fidèle à son caractère, ne manque pas une aussi belle occasion de flatter la passion de son maître, et il lui insinue que, plutôt que d'exposer la vie d'un souverain adoré, il vaudrait cent fois mieux révoquer l'exil de Rachel. Alfonse veut généreusement accomplir le sacrifice qu'il doit à sa gloire; mais on vient lui annoncer que Rachel demande audience; il n'a pas la force de la lui refuser. Elle entre suivie de Ruben et de plusieurs juives.

Le poëte a senti que c'était ici qu'il devait redoubler d'art. Il a mis dans la bouche de Rachel un discours qui n'a pas moins de cent un vers; il est touchant, mais il le serait davantage s'il était moins long : c'est ce qui nous détermine à n'en traduire que les traits les plus saillans.

« Si vous pensez, seigneur, que je vienne une seconde » fois implorer à vos pieds la révocation de l'arrêt cruel » qui me condamne à l'exil ou plutôt à la mort; si vous » croyez que mes larmes, mes gémissemens n'aient pour » but que de fléchir votre rigueur, souffrez que je vous » désabuse. Je viens au contraire vous déclarer que je » n'aspire plus qu'à vous donner, par ma prompte » obéissance, la dernière preuve d'un amour qui ne

Digitized by Google

» s'est jamais démenti. J'en mourrai, je le sais; mais » puis-je vivre quand vous tranchez des liens formés par » le tems et nos cœurs? De tous les maux qui m'attendent dans mon exil, il n'en est pas un que ne change » en délice l'idée que c'est pour vous que je souffrirai. » Oui, je trouverai du charme jusque dans les insultes » d'un peuple féroce; en songeant que ce peuple ne me » hait que parce qu'il chérit son roi..... Mais que » j'emporte du moins, dans ma retraite, une seule » faveur que nulle force humaine ne pourra m'arracher. » Puisque la flamme qui dévore mon sein ne peut » s'éteindre, puisque je ne puis triompher du délire qui » trouble ma raison, promets-moi en retour que tu » accorderas quelquefois un souvenir à ces tems heureux où tu étais à moi, où j'étais à toi, où l'amour » même eût pu prendre de moi des leçons de tendresse. » Voilà tout ce que te demandent mes larmes : ce seront » les dernières dont j'arroserai tes pieds..... Adieu, » Alfonse! »

Le roi s'émeut, il s'attendrit, il déplore l'erreur qui lui a dicté un arrêt aussi funeste à son propre bonheur, il conjure Rachel de rester auprès de lui. « Eh! qui me » protégera? dit l'artificieuse juive; qui me défendra » contre cette multitude révoltée, dont les cris vous ont » déjà arraché la sentence de mon bannissement? Adieu, » trop cher Alfonse! » Le prince désespéré veut la retenir, elle feint de résister; alors il tire son épée, il va se percer le sein : elle l'arrête à son tour, et lui dit : « Eh » bien! je me sacrifie pour que tu respectes tes jours. » Tolède me verra sans cesse auprès de toi. — O prodige d'Amour! s'écrie Alfonse; Rachel, tu n'auras » plus rien à redouter désormais de l'audace de sujets » perfides. Sois maîtresse absolue de mon sceptre et de » ma couronne. » Il appelle ses gardes et monte sur son trône.

Les grands paraissent; la manière méthodique dont Alfonse prétend les amener à reconnaître Rachel pour souveraine est assez remarquable. « Suis-je votre roi, » leur dit-il. — Nous vous vénérons comme tel, répond » Manrique pour tous. — Etes-vous mes sujets? — Ce » titre nous honore. — Et ce que j'ordonne du haut de

Digitized by Google

» mon trône, ne devez-vous pas tous y obéir? — Qui » peut le nier? qui oserait vous refuser obéissance? — » Fort bien : et le sujet qui s'oppose à la volonté de son » roi, n'est-il pas, dites-moi, coupable de rébellion, et » conséquemment digne de peine capitale? — Sans nul » doute. — Vous en convenez tous? Eh bien! sachez » que ma volonté est que Rachel s'asseye aujourd'hui sur » mon trône royal; je lui transfère ma puissance absolue, » et d'après votre aveu, vous devez lui obéir. » Rachel se place sur le trône. Le flatteur Manrique se fait honneur d'être le premier à lui baiser la main. Alfonse se retire pour ne point gêner sa belle juive dans l'exercice du pouvoir suprême.

Garcia de Castro et Alvar Fañez entrent, et n'étant pas instruits de ce qui vient de se passer, ils croyent être trompés par leurs propres yeux en apercevant Rachel sur le trône. Elle leur demande, en raillant, s'ils ne la reconnaissent pas, et elle leur déclare *qu'elle fera des tapis de pied des esprits rebelles* (10). Elle sort avec son cortége juif.

Garcia de Castro et Alvar Fanez font serment d'affranchir la nation castillane de ce joug honteux, et de prouver au faible Alfonse que ses plus fidèles sujets seront ceux qui, dans ce jour, lui seront le moins soumis.

ACTE III ou TROISIÈME JOURNÉE (*Jornada tercera*).

L'ACTION marche rapidement : l'élévation de Rachel au rang suprême n'est pas plutôt proclamée, que les chefs du peuple reprochent à la noblesse la lenteur qu'elle met à venger l'honneur national. Alvar Fañez, pour réponse, tire l'épée, il jure que Rachel va périr : Garcia de Castro, toujours noble, toujours maître de lui, demande quel indigne Castillan, rebelle à son roi, pourra s'avilir au point de tremper ses mains dans le sang d'une femme. Mais la sagesse de ses paroles ne peut rien sur ces furieux; il emploie alors l'artifice. « Epargnez du moins » à votre prince, leur dit-il, un si cruel spectacle. Il va

(10) ..... quien alfombras
Hara à sus pies de espiritus altivos.

Digitized by Google

» partir pour la chasse : suspendez vos coups jusque là. » Les conjurés s'éloignent, et Garcia se dispose à courir auprès d'Alfonse pour le prévenir du danger, pour le presser de sauver les jours de Rachel en l'éloignant, lorsque Manrique de Lara survient, et lui signifie, au nom de Rachel, qu'il est exilé de Tolède. Garcia reproche à Manrique la bassesse de sa conduite : celui-ci allègue sa fidélité inaltérable envers le monarque. « C'est donc » ainsi, dit Garcia, qu'un Lara signale sa fidélité? Tu » vas voir comme un Castro fait éclater la sienne. » Il sort.

Le roi, loin de soupçonner le complot formé contre l'objet de sa tendresse, annonce à Rachel qu'il va prendre, comme il a coutume, le divertissement de la chasse. La belle juive pleure, elle veut le retenir; mais il part en se promettant le plaisir de se retrouver bientôt dans ses bras. Rachel, n'ayant plus que Ruben et Manrique auprès d'elle, se livre à de noirs pressentimens qu'elle ne peut écarter. Ruben, pour la distraire, lui fait part de ses projets de gouvernement : le premier est d'exempter les juifs de toute imposition, et de doubler les charges du peuple castillan. Le lâche Manrique dénonce Garcia de Castro comme ayant reçu avec dédain l'arrêt de son exil; Rachel ordonne que l'on dresse l'échafaud où va tomber la tête de ce téméraire, et Ruben la presse d'inonder les rues du sang de tout chrétien altier qui refusera de se prosterner devant elle. « Oh! que ces » paroles, dit Rachel, flattent délicieusement mes » oreilles!... » Mais, au même instant, des cris tumultueux se font entendre derrière la scène. Ce sont ceux des conjurés qui veulent forcer les portes du palais, dont le généreux Garcia de Castro leur défend l'entrée. Manrique dit qu'il va avertir le roi; et il saisit promptement ce prétexte pour s'évader. Rachel, effrayée, demande conseil à Ruben; et ce confident, aussi vil qu'il s'est déjà montré au premier acte, lui répond par cette sentence : « Que les méchans finissent toujours mal; » et il s'enfuit. La malheureuse Rachel déplore son infortune dans un monologue qui se termine par ces mots : « Et vous, Cas» tillans! qui vous retient? venez donner la mort à » Rachel, elle l'attend. — Non, ce n'est point la mort,

Digitized by Google

» c'est la vie que je t'apporte, lui dit Garcia de Castro; » tu es mon ennemie, et je te hais; mais un Castillan ne » connaît ni la rébellion, ni l'assassinat. Hâte-toi de » t'évader par une issue secrète dont je suis encore maître; » mes chevaux t'attendent. » Rachel s'obstine à ne voir qu'un piège dans cette offre généreuse, et elle fuit pour chercher un lieu qui la dérobe à la poursuite des révoltés.

A peine a-t-elle disparu, qu'ils arrivent, l'épée nue à la main, et criant : Mort à la juive! Garcia de Castro se jette au-devant d'eux; il s'étonne de ce que l'aspect du trône seul ne suffit pas pour réprimer leur fureur. Ne trouvant point l'objet de leur vengeance, ils se partagent pour visiter tous les appartemens du palais, et Garcia va les suivre, lorsque l'infâme Ruben, qui traverse la scène en fuyant, tombe à ses genoux, et lui demande la vie. « Je te sauverai, répond le Castillan, comme je sau- » verai Rachel; non pour toi, non pour elle, mais pour » être toujours loyal, pour être toujours Garcia de » Castro. » Et il court à la recherche du roi, dont il veut partager les périls. Ruben se cache derrière le trône.

Rachel revient égarée et tremblante. « Malheureuse! » dit-elle, où porter mes pas chancelans? Je sens mon » cœur défaillir. De toutes parts la mort m'environne.... » Mais j'entends leurs voix menaçantes, ils approchent!... » Eh bien! trône sacré, toi, l'objet de mon ambition et » la cause de ma perte, si tu fus un instant le théâtre de » mon orgueil, sois du moins mon dernier asile. Mais » qu'aperçois-je? Toi ici, Ruben? Ah! misérable, con- » temple ton ouvrage, vois le fruit de tes perfides leçons. » Castillans, accourez, Rachel bénira vos coups, si » Ruben périt avec elle! »

Alvar Fañez entre à la tête des conjurés. « Sujets » rebelles et guerriers sans courage, leur dit Rachel, » venez tremper vos armes dans le sang d'une femme! » Mon amour fait donc mon crime? Eh bien, oui, » j'aime, j'adore Alfonse; que n'ai-je mille vies à lui » sacrifier? »

Ruben, le lâche Ruben lui-même, semble trouver une étincelle de courage : il tire son poignard, et s'écrie qu'il ne mourra pas sans défense.

Alvar Fañez ordonne de le tuer sur l'heure; mais,

Digitized by Google

réfléchissant tout à coup : « C'est le ciel, dit-il, qui » nous présente ce vil Hébreu : exécrable conseiller des » crimes de cette femme, si tu veux conserver tes jours, » sois l'instrument de son supplice. » Alvar tient l'épée levée sur sa poitrine. « Eh bien ! s'écrie Ruben, que je » vive, et que Rachel périsse ! » Il la poignarde : les conjurés satisfaits se retirent.

Le poëte s'est complu à ennoblir les derniers instans de Rachel : les plaintes qu'elle exhale sont touchantes ; elle n'est occupée que de son amant, elle l'appelle pour recevoir son dernier soupir, et elle va tomber aux pieds du trône. Alfonse accourt enfin, il jette un cri de douleur ; Rachel ouvre les yeux ; elle a revu celui qu'elle aime, elle meurt contente, après avoir nommé son assassin, pour disculper Garcia de Castro.

Le roi se livre aux regrets les plus amers ; mais on s'attendrirait davantage avec lui, s'il ne s'exprimait point, dans ce fatal moment, par une suite de métaphores qui choquent la vraisemblance et glacent le sentiment. « O ma Rachel ! qui a teint de cette sorte tes lys » en pourpre ? quel bras audacieux et cruel a pu arra- » cher la fleur de ta beauté ? quel orage a ravagé ton » printems ? quel brouillard envieux a desséché la ver- » dure de ta vie ? quel souffle empoisonné, quelle plante » odieuse et vile a flétri tes charmes (11) ? »

Alfonse aperçoit Ruben, et les transports de la fureur s'emparent de lui. L'infâme veut alléguer, pour sa justification, la violence qui lui a été faite ; mais le monarque lui arrache le poignard qu'il tient encore, et l'en frappe, en disant : « O maîtresse de mon ame ! reçois » cette première victime ; et toi, scélérat, que les noires

---

(11) ..... quien de esta suerte
De purpura tiño las azucenas ?
Qual fue el aleve, qual el fiero brazo,
Que la flor arrancò de tu belleza !
Que tempestad furiosa descompuso
Tu lozania ? que envidiosa niebla
Abraso los verdores de tu vida ?
Que venenoso aliento, que grosera
Planta infame ultrajò tus perfecciones ?

Digitized by Google

» ténèbres de l'enfer ensevelissent tes forfaits. » Ruben, en tombant, s'écrie : « Que celui qui a vécu pour le » crime meure par lui! »

Garcia de Castro, qui rentre au palais après avoir vainement cherché le roi, éprouve une extrême surprise en le voyant entouré de ces objets sanglans; il veut se justifier : Alfonse l'interrompt pour lui déclarer que son innocence lui est connue, et pour lui annoncer les implacables vengeances qu'il médite. Dans cet instant, les conjurés viennent tomber aux pieds du roi, et lui apporter leurs têtes, disant qu'ils mourront satisfaits puisqu'ils ont vengé son honneur. Il tire son épée, il va fondre sur eux : Garcia retient son bras. « Livrez-les à la » justice, dit-il, mais songez que leur zèle les absout. »

La voix du loyal et généreux Castro opère une révolution soudaine dans l'ame du monarque. « Oui, s'écrie-» t-il, qu'ils soient tous assurés de mon pardon. C'est » moi seul dont l'aveuglement a donné la mort à celle » que j'aimais. » Garcia de Castro termine la pièce par cette sentence : « Que l'orgueil apprenne par l'exemple » de Rachel, que lorsque le ciel veut le punir, il n'est » point de puissance capable de le soustraire à ses coups! »

Nous laissons nos lecteurs à leurs réflexions, et nous nous bornons à une seule : il y a certainement de l'intérêt et même du talent dans cette tragédie espagnole, mais nous doutons qu'elle puisse inspirer à nos jeunes auteurs dramatiques le désir d'aller chercher leurs modèles au-delà des Pyrénées. L. DE SEVELINGES.

Le Libre Arbitre; par STANISLAS BOUFFLERS, membre de l'Institut. — Un vol. in-8°. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. — A Paris, chez *Fr. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, N° 10.

On peut être étonné d'abord que l'auteur d'*Aline* et de tant d'autres bagatelles charmantes, ait imaginé de faire un assez gros livre sur le *Libre Arbitre*, la question la plus épineuse et la plus abstruse de toute la métaphysique. Une petite explication diminuera beaucoup cette surprise. M. de Boufflers devenu métaphy-

Digitized by Google

sicien est une de ces métamorphoses que la révolution a produites. Obligé de fuir sa patrie, il s'était réfugié dans une solitude sauvage où la société et les livres lui manquaient à la fois.

Que faire en un tel gîte, à moins que l'on n'y songe?

M. de Boufflers se mit donc à songer, et ses méditations se portèrent sur le libre arbitre. Gémissant sous les plus dures lois de la nécessité, il entreprit de défendre la *liberté*, à peu près semblable à ce stoïcien qui, au milieu des tortures de la goutte, s'écriait : *ô douleur, tu as beau faire, je ne conviendrai jamais que tu sois un mal.* De quoi eût-on voulu qu'il s'occupât de préférence? de vers, de chansons comme autrefois?

C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait.

Ovide avait fait à Rome ses *Amours* et son *Art d'Aimer*; mais à Tomes il composa ses *Tristes*; et si cet ouvrage ne vaut pas les autres, personne n'a eu le barbare courage de le lui reprocher. M. de Boufflers a mieux choisi son sujet qu'Ovide. D'éternelles lamentations sur son sort n'eussent fait qu'aigrir et amollir son ame; d'innocentes abstractions s'emparant de toute sa pensée, l'ont empêchée de s'attacher à des objets douloureux. Beaucoup de ses compagnons d'infortune, pour satisfaire à des besoins physiques, ont exercé des professions manuelles dont jusque-là ils n'avaient pas eu la moindre idée; lui, pour remédier à des peines morales, s'est occupé de métaphysique, science à laquelle il n'avait pas encore beaucoup songé : il y a une parité si exacte entre ces deux choses, qu'on ne peut approuver l'une, sans s'interdire de blâmer l'autre.

J'avouerai toutefois que M. de Boufflers aurait pu choisir pour sujet de ses disquisitions philosophiques une question moins creuse, moins vaine et moins inutile. Les théologiens et les philosophes l'ont agitée mille fois, sans faire autre chose que l'embrouiller. Toujours par quelque point elle contrarie la religion, la morale ou le raisonnement : il est triste de penser que ceux qui s'en tirent le mieux, sont ceux qui nient la liberté, et prétendent que nos déterminations, ou comme ils disent

Digitized by Google

nos *volitions* les plus libres en apparence sont le résultat nécessaire de causes que nous n'apercevons pas. Ils ne nous laissent pas même la liberté d'indifférence, c'est-à-dire celle qui s'exerce sur des choses absolument indifférentes, et nous fait choisir, par exemple, de cracher à droite plutôt que de cracher à gauche, quand rien d'un ni d'autre côté ne nous y invite ou ne nous en empêche. Du moins, dans leur système, rien ne se combat, tout est conséquent. C'est à peu près à cette opinion que Voltaire vieux en était revenu dans sa prose, après avoir défendu poëtiquement la liberté dans sa jeunesse. Il définit la liberté, le pouvoir qu'un individu a de faire ce que sa volonté exige d'une nécessité absolue. A moins d'être en démence, on n'est pas maître de ne pas aimer ce qui est agréable ou utile, de ne pas haïr ce qui est désagréable ou nuisible: rechercher l'un et éviter l'autre, sont certainement des actes de volonté; mais ces actes ne sont pas libres, puisqu'ils sont déterminés par un attrait ou une aversion que nous ne sommes pas libres d'éprouver ou de ne pas éprouver. Si nos actions sont nécessaires, nos opinions le sont bien plus encore: agir contre son intérêt ou son penchant, sans qu'aucune cause plus forte nous y oblige, serait seulement de la folie; mais penser contre son opinion est une chose absolument impossible, et il n'est pas nécessaire de prouver qu'il ne dépend pas de nous d'avoir telle ou telle opinion. Le libre arbitre, dans son acception rigoureuse, serait la faculté de vouloir ou de ne pas vouloir, sans motif de préférence ou de répugnance; ce genre de volonté positive ou négative serait un effet sans cause, et ne peut par conséquent point exister. Notre volonté est libre de la même manière qu'une balance; elle se décide à pencher du côté où est le poids le plus fort, et ce poids, ce n'est pas elle qui l'a placé. Quand il n'y a rien dans les deux bassins ou qu'il n'y a que des poids absolument égaux, la balance est en équilibre; cet état de la balance représente ce qu'on appelle *liberté d'indifférence*. La balance restera constamment immobile, si celui qui la tient ne fait peser son doigt sur l'un des bassins pour déterminer sa dépression. Ainsi notre volonté demeu-

Digitized by Google

rera toujours indécise, si nous-mêmes, par une espèce d'action aveugle et presque machinale, ne la forçons pas à pencher vers un objet ou un autre. Ce n'est réellement point une détermination de la volonté, puisque tout choix entre deux choses suppose un motif de préférence comme tout effet une cause, et que là il n'y en a point. Il résulte de tout ceci que quand les choses intéressent notre bien être ou nos penchans, notre volonté n'est point libre, et que dans celles qui ne les intéressent pas, elle est nulle. Tels sont à peu près les argumens des antagonistes de la *liberté*. Ses défenseurs, il en faut convenir, leur paraissent inférieurs du côté du raisonnement; mais ils en appellent au sens intime, dont les révélations sont d'autant plus sûres, que la vérité n'en peut être démontrée. Du reste, ils allèguent de nombreuses considérations de morale et de bon ordre, considérations qui sont d'un très-grand poids dans une question que le seul raisonnement ne peut résoudre dans un sens ni dans l'autre d'une manière tout à fait convaincante.

Personne, avant d'agiter cette question, ne l'a mieux jugée que M. de Boufflers. « La liberté de l'homme m'a » toujours paru, dit-il, de toutes les questions méta- » physiques, celle qui attire le plus fortement la curio- » sité humaine, et qui promet le moins de la satisfaire. » On aurait beau creuser, il paraît qu'on ne trouve- » rait rien; on aurait beau trouver, il paraît qu'on ne » gagnerait rien. On ferait donc mieux de n'y pas » penser, etc. » On ne peut pas avoir plus de bonne foi; et quand un auteur déclare aussi sincérement qu'il va faire un ouvrage inutile, qui est-ce qui aurait le courage de lui dire: pourquoi l'entreprenez-vous? Un partisan de la *nécessité* aurait la ressource de répondre: je ne suis pas libre de ne pas le faire, un défenseur du *Libre Arbitre* y serait un peu plus embarrassé. Quoi qu'il en soit, M. de Boufflers, en commençant son livre, n'avait point d'opinion arrêtée, de parti pris sur l'objet qu'il allait traiter. « Le cours de » mes réflexions, dit-il, ne dépendra pas de moi; je » marche dans un pays inconnu, vers un but invisible, » et je prendrai conseil de tout ce qui s'offrira sur ma

Digitized by Google

» route. Je demanderai ; l'homme est-il libre en effet, » ou croit-il seulement l'être ? S'il est réellement libre, » jusqu'où s'étend cette liberté ? S'il ne l'est qu'en appa- » rence, quelles sont les causes, quelles sont les preuves » de cette illusion ?..... C'est sur cet Océan sans » fond, sans limites et sans astres, qu'il plaît à ma » pensée de se lancer. » Ma pensée, à moi, aurait pu souhaiter bon voyage à la sienne, et lui demander la permission de rester sur le bord, bien sûre qu'elle même, après avoir été le jouet de mille courans contraires, y reviendrait sans avoir pu toucher terre nulle part. Mais j'ai trouvé très-bon de m'embarquer avec M. de Boufflers, et je déclare que cet aimable voyageur m'a fort amusé pendant tout le cours de notre navigation. Il en a écrit la relation ; je n'en donnerai point ici l'abrégé, et cela par une raison que je vais expliquer sans métaphore. La marche des idées de M. de Boufflers est peu méthodique : ne tendant point, comme il en convient lui-même, vers un but fixé d'avance, il donne dans de fréquentes digressions qui ont plus ou moins rapport à son sujet, et quelquefois le font perdre de vue ; ce sujet même, il ne l'aborde véritablement qu'assez tard, et alors il ne le traite que d'une manière dubitative ; écoutant les objections qui lui sont faites de part et d'autre, réfutant les unes, accédant aux autres, ou déclarant de bonne foi qu'il ne peut ni les rejeter, ni les admettre, et finissant par proposer aux parties qu'il n'a pu mettre d'accord, une sorte d'accommodement plus moral que philosophique. Que chacun de nous, dit-il en d'autres termes, croie que sa volonté est libre, et que celle des autres ne l'est pas : de cette manière nous jugerons avec sévérité nos propres actions, et, avec indulgence, les actions des autres. M. de Boufflers n'a donc point fait un traité pour ou contre une proposition de métaphysique ; il semble n'avoir eu en vue que de prouver l'impossibilité de l'affirmer ou de la nier, et le vrai titre de son livre serait : *De l'inutilité de traiter la question du Libre Arbitre*. Rien ne ressemble plus que ce livre, à une conversation entre gens de beaucoup d'esprit et de politesse, où chacun s'écarterait à son gré du sujet pro-

Digitized by Google

posé, sans que les autres prissent sur eux de l'y ramener, établirait son opinion sans trop montrer l'envie de la faire prévaloir, et combattrait l'opinion contraire avec juste ce qu'il faut de force pour ne pas paraître y attacher trop peu d'importance ; jusqu'à ce qu'enfin l'un des interlocuteurs pris pour juge, leur dît: Messieurs, je ne sais que penser là-dessus, et je vous conseille d'en faire de même. On sent qu'un ouvrage exécuté sur ce plan n'est guère susceptible d'analyse ; et d'ailleurs, en rendant compte de cette conversation, il pourrait me prendre envie d'y faire entrer mes idées, ou de juger celle des autres ; et c'est ce qu'il serait trop ridicule de faire, à propos d'une discussion dont j'ai reconnu moi-même l'inutilité. Mais ce qui est encore plus difficile à analyser que le livre, c'est l'esprit, c'est la grâce avec laquelle il est écrit. On s'attend bien que M. de Boufflers, quelque sujet qu'il traite, ne peut pas ne pas être aimable et ingénieux : les droits de son *Libre Arbitre* ne s'étendent pas jusque-là. Ne vous occupez point du plan, ne vous occupez point du sujet, et jamais vous n'aurez rencontré, dans un même espace, plus d'idées nobles et touchantes, d'aperçus fins et justes, de comparaisons neuves et agréables. M. de Boufflers n'a point la diction nécessaire, abstraite et dialecticienne des véritables métaphysiciens ; il se sert des mots qui peignent, ses idées sont des images, ses raisonnemens sont des tableaux. C'est un poëte qui a fait cette prose-là.

Même, quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des aîles.

J'aurais pourtant désiré que le style de M. de Boufflers fût un peu moins allégorisé, qu'il y eût un peu moins de figures. Sans doute, ses comparaisons sont ordinairement aussi justes qu'ingénieuses ; mais elles sont quelquefois si ingénieuses, qu'on tremble qu'elles ne soient pas justes, et trop souvent on est obligé, pour s'en assurer, de les réduire au sens propre, qui ne brille pas autant, mais qui du moins n'éblouit pas. Je retrancherais aussi de son livre quelques expressions que n'avouerait pas un goût sévère, quelques autres que la grammaire condamnerait, et enfin certains traits

Digitized by Google

de gaîté qui me semblent déplacés dans une question sérieuse, tels que celui-ci, par exemple, au sujet de la Nature qui, suivant l'auteur, pourrait bien nous abandonner un coin de son vaste domaine *pour faire l'essai de nos forces, ou que sait-on? pour s'amuser de nos bévues :* l'idée n'est pas raisonnable et la phrase n'est pas bien construite. On a reproché à M. de Boufflers beaucoup de contradictions : il y a de la mauvaise foi, ou du moins de la légèreté dans ce reproche. Il est difficile qu'un homme qui n'ose rien affirmer dans une question, ni prendre part entre les diverses opinions qu'il expose, tombe souvent dans des contradictions réelles; mais qu'il en ait souvent l'air, je le conçois sans peine. Il est certain que dans l'ouvrage de M. de Boufflers, on trouve dix définitions différentes de la *liberté;* mais elles ne sont pas toutes, il s'en faut, pour son propre compte! D'ailleurs, ne vous a-t-il pas avertis qu'il marchait dans des régions inconnues, vers un but invisible? Devez-vous vous étonner d'après cela que quelquefois il revienne sur ses pas et rebrousse chemin? Il peut y avoir contradiction dans les termes, sans qu'il y en ait véritablement dans l'idée; et cela arrive quand la raison de l'écrivain ne soumet pas à une révision sévère les jeux de son imagination. M. de Boufflers m'en offre un exemple. Il suppose un homme doué de l'organisation la plus heureuse, surpassant tous les autres hommes par la perfection de ses sens et celle de son intelligence. Il le place dans le lieu le plus délicieux de la terre: « Qu'il » y vive, dit-il entouré de la société la plus aimable, » la plus choisie, où tout sera beauté pour ses yeux, » mélodie pour son oreille, parfum pour son odorat, » délices pour son goût, agrémens pour son esprit. » Cet homme-là doit être heureux, direz-vous; nullement: M. de Boufflers vous apprend ensuite qu'on ne pourra trouver pour lui *un amusement, un plaisir;* que *les conversations les plus aimables, les plus sublimes compositions, les traits les plus ingénieux, etc., n'auront rien qui l'intéresse.* Mais on nous disait tout à l'heure, que dans cette société aimable et choisie, tout était *délices pour ses sens et agrémens pour son esprit.* Oui

Digitized by Google

sans doute, M. de Boufflers l'a dit; mais ce n'est pas cela qu'il voulait dire : il ne prétendait pas que les sens et l'esprit de cet homme fussent charmés de tout ce qui l'environnait, mais seulement que les sens et l'esprit de tout autre l'eussent été; *ses yeux*, *son oreille*, *son goût*, *son esprit*, font toute l'équivoque, ou, si l'on veut, la contradiction.

Il serait peut-être juste, après avoir relevé quelques défauts de l'ouvrage, d'en prouver le mérite par plusieurs citations; mais les citations sont embarrassantes : il est difficile de choisir entre une foule de traits brillans qui tous méritent et briguent la préférence; heureusement le renom de l'auteur vient au secours de ma paresse ou de mon insuffisance; à qui faut-il démontrer qu'il y a beaucoup d'éclat, de légèreté, de finesse et de grâce dans tout ce qui sort de la plume de M. de Boufflers? AUGER.

ICONES PLANTARUM GALLIÆ RARIORUM NEMPE INCERTARUM AUT NONDUM DELINEATARUM; autore AUGUSTINO-PYRAMO DECANDOLLE, *doct. med. in schola medica Montpeliensi, professore et horti præfecto, in Academiâ Genevensi, professore honorario, etc. Fasciculus primus cum tabulis* 50 *æneis.* — Grand in-4°. *Parisiis*, 1808. — Cet ouvrage se trouve à Paris, chez *H. Agasse*, imprim.-libraire, rue des Poitevins, n° 6; et chez *Bernard*, libraire, quai des Augustins. — Prix, 36 fr.

L'OUVRAGE que nous annonçons est destiné à faire la suite et le complément de la troisième édition de la *Flore française* de MM. Delamarck et Decandolle. Ce dernier ouvrage, dont la réputation est suffisamment établie et sur lequel ce n'est pas ici le lieu de revenir, était par son plan même et par le but auquel il était destiné, de nature à ne pas renfermer de figures. On y avait suppléé par des citations exactes pour toutes les espèces de la Flore qui avaient déjà été figurées dans d'autres ouvrages, mais plusieurs d'entr'elles, la plupart intéressantes par leur nouveauté ou par les diffi-

Digitized by Google

cultés mêmes auxquelles leur histoire avait donné lieu, ne l'avaient été nulle part, ou l'avaient été d'une manière tellement imparfaite que l'on n'en pouvait tirer aucun partage. M. Decandolle sentant que le travail qu'il avait fait pour ces dernières, quelque soin qu'il eût mis à leurs descriptions, serait incomplet tant qu'il ne pourrait pas y rapporter des figures exactes, a entrepris de remplir ce vide en publiant dans un ouvrage particulier et indépendant de la *Flore française*, quoiqu'en faisant la suite naturelle des figures de ces mêmes plantes. C'est la première livraison de cet ouvrage qui vient de paraître. Elle renferme dans autant de planches gravées en taille-douce les figures de 50 plantes de France, qui, à l'exception de deux ou trois, n'avaient jamais été figurées et dont une grande partie n'avaient été consignées dans aucun ouvrage avant la publication de la troisième édition de *la Flore française*, ou même avant celle de son *Synopsis* ou abrégé latin. Il serait trop long d'énumérer toutes ces dernières, et nous citerons seulement, parmi celles qui sont le plus remarquables par leur beauté ou la singularité de leurs caractères, *la Bartsie bicolore*, la *Gentiane à deux lobes*, la *Bruyère de Corse* et le *Cyclamen à feuilles linéaires*. Parmi celles qui étaient plus anciennement connues, nous distinguerons comme offrant un intérêt d'un autre genre l'*Œillet des sables*, le *Guillet en litige*, le *Crejus de Dioscoride* et quelques autres, dont l'histoire extrêmement embrouillée et pleine de difficultés a donné lieu, parmi les botanistes, à une foule de controverses, auxquelles les bonnes figures renfermées dans cet ouvrage, jointes aux descriptions consignées dans la *Flore française*, ne peuvent manquer de mettre un terme.

Les planches qui forment cette livraison ne laissent rien à désirer pour leur exécution. MM. Turpin et Poiteau, à la fois peintres et botanistes, ont mis aux dessins tout le soin et la perfection qui caractérisent leurs ouvrages, et se sont sur-tout attachés à représenter avec une extrême exactitude les détails de la fleur et du fruit. La gravure, exécutée par MM. Plée,

Digitized by Google

père et fils, répond aux dessins. Aussi cet ouvrage qui, grâce au parti que M. Decandolle a pris de ne faire représenter qu'au simple trait les parties de la plante les moins essentielles, se vend à un prix fort inférieur à celui de la plupart des ouvrages du même genre, doit-il être mis pour son exécution à côté de ceux qui sont imprimés avec le plus de luxe, sur le plus grand nombre desquels il l'emporte par son utilité.

M. Decandolle a fait précéder les planches d'un texte explicatif écrit en latin, dans lequel on reconnaît, malgré sa brièveté, le tact botanique et les profondes connaissances dont cet auteur a déjà donné la preuve dans ses nombreux travaux. Il y a fait entrer pour chacune des plantes, outre l'explication des détails de la fleur et du fruit, une phrase caractéristique, la citation de la *Flore française* et des ouvrages qui ont paru depuis, et enfin des remarques sur l'habitation de la plante, auxquelles les voyages intéressans qu'il a faits dans ces dernières années, lui ont permis de donner plus d'extension et en même tems plus de précision que dans la Flore elle-même. Il y a joint, pour plusieurs des espèces, quelques observations propres à les caractériser et a donné une description plus ou moins complète de toutes celles qui ont été découvertes depuis la publication de la *Flore française*.

Nous terminerons cette notice par le souhait que l'accueil, que l'on ne peut manquer de faire à cette première livraison, engage l'auteur à faire promptement jouir le public des livraisons suivantes, qui finiront par former une des plus intéressantes collections de botanique iconographique qui ayent jamais paru (1).

DELAROCHE, fils, *doct. en méd.*

(1) M. Delaroche est lui-même auteur d'une Monographie très-bien faite des Eryngium, dont nous rendrons compte incessamment. BIOT.

VARIÉTÉS.

Digitized by Google



VARIÉTÉS.

SPECTACLES. —*Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation du *Message aux Champs-Elysées*, ou *la Fête des Arts et de l'Amitié*, pièce épisodique, en un acte, de M. Aude.

Les auteurs dramatiques sont en général peu prodigues d'éloges envers leurs confrères vivans, mais après leur mort ils se montrent moins sévères. A peine l'un d'eux a-t-il vu les sombres bords, qu'un de ses ci-devant rivaux se charge de nous apprendre ce qui lui est arrivé *depuis sa mort*. La scène se passe toujours dans les Champs-Elysées; on aperçoit les ombres des morts illustres, les uns se promènent dans des bosquets éclairés par la douce lumière des lampes, d'autres sont mollement assis sur des gazons de toile verte, et s'endorment aux doux murmure d'innombrables ruisseaux de gaze d'argent. C'est dans ce lieu de délices que ne manquent pas de se rendre les poëtes, les auteurs et les acteurs. On remarque avec plaisir que la mort a considérablement changé leur caractère; tel qui pendant toute sa vie fut insociable et bourru, y devient doux et prévenant; un autre qui s'attira tant d'ennemis par sa causticité, y fait des complimens et des madrigaux; celui-ci, dont l'amour-propre s'offensait de toute comparaison, fait l'éloge des autres et ne songe plus à faire le sien. Ces douces occupations sont interrompues par l'entrée de Mercure ou de Momus; le Dieu annonce aux ombres l'arrivée d'un nouveau camarade; il leur détaille soigneusement ses titres à l'immortalité, et ce qu'il y a de singulier, c'est que les mêmes ouvrages que l'on cite alors comme des chefs-d'œuvre, n'ont souvent, pendant sa vie, attiré au pauvre défunt que des critiques et des tracasseries.

Enfin le nouveau débarqué paraît, la foule s'empresse autour de lui, on l'accable d'éloges, on lui chante des couplets, puis on finit par se retirer, probablement pour procéder à une nouvelle réception.

Puisqu'il est reconnu que ce canevas usé sert maintenant pour tout le monde, si nos lecteurs veulent ajouter à notre extrait le nom de *Collin d'Harleville*, ils auront une idée assez exacte de la comédie épisodique que M. Aude vient de faire représenter sur le théâtre de l'Impératrice, en l'honneur de l'auteur de l'*Inconstant* et du *Vieux Célibataire*.

Digitized by Google

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation de *l'Orpheline*, vaudeville en un acte.

Cette pauvre orpheline me paraît plus abandonnée que jamais; l'auteur ou les auteurs auraient bien voulu lui donner le parterre pour tuteur; mais celui-ci n'ayant pas accepté la tutelle, le père n'a pas osé se nommer, et d'orpheline qu'était *Annette*, elle est devenue *enfant naturel.*

Ce vaudeville, que l'on pourrait bien prendre pour un mélodrame, contient en un seul acte presque autant d'incidens et des événemens aussi invraisemblables que les chefs-d'œuvre des théâtres de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté : vouloir les faire connaître à nos lecteurs, serait une entreprise au-dessus de nos forces, et qui, outre la difficulté de l'exécution, ne paraîtrait assez inutile, car je ne crois pas que cet ouvrage reparaisse sur la scène. B.

Nécrologie. — M. *J.-J. Leuliette*, né à Boulogne-sur-Mer, d'un pauvre serrurier, est mort à Paris, le 23 décembre dernier, âgé de 41 ans, des suites d'une chute occasionnée par le froissement d'une voiture.

Les facultés physiques et intellectuelles de cet homme de lettres furent tellement entravées jusqu'à l'âge de 15 ans, qu'on ne put lui apprendre à lire, et que pour le nourrir on était obligé de lui mettre les alimens dans la bouche. A cet âge, il se fit tout à coup dans cet automate ambulant, une révolution qui tient du prodige. De lui-même et sans maître, il apprit, non-seulement à lire et à écrire, mais, outre sa langue par principes, les langues latine et anglaise; et, ce qui met le comble au merveilleux, c'est qu'il s'appropria ces différentes instructions, en faisant mouvoir d'une main le soufflet de la forge, et de l'autre tenant son livre qu'il étudiait à la lueur du charbon; car, soit par indigence, soit qu'on n'espérât aucun succès de son travail, on ne lui fournissait pas de lumière pour s'y livrer. Les étonnans progrès du jeune serrurier restèrent long-tems ensevelis dans l'atelier de son père. Il avait 22 ans qu'on ne le croyait encore capable que de manger seul et de lire dans ses heures.

Cette marche, peut-être unique dans le développement des facultés humaines, annonçait évidemment un sujet peu commun. Le premier acte de la révolution donna le premier essor à ses talens. A la nouvelle de cette fédération de tous les ordres et de tous les états, qui devait produire parmi nous de si terribles effets, le jeune Leuliette, absorbé dans la mé-

Digitized by Google

ditation, sembla retomber dans sa première stupidité. Mais quel fut l'étonnement général, lorsqu'assistant à cette mémorable réunion, après avoir demandé et obtenu la parole, on entendit sortir de sa bouche le discours le plus éloquent peut-être, du moins le plus extraordinaire de tous ceux qui furent prononcés à cette occasion. L'impression en fut arrêtée par acclamation; il fut aussitôt répandu à Paris, traduit en anglais et cité avec le plus grand éloge dans les journaux de France et d'Angleterre.

Les écrivains de la capitale, qui se croyaient appelés à régenter ou à détrôner les rois, virent dans le jeune garçon serrurier le germe d'un nouveau Démosthène, et s'empressèrent de l'attirer près d'eux. Si, en arrivant à Paris, il fût tombé sous la conduite de quelque digne mentor qui eût achevé de développer ses talens naturels et en eût dirigé l'emploi, il est probable qu'il se serait un jour placé parmi les hommes qui font la gloire de leur siècle et de leur pays. Mais ses protecteurs l'employèrent successivement dans les bureaux du ministre Rolland et à différentes feuilles périodiques, qui, dans ces tems malheureux de mauvais goût et de mauvaise morale, tombaient et périssaient les unes sur les autres presque aussitôt après leur naissance. Son caractère moral était heureusement au-dessus de ses talens. Il s'était encore fortifié à l'école du maître qu'il avait choisi dès qu'il eut appris le latin, et aux principes duquel il était fermement attaché, de cet homme qui sut allier la plus sévère probité au génie le plus étendu. Mais de toutes les sciences que possédait Cicéron, la politique était celle où M. Leuliette avait fait le moins de progrès. Le respect dû à la vérité m'oblige même d'avouer que sur cette matière il fut toute sa vie un enfant. Cependant s'il adopta sur les bases de l'édifice social, les fausses opinions des insensés démagogues dont il était entouré, il eut toujours horreur de leurs funestes résultats. Son esprit pouvait s'égarer, mais jamais son cœur; sa probité, son humanité étaient à l'épreuve de toutes les séductions ainsi que de toutes les menaces. Témoin de tant de naufrages, il lui eût été facile, comme à bien d'autres, de profiter de leurs débris; mais il en était incapable. Sa pauvreté, à la fin de la révolution, atteste la pureté de sa conscience et la fermeté de sa vertu.

Les protecteurs de M. Leuliette disparurent bientôt sous le tranchant de la faux révolutionnaire, et il retomba dans la plus profonde misère; car il était incapable de s'offrir de lui-même pour les travaux auxquels il avait le plus d'apti-

Digitized by Google

tude. Il serait mort de faim au coin d'une borne, s'il n'eut rencontré une dame de son pays qui eut toutes les peines du monde à le reconnaître, tant le chagrin et le besoin d'alimens l'avaient défiguré. Cette femme, aussi modeste que vertueuse, et qui croirait sa bienfaisance profanée si je révélais son nom, recueillit le jeune Leulictte dans sa maison, et partagea avec lui sa très-modique fortune. Il passa plusieurs années chez cette femme respectable. Enfin, lorsque le naufrage du vaisseau politique fut consommé, on reprit dans les jours de calme qui le suivirent, ce projet d'instruction publique tant de fois formé et aussi souvent abandonné. Des écoles centrales furent établies dans chaque département. Alors la personne, à qui il devait une seconde fois la vie, aidée de quelques amis, obtint pour M. Leuliette la chaire de professeur de belles-lettres, et placée à Versailles pour le département de Seine et Oise. Il l'occupa avec beaucoup de zèle et de talent. Mais on ne peut dissimuler qu'il lui manquait celui de la parole. Un défaut naturel de prononciation a toujours rendu son élocution pénible. Cependant ce défaut n'était remarquable que dans les premiers momens : bientôt le charme de ses idées et de son style en faisait disparaître le désagrément.

Quoique ses travaux fussent très-nombreux et très-assidus, non-seulement dans l'enceinte de l'école, mais encore au-dehors où il donnait des leçons, il trouva le tems de composer successivement, pour le concours des prix proposés par l'Institut, deux discours qui obtinrent la mention honorable (1).

Après la suppression des écoles centrales, il ouvrit chez lui un cours de littérature qui fut suivi avec empressement. L'instruction qu'il répandait était faite pour tous les âges, et les gens du monde n'eurent pas moins de plaisir à l'entendre que ses jeunes élèves de l'école.

Ces écoles centrales furent remplacées par les Lycées. La voix publique y nomma M. Leulliette à la même chaire de littérature. Mais la voix du peuple ne fut pas dans cette occasion la voix de Dieu. Par plusieurs raisons il méritait la place; par quelques considérations il ne l'obtint pas. Il s'en

(1) Le sujet de l'un de ces discours est sur l'influence de l'abolition progressive de la servitude en Europe.

Celui de l'autre : l'influence de la réformation des lettres sur les lumières et la situation politique de l'Europe.

Digitized by Google

consola en disant comme cet ancien philosophe : il est heureux pour la patrie qu'elle possède, non pas de meilleurs citoyens, mais des hommes plus éclairés que moi.

N'étant plus professeur, il eut tout le loisir de se consacrer aux travaux littéraires. Alors on lui proposa la chaire de littérature de l'Athénée de Paris. Il accepta, et pendant les deux mois de la fin de 1808, que durèrent ses séances, il présenta le tableau littéraire du 18e siècle, qu'il composa par parties détachées dans l'intervalle d'une séance à l'autre.

M. Leuliette était nommé pour professer à l'Athénée le cours entier de cette année 1809. Son discours d'ouverture était fait; il était allé à Paris pour le prononcer. C'est dans ce voyage que la mort l'a surpris et a terminé sa carrière trop courte pour ses amis et pour sa gloire, trop longue pour les chagrins de toute espèce dont il était accablé.

Outre les ouvrages dont je viens de parler, M. Leuliette a publié un *Tableau de la Littérature chez les Grecs*, imprimé à la suite de l'Histoire de ce peuple, traduite de l'anglais (2); et une traduction de la *Vie de Richardson*, dont j'ai rendu compte il y a quelques mois dans ce Journal (3). Il laisse plusieurs manuscrits dont il est à désirer qu'on fasse jouir le public, et sur-tout le cours de littérature qu'il a professé à Versailles, et qu'il devait répéter cette année à l'Athénée de Paris. Ce cours est d'autant plus intéressant qu'il traite principalement de la littérature étrangère, et qu'il peut par conséquent servir de suite à celui de Laharpe.

Quelque jugement que l'on porte sur le mérite littéraire de M. Leuliette, on ne pourra lui refuser un très-grand fonds de connaissances. Eh! comment ne l'aurait-il pas eu? Tout son tems était consacré au travail; il n'en perdait aucune partie, pas même celle qui lui était nécessaire pour se transporter d'un quartier à l'autre de la ville. On l'a souvent vu dans ces courses, un livre à la main qu'il lisait sans la moindre distraction. Les rues spacieuses de la ville de Versailles qu'il habitait, et le petit nombre de voitures qui y circulent lui rendaient cette habitude facile et exempte de dangers. Il joignait au vaste fonds de connaissances que lui avait procuré cette passion pour l'étude, une mémoire prodigieuse. Jamais il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu une seule fois. Ses premières lectures, faites plus de 20 ans auparavant, lui étaient aussi présentes que celles du jour même. Les noms,

(2) Cet ouvrage, en 2 vol., se vend chez le successeur de Moutardier.

(3) Cette traduction se trouve chez Dentu, libraire.

Digitized by Google

les faits, les dates, tout était classé avec exactitude et netteté dans son esprit. C'est ainsi que sans livres, dans son humble laboratoire, et sans avoir même pris de notes de ceux qu'il avait lus, il a composé plusieurs ouvrages d'une grande érudition.

Etranger à tout ce qu'on appelle amusemens de société, il l'était également un peu trop aux formes de cette même société. Ce manque de courtoisie, d'élégance française, a été plus d'une fois le sujet de reproches que j'ai entendu faire par ses meilleurs amis. Je conviens avec eux que c'est là ce qui a le plus nui à sa fortune. Nous ne sommes plus au tems de la renaissance des lettres, où l'on n'exigeait des savans que de la science, parce qu'ils ne vivaient qu'avec leurs livres. On veut aujourd'hui que la science soit parée, et que les émules de Cicéron et de Tacite soient, à l'exemple de ces grands hommes, aussi aimables dans le monde que profonds dans leur cabinet. J'avoue encore qu'un homme de lettres a besoin de la société, même pour ses propres travaux, et que ce n'est peut-être que d'une application trop continue à l'étude, que résultent cette tension et cette roideur qui ont été reprochées au style de M. Leuliette. Mais, dépourvu de toute espèce d'éducation et contraint de vivre long-tems comme un simple mercenaire, pouvait-il, dans la maturité de l'âge, réformer le pli de la nature et de l'habitude? En sacrifiant aux Grâces, ne les aurait-il point effarouchées? Au reste, il compensait amplement par le fond ce qui lui manquait par les formes. Sa franchise, sa candeur étaient chères à ses amis; son extrême obligeance était précieuse à tous ceux qui avaient besoin du secours d'une plume exercée.

Livré tout entier au travail de la lecture ou de la composition, M. Leulliette était de la plus grande incurie pour sa personne et ses affaires domestiques. Les économies qu'il aurait pu faire pendant plusieurs années qu'il occupa la chaire de professeur à l'école centrale, lui furent enlevées par une femme qui lui servait de gouvernante. Si, dans les derniers tems de sa vie, la personne qui lui avait déjà montré l'affection d'une seconde mère, n'avait pris soin de lui, il se serait souvent trouvé sans vêtement et sans pain. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance qu'il avait avec le bon La Fontaine. Sa générosité égalait son insouciance. On était obligé de le traiter comme un enfant, et de ne pas laisser d'argent à sa disposition, parce qu'il l'aurait aussitôt distribué aux premiers pauvres qui le lui auraient demandé. Ne possédant plus rien, il donnait ce qu'il espérait posséder un jour;

Digitized by Google

Peu de tems avant sa mort, il apprit qu'on allait traîner en prison un malheureux ouvrier de sa connaissance, pour une dette de 200 fr. qu'il ne pouvait acquitter; il courut aussitôt l'arracher des mains de ses créanciers, en promettant de les payer sur le produit d'un ouvrage qui était à l'impression, et qui va paraître incessamment.

Plusieurs personnes, en considérant les peines de toute espèce dont la vie de M. Leuliette fut tissue, ont regretté que cet infortuné ne se fût pas livré entiérement, comme son père, au métier de serrurier. Il n'est pas douteux que son intérêt personnel n'eût infiniment gagné à ce changement d'état. Mais il lui aurait fallu pouvoir au moins manier la lime et le marteau; et c'est de quoi il était absolument incapable. Sa gaucherie naturelle était au-dessus de toute expression.

Cette inaptitude, qui s'étendait à toute espèce d'usage, soit des mains, soit des pieds, était incorrigible comme sa structure et son organisation desquelles elle dépendait.

Mais si la mort de cet homme extraordinaire n'est pas une perte pour la serrurerie, elle en est une pour la littérature. Le prix qu'il avait continuellement devant les yeux est celui qui a produit les grands hommes dans tous les genres, la gloire. Plusieurs ouvrages roulaient dans sa tête pour lesquels il avait déjà fait un ample répertoire de lectures qu'il augmentait encore chaque jour. Ce n'était pas du pain et des spectacles, mais du pain et sa plume qu'il lui fallait; et sans doute celle-ci eût beaucoup profité, si l'autre eût été plus assuré.

M. Leulliette était fils unique. Sa mère, qu'il aimait tendrement et dont il était le trop faible appui, reste sans secours, infirme et aveugle, à l'âge de 75 ans. Son seul espoir désormais sera dans le produit des manuscrits que son fils a laissés.

J. Mosneron.

Sur un point de versification.

Dans le *Mercure* du 31 décembre dernier, on a relevé, comme incorrect, ce vers de M. Fayolle :

Ailleurs, rangés autour d'un repas somptueux;

parce que, dit-on, la préposition séparée de son substantif forme une mauvaise césure. Je crois que cette observation n'est pas applicable au vers dont il s'agit, et voici pourquoi. Qu'on me pardonne seulement les expressions grammaticales dont je vais être obligé de me servir.

Digitized by Google

On peut distinguer deux espèces de prépositions, les unes simples, les autres composées : ces dernières sont ordinairement formées d'un nom ou d'un adverbe, et du petit mot *de*, qui alors est la seule véritable préposition. Il est de toute vérité qu'un vers ne vaut rien, lorsque le premier hémistiche finit par une préposition simple, et que le second commence par le complément de cette préposition : ainsi tout le monde blâmera justement les vers construits comme celui-ci :

On attaqua, *pendant* la nuit la plus obscure.

Mais il n'en est pas ainsi, quand la préposition est composée ; car alors le mot qui la suit n'est réellement le complément que du petit mot *de*. Par exemple, dans ces mots *autour de la montagne*, qui ne voit que cette expression, *autour*, est composée de l'article particule *au*, et du nom, qu'on appelle substantif, *tour*, après lequel on ajoute *de*, qui seul a pour complément *la montagne*? la phrase se construit donc alors, comme avec tout autre nom ; par exemple, *au sommet* : or, personne ne condamnerait ce vers :

Il arrive *au sommet de* la montagne sainte ;

On ne doit donc pas non plus désapprouver cet autre :

Nous attendions *autour de* la montagne sainte,

ni, par conséquent, celui de M. Fayolle.

C'est une bonne fortune, dans une discussion comme celle-ci, que d'avoir de son côté l'autorité d'un grand poëte, et Racine a dit :

Ils s'arrêtent *non loin de* ces tombeaux antiques.

Cette expression, *non loin de*, forme une préposition composée de la même espèce que celle-ci : *au travers de*, *auprès de*, *au-delà de*, *autour de* ; c'est-à-dire que la véritable préposition, celle dont le mot qui suit est le vrai complément, est le petit mot *de*.

Au reste, j'avoue que j'ai eu long-tems, sur ces sortes de vers, le même scrupule que l'estimable critique qui a donné lieu à ces observations ; mais quand je me suis aperçu qu'ils ne blessaient ni la langue, ni la clarté, ni l'harmonie, je me suis rappelé le conseil donné par Voltaire, qui s'y connaissait, de ne point trop gêner notre versification, déjà suffisamment entravée. J. P.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

AUTRICHE. — *Vienne, 7 janvier.* — On vient de recevoir une relation détaillée sur les événemens de Constantinople, relation qui diffère de toutes celles qu'on a publiées jusqu'à présent. La voici :

« La nuit du 14 novembre, 26e jour du *rahmazan*, regardé, par les musulmans, comme une époque très-sainte, parce qu'ils croient que l'Alcoran est tombé du ciel cette nuit-là, le grand-visir Mustapha-Barayctar resta long-tems avec le mupliti, occupé de pieuses méditations. Lorsqu'au milieu des ténèbres il retournait à son palais, qui faisait partie des bâtimens extérieurs du sérail, il aperçut plusieurs attroupemens de janissaires qui faisaient mine de vouloir s'opposer à son passage. Mustapha les fit disperser par les seimens qui l'accompagnaient, et rentra chez lui. La nuit suivante, il y eut un grand incendie dans la ville.

» Accoutumés à voir paraître dans de semblables occasions le grand-seigneur ou du moins le grand-visir, les janissaires s'imaginèrent que Mustapha-Barayctar tomberait dans leurs mains; ils se préparaient à le poignarder, lorsque, pour maintenir l'ordre, ils se présenterait avec une escorte peu nombreuse; mais le grand-visir ne donna point dans le piége. Les mécontens éclatèrent le lendemain; tous les janissaires et tous les musulmans de la vieille roche s'insurgèrent : « A » bas les novateurs; à bas les seimens et le nizamigedid ! » était leur cri de guerre. Ils attaquèrent avec une extrême rapidité le palais de Mustapha-Barayctar, et s'en rendirent maîtres, malgré la résistance que leur opposèrent les seimens. Voyant tous ses défenseurs succomber, le grand-visir se retira dans un bâtiment voisin, construit en pierres de taille, et où il avait fait mettre en réserve une grande quantité de poudre; il s'y défendit tout seul en tirant sur les janissaires beaucoup de coups de fusil et de pistolets; lorsqu'il vit qu'il ne pouvait plus résister à la multitude qui pénétrait dans la maison, il mit le feu à la poudre et se fit sauter en l'air avec quelques centaines d'ennemis.

» Cependant, le nouveau grand-amiral, Ramis-Pacha, le reis-effendi, Ghalib-Effendi, Cadi, pacha de Conic, connu

Digitized by Google

par ses anciens combats entre les janissaires et beaucoup d'autres partisans du nouveau système, déterminèrent le grand-seigneur Mahmud à declarer que, malgré la mort de Barayctar (à laquelle d'ailleurs on refusait de croire), le gouvernement maintiendront les principes du nizami-gedid. « Eh bien, dirent les janissaires, nous verrons à qui restera » la victoire. » Et sur le champ, en brandissant leurs sabres, ils se disposèrent à donner l'assaut au sérail; mais un rénégat hongrois, Soliman-Aga, repoussa trois fois leurs attaques, leur tua plus de 3000 hommes, les chassa de tous les postes où ils s'étaient retranchés, prit d'assaut leur nouvelle caserne, où ils se défendirent avec opiniâtreté, et les poursuivit jusqu'aux environs de la *Colonne-Brûlée*.

» En même tems, Cadi-Pacha fit continuellement passer des troupes de Scutari en Asie. Les janissaires se réfugièrent dans la maison du nouvel aga qu'ils venaient d'élire, après avoir massacré l'ancien, qui étant partisan de Barayctar, avait cherché à les ramener à l'ordre. La flotte commença aussitôt à tirer sur cette maison; mais la mauvaise direction du feu en fit tomber tout l'effet sur les maisons voisines. Irrité par cette circonstance, et instruit de la mort de Mustapha-Barayctar, le peuple prit parti pour les janissaires, dans l'espoir de mettre fin aux troubles. Le sérail fut de nouveau assailli. Une nouvelle sortie fit reculer la multitude insurgée; mais malheureusement, Soliman-Aga reçut une blessure mortelle. Sa mort découragea les seimens ou soldats exercés à l'européenne, et personne ne se présenta pour le remplacer.

» Le sérail allait être forcé; l'ordre fut envoyé à la flotte de cesser son feu.

» La mort du sultan Mustapha IV est confirmée. Peu d'heures après, un hérault annonça au peuple qu'une de ses femmes était accouchée d'un prince. Depuis l'église de S^te^-Sophie jusqu'à l'Hyppodrome, plusieurs milliers de maisons ont été réduites en cendres. Le cadavre de Mustapha-Barayctar ayant été retiré du milieu des débris, a été pendu par les pieds; auprès sont affichés les noms de ses deux amis, Ramis-Pacha, grand amiral, et Cadi-Pacha. »

Mustapha était surnommé *Baï-ractar*, (porte-drapeau) parce que, dans une campagne contre les Russes, il avait été reprendre un drapeau au milieu d'un bataillon.

Digitized by Google

(INTÉRIEUR.)

Paris, 20 *Janvier*.

25^me^ BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Benavente, le 5 janvier 1809.

La tête de la division Merle, faisant partie du corps du duc de Dalmatie, a gagné l'avant-garde dans la journée du 3 de ce mois.

A quatre heures après-midi, elle s'est trouvée en présence de l'arrière-garde anglaise qui était en position sur les hauteurs de Prieros, à une lieue devant Villa-Franca, et qui était composée de 5000 hommes d'infanterie et 600 chevaux. Cette position était fort belle et difficile à aborder. Le général Merle fit ses dispositions. L'infanterie s'approcha, on battit la charge, et les Anglais furent mis dans une entière déroute. La difficulté du terrain ne permit pas à la cavalerie de charger, et l'on ne put faire que 200 prisonniers. Nous avons eu une cinquantaine d'hommes tués ou blessés.

Le général de brigade Colbert, commandant la cavalerie de l'avant-garde, s'était avancé avec les tirailleurs de l'infanterie pour voir si le terrain s'élargissait et s'il pouvait former sa cavalerie. Son heure était arrivée; une balle le frappa au front, le renversa, et il ne vécut qu'un quart d'heure. Revenu un moment à lui, il s'était fait placer sur son séant, et voyant alors la déroute complète des Anglais, il dit: « Je suis » bien jeune encore pour mourir, mais du moins ma mort est digne d'un » soldat de la Grande-Armée, puisqu'en mourant je vois fuir les der- » niers et les éternels ennemis de ma patrie. » Le général Colbert était un officier d'un grand mérite.

Il y a deux routes d'Astorga à Villa-Franca. Les Anglais passaient par celle de droite, les Espagnols suivaient celle de gauche; ils marchaient sans ordre; ils ont été coupés et cernés par les chasseurs hanoriens. Un général de brigade et une division entière, officiers et soldats, ont mis bas les armes. On lui a pris ses équipages, dix drapeaux et six pièces de canon.

Depuis le 27, nous avons déjà fait à l'ennemi plus de dix mille prisonniers, parmi lesquels sont quinze cents Anglais. Nous lui avons pris plus de quatre cents voitures de bagages et de munitions, quinze voitures de fusils, ses magasins et ses hôpitaux de Benavente, Astorga et Bembibre. Dans ce dernier endroit, le magasin à poudre qu'il avait établi dans une église, a sauté.

Les Anglais se retirent en désordre laissant ainsi leurs magasins, leurs blessés, leurs malades, et abandonnant leurs équipages sur les chemins. Ils éprouveront une plus grande perte encore, et s'ils parviennent à s'embarquer, il est probable que ce ne sera qu'après avoir perdu la moitié de leur armée.

S. M. informée que cette armée était réduite au-dessous de 20.000 hommes a pris le parti de porter son quartier-général d'Astorga à Benavente où elle restera quelques jours, et d'où elle ira occuper une position centrale à Valladolid, laissant au duc de Dalmatie le soin de détruire l'armée anglaise.

On a trouvé dans les granges beaucoup d'anglais qui avaient été pendus par les Espagnols. S. M. a été indignée; elle a fait brûler les granges. Les paysans, quelque soit le ressentiment dont ils sont animés, n'ont pas le droit d'attenter à la vie des traînards de l'une ou de l'autre armée.

Digitized by Google

S. M. a ordonné de traiter les prisonniers anglais avec les égards dûs à des soldats qui, dans toutes les circonstances, ont manifesté des idées libérales et des sentimens d'honneur. Informée que dans les lieux où les prisonniers sont rassemblés, et où se trouvent dix espagnols contre un Anglais, les Espagnols maltraitent les Anglais et les dépouillent, elle a ordonné de séparer les uns des autres, et elle a prescrit, pour les Anglais, un traitement tout particulier.

L'arrière-garde anglaise en acceptant le combat de Prieros avait espéré donner le tems à la colonne de gauche, composée pour la plus grande partie d'Espagnols, de faire sa jonction à Villa-Franca. Elle comptait aussi gagner une nuit pour rendre plus complète l'évacuation de Villa-Franca.

Nous avons trouvé à l'hôpital de Villa-Franca 300 Anglais malades ou blessés. Les Anglais avaient brûlé dans cette ville un grand magasin de farine et de bled; ils y avaient détruit beaucoup d'équipages d'artillerie et tués cinq cents de leurs chevaux. On en a déjà compté 1600 laissés morts sur les routes.

Le nombre des prisonniers est assez considérable et s'accroît de moment en moment. On trouve dans toutes les caves de la ville des soldats anglais morts-ivres.

Le quartier-général du duc de Dalmatie était le 4 au soir à 10 lieues de Lugo.

Le 2, S. M. a passé en revue, à Astorga, les divisions Laborde et Loison qui formaient l'armée de Portugal. Ces troupes voient fuir les Anglais et brûlent du désir de les joindre.

S. M. a laissé en réserve à Astorga le corps du duc d'Elchingen qui a son avant-garde sur les débouchés de la Galice et qui est à portée d'appuyer, en cas d'événement, le corps du duc de Dalmatie.

On a reçu la confirmation de la nouvelle de l'arrivée du général Gouvion-Saint-Cyr avec le 7e corps à Barcelonne. Il y est entré le 17. Le 15 il avait rencontré à Linas les troupes commandées par les généraux Reding et Vives et les avait mises dans une entière déroute. Il leur a pris 6 pièces de canon, 30 caissons et 3,000 hommes. Moyennant la jonction du 7e corps avec les troupes du général Duhesme, nous avons une grosse armée à Barcelone.

Lorsque S. M. était à Tordesillas, elle avait son quartier-général dans les bâtimens extérieurs du couvent royal de Sainte-Claire. C'est dans ces bâtimens que s'était retirée et qu'est morte la mère de Charles-Quint, surnommée Jeanne la folle. Le couvent de Sainte-Claire a été construit sur un ancien palais des Maures, dont il reste un bain et deux salles d'une belle conservation. L'abbesse a été présentée à l'Empereur. Elle est âgée de 75 ans, et il y avait 65 ans qu'elle n'était sortie de sa clôture. Cette religieuse parut fort émue lorsqu'elle en franchit le seuil; mais elle entretint l'Empereur avec beaucoup de présence d'esprit, et elle obtint un grand nombre de grâces pour tout ce qui l'intéressait.

26me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Valladolid, le 7 janvier 1809.

Le général Gouvion-Saint-Cyr, aussitôt après son entrée à Barcelonne, s'est porté sur Lobregat, a forcé l'ennemi dans son camp retranché, lui a pris 25 pièces de canon, et a marché sur Tarragone, dont il s'est emparé. La prise de cette ville est d'une grande importance.

Les rapports du général Duhesme et du général Saint-Cyr contiennent le détail des événemens militaires qui ont eu lieu en Catalogne jusqu'au

Digitized by Google

21 décembre. Ils font le plus grand honneur au général Saint-Cyr. Tout ce qui s'est passé à Barcelonne est un titre d'éloge pour le général Duhesme, qui a déployé autant de talent que de fermeté.

Les troupes du royaume d'Italie se sont couvertes de gloire : leur bell conduite a sensiblement touché le cœur de l'Empereur. Elles sont, à la vérité, composées pour la plupart des corps formés par S. M. pendant la campagne de l'an 5. Les vélites italiens sont aussi sages que braves : il n'ont donné lieu à aucune plainte, et ils ont montré le plus grand courage. Depuis les Romains, les peuples d'Italie n'avaient pas fait la guerre en Espagne. Depuis les Romains, aucune époque n'a été si glorieuse pour les armes italiennes.

L'armée du royaume d'Italie est déjà de 80,000 soldats et de bons soldats. Voilà les garans qu'a cette belle contrée de n'être plus le théâtre de la guerre.

S. M. a porté son quartier-général de Benavente à Valladolid.

Elle a reçu aujourd'hui toutes les autorités de la ville. Dix des plus mauvais sujets de la dernière classe du peuple ont été passé par les armes. Ce sont les mêmes qui avaient massacré le général Cevallos, et qui pendant si long-tems ont opprimé les gens de bien.

S. M. a ordonné la suppression du couvent des Dominicains, dans lequel un Français a été tué.

Elle a témoigné sa satisfaction au couvent de San Benito, dont les moines sont des hommes éclairés qui, bien loin d'avoir prêché la guerre et le désordre, de s'être montrés avides de sang et de meurtre, ont employé tous leurs soins et consacré les efforts les plus courageux à calmer le peuple et à le ramener au bon ordre. Plusieurs Français leur doivent la vie. L'Empereur a voulu voir ces religieux, et lorsqu'il a appris qu'ils étaient de l'ordre des Bénédictins, dont les membres se sont toujours illustrés dans les lettres et dans les sciences, soit en France, soit en Italie, il a daigné exprimer la satisfaction qu'il éprouvait de leur avoir cette obligation.

En général, le clergé de cette ville est bon. Les moines vraiment dangereux sont ces dominicains fanatiques qui s'étaient emparés de l'Inquisition, et qui, ayant baigné leurs mains dans le sang d'un Français, ont eu la lâcheté sacrilége de jurer sur l'Evangile que l'infortuné dont on leur demandait compte n'était point mort et avait été conduit à l'hôpital, et qui ensuite ont avoué qu'après qu'il eut été privé de la vie, on avait jeté son corps dans un puits, où on l'a en effet trouvé. Hommes hypocrites et barbares, qui prêchez l'intolérance, qui suscitez la discorde; qui excitez à verser le sang, vous n'êtes pas les ministres de l'Evangile! Le tems où l'Europe voyait sans indignation célébrer par des illuminations dans les grandes villes le massacre des Protestans, ne peut renaître. Les bienfaits de la tolérance sont les premiers droits des hommes elle est la première maxime de l'Evangile, puisqu'elle est le premier attribut de la charité. S'il fut une époque où quelques faux docteurs de la religion chrétienne prêchaient l'intolérance, alors ils n'avaient pas en vue les intérêts du Ciel, mais ceux de leur influence temporelle; ils voulaient s'emparer de l'autorité chez des peuples ignorans. Lorsqu'un moine, un théologien, un évêque, un pontife prêche l'intolérance, il prêche sa propre condamnation, il se livre à la risée des nations.

Le duc de Dalmatie doit être ce soir à Lugo. De nombreuses colonnes de prisonniers sont en marche pour se rendre ici.

Le général de brigade Davenay s'est porté, avec 500 chevaux, sur Toro. Il a rencontré deux ou trois cents hommes, restes des débris de l'insurrection ; il les a chargés et en a tué ou pris le plus grand nombre. Le colonel des hussards hollandais a été blessé dans cette charge.

Digitized by Google

27me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Valladolid, le 9 janvier 1809.

Après le combat de Prieros contre l'arrière-garde anglaise, le duc de Dalmatie jugea nécessaire de déposter promptement l'ennemi du col de Piedra-Filla. Il fit une marche très-longue et il en recueilli le fruit. Il prit 1500 Anglais, 5 pièces de canon, beaucoup de caissons; il obligea l'ennemi à détruire considérablement d'affûts, de voitures de bagages et de munitions. Les précipices étaient remplis de ces débris. Le désordre était tel que les divisions Lorge et Lahoussaye ont trouvé parmi les équipages abandonnés des voitures remplies d'or et d'argent; c'était une partie du trésor de l'armée anglaise. On évalue ce qui est tombé entre les mains des divisions à deux millions.

Le 4 au soir, l'avant-garde de l'armée française était à Castillo et à Nocedo.

Le lendemain 5, l'arrière-garde ennemie a été rencontrée à Puente de Ferreiya au moment où elle fesait une fougasse pour faire sauter le pont, une charge de cavalerie a rendu cette tentative inutile. Il en a été de même au pont de Cruciel.

Le 5 au soir, les divisions Lorge et Lahoussaye était à Constantin, et l'ennemi à peu de distance de Lugo.

Le 6, le duc de Dalmatie s'est mis en marche pour arriver sur cette ville.

L'armée anglaise souffre considérablement; elle n'a presque plus de munitions et de bagages, et la moitié de sa cavalerie est à pied. Depuis le départ de Bénavente jusqu'au 5 de ce mois, on a compté sur la route 1800 chevaux anglais tués.

Les débris du corps de la Romana errent par-tout. Dans la journée du 1er janvier, le 8e régiment de dragons chargea un carré d'infanterie espagnole et le culbuta. Les régimens du Roi, de Mayorca, d'Ibernia, de Barcelonne et de Naples ont été faits prisonniers.

Le général Maupetit ayant rencontré du côté de Zamora, avec sa brigade de dragons, une colonne de huit cents fuyards, l'a chargée et dispersée, et en a pris ou tué la plus grande partie.

Les paysans espagnols de la Galice et du royaume de Léon sont impitoyables pour les traînards anglais. Malgré les sévères défenses qui ont été faites, ont trouve tous les jours beaucoup d'Anglais assassinés.

Le quartier-général du duc d'Elchingen est à Villa-Franca, sur les confins de la Galice et du royaume de Léon.

Le duc de Bellune est sur le Tage.

Toute la garde impériale se concentre à Valladolid.

Les villes de Valladolid, de Palencia, de Ségovie, d'Avila, d'Astorga, de Léon, etc., envoient de nombreuses députations au roi. La fuite de l'armée anglaise, la dispersion des restes des armées de la Romana et d'Estramadure, et les maux que les troupes des différentes armées font peser sur le pays, rallient les provinces autour de l'autorité légitime.

La ville de Madrid s'est particulièrement distinguée. Les procès verbaux constatant le serment prêté devant le Saint-Sacrement par 28,700 chefs de famille ont été mis sous les yeux de l'Empereur. Les citoyens de Madrid ont promis à S. M., que si elle place sur le trône le roi son frère, ils le seconderont de tous leurs efforts, et le défendront de tous leurs moyens.

Digitized by Google

ANNONCES.

Les Tombeaux de Saint-Denis, et *l'Héroïsme de la piété fraternelles*, élégies par M. Treneuil. — Nouvelle édition, revue et corrigée avec soin. — Un vol. in-8° de 104 pages, caractères cicero neuf, imprimé sur papier grand-raisin fin double. — Prix, 2 fr.; en pap. vélin superfin, 4 fr. — Chez Deutu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3.

La seconde édition d'*Amélie* ou *l'Héroïsme de la piété fraternelle*, est réunie dans ce petit volume, à la 4me édition des *Tombeaux de Saint-Denis*. Ces deux Elégies, d'un genre neuf, et qui ont eu un très-grand succès, n'ont plus besoin d'éloges.

On trouve, à la suite des Elégies, un fragment imité de l'*Aminte* du Tasse. C'est le délicieux morceau *All'ombra d'un bel faggio*, etc. Ce fragment a toute la douceur, la mollesse de l'original. En faisant succéder à des scènes sombres et mélancoliques, des tableaux de paix et de volupté, M. de Treneuil prouve qu'il a plus d'une corde à sa lyre; qu'il n'est pas seulement le poëte de la Tristesse et des Regrets, qu'il pourrait l'être aussi de l'Amour et du Bonheur.

Bulletin de Pharmacie, rédigé par MM. Parmentier, Cadet, Planche, Boullay, Boudet et Destouches.

Ce journal, désiré par tous ceux qui professent une des branches de l'art de guérir, paraîtra tous les mois a dater du 1er janvier. Chaque cahier est de 48 pages grand in-8°. Il contiendra des Mémoires et Observations nouvelles sur la pharmacologie, la pharmacie pratique, la chimie pharmaceutique, la matière médicale, l'hygiène publique, des extraits d'ouvrages nouveaux sur les sciences, et des analyses de remèdes secrets.

La réputation des rédacteurs garantit le bon choix des articles qu'ils admettront, et leur talent fait désirer qu'ils y insèrent souvent le résultat de leurs propres recherches.

On s'abonne à Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

L'abonnement au *Bulletin de pharmacie*, franc de port dans tout l'Empire français, est de 12 fr. par an, et de 7 fr. pour six mois. — Pour les pays hors de France, on ajoute 1 fr. 80 cent. pour le port double.

De la Formation et de la Décomposition des Corps. — Un vol. in-8° de près de 600 pages, caractères petit-romain, avec figures. — Prix, br., 6 fr., et 8 fr. franc de port. — Chez Delance et comp., imprimeurs-libraires, rue des Mathurins-St.-Jacques, hôtel Cluny.

Quelle est la cause de la dilation, de la liquéfaction, de l'expansion? quelle est la cause de la combustion qui décompose, du feu, de la flamme

Digitized by Google

et de la lumière qui en jaillissent? quelle est la cause des dissolutions qui décomposent pour se recomposer sous des formes nouvelles? La chimie fait l'analyse des corps par la différence des affinités, et c'est l'expérience qui lui a fait connaître cette différence, mais elle n'en connaît pas les causes; c'est à ces causes que l'auteur essaie de remonter. En remontant à ces causes il a cru y reconnaître celle de la formation du Soleil, de la Terre et des Corps célestes, de leurs mouvemens respectifs, et de leurs relations entr'eux; celle de la formation des substances infiniment variées qui les composent: c'est donc la cause de tous les phénomènes de la Nature que l'auteur essaie de développer dans cet Ouvrage.

Collection complète du *Moniteur*, jusqu'au 31 décembre 1808, avec l'histoire des Etats-Généraux, qui lui sert d'introduction, et le Dictionnaire analytique de Girardin. — Quarante-un volumes in-folio, demi-reliure. A vendre au bureau des postes d'Arras.

Aux Rédacteurs du Mercure.

Messieurs, daignez permettre que par la voie de votre journal, je prévienne les acquéreurs de l'*Histoire de France de Velly*, et de ses continuateurs, que près de quatre cents personnes, en m'écrivant au sujet de mon *Histoire de France*, publiée in-8°, ayant témoigné leur désir que la seconde partie de cet ouvrage depuis la naissance de Henri IV, jusqu'à la mort de Louis XIV, fût imprimée in-12, pour se coordonner avec les trente volumes dont ils sont possesseurs, je me suis décidé à leur donner satisfaction.

Ce livre imprimé en caractères neufs, sur la même sorte de papier employé aux derniers volumes de Garnier, sera orné de gravures en taille-douce, par M. David, et en particulier des portraits de Henri IV, de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Il paraîtra de deux en deux volumes. — Prix, 6 fr. les deux volumes, et 8 fr. par la poste port payé. — On ne pourra s'adresser qu'a moi. Les deux premiers volumes ont paru le 17 janvier, les autres paraîtront de mois en mois. Si les personnes qui m'ont engagé à faire cette édition, sont exactes à retirer les exemplaires à mesure qu'ils sortiront de sous presse, l'ouvrage entier sera terminé en moins d'un an.

Je vous présente mes hommages, DÉSODOARS,
impasse Sainte-Marine, en la Cité, près le parvis Notre-Dame, n° 4.

ERRATUM du N° 392.

Dans la Chanson de M. *de Jouy*, au second couplet, *page* 55, vers 2,

J'aime après le clinquant du Tasse;

lisez :

J'aime assez le clinquant du Tasse.

Page 76, ligne 18, indistinctement, *lisez :* instinctivement.
Ibid., ligne 4 de la note, dont on *les* loue, *lisez :* dont on *le* loue.

Digitized by Google

(N° CCCXCIII.)

(SAMEDI 28 JANVIER 1809.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LA VIE HUMAINE (1).

STANCES.

SONGE vain, qu'on nomme la vie,
Eclair qui luis et disparais,
Le philosophe t'apprécie,
Vit sans crainte et meurt sans regrets.

Je veux (comme dans un optique)
Dans le miroir des fictions,
Observer le tableau magique
De tes changeantes visions.

Quelle est cette joyeuse fée,
Dansant, riant à tout propos?
Une marotte est son trophée:
Sa main agite des grelots.

(1) Tous les amateurs de vers savent par cœur les stances chagrines de J. B. Rousseau :

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!

Celles-ci présentent le même sujet plus développé et traité plus en grand.

K

Digitized by Google

Toujours légère, toujours vive,
Un vain caprice la conduit.
Voyez sa surprise naïve ;
Tout l'amuse, rien ne l'instruit.

Partageant sa vaine surprise,
Jouet de ses vivacités,
Errant de méprise en méprise,
Un enfant court à ses côtés.

Guide étourdi du premier âge,
Folie, ah ! ne te vois-je pas ?
Oui, c'est toi : l'enfance volage
Te suit de faux pas en faux pas.

Quel autre enfant vois-je paraître
Couronné de myrthes fleuris ?
C'est un Dieu ; sans doute il doit l'être :
J'en juge à son divin souris.

Chasseur ailé, d'un vol rapide,
Il poursuit qui veut l'éviter :
La flèche en main, son arc perfide
Perce qui veut lui résister.

Sur ses pas, chargé de sa chaîne,
Enivré de son doux poison,
Un captif qu'à son char il traîne,
Insulte à la libre raison.

La jeunesse est ce fol esclave ;
Ce tyran si doux, c'est l'amour.
Il se rit du sage et du brave,
Sûr d'en triompher tour à tour.

De cette scène si changeante
Combien l'aspect est fugitif !
Un nouvel acteur se présente,
Triste, soucieux, et pensif.

A chaque pas il s'inquiète ;
Il désire, il espère, il craint.
Le passé fuit, il le regrette,
Le présent arrive ; il s'en plaint.

Quel spectre à l'œil creux, au front sombre,
Sans cesse attaché sur ses pas.

Digitized by Google

Marche après lui comme son ombre,
L'obsède et ne le quitte pas ?

Emblême hélas ! trop véritable,
Pour moi ton sens n'est pas obscur.
Tu peins le couple inséparable
Du chagrin et de l'âge mûr.

Quoi ! voilà donc la vie humaine !
Ah ! je sens mon cœur oppressé.
Ciel, à mes yeux ferme la scène,
Ou rappelle au moins le passé.

Vœux superflus, la scène s'ouvre ;
Elle a rembruni ses couleurs.
Le dernier tableau se découvre ;
Je le vois et je fonds en pleurs.

La vieillesse au visage blême,
Le front ridé, les cheveux blancs,
(Hélas ? elle m'attend moi-même)
Chemine et se traîne à pas lents.

Santé, plaisir, amour, folie,
Loin d'elle se sont envolés :
Et tout le fardeau de la vie
Pèse sur ses reins accablés.

De tous les maux cruel remède,
La mort s'approche et la saisit.
Tout disparaît.... la nuit succède,
Ombre éternelle où tout finit.

Quel œil à travers ces ténèbres
Percera la nuit du tombeau ?
En vain de ces voiles funèbres
Ma main veut tirer le rideau.

O raison ! lumière obscurcie,
Tu me fais entrevoir un Dieu.
Adieu chimère de la vie,
Fumée, ombre, vapeur... adieu.

DESAINTANGE.

Digitized by Google

ENIGME.

Noctis fida comes, videor tamen æmula solis,
Hoc fugiente redux, hoc redeunte fugax.
Forma teres, niveusque color, micat aurea cerviz,
Tonsa, novum bifido concipit ore jubar.
Aspice quàm tenui discrimine pendeat anceps
Nostra salus! afflat vel levis aura necem.
Posthuma sum; genuère greges, propriæ que medullæ
Prodiga, disco aliis vivere, disco mori.

TRADUCTION.

Compagne de la nuit, et rivale du jour,
Le déclin du soleil annonce mon retour;
Je suis blanche de corps, ma taille est rondelette;
Le flanc d'un animal ma retraite.
Certain fer, employé par un doigt délicat,
Réveille ma langueur et soutient mon éclat.
Ce n'est pas tout, lecteur, un souffle me fait tort;
L'haleine du zéphir peut me causer la mort;
Quoique pour exister je la donne à mon père,
L'utilité m'absout d'un meurtre involontaire.
Le besoin des mortels m'occupe constamment;
Je ne vis que pour eux, et meurt en les servant.

S.....

LOGOGRIPHE.

Le tems qui change tout, je crois,
M'a rendu (la chose est nouvelle),
Et plus agréable et plus belle,
Que je ne l'étais autrefois.
L'étranger me voit et m'admire;
Son ame et ses yeux réjouis,
Oublient au sein de mon empire,
Ses pénates et son païs.
Mon chef ôté, l'air qu'on enferme
Peut causer ma mauvaise odeur,
Qui n'est pourtant pas puanteur,
Si je définis bien le terme.
Mon chef remis, ma queue en bas;

Digitized by Google

Je brille au milieu des combats,
Et suis un nom cher à la gloire :
Commandé par Napoléon,
Comme jadis sous Pharamond,
Toujours je marche à la victoire.
Enfin l'heur de mon être entier,
Me vient du héros que j'adore !
Je ne fais plus qu'un vœu dernier,
C'est qu'il vive long-tems encore.
Puisse le juste ciel m'entendre, et m'exaucer :
La veuve de cent rois ne peut plus s'en passer.

FÉLIX MERCIER DE ROUGEMONT (Doubs).

CHARADE.

Il faut pour se vêtir acheter mon premier,
L'homme de mon entier fait sortir mon dernier.

*Mots de l'*ÉNIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Hier.*

Celui du Logogriphe est *Janvier*, dans lequel on trouve *an*, *vie*, *Jean*, *vin*, *âne*, *Var*, *van*, *Vire*, *ire*, *ver*, *navire*, *rive*, *venir*, *rave*, *ravin* et *ré.*

Celui de la Charade est *Tu-renne.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

LE PREMIER MOUVEMENT.

NOUVELLE.

DANS une ville de province, peu considérable, vivait un jeune homme nommé Clainville. Sa figure était agréable, non qu'elle fût belle, mais sa physionomie pleine d'expression annonçait une ame franche, élevée et sensible ; aussi n'était-elle pas trompeuse, et quand on citait quelques traits de désintéressement et de générosité, chacun disait aussitôt : oh ! ce trait là est de Clainville, nous le reconnaissons. Si quelqu'un racontait un événement assez extraordinaire pour

Digitized by Google

trouver des incrédules, il n'avait qu'à ajouter : je le tiens de Clainville, dès cet instant il n'y avait plus de doute, le fait était avéré. Cet aimable jeune homme jouissait de l'estime et de l'amitié de tout le monde, et pourtant il n'était pas riche. Mille écus de rente, voilà tout ce qu'il possédait. Comment, diront nos égoïstes, comment se donne-t-on les airs d'être généreux avec mille écus de rente !.. mais laissons de côté l'égoïsme ; il ne doit point figurer dans ce tableau.

Clainville voyait très-souvent une vieille dame qui demeurait dans son voisinage et qui vivait dans la retraite. Madame de Mazières avait quatre-vingts ans passés ; elle supportait avec une vertueuse résignation les malheurs de son âge et ceux de sa situation. Elle avait perdu, par la révolution, une existence brillante et sur-tout un trésor bien plus précieux que la plus immense fortune. Au moment où la révolution commençait, cette excellente femme avait marié sa fille unique au comte de Verlac. Le comte avait passé dans un pays étranger ; il avait emmené sa femme, laissant à Mme de Mazières une fille âgée de trois ans, seul fruit d'un mariage formé sous de meilleurs auspices. M. et Mme de Verlac étaient morts loin de leur patrie, et Mme de Mazières, chargée du précieux dépôt qui lui retraçait l'image d'une fille tendrement aimée, avait longtems prodigué ses soins à la jeune Sophie, sur laquelle s'étaient concentrées toutes ses espérances, toutes ses affections. Mais son grand âge ne lui permettant pas de veiller elle même à l'éducation de cet enfant, elle s'en était séparée avec douleur. « Je dois la faire élever pour elle et non pour moi, disait-elle ; et la petite Sophie, confiée au zèle d'une amie intelligente, avait été envoyée dans une grande ville. La situation de Mme de Mazières n'était ni gaie ni brillante ; si elle avait eu des souvenirs agréables, ils étaient effacés par des souvenirs douloureux. « Qu'allait donc faire Clainville dans cette maison (me demanderez-vous peut-être) ? qu'allait-il y chercher ? » Le plaisir de consoler une femme malheureuse, de lui montrer qu'elle n'était pas abandonnée du monde entier, de lui prouver qu'il existe encore des ames bonnes et sensibles qui comptent pour quelque chose la vieillesse, le malheur et la vertu.

Cependant le torrent des dissipations qui sont presque des devoirs à son âge, l'empêcha pendant huit jours de rendre à Mme de Mazières ses soins. Honteux de sa négligence, il s'empresse de la réparer, et court chez sa respectable amie. Il trouve Mme de Mazières plongée dans de

Digitized by Google

sérieuses réflexions ; à l'aspect de Clainville, elle sort de sa rêverie, lui sourit avec bonté et lui reproche sa longue absence. Cependant, lui dit-elle avec beaucoup de grâce, il faut bien pardonner aux jeunes gens de nous oublier. Nous devons prendre sans compter les instans qu'ils nous donnent. Ah ! madame, répond Clainville, je ne vous ai point oubliée.... Je le crois, interrompt Mme de Mazières ; j'ai besoin de le croire, car je suis malheureuse.

A ces mots quelques larmes s'échappent de ses yeux ; le bon Clainville la regarde en silence, il est attendri. Eh quoi, madame, lui dit-il, vous serait-il arrivé quelque malheur nouveau. — Non. — Cependant ces larmes ?... — Elles ne coulent pas pour moi. — Vous m'effrayez. Mademoiselle votre fille... — Je pense à son sort. Tous ses malheurs sont dans l'avenir, mais dans un avenir prochain. Pauvre enfant ! bientôt elle n'aura plus de mère. — Que dites-vous ? — A mon âge, Clainville, on ne doit pas se faire illusion ; dans un an, dans un mois, dans huit jours, peut-être, je ne serai plus. Ma petite-fille, ma chère Sophie, sera seule au monde, sans soutien, sans protecteur, sans fortune. Cette idée me met au désespoir. Clainville voulut rassurer Mme de Mazières. Le ciel, lui dit-il, protégera votre Sophie. Il vous fera trouver un ami.... — Un ami ! mon cher Clainville ! vous jugez les hommes avec votre cœur. Ma fille est sans biens, et il n'existe plus d'amis désintéressés. — Il n'en existe plus, madame ! — Je n'en connais pas. — Vous m'oubliez donc ! s'écria Clainville avec la plus vive émotion et n'écoutant que le premier mouvement de son ame ; vous m'oubliez ; ma bonne foi vous est suspecte. — Calmez-vous, mon ami, interrompt à son tour Mme de Mazières ; je connais votre cœur, mais à votre âge, à vingt-cinq ans, comment serviriez-vous de protecteur à une jeune personne de seize ! — En devenant son époux ; oui, madame, accordez-moi sa main ; et je me charge de la protéger, de la rendre heureuse. — Vous demandez sa main ; et vous ne l'avez jamais vue ! — Qu'importe, si elle est malheureuse, si je puis être son appui ? — Mais vous savez qu'elle est sans fortune. — Eh ! si elle était riche aurait-elle besoin de moi ? — Aimable et bon jeune homme ! s'écrie Mme de Mazières, en versant des larmes de joie ; oui, je te la donne, c'est entre tes mains, entre les mains de la vertu qu'une mère mourante remet le dépôt que le ciel lui avait confié. Je vais écrire à ma fille, je vais lui mander que j'ai trouvé pour elle l'époux le plus

Digitized by Google

noble, le plus sensible et le plus délicat. Avant huit jours tu la verras, celle que tu promets d'épouser. Sans toi mes dernières pensées auraient été déchirantes; maintenant j'attendrai la mort avec résignation. Que ne te dois-je pas? que n'ai-je une fortune immense pour récompenser tant de grandeur et de générosité.

Clainville quitte cette tendre mère pour se dérober aux transports de sa reconnaissance. Il est sur le point de rentrer chez lui, lorsqu'il rencontre un homme qu'il estime beaucoup, qu'il voit souvent chez Mme de Mazières. M. de Fierval n'était point ce qu'on appelle dans le monde un homme brillant, mais un honnête homme. Il avait pris Clainville en amitié, et lui avait souvent promis de l'obliger à la première occasion favorable.

Sans indiscrétion, lui dit-il en l'abordant, puis-je vous demander d'où vous venez? vous avez l'air bien ému. — Madame de Mazières est dans une situation si malheureuse! — Vous croyez? — Elle m'a pénétré de tristesse. — En effet, je m'aperçois que vous êtes triste. — Allons, venez avec moi, je veux vous mener dans une société très-brillante, le grand monde vous dissipera. — Je n'en ai pas envie. — Vous avez tort, quand vous bouderiez tout l'univers, la bonne Mme de Mazières n'en serait ni plus riche ni plus heureuse. Venez avec moi, vous dis-je; si vous vous ennuyez, vous vous tiendrez à l'écart. Vous savez qu'il est bien aisé de trouver, quand on veut, la solitude dans le grand monde.

Clainville se laisse entraîner chez Mme de Verteuil, qui réunissait toutes les semaines une société nombreuse et bien choisie. Prenez garde à vous, lui dit Fierval en chemin; vous allez voir une jeune personne charmante, je vous en avertis. C'est la jeune Adelle de Jumilly. Sa mère a jugé à propos de quitter Paris et de venir se fixer dans notre ville, aux environs de laquelle son projet est d'acheter une terre de cent mille écus. Mme de Jumilly est une femme fort aimable, du meilleur ton, elle tiendra surement ici une maison excellente. Prenez bien garde à vous, sa fille est jolie.... C'est une rose dans toute sa fraîcheur.

Clainville fait peu d'attention à ce discours, et bientôt il arrive chez Mme de Verteuil. A peine est-il entré dans le salon que tous les hommes de son âge, ceux même d'un âge plus avancé n'attendent pas qu'il les prévienne; ils vont au-devant de lui, et il répond avec sa franchise ordinaire à tous les témoignages d'amitié qu'il reçoit. L'amour-propre,

Digitized by Google

même provincial, perd sa susceptibilité, et l'étiquette disparaît devant l'homme bon, simple et modeste, qui semble toujours prêt à accorder aux autres ce qu'il ne songe point à demander pour lui.

Les regards de Clainville se portent sur une réunion de jeunes et jolies femmes, et s'arrêtent avec complaisance sur une jeune personne qui les éclipse toutes. Elle rencontre par hasard les yeux de Clainville, elle baisse sa longue paupière et rougit. Clainville remarque cette aimable rougeur, et s'approchant de son ami : — Quelle est cette jeune personne? — Ah, ah, répond Fierval, vous vous en avisez! Vous la trouvez donc .... — Fort bien. — L'éloge est un peu froid, avouez qu'elle est charmante. C'est la jeune Adelle de Jumilly, dont je vous parlais tout à l'heure. Quoi! vous ne l'avez pas reconnue au portrait que je vous en ai fait; je suis donc un bien mauvais peintre. On dit autant de bien de son âme que de sa figure, et vous voyez ce que sa figure dit. Elle a reçu une éducation parfaite, son esprit est très-orné, mais il a conservé toute la grâce et toute l'ingénuité de l'enfance. Elle est d'une modestie!.. Elle a des talens très-agréables; eh bien, elle joue avec ses talens comme dans son enfance elle jouait avec sa poupée, sans en tirer plus de vanité. N'allez pas en devenir amoureux au moins.

Clainville sourit et ne répond rien. Il s'approche des femmes, se mêle à leur conversation, et montre cette sorte d'esprit que tout le monde aime, qui fait toujours l'éloge du caractère de celui qui le possède, cet esprit si rare qui vient de l'âme et qui consiste à peindre avec des couleurs vives, naturelles et variées, tous les sentimens qu'elle renferme. Plus on l'écoute et plus on veut l'entendre. Mme de Jumilly, sur-tout, semble prendre un vif intérêt à tout ce qu'il dit; elle cherche les moyens de causer seule un instant avec lui. Clainville se laisse entraîner par le désir de plaire, désir si naturel à son âge. Jamais il n'a paru plus aimable, quoique des distractions involontaires viennent souvent rompre le fil de sa conversation et conduire ses regards du côté de la jeune Adelle. Mme de Jumilly paraît enchantée, et s'approchant de M. de Fierval : ce jeune homme a bien de l'esprit, dit-elle. — Bon! répond Fierval, son esprit n'est rien, c'est son âme qu'il faut connaître. Clainville entend ces deux éloges, le premier le fait rougir, mais le second le réconcilie avec la louange.

Bientôt il s'approche des jeunes personnes et se livre à

Digitized by Google

leurs jeux avec un plaisir qu'il n'avait pas encore connu. Il est auprès d'Adelle, il peut suivre tous ses mouvemens, il peut entendre sa voix angélique. Comme il la regarde ! comme il l'écoute ! Ce n'est point de l'attention, il ne réfléchit pas. L'amour pour entrer dans son cœur, prend la forme la plus douce et la plus séduisante, la grâce et l'accent de l'innocence et de la candeur, et Adelle est de ces femmes qu'il suffit de voir un instant pour les aimer toute la vie. Sa physionomie a quelque chose de si pur, de si naturel et de si vrai qu'on devine sur le champ son ame. On la connaît dès le premier coup d'œil, on ne la connaîtrait pas mieux quand on la verrait long-tems. Le cœur de Clainville accoutumé à se livrer à tous ses mouvemens, est ouvert à la plus douce et à la plus impérieuse des passions. Il aime avant d'avoir réfléchi au danger d'aimer, à la promesse qu'il vient de faire. Le moment vient où la société se sépare. Il s'approche d'Adelle, il voudrait lui parler, il se trouble; et ses regards seuls expriment avec éloquence tout ce qui se passe dans son cœur.

Il rentre chez lui délicieusement préoccupé. Adelle est toujours présente à sa pensée. Il repasse vingt fois dans son imagination tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a dit dans cette soirée; il se retrace tous ses regards, toutes ses grâces, et jusqu'à ses moindres mouvemens. Une bonne partie de la nuit s'écoule dans cette douce rêverie. Clainville s'endort enfin; et il n'était pas encore levé à dix heures du matin, lorsque Fierval entra dans sa chambre. « Eh quoi ! lui dit-il, encore au lit ?— Le jour se levait quand j'ai fermé la paupière. — Une insomnie ! à merveille; je m'y attendais, mon ami, vous êtes amoureux. — Moi ! — Oui vous, et de l'aimable Adelle. — Amoureux d'Adelle.... Ces mots semblent réveiller le pauvre Clainville d'un long sommeil. Il se trouble, il rougit, il balbutie..... — Qui peut vous faire soupçonner ?.... — Eh bien, répond Fierval, voyez le grand crime ! — Non pas un crime, M. de Fierval, mais un grand malheur. — Oui, vraiment un grand malheur d'être amoureux d'une jeune personne charmante que l'on peut épouser quand on voudra. — Moi, l'épouser ! me croyez-vous assez ridicule pour élever ma prétention jusqu'à elle. — Et moi, Clainville, me croyez-vous assez peu de vos amis pour me supposer le désir de me moquer de vous ? Ecoutez-moi : je connais beaucoup et depuis long-tems madame de Jumilly, j'ai même été chargé par elle d'affaires très-importantes; j'étais avec elle en correspon-

Digitized by Google

dance réglée. Elle m'entretenait sans cesse de l'avenir de sa fille, et du désir qu'elle avait de la voir bien mariée. Ma fille, me mandait-elle, est assez riche pour deux, ce n'est donc point à la fortune que je m'attacherai. Mais si je trouve un jeune homme qui réunisse à toutes les qualités du cœur un esprit solide et une tournure agréable, ce sera lui qui fixera mon choix. » Elle me priait en même tems d'unir mes recherches aux siennes. Je vous avais promis, Clainville, de m'occuper de votre bonheur, je vous ai tenu parole. Je vous connais mieux que vous même, et je ne crois pas avoir trompé madame de Jumilly, en vous proposant pour l'époux de sa fille. Vous avez toutes les qualités qu'elle peut désirer. Hier au soir, elle m'a parlé avec enthousiasme de votre esprit et de votre caractère, et je suis convenu avec elle que je vous ferais part d'un projet qui pour être exécuté, n'a plus besoin que de votre consentement. — « Que de mon consentement ! ô ciel ! et je ne puis le donner, s'écria Clainville. » Tous deux gardent le silence. Fierval observe avec attention la physionomie du jeune homme sur laquelle se peignent mille passions diverses. « Non, non, répète Clainville en se promenant avec beaucoup d'agitation, non, je ne puis le donner. J'aime Mad^lle^ de Jumilly et je la refuse. » Alors il raconte au bon Fierval, les engagemens qu'il a pris la veille avec madame de Mazières. « Je n'ai pu voir, dit-il, je n'ai pu voir couler les larmes de cette femme respectable, sans en être profondément touché. Sur le bord du tombeau, elle voyait sa fille dans le plus affreux isolement, dans l'abandon et la misère. Elle ne demandait au ciel qu'un appui, qu'un protecteur pour cette jeune et malheureuse orpheline. Je n'ai rien calculé, j'étais trop ému pour raisonner, je n'ai suivi que le premier mouvement de mon cœur. J'ai demandé la main de Sophie. — Ainsi donc vous renoncez..... — A mon propre bonheur pour assurer celui d'un autre. — Décidément ? — N'en doutez pas. Voulez-vous qu'après avoir porté l'espérance et la joie dans le cœur de madame de Mazières, j'aille y plonger le poignard ? Voulez-vous que j'aille dire ?.... — Moi ! je ne vous conseille rien. A quoi bon donner des conseils à un homme qui ne suit et ne veut suivre que les premiers mouvemens de son cœur ? — Ah ! vous en auriez fait autant, je gage. — Ne gagez pas, mon cher ami; vous êtes un fou d'une espèce particulière. Tous les fous n'ont pas l'honneur de vous ressembler. Adieu, je suis fâché de n'avoir pu vous rendre service. — Quoi ! vous me

Digitized by Google

quittez ! vous êtes fâché contre moi. — Non, votre folie est assez belle pour obtenir son pardon, mais il faut que je porte votre réponse à madame de Jumilly. Je vais lui témoigner votre reconnaissance et vos regrets. — Ma reconnaissance, oui, dit vivement Clainville; pour des regrets, je n'en ai pas. Mon cœur est déchiré, sans doute, mais je ne puis avoir des regrets.

Fierval lui serre affectueusement la main, et s'éloigne.

Point de regrets ! Clainville, ta délicatesse t'abuse et ta générosité t'empêche de mesurer l'étendue de ton sacrifice. Des larmes cependant s'échappent de ses yeux, il les essuie; et se dit en souriant : « Il faut avouer que je suis bien fou. Quelle raison puis-je avoir de m'affliger ainsi? Je refuse une jeune personne charmante, il est vrai, mais à laquelle il ne m'est pas permis de prétendre. Ne suis-je pas irrévocablement lié par ma promesse? La parole donnée au malheur est la plus sacrée de toutes. Je suis marié. Oublions donc une passion qui ne vient que de naître, et qui, je l'espère, n'a pas encore poussé des racines assez profondes pour troubler mon repos et compromettre le bonheur de Sophie..... Pauvre Sophie ! fille infortunée de la plus tendre des mères, mon cœur ne doit plus s'ouvrir qu'à toi.

Il emploie tous les instans de la journée à se fortifier dans cette résolution. L'image d'Adelle le poursuit, mais en vain. Les passions peuvent tourmenter la vertu, mais non la séduire. Le soir il dirige ses pas vers la demeure de Mme de Mazières, qu'il se promet de ne plus quitter jusqu'à l'arrivée de Sophie. Il croyait la trouver seule, et ne s'attendait pas à rencontrer chez elle Mme et Melle de Jumilly. Cependant rien n'était plus simple. Mme de Jumilly, venant habiter la ville, devait faire des visites à toutes les personnes dont elle désirait composer sa société. Clainville est interdit, il n'ose proférer une parole; il reste immobile, ne sachant s'il doit avancer ou se retirer; il rougit comme s'il avait commis une faute. Mme de Mazières ajoute encore à la difficulté de sa situation, lorsque le prenant par la main et le présentant à Mme de Jumilly, elle dit : « Voilà, madame, voilà cet homme généreux qui, touché de mes inquiétudes et de ma douleur, oubliant son intérêt personnel, s'est offert pour être le protecteur de ma chère Sophie, lorsque je ne serai plus. Voilà mon gendre, mon fils, mon consolateur. — Je connais monsieur, répond Mme de Jumilly; je sais à quel point il porte le désintéressement, la délicatesse. Quelle femme ne serait pas heureuse avec un époux capable de si nobles pro-

Digitized by Google

cédés! qu'en dites-vous, Adelle? » — La jeune personne baisse timidement les yeux, sourit et dit en rougissant : « Oui, je crois mon bonheur assuré. » Qui peindrait l'étonnement de Clainville? « Vous l'entendez, mon ami, lui dit Mme de Mazières, vous l'entendez. Eh bien! embrassez donc votre femme. — Ma femme!.... — Quoi! vous hésitez? venez-vous pour retirer votre parole? — Ma parole! je la tiendrais même au prix de tout mon sang. — Eh bien! embrassez donc votre femme. — Quoi! mademoiselle!. .. — Est ma fille, ma chère Sophie; et Mme de Jumilly est l'amie à qui je l'avais confiée. — Juste ciel! qu'entends-je? quel bonheur m'était réservé! — Celui que tu mérites, excellent jeune homme. — Quoi! c'est ainsi que vous me trompiez! — Je voulais connaître à fond l'homme à qui j'allais remettre un trésor si précieux. Le bonheur de mon enfant, voilà mon excuse. Tu me pardonnes, n'est-il pas vrai? Tu ne te repens pas d'avoir écouté le premier mouvement de ton cœur? » Clainville était trop ému pour pouvoir répondre; ses yeux, offusqués de larmes, se portaient tour à tour sur Mme de Mazières, sur Adelle, sur Mme de Jumilly.

Dans cet instant arrive M. de Fierval. « Eh bien! lui dit Mme de Mazières, le notaire n'est pas avec vous? — Non, madame, il me suit. Le contrat de mariage est dressé, il n'y manque plus.... — Que la dot et vos signatures, » dit le notaire en entrant. Le notaire se place devant une table. « Voyons, madame, dit M. de Fierval, quelle est la dot que vous donnez à Mlle votre fille? J'aime Clainville, je lui ai promis de lui faire faire un bon mariage, et je dois m'occuper de ses intérêts; ainsi.... — Mais monsieur, vous connaissez ma fortune; vous savez aussi bien que moi, que malheureusement je ne puis donner... — Autant que vous le voudriez, sans doute; je sais fort bien cela; mais encore faut-il stipuler quelque chose. — Eh bien! soit, dit Mme de Mazières en se tournant vers le notaire; écrivez, monsieur, que je donne à ma petite-fille, Sophie de Verlac, la somme de cent mille écus déposée par moi entre les mains du plus honnête homme du monde, de mon vieil ami, M. de Fierval. — Etes-vous content, Clainville? dit Fierval au jeune homme. » Clainville se jette dans ses bras; puis, pressant dans ses mains la main de Mme de Mazières. « Dans les surprises que vous me donnez, lui dit-il, vous n'observez pas la gradation. La première était trop délicieuse, elle fait tort à la seconde. — Toutes les deux ont leur mérite, dit Fierval, vous le sentirez un jour. — Vous m'avez crue bien pauvre, mon cher Clain-

Digitized by Google

ville, dit alors Mme de Mazières; je n'en avais que l'apparence. Dépouillée de ma fortune, il m'était resté le fruit de mes économies. M. de Fierval se chargea de le faire valoir. Je réduisis ma dépense au plus strict nécessaire. L'intelligence de mon ami, quelques recouvremens inattendus grossirent mes fonds; j'aurais pu reprendre en partie mon ancienne existence, mais j'étais dégoûtée du monde; accoutumée aux privations, je pensai qu'en laissant la plus grande partie de mon revenu s'accumuler pendant quelques années, je pourrais faire à Sophie une dot assez considérable pour n'avoir égard qu'au mérite dans le choix de son époux. Cette idée devint l'ame de toute ma conduite, et vous voyez si j'ai réussi. — Femme admirable! s'écria Clainville. — Ne me louez pas, mon ami. Bientôt, sans doute, vous serez père, et vous verrez s'il y a tant de mérite dans les privations que l'on s'impose pour ses enfans. »

Je ne chercherai point à peindre la joie de cette intéressante famille, dont M. de Fierval et Mme de Jumilly font partie, car l'amitié est une seconde parenté; nos bons amis nous sont aussi donnés par la nature. Le mariage de Clainville et de Sophie fut célébré sans pompe: le bonheur n'en a pas besoin; dirai-je qu'il habite avec nos jeunes époux? dirai-je qu'il ne doit jamais les abandonner? on le devine. Quand l'hymen enchaîne deux cœurs également bons, vertueux et sensibles, le bonheur préside à leur union.

Mme de Mazières est rajeunie de dix ans. Sa tendresse inquiète la conduisait au tombeau, sa tendresse heureuse la rend à la vie. Et toi, bon Clainville, devenu riche, tu n'as point changé de caractère, tu as conservé ta générosité, tu te fais aimer de tout ce qui t'environne. Si tu vois un malheureux, tu cèdes toujours sans hésiter, aux premiers mouvemens de ton ame; on en abuse quelquefois, on te trompe, mais tu ne le crois pas. Garde toujours cette noble étourderie du cœur. On peut être dupe de l'homme auquel on a fait du bien, mais on n'est jamais dupe du bien que l'on a fait.

ADRIEN DE S.....N.

LES AMOURS DES PRINCIPAUX PERSONNAGES DU RÈGNE D'AUGUSTE; contenant les aventures galantes de César, celles d'Ovide, de la princesse Julie, d'Horace, de Virgile, de Cicéron, de Mécène, du grand Agrippa, et de plusieurs autres personnages illustres; avec des

Digitized by Google

détails sur l'exil de la plupart de ces Romains. Par Mme DE VILLEDIEU. — Deux volumes in-12. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez les *Editeurs*, cloître St.-Benoît, n° 2; et chez *Martinet*, libraire, rue du Coq St.-Honoré, nos 13 et 15.

Ce roman, dont la dernière édition est, je crois, de 1704, vient d'être réimprimé en 1808, sans notice ni préface. Il est arrivé de là que des critiques, accoutumés à juger d'un livre par la préface ou la notice, ont pris l'auteur de celui-ci pour leur contemporaine, et l'ont sommée très-sérieusement de répondre aux accusations qu'ils se sont crus en droit de lui faire. Mme de Villedieu n'a rien répondu, attendu qu'elle est morte depuis cent vingt-cinq ans. L'éditeur pouvait aisément prévenir de semblables méprises; mais il me paraît très-excusable d'avoir cru que des *hommes de lettres* devaient connaître l'existence d'un écrivain auquel Voltaire a consacré un article dans le *Siècle de Louis XIV*; et dont la vie, qui se trouve partout, est au moins assez singulière pour laisser quelques traces dans la mémoire de ceux qui ne sont pas entiérement étrangers à l'histoire littéraire du 17e siècle.

Devenue mère d'une manière un peu précoce, Mme de Villedieu fut ensuite mariée deux fois, et deux fois elle prit en mariage un homme dont la première femme était encore vivante. Après la mort du marquis de la Chatte qu'elle avait épousé en secondes noces, retirée dans un couvent, elle y mena quelque tems, dit-on, une vie fort exemplaire. Mais, par malheur, le bruit de sa conduite passée parvint aux oreilles des religieuses, qui ne voulurent plus la garder. Le naturel revint alors; elle reprit, en rentrant dans le monde, les habitudes de sa jeunesse.

Au milieu d'une vie dissipée, elle écrivait des romans et quelquefois des tragédies; mais dans ses tragédies et dans ses romans, c'étaient toujours, comme dans sa vie, d'interminables intrigues galantes. Seulement ces intrigues ont dans ses ouvrages une toute autre importance que dans sa vie; elles règlent les actions des héros, et disposent du sort des royaumes. Ainsi, dans *les*

Digitized by Google

Désordres de l'Amour, l'un de ses premiers ouvrages, voit que la Ligue dut sa naissance à la passion que Henri III avait conçue pour la femme du prince de Condé, alors chef des Protestans d'Allemagne, et aux tentatives de ce roi pour faire casser le mariage du prince. On voit dans une tragédie de Manlius Torquatus, cet austère Romain condamner son fils à la mort, non pas, comme le prétend Tite-Live, parce qu'il a osé combattre et vaincre sans en avoir reçu l'ordre (ce qui n'est qu'un spécieux prétexte), mais bien parce qu'il a la hardiesse d'aimer la même femme que son père, et même d'en être aimé.

Dans *le Portrait des Faiblesses humaines*, roman presque aussi romanesque que cette facétieuse tragédie, Alcibiade et plusieurs grands d'Athènes, ayant conspiré contre Périclès, celui-ci, pour gagner Alcibiade, lui fait voir Aspasie à demi-nue au sortir du bain, Aspasie qu'il tenait soigneusement cachée, si l'on en croit Mme de Villedieu. Alcibiade en devient amoureux fou; il change galamment de parti : l'aréopage s'aperçoit de la défection d'Alcibiade ; il bannit Aspasie d'Athènes, et son amant au désespoir s'exile volontairement.

Socrate lui-même ne joue pas un rôle moins plaisant dans *les Amours des Grands Hommes*, autre espèce de roman historique, digne en tout du précédent. Qu'aurait dit le philosophe, s'il avait pu converser avec Mme de Villedieu? sans doute elle aurait pris la peine de lui apprendre qu'il avait eu jadis une maîtresse nommée Timandre, et qu'il la tenait renfermée dans une *petite maison*, située apparemment aux *boulevards* d'Athènes.

Les grands hommes du siècle d'Auguste ne seraient pas moins étonnés d'entendre leur histoire racontée par la même bouche, et telle qu'on la trouve dans l'ouvrage que nous annonçons. La scène se passe dans l'île de Thalassie. Les Romains, exilés par Auguste dans cette île, s'y récitent mutuellement leurs aventures, et font souvent entrer dans leurs récits celles de quelques autres personnages célèbres, tels que Cicéron, Virgile, Agrippa, Mécène, etc. Le héros du roman est

Ovide,

Digitized by Google

Ovide, s'il est vrai que le roman ait un héros; les personnages secondaires sont Lentulus, Hortensius, Junie, fille de Lépide le triumvir, etc., etc. L'auteur entrelace en cent façons vingt intrigues diverses, à l'imitation des romaneiers de son siècle, mauvais imitateurs eux-mêmes de l'Arioste. Ces aventures, mal liées entre elles, ne présentent souvent au lecteur que désordre et confusion. Mais le plus grand défaut de cet ouvrage, est le manque absolu de costume; le travestissement des mœurs, des usages; une manière de parler, d'agir, de vivre enfin, qui donne un continuel démenti à l'histoire. Ovide et Crassus se battent en duel dans l'intérieur même de Rome. Julie, fille d'Auguste, laisse tomber un miroir de poche, où se trouvait caché sous *la glace* le portrait de Marcellus. Auguste lui-même fait *tirer des fusées volantes qui marquent dans l'air les chiffres de Terentia en caractères de feu.* Et Cicéron, déjà vieux, devenu amoureux de la maîtresse de Virgile, dont on lui a confié la tutelle, grave sur l'écorce des jeunes pins, *des chiffres entremelés de flèches croisées.* Il tient cette jeune fille enfermée à la manière des tuteurs de comédie, etc., etc. Cicéron, gravant ses amours sur *l'écorce d'un pin jeune encore!* en vérité, c'est presque aussi bien que *ce grand borgne d'Horatius Coclès chantant à l'écho*, dans *les Héros de Roman.*

Mais ce n'est pas seulement le Cicéron de Mme de Villedieu qui pourrait jouer un beau rôle dans le *Dialogue* satirique de Despréaux. Tous les grands hommes du siècle d'Auguste ne paraissent tour à tour sur la scène que pour faire la cour, tromper, être trompés, déplorer leur mésaventure. Il est vrai qu'ils ne parlent pas autant *d'éternelles amours* et *d'immortelles flammes*, que la Lucrèce et le Brutus de Mlle de Scudéry; ils sont un peu moins sévères sur l'article de la constance. D'ailleurs, on ne trouve dans ce roman qu'une seule tablette perdue, et pas un seul distique dont les mots transposés forment une énigme galante. Mais en revanche, on nous y donne un supplément aux œuvres d'Ovide et d'Horace, qui doit rehausser beaucoup, à mon avis, la gloire de ces deux poëtes. Or, voici un échantillon de cette espèce d'œuvres posthumes :

Digitized by Google

O ma Circé, ma divine bacchante,
Qu'un verre en main je trouve si charmante,
Et qui sans cesse altère de plaisirs
Mon goût et mes ardens désirs;
Que ce doux jus de la treille
Anime ton beau teint d'une couleur vermeille!
Que tes yeux ont d'éclat! que je suis amoureux!
Qu'à table on apprend bien à plaire!
Et que Bacchus est nécessaire
Pour fournir à l'Amour de la force et des feux!

Ces vers sont d'Horace, et il y paraît. Il y a bien cependant quelques légères négligences; mais ne jugeons pas ceci trop sévèrement : ce n'est qu'un petit *couplet fait dans l'emportement d'une petite débauche* avec Tullie, fille de Cicéron.

Malgré tant de défauts, dont quelques-uns vont jusqu'au ridicule, ce roman n'est pas toujours dénué d'un certain intérêt de curiosité. On y distingue de loin en loin quelques aventures attachantes, quelques situations agréables. En tout, c'est l'ouvrage d'une femme d'esprit, dont le style, trop dépourvu de coloris et même de correction, ne manque cependant pas de facilité. S'il y a des lecteurs qu'un ouvrage de ce genre révolte, il y en a plus encore qu'il amuse, et qui sont toujours disposés à fermer la bouche aux critiques, en répondant, comme *Dandin*:

Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux (1).

V. F.

GRAMMAIRE ITALIENNE, ÉLÉMENTAIRE ET RAISONNÉE, suivi d'un traité de la poésie italienne; ouvrage qui a eu l'approbation de l'Institut national de France; par G. BIAGIOLI, ex-professeur de littérature grecque et latine, à l'Université d'Urbin, de langue italienne au ci-devant Prytanée de Paris, et auteur des *Notes grammaticales et philosophiques sur les lettres du cardinal Bentivoglio*. Deuxième

(1) Les Plaideurs, acte 3me.

Digitized by Google

édition, revue et considérablement augmentée par l'auteur, dans les deux parties qui la composent. — Un vol. in-8° de 530 pages. — Prix, 7 fr. — A Paris, au magasin de livres italiens, chez *Fayolle*, libraire, rue Saint-Honoré, n° 284.

Tous les étrangers bien élevés, qui apprennent le français, l'étudient comme langue vivante, usuelle, servant à la conversation, aux relations sociales de toute espèce; ils l'étudient aussi comme langue savante. Ils ne croient point le savoir, s'ils ne sont en état de bien entendre les orateurs, les poëtes, et les autres grands écrivains de notre XVII^e^ siècle; les orateurs, les poëtes, les savans, et sur-tout les philosophes du XVIII^e^, qui donnent à ce dernier siècle sur celui qui l'a précédé, une supériorité (1) que lui conteste ridiculement une nuée d'écrivains, incapables de les apprécier, et l'un et l'autre. Ces étrangers se gardent bien de traiter légérement une langue qui possède de telles richesses, et de croire qu'en quelques mois de leçons un maître peut la leur avoir apprise. Ils s'en font un objet sérieux de travail, y consacrent plusieurs années, et quand ils sont parvenus à se la rendre familiere, ils ne croient point avoir perdu leur tems. C'est une culture qui exige de fortes avances, ils les font avec courage, et quand le tems de la récolte est venu, ils ne les regrettent pas.

Nous en agissons autrement à l'égard des langues étrangères. Nous commençons par les regarder comme inutiles pour l'usage. Nous prenons au pied de la lettre l'universalité de la nôtre, et quand nous arrivons ensuite en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, et même dans presque toute l'Italie, nous sommes tout surpris de voir qu'à l'exception d'une classe choisie et

(1) Vous mettez donc, dira-t-on, les tragédies de Voltaire au-dessus de celles de Corneille et de Racine, ses discours et ses épîtres philosophiques au-dessus des satires et des épîtres de Boileau, sa bataille de Fontenoi au-dessus du passage du Rhin, Thomas au-dessus de Bossuet, Bélisaire au-dessus de Télémaque, etc., etc. C'est ainsi que certaines gens raisonnent : que leur répondre ? rien du tout.

Digitized by Google

toujours peu nombreuse, on ne nous entend pas. Si nous nous décidons à apprendre les langues de ces différens pays, c'est par simple curiosité. Il nous suffit alors d'en prendre une teinture légère; et quand nous avons superficiellement expliqué les auteurs les plus faciles, tout est dit, nous savons tout ce qu'on peut et ce qu'il faut savoir. Pour l'italien sur-tout, cette langue née du latin et qui ne forme, croyons nous, qu'une nuance entre le latin et le français, pas la moindre difficulté ne s'y rencontre; c'est tout au plus l'affaire de trois ou quatre mois.

Cependant mettez à l'épreuve quelques-uns de ces amateurs ainsi endoctrinés, vous verrez qu'en expliquant les auteurs mêmes les plus faciles et les plus clairs, ils se contentent souvent d'à peu près, ils ne se rendent compte ni des figures de style, ni des inversions, ni des propriétés toutes particulières, ni des nuances infinies du langage. Ils tombent dans des contre-sens risibles; et quant aux auteurs qu'ils veulent bien reconnaître pour difficiles, soit en prose, soit en vers, ils abrégent la difficulté en se dispensant de les ouvrir.

Cette paresse ou, si l'on veut, cette insouciance honteuse est souvent, il en faut convenir, entretenue par les maîtres eux-mêmes, qui devraient mettre le plus de zèle à nous en guérir. C'est ce que reconnaît avec franchise l'auteur de cette *Grammaire élémentaire et raisonnée*. « En réfléchissant, dit M. Biagioli dans sa préface, comme j'ai eu occasion de le faire, sur la cause du peu de progrès que font réellement dans la langue italienne la plupart des étrangers et sur-tout des Français qui l'étudient, j'ai cru m'apercevoir qu'il fallait l'attribuer en grande partie à l'opinion généralement répandue que l'italien s'apprend avec une extrême facilité et en très-peu de tems. C'est un préjugé que je regarde comme très-nuisible à l'avancement des élèves. La ressemblance qui paraît exister au premier coup-d'œil entre les vocabulaires des deux langues a commencé à faire admettre ce préjugé; le charlatanisme de ces prétendus professeurs qui promettent journellement dans leurs pro-

Digitized by Google

grammes d'enseigner l'italien en deux ou trois mois de leçons, a achevé de l'établir et de le répandre. »

On n'aura point le même reproche à lui faire. Il ne dissimule aucune des difficultés de cette langue si riche, si variée, si rapprochée, par ses hardiesses et par ses tours, des langues anciennes, dont elle est la fille aînée. Mais par la méthode analytique et raisonnée qu'il emploie, ces mêmes difficultés il apprend à les vaincre. Il ne dit point en combien de tems : ce qu'il promet positivement à ceux qui suivront cette méthode, « c'est que dans un tems que leur intelligence, leur application à l'étude, et la capacité de leur maître peuvent seuls déterminer, elle les conduira certainement à entendre sans difficulté les meilleurs auteurs italiens et à goûter leurs beautés, à écrire avec pureté dans leur langue, à bien connaître le génie qui la caractérise, les tours qui lui sont familiers, le choix et la valeur des termes qu'elle emploie, à sentir même l'harmonie qui lui est propre, et qui l'accompagne toujours. Voilà, si je ne me trompe, ce qu'on peut appeler savoir l'italien ou toute autre langue, etc. »

Oui, le voilà sans doute, mais voilà aussi ce que peu de personnes veulent prendre la peine d'acquérir, et il faut le dire, ce que la rareté des bons maîtres et le défaut presque absolu de bonnes méthodes rend excusable de ne pas tenter. La grammaire de M. Biagioli ôtera aux paresseux cette excuse. L'auteur s'est dégagé de deux ennemis bien dangereux des progrès de toute doctrine, la routine et le préjugé. Il a su apprécier nos grammairiens philosophes, et appliquer à sa langue leurs méthodes analytiques. Dumarsais et Condillac sont le plus souvent ses guides; ceux qui sont venus après ces deux grands maîtres, et qui ont continué d'avancer la science, ne lui paraissent pas étrangers, et si je ne craignais de lui faire tort dans le monde, s'il ne fallait pas être très-réservé dans des accusations de cette espèce, je le croirais même entaché d'idéologie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que quand il le serait, il ne procéderait pas autrement. Ses définitions de chacune des parties du discours sont conformes aux notions les

Digitized by Google

plus saines; sa manière d'analyser la proposition, de tout ramener à des principes simples, d'attribuer à des ellipses les irrégularités apparentes, et d'effacer ces irrégularités en remplissant les ellipses, est celle de cette bonne école où l'on voit qu'il a pris ses degrés.

On pourrait citer pour exemples, dans sa première partie, le chapitre des noms, où il traite *de la manière d'exprimer les rapports que les Grecs et les Latins exprimaient par les Cas*; ceux des *noms personnels*, que l'on appelle abusivement pronoms; des *adjectifs possessifs, démonstratifs, conjonctifs*, qui sont aussi des pronoms dans les méthodes routinières; enfin, des véritables *pronoms*, etc.

La seconde partie, qui traite uniquement du verbe, suit dans son entier la même marche, et est soumise à la méthode analytique, tant pour ce qui regarde les verbes en général, que pour ce qui leur est particulier dans la langue italienne. Dans la troisième partie, consacrée à la préposition et aux autres mots indéclinables, ce qu'il dit *des prépositions* mérite sur-tout une attention spéciale. Cette matière a été fort embrouillée par la plupart des grammairiens, non-seulement italiens, mais anglais et même français. Quoique peu importante en apparence, elle est cependant si essentielle pour la connaissance parfaite des élémens du discours, qu'un ingénieux auteur anglais, M. Horne Tooke, n'a pas craint de lui consacrer un chapitre de près de 200 pages in-4° (2).

M. Biagioli, écartant toutes les fausses idées qu'on s'est faites sur ce sujet, démontre que chaque préposition n'a qu'un seul emploi, une seule acception, et ne montre toujours sous le même point de vue; que lorsqu'on dit qu'une préposition est mise à la place d'une autre, qu'elle désigne tantôt un rapport, tantôt un autre, et très-souvent des vues tout à fait opposées,

(2) Dans son ouvrage intitulé : Ἔπεα πτερόεντα, *Or the diversions of Purley*. Londres, 1798, part. I. Il est à regretter que l'auteur n'ait point encore publié la suite de cet ouvrage, plein de vues neuves et d'originalité.

Digitized by Google

c'est que l'on a jugé l'apparence et non le fond des choses. Il prend successivement les prépositions *di*, *a* et *in*, *da*, *per*, *con*, *fra* ou *infra*, *tra* ou *intra*, etc.; et il fait voir par l'analyse d'autant de phrases des auteurs classiques, où elles sont employées en apparence dans des sens différens, ou l'une pour l'autre, que ces diversités ne viennent que des constructions elliptiques; qu'il suffit de rétablir dans ces phrases l'ordre naturel et complet, pour tout ramener à l'unité primitive.

On doit penser que l'excellente méthode de l'auteur est principalement applicable à l'exposition des règles de la syntaxe; règles dont quelques-unes peuvent paraître arbitraires, quand on les surcharge d'explications fausses et de prétendues exceptions, mais auxquelles l'analyse philosophique rend toute leur autorité en les délivrant de ces superfétations étrangères. Le chapitre *de la construction* est sur-tout infiniment utile; il ramène aux principes les plus simples et les plus clairs, toutes les difficultés et les prétendues irrégularités de la phrase italienne.

Enfin, le tout est terminé par un traité de la poésie italienne, le plus étendu, le plus méthodique et le plus complet qui ait été publié en français. Des règles les plus élémentaires, l'auteur conduit par degrés jusqu'aux plus relevées; ses explications ne sont pas seulement d'un grammairien, mais d'un poëte, à qui tous les secrets de l'art, dont il apprend à décomposer et à sentir les productions, sont connus. Cette partie peut être étudiée avec fruit par ceux qui sont le plus instruits dans la langue et le plus familiarisés avec les grands poëtes. Ils y apprendront encore, sur-tout à l'égard des accens toniques, des licences et du rhythme, des choses que les Italiens eux-mêmes ne savent pas toujours, et sans lesquelles cependant on ne peut apprécier véritablement la poésie italienne.

M. Biagioli a donc rendu par cette grammaire, un service essentiel, et à notre pays et au sien même. Il a prouvé, en revenant par un travail tout nouveau sur un ouvrage déjà publié avec succès, qu'il s'était fait une idée juste de la perfection, et qu'il était fait pour y at-

Digitized by Google

teindre. Son ouvrage avait mérité, dans sa première forme, l'approbation de l'Institut, qui lui fut accordée sur le rapport d'un de nos plus habiles grammairiens (3); il n'est pas douteux que cette seconde édition ne lui donne de nouveaux droits à cet honorable suffrage, et que sa méthode ne mérite réellement le titre de *Livre classique*, prodigué trop souvent à des ouvrages qui le méritent si peu. GINGUENÉ.

Vie de Julius Agricola. Traduction nouvelle avec le texte en regard. Seconde édition, augmentée d'une carte des anciennes îles britanniques.— A Paris, à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15. — 1808.

Jamais Tacite n'a trouvé un aussi grand nombre de traducteurs, jamais on n'a rendu à son génie un culte plus universel que de nos jours. Ce n'est pas que jusqu'alors il manquât quelque chose à la gloire d'un écrivain relu et médité sans cesse par tous ceux qui ont voulu pénétrer dans la connaissance des hommes, d'un écrivain proclamé par Racine le plus grand peintre de l'antiquité. Mais pour que son mérite éminent fût plus généralement senti, il fallait qu'un tems trop semblable à ceux dont il a écrit l'histoire, vînt nous découvrir toute l'étendue et toute la profondeur de ses vues. Comme lui nous avons traversé *une époque* (1) *féconde en révolutions diverses, en dissensions cruelles, en combats meurtriers, sanglante même pendant la paix.* Comme lui nous avons vu des *guerres tout à la fois civiles et étrangères, des villes saccagées et détruites, les temples livrés à toute sorte de profanations, la mer couverte d'exilés, et les écueils déserts jonchés de cadavres, la noblesse, les biens, les honneurs exercés ou refusés également imputés à crime, les serviteurs trahissant leurs maîtres ou par haine ou par crainte, et*

(3) M. Domergue.

(1) Hist. Lib. I.

Digitized by Google

ceux à qui il manquait un ennemi, livrés à la mort par leurs amis mêmes. Eclairés par une expérience dont nos pères étaient heureusement dépourvus, nous avons retrouvé dans Tacite notre propre histoire, et les yeux les moins exercés ont pu juger de l'effrayante vérité de ses tableaux. Ce n'est pas que ce grand historien n'ait encore essuyé de nos jours quelques critiques. On l'a accusé d'avoir calomnié la nature humaine en cherchant laborieusement aux actions les plus indifférentes de bas et de criminels motifs : il serait déplacé de répondre ici en détail à des objections qui ne peuvent porter que sur quelques traits épars dans ses ouvrages; mais comment supposer que ce sublime génie se soit plu à voir le crime où il n'était pas, lui dont les regards semblent se reposer avec tant de complaisance sur les caractères héroïques, lui qui condamné à retracer tant d'horreurs, voulait du moins ménager à sa vieillesse le récit consolant des règnes vertueux de Nerva et de Trajan (2). N'est-ce point par cela même qu'il a su peindre le crime dans toute sa difformité, que la vertu prend sous sa plume des traits plus sublimes qu'elle n'en eut jamais sous celle d'aucun historien ? Qu'il veuille appeler sur un personnage la haine ou l'admiration de la postérité, la mâle énergie qui lui est propre dérive toujours du même principe, la noblesse et la sensibilité de son ame, et sans doute le pinceau qui flétrit Tibère et Néron, était le seul qui fût en état de peindre les derniers momens de Germanicus et de Thraséus.

Parmi le petit nombre de caractères vertueux qu'offrait à Tacite l'époque dégénérée qu'il avait à décrire, il n'en est aucun qu'il ait recommandé avec plus de soin à l'avenir que celui d'Agricola, il n'en est aucun qui soit aussi redevable à son génie. Son nom, honoré par une seule victoire, serait resté confondu dans la foule de ceux qui ont brillé un moment sur la terre, et qui nous sont à peine connus aujourd'hui : mais grâce

(2) *Principatum divi Nervæ, et imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam senectuti seposui.* Hist. Lib. I.

Digitized by Google

à la pieuse éloquence de son gendre, Agricola conserve une place glorieuse parmi les personnages vertueux dont l'antiquité a transmis le souvenir à notre vénération. Tacite a su rendre chères à la postérité des vertus modestes non moins estimables peut-être que les qualités plus brillantes qui donnent l'immortalité, mais qui ne sont pas de nature à laisser de profondes traces dans la mémoire des hommes. Il nous intéresse à l'enfance de son héros, à ses nobles loisirs, à la sainteté de ses mœurs, à la prudence et à la modération de sa conduite, autant qu'à sa vie publique et au récit de ses faits militaires qui seuls semblaient devoir occuper une place dans l'histoire. Pour donner plus de prix au monument qu'il élève à sa mémoire, il l'enrichit de tous les détails accessoires que la nature de son sujet lui permet d'y faire entrer. La digression sur la Grande-Bretagne, le tableau des longs efforts des Romains pour soumettre cette île guerrière, modèles de précision et de clarté, fait connaître le théâtre où va se signaler son héros, et relever d'avance l'importance de ses exploits, et la sagesse de son administration. Le tableau des mœurs sauvages des Bretons, de leur courage farouche et emporté, contraste heureusement avec sa noble modération et sa prudente valeur. Enfin le ton grave et imposant de l'exorde, la tristesse majestueuse que respire la péroraison, et qui convient si bien à une ame doublement affligée et de la perte récente qu'elle vient de faire, et des longs malheurs qui ont pesé sur la patrie, répand sur tout cet éloge un charme attendrissant qu'on ne retrouve au même degré dans aucun autre ouvrage de ce genre.

Frappé de tant de beautés prodiguées sur un fond assez stérile en lui-même, M. de Laharpe a appelé la Vie d'Agricola, *le chef-d'œuvre d'un historien qui n'a fait que des chefs-d'œuvres.* Le nouveau traducteur qui, dans sa première édition, avait décoré sa préface de ce bel éloge, le regarde aujourd'hui comme un peu exagéré, et il cite à l'appui de son opinion les réflexions du critique éclairé qui rendit compte de son ouvrage dans ce journal. Il serait difficile de ne pas se rendre à

Digitized by Google

des raisons si solides et si bien exprimées. Mais si la *Vie d'Agricola* n'est point le chef-d'œuvre de Tacite, elle me paraît du moins de tous ses ouvrages le plus difficile à traduire. En effet, c'est peu de ces traits vifs et hardis, de ces expressions créées qui sont le désespoir d'un traducteur, et qui ne peuvent se reproduire dans notre langue que par une nouvelle création, la diction est plus flexible et plus variée en raison de la nature mixte de l'ouvrage, l'auteur s'y montre alternativement orateur et historien, vif et pressé dans la narration, calme et abondant dans les développemens, grave et majestueux dans l'exorde, plein de noblesse et de douceur dans la dernière partie de la péroraison. Tous les différens caractères de style se retrouvent dans la traduction, dont la diction se plie à toutes les formes de l'original. Deux courtes citations, prises dans des morceaux d'un genre tout différent, suffiront pour le prouver. Je choisis la première dans le discours de Galganus, et je transcris d'abord le latin, afin que le lecteur s'assure par lui-même si cette version est aussi recommandable par une scrupuleuse fidélité, que par l'énergie et la franchise du style.

Nunc terminus Italiæ patet : nulla jam ultrà gens, nihil nisi fluctus et saxa ; et inferiores Romani quorum superbiam frustrà per obsequium et modestiam effugeris : raptores orbis, postquàm cuncta vastantibus defuere terræ, et mare scrutantur : si locuples hostis est, avari ; si pauper, ambitiosi : quos non oriens, non occidens satiaverit : soli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiscunt : auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus imperium; *atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

« Voilà que nos limites sont découvertes : derrière nous, plus de peuples ; rien que des flots et des rochers ; et au bas de cette montagne sont les Romains ; dont vous fléchiriez inutilement l'orgueil par votre soumission ou par votre indigence. Ravisseurs du monde, déjà la terre manque à leurs ravages, et ils sondent les mers : avares, si leur ennemi est riche ; ambitieux, s'il est pauvre ; l'orient et l'occident n'ont pu les rassasier. Seuls

Digitized by Google

entre tous les peuples, ils poursuivent avec une égale fureur et les richesses et la pauvreté. Piller, égorger, enlever, voilà dans leur perfide langage, ce qu'ils nomment gouvernement; la ruine et la solitude, voilà leur paix. »

Ne croit-on pas entendre Tacite parler français? N'est-ce point par ce style vif et nerveux, sans être ni bizarre, ni tendu, qu'il aurait pu élever notre langue à la mâle vigueur de ses pensées? Il me semble sur-tout qu'il serait impossible de rendre avec plus d'exactitude et d'énergie cette belle expression qu'on aurait crue presqu'intraduisible : *Ubi solitudinem faciunt* pacem *appellant.* Que l'on compare, à cette diction âpre et coupée, les formes douces et arrondies de la péroraison.

Tu verò felix, Agricola, non vitæ tantùm claritate, sed etiam opportunitate mortis : ut perhibent qui interfuerunt novissimis sermonibus tuis, constans et libens fatum excepisti, tamquam pro virili portione innocentiam principi donares; sed mihi filiæque, præter acerbitatem parentis erepti; auget mœstitiam, quod adsidere valetudini, fovere deficientem, satiari vultu, complexu non contigit : excepissemus certè mandata vocesque, quas penitùs animo figeremus. Noster hic dolor, nostrum vulnus : nobis tam longæ absentiæ conditione, ante quadriennium amissus es. Omnia sine dubio, optime parentum, adsidente amantissimâ uxore, superfuêre honori tuo : paucioribus tamen lacrymis compositus es, et novissimâ in luce desideravêre aliquid oculi tui.

« Pour toi, Agricola, tu fus doublement heureux, et d'avoir vécu avec tant de gloire, et d'être mort si à propos. Si nous en croyons ceux qui reçurent tes dernières paroles, tu te soumis à ta destinée avec constance et même avec joie, comme épargnant autant qu'il était en toi, un crime à ton prince. Mais ta fille et moi, accablés déjà de la perte d'un père, qui nous consolera de n'avoir pu t'assister dans ta maladie, ranimer tes forces défaillantes, nous rassasier de ta vue et de tes embrassemens! Nous eussions du moins recueilli tes volontés et toutes tes paroles, pour les graver au fond de

Digitized by Google

nos cœurs. O regrets éternels ! pensée déchirante ! Absens depuis quatre ans, nous t'avons perdu quatre ans d'avance. Sans doute, ô le meilleur des pères, tu as reçu tous les honneurs que tu méritais, puisque ta tendre épouse était auprès de toi ; mais moins de larmes ont arrosé ta cendre ; et prêts à se fermer, tes yeux ont désiré quelque chose. »

Au doux épanchement qui fait le charme de ce morceau, on croirait qu'il a été écrit dans le premier épanchement de la douleur. Le traducteur, malgré la gêne d'une version rigoureusement exacte, a su faire passer dans son style cette aisance heureuse qu'il est déjà si rare de conserver dans une composition originale, où l'écrivain suit en liberté sa propre inspiration. Je pourrais citer une foule d'exemples, où on le verrait partout copier avec la même fidélité et la même souplesse les mouvemens divers de son modèle. Je crois faire mieux en lui soumettant deux ou trois observations critiques. Dans le cas très-possible où il ne les jugerait pas fondées, elles serviraient du moins à lui prouver l'attention scrupuleuse avec laquelle j'ai lu son ouvrage.

L'historien raconte (page 76) les moyens employés par Agricola pour civiliser les Bretons : *Hortari privatim, adjuvare publicè ut templa, fora, domus extruerent, laudando promptos, et castigando segnes : ità honoris æmulatio pro* necessitate *erat.* « Agricola les exhortait en particulier, les aidait même des deniers publics, à construire des places, des maisons ; louait l'ardeur des uns, blâmait l'indolence des autres, et suppléait *au défaut de la nécesité* par des motifs d'émulation et d'honneur. » Le traducteur expose dans une note, les raisons très-plausibles au premier coup-d'œil qui lui ont fait adopter le sens qu'il donne ici au mot *necessitate.* Mais il me semble que ce sens est déterminé d'une manière claire et précise par les mots qui précèdent et par l'intention générale de la phrase : *Hortari, adjuvare, laudando,* etc. « Il exhortait, il aidait, il louait, en un mot, il employait des motifs d'émulation et d'honneur, au lieu d'avoir recours à la contrainte. »

Agricola, de retour à Rome, rentre dans la vie privée.

Digitized by Google

Tranquillitatem atque otium penitus auxit. « Il se renferme dans un profond repos, dit le traducteur, et rendit lui-même sa retraite *plus rigoureuse.* » Cette dernière épithète n'est point dans le latin, et me paraît manquer de justesse. La retraite d'Agricola devint *absolue*; mais parmi ses fonctions publiques, il avait conservé des mœurs trop simples pour qu'elle lui parût rigoureuse.

C'est encore par une petite inadvertance que le traducteur, après avoir dit qu'Agricola mourut à l'âge de 56 ans, ajoute quelques lignes plus bas, qu'il fut enlevé au milieu de ses années. Tacite dit : *Medio in spatio* integræ ætatis *ereptus. Integræ ætatis* signifie sans doute *l'âge d'homme, la maturité.*

Je ne prolongerai pas cette guerre de chicane, et j'ai bien peur que ces remarques, en les supposant justes, ne paraissent bien minutieuses; mais ce n'est pas ma faute si l'élégant traducteur n'a pas laissé d'autres ressources à la critique. N'avoir à faire que des observations aussi vétilleuses sur une traduction, le genre d'ouvrages où il est le plus facile de disputer sur chaque phrase, c'est en faire assez l'éloge; c'est dire assez que cet excellent essai doit être rangé parmi le très-petit nombre d'ouvrages de ce genre, qui prouvent que sans dénaturer la langue française, on peut la forcer à exprimer toutes les pensées des grands écrivains de l'antiquité, et que si nous sommes encore si pauvres à cet égard, ce n'est pas l'impuissance de l'instrument qu'il en faut accuser, mais les mains peu exercées qui l'ont mis en œuvre.

GAUDEFROY.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Représentation au bénéfice de M^lle^ Molière. — Première représentation du *Mariage impossible*, comédie en 3 actes et en prose.

De tous les genres de comédie, celui de la comédie d'intrigue est le plus facile; la comédie de caractère a été épuisée par nos devanciers, il ne reste donc plus aux auteurs mo-

Digitized by Google

dernes que la comédie de mœurs ou celle d'intrigue ; mais comme la comédie de mœurs exige un grand esprit d'observation, il est tout naturel que l'on préfère se livrer à la comédie d'intrigue, qui ne demande, pour être passablement traitée, qu'un peu d'imagination. Le *Mariage impossible* de M. Dumaniant, est une comédie d'intrigue dans le genre espagnol : qui a vu une de ces comédies les connaît toutes. Une jeune fille ou une jeune pupille, à laquelle on veut faire épouser le fils d'un ancien ami, tandis que son cœur est déjà engagé ; des valets rusés et fripons qui s'entendent avec les amans pour tromper des pères si bêtes qu'il y a conscience de former coalition contre eux ; des travestissemens, des quiproquos, force invraisemblances, un dénouement prévu dès les premières scènes ; voilà, à peu d'exceptions près, de quoi se compose une comédie d'intrigue.

La foule s'était portée à cette première représentation, sur-tout pour faire ses adieux à M^elle^ Molière. Cette actrice est engagée pour le Théâtre de Cassel ; les amateurs de la bonne et franche manière de jouer la comédie, la voient avec regret partir pour un pays où l'on sentira tout le prix de son talent, et où on parviendra peut-être à la fixer : ce serait une véritable perte pour la scène française. M^elle^ Molière me paraît réunir toutes les qualités requises pour bien jouer l'emploi des soubrettes : débit juste et franc, force comique, gestes vrais, œil malin et sang-froid imperturbable ; tels sont les avantages que l'on a reconnus en elle depuis long-tems, et qui auraient dû, peut-être, lui obtenir son entrée au Théâtre Français, sur-tout dans le moment où deux de ses ci-devant camarades, M^me^ Pélicier et M. Vigny viennent d'y être reçus.

Regrettons que la capitale soit privée de son talent, et espérons que son absence ne sera pas de longue durée. La manière dont le public l'a accueillie, doit lui prouver le plaisir que l'on aurait à la revoir.

Théâtre du Vaudeville. — I^re^ représentation de *A deux de Jeux*, ou *Six mois d'Absence*, arlequinade, en un acte, de M. *Rougemont*.

L'accueil fait la semaine dernière à la pauvre *Orpheline*, donnait à croire que l'administration réparerait bientôt cet échec ; en effet, huit jours sont à peine écoulés, et la troupe du Vaudeville a donné la première représentation de *A deux de Jeux*.

Arlequin aime Isabelle, nièce de M^me^ Pandolphe ; Isabelle qui veut éprouver la constance de son amant, lui

Digitized by Google

prescrit une absence de six mois, pendant lesquels elle reste sous la garde de Lélio, ami d'Arlequin : mais Lélio présent fait oublier Arlequin absent, et bientôt Isabelle l'aime autant qu'elle en est aimée.

Arlequin de son côté a si bien fait preuve de constance, qu'il a fini par épouser Colombine, fille de Cassandre le meilleur pâtissier de Chartres. Les six mois expirés il revient, assure Isabelle qu'il l'aime toujours et qu'il serait prêt à l'épouser, sans un petit obstacle qui s'oppose à l'exécution de sa promesse : il lui annonce alors qu'il a uni son sort à celui de Colombine, dont le plus grand mérite consiste dans le vin, les pâtés et les macaronis de son père. Isabelle se réjouit de cette infidélité qui lui permet d'épouser Lélio, elle regrette seulement d'avoir été prévenue par Arlequin; et nous croyons qu'elle a raison, car en sa qualité de femme, la priorité, en fait d'infidélité, doit lui appartenir.

Le conte de Marmontel qui a pour titre : *Nelson ou l'Amitié à l'épreuve*, a fourni à M. Rougemont, au moins en partie, le sujet de ce dernier vaudeville. On s'est plaint que la critique banale portait toujours sur des longueurs, et qu'on avait trouvé même dans un *distique*, mais les personnes qui ont assisté à la représentation de *A deux de Jeux*, conviendront sans peine avec nous, que l'auteur devrait y faire quelques coupures d'autant plus nécessaires qu'elles permettront de rendre plus de justice à l'ensemble de cet ouvrage. B.

M. Malus, chef de bataillon du génie, et ancien élève de l'Ecole polytechnique, a présenté dernièrement, à la première séance de l'Institut, un Mémoire qui renferme plusieurs découvertes remarquables sur les propriétés de la lumière. Nous allons faire connaître en quoi elles consistent.

Lorsqu'un rayon de lumière pénètre dans un corps transparent, il ne continue pas sa route en ligne droite ; mais à son entrée dans le corps, il réfléchit suivant des lois connues. Ce phénomène se nomme *réfraction*. Il existe des substances qui ont de plus la propriété de séparer le rayon incident en deux autres, comme si elles exerçaient sur les diverses molécules lumineuses qui composent ce rayon deux actions refringentes, d'égale intensité. Ce phénomène se nomme *double réfraction*. Tous les corps, qui jusqu'à présent, ont paru la produire, sont des corps cristalisés. De ce nombre, sont

Digitized by Google

sont le cristal de Roche, le cristal d'Islande et beaucoup d'autres.

Pour distinguer les deux rayons rompus, on a nommé *rayon ordinaire*, celui qui est soumis aux lois ordinaires de la réfraction, et l'autre s'est appelé *rayon extraordinaire*.

Huygens, un des plus beaux génies qui aient éclairé les sciences, avait trouvé une loi qui représentait le dédoublement et la marche du rayon lumineux dans la double réfraction. Mais cette loi était déduite d'une théorie tout à fait systématique, ou n'y avait pas fait assez d'attention; d'ailleurs elle n'explique point tous les phénomènes, et Huygens lui-même l'avait reconnu.

Cependant en considérant cette loi elle-même, indépendamment des hypothèses qui lui servent de base, et la réduisant en calcul, M. Malus s'est assuré qu'elle donne le moyen de calculer la marche du rayon extraordinaire sous toutes les incidences possibles. Il en résulte une petite formule très-simple, contenant seulement deux constantes arbitraires qui dépendent de la nature du cristal, et que l'on peut déterminer fort aisément, en appliquant cette formule à un grand nombre d'expériences faites avec un soin extrême, M. Malus a vu qu'elle les représentait toujours avec la dernière précision. Ceci est d'abord un résultat important.

Après qu'un rayon lumineux s'est doublement réfracté dans un morceau de cristal d'Islande, si on fait passer séparément chacun des rayons rompus à travers un second cristal, dont les sections principales soient parallèles à celles du premier; ces rayons n'éprouvent plus la double réfraction, mais ils la subdivisent aussi-tôt que les sections principales des deux cristaux ne sont plus parallèles. Il paraît donc qu'en passant dans le premier cristal, les molécules lumineuses éprouvent une modification particulière, différente pour les deux rayons rompus, et qui se conserve, subsiste encore après que ces rayons sont sortis du corps qui la produisait. M. Malus s'est assuré, par l'expérience, que cette modification, quelle qu'elle soit, est absolument identique pour tous les cristaux doués de la double réfraction, indépendamment de leur nature chimique. Car ces cristaux substitués les uns aux autres, et successivement combinés deux à deux dans l'expérience précédente, produisent identiquement les mêmes effets.

M. Malus a de plus découvert qu'il y a une certaine inclinaison sous laquelle la lumière réfléchie par les corps

Digitized by Google

transparens, est modifiée comme le rayon ordinaire. C'est par les corps que produisent la double réfraction; car un rayon réfléchi sous cet angle et tombant ensuite sur un cristal d'Islande, se comporte absolument comme ferait un rayon ordinaire, et réciproquement un rayon ordinaire, sorti d'un cristal et tombant sur la substance diaphane avec cette inclinaison précise, n'est pas réfléchi, mais absorbé. Cette propriété n'a pas lieu, du moins sensiblement, pour les miroirs métalliques.

Ces phénomènes sont extrêmement remarquables. Dans l'ignorance où nous sommes de la nature intime de la lumière, la connaissance des modifications dont elle est susceptible est du plus grand intérêt. Les découvertes dont nous venons de rendre compte, font le plus grand honneur à M. Malus, déjà connu par plusieurs recherches intéressantes sur divers points de la théorie de la lumière. Il est beau de savoir ainsi réunir le laurier que donnent les sciences à celui que donnent les armes. BIOT.

— La Bibliothèque impériale possède des manuscrits de Winckelmann, qui y ont été transportés de la bibliothèque du Vatican; ils composent vingt-un volumes, lesquels contiennent: 1. Des extraits de plusieurs auteurs italiens, anglais et français, concernant les beaux-arts. 2. Notices pour servir à la Biographie de feu M. W — Lettres de W., et de ses amis. — Patentes des honneurs accordés à Winckelmann. — 3. Extraits de différens auteurs : ils sont peu intéressans pour les beaux-arts. — 4. *Idem.* 5. Deux lettres de M. Heyne. — *De ratione delineandi Græcorum artificum primi artium seculi ex nummis antiquissimis dignoscenda.* — Deux lettres à M. Bianconi. — Sur les Erreurs des auteurs qui ont écrit sur des Monumens restaurés. — Quelques extraits des ouvrages de Pope, Caylus, Spence. — Une partie du Traité sur l'Allégorie. — Sur la Statue d'Apollon. — Il y a outre cela dans ce volume plusieurs fragmens, dont W. a fait usage dans son *Histoire de l'Art*, tels que des Réflexions sur l'Imitation du Dessin et de l'Architecture des anciens, et sur les Momies qui se trouvent à Rome. — Notices qui regardent le climat et en général la nature en Italie, ou les établissemens de Rome, tels que l'Académie de S^t^-Luc, les *Professori dell' arti in Roma.* — *Collectanea ad Historiam Artis.*

6. Manuscrit d'une partie des monumens inédits.

7. Notices pour servir à l'*Histoire de l'Art.* Il paraît que W. les a déjà insérées dans l'ouvrage qu'il a publié. — *An-*

Digitized by Google

notationes græcæ linguæ. — 8. Notices historiques écrites en allemand et en forme de dictionnaire. — 9. Extraits de différens auteurs; la plupart concernent les beaux arts. — Journal commencé le 13 juin 1759. Il ne va que jusqu'au 27 octobre de la même année. — 10. Annotations sur quelques monumens disséminés dans les différentes maisons de plaisance et de campagne à Rome et dans les environs: ce sont probablement des notes pour les Monumens inédits. — 11. Extraits des ouvrages français, italiens, anglais et latins, qui concernent les beaux-arts. — 12. Différens extraits d'auteurs anglais. — 13. Extraits des ouvrages de Buffon, Fontenelle, Bartolin. — 14. Extraits de plusieurs voyages, comme préparatifs pour un voyage littéraire en Italie. — 15. Collection des proverbes italiens. — 16. *Notæ in Poëtas græcos.* — 17. Extraits bibliographiques et littéraires. — 18. Extraits de plusieurs auteurs anciens et modernes. — 19. *Idem.* — 20. *Idem.* — 21. Extraits des commentaires sur les auteurs anciens, pour servir à la connaissance de l'antiquité. — *Observationes linguæ græcæ ex thesauro H. Stephani.* — Sur quelques inscriptions.

Il serait utile d'extraire avec discernement, de ce recueil, ce qu'on croirait être intéressant.

Sociétés littéraires. — La société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Mâcon a tenu une séance publique, le 12 janvier 1809.

M. Roujoux, préfet du département et président de la société, a ouvert la séance par un discours sur l'utilité des académies des départemens, qu'il compare à des ruisseaux qui, quoique faibles à leur origine, vont, en coulant de toutes parts, grossir les fleuves des tributs de leurs eaux.

Le secrétaire perpétuel a présenté le compte des travaux, pendant 1808.

Le prix proposé pour l'éloge de Dombay, naturaliste, né à Mâcon, en 1742, a été décerné à M. Aug.-Fr. de Nillemus, d'Orléans, auteur de l'éloge portant cette devise: *Manibus date lilia plenis.*

La société a accordé une mention honorable à deux autres concurrens, dont l'un avait pris pour épigraphe ces vers d'Horace:

Neque harum quas colis arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla, brevem dominum sequetur.

Digitized by Google

et l'autre, cette phrase de Linné : *Botanicus verus desudabit, in augendo amabilem scientiam.*

Le mémoire couronné a été lu.

M. Dufour a fait lecture d'un mémoire sur l'*Education physique et morale des Enfans.*

Des fragmens du troisième chant *des Géorgiques*, traduites en vers français, par M. Gastines, ancien professeur de rhétorique au collége de Mâcon

Des vers sur l'*Esprit des Femmes*, par M. Trambly, une ode sur les *Bords de la Saône*, par M. de l'Arnaud.

La Pie et le Sansonnet; l'Aveugle et son Chien; les Loups et les Chiens; les Ruisseaux, fables, par M. Vitallis, ont terminé la séance.

La société propose pour sujet de prix, cette question :

« Quelle a été l'influence des Femmes sur le Goût, dans la Littérature et les Beaux-Arts, depuis le commencement du 17^e^ siècle jusqu'à nos jours. »

Le prix est une médaille de 300 fr., ou sa valeur en argent.

Il sera délivré dans la première séance de janvier 1810.

Les ouvrages qui concourront, seront adressés avant le 1^er^ décembre 1809, francs de port, et suivant les conditions usitées, au secrétaire perpétuel.

Les membres résidans sont seuls exclus du concours.

— *Société de Médecine de Marseille.* — Dans sa séance publique du 27 novembre dernier, la Société de Médecine de Marseille devait décerner un prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 fr., à l'auteur du meilleur mémoire sur la question qui avait pour objet *de déterminer le caractère de l'apoplexie et de son traitement.*

Sept mémoires sont parvenus au concours. La Société a vu avec regret que dans plusieurs on a méconnu le vrai sens du programme, et que dans d'autres, où il avait été saisi, le sujet n'avait pas reçu les développemens convenables.

Quelques auteurs ont totalement négligé la partie du pronostic, ce qui a rendu leur travail imparfait.

Presque tous les concurrens se sont plutôt attachés à donner de nouvelles vues hypothétiques sur l'étiologie de l'apoplexie, qu'à insister sur le véritable point de la question, qui consistait à ne consulter que l'expérience et les lumières fournies par l'autopsie cadavérique, dans la déduction des faits. Ce qui eût conduit nécessairement à des résultats plus précieux dans la pratique.

De toutes ces considérations, il résulte qu'aucun des

Digitized by Google

concurrens n'ayant rempli entièrement les conditions du programme; la Société n'a pu décerner le prix qu'elle destinait à la solution de cette question.

Mais ayant été satisfaite, sous certains rapports, des mémoires cotés n° 5, 1 et 4, ils ont été mentionnés honorablement.

Le mémoire coté n° 5, porte cette épigraphe, tirée d'Eberhardy.

« *Liber et ingenuus esse debet medicus, non jurare debet* » *in verba magistri, non captus esse præjudicatâ autoritatis* » *opinione, nudam sectari debet veritatem.* »

Celui coté n° 1 est désigné par cette aphorisme d'Hippocrate.

« Lorsque étant en bonne santé, on est inopinément saisi » d'une grande douleur de tête, qu'on reste sans parole, » que l'on dort avec bruit, on meurt avant sept jours à moins » que la fièvre ne survienne. »

Le mémoire coté n° 4, est distingué par cette devise, tiré de Baglivi :

« *Rarò patientes ab appoplexiâ evadunt.* »

Peut-être que les concurrens n'ont pas eu tout le tems nécessaire pour résoudre complétement la question; c'est dans cette vue que la Société a jugé digne d'elle de la remettre au concours avec de nouvelles modifications.

Comme dans cette circonstance on désire plus de faits que de théorie, quelque ingénieuse qu'elle soit, deux années ont paru à peine suffisantes pour pouvoir recueillir sur l'apoplexie toutes les observations qui sont de nature à éclairer l'étiologie et le traitement de cette redoutable maladie.

On a encore jugé à propos de doubler le prix et de développer le sens du programme par des questions particulières, afin de faciliter le travail à messieurs les concurrens.

La Société de Médecine de Marseille remet donc pour sujet d'un prix qu'elle décernera dans sa séance publique de 1810, la question sur l'apoplexie conçue en ces termes :

« Déterminer le caractère de l'apoplexie, décrire ses « espèces, faire connaître les maladies qui la simulent, » établir le traitement qui convient à chaque espèce, » donner les moyens prophilactiques qui en affaiblissent » les dispositions. »

On désire que les concurrens s'appliquent à détailler :

1° Quelle est l'influence des professions, des alimens et de tout écart dans le régime sur la production de cette maladie;

Digitized by Google

2° Les constitutions atmosphériques et les saisons de l'année qui la rendent plus fréquente et plus funeste ;

3° Les situations topographiques particulières qui y disposent ;

4° Les autres causes physiques et morales, s'il en existe, qui y préparent.

Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 600 fr.

Les mémoires écrits lisiblement en latin ou en français, devront être adressés, franc de port, à M. *Dugas*, secrétaire-général de la Société, le 30 juin 1810; ce terme est de rigueur.

Les membres titulaires de la Société sont seuls exceptés du concours.

Les auteurs sont tenus de ne pas se faire connaître. Ils mettront leurs noms dans un billet cacheté, portant la même épigraphe que leur mémoire.

La Société de Médecine de Marseille rappelle que c'est dans sa séance publique de 1809 qu'elle décernera le prix sur la question suivante, proposée le 29 novembre 1807.

1° Les maladies dartreuses sont-elles plus communes dans les départemens méridionaux de France, baignés par la Méditerranée, que dans les autres lieux de cet Empire ?

2° Quelles sont les espèces de dartres qu'on y observe ?

3° Quelle classe d'individus en sont le plus communément affligés ?

4° Quelles en sont les causes ?

5° En est-il qui se communiquent par contagion ?

6° Quel est le meilleur traitement curatif ?

Les concurrens sont invités à rechercher si la constitution de l'atmosphère des plages maritimes et le vent du nord-ouest, qui règne si fréquemment dans l'ancienne Provence, agissent comme cause de ces maladies et s'ils sont des obstacles à leur guérison.

Tout écrit déjà publié ayant quelque rapport avec la question seulement, peut être reproduit au concours, en lui donnant les formes requises.

Le prix sera de la valeur de 200 fr., dûs à la générosité d'un membre de la Société.

Les mémoires écrits lisiblement en latin ou en français, devront être adressés, franc de port, avant le 1^er^ juillet 1809, à M. *Dugas*, secrétaire-général de la Société de Médecine. Ce terme est de rigueur.

Digitized by Google

Aux Rédacteurs du Mercure.

Messieurs, j'ai lu dans votre Journal du 9 juillet, l'explication qu'a donnée le docteur Prunelle, du vers 128 de *l'Art poëtique d'Horace.*

Difficile est propriè communia dicere.

« Ce vers, dites-vous (*loc. cit.*, p. 77), a exercé de grands » critiques. Le docteur Prunelle pèse leurs opinions et les » combat ou les modifie. Il pense qu'il faut traduire ainsi ce » passage : *Il est difficile de traiter des sujets connus et à la* » *portée de tout le monde, d'une manière qui nous soit* » *propre.* »

Ce vers fut en effet le sujet d'un altercation très-vive entre M. Dacier et M. le marquis de Sévigné. M. le président de Lamoignon, chez qui, comme l'on sait, la dispute s'était élevée, avait été pris pour juge de ce procès; et les savans regrettent encore de ne pas connaître sa décision. Quoi qu'il en soit, la traduction de M. Dacier, ainsi conçue : *Il est difficile de traiter convenablement ces caractères que tout le monde peut inventer*, est tout au moins insignifiante, comme l'observe le marquis de Sévigné, lequel, à son tour, ne me paraît pas mieux entendre Horace, lorsqu'il lui fait dire : *Il est difficile de traiter d'une manière propre, convenable, particulière, les sujets connus.*

Dumarsais, qui vint quelque tems après, fut d'avis qu'on avait trop isolé le vers en question, et le traduisit par les vers qui le précèdent et par ceux qui le suivent... Mais de toutes ces explications il n'en est pas une qui me paraisse plus simple que celle de Boileau, dont vous n'avez rien dit en parlant des hommes qui se sont occupés à traduire le vers du poëte latin. *Il est difficile*, dit Boileau, *de traiter des sujets qui soient à la portée de tout le monde, d'une manière qui vous les rende propres; ce qui s'appelle s'approprier un sujet par le tour qu'on lui donne.* Ce même sens, qui, selon moi, a le plus grand rapport avec celui de mon collègue, a encore été suivi par Sanadon, comme l'a très-bien vu un savant de nos jours.

Si vous trouvez, Messieurs, que cette lettre mérite d'occuper une place dans votre Journal, je vous prie de vouloir l'y insérer. M. Prunelle n'aura qu'à se féliciter de la conformité qui existe entre sa manière de voir et celle de Boileau; et nous rendrons à celui-ci la justice qui lui appartient.

J'ai l'honneur, etc.

Lafaurie,
Docteur en Médecine, Associé de plusieurs Sociétés savantes.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople, 12 décembre.* — Un convoi venant de Malte, composé de trente-cinq bâtimens, dont le plus grand nombre est sous pavillon autrichien, est entré il y a quelque tems dans l'Archipel, sous l'escorte d'une frégate anglaise. Ces bâtimens se sont ensuite répandus dans les divers lieux de leur destination, où, à la faveur de fausses expéditions de Fiume, de Trieste ou des ports neutres, ils ont été reçus, et ont déchargé les denrées coloniales qu'ils avaient prises à Malte. Les vaisseaux autrichiens arrivés par ce convoi, ont fait connaître un fait assez curieux. La plupart de ces vaisseaux, partis de Trieste, y avaient chargé des denrées du sol ou des manufactures autrichiennes; ils s'étaient rendus à Malte pour y compléter leurs chargemens, et pour prendre des passeports anglais. Les Anglais ont confisqué et fait débarquer toutes ces marchandises, et ont obligé les vaisseaux autrichiens à former en entier leurs cargaisons de marchandises anglaises.

— On écrit de Trawnick (en Bosnie), que les Croates autrichiens et les Croates ottomans ont eu des querelles vives et sanglantes. Les Turcs ont brûlé plusieurs villages à leurs ennemis. Deux régimens autrichiens sont accourus et ont livré combat. Les forteresses de la frontière ont tiré l'une sur l'autre. Il y a eu beaucoup de monde tué, et les Bosniaques n'ont pas cessé leurs attaques. Tous ces événemens ont eu lieu vers Bihatoch sur l'Unna. Le visir et le consul ont fait des démarches de part et d'autre pour apaiser la fermentation et prévenir de nouveau l'effusion du sang; mais il y a fort à craindre qu'elles soient sans succès.

PRUSSE. — *Berlin, 14 janvier.* — S. Ex. le ministre de l'intérieur, comte Dohna, a adressé au président et conseiller intime d'Etat, M. de Sack, la lettre suivante :

« M. le lieutenant-général Lestocq a fait part à S. M. du désir qu'ont les habitans de Berlin de témoigner, par une fête solennelle, leur joie sur le retour de leur souverain et de la famille royale. S. M. est vivement touchée de ces dispositions, qu'elle sait apprécier comme elles le méritent; mais elle n'a pas besoin de les voir exécutées pour être persuadée qu'elle retrouvera dans les habitans de Berlin la

Digitized by Google

confiance et l'attachement à leur roi, l'amour de la patrie et des lois, qui les ont toujours distingués. La plus grande simplicité dans les démonstrations extérieures s'accordera parfaitement avec cette opinion du roi, qui ne fait cas que des sentimens du cœur, et qui ne veut trouver son bonheur que dans la confiance et le bonheur de ses fidèles sujets.

» Le désir formel de S. M. est sur-tout que l'illumination projetée n'ait pas lieu, et que les frais en soient appliqués à un but digne de l'humanité des habitans de Berlin, au soulagement des pauvres et des malheureux. S. M. désire aussi que la fête religieuse à l'occasion de son retour, ne soit célébrée que le lendemain de son arrivée dans sa résidence, afin qu'elle puisse unir ses vœux avec ceux de ses chers sujets pour un avenir plus heureux, qui ne peut être ramené que par des sentimens religieux, une entière confiance dans le gouvernement, et une union générale accompagnée de fermeté et de courage.

» Je vous ferai part des dispositions ultérieures de S. M. par rapport à cette fête, et je vous prie de prendre les mesures nécessaires pour que dans tous les lieux de votre présidence où S. M. doit passer, l'on se conforme aux intentions que je viens de vous exprimer de sa part. »

Kœnisberg, le 27 décembre 1808.

LL. MM. prussiennes sont parties de Riga le 1^er^ janvier. Les dispositions qu'on a faites pour leur réception en Russie surpassent tout ce qu'on a vu jusqu'ici en pareil cas. Toutes les forteresses qui se trouvent sur leur route, les saluent de cent cinquante coups de canon; les commandans militaires doivent se porter à leur rencontre à un mille de distance et précéder leur voiture; dans chaque endroit, l'officier du grade le plus élevé doit présenter le rapport au roi.

—M. de Humbold, qui a rempli les fonctions d'ambassadeur de S. M. prussienne à Rome, est de retour ici; il est nommé conseiller-d'Etat et chef de la section du ministère de l'intérieur qui concerne le culte et l'éducation publique.

Russie. — *Riga*, 30 *décembre*. — Hier, à six heures du soir, le roi et la reine de Prusse ont fait leur entrée dans notre ville, et y ont été reçus avec toute la pompe possible. Toutes les troupes de notre province étaient en parade sur les glaces de la Duna, et les deux gardes bourgeoises à cheval paradaient près des remparts de la ville. LL. MM. prussiennes descendirent au château impérial, au bruit de toute l'artillerie du port et des remparts Il y eut grand

Digitized by Google

cercle, et ensuite un bal magnifique, donné par le commerce. Demain, les troupes exécuteront les grandes manœuvres en présence du roi, et la soirée se terminera par un autre bal. Après demain, LL. MM. se remettront en route pour Pétersbourg, où le prince de Saxe-Weimar vient d'arriver.

AUTRICHE. — *Vienne, 8 janvier.* — M. de Hugel, ancien commissaire impérial près la diète de Ratisbonne, vient d'être nommé ministre de S. M. près de S. A. le prince-primat. Il doit résider à Francfort, et partira sous peu pour sa destination.

— Un nouveau réglement vient de paraître concernant les exercices des gardes nationales ou de la landwehr.

— L'archiduc Jean a fait en dernier lieu une tournée dans le voisinage de Vienne. Il n'entreprendra son voyage dans l'Autriche antérieure que lorsque la saison le permettra.

— Les sommes qui ont été payées pour l'établissement de l'académie militaire de Waitzen par un grand nombre de nobles Hongrois, prouvent leur richesse et leur patriotisme. Il est cependant à remarquer que plusieurs magnats qui passent pour être des plus riches, n'ont presque rien donné en comparaison d'autres bien moins fortunés. L'archiduc palatin s'est rendu, y a quelques jours, à Waitzen pour faire la visite des bâtimens dont l'empereur a fait présent à l'académie. On se flatte qu'on commencera sous peu l'organisation de cet établissement. La ville de Pest s'embellit de jour en jour; on y construit une très-belle salle de spectacle, et on s'occupe de la fondation d'un musée national.

— On assure que le grand-seigneur Machmud s'est décidé, depuis la dernière révolution, à envoyer trois plénipotentiaires à Rudstuck, où se rendront aussi des plénipotentiaires russes, pour convenir des articles qui serviront de base au rétablissement de la paix définitive entre les deux Etats.

Tous les rapports venus en dernier lieu de Constantinople confirment que la plus parfaite tranquillité y règne depuis le 20 novembre; et si l'on n'y voyait une quantité de maisons réduites en cendres, on ne croirait pas qu'il y eût eu une révolution. Des caravanes partent pour la Turquie asiatique et en arrivent. Le bruit court toujours que Bayractar est parvenu à se sauver et qu'il réunit sur le Danube de nouveaux corps de seimens, avec lesquels il se portera sur Constantinople. Mais si cela était vrai, les lettres de Widdin ou de Nissa en auraient parlé. On assure aussi que

Digitized by Google

l'ex-capitan pacha et Cadri-Pacha se donnent beaucoup de mouvement pour former une armée de seimens en Asie; et qu'ils ont déjà rassemblé quelques corps.

—A la fin de novembre, il tombait une grande abondance de neige à Constantinople.

— La fête du nouvel ordre de St.-Léopold a été célébrée aujourd'hui dans cette capitale, et aura lieu dorénavant toutes les années à pareil jour. S. M. a nommée dix-sept grand'croix, vingt-sept commandeurs et cinquante chevaliers. Parmi les grand'croix sont : le prince héréditaire, les archiducs Jean et Reignier, le duc de Saxe-Teschen, le ministre d'Etat comte de Kollowrath, le grand-maréchal de la cour, comte de Schafgotsch, le feld-maréchal d'Alvinzy; les princes-archevêques de Salzbourg, Prague et Vienne; l'archevêque grec non-uni de Carlowitz. Parmi les commandeurs sont quatre évêques, neuf conseillers intimes, capitaines provinciaux et présidens; sept généraux, parmi lesquels on compte les généraux Chasteler, Vincent, Klenau, Zach et Grunne; six comtes, etc. Parmi les chevaliers se trouvent des juges, des employés, des savans, entre autres l'astronome de la cour et trois professeurs. Le prince-archevêque de Vienne est prélat de l'ordre, et le conseiller-d'Etat de Grobmann chancelier.

Le voyage de l'Empereur en Gallicie, est définitivement suspendu jusqu'au printems prochain. On croit qu'alors S. M. se rendra aussi en Bohême. L'impératrice doit accompagner son auguste époux dans ce voyage, et même être couronnée à Prague reine de Bohême, avec toute la pompe usitée en pareil cas.

Les nouvelles mesures administratives dont le gouvernement s'occupe sans cesse, l'ont engagé à appeler ici les chefs civils des provinces dites allemandes de la monarchie. Ces grands fonctionnaires ont assisté à plusieurs conférences ministérielles sur des objets de la plus haute importance, tels que le nouveau plan de finance du comte Odonell, l'organisation de la garde nationale, etc. On attend avec impatience le résultat de ces grandes délibérations.

— Le prince de Schwarzenberg, nommé par S. M. ambassadeur à la cour de Russie, vient de partir pour Pétersbourg avec une suite nombreuse. Il traversera la Hongrie et la Galicie.

ALLEMAGNE. — *Francfort, 21 janvier.* — S. A. Em. le prince-primat, notre gracieux souverain, est arrivé ici hier dans l'après-midi, de retour de Ratisbonne.

Digitized by Google

Quelques personnes très-instruites des ressources de la monarchie prussienne, pensent que malgré ses revers, il lui serait facile de payer à la France ses contributions arriérées, puisque, indépendamment des revenus des domaines royaux, que le roi peut y consacrer, l'Etat possède encore de grandes richesses en nature, dont l'exportation, si on la permettait, couvrirait la moitié de la dette. Si la Silésie, par exemple, obtenait la permission d'exporter sa houille, dont la Saxe et le Danemarck ont si grand besoin, cet article seul fournirait aisément plusieurs millions à l'Etat.

Si l'on en croit des lettres de Hambourg, il serait plus question que jamais d'une attaque directe des Russes contre la Suède. On ajoute même que cette attaque serait combinée avec le Danemarck.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 27 Janvier.

S. M. l'Empereur et Roi, est arrivé à Paris, le lundi 23 de ce mois. Elle était partie de Valladolid le 17.

28me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Valladolid, le 13 janvier 1809.

La partie du trésor de l'ennemi qui est tombée entre les mains de nos troupes était de 1,800,000 fr. Les habitans assurent que les Anglais ont emporté 8 à 10 millions.

Le général anglais jugeant qu'il était impossible que l'infanterie et l'artillerie françaises l'eussent suivi, et eussent gagné sur lui un certain nombre de marches, sur-tout dans des montagnes aussi difficiles que celles de la Galice, comprit qu'il ne devait avoir à sa poursuite que des voltigeurs et de la cavalerie. Il prit donc la position de Castro, sa droite appuyée à la rivière de Tamboja, qui passe à Lugo, et qui n'est pas guéable.

Le duc de Dalmatie arriva le 6 en présence de l'ennemi. Il employa les journées du 7 et du 8 à le reconnaître, et à réunir son infanterie et son artillerie qui étaient encore en arrière. Il forma son plan d'attaque. La gauche seule de l'ennemi était attaquable; il manœuvra sur cette gauche. Ses dispositions exigèrent quelques mouvemens dans la journée du 8, le duc de Dalmatie étant dans l'intention d'attaquer le lendemain 9. Mais l'ennemi s'en étant douté, fit sa retraite pendant la nuit, et le matin, notre avant-garde entra à Lugo. L'ennemi a abandonné 300 malades anglais dans les hôpitaux de la ville, un parc de 18 pièces de canon et 300 chariots de munitions. Nous lui avons fait 700 prisonniers. La ville et les environs de Lugo sont encombrés de cadavres de chevaux anglais. Ainsi voilà plus de 2500 chevaux que les Anglais ont tués dans leur retraite.

Il fait un tems affreux; la neige et la pluie tombent continuellement.

Les Anglais gagnent à toute force la Corogne où ils ont 400 bâtimens de transport pour leur embarquement. Ils ont déjà perdu leurs bagages,

Digitized by Google

leurs munitions, une partie même du matériel de leur artillerie, et plus de 3000 hommes faits prisonniers.

Le 10, notre avant-garde était à Betancos, à peu de distance de la Corogne.

Le duc d'Elchingen est avec son corps d'armée sur Lugo.

En comptant les malades, les hommes égarés, ceux qui ont été tués par les paysans, et ceux qui ont été faits prisonniers par nos troupes, on peut calculer que les Anglais ont perdu le tiers de leur armée. Ils sont réduits à 18,000 hommes, et ne sont pas encore embarqués. Depuis Sahagun, ils ont fait une retraite de 150 lieues par un mauvais tems, dans des chemins affreux, au milieu des montagnes, et toujours l'épée dans les reins.

On a de la peine à concevoir la folie de leur plan de campagne. Il faut l'attribuer non au général qui commande, et qui est un homme habile et sage, mais à cet esprit de haine et de rage qui anime le ministère anglais. Jeter ainsi en avant 30,000 hommes pour les exposer à être détruits, ou à n'avoir de ressource que dans la fuite, c'est une conception qui ne peut être inspirée que par l'esprit de passion, ou par la plus extravagante présomption. Le gouvernement anglais, comme le Menteur du théâtre, est parvenu à se persuader lui-même; il s'est pris dans son propre piége.

La ville de Lugo a été pillée et saccagée par l'ennemi. On ne peut imputer ces désastres au général anglais; c'est une suite ordinaire et inévitable des marches forcées et des retraites précipitées. Les habitans du royaume de Léon et de la Galice ont les Anglais en horreur. Sous ce rapport, les événemens qui viennent de se passer équivalent à une grande victoire.

La ville de Zamora, dont les habitans avaient été exaltés par la présence des Anglais, a fermé ses portes au général de cavalerie Maupetit. Le général Darricau s'y est porté avec quatre bataillons. Il a escaladé la ville, l'a prise, et a fait passer les plus coupables par les armes.

De toutes les provinces de l'Espagne, la Galice est celle qui manifeste le meilleur esprit; elle reçoit les Français comme des libérateurs qui l'ont délivrée à la fois des étrangers et de l'anarchie. L'évêque de Lugo et le clergé de toute la province manifestent les plus sages dispositions.

La ville de Valladolid a prêté serment au roi Joseph, et a fait une adresse à S. M. I. et R.

Six hommes, chefs d'émeute et des massacres contre les Français, ont été condamnés à mort. Cinq ont été exécutés. Le clergé est venu demander la grâce du sixième, qui est père de quatre enfans. S. M. a commué sa peine: elle a dit qu'elle voulait en cela témoigner sa satisfaction pour la bonne conduite que le clergé séculier de Valladolid a tenue en plusieurs occasions importantes.

29me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Valladolid, le 16 janvier 1809.

Le 10 janvier, le quartier-général du duc de Bellune était à Aranjuez.

Instruit que les débris de l'armée battue à Tudela s'étaient réunis du côté de Cuença et avaient été joints par les nouvelles levées de Grenade, de Valence et de Murcie, le roi d'Espagne conçu la possibilité d'attirer l'ennemi. A cet effet, il fit replier tous les postes qui s'avançaient jusqu'aux montagnes de Cuença, au-delà de Tarrançon et de Huète. L'armée espagnole suivit ce mouvement. Le 12, elle prit position à Uclès. Le duc de Bellune se porta alors à Tarrançon et à Fuente de Padronaro. Le 15, la division Villatte marcha droit à l'ennemi, tandis que le duc

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

de Bellune avec la division Ruffin tournait par Alcazar. Aussitôt que le général Villatte découvrit les Espagnols, il marcha au pas de charge, et mit en déroute les 12 ou 13,000 hommes qu'avait l'ennemi, et qui cherchèrent à se retirer par Carascosa sur Alcazar; mais déjà le duc de Bellune occupait la route d'Alcazar. Le 9e régiment d'infanterie légère, le 24e de ligne et le 96e présentèrent à l'ennemi un mur de bayonnettes. Les Espagnols mirent bas les armes. 300 officiers, 2 généraux, 7 colonels, 20 lieutenans-colonels et 12,000 hommes ont été faits prisonniers. On a pris 30 drapeaux et toute l'artillerie. Le nommé Venegas, qui commandait ces troupes, a été tué.

Cette armée avec ses drapeaux et son artillerie, escortée par trois bataillons, fera demain 17 son entrée à Madrid.

Ce succès fait honneur au duc de Bellune et à la conduite des troupes. Le général Villatte a manœuvré avec habileté. Le général Ruffin s'est distingué. Il en a été de même du général Latour-Maubourg: ses dragons se sont comportés avec intrépidité. Le jeune Sopransi, chef d'escadron au premier de dragons, s'est précipité au milieu des ennemis, en déployant une singulière bravoure. Il a apporté six drapeaux au duc de Bellune.

Le général d'artillerie Sénarmont s'est conduit comme il l'a fait dans toutes les circonstances. Lorsque l'armée ennemie se vit coupée, elle changea de direction. Le général Sénarmont était alors engagé dans une gorge avec son artillerie, et c'est sur cette gorge que l'ennemi se dirigea pour y chercher un passage. L'artillerie avait peu d'escorte; mais les canonniers de la grande armée n'en ont pas besoin. Le général Sénarmont plaça ses pièces en bataillon carré, et tira à mitraille. La colonne ennemie changea encore de direction, et se porta sur le point où elle est venue mettre bas les armes. Le duc de Bellune se loue de M. Château, son premier aide-de-camp, et de M. l'adjudant-commandant Aimé. Il donne des éloges au général Sémélé et aux colonels Jamin, Meunier, Mouton-Duverney, Lacoste, Pescheux et Combelle, tous officiers dont la bravoure et l'habileté ont été éprouvées dans cent combats.

En Galice, les Anglais continuent à être poursuivis l'épée dans les reins. Après avoir été chassés de Lugo, les trois quarts ont pris la direction de la Corogne, et un quart celle de Vigo où les Anglais ont des transports. Le duc de Dalmatie s'est porté sur la Corogne et le duc d'Elchingen sur Vigo.

Des députations du conseil d'Etat d'Espagne, du conseil des Indes, du conseil des finances, du conseil de la guerre, du conseil de marine, du conseil des ordres, de la junte de commerce, et des monnaies, du tribunal des alcades de Casa y Corte, de la municipalité de Madrid, du clergé séculier et régulier, du corps de la noblesse, des corporations majeures et mineures et des habitans des paroisses et des quartiers, parties de Madrid le 11, ont été présentées le 16 à S. M. I. et R. à Valladolid.

— Hier à midi, S. M. l'Empereur et Roi, entouré des princes, des ministres, des grands-officiers et des officiers de sa maison, a reçu, au palais des Tuileries, les hommages et les félicitations du Sénat, du Conseil-d'Etat, de la Cour de cassation, de la Cour des comptes, de la Cour d'appel, de la Cour de justice criminelle, du Corps municipal de Paris, du Clergé et du Consistoire.

Digitized by Google

Les grands corps de l'Etat ont été conduits dans la salle du trône par un maître et un aide des cérémonies, introduits par S. Exc. le grand-maître, et présentés, savoir : le Sénat, par S. A. S. le prince vice-grand-électeur ; le Conseil-d'Etat et la Cour de Cassation, par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire ; et la Cour des comptes, par S. A. S. le prince archi-trésorier.

Les autres corps ont été reçus par S. M. dans le salon de la paix, et présentés par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire.

Discours du président du Sénat.

Sire, la pensée de vos peuples vous a accompagné par-tout. Elle vous a suivi au milieu de toutes vos fatigues, de tous vos dangers. Elle vous cherchait encore dans les lieux témoins des nouveaux triomphes de vos armes, au moment même où votre retour a été annoncé à cette grande capitale. C'est ainsi qu'il appartient à V. M. I. et R. de porter des joies soudaines au sein de vos peuples, comme des terreurs subites au milieu de vos ennemis.

A peine aviez-vous franchi les bords de la Bidassoa, que votre entrée dans les Espagnes fut proclamée par la Victoire, et c'est encore au bruit des victoires que vous venez de quitter les Espagnes.

Vous les avez quittées, Sire, après leur avoir assuré les plus grands bienfaits et leur avoir recrée une patrie, et c'est une circonstance toute particulière de vos triomphes, qu'ils font triompher la raison. Vos peuples et le Sénat ne peuvent voir sans en être touchés, quel est le premier usage que vous faites de la victoire. Vous avez aboli la servitude sur les bords de la Vistule ; vous venez d'abolir l'Inquisition sur les bords du Tage. Que d'actions de grâce doivent être rendues au nom même de l'humanité à de pareilles conquêtes.

Discours de M. le premier président de la Cour de cassation.

Sire, c'est avec un sentiment plus vif de respect et de bonheur, qu'admis au pied du trône de V. M., nous venons aujourd'hui vous féliciter, non sur le succès dès long-tems prévu et toujours assuré de vos armes, mais sur des succès plus chers à votre cœur et à l'humanité, mais sur de plus beaux triomphes, et sur votre heureux retour

Nous, Sire, pour qui vous avez fait de l'admiration un sentiment d'habitude, pourrions-nous en effet être étonnés que les armées espagnoles se soient dissipées devant ces légions toujours conduites par vous à la victoire, et que le gouvernement incohérent et factice auquel cette malheureuse nation s'était abandonnée, se soit écroulé à votre voix !

Mais, par la magnanimité et la clémence, avoir ramené l'Espagne à ses véritables intérêts ; l'avoir sauvée de ses propres fureurs, et des insinuations encore plus dangereuses d'un ennemi caché sous le saint nom d'allié ; qui n'a su qu'e l'agiter st non la défendre, la déchirer et non la secourir, et qui même, après tant de jactances, n'a su que fuir devant vous ; avoir comprimé non-seulement l'insurrection du moment à laquelle ce pays était en proie, mais encore l'insurrection des préjugés invétérés et barbares qui y obstruaient tous les progrès de la philosophie, de la civilisation et de l'industrie ; voilà, Sire, le trophée qu'il est beau d'avoir ajouté au faisceau des nombreux trophées de votre gloire, et

Digitized by Google

voilà ce qui justifie ce que j'osai présager à V. M. : oui, l'Espagne dont vous avez voulu être, dont vous êtes le régénérateur, l'Espagne désabusée bénira votre sollicitude et vous devra son bonheur.

— Un décret impérial, daté d'Astorga, le 1er janvier, contient les dispositions suivantes :

« Les quatre-vingt mille conscrits de 1810 seront levés sans délai. Ils se mettront en marche au 1er février. La répartition entre les différens corps, sera conforme à l'état arrêté par notre ministre de la guerre. Cinq hommes de choix pris dans chaque département, et sachant lire et écrire, seront désignés pour les vélites de notre garde. La quarantième partie prise dans chaque département sera choisie pour les carabiniers et les cuirassiers, et une autre quarantième partie pour l'artillerie et les sapeurs.

Le reste sera distribué entre les corps d'infanterie et de cavalerie, de manière à porter les compagnies d'infanterie à 140 hommes : et quant aux régimens qui n'ont point un cinquième bataillon, il leur sera fourni en sus 560 hommes comme si ce bataillon existait, de manière que, lorsque la conscription aura rejoint, l'effectif de chacun de nos régimens d'infanterie soit de 3,920 hommes, état-major non compris, soit que ces régimens soient à 4 ou à 5 bataillons; et à porter tous nos régimens de dragons, de hussards et de chasseurs, à un effectif de 1,100 hommes; nos régimens d'artillerie à pied, à un complet et à un effectif de 140 hommes par compagnie; nos bataillons de sapeurs à un effectif de 140 hommes par compagnie; les bataillons du train à un effectif de 700 hommes, et les bataillons des équipages militaires à un effectif de....

» Cinq mille conscrits seront dirigés sur notre garde, comme l'ont été les cinq mille de la conscription des années réunies. »

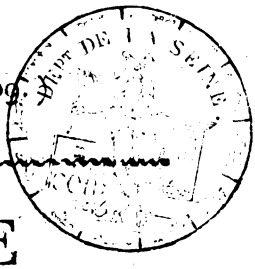
ANNONCES.

Répertoire de littérature ancienne, ou Choix d'auteurs classiques grecs et latins, d'ouvrages de critique, d'archéologie, d'antiquités, de mythologie, d'histoire et de géographie anciennes, imprimés en France et en Allemagne. Nomenclature des livres latins, français et allemands sur diverses parties de la littérature. *Notice sur la Stéréotypie*; par Fréd. Schœll. — Deux vol. in-8°. — Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 cent. francs de port. — Chez Fr. Schœll, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Digitized by Google

(N° CCCXCIV.)

(Samedi 4 Février 1809.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

SCÈNE POUR LA FÊTE DE M. TALMA,

ENTRE M. FIRMIN DIDOT ET SON FILS.

D.

De mon ami Talma ce jour est la naissance!
Des plumes, du papier! grâce à la circonstance,
Je suis en verve! apporte, apporte promptement!
Il faut que pour Talma tournant un compliment,
Je déclame à ses yeux...!

F.

Quelle mouche te pique?
Eh quoi? devant Talma, ce grand acteur tragique,
Tu veux!.....

D.

Devant qui donc? va, Talma, par ma foi,
En s'entendant louer tremblera plus que moi.

F.

Qui? lui, trembler! Talma!

D.

Crois ce que je t'atteste;
Plus on a de mérite et plus on est modeste.

F.

Je n'oserais jamais dire un vers devant lui.

Digitized by Google

D.

Fais-en, je les dirai. Si tu veux aujourd'hui
Saisir l'occasion de courtiser les muses,
Elle est belle.

F.

De moi je vois que tu t'amuses;
Mais songe !.....

D.

Que je songe ! ah, j'en vois la raison !....
Un jour, avant de voir Talma dans sa maison,
(C'était dans le jardin dessiné par le Nôtre)
« Croirai-je que Talma soit homme ainsi qu'un autre,
Disais-tu ; chez Talma soudain je t'ai conduit,
Mais tu tremblais un peu quand tu fus introduit.

T'andis que ton œil contempla
Le front, le regard formidable
De Manlius, et de Cinna ;
Ton père embrassait dans Talma
Des bons enfans le plus aimable.

F.

Vous vous étiez connus !

D.

Presque dès notre enfance.
Au Collége, ici près, nous fîmes connaissance.
Quand avec un Dieu même on se vit écolier,
On peut avec ce Dieu devenir familier,
N'est-il pas vrai ? tous deux, sortant de réthorique,
Nous faisions ce qu'alors on nommait la logique:
Et là, riant de voir l'essaim des noirs enfans
Qu'à Mazarin Sulpice envoyait tous les ans,
Et des *Baralipton* laissant-là le grimoire,
Tous deux nous venions tard. Si j'ai bonne mémoire,
Talma lisait Racine, y mettait un accent
Qui pouvait faire effet sur un cœur innocent.
Moi, plus simple, j'allais, un quart d'heure, en cachette,
Apprendre au jeu de paume à tenir ma raquette:
Puis craintif, balctant, et le regard baissé,
J'entrais. Monsieur Talma, sans être plus pressé,
Scandale de la classe où siégeaient tant d'apôtres,
Arrivait, dandinant, une heure après les autres:
Il fut chassé. Talma, sans ce triste revers,
Aurait de sa logique étonné l'Univers:
Mais Talma, sans pâlir, reçut l'arrêt suprême ;
Et venu dandinant, il s'en alla de même ;

Digitized by Google

Et moi, voyant partir mon ami fugitif,
Je fus plus assidu, mais non plus attentif.

F.

Oui, mais pendant qu'ici tu nous remets en classe,
Tu ne fais pas tes vers; adieu : le tems se passe!
Je m'en vas; crains sur-tout que le triste orateur
Ne reste enfin muet aux yeux du spectateur.
Songe au cercle d'amis.....

D.

Parbleu, je suis du nombre.
Si je t'en crois, bientôt j'aurai peur de mon ombre.
D'ailleurs, devant qui donc serais-je épouvanté?
Craindrais-je ce savant (1), ami de l'équité,
Géomètre profond, qui dans son art, peut-être,
Connaissant deux rivaux, n'y connaît pas de maître.
Lancival? Coupigny? Despréaux le chanteur?
Du Tyran domestique est-ce l'aimable auteur (2)?
Ou l'ami de Colin (3), qui, dans plus d'une pièce,
Porta des *Etourdis* la grace et la finesse,
Et dont le style est pur autant que la raison?
Chénier, Ducis, Baour, Legouvé, Grandmaison?
L'un qui dans ses amours surprit la muse épique,
Et les autres, l'honneur de la scène tragique.
L'auteur d'Agamemnon (4)? celui de Marius (5)?
Les amis de Talma sont-ils savans en *us*?
S'il en est d'érudits, ils n'ont rien de barbare;
C'est Clavier l'Elléniste, et Langlès le Tartare,
Qui, fidèle à l'honneur non moins qu'à l'amitié,
Jamais de ses amis ne doit être oublié.

Craindrais-je la Beauté qui, peut-être sans blâme,
Eût pu laisser l'orgueil se glisser dans son ame;
Qui d'un homme en ses vers montrant la fermeté,
Et des femmes la grâce et la facilité (6),
Ne prit de la grandeur que ce qu'elle a d'aimable,
Des soins plus obligeans, un accueil plus affable;
Elle réunit tout; mais son cœur eût gémi
Que son rang lui coutât la perte d'un ami.

Nous verrons des talens dont la France s'honore.
Le moderne Amphion (7) de qui l'archet sonore

(1) M. Legendre. (2) M. Duval. (3) M. Andrieux. (4) M. Lemercier. (5) M. Arnault. (6) Mme Constance de S**. (7) M. Rode.

Digitized by Google

Ne devrait moduler ses sons mélodieux
Que pour ses amis seuls, ou les concerts des Dieux :
Des enfans d'Apollon, des enfans d'Esculape;
Vingt autres que j'ignore, ou dont le nom m'échappe,
Tous artistes fameux, l'honneur du nom Français.
Ceux qui dans l'art d'Apelle ont eu d'heureux succès.
L'un (8) qui, peignant un trait de la bonté divine,
Fit lui-même un miracle auprès de la Piscine :
Celui qui d'un grand nom a soutenu le poids (9),
Alors qu'au char d'Emile il enchaîna les rois :
Cette autre Dibutade (10) animant la Bacchante :
Et celle encor qui voit (11) sur la toile vivante
Ces enfans si naïfs sortir de son pinceau,
Tandis que son époux (12), sous son docte ciseau,
Au marbre qui respire imprimant la souplesse,
Donne aux amours la grâce, aux héros la noblesse.
Le peintre (13) qui d'un style élégant, noble, aisé,
A su, voulant défendre Hyppolite accusé,
Le couvrir de pudeur ainsi que d'innocence.
Et toi, déjà fameux dès ton adolescence (14),
Qui peignant Bélisaire, as su, par tes essais,
Nous rappeler ton maître (15) et ses premiers succès :
En vain tu négligeas la Muse de l'histoire,
Elle avance vers toi pour te couvrir de gloire !

Peut-être y verrons nous Damas et Duchénois,
Du cothurne chaussés, ceints du bandeau des rois;
Et non moins qu'aux chœurs du parterre idolâtre,
Michot, qui dans le monde aussi bien qu'au théâtre,
Naïf en sa franchise, et vrai dans sa gaîté,
Sait unir le bon ton à la simplicité.

Tout le monde, crois-moi, sera plein d'indulgence.
Mais, commençons nos vers : il est tems que j'y pense !....
Il me vient une idée; oui, je veux la saisir.
Parler de ses amis, c'est doubler son plaisir;
Voilà mon texte. Au fait, que pourrais-je lui dire?
On aime autant Talma que le public l'admire.
Que puis-je à cet éloge ajouter de nouveau?

(8) M. Vincent. (9) M. Vernet. (10) Mme Lebrun. (11) Mme Chaudet. (12) M. Chaudet. (13) M. Guérin. (14 M. Gérard. (15) M. David, dont le tableau de Bélisaire demandant l'aumône, commença la grande réputation. Si on n'a point parlé de MM. David, Girodet, Gros, Regneault, Isabey, c'est qu'ils n'étaient point à cette réunion.

Digitized by Google

La louer! c'est au fleuve aller porter de l'eau.
Mais c'est sa fête! eh bien, sa tendre et bonne amie,
Qu'il chargea des doux soins du bonheur de sa vie,
Ne peut rendre pour lui ce jour plus fortuné:
Partout de ses amis il est environné.

FIRMIN DIDOT.

FERGUS ET LOTHAIRE.

ROMANCE.

L'OMBRE descend, et l'étoile du soir
Brille déjà sur ces vertes collines:
O voyageur! évite les ruines
De cet antique et lugubre manoir.
Si ton œil cherche une retraite sûre,
Où le repos habite en tous les tems,
Fuis ces remparts; et de leurs habitans
Pleure avec moi la tragique aventure.

C'est-là, qu'auprès d'Elma leur jeune sœur,
Vivaient ensemble et Fergus et Lothaire.
Pour ses attraits, dans l'ombre du mystère,
Tous deux brûlaient d'une coupable ardeur.
Dès qu'un rival osait lui rendre hommage,
Ils l'accueillaient avec un froid mépris;
Et des combats dont elle était le prix,
Toujours le sort leur donna l'avantage.

Dans ces combats, maint chevalier fameux,
Perdit l'espoir d'un si doux hyménée.
Découragé, loin de l'infortunée,
Chacun porta son amour et ses vœux.
Tous deux alors, convinrent en silence,
De mettre fin à leurs tourmens jaloux;
Poussés tous deux par l'enfer en courroux,
L'un contre l'autre, ils levèrent la lance.

Malgré ses pleurs et son effroi mortel,
Sur une tour, Elma fut enchaînée.
Un jour entier, Elma fut condamnée,
A contempler cet horrible duel.
Quand la nuit vint, une torche fatale
Dans le château leur prêta sa lueur,
Et tout sanglans, ils traînèrent leur sœur,
Sous les lambris d'une profonde salle.

Digitized by Google

Là, devant elle, et le glaive à la main,
Les forcenés osent combattre encore;
Envain sa voix tour à tour les implore,
Percés de coups, ils succombent enfin.
Alors Elma, pâle et d'horreur saisie,
Sur tous les deux jette un dernier regard,
Et dans le cœur se plongeant un poignard,
A leurs côtés elle tombe sans vie.

Depuis ce tems, des fantômes hideux,
Errent la nuit dans ces murs solitaires :
A la même heure, on entend les deux frères,
Recommencer leur combat ténébreux.
Jusqu'au matin, la menace, la plainte,
Se mêle encore au bruit des boucliers;
Et sur la place où sont morts ces guerriers,
En traits de sang, leur image est empreinte.

S. E. Geraud.

ENIGME.

Quel singulier destin!
J'étais hier demain.

LOGOGRIPHE.

Le même jour commence et finit mon destin.
De français que je suis je deviendrai latin,
Si transposant mes pieds tu mets au quatrième
Mon second, puis encore mon dernier au troisième.
C'est assez. Plus long-tems tu t'occupes de moi,
Et plus, à chaque instant, je m'éloigne de toi.

S.....

CHARADE.

Mon premier plaît à l'homme vain;
Mon second, vous l'avez en main:
Mon tout ne fait aucune différence
Et ne connaît pas de distance
De son aurore à son déclin.

S.....

Digitized by Google

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme latine du dernier Numéro est *Candella*; celui de la traduction : *Chandelle.* — La traduction en a été imprimée sur une copie tellement défectueuse, que nous croyons devoir la rétablir ici telle qu'elle nous a été envoyée.

COMPAGNE de la nuit, et rivale du jour,
Le déclin du soleil annonce mon retour;
Je suis blanche de corps, ma taille est rondelette,
Le flanc d'un animal fut long-tems ma retraite.
Certain fer, employé par un doigt délicat,
Ranime ma langueur et soutient mon éclat.
Mais, ô destin affreux! l'élément qui m'anime,
Boit lentement mon suc et me prend pour victime.
Ce n'est pas tout, lecteur, un souffle me fait tort,
L'haleine du zéphir peut me causer la mort;
Quoique pour exister je la donne à mon père,
L'utilité m'absout d'un meurtre involontaire.
Le besoin des mortels m'occupe constamment;
Je ne vis que pour eux, et meurt en les servant.

(C'est aussi par erreur que l'on a mis S..... au bas de la traduction.)

Celui du Logogriphe est *France*, dans lequel on trouve *rance* et *Franc* (habitant de la France).

Celui de la Charade est *Bas-son.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

TRADUCTION LIBRE D'UNE EPISODE DU SCANDA POUZANA,

POÈME INDOU, en 81800 stances.

LA fille de Therma Rajah (le bon roi) était en méditation sur le sommet de Riehi-Sombo, le mont des comtemplateurs. Indra qui regarde à la fois toutes les choses et chaque chose, observait la pieuse Monghir, au pied de l'arbre saint planté par Ardjovn sur le sommet du mont, pour servir d'appui aux saints personnages exténués par le jeûne, et pour ombrager le lac de Talmara qui n'est formé que des pleurs des pénitens. Monghir était depuis trois

Digitized by Google

jours assise au bord du lac, le dos appuyé contre l'arbre; jeûnant, priant, grossissant le lac de ses larmes, et tenant ses mains pures élevées vers le ciel qui voit tout; et tous les yeux du ciel qui s'arrêtaient sur Monghir, paroissaient briller d'une douce compassion.

Monghir était belle aux regards qui lisent dans les ames; le grand Indra lui-même la distinguait entre les créatures humaines; Chacta, la déesse de la vertu, habitait l'ame de la pénitente; la noble Sarisouati, la conservatrice de toutes les belles pensées, lui avait infusé la science; Satya, la vénérable déesse de la vérité, avait fait luire en elle cette lumière ineffable dont les moindres reflets conservent encore trop d'éclat pour des yeux mortels; et l'esprit de Monghir, porté sur les ailes des bons génies entre la région des nuages et celle des astres, pouvait tour à tour admirer la sagesse du créateur et les merveilles de la création. Les Péris, les Néris, les Vritraspati prenaient plaisir a converser avec la sage Monghir, et à lui révéler des choses que les mortels ignorent. Les hommes, les femmes, les sages même, et jusqu'aux prêtres et aux prêtresses de Brahma, roi des êtres, pouvaient envier les dons célestes de Monghir, et cependant Monghir n'était pas heureuse.

Monghir méprisait les richesses et les grandeurs qui plaisent aux ames ordinaires, deux filles dignes d'elle, Pravir et Meva, étaient les seuls biens terrestres qu'elle daignât priser; elles les aimait également, mais elle n'était pas sûre d'être également aimée, et son ame sainte, comme les eaux du gange, était en proie à une douleur qu'elle ne pouvait déposer que dans le sein de ses amis invisibles. Brama touché de sa peine a inspiré à la belle Pravir, la fille trop froide d'une mère trop tendre, la pensée d'aller trouver Monghir: Oh! ma mère, dit-elle d'un son de voix enchanteur (mais qui paraissait plutôt venir d'un instrument mélodieux que d'un cœur ému), ma mère, il y a bien long-tems que tu n'as réjoui les yeux de ta fille. — Hélas! répond Monghir, plus long-tems peut-être pour moi que pour toi. — Mais, ma mère, quel plaisir, ton ame, trouve-t-elle dans la solitude? — Ma fille, en quittant les humains on trouve les Dieux. Heureuses les ferveurs (les ames dévotes) qu'ils daignent accueillir! — Mais à quoi te sert ce long jeûne qui te consume? — Le jeûne peut affaiblir le corps, mais il nourrit l'ame. — Voilà toujours les *mayas* (les illusions) de notre mère; et ces bras que tu tiens étendus doivent succomber à la fatigue. — Je les tends vers

Digitized by Google

les génies du ciel, et les génies de l'air les soutiennent. — Encore les *mayas* de notre mère. — Non, ma fille, je m'adresse à celui qui entend les plaintes muettes et qui lit d'en haut les vœux que l'homme n'a pas encore achevé d'écrire dans les replis de son cœur. — Et qu'est-ce que tu lui demandes, ma mère? dit la belle Pravir d'un air dédaigneux. — Je leur demande une fille, dit tristement la bonne Monghir. — Eh! ne nous as-tu pas toutes deux, Meva qui suffirait seule à ton amour, et moi que voici? — Hélas! il m'en manque une, et c'est toi. — Y penses-tu, ma mère? — Oui toi; tu me fuis, ma fille. — Eh quoi, ma mère, tu dis que je te fuis quand je viens à toi. Non, ma mère, ta fille sait son devoir. — Venir par devoir n'est pas venir à moi, fille trop aimée, le devoir n'est pas le désir, il t'amène comme autrefois ta gouvernante aportait mon enfant dans mes bras. — Tu m'accuses, ma mère, et tu veux me voir coupable. — Te voir coupable! moi qui laverait, si le grand Indra le permettait, la moindre de tes fautes avec mon sang, pour te montrer aussi belle aux Dieux que tu le parais aux mortels. Mais pourquoi cet air pensif, sombre, inquiet? qu'as-tu, ma fille? — Rien, ma mère, tous les jours ne sont pas sereins. — La douce confiance les éclaircirait. — Encore une fois, je n'ai rien. — Lorsqu'on sent quelque ennui secret, on dit toujours qu'on n'a rien. Il me semble encore plus naturel de le dire quand on n'a rien. — Je crois cependant voir..... — Les Dieux même avec qui tu te vantes d'avoir un commerce si étroit, ne sauraient voir ce qui n'est pas. — Non, mais ils voyent ce qu'on leur cache, et moi, malheureuse, tout mon pouvoir se borne à connaître que tu te caches de moi. Clarté funeste! l'aveuglement vaudrait mieux. — Que je te plains de tes soupçons, ma mère, et par où les ai-je mérités? j'en appelle à ta justice. — La justice! ma fille, elle est pour les indifférens, mais entre une mère et une fille... — Il me semble pourtant, dit Pravir, qu'elle vaudrait encore mieux que l'injustice. — Ma fille, ma fille, tu accuses ta mère, tu prends plaisir à confondre son esprit déjà troublé par le chagrin. — Non, ma mère, tant de pouvoir ne m'appartient point. — Je retrouverai donc toujours dans ma fille cette humeur aussi difficile à plier que l'arc du géant de la guerre. — Eh bien, ma mère, si l'entreprise est au-dessus de tes forces, pourquoi la tenter? — Je l'aurais pu quand ma Pravir, l'enfant de mon amour, ne s'élevait pas encore au-dessus des fleurs destinées à parer nos tem-

Digitized by Google

ples. Mais une folle tendresse m'arrêtait, faible mère ! je craignais de troubler le fleuve de ton bonheur à sa source ; j'espérais que tu te formerais à la perfection à mesure que tu avancerais dans le champ de la vie, comme le palmier se redresse en croissant ; j'espérais que le maître des douces affections, le tendre Kama t'apprendrait à payer d'amour l'amour de ta mère... mais au lieu de cela ton esprit s'est ouvert aux Thias, aux Azours, aux ennemis de nos bons génies, aux maîtres de l'orgueil ; ils t'ont fait rougir de ta bonne mère ; ils t'ont persuadée que sa tendresse n'était qu'un artifice pour te subjuguer, pour faire de toi mon esclave. Hélas ! c'est moi qui suis la tienne ; et je n'en rougis pas, mais tu me repousses. — Moi, repousser ma mère ! — Tu lui caches ton secret. — Mon secret, c'est que je n'en ai point. — Eh ! pourquoi donc ce mystère, qui dans ce moment même veille comme un espion invisible sur tes paroles, sur tes gestes, jusque sur les moindres mouvemens de ton beau visage, et qui cherche à me fermer l'accès de ton ame.—Tu vois ce que tu veux voir, ma mère.— Ah ! s'il était vrai, ma fille, que je serais heureuse ? mais comment pourrais-je me dissimuler ce soin trop visible d'échapper à mes regards, ce voile ténébreux dont l'esprit de ma fille s'enveloppe devant le mien ; ce besoin de te dérober aux caresses, aux empressemens de celle qui t'a donné la vie et qui te donnerait encore la sienne ? Crois-tu que j'aie été la seule à remarquer ton indifférence, ton éloignement pour tous ceux dont la bienfaisante Shiva t'avait environnée dans les projets de son amour pour les rendre heureux par toi, pour te rendre heureuse par eux ? Tu ferais notre gloire et nos délices, et tu fixerais tous nos regards comme ce diamant doué de pensée, qui ferme la ceinture de la reine des Péris, et qui entretient un commerce éternel de lumière avec toutes les étoiles du ciel. Au lieu de cela, tu dédaignes notre amour, le bocage que tu embellis de tes charmes est devenu comme une île où nous n'abordons qu'avec peine ; tous ceux que tu aimes à rassembler autour de toi nous deviennent étrangers, et pour te plaire il faut nous fuir. Descends en toi, ma fille, et juge toi. Que dirais-tu de la fleur qui essayerait de se séparer de la tige qui la porte et des feuilles qui l'accompagnent ? et séparée une fois, que deviendrait-elle ? — Ma mère, je ne te comprends pas. — Essaie de te comprendre toi-même. — Mais, ma mère, cette fleur dont tu te plais à faire l'image de ta fille, doit perdre sa beauté en s'éloignant de sa tige, et si

Digitized by Google

j'en crois tes louanges, je conserve la mienne. Une Dive doit-elle se contredire ainsi dans ses discours?

— Ma fille, il existe d'autres yeux que ceux des mortels. Ceux-là voient la vérité tandis que les autres s'en tiennent à l'apparence. Ces traits ravissans, cette grâce, cette lumière de beauté qui te distingue entre toutes tes compagnes, tout cela n'était que des symboles. Tes beaux traits étaient destinés à représenter, et bien imparfaitement encore, ta belle ame dans sa paix, dans sa douceur, dans sa bienveillance native, et telle qu'elle est sortie du souffle pur de *Brama*. Tant que ton ame a été tranquille et tendre, elle s'est mirée dans ta beauté; mais lorsque cette paix a été troublée, le trouble a paru malgré toi jusque sur ton visage, comme on voit la rose des bosquets resserrer ses feuilles délicates au souffle des Dewatas.—Tu me vois donc bien affreuse, ma mère?—Ma fille, ta mère a deux yeux toujours fixés sur toi: l'un s'arrête au-dehors, et se réjouit; l'autre regarde au dedans, et pleure. Toi-même, tu crains que ce que je vois ne ressemble à ce que tu sens; et pendant que je te parles, tu commandes à toute ta personne de me dissimuler ce qui se passe dans ton ame. — Eh! qu'aurais-je à te dissimuler? ma mère. — Ton ennui, ton dépit, ton projet de ne plus t'exposer à de tels entretiens, ton espoir d'inventer tous les jours des prétextes plausibles pour excuser tes négligences et tes froideurs. — Et quand cela serait, ma mère, que t'importe? Tu crois lire dans mon ame; crois-tu que je ne lise pas dans la tienne? Non, non, je sais trop bien qu'au moment de ma naissance une main invisible, celle de Brama lui-même, a écrit sur mon front que je ne serais point aimée de celle qui me donnait le jour; que toutes ses préférences attendaient la sœur qui m'était destinée; que celle-là réunirait tous les dons, toutes les faveurs que le ciel peut prodiguer à une fille de la terre; qu'elle serait élevée à tous les honneurs des Peris et des Neris, tandis que moi, toujours désagréable même aux yeux maternels, je vivrais humiliée, méconnue, accusée de l'indifférence, de la jalousie, de l'aversion qu'on sentirait pour moi. Tu voulais de la sincérité, ma mère, en voilà... Mais, que vois-je? ma mère, ma mère, éveille-toi. »

En effet, en écoutant le discours de Pravir, le sang de la triste Monghir s'était arrêté soudain comme le torrent de la montagne au souffle du père des frimats. « Ma mère, éveille-toi », répétait à grands cris Pravir effrayée; et Monghir ne s'éveillait point. Idma, le dieu du sommeil consolateur, avait étendu sur tous les sens de Monghir ses ailes pro-

Digitized by Google

tectrices, et pendant que son corps pâle et froid paraissait privé de vie, le secourable Arjown avait porté l'ame de cette mère infortunée au pied de l'escarboucle flamboyant qui sert de trône au dispensateur de la lumière. Le dieu qui éclaire les choses hors de nous, et les images des choses au dedans de nous, le clairvoyant Indras jette un regard propice sur Monghir : « Qui t'amène ici, dit une voix (c'était celle d'Indra), qui t'amène ici, ame pieuse et triste?— Le chagrin, répond Monghir. — Et que viens-tu chercher? — La consolation. Je ne la refuse point aux ames pieuses, dit encore la voix, ainsi, parle avec confiance. — Seigneur, ta bonté encourage ton esclave tremblante, accorde lui son humble prière, répands sur ce jour qui n'est point fait pour des yeux mortels, et dont les rayons dardent jusqu'au fond de la pensée; fais en sorte que les couleurs pures dont ta lumière se compose, tracent pour elle un tableau qui lui montre ce qui se passe dans son ame, qui lui dévoile ses funestes illusions, qui démasquent à sa vue les Daytas et les Azours qui la séduisent, comme les feux trompeurs qui entraînent les voyageurs égarés vers les marais où ils s'enfoncent pour ne plus reparaître. Tu en as le pouvoir, flambeau vivant; tu en sais les moyens; ton esclave soumise attend de toi son retour à la vie et à la félicité. » Elle dit, et déjà son ame, ramenée par Arjown lui-même à ce corps, demeuré sans chaleur et sans mouvement, commence à lui rendre le sentiment de l'air et la clarté des cieux. Son œil et son oreille ont retrouvé les objets et les sons; elle voit, elle entend sa chère Pravir; et Manasidja, l'invisible vainqueur des volontés, était auprés d'elle. « Ma mère, ma mère, disait-elle d'un accent qui aurait attendri le diamant, ma mère, sauve ta fille du noir fantôme qui la poursuit et qui l'effraie. — Je ne vois rien, dit la tendre Monghir. — Et toi, qui es-tu, réponds? disait Pravir, en s'adressant au fantôme, qu'elle voyait toujours dans le lac Talmara. — Je suis toi, répond le fantôme. — Non, tu n'es pas moi; car si ma mère, si ma sœur, si le lac de Talmara ne m'ont point trompée, je suis belle, et l'amour est toujours entre moi et l'œil qui me fixe; au lieu que ton air farouche appelle la haine. — C'est toi-même, imprudente, répond le fantôme, c'est toi qui m'as défiguré; vois-tu ces Azours, ces Daytas qui se sont emparés de ma première beauté pour la dérober aux regards de Wistznou qui s'y complaisait, pour l'éloigner de tous ceux que Wistznou t'avait donnés pour faire avec toi le trajet de la mer du tems; vois-tu la Fourberie au regard louche, qui, sous un

Digitized by Google

feint amour pour Wistznou, t'entraîne loin de lui et de ses voies ; vois-tu ce serpent caché sous les fleurs du jardin des félicités, qui les a toutes flétries pour toi, et qui a versé le poison de la jalousie dans ton cœur ; vois-tu les alarmes, les combats des bons génies qui te défendent malgré toi et qui essayent encore de te disputer aux mauvais esprits à qui toi-même tu te livres. — Ah ! je ne les vois que trop, dit Pravir en tremblant ; et toi, ma mère, les vois-tu, les entends-tu ? — Hélas ! oui, je les vois, je les entends, ma fille. — Oh ! ma mère, délivre ta fille. — Je ne puis rien sans toi. — Ma mère, suis-je donc condamnée à montrer aux yeux des hommes cette figure si différente de la mienne et dont l'image m'obsède. — Ma fille, il ne tiendra qu'à toi de revenir à ta première forme en revenant à ton vrai caractère. Ce qui t'arrive est une punition ou un bienfait de celui qui voit et qui fait voir : il a dit que tes traits représenteraient tes affections, et que tu paraîtrais toujours ce que tu serais. Le voile est enlevé, ma fille, ton visage, si cher à tous les yeux, a disparu : ton ame seule est visible. — Malheureuse que je suis ! et tu ne me plains pas, mère cruelle ? — Non, ma fille ; cette ame visible est livrée à son propre pouvoir. Que pouvait-elle désirer de mieux ? Indra lui permet de se rendre aussi belle qu'elle voudra ; il ne tient qu'à elle de se former et de se changer comme l'argile que l'ouvrier pétrit, et dont il fait à son gré un démon ou un dieu. — Ma mère, ce nouveau décret du puissant Indra, s'étend-il sur d'autres mortels que sur Pravir ? — Oui, cher enfant, détourne les yeux de ton ame pour lire dans la mienne, tu y verras l'amour d'une mère qui adore sa fille, la douleur d'une mère que sa fille n'aime point. — Non, ma mère, non, ma bonne mère, dit Pravir en s'élançant dans les bras que sa mère lui tendait, je ne verrai plus que ton amour, tu ne verras plus que le mien. » Puis, en se retirant pleine de tendresse et de repentir, ses regards ont rencontré par hasard cette même image, qu'elle craignait de revoir, et la trouve comme un tableau dont tous les traits, auparavant déformés, auraient ensuite été corrigés par un habile maître. « Oh ! prodige, s'écria-t-elle, je me retrouve, ma mère ; je me dois encore une fois à ton amour. — Non, ma fille, c'est un miracle qui atteste le pouvoir d'un dieu, rends grâce à Indra, qui a voulu te montrer ce que tu peux sur toi. Te voilà donc revenue presque entièrement à cette beauté qu'il t'avait donnée d'abord comme un modèle à imiter. Il s'en applaudissait, et t'invitait à rassembler en toi toutes

Digitized by Google

les perfections dont elle offre l'image. Mais es-tu contente, ma fille, et ne vois-tu pas sur ce front une ombre qui n'est pas encore éclaircie. — Hélas! c'est peut-être un reste de punition. — Non, ta beauté dépend de toi; mais cette ombre annonce qu'il reste encore quelque ennemi que tu ne connais pas, et qui plane au-dessus de toi. — Ma mère, défends-moi de notre ennemi, dis-moi comment je puis le conjurer. — En aimant. Vois à côté de toi cette image que rien n'obscurcit, où Kama, l'ami des cœurs, se peint en traits de lumière; tu es plus belle peut-être à des yeux mortels; mais veux-tu l'être moins à des yeux qui voient tout. — Oh! ma mère, c'est ma sœur, aide-moi à l'aimer. — Et comment? — En me disant que tu ne l'aimes pas mieux, toute pure qu'elle est, que la triste Pravir. — Ma fille, tu te reproduiras peut-être un jour dans des images vivantes de ta beauté, et tu sauras alors que l'amour d'une mère semblable à celui des dieux même, ne s'affaiblit point en se partageant... Mais lis ce que tu vois écrit sur cette feuille de lotos, que la figure porte à sa main : *Ma mère, ma mère, rends moi l'amour de Pravir, quand tu devrais la préférer à la tendre Meva.* Pravir, à cette vue, saisie d'une tendre émotion, tourne ses yeux humides vers le lac, et voit une seconde fois son image qui brille enfin de tout son éclat. De douces larmes avaient expié un long endurcissement comme une pluie bienfaisante reverdit des plantes desséchées. Les ames des deux sœurs, rendues à la vie de l'amour, ressemblent à deux branches de lierre qui s'enlacent pour ne plus se séparer. Le puissant Indra laisse tomber sur elles deux un rayon brûlant qui les fond l'une et l'autre en une seule et même ame. O bonté! ô félicité! s'écrie la plus tendre des mères; oh! mes enfans, mes enfans! vous faites plus pour moi que je n'ai fait pour vous; oh! mes enfans, combien je vous dois!—Eh! ma mère, disent-elles ensemble, qu'est-ce que tu nous dois? — Votre bonheur. BOUFFLERS.

POÉSIES NATIONALES; par M. C.-J.-L. D'AVRIGNI (de la Martinique), officier d'Administration, chef du Bureau des Colonies occidentales, au Ministère de la Marine. Avec cette épigraphe :

Celebrare domestica facta.
HOR. *Art. poët.*

A Paris, de l'imprimerie de *J.-G. Dentu*, rue du Pont-de-Lodi, n° 3.

LES deux pièces les plus importantes de ce Recueil,

Digitized by Google

imprimées depuis quelques tems, ont reçu dans tous les journaux les éloges qu'elles méritent; l'auteur, n'étant pas exclusivement livré à la carrière des lettres, a pu montrer du talent avec impunité. Il y a de l'élévation, du nombre et de l'harmonie dans son style; ses odes sont remarquables par la noblesse des images et la pompe de l'expression. Il me semble qu'elles laisseraient peu de chose à désirer, si la marche en était un peu plus vive, les mouvemens plus libres et les formes plus variées. Ses épîtres donnent à la louange de la grâce et de l'intérêt. Ceux qui pensent que le talent est aussi une dignité, te que l'esprit doit toujonrs garder son rang devant la grandeur, voudraient peut-être retrouver ici la légéreté brillante et la familiarité polie de Voltaire, quand il écrit aux grands et aux rois: il faut, au contraire, savoir gré à M. d'Avrigni d'avoir su respecter des convenances long-tems méconnues, et d'avoir fait prendre à la poësie, en présence du pouvoir, un ton également éloigné de la licence et de la servitude. Je n'en veux pour témoins que ces vers adressés à S. Exc. le ministre de la Marine, en lui dédiant la pièce intitulée : *le Départ de La Pérouse.*

L'hommage peut-il vous déplaire?
Chacun sait que du dieu des arts
La langue n'est pas étrangère
Au ministre avoué de Mars;
Et de Racine ou de Corneille,
Partout assidus compagnons,
Les beaux vers charment votre oreille,
Comme le bruit de vos canons.
Que ne puis-je de leur génie
Pénétrer les divins secrets!
Le tems approche, où je dirais
En des vers brillans d'harmonie,
Et vos travaux et nos succès;
Sous nos mats au loin frémissante
L'onde libre, et des ports français
La splendeur enfin renaissante.
Oui: sous l'empire du vainqueur
Devant qui s'incline la terre,
Un jour la superbe Angleterre,
Déjà tremblante dans son cœur,
Verra briser le joug servile

Digitized by Google

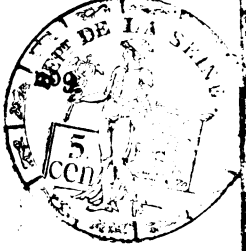
Que l'Europe à long-tems souffert;
Et qui se bat comme Tourville,
Doit aussi nous rendre Colbert.

Ce petit poëme, intitulé : *le Départ de La Pérouse*, ou *les Navigateurs modernes*, est celui où l'auteur a prodigué le plus de beaux vers, pour racheter le vice général de la composition. Il suppose que les plus illustres compagnons de La Pérouse, étant réunis sur la poupe de son vaisseau la veille de son départ, leur chef se place au milieu d'eux, et, dans un discours d'environ quatre cents vers, leur trace le vaste tableau de leur entreprise et de ses innombrables dangers. Il ne me paraît point vraisemblable que, dans une situation pareille, on fasse une description magnifique de tous les périls qu'on va braver, et qu'un marin peigne en vers pompeux à ses compagnons d'armes, non-seulement les trombes, les syphons, les variations de la boussole, le phénomène des moussons; mais encore les arbres, les minéraux, les insectes et les fleurs des contrées inconnues qu'on va parcourir. Ce luxe de descriptions appartient au poëte et non point au héros; l'éclat du style ajoute encore à l'invraisemblance, et n'ajoute rien à l'intérêt de la situation. La Pérouse devait paraître dans ce poëme, tel qu'il était parmi ses nobles et malheureux compagnons, simple, ferme, réservé, prudemment intrépide, toujours occupé du soin de diriger leurs travaux, de prévenir leurs dangers, et non de les décrire à la manière de Delille et de Thompson.

Mais si M. d'Avrigni s'est trompé dans l'idée première de sa composition, s'il a trop affaibli l'intérêt touchant du sujet, en le renfermant dans un discours prophétique, au lieu de le mettre en action; il n'en mérite pas moins d'être distingué des écrivains ordinaires, par la manière brillante dont il répare ses fautes, et par une foule de beautés de détail qui couvrent les défauts du plan. Pour mettre le lecteur à portée d'apprécier par des citations, l'élégance continue du style, et l'harmonie des vers de M. d'Avrigni, je n'éprouve que l'embarras du choix : j'ouvre au hasard le livre, et je tombe sur cette description charmante des travaux des botanistes et des savans qui accompagnaient La Pérouse :

« A

Digitized by Google



« A travers ces vallons, ces bosquets, ces campagnes,
» La route, en serpentant, s'ouvre vers les montagnes.
» Soleil! ah! dans les dons qui naissent de tes feux,
» Quelle splendeur diverse! et quel luxe pompeux!
» Quelque tige connue, et quelque fleur chérie
» Au nouveau Tournefort rappelle sa patrie,
» Mais dans ces lieux pour lui le reste est étranger:
» L'hôte allé du bocage, et le fruit du verger,
» Tout d'un monde nouveau lui présente l'image,
» Et son pays un jour en recevra l'hommage.
» Cet arbuste élégant, sur nos bords transplanté,
» Dans nos jardins admis, par nos bois adopté,
» Viendra, tombant en grappe, à leur antique ombrage,
» Associer son ombre, et mêler son feuillage;
» Ces beaux troncs diaprés, dans les murs de Paris
» Teindront nos vêtemens, orneront nos lambris;
» Cette plante modeste, avec art préparée,
» Ranimera la vie en nos corps altérée:
» Mais, ô! larcin plus doux! cette brillante fleur,
» De nos roses bientôt tendre et frileuse sœur,
» Des mains du voyageur ira parer les charmes
» D'une amante, qu'hélas! il laissa dans les larmes!
» Peuple heureux de ces bords! ah! ne regrettez pas
» Ces biens nés sans efforts en vos riches climats!
» L'Europe aussi pour vous prodigua ses richesses,
» Et les dons de nos arts ont payé vos largesses.
» Une enceinte est formée, où l'épi nourricier,
» Le noyau, dont les fruits colorent l'espalier,
» Le pépin des vergers, la graine potagère
» Un jour s'élèveront d'une glèbe étrangère.
» Dans l'enclos sont reçus ces divers animaux
» Nourris pour nos besoins, dressés à nos travaux;
» Ils peupleront la ferme, ils vieilliront ensemble,
» Et dans l'exil encore un seul toit les rassemble. »

M. d'Avrigni n'a point oublié de placer auprès de ses Argonautes l'astronome qui dirige leur course, et le poëte qui doit un jour les chanter.

« Mais déjà le soleil vers l'horizon s'avance,
» Et la pâle Phébé blanchit l'azur des cieux:
» L'élève des Newtons, d'un œil audacieux,
» Sur la voûte du monde a fixé l'intervalle
» Qui, séparant des nuits la courrière inégale
» Et de l'astre du jour et des astres divers,

Digitized by Google

» Règle nos pas errans autour de l'Univers.
» Cet autre, émule heureux de l'Homère du Tage,
» Des nymphes de la mer peuple un riant bocage,
» Ou d'un chant prophétique, aux yeux des matelots
» Evoque le géant, gardien des vastes flots:
» Qu'au retour, l'Océan déchaîné sur sa tête
» Submerge son vaisseau brisé par la tempête,
» Et, nouveaux Camoëns, des gouffres entr'ouverts
» Il sauvera du moins et sa gloire et ses vers. »

S'il est vrai, comme l'a dit Buffon, que le style soit *tout l'homme*, et si, comme l'ont pensé les critiques les plus éclairés, c'est la couleur et l'expression poëtiques qui seules font vivre les vers et fixent le rang d'un poëte, M. d'Avrigni doit être content de la place que les véritables juges s'empresseront de lui assigner.

Ses trois odes sur les *campagnes d'Autriche, de Saxe* et *de Prusse*, offrent, avec une composition plus heureuse, quoique peut-être un peu trop uniforme, les mêmes beautés d'exécution. Le genre de strophe adopté par l'auteur dans la première, n'est pas, je crois, celui qui convenait au sujet. Six vers alexandrins, dont rien ne presse la marche et ne varie le rythme, ne donnent point à la strophe le mouvement et la rapidité qu'elle devait avoir pour suivre les vainqueurs d'Ulm et d'Austerlitz. Mais, en général, la marche du poëte est ingénieuse, et son style a de la force et de la majesté. La terreur que les triomphes des Français portent à Londres amène une fiction vraiment poëtique:

Aux lueurs des flambeaux brûlant dans les ténèbres,
J'aperçois les arceaux de tes voûtes funèbres,
Westminster! vaste tombe où sont couchés vingt rois!
Leur pouvoir est détruit, leur mémoire est éteinte.
O! sublimes talens! nobles faits! vertu sainte!
A d'immortels tributs vous avez seuls des droits.

Tandis que des tombeaux je parcours le silence,
Dans cette nuit lugubre, à mes regards s'avance
De guerriers chargés d'ans un cortége pieux.
A leur tête est leur roi, le front couvert d'alarmes:
Il gémit; et son œil, obscurci par les larmes,
Semble errer sur la pierre où dorment ses aïeux.

Digitized by Google

Près d'un marbre écarté, tout pensif il s'arrête :
Il fléchit les genoux, il incline la tête,
Et laissant échapper sa voix avec ses pleurs :
« O ! le plus grand des rois qu'adora l'Angleterre !
» O ! vainqueur de Crécy ! victimes de la guerre,
» Ton Peuple, tes neveux t'apportent leurs douleurs.

» Le ciel a de mon cœur confondu l'espérance.
» Jamais danger plus grand n'avait pressé la France,
» La France, qu'ébranla ton bras victorieux !
» De l'Europe, à ma voix, les vagues mutinées,
» Du midi jusqu'au nord tout à coup déchaînées,
» Assiégaient de Clovis l'empire glorieux.

» Mais l'ennemi, que seul menace la tempête,
» Tranquille au bruit des vents qui grondent sur sa tête
» Des plus vastes desseins a percé le secret.
» Il s'élance, et plus prompt que les enfans d'Eole,
» De la mer au Danube, il marche, il court, il vole,
» Il dévore l'espace, il arrive, il paraît.

» Il paraît ; tout frémit, tout se trouble à sa vue,
» Tout se confond ; l'Autriche inquiète, éperdue,
» De ses aigles retient l'essor ambitieux :
» Mais déjà le héros, appui de la Bavière,
» Du Danube a forcé l'impuissante barrière ;
» La foudre de son bras suit l'éclair de ses yeux.

» Les plaines de Wertingue ont présagé sa gloire :
» Sur ses pas, emportés de victoire en victoire,
» Les flots de ses guerriers roulent de toutes parts ;
» Ulm a vu sous ses murs, tremblante, fugitive,
» Une armée en débris, et lâchement captive
» Aux pieds de son vainqueur porter ses étendards.

» L'Inn a fléchi sous lui ; le Danube en allarmes,
» De la main, de la voix, appelle en vain les armes
» Des soldats que Moscow vomit de ses forêts ;
» Le conquérant poursuit sa route impatiente ;
» Déjà Vienne, tendant l'olive suppliante,
» S'étonne d'obéir au César des Français.

. . . . . .
. . . . . .

Il parlait, et soudain une lumière affreuse
Perce en éclairs sanglans l'enceinte ténébreuse :
Un sourd gémissement sort du fond du cercueil ;

Digitized by Google

La voûte a prolongé cette voix redoutable,
Et du sein de la terre, un spectre épouvantable
Monte, plus pâle encore et de honte et de deuil.

« Pourquoi viens-tu troubler le repos de ma cendre,
» Monarque déplorable? Et dois-je ici t'apprendre
» Le sort, qu'à mes neveux gardent les cieux vengeurs?
» Sur ses projets hautains malheur à qui se fonde!
» L'orgueil, de nos revers semence trop féconde,
» O! mon fils! pour moisson ne produit que des pleurs.

» Pleure, triste Albion! déchire ta couronne!
» Pleure! de tout côté le danger t'environne;
» En nuages, sur toi l'infortune s'étend.
» Que peut de tes soldats le novice courage:
» Que peut l'humide mur qui borde ton rivage,
» Contre un peuple-héros, que la victoire attend?

» Quel est ce conquérant, dont l'ascendant suprême
» Dompte les flots, les monts, les remparts, le sort même!
» Qui peut de cet Alcide enchaîner la valeur?
» Puisses-tu conjurer sa fureur vengeresse!
» Il terrasse l'orgueil, épargne la faiblesse,
» Et sait, dans les vaincus, respecter le malheur.

» O! mon fils! l'aigle étend sa redoutable serre.
» Adieu!... » L'ombre à ces mots s'enfonce dans
Le sol tremble; tout fuit, par l'effroi dispersé:
L'air siffle; les autans bouleversent la plage;
Et des tours de Windsor, emporté par l'orage,
Le royal étendart tombe au loin renversé.

On retrouve une fiction à peu près semblable dans l'*Ode sur la Campagne de Prusse*, où le génie de cette monarchie triomphante prédit à Frédéric-le-Grand, le lendemain de la bataille de Rosback, les destinées de ses descendans et la glorieuse vengeance des guerriers français. Mais si les mêmes ressorts poëtiques reviennent un peu fréquemment dans les compositions de M. d'Avrigni, il sait du moins en varier avec art le mouvement et les effets. On a pu juger, par les fragmens que j'ai cités, le caractère général de son talent, qui me paraît quelquefois manquer de souplesse, jamais de force et d'élévation; et ceux qui savent combien il est difficile de soutenir, dans les vers français, un ton toujours noble,

Digitized by Google

harmonieux et propre aux sujets qu'on traite, n'hésiteront pas à reconnaître dans les poésies de M. d'Avrigni, ce talent si rare, et si rarement apprécié.

ESMÉNARD.

ALPHONSE, ou *le Fils naturel*; par Mme DE GENLIS. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

LA théorie du roman pathétique semblait être invariablement fixée. On mettait aux prises une passion forte et un devoir impérieux. Après une lutte longue et douloureuse, le devoir triomphait; et nous autres lecteurs, nous applaudissions à cette noble victoire qui nous donnait une haute idée de nos forces, et pouvait, dans l'occasion, nous inspirer la résolution d'en faire usage.

Quelquefois, mais bien plus rarement, c'était la passion qui l'emportait; mais ce honteux succès entraînait de grands malheurs à sa suite, et nous étions avertis par-là des dangers de l'imprudence ou de la faiblesse, nous nous sentions portés à éviter des fautes, dont le résultat inévitable est une infortune d'autant plus affreuse, qu'on ne peut alors trouver de consolation ni dans sa propre estime, ni dans celle des autres. Par l'un et l'autre chemin, le romancier parvenait à son double but, qui est d'intéresser le lecteur et de lui donner des leçons de vertu. Mme de Genlis a cru devoir renverser ce système que le tems, l'expérience et le succès avaient consacré. Sans qu'on puisse deviner pourquoi, elle a pris l'amour en haîne; elle voudrait l'anéantir, et pour cela elle s'est avisée d'un assez plaisant moyen, c'est de chercher à prouver qu'il n'existe pas, du moins tel qu'on l'a peint jusqu'ici. Elle nous le montre si peu séduisant et si faible, que le devoir n'a ni peine, ni mérite à le vaincre. Un combat trop inégal et dont l'issue est certaine, n'a pas de quoi intéresser beaucoup le spectateur. Mme de Genlis qui l'a bien senti, a cherché d'autres moyens de nous attacher et de nous émouvoir. Aux tendres faiblesses, elle a substi-

Digitized by Google

tué les crimes atroces; au développement de la passion, la complication des événemens; et à la peinture des sentimens, celle des ridicules et des tracasseries de la société. Dans les autres romans, on s'aime sans faire des enfans; dans les siens, on fait des enfans sans s'aimer, et ces enfans sont des bâtards, fruits de la scélératesse plutôt que de l'amour, qui ont à détester tout ensemble et leur naissance et celui qui la leur a donnée. En vérité, il semble que Mme de Genlis aille maintenant chercher ses sujets dans les écrous de la Conciergerie, et sur le registre des Enfans-Trouvés. Si l'amour honnête se montre un moment au milieu de toutes ces horreurs, c'est pour céder sans résistance, pour se sacrifier sans nécessité et sans compensation. Je ne vois pas ce que le bon goût et surtout la morale peuvent gagner à ce nouveau système de Mme de Genlis. Il y a peu de mérite à étonner, à faire frémir le lecteur par des monstruosités; c'est là le triomphe des plus déshonorés faiseurs de romans et de mélodrames. Ensuite, si la peinture des crimes est généralement peu dangereuse, elle est toujours attristante, elle flétrit, elle souille l'imagination, elle fait prendre l'humanité en horreur par les esprits bornés qui ont ordinairement le tort de conclure de l'exception à la généralité, de l'individu à l'espèce. Enfin, en nous peignant l'amour sans force, sans puissance, il est plus que douteux qu'on parvienne jamais à l'affaiblir dans nos cœurs, et il est certain qu'on nous inspirera une sécurité trompeuse, qui nous livrera sans défense à cet ennemi de notre sagesse. Il est impossible de prémunir d'avance les femmes contre les entreprises d'un scélérat capable d'abuser d'elles dans un moment d'évanouissement; et au surplus, les dangers de cette espèce sont heureusement fort rares; mais on peut les mettre en garde contre un péril beaucoup plus commun, c'est-à-dire contre les séductions d'un homme aimable et amoureux qui, par des voies plus douces, les conduirait au même malheur. Il est donc inutile de leur offrir le premier de ces tableaux; c'est le second qu'il importe de leur présenter sans cesse. Celui-ci d'ailleurs l'emportera toujours sur l'autre en intérêt véritable et profond. Ainsi, il me paraît démontré que, sous le double rapport

Digitized by Google

de l'art et du but moral, les romans attendrissans, comme la *Princesse de Clèves*, *Claire d'Albe*, et *Adèle de Sénange*, sont préférables aux romans froidement horribles, tels qu'*Alphonsine*, le *Siége de la Rochelle* et même cet *Alphonse*, dont je vais essayer de donner une idée.

Un grand seigneur, le duc d'Olmène, brûle de posséder Mélanie, jeune et jolie créole de St-Domingue. Après avoir trompé ses entours par des moyens vils et odieux, il la rend mère pendant qu'elle est évanouie entre ses bras. Mélanie passe en France avec son fils qu'elle élève elle-même, mais sans lui découvrir qu'elle est sa mère. Elle y est à la fin forcée par l'amour qu'il conçoit pour elle. Dans le même tems, elle inspire le même sentiment à Melvil, homme jeune, aimable, généreux et riche, à qui elle n'accorde en retour que de l'amitié et de la confiance. Melvil se charge de conduire Alphonse à Paris et de le placer comme secrétaire, auprès du duc d'Olmène, c'est-à-dire auprès de son père dont il sera connu, mais qu'il ne connaîtra point lui-même. Dans cette maison, Alphonse devient amoureux d'Herminie, nièce et pupille du duc d'Olmène, qui, depuis long-tems, la destine pour femme au comte son fils, à cause de ses grands biens. Herminie, qui déteste le comte, se prend de passion pour Alphonse, lequel, de son côté, se fait aimer, sans le vouloir, de Zoé, petite-fille élevée par la duchesse d'Olmène, sur le pied d'une pauvre parente éloignée, et qu'à la fin on sait être la fille naturelle d'une sœur de cette duchesse. Herminie, qui s'aperçoit de cet amour, y sacrifie le sien, et résout de donner une partie de son bien à Alphonse et à Zoé pour qu'ils se marient. Cependant le jeune comte, outré des succès d'Alphonse, l'insulte brutalement; ils vont se battre en duel, et Alphonse laisse pour mort son rival et son frère. Le duc d'Olmène, pour venger l'un de ses fils, fait enfermer l'autre à Pierre-Encise, jusqu'à ce qu'il le fasse passer aux Iles. Mélanie, informée de cette affreuse catastrophe, arrive à Paris, se fait accorder la liberté de son fils, et vole à Pierre-Encise où Alphonse était mourant. Elle le rend à la vie à force de soins, et sur-tout en lui apprenant que le jeune comte n'est pas

Digitized by Google

mort de sa blessure. Il exige, il obtient de sa mère qu'elle accorde sa main à Melvil, pour prix de ses soins généreux dans cette dernière circonstance. Herminie, à son tour oblige Alphonse à prendre pour femme, avec une dot considérable, Zoé qu'elle a enlevée à la duchesse d'Olmène, et mise à l'abri de toute poursuite dans un couvent, de l'aveu même de la mère; et pour mieux décider Alphonse, qui hésitait à se marier tant qu'elle-même serait libre, elle se fait d'abord épouser par un ancien ami de sa famille, en le menaçant sur son refus, de se faire religieuse.

Voilà l'exacte série des principaux événemens du roman; tout le reste n'est que préparation, accessoire et hors-d'œuvre. Quels sont les héros de ce roman? Alphonse et Herminie. L'un commence par être amoureux de sa mère. Ce petit mouvement incestueux ne mène à rien, c'est du scandale en pure perte. On doit proportionner les moyens à la fin, et c'est manquer essentiellement à cette règle, que de prêter une inclination monstrueuse à ce jeune homme, tout exprès pour avoir une raison de le séparer de sa mère, qu'on pouvait lui faire quitter par mille autres motifs plus naturels et plus honnêtes. Ensuite Alphonse devient heureusement, mais très-promptement infidèle à sa première passion, il en conçoit une assez vive pour Herminie, ce qui ne l'empêche pas d'être un instant pris au piége d'une coquette, et il finit par épouser une petite fille qu'il n'aime pas, tandis que rien ne devrait empêcher qu'il épousât celle qu'il aime et dont il est aimé. Qui est-ce qui s'y oppose? c'est Herminie elle-même. Assez décidée, assez dégagée de préjugés, assez exempte de la crainte du blâme pour préférer hautement un bâtard au riche héritier qu'on lui destine; pour lutter, avec un front imperturbable, contre toute une maison qui lui reproche l'inconvenance de son choix et de sa conduite; pour attaquer, à la face de la France entière, son oncle, son tuteur qui l'a élevée, comme dépositaire infidèle de ses biens; enfin, pour enlever à sa tante son autre nièce sur laquelle elle n'a nul droit, et se retrancher avec elle dans un couvent comme dans un château fort; c'est cette Herminie ainsi faite qui refuse d'épouser son amant, dans la crainte

Digitized by Google

chimérique qu'on n'accuse celui-ci d'avoir plus aimé sa fortune qu'elle-même, et parce que la petite Zoé l'avait prise pour confidente de son amour pour le bel Alphonse. Digne résultat de toutes les extravagances d'Alphonse et d'Herminie! Ils s'aiment avec une tranquillité de conscience admirable, quand tout leur prescrit à l'un et à l'autre de combattre ce sentiment; ils font, pour s'en donner des preuves, mille folies scandaleuses dont quelques-unes visent au crime; et quand tout est aplani, quand l'opinion publique elle-même est revenue sur leur compte et protège leur tendresse, ils renoncent l'un à l'autre, comme si leur amour n'avait été que l'effet de la contrariété et de l'exaltation qui en résulte, et qu'ils eussent cessé de le ressentir du moment qu'ils ne rencontraient plus d'obstacles. Enfin, l'auteur pouvant unir, à la satisfaction de tous, deux amans qui avaient bien fait assez de sottises pour en arriver là, et qui d'ailleurs n'avaient rien de mieux à faire pour couvrir l'éclat un peu fâcheux de leur conduite précédente, a mieux aimé faire deux mauvais mariages, c'est-à-dire faire épouser au baron de Jussy et à Zoé deux personnes qu'ils aiment, mais dont ils ont la certitude de n'être pas aimés. Cette combinaison n'a rien de noble, ni de piquant; elle n'est que bizarre et fausse, puisqu'aucune grande considération de devoir ou de délicatesse ne motive la violence faite au penchant. Aussi toutes les personnes qui raisonnent sur la conduite des héros de roman, comme s'ils étaient des êtres réels et agissant d'après leur propre impulsion, toutes ces personnes ont décidé qu'Alphonse et Herminie n'avaient pas l'un pour l'autre un amour véritable. S'ils ne s'épousent point, c'est qu'ils ne le veulent pas; on ne les plaint ni on ne les admire, parce qu'ils semblent ne faire aucun sacrifice. Il est triste pour les deux premiers personnages d'un roman, de laisser l'ame du lecteur dans cette disposition indifférente et froide. Le seul amour qui tourne un peu à bien est celui de Melvil pour Mélanie; on n'est nullement sûr que Mélanie l'aime, mais on sait du moins qu'elle n'en aime pas d'autre. C'est à leur sort aussi qu'on prend le plus d'intérêt. Cette passion de Melvil, repoussée d'abord par des refus positifs que le témoignage d'une grande

Digitized by Google

estime adoucit un peu, masquée ensuite sous les apparences d'un dévouement pur et sans bornes, sans cesse prouvée par des actions délicates et généreuses, reçoit à la fin sa digne et juste récompense. On est satisfait de cette marche et de ce dénouement, parce qu'ils sont conformes aux lois de la nature et au train des choses de ce monde. Tout ce qui s'en écarte sans un motif puissant et valable, est insensé dans la fiction comme dans la réalité. Mme de Genlis, qui sait bien que son roman est conçu et terminé d'une manière déraisonnable, vous dira qu'elle l'a fait à dessein, et elle vous citera son épigraphe tirée de sa préface: « Le vice bouleverse tout, et » jusqu'aux sentimens les plus naturels; il ne produit » que malheur et que désordre dans la société, tandis » que la vertu seule peut y maintenir l'harmonie. » Mais cette maxime, peut-être établie d'après coup pour donner un air de préméditation et d'utilité morale à un roman qu'on aurait mal ordonné sans le vouloir; cette maxime n'est encore qu'une apologie très-insuffisante. Je suppose qu'en effet l'infâme brutalité du duc d'Olmène ait eu pour conséquences nécessaires l'amour incestueux d'Alphonse, son fratricide, les horribles imprécations dont il charge son père, son emprisonnement, sa maladie, etc., quoiqu'il fût très-aisé de prouver que tout cela n'est qu'une combinaison gratuite et souvent forcée, éclose du cerveau d'une romancière; je demande encore un coup pourquoi Alphonse et Herminie ne se marient pas. En quoi le *vice* influe-t-il sur cette détermination folle, prise sans nécessité par deux personnes qui ne sont pas *vicieuses*? Il est clair que c'est pour soutenir jusqu'au bout la gageure, et tout faire plier de gré ou de force à son système, que Mme de Genlis a imaginé cet étrange dénouement. Ici l'art lui a manqué; car il n'était pas très-difficile, ce me semble, de faire une nécessité cruelle aux deux amans, de ce qui n'est qu'un pur caprice de leur part.

Quand l'action d'un roman n'est pas raisonnable, je ne dis pas moralement, mais poétiquement, c'est-à-dire quand les personnages n'agissent pas d'une manière conforme à leur passion, à leur intérêt, à leur situation enfin, il est impossible qu'ils aient un caractère suivi; car, autrement, ils agiraient d'après ce caractère, et

Digitized by Google

tout serait dans l'ordre de la nature; ils sont alors le jouet d'une espèce de fatalité aveugle qui est l'auteur lui-même. Ce défaut de suite dans les caractères, est un des reproches à faire au roman de Mme de Genlis. Il n'y a pas grand'chose à redire au caractère d'Herminie; elle est l'inconséquence en personne, et rien ne doit étonner de sa part. Sa tête ou son cœur lui suggère mille résolutions inopinées dont elle poursuit l'exécution avec une ardeur souvent indiscrète: ne se donnant jamais le tems de réfléchir, elle ne le laisse point aux autres; elle les fait agir machinalement et comme de force, et ils sont devenus complices de toutes ses folies, presqu'avant d'avoir compris ce qu'elle exigeait d'eux; elle est bien la digne héroïne d'un roman où tout devait être sans dessus dessous. Mais Alphonse est un personnage manqué: Très-jeune encore, et sortant pour la première fois de sa retraite, il annonce un fond de misantropie et un ton de caustioité amère, très-convenables dans un jeune homme, victime innocente des institutions sociales. On croirait qu'il va porter dans le monde ces dispositions qui n'auront que trop d'occasions de s'y fortifier, qu'il va former un beau contraste, et rompre de vigoureuses lances avec tous ces hommes inférieurs qui doivent tant d'avantages au hasard de leur naissance. Point du tout: tout cela s'évapore au grand air; notre farouche adolescent s'apprivoise en un clin-d'œil; il ne conserve de fierté que ce qui convient à tout homme de cœur, de violence que ce que l'ardeur naturelle du sang en donne à son âge. La métamorphose est trop subite; il y a plus, elle ne devrait point se faire. Ce jeune homme, jeté au sein d'une société qui le repousse, luttant avec indignation contre cette injuste proscription, enveloppant dans sa haine, confondant dans sa fureur les lois les plus saintes et les misérables préjugés qui le persécutent, eût été une preuve bien plus forte que tout le reste de ce désordre dans les relations sociales et dans les idées, dont le vice est la cause première. Mme de Genlis a eu la velléité de dessiner un tel caractère; mais son crayon, qui manque de fermeté, ne lui a pas permis apparemment d'aller plus loin que l'esquisse.

Les personnages secondaires sont beaucoup mieux

Digitized by Google

tracés, parce que ce ne sont point des figures de grande composition, qu'ils n'exigeaient ni invention, ni vigueur, ni coloris. Ce sont des croquis faciles et spirituels, des caricatures de bon goût, faites d'après des souvenirs de société. Il faut le reconnaître, Mme de Genlis excelle dans ce genre. Il y a une vérité bien piquante, bien malicieuse, dans les portraits de la vicomtesse de Nelmur, du chevalier de Normin, et de ce commandeur de Jarson, parasite de bonne compagnie, qui dînait tous les jours chez les autres, ne rendait jamais, et qu'on n'en recevait pas moins partout avec beaucoup de distinction et d'égards, parce qu'on savait bien que s'il ne donnait pas à dîner, c'était avarice et non pas manque de fortune. Mme de Genlis s'entend très-bien aussi à grouper et à mettre en jeu les personnages de cette espèce; toutes les scènes de picoterie, de médisance et de tracasserie sont faites de main de maître. Les traits d'observation et de satire valent mieux dans l'ouvrage que les réflexions morales et philosophiques : celles-ci y sont trop prodiguées, et souvent elles ne sont pas à leur place. Mme de Genlis, long-tems vouée à la pratique et à la théorie de l'éducation, semble en avoir contracté quelque peu l'habitude du ton dogmatique. Il faut beaucoup d'adresse pour amener et fondre dans un récit les idées sentencieuses d'une manière qui ne soit pas trop pédante. Les hommes n'aiment pas à être traités comme des enfans; les enfans mêmes veulent être traités comme des hommes. Tout Paris a déjà pris la liberté de rire du ton imposant et presque solennel avec lequel Mme de Genlis recommande aux jeunes personnes de s'observer en voyant jouer au billard les hommes de leur société. « Une bille faite ou manquée, dit-elle, a décidé mille » fois un sentiment jusqu'alors *parfaitement* caché. » N'y a-t-il pas dix autres jeux où les jeunes personnes peuvent trahir leur secret aux yeux de la jalousie ou de la malignité qui les épie? Une carte, un dé ne feront-ils pas cet effet-là aussi bien qu'une bille? L'équité veut qu'à ce précepte bizarre et ridicule, j'oppose quelques-unes des pensées justes ou profondes que de tems en tems l'auteur prête à ses personnages, ou mêle à ses récits. Mme de Genlis fait dire à Mélanie : « Il semble qu'un

Digitized by Google

» grand chagrin mûrisse tout à coup la raison. Hélas ! » quand le cœur est capable de souffrir profondément, » il est formé. » Plus loin, Mme de Genlis dit pour son propre compte, en parlant du jeune d'Olmène, espèce de petit Tartuffe un peu calqué sur le Blifil de Tom-Jones : « L'hypocrisie soutenue est le dernier degré du » vice. » Voilà, selon moi, une phrase dont la vérité et la force n'ont été égalées jusqu'ici par aucun de ceux qui détestaient le plus l'hypocrisie, et croyaient le mieux la connaître. AUGER.

VARIÉTÉS.

REVUE DU MOIS,

ou *Coup-d'œil sur quelques ouvrages nouveaux.*

HISTOIRE-LITTÉRAIRE. — BIBLIOGRAPHIE. — « Lorsque, » dit un respectable académicien, je jette les yeux sur ces » vastes dépôts des productions de l'esprit humain, qui » découragent déjà la curiosité la plus effrénée et le plus » ardent désir de savoir, je ne puis me défendre d'une » pensée moins douloureuse sans doute, mais semblable à » celle qui frappa Xerxès à la vue de son innombrable » armée. Il pleura sur cette multitude d'hommes qui avant » la révolution d'un siècle ne seraient plus. A l'aspect de » nos grandes bibliothèques ne pouvons-nous pas dire aussi : » Un jour viendra après qu'une inépuisable fécondité aura » augmenté sans mesure ces immenses collections, et que » *la seule nomenclature des ouvrages et des auteurs sera* » *devenue l'objet d'une étude sans bornes*, un jour viendra » où tous ces milliers de volumes seront ensevelis pour » jamais dans le tombeau d'un éternel oubli ? »

Je serais tenté de croire que *les tems sont arrivés*. En effet, quel effroyable torrent d'écrits de toute espèce ! — où fuir ; où se sauver !...

C'est dans cet état des choses que M. D. S. a entrepris de nous donner la nomenclature des auteurs français, morts ou vivans (1). Oh ! la difficile entreprise !

(1) *Tableau des écrivains français*, où l'on voit le lieu, l'époque de la naissance et de la mort des savans, des gens de lettres et des his-

Digitized by Google

Nous avons déjà beaucoup de tableaux de la littérature française pour telle ou telle époque ; *la France littéraire*, imprimée à Paris, celle de M. Ersch, etc. : quelques ouvrages même ont embrassé plusieurs époques. Tels sont les dictionnaires de MM. Sabatier, Palissot, Desessarts ; mais ces ouvrages sont plus ou moins volumineux, et il s'agissait d'en faire un qui fût portatif. Déjà, en 1779, on avait donné des *Tablettes historiques et chronologiques*, qui ont rapport avec le travail de M. D. S. Mais que d'auteurs ont paru depuis trente ans ! *infinitus est numerus*. Nous avons eu, nous avons encore, comme dit M. Mercier, des auteurs, des demi-auteurs, des quarts d'auteurs, des métis, des quarterons, etc., etc. : tout fait nombre, tout a place dans *le Tableau*. Telle a été du moins l'intention de M. D. S. Mais il y a de nombreuses omissions, de grandes erreurs. Elles étaient inséparables d'un travail de ce genre, et surtout d'une première édition.

Je pourrais relever ici les fautes que j'ai aperçues presque à chaque page ; mais rien ne serait plus fastidieux pour les lecteurs. Cependant je crois devoir faire, dès à présent, une observation. Il me semble que l'auteur, au lieu d'établir deux séries alphabétiques, l'une pour les morts, l'autre pour les vivans, aurait dû les placer tous pêle-mêle. Pour trouver dans l'ouvrage l'article d'un auteur quelconque, on n'aurait pas été obligé de s'informer à l'avance si cet auteur était ou vivant ou mort.

L'ordre alphabétique est, sans contredit, le seul à adopter dans un ouvrage de ce genre ; c'est celui qu'a suivi l'auteur ; mais il ne s'y est pas toujours strictement conformé. Les articles *de* et *la*, qui se trouvent devant quelques noms, les lui ont fait quelquefois mal classer. Ainsi vainement chercherait-on le nom de M. de Bouillé à la lettre B, il se trouve écrit Debouillé.

Dans le *Tableau des littérateurs vivans*, on trouve le nom de quelques auteurs déjà morts. Mais M. D. S. n'a pu prévoir quels seraient ceux que la mort frapperait pendant l'impression de son livre.

---

toriens ; le genre dans lequel ils se sont distingués ; leurs ouvrages les plus connus ou les éditions les plus recherchées, *première partie. Tableau des littérateurs français vivans en* 1808 ; le lieu et l'époque de leur naissance, leurs productions les plus estimées, *deuxième partie*. Par E. N. F. D. S. — Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port. — A Paris, chez Debray, éditeur et libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.

Digitized by Google

Ce livre, quelque imparfait qu'il soit, sera probablement accueilli. On aime à parcourir les galeries d'auteurs. — Si chaque lecteur veut, en parcourant son exemplaire, noter les erreurs qu'il apercevra, et les indiquer à l'éditeur, la seconde édition méritera de prendre place dans toutes les bibliothèques.

HISTOIRE. — On annonce une seconde édition des *Mémoires, historiques, littéraires et critiques de Bachaumont.* Cette seconde édition aura, dit-on, trois volumes; et nous n'avons pas encore parlé de la première qui n'en avait que deux. Mais qui aurait pu croire à un si prompt débit d'un mauvais ouvrage?

Nous qualifions de mauvais les *Mémoires historiques, etc. de Bachaumont;* il s'agit de motiver notre opinion.

Tout le monde connaît les 36 volumes in-12 intitulés : *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France, depuis* 1762 *jusqu'à nos jours.* Bachaumont, sous le nom duquel ces Mémoires sont connus, n'a publié que les premiers volumes. « Après la mort de ce » Bachaumont, je ne sais, dit un critique célèbre, je ne sais » qui a imprimé clandestinement cet amas d'absurdités ra- » massées dans les ruisseaux, où les plus honnêtes gens et » les hommes les plus célèbres en tout genre, sont outragés » et calomniés avec l'impudence et la grossièreté des beaux » esprits d'antichambre. La bonne compagnie de la capi- » tale n'est pas la dupe de toutes ces sottises; mais malheu- » reusement les provinciaux et les étrangers, moins à portée » de savoir la vérité, s'imaginent trouver dans ces rapsodies » ce qu'il y a de plus curieux en politique et en littérature; » c'est un des plus funestes abus qu'on ait faits de l'art si » utile de l'imprimerie. »

Or, c'est de cet ouvrage que sont extraits les *Mémoires historiques* (2). L'éditeur annonce qu'il a mis en ordre les immenses matériaux qu'il avait sous la main. Voyons si cela est vrai.

---

(2) *Mémoires historiques, littéraires et critiques, de Bachaumont, depuis l'année* 1762 *jusques en* 1788, ou Choix d'anecdotes historiques, littéraires, critiques et dramatiques, de bons mots, d'épigrammes, de pièces fugitives tant en prose qu'en vers, de vaudevilles et de noëls sur la Cour, de pièces peu connues; des éloges des savans, des artistes et des hommes de lettres; extrait des *Mémoires secrets de la république des lettres,* et mis en ordre par J. T. M... E. — Deux volumes in-8°. — Chez Léopold Collin.

Digitized by Google

Les *Mémoires secrets*, donnant jour par jour la note des événemens vrais ou supposés, il arrivait quelquefois que le rédacteur recevait après l'impression quelques renseignemens ou recevait quelques pièces relatives à un fait dont il avait déjà parlé; alors pour ne priver le public de rien, ou plutôt pour augmenter le nombre de ses volumes, il ajoutait par supplément ces pièces ou ces faits qui remontaient à des époques écoulées quelquefois depuis long-tems. Cet inconvénient aurait sans doute dû disparaître dans l'Extrait des Mémoires; point du tout : dans les deux volumes de M. M....e, les nouvelles sont aussi morcelées; ce qui annonce très-peu de soins, nous pourrions même dire beaucoup de négligence.

Quelquefois Bachaumont ou ses continuateurs parlent affirmativement d'un fait qu'ils ont ensuite la conscience de démentir plus loin, lorsqu'ils reconnaissent qu'ils s'étaient trompés. Ainsi, sous la date du 21 mai 1775, on lit dans Bachaumont que « le marquis de L ... a été condamné à un an et un jour de prison » ; mais sous la date du 23 mai, on lit que cette nouvelle était fausse.

M. M....e donne la nouvelle; mais il ne la dément pas. Est-ce là ce qu'il appelle *mettre de l'ordre*?...

L'ouvrage de Bachaumont, imprimé à la hâte et clandestinement, fourmillait de fautes d'impressions; elles n'ont pas été relevées par l'éditeur de l'extrait, qui, dans le tome II, page 78, a copié jusqu'aux fautes de ponctuation, dans la lettre de M^me^ de Tessé.

La plupart des noms propres sont estropiés. Ainsi on lit : *Rusieux* pour *Ruffieux*, *Boldoni* au lieu de *Bodoni*, *Bougens* pour *Bougeant*, *Haynault* au lieu de *Hénault*, *Caillaud* et *Cailleau* pour *Caillot*, etc., etc.

Ailleurs, c'est *Grive*, *religion*, *présentant*, *diatrible*, *liste*, *prêt*, au lieu de *Grue*, *région*, *président*, *diatribe*, *lice*, *près*, etc.

Il y aurait encore beaucoup d'autres observations à faire; mais nous nous reprochons presque d'avoir parlé d'un ouvrage que nous eussions passé sous silence, s'il n'eût reçu un honteux accueil du public. — Tant les anecdotes scandaleuses ont de charmes pour la plupart des lecteurs !

ROMANS. — Je ne sais pourquoi, depuis quelques années, les romans les plus courts me paraissent toujours longs. Il n'en était pas de même lorsque je lisais *Tom-Jones*, *Gilblas*, *Clarisse* (et ce dernier roman est, comme on sait, d'une certaine étendue)...

Aujourd'hui, ce ne sont pas les romans que l'on annonce avec

Digitized by Google

avec le plus d'éclat, qui sont toujours les meilleurs. Je me suis endormi plus d'une fois à la lecture de telle production de ce genre qu'on m'avait excessivement vantée; tel autre roman, qui avait paru presque *incognito*, m'a vivement intéressé.

C'est ce qui m'est arrivé à la lecture de *Rose Mulgrave* (3), que le hasard a fait tomber dans mes mains. L'intrigue en est bien conduite; les caractères fortement dessinés. Dans tout roman on doit s'attendre à des invraisemblances; cependant celle que l'on trouve dans *Rose Mulgrave*, sont pour ainsi dire motivées, et tellement préparées, que le lecteur les pardonne facilement. Il pardonne moins l'atrocité de quelques caractères, ce qui rend la lecture quelquefois pénible.

L'auteur sait passer avec art d'un lieu dans un autre; il y a unité d'intérêt; et cet intérêt repose entièrement sur Rose Mulgrave. L'auteur, M^me^ de C...., ne s'est permis qu'une digression, et ce n'est pas un hors-d'œuvre. L'histoire de la mère de Rose Mulgrave n'est pas déplacée dans l'histoire de sa fille. C'est, il est vrai, un amour romanesque, une fuite, une évasion, un voyage aux Grandes-Indes, un réfroidissement, un raccommodement, une mort, un retour en Angleterrre, une prison, encore une mort, et puis une autre. Mais la narration est rapide, intéressante, le style assez pur. Impatient de voir le dénouement, on continue la lecture sans s'apercevoir de quelques taches.

C'est véritablement là un roman; c'est-à-dire l'histoire d'aventures amoureuses, écrites avec art, pour l'amusement et l'instruction des lecteurs. Le vice y est toujours puni (ce qui n'arrive pas toujours); la vertu malheureuse (ce qui n'arrive que trop), et enfin la vertu récompensée (ce qui est bien plus rare).

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — On a donné mercredi dernier à ce théâtre, la première représentation d'*Hector*, tragédie en cinq actes. Cet ouvrage a obtenu le succès le plus grand et le plus mérité; il est de M. Luce de Lancival, connu par un talent très-distingué dans la poésie. Nous rendrons compte incessamment de cette tragédie, qui joint les qualités du style à l'habileté du plan, et qui a été fort bien jouée.

---

(3) *Rose Mulgrave*, par Madame Adel.... de C.... — Trois vol. in-12. — Chez Pougin, rue Saint-André-des-Arcs.

Digitized by Google

Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique. — Première représentation de *Françoise de Foix*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Bouilly et Dupaty, musique de M. Berton.

Que *Françoise de Foix* ait été ou non maîtresse de François Ier, ce n'est pas en ce moment ce dont nous devons entretenir nos lecteurs; laissons les commentateurs discuter cette question, et ne nous occupons que de la première représentation de *Françoise de Foix*; opéra-comique donné avec succès à ce théâtre. Voici de quelle manière les auteurs ont traité ce sujet.

La belle *Françoise de Foix* a épousé le comte de Châteaubriand, un des plus puissans seigneurs de la cour de François Ier. Mais le comte, au lieu de présenter sa femme à la cour, la retient dans un château au fond de la Bretagne. Le roi, qui a entendu vanter la beauté de la comtesse de Châteaubriand, a plusieurs fois manifesté le désir de la voir; le comte répond que sa femme, assez maltraitée de la nature, ne veut pas sortir de sa retraite; mais un page du roi, cousin de *Françoise*, découvre la vérité au monarque; il lui apprend aussi que la comtesse a promis à son mari de ne pas quitter son château, à moins que celui-ci ne lui envoie un anneau qu'il porte toujours à son doigt. Cet anneau lui est dérobé pendant son sommeil par le page; la comtesse le reçoit, croit que son mari l'appelle à la cour, et se hâte d'obéir à cet ordre; mais en traversant la forêt de Meudon, ses mules effrayées par le bruit des cors renversent sa litière, sans lui causer d'autre mal qu'une très grande peur. Le comte de Châteaubriand, qui chasse avec le roi, accourt et reconnaît sa femme; surpris de son arrivée il lui en demande la raison : la comtesse lui montre l'anneau qu'elle croit avoir reçu de lui; le comte ne peut concevoir ce prodige; mais, effrayé par l'approche du roi, il ordonne à sa femme de cacher soigneusement son nom, et la présente lui-même au monarque sous le nom de la baronne de Kerlen, jeune veuve bretonne; François Ier, prévenu par le duc de Bellegarde et le jeune page qui ont conduit cette intrigue, accable de soins et de prévenances la prétendue veuve; il met la jalousie du comte à de rudes épreuves, et après lui avoir donné une bonne leçon, il lui remet sa femme *sans rançon*, et lui rappelle que le premier devoir d'un vrai chevalier est de protéger et non de tyranniser les dames.

Pour rassurer les spectateurs sur ce que la position de *Françoise de Foix* à la cour de François Ier, pouvait avoir de scabreux, les auteurs ont mis en scène Marguerite de

Digitized by Google

Navarre, sœur du roi; cette princesse prend la jeune comtesse sous sa protection, et devient en quelque sorte son mentor.

Cet opéra a obtenu un grand succès; il le doit au mérite réel de l'ouvrage; et ce succès n'a plus étonné, lorsqu'on a appris le nom des auteurs, tous deux accoutumés depuis si long-tems aux triomphes dramatiques.

L'ouverture est charmante; on a particulièrement applaudi les couplets chantés par Mme Gavaudan, des stances du roi, et un duo entre Mme Belmont et Elleviou; le plus bel éloge que l'on puisse faire de la musique, c'est de la trouver digne de l'auteur de *Montano et Stéphanie*.

Le rôle de François Ier est joué avec grâce et noblesse par Elleviou. Mme Belmont, dans celui de *Françoise*, a fait envier le sort du comte; Gavaudan a bien rendu la jalousie et les craintes d'un mari qui voit sa femme courtisée par un roi; Mme Gavaudan a bien la malice et la gentillesse d'un page, et Paul a mis, dans le rôle du duc de Bellegarde, de la finesse et de la raillerie : l'ensemble de la représentation n'a rien laissé à désirer; et tout fait présumer que la foule visitera long-tems *Françoise de Foix*. B.

Sociétés littéraires. — *Société des Sciences et Arts de Chartres.* — Cette Société a tenu sa première séance publique le 15 de ce mois, sous la présidence de M. le préfet, qui a retracé dans son discours d'ouverture tous les avantages qui doivent résulter de ce nouvel établissement. Après plusieurs autres lectures, on a publié le programme des trois prix proposés par la Société. Le premier, *d'agriculture*, consistant en 400 fr., et de plus un bélier mérinos à décerner, en 1810, au cultivateur qui aura tiré le plus grand parti de ses jachères ou guérêts dans une exploitation d'une charrue de douze hectares par saison. Le second, *d'arts*, consistant en une médaille d'or de 400 fr. à décerner, en 1809, à celui qui aura trouvé le moyen de fixer sur la laine les couleurs bleu-foncé et vert dragon, depuis la nuance la plus claire jusqu'à la plus foncée, de manière à empêcher l'altération qu'elles éprouvent dans le frottement des étoffes. Le troisième, *de littérature*, consistant en une médaille d'or de 200 fr. décernée, en 1808, à l'auteur du meilleur éloge de Nicolas Poussin, peintre français, né aux Andelys. Le prix de littérature pour l'an 1809, est une médaille d'or, également de 200 fr., qui sera décernée à l'auteur de la

Digitized by Google

meilleure pièce de vers (de 150 au moins) sur le rétablissement de la pyramide d'Henri IV dans la plaine d'Ivry, par les ordres de l'Empereu Napoléon. Le terme du concours est fixé au 1er juin 1809.

Académie de Livourne. — L'Académie italienne des Sciences, des lettres et des Arts, considérant qu'un des principaux objets de son institution doit être le perfectionnement de sa propre langue, propose, moyennant la munificence d'un de ses membres les plus distingués, le prix d'une médaille d'or de la valeur de 25 sequins (300 fr.), qui sera décerné à l'auteur de la meilleure dissertation sur la question suivante:

« Déterminer l'état présent de la langue italienne, et » spécialement de la langue toscane. Indiquer les causes qui » peuvent la porter vers sa décadence, et les moyens qui » peuvent en arrêter l'effet. »

Les Mémoires seront adressés, francs de port, a M. Pal'oni, secrétaire perpétuel de ladite Académie. Le concours sera ouvert jusqu'à la fin de juin 1807.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES. — *Académie royale des Sciences de Berlin.* — Le 4 août, jour de l'anniversaire de la naissance du roi, l'Académie a tenu une séance publique, dans laquelle on a proposé les prix suivans pour l'an 1810.

Prix de Mathématiques. « Une théorie complète du » bélier hydraulique, basée sur une théorie de l'adhésion » de l'eau, fondée sur l'expérience. »

Prix de Philologie. « Un aperçu historique et critique du » sénat des amphyctions, du but de son institution, de son » pouvoir, des limites de son autorité, et de son influence » sur la politique de la Grèce. »

M. Erman lut ensuite un rapport sur les travaux de la classe de Philologie, depuis la fondation de l'Académie. M. Burja, un mémoire sur la formation d'une langue philosophique générale, et M. Wolf, un autre sur les traces d'établissemens de bienfaisance chez les anciens, qu'on trouve sur-tout dans certaines inscriptions.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople, 20 décembre.* — En considérant aujourd'hui la situation de cette vaste et populeuse

Digitized by Google

capitale, on ne croirait jamais qu'il y a trois semaines elle se trouvait plongée dans les plus horribles convulsions d'une révolution et d'une guerre civile : de cet affreux état, elle est passée à un état de tranquillité qui étonne les étrangers peu familiarisés avec le caractère de la nation musulmane. Après avoir vu la capitale dans une affreuse situation, des rues et des places couvertes de cadavres, des quartiers entiers de la ville détruits par les flammes, la cour et le peuple dans la plus grande confusion, et cela pendant six jours entiers, nous la voyons maintenant tranquille ; mais la police turque est occupée de recherches, et il est certain que, dans le silence de la nuit, elle fait mettre à mort ceux qui sont convaincus ou soupçonnés d'avoir été des boute-feux au commencement de la révolution ; on exécute aussi publiquement ceux qui ont été saisis comme pillards dans les endroits incendiés. Le sérail, qui a été ensanglanté par le meurtre du sultan Mustapha, par celui de sa mère et d'autres personnes, a pris un aspect sombre, et cette observation n'est échappée à personne. On craint de nouveaux troubles ; cependant l'existence du sultan Mahmoud paraît fort consolidée ; il est le seul de sa dynastie, et les janissaires ne sauraient qui lui substituer en cas de malheur. Les amis marquans du grand-visir Barayctar n'existent plus en cette ville : ils ont perdu la vie, ou ils ont été éloignés par l'exil ; de sorte que les janissaires ont mis les choses sur un pied tel qu'ils n'ont à craindre aucune révolution nouvelle. Le ministère ottoman n'a pas encore fait de communication aux ministres étrangers de ce qui est arrivé.

Il y a, à Constantinople, des agens russes qui travaillent à des arrangemens dont le but est un congrès de paix qui devrait se réunir à Bucharest, d'autres disent à Silistrie ; ce qui ne paraît point vraisemblable, la cour de Pétersbourg n'ayant jamais, dans les occasions de cette nature, voulu consentir à envoyer ses ministres sur la rive droite du Danube.

— Hier, le bruit se répandit à Péra qu'à la grande armée turque campée sous les murs d'Andrinople, il s'était manifesté des troubles. Ce qui est certain, c'est que des troupes asiatiques, mais en petit nombre, ont quitté le camp, et ont pris la route de leurs foyers. Il y a eu, à Andrinople, quelques exécutions. Les personnes qui étaient ouvertement dévouées à Barayctar, ont été mises à mort. Les janissaires ne veulent laisser aucune trace du système et de la mémoire du grand-visir Barayctar, qu'ils ont toujours regardé comme leur plus redoutable ennemi.

Digitized by Google

Russie. — *Pétersbourg, 3 janvier.* — Les généraux Buxhowden, Kamenski, Rajehski, Tutschkow et plusieurs officiers supérieurs de l'armée de Finlande sont attendus ici dans le courant de ce mois. Les uns y resteront, les autres retourneront au sein de leurs familles. L'empereur leur a permis de quitter l'armée à une époque où, selon toute apparence, les hostilités ne seront plus reprises, afin qu'ils puissent se reposer des fatigues qu'ils ont éprouvées dans une campagne extrêmement pénible sous tous les rapports. Les généraux Tutschkow et Rajewski ont des infirmités qui les obligent de recourir aux médecins; mais leurs commandemens leur seront conservés. Le général Knorring, successeur du comte de Buxhowden, établira son quartier-général à Abo. Le prince de Bagration aura le commandement en chef de la Finlande septentrionale. Le général Suchtelen restera chef de l'état-major-général.

Il ne paraît pas qu'on veuille tenter cet hiver une expédition contre la Suède. Il est vrai que le passage par le golfe Bothnique n'est pas encore praticable.

On dit que les généraux suédois ont eux-mêmes demandé que les troupes finnoises qui faisaient partie de leur armée, rentrassent dans leurs foyers, à quoi les généraux russes ont consenti. Le quartier-général suédois a été transféré à Tornea.

Autriche. — *Vienne, 18 janvier.* — S. M. l'empereur, accompagné des archiducs, d'une partie de sa cour et de ses gardes, s'est rendu le 16 à l'église métropolitaine de Saint-Étienne, pour célébrer l'anniversaire du retour de S. M. dans cette capitale.

— Il s'est formé ici, une *Société orientale*, qui a donné, à l'occasion de son installation, une fête très-brillante.

— Plusieurs lettres de la Hongrie parlent des grands avantages que le canal, dit *canal de François*, ouvert en 1808 dans le comté de Batsch, aux frais de la compagnie privilégiée de navigation, procure au commerce de l'intérieur de ce royaume.

— Une lettre de Widdin, du 29 décembre, donne les détails suivans :

« Jusqu'à présent les pachas de la Turquie asiatique se sont refusés à reconnaître l'autorité du nouveau grand-visir Mehmet; ils déclarent hautement qu'ils le regardent comme une créature des janissaires, qui se laissent entièrement dominer par les nouveaux chefs que ces troupes se sont données elles-mêmes pendant les journées orageuses du 15 au 20 novembre.

Digitized by Google

On croit que c'est l'ancien capitan-pacha, qui s'est réfugié en Asie, qui les a engagés à prendre ce parti; mais au fond, le principal but où tendent tous leurs efforts, est de se rendre aussi indépendans que possible de la Porte. Pour y parvenir, ils profitent des circonstances actuelles, qui leur fournissent quelques prétextes pour ne point reconnaître le nouveau gouvernement. Leurs mouvemens se borneront à leurs pachalicks, et il n'est pas probable qu'ils entreprennent une expédition contre Constantinople. L'ancien capitan-pacha, au contraire, se propose, dit-on, de faire jouer tous les ressorts pour renverser le grand-visir actuel. A cet effet, il a, à ce qu'on assure, quitté l'Asie avec Cadri-Pacha et quelques autres amis, pour se rendre par des détours, sur les bords du Danube, où il a des amis puissans parmi les chefs de l'armée turque qui y est stationnée. Ceux-ci, après avoir fait quelques marches vers la Romélie, ont pris le parti de retourner à leurs postes. Cependant on s'attend à des changemens importans dans le commandement des divers corps de l'armée ottomane, dont les chefs actuels, connus pour de chauds partisans de Barayctar, ne peuvent pas être agréables au divan, tel qu'il est actuellement composé. L'un des principaux auteurs de la dernière révolution, Ibrahim-Pacha, est parti pour Scutari, à l'effet de prendre possession de son nouveau gouvernement, qui s'étend sur l'Albanie et sur la Macédoine. »

— Toutes les lettres de la Moldavie et de la Valachie annoncent, de la manière la plus positive, que les cours de Pétersbourg et de Constantinople sont définitivement d'accord pour tenir un congrès destiné à aplanir les différens qui existent depuis trois ans entre les deux puissances. Le congrès se tiendra, dit-on, à Yassi, et sera ouvert, au plus tard, au mois de mars prochain.

— Les communications dans l'intérieur de la Turquie n'ont pas été troublées depuis les derniers événemens. Les cotons sont transportés comme autrefois de Constantinople, de Salonique et de plusieurs autres ports à Widdin, d'où les commissionnaires grecs, qui y sont établis, les font passer à leur destination ultérieure.

ALLEMAGNE. — *Stuttgard, 27 janvier.* — Le prince russe Dolgoroucki est arrivé ici à l'hôtel de l'Empereur-romain, avant-hier, venant de Paris; après s'être arrêté seulement pour déjeûner, il a continué sa route par Vienne, pour la Moldavie.

— Notre communication avec les pays étrangers est inter-

Digitized by Google

rompue momentanément par le mauvais tems et les débordemens des rivières. Les postes de France nous manquent aujourd'hui.

— On assure qu'un savant allemand, qui s'occupe à Rome de faire des recherches dans les bibliothèques, a communiqué à divers savans italiens une note dans laquelle il annonce qu'il espère prouver que le *Traité du Sublime*, considéré comme l'ouvrage de Longin, n'est pas de cet écrivain, mais bien de Denys d'Halicarnasse.

— Des lettres de Saxe font présumer que sous peu quelques régimens saxons partiront pour se rendre dans le duché de Varsovie. On croit qu'ils sont destinés à remplacer, au moins en partie, ceux qui s'y trouvent actuellement

— On écrit de Francfort-sur-le-Mein, que plusieurs régimens westphaliens ne tarderont pas à se mettre en marche pour la Thuringe. On assure que la garnison d'Erfurt sera, en partie composée de troupes de cette nation : cependant, aucun ordre n'a encore été donné à cet égard.

Prusse. — *Berlin*, 18 *janvier*. — La nouvelle organisation de l'armée prussienne est achevée. Le système d'enrôlement par cantons sera maintenu pour un certain tems ; on veut l'amalgamer, autant que possible, avec le système de la conscription.

— Le nouveau département de la guerre qui remplace les divers établissemens militaires supprimés, ne tardera pas à être mis en activité. Il formera sept sections, 1° le recrutement, la conscription et la police générale militaire ; 2° le service ; 3° l'avitaillement en tems de guerre et de paix, l'établissement des magasins, l'approvisionnement des forteresses ; 4° la surveillance des manufactures d'armes et fabrication des poudres ; 5° les postes militaires et tout ce qui en dépend ; 6° les pensions des invalides et des veuves ; 7° les établissemens d'instruction militaire.

— Voici les noms de quelques-uns des officiers qui commandaient des forteresses prussiennes pendant la dernière guerre, et qui ont été arrêtés par ordre du roi, afin d'être livrés à un conseil de guerre : le général Romberg, qui était commandant de Stettin ; le général Lecoq, commandant de Hameln ; le général de Beneckendorf, commandant de Spandau ; le colonel de Bouman, ingénieur en chef dans la place de Custrin ; le major de Rauch, qui est cause, dit-on, que l'épée du Grand-Frédéric est tombée entre les mains des Français. On assure que le commandant de Custrin, M. d'Ingersleben, est parvenu à s'échapper au moment où il allait être arrêté, et qu'il a gagné les frontières.

Digitized by Google

— Le ci-devant ministre baron de Hardenberg se trouve toujours ici.

— Le ci-devant ministre baron de Stein a quitté cette ville subitement dans la nuit du 5 au 6 de ce mois, après avoir lu dans les feuilles publiques l'ordre du jour de l'armée française dirigé contre lui.

— Depuis le départ de LL. MM. prussiennes pour Pétersbourg, nos papiers d'Etat ont baissé de nouveau.

ITALIE. — *Rome*, 14 *janvier*. — S. Exc. le commandant-général de Rome et des provinces de l'Ombrie, de Viterbe et du Littoral de Fiumicino, à ce autorisé par S. M. le roi d'Espagne, a fait inviter, par une proclamation, tous les Espagnols qui se trouvent dans les États romains, quel que soit leur rang et qualité à venir, le 17 janvier, prêter, entre les mains dudit commandant, le serment de fidélité qu'ils doivent à leur légitime souverain, le roi D. Joseph Napoléon. Cette proclamation a été mise le 12 à l'ordre du jour de l'armée.

— On a trouvé dernièrement dans une terre appartenant au comte Moroni, les tombeaux de l'ancienne famille romaine des Manlius. Il y avait deux statues, cinq bustes et une urne, le tout assez bien conservé, et marqué du nom des Manlius. Deux squelettes qu'on trouva aux pieds des statues, avaient encore des bagues aux doigts. On lisait le nom d'Agathonie auprès d'un squelette de femme. A côté de ces ossemens, était un œuf encore entier, mais vide, un lacrymatoire, un miroir brisé et une lampe. Sur cette lampe, on voit Tarquin, fils du septième et dernier roi de Rome, armé d'un poignard, et allant déshonorer la chaste Lucrèce. Ces précieuses antiquités, qui ont au moins deux mille ans, ont été achetées par M. le prélat baron de Heeffelin, ancien ministre de S. M. le roi de Bavière près le Saint-Siége.

ESPAGNE. — *Madrid*, 21 *janvier*. — Le roi a reçu hier, au Pardo, les députés de la ville, des divers corps et des autorités supérieures de Madrid, chargés de supplier S. M. de daigner se rendre au milieu de ses fidèles sujets de la capitale, et de vouloir bien y fixer sa demeure.

Le roi a accueilli les députations avec une extrême affabilité, et a long-tems parlé avec chacun des membres qui les composaient. Ses paroles pleines de bonté et de franchise, ont fait renaître l'espérance dans les cœurs, et causé la satisfaction la plus vive à tous ceux qui ont eu l'honneur d'être admis auprès de S. M.

Le roi ayant bien voulu assurer les députés que son entrée

Digitized by Google

à Madrid aurait lieu sous le plus bref délai, cette nouvelle, répandue dans la capitale, y a produit une allégresse universelle. Ceux qui ont souffert de l'anarchie, et qui ont été opprimés pendant le gouvernement révolutionnaire, comme ceux qui ont été un instant les dupes de la perfidie anglaise, partagent les mêmes transports. Tout le monde est à présent éclairé sur les véritables intérêts de la patrie, et voit qu'il n'y a pour l'Espagne de bonheur à attendre que sous le gouvernement du plus juste et du plus bienfaisant des princes.

L'embarquement des Anglais, que nous venons d'apprendre officiellement, ne peut que jeter le plus grand découragement parmi les insurgés qui ne sont pas encore rentrés dans l'ordre. Les cinq ou six chefs qui restent, n'auront bientôt plus de soldats, et iront recevoir à Londres le prix des malheurs qu'ils ont attirés sur leur patrie.

Les Anglais ont pillé une partie des maisons les plus riches de la Corogne avant de s'embarquer. Les détails de leurs dévastations, parvenus au gouvernement, nous ont donné la mesure de la loyauté et de l'honneur de pareils alliés.

Voici les noms des députés qui sont partis, il y a dix jours, pour le quartier-général de S. M. I., afin de lui présenter les résultats du vœu émis, le 25 décembre dernier, par les habitans de Madrid, dans les diverses paroisses de cette capitale.

Pour la ville de Madrid : D. Juan-Manuel Xaramilli, D. Juan-Maria de Satini, D. Philippe Sagarvinaga, pour le corps de la noblesse; D. Domingo Alvarès, prêtre pour les curés de la ville; le père Abé de Saint-Basile, pour les couvens; D. Juan Illana pour les paroisses voisines; A. Pedro Rubio, D. Antonio de Lema, pour la bourgeoisie.

Conseil d'Etat. Le comte de Montarco.

Conseil des Indes. D. Bernardo Iriarte, D. Joseph Antonio de Urriza, D. Fulgentio, comte de Torremuzquez.

Conseil des finances. D. Manuel de Valenziala, D. Francisco Carrasco.

Commerce. D. Manuel Sixto Espinosa, D. Domingo Garcia Fernandez.

Conseil de guerre. Le marquis de Las Amarillas, le marquis del Norte.

Conseil de l'amirauté. D. Joseph Justo Salcedo, D. Joseph de Espinosa Tello.

Digitized by Google

Alcaldes. D. Luis Marcelino Pereira, D. Manuel Maria de Junco, D. Angel Norena.

Conseil des ordres. D. Cristobal de Ilarraza, D. Carlos Simon Pontero.

Valladolid, 26 *janvier*. — On découvre chaque jour de nouveaux magasins d'habillemens et d'effets d'artillerie cachés par les Anglais sur la ligne de leur retraite. On a pris à Betanzos 8 pièces de canon anglais et 9000 fusils.

— Au combat du 16, le général en chef sir John Moore a été atteint d'un boulet au défaut de l'épaule. Il est mort deux heures après avoir reçu cette blessure. Le général sir David Baird a eu, le même jour, le bras cassé en deux endroits. On lui en a fait l'amputation dans la soirée.

Le général sir John Hope a pris le commandement des débris de l'armée anglaise.

On a trouvé sur le champ de bataille les corps de trois généraux, parmi lesquels on avait cru reconnaître le général Hamilton, mais cela n'est pas certain. On a compté aussi parmi les morts cinq colonels et 110 officiers.

La nuit du 16 au 17 s'est passée à la Corogne dans une extrême confusion. Les Anglais poursuivis, dans la crainte de ne pouvoir s'embarquer, se précipitaient en foule sur les chaloupes pour parvenir aux bateaux de transport. Comme ils quittaient leurs rangs sans règle et sans ordre, des hommes des différens corps sont arrivés sur le même bâtiment, et l'embarquement s'est fait sans qu'on ait pu réunir une seule compagnie entière sur chaque transport. La précipitation a été telle, qu'après la victoire remportée le 16 par les Français, les Anglais rentrant à neuf heures du soir dans l'enceinte des remparts de la Corogne, ont abandonné dans les jardins et dans les maisons du faubourg, un grand nombre de blessés, parmi lesquels on a remarqué plusieurs officiers supérieurs.

(INTÉRIEUR.)

Bayonne, 25 *janvier*. — Des lettres particulières annoncent que la ville de Valence a envoyé des députés au roi d'Espagne pour protester de sa soumission.

Toutes les villes de l'Espagne, rentrées dans l'ordre, envoient des députés à Madrid pour prêter serment de fidélité au roi Joseph. Il en est de même des couvens et des divers chapitres.

— Il ne cesse de passer par notre ville des prisonniers espagnols. Nous attendons après-demain un transport de prisonniers anglais.

Digitized by Google

— Il part tous les jours des détachemens de conscrits bien armés et bien équipés pour l'Espagne. Les derniers qui se sont mis en marche se rendent à Bilbao.

— Le duc de Montebello est, dit-on, arrivé devant Saragosse.

Paris, 3 Février.

Dimanche, 29 janvier, S. Exc. M. le comte de Winzingerode, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Westphalie, a présenté à S. M. l'Empereur et Roi ses lettres de créance. S. Exc. a été conduite à l'audience de S. M. par un maître et un aide des cérémonies, introduite par S. Exc. le grand-maître, et présentée par S. A. S. le prince vice-grand-électeur, faisant fonction d'archi-chancelier d'Etat.

— La place de grand chambellan étant devenue vacante, par la promotion de M. le prince de Bénévent à la dignité de vice-grand-électeur, et S. A. n'ayant géré cette charge, depuis cette époque, que par *interim*, S. M. a nommé grand-chambellan M. de Montesquiou, membre du Corps-législatif.

— Par décret impérial du 31 janvier, S. Em. monseigneur le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, a été nommé à l'archevêché de Paris.

30me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Valladolid, le 21 janvier 1809.

Le duc de Dalmatie partit le 12 de Betanzos. Arrivé sur le Mero, il trouva le pont de Burgo coupé. L'ennemi fut délogé du village de Burgo. Pendant ce tems, le général Franceschi remonta la rivière qu'il passa sur le pont de Séla. Il intercepta la grande route de la Corogne à Sant-Yago, et prit 6 officiers et 60 soldats. Le même jour, un poste de 30 marins qui était à Mero, sur le golfe, et qui y faisait de l'eau, fut pris. Du village de Périllo, on put observer la flotte anglaise en rade de la Corogne.

Le 13, l'ennemi fit sauter deux magasins à poudre situés sur les hauteurs de Sainte-Marguerite, à une demi-lieue de la Corogne. La détonation fut terrible, et se fit sentir à plus de trois lieues dans les terres.

Le 14, le pont de Burgo fut raccommodé, et l'artillerie française put y passer. L'ennemi était en position sur deux lignes, à une demi-lieue en avant de la Corogne. On le voyait s'occuper à embarquer en toute hâte ses malades et ses blessés, dont les espions et les déserteurs portent le nombre à 3 ou 4000 hommes. Les Anglais s'occupaient en même tems à détruire les batteries de côte, et à dévaster le pays voisin de la mer. Le commandant du fort de Saint-Philippe, se doutant du sort qu'ils réservaient à sa place, refusa de les y recevoir.

Le 14 au soir, on vit arriver un nouveau convoi de 150 voiles, parmi lesquelles on comptait quatre vaisseaux de lignes.

Le 15 au matin, les divisions Merle et Mermet occupèrent les hauteurs de Villaboa, où se trouvait l'avant-garde ennemie, qui fut atta-

Digitized by Google

quée et culbutée. Notre droite fut appuyé au point d'intersection de la route de la Corogne à Lugo, et de la Corogne à Sant-Yago. La droite était placée en arrière du village d'Elvina. L'ennemi occupait en face de très-belles hauteurs.

Le reste de la journée du 15, fut employé à placer une batterie de 12 pièces de canon, et ce ne fut que le 16, à trois heures après-midi, que le duc de Dalmatie donna l'ordre de l'attaque.

Les Anglais furent abordés franchement par la première brigade de la division Mermet qui les culbuta et les délogea du village d'Elvina. Le 2e régiment d'infanterie légère se couvrit de gloire. Le général Jardon, à la tête des voltigeurs, fit paraître un notable courage. L'ennemi culbuté de ses positions, se retira dans les jardins qui sont autour de la Corogne. La nuit devenant très-obscure, on fut obligé de suspendre l'attaque. L'ennemi en a profité pour s'embarquer en toute hâte. Nous n'avons eu d'engagé, pendant le combat, qu'environ 6,000 hommes, et tout était disposé pour partir de la position que nos troupes occupaient le soir, et profiter du lendemain pour une affaire générale. La perte de l'ennemi a été immense : deux batteries de notre artillerie l'ont foudroyé pendant la durée du combat. On a compté sur le champ de bataille plus de 800 cadavres anglais, parmi lesquels on a trouvé le corps du général Hamilton (1), et ceux de deux autres officiers-généraux, dont on ignore les noms. Nous avons pris 20 officiers, 500 soldats et 4 pièces de canon. Les Anglais ont laissé plus de 1500 chevaux qu'ils avaient tués. Notre perte s'élève à 100 hommes tués; nous avons eu 150 blessés. Le colonel du 47e régiment s'est distingué. Un porte-aigle du 31e d'infanterie légère a tué de sa main, un officier anglais qui, dans la mêlée, s'était attaché à lui pour tâcher de lui enlever son aigle. Le général d'artillerie Bourgeat et le colonel Fontenay se sont très-bien montrés.

Le 17, à la pointe du jour, on a vu le convoi anglais mettre à la voile. Le 18, tout avait disparu. Le duc de Dalmatie avait fait canonner les bâtimens des hauteurs du fort de San-Yago. Plusieurs transport ont échoué, et tous les hommes qu'ils portaient ont été pris.

On a trouvé dans l'établissement de la Payoza 3000 fusils anglais. On s'est aussi emparé des magasins de l'ennemi et d'une quantité considérable de munitions et d'effets appartenant à l'armée. On a ramassé, dans les faubourgs, beaucoup de blessés. L'opinion des habitans du pays et des déserteurs est que le nombre des blessés dans le combat excède 2500.

Ainsi s'est terminée l'expédition anglaise envoyée en Espagne. Après avoir fomenté la guerre dans ce malheureux pays, les Anglais l'ont abandonné. Ils avaient débarqué 38,000 hommes et 6000 chevaux; nous leur avons pris, de compte fait, 6,500 hommes, non compris les malades. Ils ont rembarqué très-peu de bagages, très-peu de munitions et très-peu de chevaux : on en a compté cinq mille tués et abandonnés. Les hommes qui ont trouvé un asyle sur leurs vaisseaux sont harassés et découragés. Dans une autre saison, il n'en aurait pas échappé un seul. La facilité de couper les ponts, la rapidité des torrens, qui, pendant l'hiver, deviennent de profondes rivières, le peu de durée des journées et la longueur des nuits, sont très-favorables à une armée en retraite.

Des 38,000 hommes que les Anglais avaient débarqués, on peut assurer qu'à peine 24,000 hommes retourneront en Angleterre.

L'armée de la Romana qui, à la fin de décembre, au moyen des

(1) Voyez ci-dessus l'article *Valladolid*.

Digitized by Google

renforts qu'elle avait reçus de la Galice, était forte de 16,000 hommes, est réduite à moins de 5000 hommes, qui errent entre Vigo et Sant-Yago, et sont vivement poursuivis. Le royaume de Léon, la province de Zamora et toute la Galice que les Anglais avaient voulu couvrir, sont conquis et soumis.

Le général de division Lapisse a envoyé en Portugal des patrouilles qui y ont été très-bien reçues.

Le général Maupetit est entré à Salamanque. Il y a encore trouvé quelques malades anglais.

ANNONCES.

Les Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées par J. Stuart et N. Revett, peintres et architectes. Ouvrage traduit de l'anglais par L. F. F.— Trois volumes grand infolio, avec 150 planches, publié par C. G. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, auteur et éditeur des *Annales du Musée*.

Le premier volume de cet ouvrage très-rare et le plus important que l'on connaisse sur l'architecture grecque, est divisé en deux parties, dont la première vient de paraître. Le second et le troisième volumes, beaucoup plus considérables que le premier, seront divisés en trois parties. Les livraisons paraîtront exactement de quatre mois en quatre mois.

Le prix de chaque partie ou livraison, est de 20 fr. l'exemplaire; avec les planches sur papier de Hollande, propre au lavis, est de 25 fr. L'exemplaire, texte et planches sur papier vélin satiné, est de 40 fr. Le même colorié, 150 fr. On ajoute 2 fr. par chaque partie pour la recevoir franche de port par la poste.

La première partie, outre l'introduction et la préface, contient trois chapitre, le premier donne la description du portique dorique à Athènes. Le second, celle du temple Ionique de l'Ilissus. Le troisième, celui de la tour octogone d'Andronic Cyrrhestes, connue sous le nom de la tour des vents. Ces trois chapitres sont accompagnés de 21 planches, les détails d'architecture sont de la même grandeur que dans l'ouvrage original, cotés et gravés au trait avec une extrême pureté. Les plans et les vues perspectives sont ombrés. — Le texte sort des presses de Firmin Didot.

On souscrit à Paris, chez C. G. Landon, peintre-éditeur, rue de l'Université, n° 19; et chez les principaux libraires des départemens et de l'étranger.

On peut se procurer chez l'Editeur le prospectus détaillé de l'ouvrage.

(Nous reviendrons incessamment sur cet important ouvrage.)

Annales du Musée. — Salon de 1808. — Recueil de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sculpture, exposés au Louvre, le 14 octobre 1808, et autres productions nouvelles et inédites de l'École

Digitized by Google

française, gravées au trait, avec l'explication des sujets; un examen général du Salon et des notices bibliographiques sur quelques artistes morts depuis la dernière exposition. — Deux volumes in-8°, avec 72 planches chacun. — Par C. P. Landon, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. — Le prix de chaque volume est de 15 fr. franc de port. — On souscrit à Paris, chez l'auteur et l'éditeur, rue de l'Université, n° 19, et chez les principaux libraires de Paris et des départemens.

Chaque volume se divise en deux parties, la seconde du premier volume qui vient de paraître, contient entr'autres le Tableau du champ de bataille d'Eylau, par M. Gros. — L'Empereur pardonnant aux révoltés du Caire, par M. Guérin. — L'Empereur passant en revue les députés de l'armée au Couronnement, par M. Sérangeli. — Henri IV, chez Michaud, par M. Menjaud. — Charles-Quint et le Titien, par M. Bergeret. — Le portrait du général Lasalle, par M. Gros; et autres productions capitales de MM. Le Boullenger, Lordon, Mme Mongez, MM. Ducis, Vermay, Mulard, Debret, Canova, etc.

La troisième partie, ou première du second volume, paraîtra dans les premiers jours de février.

Bibliothèque historique, à l'usage des jeunes gens, ou Précis des histoires générales et particulières de tous les peuples anciens et modernes, extrait de différens auteurs et traduit de diverses langues; par M. Breton, traducteur de la Bibliothèque géographique de Campe.

On suivra pour ce Recueil le plan qui a été suivi avec tant de succès pour la Bibliothèque géographique de Campe; il consiste à prendre isolément, à reduire, à abréger, s'il y a lieu, les ouvrages les plus estimés qui ont été publiés, en différens idiômes, sur l'histoire générale ou particulière de chaque pays; à en donner une analyse assez resserrée pour n'offrir aucune superfluité, aucune digression fastidieuse, mais en même tems assez étendue pour ne point exclure l'agrément et l'intérêt. L'histoire générale sera tracée d'après une suite d'écrivains étrangers, savoir: l'histoire de la Grèce d'après Mitford, Eichstœdt, Gillies, Mannert, Gast; l'histoire romaine, d'après Ferguson et autres; l'histoire du moyen âge, d'après Gibbon, Roberston, Watson, etc. L'histoire particulière des différens Etats de l'Europe sera rédigée dans le même système. Enfin on consacrera un petit nombre de volumes à l'histoire des personnages célèbres. Cette Collection aura par conséquent l'avantage d'offrir à la fois un cours complet d'histoire générale, d'histoire particulière et de biographie.

Cet ouvrage sera publié par livraisons de deux volumes in-18, chacune ornée de cartes ou figures, qui paraîtront tous les deux mois. La première livraisons contenant les tomes 1 et 2 de l'histoire de la Grèce, par W. Mitfort, vient d'être publiée.

On souscrit à Paris, chez Fr. Schoell, libraire, rue des Fossés-Saint-

Digitized by Google

Germain-l'Auxerrois, n° 29; et chez L. Haussmann et d'Hautel, imprimeurs-libraires, rue de la Harpe, n° 80.

Le prix de l'abonnement, pour l'année, ou douze volumes, est pour Paris de 18 fr., que l'on pourra payer par sixième lors de la publication de chaque livraison, et de 22 fr. par la poste. On pourra se procurer chaque histoire séparément, moyennant 1 fr. 80 cent. par volume pour Paris, et 2 fr. par la poste.

Morceaux choisis de Buffon, ou Recueil de ce que ses écrits ont de plus parfait sous le rapport du style et de l'éloquence. — *Seconde édition.* — In-18, papier fin, avec 55 jolies gravures en bois. — Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 50 cent. franc de port. — Le même livre, in-12, papier fin, avec le portrait de Buffon et les 55 gravures en bois, 5 fr., et 6 fr. franc de port. — Le même livre, sur papier vélin, 8 fr. et 9 fr. franc de port. — Chez Ant. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

Paris, Versailles, et les provinces au dix-huitième siècle; anecdotes sur la vie privée de plusieurs ministres, évêques, magistrats célèbres, hommes de lettres et autres personnages connues sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. — Deux volumes in-8°. — Prix, 7 fr. 50 cent. et 10 fr. franc de port. — A Paris, chez Lenormant impr.-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — Et à Lyon, chez Yvernault et Cabin, rue Saint-Dominique.

Erratum du N° 393.

Page 176, *ligne* 35 : il réfléchit suivant des lois connues, *lisez* : il s'infléchit suivant des lois connues.

Idem, ligne 40 : d'égale intensité, *lisez* : d'inégale intensité.

Page 177, *ligne* 30 : ils la subdivisent, *lisez* : ils se subdivisent.

Page 178, *ligne* 1 : comme le rayon ordinaire. C'est par les corps que produisent la double réfraction ; *lisez* : comme le rayon ordinaire l'est par les corps qui produisent la double réfraction.

Idem, ligne 3 et 4 : tombant ensuite sur un cristal d'Islande, *lisez* : tombant ensuite sur un cristal d'Islande dont la section principale est parallèle au plan de réflexion.

Idem, ligne 5 : et réciproquement un rayon ordinaire, *lisez* : et réciproquement un rayon extraordinaire.

Dans l'annonce du prix proposé par la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres à Mâcon, voici comme il faut lire la question : « Quelle » a été, en *France*, l'influence des femmes sur le goût dans la littérature et les beaux-arts, depuis le commencement du dix-septième » siècle jusqu'à nos jours. »

Digitized by Google

(N° CCCXCV.)

(SAMEDI 11 FÉVRIER 1809.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

MES SOUVENIRS.

Il m'en souvient. Jeune, j'aimais la gloire:
L'habit guerrier, la cocarde au chapeau,
Et ne rêvant que bataille et victoire,
Sous-lieutenant je joignis mon drapeau.

Un trait d'amour l'hiver blessa mon ame;
Il me piquait pour la première fois:
O jours heureux! quels transports! quelle flamme!
Comme j'aimais! j'étais le Roi des Rois.

Dans l'Univers quelle métamorphose!
Eglé pour moi fut la Divinité:
L'éclat du Lis, l'incarnat de la Rose,
Tout pâlissait auprès de sa beauté.

Ce bel amour finit sans récompense;
Un jeune époux fut par elle avoué:
Je le maudis: aujourd'hui quand j'y pense,
Je lui sais gré du tour qu'il m'a joué.

Dans les filets d'une autre Cythérée
Je retombai: je connus le plaisir:
Mais ma Vénus voulait être adorée
Trop vivement; je faillis d'en mourir.

Heureusement la trompette guerrière,
Sous les drapeaux alors me rappela;

Digitized by Google

Des pleurs amers baignèrent ma paupière ;
Bien plus encor ma belle Iris pleura.

Mars appaisé, la paix douce et riante,
Du haut du ciel ramena les amours :
Je pars, je vole aux pieds de mon amante,
Je vois de loin reluire mes beaux jours.

Mais mon Iris, fille de la Prudence,
Pour occuper le vide de son cœur,
A mon emploi, pendant ma longue absence,
Avait nommé mon heureux successeur.

Pour me venger de ce sexe infidèle,
A deux beautés j'adressai mon encens.
L'une des deux, hélas ! me fut cruelle !
Tel cas arrive à maints honnêtes gens.

Mais un beau jour une triste manie
Vint me saisir dans le sein du repos ;
Et malgré moi, tourmenté par Thalie,
Je fis un drame en vers très-inégaux.

Mon drame fait, haletant pour la gloire,
Je le portai chez l'acteur Dorival,
Qui le garda trois ans dans son armoire,
Auprès d'un pot de rouge végétal.

Enfin brilla le jour de l'audience.
Au grand tripot, tremblant, je comparu' :
On m'écouta d'un air de sapience,
Et l'on me dit, votre drame est reçu.

Me voilà donc de général d'armée,
De maréchal, devenu mince auteur.
Désirs, projets, vous n'êtes que fumée,
Et l'avenir est un livre trompeur.

Après trois ans d'une pénible attente
Et de longs vœux, météore nouveau,
Je m'élevai sur la scène bruyante ;
Aucun sifflet ne troubla mon cerveau.

Flatté, séduit par ce rayon de gloire
Soir et matin j'écrivis, j'écrivis.
Et monsieur Wasp, de terrible mémoire,
Dans ses feuillets maudissait mes écrits.

Juré censeur de la philosophie,
Deux fois par an de ses rudes pinceaux

Digitized by Google

Il barbouilla le front de Lasthénie (1);
La pauvre enfant en perdit le repos.

Pour adoucir les dolentes piqûres;
Les coups de bec de cet oiseau de nuit,
Le cœur brûlant des flammes les plus pures,
Du Dieu d'hymen j'implorai le crédit.

J'offris ma main à la belle Amarante,
Qui l'acceptant de son cœur me fit don.
Hymen, je bus dans ta coupe riante
Où l'époux boit sans perdre la raison!..

Mais le soleil a peine sur la terre
Avoit deux fois ramené les frimas,
Qu'il me fallut d'un épouse si chère
Ouvrir la tombe et pleurer le trépas.

Ainsi tout passe, et la gloire elle-même
S'évanouit : tout est songe ici-bas;
Jusqu'au moment de notre heure suprême
Nous rêvons tous, sujets et potentats.

Plus sage enfin dans un abri champêtre
Je vais jouir de mon obscurité.
J'y graverai ces mots d'un très-grand maître :
« Tout est ci-bas sottise et vanité. »

LES DEUX GUERRIERS BLESSÉS.

FABLE.

Dans le plus terrible des arts,
Dans l'homicide jeu de Mars,
Deux Guerriers égaux en courage,
Mais l'un vieilli dans les hasards,
Et l'autre à cette fleur de l'âge,
Où le sang avec plus d'ardeur
Fait battre le pouls et le cœur,
Donnaient l'essor à leur vaillance.
Tous deux frappés en même tems,
Parmi le choc des combattans,
Les cris de fureur, de souffrance,

(1) L'un des personnages du *Voyage d'Antenor*.

Digitized by Google

Et de terreur et de vengeance,
Tombent sur des corps palpitans.

Le plus jeune se désespère :
Voir ainsi borner sa carrière !
Voir ses ennemis triomphans !
Il se traîne dans la poussière,
Se roule, en hurlant, sur la terre,
Arrache le trait de son flanc,
De ses mains ouvre sa blessure ;
Et par cette large ouverture
Son ame fuit avec son sang.

Renversé, terrassé de même,
L'autre Guerrier que l'âge instruit
S'emporte moins, fait moins de bruit,
Ne hâte point l'instant suprême,
Laisse dans ses chairs enfoncé
Le fer sanglant qui l'a blessé,
Jusqu'au moment où les armées
Au carnage moins animées,
Font trève à leurs horribles jeux,
De tuer lasses toutes deux,
Et toutes deux chantant victoire.
Lors à ses compagnons de gloire
Il crie : à moi, nobles vainqueurs !
Et vive Mars ! On le relève,
D'Esculape un savant Elève
Appaise avec art ses douleurs,
Baigne de sucs réparateurs
Son flanc déchiré par le glaive,
Le sauve enfin du sombre bord ;
Et le Héros plein d'allégresse,
Plus sain, plus dispos et plus fort,
Va, comme aux jours de sa jeunesse,
Donner, braver, chercher la mort.

Vous que de sa dent de vipère
Un noir satyrique a blessés,
Du Guerrier ivre de colère
Et du Guerrier que rien n'altère
Voyez le sort, et choisissez.

GINGUENÉ.

Digitized by Google

PRÉCAUTION CONTRE LA FORTUNE.

AIR : *Aux soins que je prends de ma gloire.*

Je puis un jour faire fortune;
Voyons ce qu'il arrivera,
Je suivrai la règle commune,
Et la tête me tournera.
Contre moi dans ce manifeste
Essayons de me prémunir :
Ma raison aujourd'hui proteste
Contre ma folie à venir.

Si dans mes fières incartades,
Voulant vous éblouir les yeux,
Je fais par-delà les Croisades
Remonter mes nobles aïeux,
Sur ce point, vous devez m'en croire,
Je cite les tems et les faits;
Rapportez-vous-en à l'histoire,
A l'histoire.... que je vous fais.

Si dans mes plaintes éternelles,
Regrettant mes anciens châteaux,
Je soutiens que les lois nouvelles
M'enlèvent mes droits féodaux,
De la vanité la plus pure
Tenez-moi bien pour convaincu;
Les malheurs du tems, je vous jure,
Ne m'ont pas fait perdre un écu.

Si par une risible audace,
Auteur de quelques madrigaux,
Je prétends siéger au Parnasse
Entre Voltaire et Despréaux,
Je consens que l'on me bafoue,
Et qu'on montre au doigt le dindon
Qui se gonfle en faisant la roue
Auprès des oiseaux de Junon.

Si du carrosse où je m'élance,
A l'exemple de bien des gens,
Je jette un regard d'insolence
Sur de vieux amis indigens,

Digitized by Google

En voyant ma sotte figure,
Dites en riant de pitié :
Ce n'est qu'un faquin en voiture ;
Il valait beaucoup mieux à pié.

Mais si par l'aveugle déesse
Je ne suis jamais visité ;
Si par humeur elle me laisse
Dans mon heureuse obscurité,
A me passer de ses largesses
Sans le moindre effort je consens,
Puisqu'il faut payer les richesses
De la perte de son bon sens.

M. De Jouy.

ENIGME.

Je vais parler, ami, d'un être méprisable,
Et te tracer ici son portrait véritable ;
Outre qu'on le redoute, on le fuit ; on le hait ;
On est à plaindre, hélas ! quand on le méconnait ;
Il se montre au grand jour, sous un masque hipocrite ;
Il rit de la morale ; il insulte au mérite,
Et sans cesse enseignant le chemin de l'erreur
Il tend par ses conseils à corrompre le cœur ;
Il souffle enfin partout la guerre, la discorde,
Et rompt en un instant la plus douce concorde.
Pris dans un autre sens, le Français belliqueux
Mille fois l'accabla d'un désespoir affreux ;
De ses hardis projets il trompa l'artifice,
Il le conduisit même au bord du précipice ;
Malgré sa perfidie, au milieu des combats,
On vit ces fiers guerriers, ces généreux soldats,
Ennemis déclarés du sang et du carnage
Lui pardonner sans crainte et vanter son courage.
Je me tais cher lecteur ; car j'en ai beaucoup dit ;
Je crois même avoir trop éclairé ton esprit.

CHARADE-LOGOGRIPHE.

Que je plains un enfant, quand la mort inflexible
Dès ses plus tendres ans lui ravit mon entier.
Pour lui plus de doux soins ; dans un mal-aise horrible
En vain il en réclame : on le laisse crier.

Digitized by Google

On ne peut remplacer, pour son âge débile,
Mon tout ; pareil objet ne se remplace point.
Lisez, Messieurs, lisez de Jean-Jacques l'Emile,
Vous verrez qu'il s'accorde avec moi sur ce point.
Qu'on retranche ma tête, et le Pape Grégoire
Offre en trois pieds le nom de son œuvre vanté,
Sans quoi l'on ne pourrait dire avec sureté,
Tel jour est une fête, et tel autre une foire.
Sans queue on trouve en moi cet espace imposant
Sur lequel (et Virgile entr'autres nous l'apprend),
De Junon la vengeance implacable, obstinée,
Poursuivit trop long-tems le malheureux Enée.

CH. AUD..., de Preuilly.

CHARADE.

LA moitié de mon tout est rare
Sur-tout dans l'adversité ;
Faire l'autre moitié ne plaît pas à l'avare :
Mais il est un pays où ce mot respecté
Sur le front du monarque a le pas assuré.
Du froment que vous faites moudre
Prenez la fleur, prenez la poudre,
Et mon tout est d'abord trouvé.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Aujourd'hui.*
Celui du Logogriphe est *Hier.*
Celui de la Charade est *Demain.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS.

Il y a long-tems qu'on se plaint de l'abus qui s'est introduit dans le langage, au sujet des mots : *Art* et *Artiste*. Cet abus consiste principalement à confondre ensemble tous les *arts*, à leur supposer à tous le même but, les mêmes effets, et les mêmes moyens, à ne faire qu'une seule classe de tous les hommes qui cultivent tant d'arts différens, et à les appeler tous également des *artistes*, tellement que par une conséquence

Digitized by Google

presqu'immédiate on s'accoutume à penser que le compositeur de musique, le joueur de violon, le peintre, le graveur, l'architecte, le comédien, le danseur, le poëte, etc., ont à peu près le même genre de talent, le même génie, les mêmes droits à la gloire et à la reconnaissance publique.

On a souvent abusé du mot d'Horace : *Ut pictura poësis*, etc., comme si ce grand poëte voulait qu'il n'y eût aucune différence à mettre entre ces deux arts dont l'un *imite* toujours, et dont l'autre n'est pas toujours imitateur; il ne l'est pas, par exemple, lorsqu'il loue, lorsqu'il blâme, lorsqu'il instruit, etc... Il a bien plus d'analogie avec l'art de l'éloquence qu'avec celui de la peinture; car la poësie se sert de la parole comme l'éloquence; elle s'en sert pour imiter ou plutôt pour décrire; et les imitations poëtiques sont aussi différentes des imitations pittoresques, que la parole diffère des couleurs.

Les arts, a-t-on dit encore, ont tous pour objet *l'imitation de la nature;* et cette phrase prise dans un sens trop général, a produit l'erreur et la confusion. On n'a pas distingué les moyens que chaque art emploie pour imiter, les sujets qu'il peut traiter, les effets qu'il peut produire, les dispositions naturelles et les connaissances acquises qu'il exige dans celui qui le cultive.

J'ai trouvé sur cette matière, dans un ouvrage assez court d'un écrivain anglais (1), des idées qui m'ont paru très-saines; il m'a semblé que l'auteur procédant par une analyse exacte, avait assez bien éclairci les véritables questions relatives aux différences et aux ressemblances que la *musique*, la *peinture* et la *poësie* ont entre elles; j'ai fait, pour mon propre usage, un extrait de ce travail qui, je le répète, m'a paru excellent, et dont je ne connais point de traduction en français.

Extrait d'un ouvrage anglais de HARRIS, *sur la Musique, la Peinture et la Poësie.*

Il est composé de six chapitres.

CHAPITRE I^er^. *Introduction. — Dessein et distribution de l'ouvrage. — Préparation aux chapitres suivans.*

I. Tous les arts ont cela de commun, qu'ils sont à l'usage de l'homme. Les uns sont de nécessité, comme la médecine et l'agriculture; les autres sont d'agrément, comme la musique, la peinture et la poësie.

Il semble d'abord que les arts *nécessaires* aient dû naître les premiers; car on peut croire que les hommes ont pensé

(1) Cet écrivain est Harris, qui, entre autres ouvrages, a donné une grammaire qu'il a intitulée : *Hermès;* elle a été fort bien traduite en français par M. Thurot; le discours préliminaire et les notes du traducteur ajoutent au mérite de l'ouvrage original.

Digitized by Google

à vivre et à se conserver, avant de chercher les moyens d'embellir leur existence; et cette opinion se trouve confirmée par le fait, puisqu'on n'a point connu de nation, si barbare et si ignorante qu'elle fût, où quelques commencemens du moins de ces arts nécessaires ne fussent pratiqués. D'où l'on pourrait tirer la conséquence que ces arts, comme les plus anciens, ont un titre de supériorité sur les autres, et doivent être mis au premier rang.

Mais les arts *agréables* peuvent, à leur tour, revendiquer la première place, en prenant droit de ce que nous avons été formés par la nature pour quelque chose de mieux que la simple existence physique. Il ne s'agit pas tant de vivre, comme dit Platon, que de bien vivre, de vivre heureux (2); les arts qui embellissent l'existence, peuvent donc, à juste titre, obtenir la préférence.

II. L'objet de cet ouvrage est de traiter de la musique, de la peinture et de la poësie, dans l'intention de faire voir en quoi ces arts se rapprochent, en quoi ils diffèrent, et de décider, d'après cette comparaison, lequel des trois mérite la prééminence sur les deux autres.

En entrant dans cette recherche, la première observation à faire, c'est que notre ame ne connaît le monde physique et les affections qu'il produit sur nous, qu'elle ne communique de même avec les ames des autres hommes, et ne juge de leurs affections que par l'intermédiaire des organes des sens. C'est au moyen des mêmes organes, que les arts montrent à l'ame des imitations, et qu'ils imitent soit les parties du monde physique, soit les différentes affections qu'il fait naître en nous, soit enfin les passions, les mouvemens de violence et les autres affections que l'ame éprouve.

Il y a toutefois cette différence entre les arts dont nous parlons et la nature, que celle-ci porte ses impressions jusqu'à l'ame par tous les sens humains, au lieu que les arts en question n'agissent que sur deux sens seulement, la vue et l'ouïe; d'où il suit qu'ils ne peuvent employer, dans leurs imitations, que des moyens qui agissent sur ces deux sens; et ces moyens sont le mouvement, le son, la couleur et la figure.

La peinture ne peut agir que sur le sens de la vue; aussi est-il impossible de concevoir qu'elle imite autrement que par des moyens visibles; d'un autre côté, le mouvement est

(2) Ου τὸ ζῆν περὶ πλείστου ποιητέον, ἀλλὰ τὸ εὖ ζῆν. *Platon in Critone.*

Digitized by Google

exclus de ses moyens d'imitation; il ne lui reste donc à employer que la couleur et la figure.

La musique arrive à l'ame par le seul sens de l'ouïe; elle ne peut donc imiter que par les sons et les mouvemens.

La poësie, agissant aussi sur le sens de l'ouïe, si l'on ne considérait les mots que comme de purs sons, ne pourrait porter ses imitations au-delà de ce qui peut être imité par le son et le mouvement. Mais les sons que la poësie emploie ne sont pas seulement des signes naturels; ils sont des signes artificiels formant un langage de convention propre à rendre toutes les idées que l'ame peut concevoir; la poësie a donc des moyens d'imiter tout ce que le langage peut exprimer, et il est évident que cette faculté d'exprimer par le langage est à peu près illimitée.

D'après ce qui vient d'être dit, on peut déjà voir en quoi ces arts se ressemblent, et en quoi ils diffèrent.

Ils se ressemblent, en ce qu'ils sont tous *mimiques* ou imitateurs.

Ils diffèrent, en ce que leurs moyens d'imiter ne sont pas les mêmes; ceux de la peinture, sont la figure et la couleur; ceux de la musique, le son et le mouvement; celui de la poësie, est la parole; la peinture et la musique imitent par des moyens naturels; la poësie imite presque toujours par un moyen qui est artificiel. Une figure peinte ou une composition musicale a toujours quelque rapport naturel avec la chose ou l'objet dont elle doit offrir une imitation. Mais une description faite avec des mots, présente rarement ce genre de rapport naturel entre les mots et les idées dont ils sont les signes. Aussi ne peut-on pas comprendre une description faite avec des mots, si l'on n'entend la langue à laquelle ces mots appartiennent, au lieu que la peinture et la musique sont des langues universelles.

III. Quant à la question de savoir, lequel de ces arts l'emporte sur les deux autres, il faut observer qu'outre les différens moyens d'imitation les uns sont, par leur nature, plus exacts, les autres le sont moins; que celui-ci imitera mieux tel objet, et celui-ci tel autre; il faut observer encore que les sujets à imiter diffèrent entr'eux et pour l'importance et pour le mérite; qu'il y en a de sublimes et de bas, d'abondans et de secs, de pathétiques et de froids, de propres à instruire, et d'autres vides d'instruction.

C'est assurément d'après ces deux considérations, c'est-à-dire d'après l'exactitude de l'imitation, et d'après le mérite des sujets imités, qu'il faut examiner et décider la question de la supériorité de l'un des trois arts sur les deux autres.

Digitized by Google

Mais, pour arriver à la solution, il est nécessaire d'entrer dans un détail d'observations particulières à chacun de ces arts, de manière qu'il en résulte une comparaison juste et exacte.

CHAPITRE II. *Des sujets que la peinture imite. — Des sujets que la musique imite. — Comparaison entre ces deux arts.*

I. Les sujets les plus propres à être imités par la peinture, sont les objets ou les faits qui sont de nature à être particulièrement caractérisés par la figure et par la couleur.

De ce nombre sont, 1° toutes les masses de choses inanimées. Exemple : *bâtimens, paysages;* les végétaux, *fleurs, fruits;* toutes les espèces d'animaux, *oiseaux; quadrupèdes, troupeaux*, etc.

La raison en est que ces objets sont faciles à reconnaître par leurs formes et par leurs couleurs. De plus, ils sont, pour la plupart, immobiles dans la nature comme dans l'imitation.

2°. Les mouvemens ou les cris particuliers à chaque espèce d'animaux, pourvu que ces mouvemens et ces cris puissent être aisément reconnus par l'attitude et par un changement extérieur dans la forme de l'animal. Exemple : *le vol des oiseaux, le galop des chevaux, le rugissement du lion, le gloussement des poules*, etc.

Quoiqu'il soit impossible de peindre le mouvement et le son, cependant ces cris et ces mouvemens d'animaux étant immédiatement et naturellement associés à de certaines formes de quelques parties du corps, dès que l'œil aperçoit ces formes, l'esprit conçoit aussitôt ce qui les accompagne; et ainsi, par une sorte de tromperie, les mouvemens et les sons même paraissent être peints.

3°. Le corps humain, sous toutes ses formes; *hommes, femmes, enfans, jeune, vieux, beau, laid*, etc.; dans toutes ses attitudes, *debout, assis, couché*, etc.: il faut y joindre les sons particuliers à l'espèce humaine, *les gémissemens, le rire, les cris de joie*, etc. Tous les mouvemens violens, les passions et les affections de l'ame, portées à un degré extraordinaire.

La raison en est qu'il y a changement dans la forme extérieure; mais on ne peut peindre que les sons naturels; le langage artificiel ne peut pas être rendu sur la toile; car il ne serait caractérisé ni par la figure, ni par la couleur.

4°. Toutes les actions et tous les événemens dont la durée est très-courte, et la représentation frappante d'évidence; car

Digitized by Google

nécessairement la peinture ne rend qu'un seul instant, un *punctum temporis*.

5°. Ou les actions qui, ayant quelque durée, se composent d'incidens de même nature pendant toute la durée de l'action; par exemple, les *tempêtes*, les *batailles*, les *combats de mer*, les *charges de cavalerie*, etc.

6°. Toutes les actions qui, ayant les qualités que je viens de dire, se composent d'incidens nombreux et variés, qui tous ont lieu dans le même instant.

On en peut donner pour exemple l'admirable carton de Raphaël, représentant l'*Ecole d'Athènes*, et d'autres grands tableaux.

Car la peinture n'a pas les mêmes bornes quant à l'étendue de l'action représentée que quant à sa durée. On peut même dire que la composition pittoresque, pourvu qu'elle soit claire et intelligible dans son ensemble, sans confusion ni désordre, a d'autant plus de mérite, qu'elle a plus d'étendue et de variété.

7°. Toutes les actions qui sont connues et connues universellement, plutôt que celles d'invention nouvelle, ou dont la connaissance n'est pas vulgaire.

La peinture, comme je l'ai déjà dit, n'a qu'un moment à rendre; lorsqu'elle choisit un sujet connu, la mémoire du spectateur supplée à ce qui précède et ce qui suit : il ne peut en être de même dans un sujet que le spectateur ne connaît point. Aussi a-t-on mis en question si, de tous les grands sujets historiques que la peinture a traités, il y en aurait un seul qui fût intelligible par le tableau seul, et indépendamment de la connaissance que l'histoire nous en a donnée.

II. Les sujets les plus propres à être imités par la musique, sont ceux que le mouvement et le son peuvent exprimer.

Le mouvement peut être lent ou vif, égal ou inégal, continu ou interrompu; le son peut être grave ou aigre, fort ou faible. C'est pourquoi, partout où il se trouvera quelqu'une de ces espèces de mouvement ou de son, mais dans un degré d'intensité remarquable, et non pas médiocre ou peu sensible, il y aura lieu à une imitation musicale.

Ainsi, dans la nature inanimée, la musique imitera l'écoulement de l'eau, son murmure, l'agitation et le mugissement des vagues; le bruit du tonnerre, celui des vents doux ou orageux;

Dans la nature animée, la voix de quelques animaux, particulièrement le chant des oiseaux;

Quant à l'espèce humaine, la musique en imitera encore

Digitized by Google

quelques mouvemens et quelques sons, par exemple, une marche mesurée ou des pas très-marqués, ou les acclamations d'une multitude : entre les sons, ceux qu'elle imite le moins imparfaitement, sont ceux qui expriment la souffrance et l'affliction.

La raison en est que, dans ce dernier cas, l'imitation musicale s'éloigne moins de la nature. En effet, la douleur, chez beaucoup d'animaux, se manifeste par des cris ou sons qui ne diffèrent pas extrêmement de longues notes se succédant chromatiquement.

III. Il me reste à présent à comparer les deux arts.

Pour bien faire cette comparaison, il faut observer :

Que l'imitation musicale, par sa nature même, ne peut se rapporter qu'aux sons et aux mouvemens ;

Que, soit chez les animaux, soit dans le monde inanimé, il y a peu de mouvemens qui soient particuliers à une seule espèce, et qu'à peine en citerait-on un seul qui fût propre à un individu ;

Que la nature ne fournit pas non plus de sons qui puissent caractériser moins qu'une espèce entière (les sons naturels étant les mêmes chez tous les individus de chaque espèce) ;

Enfin, que la musique n'imite même qu'imparfaitement ces mouvemens et ces sons, à cause de la grande différence qui se trouve entre les sons et les mouvemens de la nature, et ceux de la musique. En effet, les sons musicaux sont tous produits par une vibration égale, les sons naturels par une vibration inégale ; la plupart des mouvemens de la musique sont très-déterminés dans leur mesure ; ceux de la nature sont indéterminés.

Il faut considérer au contraire, quant à l'imitation pittoresque :

Que les figures, les attitudes et les couleurs caractérisent et font reconnaître non-seulement chaque espèce, mais chaque individu ; et non-seulement l'individu, mais les différentes affections ou passions qu'il éprouve ;

Que la peinture peut donner une imitation parfaitement exacte de ces figures, de ces attitudes, de ces couleurs ;

Que son but est de faire naître l'idée même des objets qu'elle imite ; au lieu que la musique ne peut tout au plus prétendre qu'à éveiller des idées analogues aux objets de son imitation ;

Et qu'en un mot, la peinture, dans les sujets qui lui sont propres, atteint le degré d'imitation le plus élevé,

Digitized by Google

puisqu'elle imite régulièrement les actions composées de parties formant entre elles un ensemble, imitation dont la musique est entièrement incapable;

D'après tout cela, on doit avouer que l'imitation pittoresque est fort au-dessus de l'imitation musicale, et que celle-ci, portée même à son plus haut degré possible, est toujours bien imparfaite.

Il faut encore conclure que le pouvoir de la musique (car elle en a un réel) dérive d'une autre cause que l'imitation; nous ne traitons pas encore de cette autre cause; il en sera question par la suite.

CHAP. III. *Des sujets que la poésie imite, mais qu'elle imite par des moyens purement naturels, c'est-à-dire, par les sons seulement. Comparaison du pouvoir d'imitation de la poésie sous ce rapport, d'abord avec celui de la peinture, ensuite avec celui de la musique.*

L'imitation poétique s'étend à tout ce qui peut être imité par la peinture et par la musique; car elle se sert de mots pour imiter, et les mots sont des signes de convention qui peuvent rendre toutes les idées.

I. Mais l'auteur ne considère, dans ce chapitre, que l'imitation que peut faire la poésie par les sons seulement, et abstraction faite de la signification des mots; cette imitation est celle qui a lieu dans les *onomatopées*, ou mots qui ont une ressemblance naturelle avec les objets qu'ils expriment (3), et dans les arrangemens des mots qui produisent aussi un son ressemblant aux objets imités; d'où naît ce qu'on appelle en poésie l'harmonie imitative (4).

Il n'est pas nécessaire de comprendre le sens des mots, de savoir la langue que parle le poëte, pour saisir cette ressemblance purement naturelle, et qui est indépendante de la convention en vertu desquels les mots signifient telle chose ou telle autre.

Il faut avouer que cette imitation fondée purement sur la ressemblance du son des mots est assez faible, lorsqu'elle est séparée de l'intelligence de leur signification.

---

(3) Comme le *glouglou* d'une bouteille, le *cliquetis* des armes, le *trictrac*, etc.

(4) Il y en a beaucoup d'exemples :

μεγα δ' ἐσσαχε φηγινος ἀξων.

L'essieu crie et se rompt.

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens.

Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Digitized by Google

II. Elle est évidemment fort au-dessous de l'imitation pittoresque qui produit, lorsqu'elle s'applique aux objets qui lui sont propres, une image exacte des objets imités.

III. Elle est moins inférieure à l'imitation musicale, et même elle peut prétendre à une sorte d'égalité avec celle-ci.

Toutes deux imitent par le son et par le mouvement.

L'imitation musicale est plus près de la nature quant au mouvement, et l'imitation poëtique quant au son.

En effet, la musique dans les mouvemens a une plus grande variété; elle emploie six ou sept espèces de notes de longueur différente (depuis la ronde jusqu'à la triple et la quadruple croche) qu'elle peut combiner de beaucoup de manières différentes, même dans une seule mesure ou dans un seul tems donné; au lieu que la poësie n'a que deux espèces de syllabes, la longue et la brève (celle-ci équivalente à la moitié de la longue), et le poëte ne peut trouver de moyen de variété que dans les différentes combinaisons de ces deux espèces de syllabes (5).

D'un autre côté, les sons musicaux sont produits par des vibrations égales, ce qui n'arrive guères aux sons naturels; au contraire, les sons des mots sont produits par des vibrations inégales, et sont tout à fait ceux de la nature. Ajoutez à cela que les sons de la parole sont en bien plus grand nombre que ceux de la musique. Ainsi la poësie, comme imitant par le son, paraît l'emporter sur la musique, non-seulement par une ressemblance plus exacte, mais aussi par la variété.

Si donc l'un des deux arts obtient la préférence quant au mouvement, si l'autre l'emporte quant au son, et si l'on suppose ensuite le mérite de la ressemblance qui résulte du mouvement à peu près équivalent à celui de la ressemblance

---

(5) Ceci est-il bien exact? Il paraît que dans les langues anciennes on regardait en effet deux syllabes brèves comme équivalentes à une longue. C'est ce que prouve la structure de beaucoup de vers latins, particuliérement des iambes. Mais les anciens eux-mêmes avaient beaucoup de syllabes douteuses qui devenaient longues ou brèves suivant leur position et presqu'à volonté. Il me semble qu'en français nous avons encore plus de ces syllabes douteuses, parce que notre prosodie est moins fixe, moins déterminée que celle des langues anciennes; il me semble que la durée relative de la plupart de nos syllabes ne saurait être évaluée d'une manière précise, et c'est un moyen de variété de plus pour notre imitation poëtique.

Digitized by Google

produite par le son, il s'ensuivra que le mérite des deux imitations pourra se balancer et être regardé comme à peu près égal. (*La suite au numéro prochain.*)

ALMANACH DES MUSES POUR 1809.—A Paris, chez *Louis*, libraire, rue de Savoie, n° 6. — Un volume in-12 de 324 pages.

Si l'on avait quelques reproches à faire à l'homme de lettres qui, le premier, conçut l'idée de publier, chaque année, un choix des poësies fugitives de l'année précédente, sous le titre d'Almanach des Muses, ce serait sans doute d'avoir donné naissance à une quantité innombrable de Recueils en vers et en prose, dont nous sommes assaillis régulièrement à chaque renouvellement d'année. La plupart de ces compilations sans goût, n'ajoutent rien à nos richesses littéraires, et communément, le calendrier qui les précède n'est pas ce que le volume offre de moins intéressant; c'est même presque toujours ce qu'il présente de plus nouveau. Sans attacher plus de mérite à l'Almanach des Muses que n'en comporte un Recueil de ce genre, nous ne craignons pas d'affirmer qu'il ne faut pas le confondre avec les compilations qui usurpent son titre, ou cherchent à lui ressembler. S'il est vrai de dire que la poësie a sa noblesse, il ne l'est pas moins que cet Almanach jouit de tous ses droits d'aînesse sur des cadets qui, tous, ont plus ou moins dérogé.

Les noms les plus célèbres dans la littérature du dernier siècle, l'ont, en quelque sorte, consacré à l'estime des lecteurs, qui aimaient à y retrouver les vers gracieux échappés à la muse facile des Voltaire, des Bernard, des Bertin et des Colardeau. Depuis l'époque où ces soutiens de l'Almanach des Muses lui ont manqué, ce Recueil y a perdu, à la vérité, une plus grande masse de richesse; mais le goût du nouvel éditeur a trouvé dans le prodigieux amas de vers dont nous sommes journellement gratifiés, le moyen de faire un choix de pièces qui, pour plaire aux amis des lettres, n'ont pas besoin d'être recommandées par un grand nom.

Entre

Digitized by Google

Entre tous les peuples, le Français se distingue par ses grâces légères, son aimable élégance et son goût pour les ingénieuses bagatelles. C'est, on n'en saurait douter, c'est à ce caractère propre à notre nation qu'il faut attribuer ses succès dans un genre, qui, pour n'être pas le premier, n'est pas sans mérite, et je dirais même sans gloire, si je ne craignais d'offenser les lauréats du Parnasse.

Quoi qu'il en soit, ce que personne ne peut contester, c'est notre supériorité soutenue dans les poësies fugitives; supériorité qui a survécu à celles que nous avons acquise dans les deux derniers siècles, et qui se montre dans l'Almanach que nous annonçons, avec autant d'éclat que dans les quarante quatre autres volumes qui en composent aujourd'hui la collection.

Après les pièces fournies par MM. Lebrun, Parny, Boufflers, Legouvé, Andrieux, Vigée, Esménard, Baour Lormian, de Guerle, Millevoie, il en est d'autres qui offrent aussi de la grâce, du sel ou de l'intérêt, suivant les sujets sur lesquels elles roulent. Une de celles qui se présentent au premier rang est intitulée: *l'Indulgence*. Les vers en sont généralement élégans et corrects, un peu faibles quelquefois, ce qui tient sans doute à l'abandon avec lequel l'auteur a cru devoir écrire ce petit poëme. A l'appui de notre assertion nous citerons la fin de cet opuscule:

« Toi qui sus à la fois et vaincre et gouverner,
» Henri, tu sus encore aimer et pardonner.
» Laissons à Richelieu ses grandeurs despotiques,
» Sa ligue, ses fureurs, ses chagrins politiques.
» Tu daignas épargner Conchini, d'Espernon;
» Ton cœur voulut trois fois pardonner à Biron;
» Montpensier à tes pieds adora ta clémence,
» Et Mayenne attendri publia ta vengeance.
» Tu jugeas qu'être bon c'était plus qu'être grand;
» Ta gloire est immortelle et *voilà ton garant.* »

Un autre poëme figure encore avec avantage dans le nouvel Almanach; il a pour titre *la Fête-Dieu dans un hameau*, et pour auteur M. Philippe de la Renaudière. Nous l'appellons poëme, parce que c'est ainsi qu'il est qualifié; mais, de bonne-foi, ce n'est guère

Digitized by Google

qu'un récit qui semble détaché d'une plus vaste composition dans laquelle au total on le lirait avec plaisir, et qui en ferait plus encore si l'auteur le débarrassait de quelques longueurs dont son goût le fera sans doute apercevoir.

Si des poëmes nous passons aux odes, nous en trouvons deux qui méritent d'être signalées à l'estime des amateurs de belles pensées exprimées en beaux vers : l'une, sur l'Automne, de M. de *Bridel*; l'autre, intitulée : *Michel-Ange*, par M. de Chênedollé. Nous citerons, de cette dernière, les strophes où le poëte célèbre les talens de Buonarotti, comme peintre et comme architecte.

» Rival de Scopas et d'Apelle
» Tu surpassas tous leurs progrès,
» Toi, dont l'art, héritier de leur gloire immortelle,
» A de Vitruve encor connu tous les secrets.
» Sous ta touche ardente, enflammée,
» Ici, la toile est animée,
» Et la matière emprunte une ame à ton pinceau;
» Là, pour peupler les arcs et les brillans portiques
» De ces bâtimens magnifiques,
» Les Dieux naissent de ton ciseau.

» Mais quel est ce vaste édifice,
» Ce temple où tous les arts rivaux,
» Unis pour décorer son pompeux frontispice,
» Epuisaient sous tes yeux leurs magiques travaux?
» De Rome antique altière idole,
» Tombe, ô fastueux Capitole,
» Cède à la majesté de ce lieu solennel!
» Faux Dieux, renversez-vous! voici le sanctuaire
» Où, dans sa splendeur tutélaire,
» Chaque jour descend l'Eternel. »

Nous ne plaçons le *Chant gallique* de M. Victorin Fabre qu'après les Odes, parce que ce genre de composition nous semble bien loin de celui où J. B. Rousseau et Lebrun ont laissé des modèles d'une perfection presque désespérante. Ce n'est pas que le talent de M. Fabre n'ait tiré tout le parti qu'on pouvait attendre d'une composition de cette nature; ses vers ont une teinte *ossianique* vraiment remarquable.

Digitized by Google

Si dans l'examen des autres pièces qui composent l'Almanach des Muses, nous ne suivons aucune marche régulière, on sentira le mérite de notre excuse : elle est dans la nature même du livre dont nous rendons compte.

Quand la galanterie française ne nous obligerait pas à appeler d'abord l'attention du lecteur sur les poésies de plusieurs dames qui ont bien voulu ouvrir leur portefeuille à l'éditeur, la justice nous en ferait un devoir.

Nous mentionnerons avec plaisir une Epître à Mme de Sévigné, par Mme Desroches; deux Elégies charmantes de Mme Dufresnoy; de fort jolis vers de Mesdames de Beaufort, de Montanclos et de Montferrier, et s'il est permis de distinguer une rose au milieu de ses sœurs, les productions toujours fraîches, toujours gracieuses, toujours aimables de Mme Victoire Babois. Les couplets suivans, intitulé *le Lendemain*, méritent d'être cités pour le mélange heureux d'idées érotiques et philosophiques qu'ils renferment.

Le jour du mariage,
Bien gravement s'engage,
L'amour malin;
Près de sa belle il tourne,
Et le plaisir s'ajourne
Au lendemain.

Le jour, on s'épouvante,
On fuit, on est tremblante,
Et puis enfin...
On commence à s'y faire,
Et l'on est moins sévère
Le lendemain.

La vie est un beau songe,
Si l'amour la prolonge
Jusqu'à la fin.
Caressons son enfance,
Tant que luit l'espérance
D'un lendemain.

Ce Dieu, qui nous enivre,
Au jour le jour veut vivre,
C'est son destin.
Loin de lui la prudence,

Digitized by Google

Il s'enfuit dès qu'on pense
Au lendemain.

Pour garder son empire,
Avec un doux sourire,
Chaque matin,
Offrez nouvelle grâce;
Sans s'en douter, qu'il passe
Au lendemain.

Plusieurs pièces de feu Le Brun se font remarquer dans ce Recueil, qu'il a enrichi plus d'une fois des productions tour à tour sublimes, piquantes ou gracieuses de sa féconde imagination. Nous indiquerons encore la charmante Epître *à mon cher petit James*, par M. Ginguené, et divers morceaux fort agréables de MM. de Jouy, Lemercier, Murville et Parseval-Grandmaison. Nous recommanderons sur-tout, ou plutôt se recommande elle-même aux amateurs, non moins par son propre mérite que par la réputation très-distinguée de son auteur, *une Epître à M^me^..., pour l'inviter à se jeter dans les bras de la mélancolie*, par M. Michaud. Si nous ne transcrivons pas ici les vers du premier de nos poëtes érotiques et d'un de nos plus agréables conteurs, publiés dans cet Almanach, c'est qu'il l'ont été bien antérieurement dans d'autres Recueils; mais MM. de Parny et Andrieux sont des amis qu'on aime à retrouver partout.

Il est plus d'une pièce que nous pourrions citer, grâce à MM. Tissot, le Bailly, Grenus, Gouffé, Géraud, Chevalier Saint-Amand, etc.; mais comme il faut que tout, même le plaisir, prenne fin, nous terminerons nos citations par celle du huitain qui suit:

Que le métier d'auteur est une douce chose!
Avez-vous du talent, vous êtes enviés,
Contrariés, injuriés,
Par fois même calomniés.
Etes-vous sans talent, à vos dépens on glose;
Vous êtes honnis, bafoués,
Sifflés, hués et conspués:
Que le métier d'auteur est une douce chose!

Si nous ne citons pas un plus grand nombre de morceaux de M. Vigée, c'est pour ne pas ôter aux lecteurs

Digitized by Google

le plaisir qu'ils auront de les lire dans l'Almanach même; et nous espérons que le maître de la maison nous pardonnera de l'avoir resserré dans un si petit espace, pour mettre sa compagnie plus à l'aise.

Ce volume, le 45^me^ de la collection, est terminé, suivant l'usage, par une notice des ouvrages de poësie publiée dans l'année précédente, notice faite avec goût, et dont la sévérité apparente tient souvent au peu de place qu'a eu le critique pour motiver son jugement.

Nous nous apercevons, en finissant, que nous n'avons pas fait, dans cet extrait, la part de la critique: que cela ne passe pas pour une excessive indulgence de notre part! Nous reprendrions volontiers la plume pour satisfaire en cela aux obligations imposées à tout censeur; mais nous sommes persuadés que d'autres feront de bon cœur ce que nous avons négligé de faire.... Ce qui nous console, c'est que leur tâche, moins agréable que la nôtre, sera aussi bien moins longue à remplir. X.

Notice des travaux de l'Académie du Gard, pendant l'année 1807; par M. Trélis, secrétaire perpétuel. — Un vol. in-8°. — A Nîmes, chez la veuve *Belle*, imprimeur de l'Académie, place du Château, n° 232.

Les travaux de l'Académie du Gard ont obtenu l'estime des Sociétés littéraires, des hommes de lettres et des savans les plus distingués. Cette nouvelle Notice suffirait seule pour justifier un succès si flatteur; elle doit ajouter encore à l'idée favorable qu'on s'était faite d'abord de cette compagnie éclairée et laborieuse. On y trouve l'analyse d'un grand nombre de Mémoires tous intéressans, bien pensés, et présentés sous une heureuse forme. Ces Mémoires peuvent se diviser en deux classes: les uns sont presqu'entiérement consacrés à des objets d'utilité locale; les autres traitent de matières d'un intérêt général.

On distingue parmi les premiers les observations communiquées à l'Académie par M. Grangent, ingénieur en chef du département, sur le desséchement de ses marais, et sur-tout un excellent travail dont M. Vincens Saint-Laurent, correspondant de l'Institut, n'a

Digitized by Google

fait connaître encore que la première partie, et qui doit avoir pour titre : *de l'Industrie manufacturière du département du Gard.* Cette première partie présente un tableau complet des ressources industrielles du département, l'histoire de tous les établissemens utiles au commerce et à l'industrie, quels que soient leur objet particulier et leur degré d'importance; des considérations sur les causes de leurs progrès, de leur décadence ou de leur entier anéantissement; enfin, un examen raisonné des mesures qu'il y aurait à prendre pour ajouter à la prospérité des uns, ranimer la langueur des autres, ou même relever ceux qui n'existent plus. A ces considérations se rattachent des recherches nombreuses sur l'origine, la quantité, la valeur, la préparation des matières premières, le nombre d'ouvriers qu'exige cette préparation, les débouchés des marchandises, et les sommes considérables dont elles ont autrefois enrichi, dont elles enrichissent encore, ou pourraient enrichir un jour le département.

Tous ces objets, présentés d'une manière nette et précise, inspirent un intérêt qu'on trouve bien rarement dans les recherches de ce genre. Des considérations philosophiques mêlées à propos et sans affectation à ces analyses particulières, leur impriment quelquefois un caractère d'utilité générale qu'il n'est pas moins rare d'y trouver, et décèlent en même tems un esprit observateur, habitué à se rendre compte de ses réflexions, et à généraliser ses idées. Voici, par exemple, comment l'auteur de ce Mémoire explique pourquoi les non catholiques ont long-tems cultivé presqu'exclusivement les principales branches de l'industrie dans le département du Gard.

« Les protestans, déclarés inhabiles à tous les emplois publics, et même à un grand nombre de professions, n'eurent d'autre ressource, pour l'avancement de leur fortune, que le négoce; et *ici* (dans le département du Gard) leur activité ne pouvait guère s'exercer que dans le commerce des manufactures. Des fabriques s'élevèrent à Nîmes et dans les principales villes des montagnes. Est-il étonnant que les chefs de ces établissemens aient choisi dans leur communion les hommes qu'ils avaient

Digitized by Google

le dessein d'associer à leurs travaux, qu'ils voulaient faire participer aux avantages qui devaient en résulter, et de qui, sans doute, ils croyaient pouvoir attendre plus d'affection, de dévouement et de reconnaissance ? *Le bienfait* s'étendit aux campagnes quand les bras des cités devinrent insuffisans : et si l'on considère la nature des pays dont les habitans furent appelés à en jouir, et combien les soins champêtres devaient laisser de loisir aux habitans des Cévennes, avant que la culture des mûriers y eût pris un grand accroissement, et à ceux de la Vannage, lorsque la vigne ne couvrait encore qu'une petite partie de leur sol, on cessera d'être surpris que des *cultivateurs* aient joint aux travaux de la terre l'exercice des arts et du commerce.

« L'impulsion donnée d'abord à une classe, se communiqua successivement à l'autre par l'effet de l'exemple, quand la prospérité progressive des manufactures exigea un plus grand nombre d'ouvriers, et lorsque la tolérance eut affaibli les motifs de prédilection. Mais ceux qui reçurent les premiers germes de l'industrie ont continué de les cultiver avec plus de soin et de succès ; et c'est principalement à eux que sont dus les progrès de cet esprit d'industrie qui est devenu le *caractère* dominant du peuple du Gard, et les avantages inappréciables que cette contrée en retire. »

Ce morceau n'est pas le seul de ce genre qu'on pût extraire du Mémoire de M. Vincens Saint-Laurent. Ses travaux patriotiques me paraissent mériter la reconnaissance de ses concitoyens, et l'estime particulière de tous ceux qui aiment à trouver des recherches savantes et utiles, exposées avec méthode et écrites avec intérêt.

Je ne rangerai point parmi les objets d'utilité locale l'application faite par l'Académie du Gard, des procédés désinfectans de M. Guyton de Moryeau à l'éducation des vers à soie, et les moyens qu'elle propose pour en étouffer la chrysalide, sans altérer ni salir le précieux tissu qui l'enveloppe. Ses recherches à ce sujet intéressent aujourd'hui d'une manière spéciale tout le midi de la France, et d'une manière moins directe la majeure partie de l'Europe. C'est dans la *Notice* elle-même qu'il faut en lire l'exposé aussi complet que rapide.

Digitized by Google

Un mémoire de M. Trélis sur l'idiôme languedocien et particuliérement sur celui du département du Gard, ne doit pas non plus être rangé parmi les travaux de l'Académie qui n'intéressent que ce département. Des demandes faites par M. *de Champagny, alors ministre de l'intérieur, sur la langue de l'ancien Languedoc*, engagèrent son auteur à l'entreprendre. Des considérations générales le feront lire avec plaisir par ceux même qui n'ont aucune connaissance de l'idiôme qui en est l'objet. Telles m'ont paru les réflexions suivantes. On ne saurait mieux déterminer les caractères principaux qui distinguent les langues brutes des langues cultivées et polies.

« A l'envisager, dit M. Trélis, *sous* un certain *côté*, les langues s'altèrent par la culture, et ce qu'elles gagnent en richesse, en élégance, en parure, elles le perdent en propriété, en naturel et en originalité. Il serait sans doute intéressant de rechercher à quel point il faut s'arrêter en ce genre, et quelle est la limite où une langue perd plus d'une part qu'elle ne peut acquérir de l'autre. Il semble, au premier aspect, que, sous la conduite d'une fidelle analogie, une langue ne saurait aller trop loin; mais si l'abus des mots composés et des emprunts à l'étranger lui ôte toute physionomie, tout caractère, en sera-t-elle dédommagée par une vaine opulence? Nous voyons de nos jours la littérature allemande entravée, quoi qu'on en puisse dire, et condamnée peut-être à une éternelle enfance (1) par la passion désordonnée du néologisme. Les Italiens se plaignent que l'imitation des Français défigure entiérement leur idiôme, et qu'on ne retrouve plus, sous la plume des Toscans modernes, la belle langue de l'*Arioste* et du *Tasse*. Ce fut sans doute la naïveté, la grâce naturelle et l'originalité d'un langage vierge encore, qui, indépendamment de leurs rares talens, valurent à *Pétrarque* et à *Boccace*, leur succès prodigieux; et nous ne pouvons pas nous faire une juste idée du charme que

(1) J'avoue que je ne saurais considérer la littérature allemande comme étant aujourd'hui, et devant être long-tems dans un état d'*enfance*. Ou l'expression exagère ici l'opinion de l'auteur, ou son opinion elle-même me semble trop exagérée.

Digitized by Google

leurs écrits durent avoir pour leurs contemporains. Les fiers et inhospitaliers Anglais se plaignent que leur langage se détériore. Enfin, si nous remontons aux Grecs, pense-t-on que le génie des écrivains mis à part, la langue des *Photius*, des *Procopes* et des *Calchondyles* valut celle des *Sophocles* et des *Platons?* Et ne peut-on pas attribuer en partie, au génie analogique de la langue grecque, et à sa prodigieuse facilité de s'enrichir de mots nouveaux et d'expressions composées, cette loquacité diffuse qui devint le caractère dominant de la littérature bysantine?

« Il résulterait sans doute de l'examen approfondi de la question que nous ne faisons qu'indiquer ici, que les langues, comme les peuples, ont leurs périodes d'accroissement et de décadence; que ces deux choses ont une marche proportionnelle et une relation nécessaire, et que le philosophe pourrait juger par le langage d'une nation, de ses mœurs publiques et privées. Ce serait un travail bien intéressant, et qui nous semble bien neuf, que l'étude des langues sous ce rapport moral, si l'on parvenait à établir des principes constans sur ce sujet, et que l'on traçât ensuite, d'après eux, une histoire des langues comparées aux divers états des peuples et aux progrès de la civilisation: on ferait, à coup sûr, un livre aussi ingénieux qu'utile. »

Sans doute: et ce livre utile, c'est à l'auteur de ce Mémoire de l'entreprendre; il me semble avoir prouvé des connaissances assez étendues, assez de justesse et de sagacité d'esprit, pour qu'on puisse l'y inviter. Ses aperçus ont presque toujours de la vérité, souvent de la profondeur. Peut-être s'est-il exagéré en quelques endroits les richesses de l'idiôme qu'il apprit à parler dès l'enfance; mais, comme il le dit assez plaisamment lui-même: *vincit amor patriæ.*

Un de ses collègues, M. Aubanel, semble avoir voulu justifier la bonne opinion de M. Trélis pour cette langue patriotique; il a tenté de faire passer dans des vers languedociens quelques fragmens des poësies du Tasse et de celles d'Anacréon. Je ne connais point son travail; je suis seulement à portée d'assurer qu'il n'est guère d'entreprises plus difficiles.

Digitized by Google

La poësie et les bonnes études poëtiques occupent un rang distingué parmi les travaux nombreux de l'Académie du Gard. M. Alexandre Vincens, qui, en 1806, avait enrichi ses Mémoires d'une Analyse raisonnée du neuvième chant de l'Iliade, suivie de quelques essais de traduction en vers, lui a communiqué, en 1807, un travail du même genre sur l'Antigone de Sophocle. Il s'étonne avec raison que Laharpe, qui semble avoir fait une étude particulière des commencemens et des progrès de l'art tragique chez les anciens, n'ait parlé de cette pièce, l'un des chefs-d'œuvres du théâtre d'Athènes, que d'une manière vague et superficielle. Ce n'est point avec cette indifférence que les Grecs l'avaient reçue : ils lui accordèrent l'honneur de trente représentations, et récompensèrent son auteur avec une munificence vraiment nationale, en lui donnant la préfecture de Samos. Ce qu'aurait dû faire Laharpe, M. Vincens l'a tenté avec succès. Il me paraît avoir analysé avec beaucoup de goût les beautés particulières de cette tragédie, et sur-tout le caractère d'Antigone, l'un des plus intéressans qu'ait jamais inventés le génie poëtique.

« Un grand caractère, ferme dans l'adversité, et le tableau toujours déchirant de l'innocence opprimée, sont le spectacle le plus touchant qu'on puisse offrir aux regards de l'homme; mais si c'est la vertu elle-même qui brave tous les dangers, et se jète enfin dans le précipice qu'elle avait vu d'avance; si le dévouement le plus pur est causé par une de ces affections tendres et domestiques qui *retentissent* au cœur de tous les hommes; si la généreuse victime, éloignée de l'orgueil et de la dureté du stoïcisme qui communique toujours à l'ame du spectateur quelque chose du calme du héros, se laisse naturellement entraîner aux impressions diverses de la douleur et du sentiment, et s'afflige de ses revers sans cesser de s'applaudir de son courage; si l'on y attache toutes les circonstances propres à nous intéresser, l'âge, le sexe le plus faible, et la beauté qui ajoute une grâce à la vertu, et semble doubler le prix du sacrifice; si l'on y ajoute enfin le charme inexprimable du style de Sophocle, l'on aura une idée des transports que dût exciter l'*Antigone* sur le théâtre d'Athènes, et

Digitized by Google

qu'elle réveillerait encore sur le nôtre, si elle y était reproduite par une main habile, avec les développemens que les progrès de l'art rendent nécessaires. »

C'est à indiquer ces développemens et à montrer la manière dont ce chef-d'œuvre pourrait être adapté à notre scène que l'auteur consacre la dernière partie de sa dissertation. Mais avant d'en venir là, il passe de l'analyse des caractères à celle de l'intrigue ou plutôt de l'action, et à l'examen des beautés de détail. On sait que Sophocle s'est distingué d'une manière particulière dans la sublime poésie de ses chœurs. C'est une ressemblance de plus entre cet illustre tragique et notre grand Racine. M. Vincens s'est attaché sur-tout à faire sentir l'élévation, le sentiment, la mélodie de ces chefs-d'œuvres lyriques. Il a même tenté de les imiter. Je citerai deux fragmens de ces imitations qui ne manquent, ce me semble, ni d'harmonie, ni de douceur. Antigone est condamnée; et près de marcher à la mort, elle déplore, en présence du chœur, sa cruelle destinée :

Antique peuple de Cadmus,
C'en est donc fait, je touche au bout de ma carrière;
Brillant soleil, pure lumière,
Encor quelques instans, je ne vous verrai plus.
L'inflexible Pluton m'entraîne
Vivante au l'asyle des morts.
Je verrai l'Achéron et ses lugubres bords,
Sans avoir de l'hymen connu la douce chaîne:
Jamais, sur mon front virginal
N'a brillé le bandeau dont il pare nos têtes;
Jamais, au milieu de ses fêtes,
Mon nom n'a retenti dans l'hymen nuptial.

. . . . . .

. . . . . .

Salut Thèbe, aimable séjour
Qui d'un espoir plus doux avais flatté ma vie.
Dieux antiques de ma patrie,
Recevez mes adieux en ce funeste jour.
On m'entraîne, je touche à mon heure dernière;
Peuple témoin de mes adieux
Pourrez-vous sans douleur voir périr sous vos yeux
Des rois la fille et l'héritière,

Digitized by Google

Unique *rejeton* d'un *sang* si respecté
Qui, comme tous les siens, par le sort poursuivie,
Va dans cet antre *redouté*
Finir ses malheurs et sa vie,
Victime de sa piété!

Toutes ces imitations ne sont pas également heureuses; mais il me semble qu'on ne peut méconnaître dans les fragmens que je viens de citer, de la facilité du nombre, et le sentiment de la période poëtique trop souvent négligée de nos jours.

Je regrette que le défaut d'espace ne me permette pas de faire connaître aussi, par quelques citations, les Odes de MM. Emile Vincens et Lacoste, un Poëme sur la mort de Henri IV, par M. Guizot, et des fragmens des *Géorgiques languedociennes*, dont l'auteur, Mme Verdier, s'est placée à un rang élevé parmi les écrivains de son sexe, à une époque où ce sexe aussi ingénieux qu'aimable, a conquis lui-même, dans notre littérature, plusieurs places très-distinguées. Ces fragmens, communiqués à l'Académie, y ont été lus dans une séance publique. Ils sont analysés avec beaucoup de grâce par M. Trélis, qui, dans la Notice de 1806, ne s'était pas borné, comme cette fois, à faire ressortir le talent poëtique de ses collègues.

Ces fragmens de poësie et ces analyses littéraires sont précédés de quelques dissertations philosophiques, non moins remarquables par l'importance de leur objet que par les excellentes vues que la plupart d'entre elles renferment. De ce nombre, et au premier rang, sont deux Mémoires de M. Eymar, qui traitent, l'un, du bonheur des hommes sous l'empire des lois; l'autre, des principes de J.-J. Rousseau, dans la philosophie morale et la politique.

Quelle est la nature et l'essence de la loi? qu'est-ce qui constitue le bonheur des hommes vivans en société? quels moyens peuvent assurer l'empire des lois? et quels rapports lient cet empire à la félicité publique? telles sont les questions agitées tour à tour dans le premier de ces Mémoires, quelquefois avec profondeur, toujours avec méthode.

Un membre de l'académie avait proposé pour sujet

Digitized by Google

d'un prix d'éloquence, l'Eloge de J.-J. Rousseau. M. Eymar a combattu cette proposition dans l'autre Mémoire, présenté à ses collègues sous le titre d'*Appel à la Postérité.* Ce titre seul indique assez que M. Eymar ne juge point l'époque présente digne d'apprécier l'auteur qu'il a le plus particulièrement étudié. Il observe que les deux écrivains les plus célèbres du dernier siècle sont déchirés de nos jours avec une fureur sans exemple. *Ceux qui autrefois les appréciaient avec leur cœur et leur raison, les jugent maintenant d'après leurs intérêts.* « Dans cet état de choses, proposer l'Eloge de Rousseau serait appeler l'insulte sur l'homme autour duquel nous voudrions rassembler les hommages.... Eh ! comment espérer que ceux qui seraient dignes de le louer consentent à attirer sur eux les traits dont on l'accable à l'envi, et se dévouent volontairement à partager sa proscription? Que doivent donc faire les amis de Rousseau ? Honorer et chérir sa mémoire en silence, et attendre le tems propice pour la venger..... Proposons alors sans crainte l'Eloge des philosophes ; et quand nous prononcerons les noms des Malesherbes et des Rousseaux, dans nos programmes, soyons bien sûrs d'être entendus. »

Vous l'auriez été dès à présent, sans doute. De vaines déclamations ne sauraient prévaloir contre la raison et le goût : quelques hommes ne sont pas la nation, ni quelques voix passionnées, le cri de l'opinion publique. Les hommes sages, en blâmant les exagérations de Rousseau, savent encore être justes envers sa mémoire. J'ose croire que son Eloge n'aurait pas été vainement proposé. Quoi qu'il en soit, il est très-vrai, comme l'observe notre academicien, que de tous les grands écrivains du dernier siècle, Rousseau est celui que l'on accuse le plus généralement, et qui trouve le moins de défenseurs. Il va plus loin, il affirme que le système de politique et de philosophie de l'illustre génevois n'est plus entendu de nos jours, et sur-tout de ceux qui le traitent avec le plus de dédain. Ce système, je l'avoue, m'a toujours paru n'avoir pas été embrassé dans son ensemble, analysé avec suite et avec profondeur. M. Eymar nous en promet un examen raisonné ; ce

Digitized by Google

sera l'objet de quelques nouveaux Mémoires. Le point de vue dans lequel il s'est placé dès celui-ci, me semble en garantir d'avance la justesse et l'intérêt.

Ces Mémoires ou Discours, écrits d'un style élégant, et quelquefois animé, sont suivis dans cette notice d'une dissertation de M. Phélip, *sur les abus de l'esprit de parti en médecine, considéré chez les anciens et chez les modernes, et sur les moyens de s'en garantir*; question importante, et que l'estimable académicien, traite à la fois en érudit et en homme également versé dans la théorie et dans la pratique de l'art.

Les sciences physiques et mathématiques, que tant de gens affectent aujourd'hui de dédaigner, ne devaient pas être négligées par une réunion d'hommes vraiment éclairés, et pleins de zèle pour tous les progrès de l'esprit humain. Parmi les travaux de ce genre dont on trouvera l'analyse dans cette Notice, je citerai le Mémoire de M. Granier sur les plantes textiles indigènes du département du Gard, les Dissertations de M. d'Hombre sur divers instrumens de physique peu connus, la description de son nouvel udromètre, et ses observations météorologiques; les Observations de MM. Pagès et Phélip, sur les suites de l'empoisonnement par l'arsénic, etc.

Les Recherches systématiques d'une suite de nouvelles formules pour la construction des tables de logarithmes, par M. Lavernède, montrent par-tout dans son auteur, un homme profondément versé dans les secrets de la science, et dont l'esprit analytique peut lui faire faire un jour de nouveaux progrès. Mais le résultat de ses recherches qui se bornent à rendre plus convergentes des formules logarithmiques, ne me paraît point d'une utilité proportionnée à l'étendue du travail qu'elles supposent.

Cette observation ne saurait s'appliquer aux réflexions de M. Gergone sur le problème de perspective vulgairement appelé *le problème de l'allée d'arbres*. Ses recherches sur ce problème sont utiles précisément en ce qu'elles prouvent l'inutilité de toute recherche à ce sujet. La conclusion qu'on peut en tirer, et qu'il en tire lui-même, est que la construction phy-

Digitized by Google

sique de l'œil ; la manière de voir et d'observer étant différentes dans chaque homme, doivent conduire chaque observateur à une solution différente du problème, qui conséquemment ne saurait être résolu d'une manière générale. Ce résultat du travail de M. Gergone paraît si simple, si évident, qu'on serait tenté de regarder ce travail lui-même comme à peu près superflu, si l'on ne savait pas que de très-habiles géomètres, parmi lesquels se trouvent Bougner, Varignon et d'Alembert, se sont long-tems occupés de ce problème, sans découvrir la véritable cause des obstacles qui s'opposaient à sa solution.

Le même suvant a enrichi les Mémoires de l'Académie d'un tableau des principales circonstances du cours de la comète de 1807, et d'une carte de la route de cet astre, vu de la terre et vu du soleil. Toutes les observations nécessaires ont été faites à Nîmes, malgré le dénuement absolu d'instrumens d'astronomie.

« Dès son rétablissement, dit M. Trélis, l'Académie, pour en obtenir, sollicita les bons offices du bureau des longitudes auprès du gouvernement. M. de Lalande, à qui la demande de l'Académie avait été adressée, ne lui donna aucune suite, et elle est restée sans effet. » Je crois que les amis de la science doivent en être affligés. Ce que l'Académie a exécuté sans le secours des instrumens, montre assez l'heureux usage qu'elle serait à même d'en faire ; et les bienfaits d'un gouvernement qui protége toutes les connaissances humaines, n'auraient pas sans doute été stériles entre des mains si laborieuses.

Les antiquités paraissent être particulièrement du ressort de l'Académie de Nîmes, environnée encore des plus beaux restes de la magnificence romaine ; aussi la voyons-nous y consacrer des recherches constantes et souvent fructueuses. Cette année, je l'avouerai, leur résultat me semble offrir peu d'intérêt et d'utilité. Mais je crois que cette estimable compagnie en a été bien dédommagée par le savant Mémoire de M. Dampmartin sur l'origine des Francs, leurs nombreuses excursions, leur établissement dans les Gaules, et les traces de leur caractère que l'auteur pense reconnaître

Digitized by Google

dans celui des Français de nos jours. Peut-être, si j'avais assez d'espace, pourrais-je combattre ici quelques-unes de ses assertions, mais je m'empresserais sur-tout de payer un juste tribut d'éloges au mérite réel de l'auteur, déjà connu par un abrégé de notre histoire. Je vais du moins citer un fragment qui fera juger à la fois de son talent et de son patriotisme.

« Clovis s'empara de toutes les provinces que les autres barbares n'avaient point encore subjuguées; et bientôt par l'effet des alliances et des invasions réciproques, les diverses peuplades confondirent leurs goûts, leurs qualités et leurs vertus; et, semblables à ces sources qui, s'épanchant dans le même lit, produisent un fleuve majestueux, elles donnèrent naissance à un peuple que depuis quatorze siècles, l'Europe admire avec une inquiète jalousie, et dans la physionomie duquel, on distingue encore quelques-uns des principaux traits qui caractérisent particulièrement les Francs. Les Français gais, actifs, spirituels, sensibles, généreux, galans et braves, supportent les rigueurs de la fortune, sans être jamais abattus, repoussent les séduisantes douceurs de la mollesse, cueillent les palmes des arts, des talens et du génie, secourent et respectent le malheur, protégent l'innocence, célèbrent, adorent, et charment la beauté, sont fidèles à l'honneur, cherchent les combats, *enfin* idolâtrent la gloire; leurs jeunes gens répètent sans cesse des chants militaires; leurs hommes faits se pressent autour des enseignes, et ceux même qui sont affaiblis par le poids des années sentent un feu sacré s'allumer dans leur sein au premier cri de guerre. *Vaincre ou mourir*, telle est dans cette immense et redoutable association, le sentiment commun à tous les âges et à toutes les classes : il est *l'auteur* d'abondantes moissons de lauriers : nous lui devons de dire, *les Français n'ont jamais été battus que par eux-mêmes*; proposition hardie en apparence, mais qui n'offre point un paradoxe enfanté par l'aveuglement et par l'orgueil. »

« L'histoire fournit à M. Dampmartin les preuves de cette assertion. Les habitans de la Guienne, de l'Aunis et de la Gascogne, assurèrent le triomphe des Anglais, aux

aux fatales journées de Crécy, de Poitiers, et d'Azincourt; Eugène fut poussé dans les rangs ennemis par le mécontentement de la cour de France. Malborough avait appris de Turenne à vaincre. Ces deux grands généraux voyaient sous leurs drapeaux des Belges et des habitans de la rive gauche du Rhin, que la violence avait arrachés de l'empire de Charlemagne, et ils comptaient, comme leur plus redoutable élite, un petit nombre de ces réfugiés que l'impérieuse loi de la nécessité pliait au malheur de servir contre une patrie, l'objet de leur amour, de leurs regrets, et qui elle-même gémissait de les avoir perdus. Enfin, plus tard, les armées françaises furent moins terrassées par le génie et par le talent du grand Frédéric, que sacrifiées par l'ineptie des avortons de la faveur, dont les débiles mains recevaient le généralat, d'après les caprices d'une maîtresse corrompue. »

L'ancienne Académie de Nîmes s'était fait sur-tout distinguer par l'heureux choix de ses sujets de prix. L'Académie du Gard paraît encore en ceci, marcher fidèlement sur ses traces. Je regrette très-sincèrement de ne pouvoir donner l'analyse du discours qu'elle a couronné en 1807. Il roule sur cette question très-importante d'économie politique : *déterminer le principe fondamental de l'intérêt de l'argent, les causes accidentelles de sa variation, et ses rapports avec la morale.* Son auteur, M. le docteur Meyer d'Amsterdam, n'a négligé aucune branche d'un sujet si étendu. Autour des questions principales, il en a su grouper une foule d'autres plus ou moins fécondes, toutes parfaitement liées entr'elles, et développées avec autant de méthode que de clarté. Son ouvrage forme un corps de doctrine dont toutes les parties se suivent, s'enchaînent et se prêtent un mutuel appui; il ne dissimule aucune des objections qu'on pourrait être tenté de lui faire, et n'en laisse aucune sans réponse.

Il me reste à parler de la manière dont tous ces divers ouvrages sont analysés par M. Trélis. Je crois qu'il était impossible de les présenter sous un point de vue plus favorable. Chaque objet me paraît renfermé dans des bornes convenables, mis à sa place, et très-clairement

Digitized by Google

exposé. Je ne reprocherai point à l'auteur quelques négligences de style, peu nombreuses, et bien pardonnables dans un travail de ce genre. Mais à présent que je pense avoir mis les lecteurs à portée d'apprécier le mérite de l'estimable Société dont il est le digne interprète, et montré que les éloges nombreux qu'il prodigue à ses collègues sont le plus souvent mérités, je l'inviterai à examiner lui-même s'il n'y a pas d'assez graves inconvéniens à quitter, comme il le fait quelquefois, le rôle d'historien pour celui de panégyriste, et s'il ne serait pas à la fois mieux séant et plus adroit de laisser au public éclairé le soin d'acquitter lui-même ce juste tribut d'éloges, dont on se croira toujours en droit de retrancher quelque chose lorsqu'on le verra présenté par des mains amies et intéressées. Il loue avec raison, mais il loue trop ; et c'est le défaut que bien des gens pardonneront le moins à son intéressante Notice. Telle qu'elle est, je ne connais point de Mémoires d'Académie de province qu'on puisse lui comparer : elle montre, sous le jour le plus avantageux, une réunion de talens, d'hommes instruits, d'excellens citoyens, tous occupés avec persévérance de la prospérité de leur pays, du progrès des lettres et des lumières, et jaloux d'augmenter encore, par la publicité qu'ils donnent à leurs travaux, une considération légitimement acquise. V. F.

VARIÉTÉS.

THÉATRE FRANÇAIS. — *Hamlet.* — *Macbeth.* — *Rodogune.* — *Médiocre* et *Rampant.* — *Hector.*

S'il est vrai que l'éclat de quelques débuts et la faveur d'une circonstance inespérée ont tout à coup ramené la foule au Théâtre français, il ne l'est pas moins que les efforts combinés du zèle et du talent l'y retiennent depuis près de six mois ; et ce n'est pas un succès facile, à l'époque où nous sommes, de mettre si long-tems le bon goût à la mode : il est même probable que le mélodrame vengerait bientôt ses droits méconnus, si les comédiens français n'avaient la prudence de le désarmer à propos par des sacrifices. Ainsi, les productions d'un génie indépendant et sauvage, *Hamlet*,

Digitized by Google

Macbeth, rappellent de tems en tems cette partie des spectateurs que *Bajazet* ou l'*Avare* avait éloignée, et Shackespear vient au secours de Molière et de Racine. Mais, il faut l'avouer, à la gloire de l'aréopage comique, malgré sa déférence pour le caissier, malgré ses justes égards pour un acteur extraordinaire, qui, non content de nous rendre Lekain dans *Oreste* et *Manlius*, semble vouloir disputer à Garrick l'honneur exclusif d'embellir les monstres anglais, on use assez rarement de cette ressource dangereuse. La prééminence de nos grands maîtres n'en est pas moins assurée ; l'étude des nouveautés n'en souffre point ; et la différence des genres fournit aux jeunes talens qui sont l'espérance de la scène, une occasion favorable d'exercer leur intelligence et de varier leurs efforts ; je n'en citerai qu'un exemple. On a vu, dans l'intervalle de quelques jours, M^lle^ Volnais justifier également la bienveillance du public dans les rôles très-opposés d'*Ophélie* (1) et de *Rodogune* : ce dernier paraissait, avant qu'elle l'eût joué, trop au-dessus de ses forces et de ses moyens ; on ne s'est aperçu, à la représentation, que de la chaleur de son ame, de la justesse de son débit et de l'énergie de ses intentions dramatiques ; et pendant que les progrès de cette jeune actrice frappaient d'une surprise agréable le plus grand nombre des spectateurs, les véritables amis de l'art (*pusillus grex*, comme les appelait Voltaire), jouissaient en silence de l'immense supériorité du cinquième acte de *Rodogune* sur toutes ces atrocités britanniques ou tudesques, présentées comme le *nec plus ultra* de la tragédie et de l'esprit humain, par quelques hommes d'esprit qui ne fréquentent pas assez nos théâtres du boulevard.

Toutefois, en mettant sur la scène le Saint-Christophe de Notre-Dame à côté de l'Apollon du Belvédère, c'est-à-dire, en laissant paraître sur l'affiche, à longs intervalles, parmi les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine et de Voltaire, ces colosses informes de Shackespear, taillés et appropriés à notre scène par un homme d'un rare talent, auquel il n'a manqué peut-être que de choisir un autre modèle, la comédie française n'a pas négligé des acquisitions plus conformes à l'esprit et au goût de ses fondateurs. On assure que son répertoire s'est enrichi de plusieurs comédies de M. Picard, jouées sur les théâtres de Louvois et de l'Odéon : une seule, jusqu'à présent, a obtenu les honneurs de la représentation ; c'est *Médiocre* et *Rampant*, pièce fondée sur un sarcasme

(1) Dans *Hamlet*.

Digitized by Google

que la connaissance du monde avait inspiré à Beaumarchais : « médiocre et rampant, et l'on arrive à tout ». Les principaux rôles de cette comédie, ayant été, dans l'origine, établis sur la scène par des acteurs qui sont aujourd'hui réunis au Théâtre français, la reprise n'a point eu l'intérêt de la comparaison, et la pièce a été reçue comme un ouvrage connu et apprécié depuis long-tems.

Il faut une nouveauté plus piquante pour succéder à *Hector*, si la comédie veut prolonger le mouvement d'enthousiasme qu'a excité M. Luce de Lancival. Tous les journaux attestent que son triomphe a été complet; un seul en a contesté la justice : encore, dans ce même journal, accusé d'avoir souvent repoussé toute espèce de réclamations contre des critiques plus dures et moins motivées, on a vu paraître, dès le lendemain, une apologie, à la vérité fort innocente, de l'ouvrage censuré la veille. D'où viennent une bienveillance si flatteuse, un intérêt si délicat, des acclamations si unanimes en faveur d'une tragédie dont les défauts et le mérite sont de nature à frapper, au premier coup-d'œil tous ceux qui ont quelque connaissance des lettres et du théâtre? comment le public, ordinairement si froid pour les beautés antiques; comment les journaux, presque toujours si animés contre les succès nouveaux, forment-ils, à l'envi, le concert d'applaudissemens et d'éloges qui accompagne chaque représentation d'*Hector*? il me semble qu'on doit en chercher la cause première dans les sentimens qu'inspire l'auteur, et qu'un poëte assez heureux pour avoir désarmé la Malice et l'Envie, peut entendre, sans humeur, le langage de la Raison et de la Vérité.

Je dirai donc, sans crainte de blesser ni l'une ni l'autre, qu'il y a, dans la nouvelle tragédie de M. Luce, un mérite assez rare pour justifier le succès, et des défauts trop évidens, trop attachés au fond de l'ouvrage, pour qu'il reste au théâtre. Le goût des bonnes études, la connaissance de l'antiquité, le sentiment des beautés d'Homère, donnent à la tragédie d'*Hector* un caractère, ou du moins une couleur particulière, qui la distingue honorablement des productions dramatiques les plus applaudies depuis un certain nombre d'années; sous ce rapport, le succès qu'elle obtient est presqu'également honorable pour l'auteur et pour le public; il sera utile aux lettres et à l'instruction. Sous le rapport de l'art, je crois qu'on peut louer aussi, peut-être même sans restriction, le rôle d'Hector, la scène où le héros troyen, convaincu de la perfidie des Grecs, repousse les propositions

Digitized by Google

de Patrocle, et sur-tout la belle scène des adieux, qui commence le cinquième acte. Celle-ci appartient à Homère; tous les beaux-arts l'ont consacrée; elle a été traduite, imitée, admirée, dans toutes les langues, au théâtre et dans l'épopée: il n'en fallait que plus de talent à M. Luce pour la reproduire, et pour soutenir la comparaison avec les écrivains supérieurs qui s'en étaient emparés avant lui. La scène entre Hector et Patrocle mérite d'autres éloges: elle n'est point dans l'Iliade; elle est même assez contraire aux mœurs du tems, et à ces traditions homériques, devenues des lois poétiques chez toutes les nations; mais elle est noble, imposante et dramatique; elle convient au système de notre théâtre; elle prouve enfin que l'auteur ne manque ni d'invention, ni de connaissances de l'art, quoiqu'on en trouve trop peu dans les autres parties de son ouvrage.

Après avoir ainsi rendu justice, avec un extrême plaisir, à ce qui m'a paru mériter tous les suffrages; après avoir ajouté que la tragédie d'Hector est comme l'Iliade, remplie d'Achille absent; qu'à l'exemple d'Homère, qui a fait de l'inaction du héros, le principal ressort d'un poëme épique, M. Luce en a fait le premier mobile de sa tragédie, où l'intérêt, l'espérance, la terreur, viennent toujours de cet Achille qu'on ne voit point; (et cette ressemblance me paraît avoir quelque chose de sublime), je dirai avec regret, mais avec la même franchise, que l'exécution ne répond pas à cette grande pensée, et que tous les ressorts secondaires employés pour donner quelque mouvement à l'action sont faibles et mal choisis. C'est une bien malheureuse conception, que celle du rôle de Pâris, personnage anti-tragique, que la bouffissure de l'acteur ne peut ennoblir, et que sa violence ne fait que rendre plus froid. Un autre moyen presqu'aussi funeste à l'intérêt du sujet, c'est la négociation de Patrocle au sujet d'Hélène, qui remplit très-inutilement la moitié de la pièce, et dont il n'est plus question dans l'autre moité. Quoi! il s'agit de la mort d'Hector, et je ne vois ici ni Priam ni Hécube! Ilion, le jour de sa ruine, n'a pour interprète de sa douleur que Polydamas! vous ne me montrez, ni le deuil de l'armée, ni la terreur de cette famille royale, dont la dernière espérance s'éteint sur le tombeau d'Hector! Eh! que m'importent, dans ce moment, les cris, les remords, les menaces de Pâris! à qui puis-je m'intéresser, si ce n'est à la malheureuse Andromaque, qui ne paraît plus après la première scène du cinquième acte? encore Andromaque

Digitized by Google

a-t-elle, pour ainsi dire, usé la plainte et les larmes; il semble dès le commencement de son rôle, qu'elle soit déjà la veuve d'Hector : sa situation n'est pas variée autant qu'elle pouvait l'être; son langage, ses sentimens, le sont encore moins. Enfin, quoique le rôle d'Hector soit incomparablement le meilleur, et qu'il soit en général d'une couleur touchante et vraie, j'ose croire que le courage du héros, au quatrième et au cinquième acte, ressemble trop à la résignation; pourquoi n'aurait-il pas un peu plus de confiance dans les dieux et dans sa valeur ! on dirait qu'il est mort avant de sortir de Troye.

Il faut l'avouer : l'*Hector*, de Clairfontaine, ouvrage que celui de M. Luce a tiré de l'oubli, est conduit d'après un plan qui me paraît plus simple, plus antique et mieux combiné. Le seul rôle de Priam y remplace très-bien ceux de Patrocle et de Pâris, que M. Luce a préférés. Le style a peu d'éclat; mais il a de la douceur et de la pureté. L'imitation d'Homère, le goût des Anciens, les couleurs locales, y dominent plus que dans la pièce nouvelle. Andromaque y montre aussi plus de fermeté; l'auteur a su donner quelque mouvement à sa situation, quelques nuances plus variées à sa douleur. Les vers de M. Luce ont plus de pompe et d'effet; ceux de Clairfontaine ont plus de naturel et de franchise. On peut comparer dans les deux pièces, le récit de la mort d'Hector fait également par deux personnages secondaires; mais il convient d'observer que dans celle de Clairfontaine Agénor s'adresse à Priam, dont la situation est bien plus intéressante que celle de Pâris.

AGÉNOR.

Seigneur, de ce combat la nouvelle semée
A peine se répand dans l'une et l'autre armée
Ilion s'en émeut, il se trouble, il pâlit :
Il veut douter encor de ce fatal récit.
Errans de tous côtés, en proie à leurs alarmes,
Les Troyens éperdus s'abandonnent aux larmes,
Ils tremblent pour Hector, et leurs yeux inquiets
L'attendent en pleurant aux portes du palais.
Il sort : et n'écoutant que sa valeur altière,
Son oreille est fermée aux cris de Troye entière.
Jusqu'au dernier rempart j'ai conduit ce héros.
Alors en m'embrassant il m'adresse ces mots :
« J'aurais trop à rougir, si quelque perfidie
» Dans un pressant danger me rachetait la vie.

Digitized by Google

» Hector ne s'attend pas à de honteux secours ;
» Prends soin de son honneur plutôt que de ses jours.
Il me quitte, et s'armant d'un œil fier et tranquille,
Il vole jusqu'aux lieux où l'attendait Achille.
A ce premier aspect, Achille frémissant
Jette sur votre fils un regard menaçant :
Il reconnaît son glaive et ses armes brillantes
Que du sang de Patrocle il voit encor fumantes.
» A ma rage, dit-il, le ciel te livre enfin,
» Et je puis de Patrocle immoler l'assassin.
Tout à coup sur Hector il se jette, il s'élance ;
Au sein de votre fils il veut plonger sa lance.
Hector a vu le coup, il le sait détourner.
Troye entière a pâli, mais lui, sans s'étonner :
» Je crains peu cette mort que ta fureur m'annonce ;
» Reçois en même-tems ce fer et ma réponse.
Le fer vole, l'atteint, et se brise en éclats...
Le redoutable Achille a reculé d'un pas.
Hector en frémissant voit sa lance rompue.
Les Troyens consternés tremblent à cette vue,
Et déjà quelques-uns, prêts à lancer leurs dards,
Descendent en criant du haut de nos remparts ;
Hector entend ces cris, il détourne la tête.
Il leur jette un regard, ce regard les arrête.
Hector voit tous les Dieux conspirer son trépas ;
Mais trahi par les Dieux, il ne se trahit pas,
Il s'anime, il reprend une force nouvelle ;
Sa formidable épée en ses mains étincelle ;
L'œil ardent de courroux, terrible, furieux,
Hector combat lui seul contre Achille et les Dieux :
De ses coups redoublés les deux camps retentissent ;
Les feux de son courage enfin se ralentissent ;
Hélas ! d'un coup funeste il voit ses flancs ouverts,
Ses yeux d'un voile obscur aussitôt sont couverts ;
Il lève encor son bras.... ; ô courage inutile !
Il recule, il chancelle..... il tombe aux pieds d'Achille.

La tragédie de Clairfontaine ne fut point représentée ; elle méritait de l'être, et celle de M. Luce prouve qu'elle pouvait obtenir un très-grand succès. La jalousie d'une actrice médiocre, et le ressentiment d'un ministre, repoussèrent de la scène un jeune homme de vingt-deux ans, dont le talent fut perdu pour le théâtre et pour les lettres ; il a fallu qu'un ouvrage, qui ne me paraît pas supérieur au sien, jouît d'un triomphe éclatant, pour que sa mémoire fût honorée de quel-

Digitized by Google

ques regrets. Ce doit être un double bonheur pour M. Luce, d'obtenir une bienveillance si prompte, et de faire rendre à Clairfontaine une justice tardive. Et quel est, a dit un critique célèbre, l'artiste à qui l'on donne d'abord le rang qui lui est dû? Non-seulement le caractère de l'esprit humain s'y oppose, mais on pourrait dire que cette injustice est en quelque sorte fondée en raison. Nos jugemens sont si incertains, si sujets à l'erreur, qu'ils ont besoin du tems; et ce seul motif, sans parler de tous les autres, suffit pour rappeler sans cesse à l'homme d'un talent supérieur ces mots de Voltaire: « l'or et la boue sont confondus pendant la vie des artistes; et la mort les sépare. »

ESMÉNARD.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ANGLETERRE. — *Gazette de Londres*, 24 *janvier*.

Downing-Street, le 24 janvier 1809.

Le capitaine Hope est arrivé la nuit dernière avec des dépêches du lieutenant-général sir David Baird, adressées à lord Gatslereagh, l'un des principaux secrétaires d'État de S. M. Voici la teneur de ces dépêches:

En mer, le 18 janvier 1809.

Milord, le malheur que nous avons eu de perdre le lieutenant-général sir John Moore, dans le combat livré le 16 de ce mois, m'impose l'obligation de faire connaître à votre seigneurie que l'armée française a attaqué les troupes anglaises dans la position qu'elles occupaient devant la Corogne, ledit jour, 16 janvier, à trois heures après-midi.

Une blessure grave, qui m'avait forcé de quitter le champ de bataille, peu de tems avant la mort de sir John Moore, ne me permet pas de rédiger moi-même le rapport détaillé de cette affaire, qui a été longue, et dans laquelle on a montré beaucoup d'opiniâtreté. J'ai l'honneur d'envoyer à votre seigneurie la relation qui m'a été remise par le lieutenant-général Hope. (1).

J'ai l'honneur d'être, etc. D. BAIRD, *lieutenant-général*.

(1) Sir David Baird commandait en chef la partie de l'armée anglaise qui débarqua à la Corogne et qui fit sa jonction dans les plaines de Léon, vers la fin du mois de décembre, avec le corps arrivé de Salamanque,

Digitized by Google

Au lieutenant-général sir D. Baird.

A bord du vaisseau de S. M., l'*Audacious*, à la hauteur de la Corogne, le 18 janvier.

Monsieur, je m'empresse de vous faire connaître, conformément au désir que vous m'avez témoigné, les détails de l'action qui a eu lieu devant la Corogne, le 16 du courant.

Vous vous rappelez qu'à une heure de l'après-midi, l'ennemi qui, dans la matinée, avait reçu des renforts, et placé quelques canons devant sa ligne droite et sa ligne gauche, fit un mouvement de troupes vers son flanc gauche, et forma diverses colonnes d'attaque à cette extrémité de la forte position qu'il avait occupée devant nous le 15 au matin. Aussitôt après, il attaqua vigoureusement votre division située à la droite de notre position. Les événemens qui se sont succédés de ce côté, vous sont connus. Le premier effort de l'ennemi fut soutenu par le commandant des forces et par vous-même, à la tête du 42e régiment et de la brigade du major-général lord William Bentinck.

Je suis affligé de dire que peu de tems après qu'une blessure grièvе eût privé l'armée de vos services, le lieutenant-général sir John Moore, qui venait de prendre d'habiles dispositions, tomba frappé d'un boulet. Les troupes, quoiqu'informées de la perte irréparable qu'elles avaient faite, ne cédèrent point à la crainte; au contraire, elles repoussèrent avec la plus grande résolution tous les efforts de l'ennemi, et l'obligèrent à se retirer (2), quoiqu'il eût reçu un renfort de troupes fraîches. Le village situé à votre droite, devint un objet de contestation opiniâtre.

L'ennemi voyant que ces tentatives pour forcer la droite de notre position, n'avait aucun résultat, entreprit de la tourner. Le major-général Paget fit alors un mouvement avec la réserve qui était sortie de ses cantonnemens pour soutenir la droite de l'armée : ce mouvement, exécuté à propos et avec vigueur, fit échouer le projet de l'ennemi. Le major-général ayant fait avancer le 95e et le 1er bataillon du 52e, chassa

sous le commandement de sir John Moore. Le général Moore a été tué le 16 d'un boulet de canon qui l'a frappé à l'épaule dans le moment où il se portait en avant pour encourager ses troupes et leur donner une meilleure contenance. Sir David Baird était au milieu du feu lorsqu'il a été blessé de deux coups de fusil. On lui a fait l'amputation de la cuisse peu d'heures après.

(2) Tout ceci est faux : sir John Moore fut blessé en tâchant d'arrêter la fuite de ses troupes. Les Français, du moins dans les attaques sérieuses, ne furent repoussés sur aucun point.

Digitized by Google

l'ennemi devant lui, et menaça la gauche de sa position. Cette circonstance, et la sécurité de la droite de notre ligne, garantie par la position de la division commandée par le lieutenant-général Fraser, portèrent l'ennemi à discontinuer ses efforts de ce côté. Cependant il les dirigea plus vigoureusement vers le centre, où résistèrent avec avantage la brigade du major-général Manningham, formant la gauche de votre division, et une partie de celle du major-général Leith, formant la droite de la divition sous mes ordres.

A la gauche, l'ennemi se contenta d'abord d'attaquer nos piquets, qui, en général, tinrent pied. Voyant l'inutilité de ses efforts sur la droite et sur le centre, il résolut de rendre plus sérieuse l'attaque sur la gauche: déjà il s'était emparé du village situé sur la grande route de Madrid, en face de cette partie de la ligne. Il fut bientôt chassé de ce poste, avec une perte considérable, par quelques compagnies du 2e bataillon (14e régiment), commandés par le lieutenant-colonel Nicholls (3) Il n'était pas encore cinq heures, et déjà nous avions non-seulement repoussé toutes les attaques, mais encore gagné du terrain sur presque tous les points, et occupé une ligne plus avancée qu'au commencement de l'action (4); l'ennemi se bornait à une canonnade et au feu de son infanterie légère, dans la vue de retirer ses autres corps. A six heures, le feu avait entièrement cessé. Les différentes brigades furent assemblées de nouveau sur le terrain qu'elles avaient occupé le matin, et les piquets, de même que les postes avancés, se rétablirent dans leurs stations primitives

Malgré la supériorité bien décidée que le courage de nos troupes nous avait donnée sur un ennemi à qui les avantages du nombre et de sa position faisait espérer une victoire facile, je ne crus pas pouvoir me départir de la résolution prise par le commandant des forces, de se retirer le 16 au soir pour procéder à l'embarquement des troupes: des arrangemens avaient été faits dans cette vue d'après ses ordres, et les pré-

(3) Ce lieutenant-colonel Nichols serait un véritable Roland, si *avec quelques compagnies dn 14e régiment*, il avait repris un village qui, dans la position des deux armées, était l'objet principal du combat. Cette partie de la relation n'a point été rédigée par sir John Hope; elle appartient sans doute à la même plume qui a fait connaître à l'Europe la fameuse bataille de Roncevaux.

(4) Cela est faux, et très-faux: le village a été pris et gardé par les Français. Les Anglais ont été chassés de toutes leurs positions: mais le combat n'ayant commencé qu'à trois heures après-midi, et la nuit étant survenue à cinq heures, nos tirailleurs, après avoir repoussé l'ennemi et avoir franchi quelques-uns des murs des jardins qui entourent la Corogne, durent s'arrêter.

Digitized by Google

paratifs étaient fort avancés au commencement de l'action. Les troupes quittèrent leurs positions à dix heures du soir avec un ordre qui leur fait beaucoup d'honneur (5). Toute l'artillerie qui etait à terre, ayant été retirée, les troupes marchèrent dans l'ordre prescrit; et se rendirent aux lieux respectifs d'embarquement., dans la ville etdans le voisinage de la Corogne. Les piquets restèrent en position jusqu'à cinq heures du matin (17 janvier); ils se retirèrent alors dans le même ordre, et sans que l'ennemi déconvrît ce mouvement.

Par les soins non-interrompus des capitaines Curzon, Gosselin, Boys, Rainier, Serret, Hawkins, Digby, Carden et Mackenzie, chargés par le contre-amiral de Courcy de l'embarquement de l'armée, et en conséquence des arrangemens faits par le commissaire Bowen, par les capitaines Bowen et Shephard, et par les autres agens du service des transports, toute l'armée s'est embarquée avec une *célérité* qui est presque sans exemple (6): à l'exeeption des brigades commandées par les majors-généraux Hill et Beresford, qui étaient destinées à rester à terre jusqu'à ce que les mouvemens de l'ennemi fussent reconnus, tout se trouvait en mer avant le jour.

(5) Vous avez été attaqués à trois heures après-midi; vous avez commencé à vous embarquer à dix heures du soir, quoiqu'alors votre escadre n'eût pas fait son eau, quoique vous n'eussiez pas encore évacué tous vos magasins, ce qui est prouvé par la prise de 16,000 fusils que vous avez abandonnés dans l'établissement de la Payosa, de votre artillerie de siège, de 500 chevaux, de vos magasins d'habillement, de votre magasin à poudre, etc.; et quoique vos blessés fussent demeurés sur le champ de bataille où ils sont tombés en notre pouvoir. Nous ne savons pas ce que vous auriez fait de pis si vous aviez été battus; mais nous savons bien ce que vous auriez pu, ce que vous auriez dû faire si vous aviez été vainqueurs, si votre relation était véridique. Vous auriez gardé les positions qui couvraient la Corogne, vous auriez employé la journée du 17 à enterrer vos morts et à relever sur le champ de bataille les corps de vos généraux, de vos colonels, de vos officiers; a ramasser les hommes égarés, toujours très-nombreux à la suite d'une affaire qui se prolonge dans la nuit, a recueillir les blessés qui, après une affaire de nuit, se retirent dans les maisons, dans les chaumières pour y attendre le jour. Vous vous seriez embarqués dans la nuit du 17 au 18, si le système général vous avait porté à penser que vous étiez trop faibles pour résister aux troupes françaises. Voilà ce que vous auriez fait à la suite du plus petit avantage. Vous n'avez rien fait de tout cela; vous vous êtes embarqués le soir même pêle-mêle, en désordre; vous n'avez pris le tems ni d'évacuer vos magasins, ni de rendre les derniers honneurs à vos généraux, ni de recueillir vos blessés, ni de sauver vos quatres pièces de canon, ni de protéger la retraite des trois cents hommes qui couvraient votre arrière-garde, et que l'on a pris en vous poursuivant.

(6) La célérité que vous avez mis dans votre embarquement, serait une preuve fort équivoque des succès que vous auriez eus dans le combat.

Digitized by Google

La brigade du major-général Beresford, qui devait former notre arrière-garde, occupait le front de terre de la ville; celle du major-général Hill était en réserve sur le promontoire en arrière de la ville.

Le 17, à huit heures, l'ennemi fit avancer ses troupes légères vers la Corogne, et bientôt après occupa les hauteurs de Sainte-Lucie qui dominent la rade (7). Mais, malgré cette circonstance et les nombreuses défectuosités de la place, comme il n'était pas à craindre que l'arrière-garde pût être forcée, et que d'ailleurs les dispositions des Espagnols paraissaient être bonnes, l'embarquement de la brigade commandée par le major-général Hill fut commencé; à trois heures de l'après-midi, il était achevé. Le major-général Beresford, avec ce zèle et cette habileté si bien connus de vous et de toute l'armée, ayant parfaitement expliqué, à la satisfaction du gouvernement espagnol, la nature de notre mouvement, et ayant fait les arrangemens préalables nécessaires, retira son corps du front de terre de la ville aussitôt qu'il fût

(7) On s'aperçoit aisément, en lisant cette relation, qu'elle n'est pas l'ouvrage d'un militaire, ou qu'elle a été soumise à la censure de quelque commis des bureaux de M. Canning. En effet, vous voulez faire croire que vous avez gardé vos positions, c'est-à-dire, que vous êtes restés maître du champ de bataille et vous dites cependant que *le 17 au matin, l'ennemi fit avancer ses troupes légères vers la Corogne, et bientôt après occupa les hauteurs de Sainte-Lucie qui dominent la rade.* Quoi! sir John Hope, vous avez eu le 16 un si brillant succès, et pendant la nuit vous évacuez *les hauteurs de Sainte-Lucie qui dominent la rade*, et où les Français placent aussitôt des batteries *qui dominent la rade*, qui coulent quatre de vos transports, et qui donnent ainsi à votre flotte le signal de couper ses cables et de prendre le large? Quoiqu'officier de terre, vous avez souvent embarqué et débarqué des troupes. Vous devez avoir des connaissances maritimes, et vous deviez penser qu'il était possible que le 17 le vent changeât; événement fort ordinaire à la mer. Et si le vent avait changé, si vos transports avaient été forcés de rester *en rade* sous le feu des batteries françaises qui en avaient déjà coulé quatre, n'aurait-on pas eu des reproches à vous faire pour avoir évacué *les hauteurs de Sainte-Lucie qui dominent la rade?* Lorsque vous avouez qu'à la pointe du jour les troupes légères françaises *occupaient les hauteurs de Sainte-Lucie*, vous avouez clairement que vous vous trouviez alors sans retraite, et que si vous n'aviez pas été obligés de céder à une force supérieure, vous aviez donc, par votre propre faute, de gaîté de cœur, et comme par distraction mis au hasard le sort de votre armée. Vous dites que vous avez été vainqueurs. Les Français disent que vous avez été vaincus. La nature des choses peut seule prononcer entr'eux et vous. Or, il résulte de la nature des choses que vous avez fait le contraire de ce que vous auriez fait si vous aviez été vainqueurs, et que vous avez agi, en tout, comme si vous aviez été battus: donc vous avez été battus. Cette conséquence que vous voulez dissimuler, sort avec évidence de tous les détails de votre propre relation.

Digitized by Google

nuit; ce corps, ainsi que tous les blessés demeurés à terre, étaient embarqués ce matin à une heure.

L'état des choses ne nous permet pas d'espérer que la *victoire dont la Providence a couronné les efforts de l'armée* puisse avoir de brillans résultats pour la Grande-bretagne (8), elle est obscurcie par la perte d'un de nos meilleurs capitaines; elle a été obtenue à la fin d'un long et pénible service. La position avantageuse de l'ennemi, la situation actuelle de son armée, la supériorité du nombre nous ôtent l'espoir de tirer quelqu'avantage de notre succès. Pour vous, cependant, pour l'armée, pour notre pays, il est doux de penser que, dans les circonstances les plus défavorables, les armes de l'Angleterre n'ont rien perdu de leur éclat. L'armée qui était entrée en Espagne avec les plus belles espérances, n'eut pas plutôt fait sa jonction, que les désastres multipliés, la dispersion des armées nationales, la laissèrent à ses propres ressources (9). La mise en mouvement d'un corps anglais, marchant du Duero, donnait lieu d'espérer que le midi de l'Espagne pouvait être sauvé (10); mais cet effort généreux, qui avait pour objet la délivrance d'un peuple infortuné, a fourni à l'ennemi l'occasion de réunir ses troupes nombreuses, et de concentrer toutes ses ressources principales pour la destruction des seules troupes réglées (11) qui se trouvaient dans le nord de l'Espagne.

Vous savez avec quelle activité ce système a été suivi.

Ces circonstances ont nécessité des marches rapides et pénibles, qui ont diminué le nombre des soldats, épuisé leurs forces, et rendu incomplet l'équipement de l'armée. Nonobstant ces désavantages et ceux plus inhérens à une posi-

(8) C'est donc ainsi qu'on se moque du peuple anglais. Cette tactique a été employée par le ministère dans toutes les circonstances, et il faut convenir qu'elle lui a souvent réussi. La vérité parviendra à se faire jour, mais le ministère aura gagné du tems, mais l'opinion se sera refroidie; mais l'administration, après l'avoir trompée, trouvera quelques nouveaux moyens de la distraire. Fasse le ciel que les Anglais remportent tous les mois une pareille victoire!

(9) Enfin, vous avouez que les armées espagnoles ont été dispersées et n'existent plus, et que vous vous êtes trouvés abandonnés à vos propres ressources. Est-ce la faute des armées espagnoles si vous leur avez fait attendre si long-tems d'inutiles secours? Jamais vous n'aviez mis en expédition une si forte armée. Vous devez remercier la Providence de ce qu'une partie au moins a pu se rembarquer et se sauver.

(10) Ces espérances étaient aussi bien fondées que toutes celles que le cabinet anglais conçoit aujourd'hui.

(11) Pourquoi n'y avait-il pas d'autres troupes réglées lorsque vous vous êtes mis en mouvement? C'est parce que vous ne vous êtes pas mis en mouvement avant que les troupes réglées de l'Espagne aient été détruites.

Digitized by Google

tion défensive ; position que l'impérieuse nécessité de couvrir pour un tems le port de la Corogne avait forcé de prendre ; le courage intrépide des troupes anglaises ne s'est jamais mieux manifesté (12) ; il a outrepassé tout ce que l'expérience que vous avez faite de cette qualité inappréciable qui leur est si naturelle, vous avait permis d'espérer. Il n'est pas un soldat qui n'ait ardemment profité de toutes les occasions de se distinguer ; aussi est-il difficile pour moi de vous citer des traits de courage particuliers. Les corps qui ont été le plus aux prises avec l'ennemi, sont les brigades commandées par les majors-généraux lord William Bentinck, Manningham et Leith, et la brigade des Gardes sous les ordres du major-général Warde.

On doit les plus grands éloges à ces officiers et à leurs troupes. Le major-général Hill et le colonel Catlin Crauford ont habilement soutenu les postes avancés sur la gauche de la position. Les 4^e^, 42^e^, 50^e^ et 87^e^ régimens, et une partie de la brigade des Gardes et du 26^e^ régiment, ont soutenu le fort de l'action. Le lieutenant-colonel Murray, quartier-maître-général, et les officiers de l'état-major m'ont été d'une grande utilité. J'ai eu lieu de regretter que la maladie du brigadier-général Clinton, adjudant-général, me privât de son assistance.

La plus grande partie de la flotte ayant mis à la mer hier au soir, et *les corps embarqués se trouvant nécessairement entremêlés dans les transports*, il m'est impossible de vous faire connaître, quant à présent, le contrôle de nos pertes (13). Je pense que la perte en hommes n'est pas si considérable qu'on pourrait le supposer ; s'il fallait en fixer par approximation la quotité, je ne l'estimerais pas en tués et blessés à plus de sept ou huit cents hommes. La perte de l'ennemi doit nous être inconnue ; mais différentes circonstances me font penser qu'elle est double de la nôtre. Nous avons quelques prisonniers, dont il ne m'a pas été possible de connaître le nombre, cependant il n'est pas considérable.

---

(12) Nos soldats n'ont rien trouvé de si brillant dans la manière de se battre du soldat anglais ; mais ils conviennent que les officiers anglais se sont montrés avec le courage qui appartient à des gens d'honneur.

(13) Comme la vérité perce malgré les efforts que l'on fait pour la cacher ! Le commis de M. Canning a oublié d'effacer cette phrase du général Hope. Quelle distraction ! *Les corps embarqués se trouvaient nécessairement entremêlés dans les bâtimens de transport*, parce que l'embarquement s'était fait dans le désordre et la confusion. L'épouvante précipitait le soldat vers les chaloupes ; chacun avait perdu de vue ses enseignes, chacun ne songeait qu'à son salut. Que devait-il arriver ? ce qui est arrivé en effet. *Les corps embarqués se sont trouvés nécessairement entremêlés dans les bâtimens de transport.*

Digitized by Google

Plusieurs officiers de rang ont été tués ou blessés (14); je ne puis citer, pour le moment, que le lieutenant-colonel Napier, du 92e régiment, les majors Napier et Stanhope, du 50e, tués; le lieutenant-colonel Winck, du 4e, le lieutenant-colonel Maxwel, du 26e, le lieutenant-colonel Fane, du 59e, le lieutenant-colonel Griffith, des Gardes, et les majors Miller et Williams, du 81e, blessés.

Je ne vous parlerai pas de la perte que l'armée et la nation viennent de faire, à vous qui savez si bien apprécier les éminentes qualités du lieutenant-général sir John Moore. Son trepas m'a privé d'un ami que l'expérience m'avait rendu cher. Mais c'est sur-tout pour la patrie que je déplore sa perte. Tous les hommes qui l'ont connu, qui l'ont respecté, diront qu'après avoir, avec le plus grand courage, opéré une retraite si difficile, il a terminé une carriere honorable par une mort qui rend plus respectable encore aux yeux de l'ennemi le nom du soldat anglais. Comme l'immortel Wolff, il est enlevé à sa patrie au commencement d'une vie qu'il lui avait consacrée; comme Wolff, il entend à son dernier moment les acclamations de la victoire; sa mémoire, comme celle de Wolff, sera toujours sacrée dans un pays qu'il a sincérement aimé et qu'il a fidèlement servi.

Il me reste à témoigner l'espérance que j'ai de vous voir promptement rendu au service de la patrie, et à déplorer la malheureuse circonstance qui, en vous éloignant du champ de bataille, a laissé tomber le commandement dans des mains bien moins habiles que les vôtres.

J'ai l'honneur, ect.

Signé, JOHN HOPE, *lieutenant-général.*

(INTÉRIEUR.)

Paris, 10 *Février.*

31me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Les régimens Anglais portant les nos 42, 50 et 52, ont été entièrement détruits au combat du 16, près de la Corogne. Il ne s'est pas rembarqué 60 hommes de chacun de ses corps. Le général en chef Moore a été tué en voulant charger à la tête de cette brigade, pour rétablir les affaires.

(14) Vous avez eu 2000 blessés, les corps de trois de vos généraux, et de 800 soldats ou officiers ont été abandonnés par vous sur le champ de bataille. Nous les avons comptés. Nous vous avons pris 300 hommes, et vous ne nous en avez pas pris un seul, nous n'avons pas eu 200 hommes blessés, nous avons perdu moins de 100 hommes tués, et parmi ces derniers, on ne compte pas un officier de marque.

Digitized by Google

Efforts impuissans! cette troupe a été dispersée, et son général frappé au milieu d'elle. Le général Baird avait déjà été blessé; il traversa la Corogne pour gagner son vaisseau, et ne se fit panser qu'à bord. Le bruit court qu'il est mort le 19.

Après la bataille du 16, la nuit fut terrible à la Corogne. Les Anglais y entrèrent consternés et pêle-mêle. L'armée anglaise avait débarqué plus de 80 pièces de canon; elle n'en a pas rembarqué douze. Le reste a été pris ou perdu, et de compte fait, nous nous trouvons en possession de 60 pièces de canon anglais.

Indépendamment du trésor de deux millions que l'armée a pris aux Anglais, il paraît qu'un trésor plus considérable a été jeté dans les précipices qui bordent la route d'Astorga à la Corogne. Les paysans et les soldats ont ramassé parmi les rochers une grande quantité d'argent.

Dans les engagemens qui ont eu lieu pendant la retraite, et avant le combat de la Corogne, deux généraux anglais avaient été tués, et trois avaient été blessés. On nomme parmi ces derniers, le général Crawfurd. Les Anglais ont perdu tout ce qui constitue une armée: généraux, artillerie, chevaux, bagages, munitions, magasins.

Dès le 17, à la pointe du jour nous étions maîtres des hauteurs qui dominent la rade de la Corogne, et nos batteries jouaient contre le convoi anglais. Il en est résulté que plusieurs bâtimens n'ont pu sortir, et ont été pris lors de la capitulation de la Corogne. On a trouvé aussi 500 chevaux anglais encore vivans, 16,000 fusils, et beaucoup d'artillerie de siége abandonnée par l'ennemi. Un grand nombre de magasins sont pleins de munitions confectionnées que les Anglais voulaient emmener, mais qu'ils ont été forcés de laisser. Un magasin à poudre situé dans la presqu'île, contenant 200 milliers de poudre nous est également resté. Les Anglais surpris par l'événement du combat du 16, n'ont pas même eu le tems de détruire leurs magasins. Il y avait 300 malades anglais dans les hôpitaux. Nous avons trouvé dans le port, sept bâtimens anglais; trois étaient chargés de chevaux et quatre de troupes. Ils n'avaient pu appareiller.

La place de la Corogne a une enceinte qui la met à l'abri d'un coup de main. Il n'a donc été possible d'y entrer que le 20 par la capitulation ci-jointe. On a trouvé à la Corogne, plus de 200 pièces de canon espagnoles. Le consul français Fourcroy, le général Quesnel, et son état-major; M. Bongars, officier d'ordonnance, M. Taboureau, auditeur, et 350 français, soldats ou marins, qui avaient été pris ou en Portugal, ou sur le bâtiment *l'Atlas*, ont été délivrés. Ils se louent beaucoup des officiers de la marine espagnole.

Les Anglais n'auront rapporté de leur expédition que la haine des Espagnols, la honte et le déshonneur. L'élite de leur armée, composée d'Écossais, a été blessée, tuée ou prise.

Le général Franceschi est entré à Santyago de Compostelle, où il a trouvé quelques magasins et une garde anglaise qu'il a faite prisonnière. Il a sur le champ marché sur Vigo. La Romana paraissait se diriger sur ce port avec 2500 hommes, les seuls qu'il ait pu rallier. La division Mermet marchait sur le Ferrol.

L'air était infecté à la Corogne par 1200 cadavres de chevaux que les Anglais avaient égorgés dans les rues. Le premier soin du duc de Dalmatie a été de pourvoir au rétablissement de la salubrité si importante pour le soldat et pour les habitans.

Le général Alzedo, gouverneur de la Corogne, paraît n'avoir pris parti pour les insurgés, que contraint par la force. Il a prêté avec enthousiasme le serment de fidélité au roi Joseph Napoléon. Le peuple manifeste la joie qu'il éprouve d'être délivré des Anglais.

Digitized by Google

(N° GCCXCVI.)

(Samedi 18 Février 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ANACRÉON RAJEUNI PAR L'AMOUR.

La nuit était obscure et le froid rigoureux.
Anacréon, devenu vieux,
Près de son foyer solitaire,
Se reposait. Soudain, de sa chaumière
La porte s'ouvre... En croira-t-il ses yeux?
Il voit entrer l'Amour. — Ah! dans ces tristes lieux,
Cruel enfant, que viens-tu faire?
Dit le vieillard, d'un ton chagrin;
Amour, prétends-tu, dans mon sein,
Rappeller ta funeste flamme?
Un éternel hiver règne dans mon jardin,
Dans ma maison et dans mon ame...
Fuis ce séjour... Peut-être, en cet instant,
Quelque jeune nymphe t'attend,
Quelque bergère et t'invoque et t'appelle;
Hâte-toi donc, vole vers elle;
Ce lieu n'est plus l'asyle des amans.
Près du lit de Chloé, tandis qu'elle sommeille,
Va faire voltiger quelques songes charmans,
Ou folâtrer sur sa bouche vermeille....
Dans ma demeure, hélas! qui pourrait t'arrêter?
C'est près de la beauté que tu dois habiter.
Va, tu me causas trop de peines,
Lorsqu'autrefois, sous ses perfides chaînes,

T

Digitized by Google

La belle Eglé me captiva.
Je n'ai point oublié mes larmes,
Je me souviens des maux dont elle m'accabla,
De mes transports jaloux, de mes vives alarmes;....
De quel espoir trompeur l'ingrate me berça!...
Pour te rire de sa défaite,
Va chercher un autre que moi;
Fuis à jamais de ma retraite,
Amour, ces lieux ne sont plus faits pour toi. —

Eh quoi! répond l'enfant volage,
La vieillesse aurait-elle altéré ta raison?
Dois-tu me tenir ce langage?
Si, par hasard, sur ton passage
Il s'est trouvé quelque Junon,
Quelque beauté fière ou sauvage,
Cent autres, dis-le moi, d'un plus heureux succès,
N'ont-elles pas couronné ton hommage?
Mais, c'est ainsi que les hommes sont faits:
Ainsi, de mes faveurs le souvenir s'efface;
D'un léger déplaisir vous conservez la trace,
Et vous oubliez les bienfaits.
Vers ce canal où se baignait Lesbie,
Ingrat, qui t'a conduit un jour?

Dans cette grotte où reposait Délie,
Qui t'inspira d'entrer!... L'Amour.
Ah! dans ces tems heureux je te semblais aimable.
Du vase, où tu buvais alors,
Il fallait que ma bouche eût effleuré les bords,
Pour que le vin te parût agréable....
Ces jours si fortunés ne reviendraient-ils plus?
Sur ton cœur refroidi n'aurais-je plus d'empire?
Mes soins, pour ton bonheur, seraient-ils donc perdus?
Non, non, si j'en crois ce sourire,
Et ce regard où brille un feu nouveau,
Je te suis cher encor... Déjà ton sein palpite:
Oui, je le vois, un doux transport t'agite:
Reviens à moi, reviens, et mon flambeau
Ranimera tes sens glacés par la vieillesse;
Reviens, et, de l'hiver désarmant la fureur,
Je ferai renaître en ton cœur
Et le printems et la jeunesse,
Et les désirs et le bonheur.
De son aile, à ces mots, détachant une plume,

Digitized by Google

Il la présente au vieillard étonné :
D'Anacréon soudain la verve se rallume,
Et déjà, sous ses doigts, sa lyre a résonné.
Sur cette lyre, hélas ! si long-tems négligée,
Anacréon chante l'Amour :
Il chante et tout revit.... Les arbres d'alentour
Se couvrent de feuillage, et l'onde dégagée
Coule à travers les fleurs qu'on voit s'épanouir.
L'hiver a fui. Du doux zéphir
On sent l'heureux souffle renaître :
Tout s'embellit, tout prend un nouvel être,
Tout rit enfin dans ce séjour,
Et le soleil, étonné d'y paraître,
Répand sur l'horizon tout l'éclat d'un beau jour.
Charme suprême ! ô divine harmonie !
Les faunes, les sylvains, les nymphes à la fois,
Quittent les plaines et les bois,
Attirés par sa mélodie :
Tout sent l'effet du même enchantement :
Auprès du chantre aimable, on accourt, on se presse,
Et chaque belle, en l'écoutant,
Du tendre Anacréon oubliant la vieillesse,
Brûle d'en faire son amant.

Le dieu folâtre, cependant,
Autour de lui voltige et le caresse.
Sur le haut de sa lyre il se place un instant,
Puis vole sur son sein, dans ses bras, sur sa tête,
De fleurs tantôt couronne ses cheveux,
Tantôt, par un baiser, l'interrompt et l'arrête.

Dieu d'amour, c'en est fait, je me rends à tes vœux,
Dit enfin le vieillard, je puis revivre encore ;
Sois à jamais le seul des dieux
Que je célèbre et que j'implore.
Qu'un autre, pour chanter les héros et les rois,
Prenne, à son gré, la trompette guerrière :
Jusques au bout de ma carrière,
Je te consacre et mon cœur et ma voix :
Pour toi seul je reprends ma lyre,
Dicte mes vers, inspire-moi,
Je me dévoue à ton empire,
Et ne veux plus chanter que toi.

César Auguste.

Digitized by Google

MARTIAL A LICINIANUS,

GÉNÉRAL ROMAIN, PARTANT POUR L'ESPAGNE,

Non impudenter vita, quod reliquum est petit,
cùm fama quod satis est habet (Lib. 1. 50.)

Magnanime héros : l'honneur de l'Hespérie,
Tu pars couronné de lauriers :
Tu vas donc bientôt voir Bilbilis ma patrie,
Féconde en soldats, en coursiers,
Et ces monts au front chauve, où s'entasse la neige,
Témoins d'un éternel hiver,
Et ces rians vergers que Pomone protége,
Et dont le pays est couvert.
Tu pourras te baigner dans l'eau froide et limpide
Du fleuve où l'on trempe l'acier (1) ;
Ou nager dans un lac, dont la nymphe timide
Se cache en sa grotte d'osier.
Tu pourras, en dînant, sur la bête sauvage
Décocher le trait de la mort,
Ou respirer le frais, étendu sous l'ombrage
Des bords du Tage aux sables d'or.
Une fraîche Nayade, égarée en sa course,
De ta soif éteindra l'ardeur :
Mais lorsque l'Aquilon, des régions de l'ourse,
Fondra sur nous avec fureur,
Reviens de Tarragone habiter le rivage
Sous un climat doux et serein,
Fais alors dans tes rets tomber le daim sauvage ;
A ton coursier lâche le frein ;
Vole et force le lièvre, ou poursuis sur la plage
Le sanglier du bois voisin.
Le soir, à ton retour, et le chêne et le hêtre
En ton foyer s'entasseront :
Les chasseurs d'alentour, chez toi fiers de paraître,
Au souper se réuniront.
Là, de nos fats musqués la tourbe dédaigneuse,
L'huissier hargneux et glouissant,
Le client importun, la veuve impérieuse,
Et le crieur étourdissant,

(1) Le *Xalon* ou *Salon*, rivière de l'Arragon.

Digitized by Google

Ne t'arracheront point aux douceurs de Morphée:
Tu dormiras tout le matin.
Qu'un autre avec effort s'érige un vain trophée:
Des gens heureux plains le destin!
De tes droits désormais libre et digne d'envie;
Laisse applaudir le défenseur:
On peut se reposer le reste de sa vie,
Lorsqu'on a tant fait pour l'honneur!

KÉRIVALANT.

LES GRACES ET L'AMOUR.

J'AI vu les filles d'Eurynome:
Leurs charmes sont à demi-nus:
La première tient une pomme,
Elle sourit comme Vénus.

La seconde porte une rose,
Douce image de la pudeur;
Ses yeux sont baissés, elle n'ose
Laisser voir sa timide ardeur.

La troisième, c'est l'innocence
Faisant sauter un osselet:
L'Amour sous les traits de l'enfance
Autour d'elle agite un hochet.

VÉNUS.

Peins Cypris nue et rougissante,
Qu'elle baisse de grands yeux bleus,
Sur son front en tresse brillante
Relève l'or de ses cheveux.

Mais déjà la toile respire,
Et sous ton pinceau délicat
Sa bouche à son léger sourire,
Ses yeux ont leur humide éclat.

Devant elle sa main pudique
S'oppose aux regards importuns,
Et l'autre soutient sa tunique
Au-dessus d'un vase à parfums.

Sa blancheur est un peu rougie;
Et sous ses contours gracieux
Partout la chaleur et la vie
Semblent circuler à nos yeux.

Digitized by Google

Son sein que frappa la lumière
Vient de repousser le pinceau,
Et la figure toute entière
Se détache et sort du tableau.

Il suffit : c'est bien la déesse
Des Grâces et de la Beauté...
Dans l'ombre fais voir la Sagesse
Souriant à la Volupté.

F. O. D.

ENIGME.

Cher lecteur, quoique sous ton nez
Deux fois en un seul mot j'ose déjà paraître,
Je ne serais pas étonné
Que tu ne puisses me connaître :
Peut-être même un esprit pudibond,
T'empêche-t-il de prononcer mon nom.

S.....

LOGOGRIPHE.

De tête, ventre et queue est composé mon être,
Et si tu veux enfin, cher lecteur, le connaître,
Je vais t'en faire ici l'exact signalement.
Mon chef mince est armé (chose bien singulière)!
D'une corne en avant et d'une autre en arrière ;
Mon ventre, plat et rond, est vide constamment,
Ma queue est droite au point qu'un proverbe en dépend.
Crois-tu que je concoure, avec ma faible tête,
A former tourbillons, vent, tonnerre et tempête,
Qu'on fait entrer mon ventre en andouille et boudin,
Omelette, ragoût, rôt, tourte et biscotin?...
Ma queue est tellement utile en politique,
Que sans elle on ne peut tracer édit ni loi.
Si ton esprit encore ici trop s'alambique,
Je t'aide en te disant que mon tout est en toi.

Félix Mercier de Rougemont (Doubs).

Digitized by Google

CHARADE.

Sans compter qu'un article indique mon premier,
Je voudrais bien de vous recevoir mon dernier,
Adorable Emilie, au jour de mon entier.

F. C.

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade, *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Ennemi.*
Celui de la Charade-logogriphe est *Mère*, où l'on trouve, *ère* et *mer.*
Celui de la Charade est *Ami-don.*

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS.

Suite de l'Extrait de l'ouvrage anglais de Harris, *sur la Musique, la Peinture et la Poësie.*

Chapitre IV. *Des sujets que la poësie imite non pas seulement par les sons naturels, mais au moyen du sens conventionnel des mots, ces sujets étant en même tems par leur nature les plus propres à être imités par les deux autres arts. — Comparaison de la poësie, dans cette hypothèse, d'abord avec la peinture, ensuite avec la musique.*

I. La poësie n'imite que rarement par cette ressemblance de sons dont il a été question au chapitre précédent; son moyen d'imitation le plus ordinaire, est dans les sons ayant une signification, dans les mots qui sont des signes de convention exprimant toute sorte d'idées. C'est de-là que la poësie tire sa véritable force, celle qui lui est propre et particulière. Il s'ensuit qu'il n'y a point de sujets propres à l'imitation, soit pittoresque, soit musicale, où ne puisse essayer d'atteindre l'imitation poëtique, puisqu'il n'est rien qui ne puisse, jusqu'à un certain point, être décrit avec des mots.

Mais les moyens d'imitation propres à la poësie sont-ils égaux à ceux des deux autres arts? c'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Et d'abord, les sujets d'imitation pour la poësie étant

Digitized by Google

infinis, tandis que les deux autres arts ne peuvent imiter tous les sujets indistinctement, il faut commencer par restreindre cette comparaison aux sujets que les deux autres arts sont le plus capables d'imiter.

II. On a vu précédemment (dans le Chapitre II) que les sujets qui conviennent à la peinture sont ceux qui sont les plus propres à être caractérisés par les couleurs, les figures et les attitudes; ceux qui ne se composent pas d'événemens successifs, ou qui du moins n'admettent que des faits successifs d'une très-courte durée, et dont le tableau soit intelligible au premier coup-d'œil; enfin des faits composés d'un grand nombre de circonstances variées, mais ayant lieu toutes dans le même moment, et concourant toutes à une seule action principale.

De pareils sujets étant donnés, observons que la poësie n'a pour se faire entendre que des moyens de convention (les mots), au lieu que la peinture se sert de moyens naturels (les couleurs, les figures), que celle-ci est entendue de tous les spectateurs, et que celle-là ne peut être comprise que par les hommes qui entendent la langue particulière qu'elle emploie; que la peinture n'a pas besoin du secours des idées des spectateurs, et qu'elle leur en donne, au contraire, de complètes et de perfectionnées, au lieu que la poësie ne fait que réveiller dans notre esprit des idées qu'il avait déjà (1) que la peinture peut montrer en même tems les différentes circonstances simultanées d'un même événement, comme elles sont dans la nature, ce que la poësie ne peut faire que par une description qui entraîne quelque détail et qui offre le double écueil de l'ennui, si l'on veut ne rien omettre, et de l'obscurité, si l'on veut abréger; enfin que dans toutes les imitations, celles qui sont les plus semblables aux objets imités, les plus immédiates et

(1) Quand on lit, par exemple, dans Milton, en parlant d'Eve, que *la grâce était dans tous ses pas*, *le ciel dans ses yeux*, *dans chacun de ses mouvemens la dignité et l'amour*, on n'a peut-être pas l'idée de l'Eve que Milton se représentait; mais chacun voit une Eve différente; chacun se fait la sienne d'après son propre génie, et d'après le sens différent qu'il attache aux mots qui forment cette description. Et combien y a-t-il d'hommes qui ne se sont jamais fait une idée exacte de ce que c'est que *grâce*, *ciel*, *amour*, *dignité*? Mais qu'on nous montre une Eve représentée par un habile peintre, il n'y a plus la même difficulté; tous les spectateurs verront exactement la même, et la verront telle que le pinceau de l'artiste aura voulu la leur montrer.

Digitized by Google

les plus intelligibles sont préférables à celles qui le sont moins;

Et nous conclurons de ces rapprochemens et de ces réflexions, que dans les sujets qui sont propres à l'imitation pittoresque, et dans lesquels cet art peut exercer tout son pouvoir, les imitations de la peinture sont supérieures à celles de la poësie, et que par conséquent pour ces sortes de sujets l'imitation pittoresque est préférable à l'imitation poëtique.

III. Maintenant prêtons à la musique le même avantage que nous venons de prêter à la peinture; celui d'un sujet qui lui soit propre et particulier, est dans lequel elle puisse exercer tout son pouvoir.

On a vu précédemment (dans le Chapitre II) quels sont les sujets propres à être imités par la musique.

Mais il faut avouer que l'imitation musicale, quoique par des moyens naturels, n'aspire pas à faire naître l'idée exacte de l'objet imité, mais seulement des idées analogues à cet objet; au lieu que la poësie, quoique par des moyens artificiels, donne l'idée même de l'objet qu'elle imite;

Et si l'on observe ensuite que le plus grand plaisir que nous fassent éprouver les imitations, est celui de nous faire reconnaître l'objet imité dans son image, ce qui est si vrai que nous voyons avec plaisir des peintures dont les originaux nous glaceraient d'horreur ou d'effroi, comme les cadavres, les bêtes féroces et autres semblables;

Que par conséquent une imitation certaine et positive est toujours préférable à celle qui est vague et indéterminée;

Il faudra tirer encore cette conclusion que même dans les sujets qui sont les plus propres et les mieux adaptés à l'imitation musicale, cette imitation est encore bien inférieure à celle de la poësie.

Chap. V. *Des sujets que la poësie imite par le moyen des mots ou signes de convention; lorsque ces sujets ne sont pas de ceux qui conviennent le mieux aux moyens d'imitation des deux autres arts. — Nature de ces sujets. — Jusqu'à quel point la poësie est capable de les imiter. — Comparaison de la poësie, dans cette hypothèse, d'abord avec la peinture, ensuite avec la musique.*

Examinons à présent quels sont les sujets que la poësie peut encore imiter, tandis qu'ils conviennent moins au génie et aux moyens d'imitation des deux autres arts. — Jusqu'à quel point la poësie peut imiter ces sortes de sujets, et si par la perfection de son imitation et par la nature de

Digitized by Google

ces sujets mêmes elle n'a pas des droits à l'égalité avec les deux autres, ou plutôt si elle ne leur est pas supérieure.

II. Commençons par la comparer avec la peinture. Les sujets que la poësie peut traiter, mais qui ne conviennent point à la peinture, sont :

Toutes les actions dont l'ensemble suppose une certaine durée, et dans lesquelles il ne se trouve pas un instant indivisible qui puisse être séparé de l'ensemble et représenté à part ;

Et encore tous ceux qui, par leur nature, nous découvrent l'intérieur de l'homme, nous font descendre dans la considération des caractères, des mœurs, des sentimens et des passions de l'humanité.

On aperçoit au premier coup-d'œil le mérite de ces sortes de sujets. Il n'en est point de plus capables de nous toucher, de nous instruire ; et ce sont en même tems ceux dans l'intelligence desquels notre esprit doit le mieux entrer.

D'abord, ils doivent nous toucher le plus, puisqu'ils nous tiennent de plus près, puisque ce sont les hommes et les actions humaines qui sont alors les objets de l'imitation.

Ensuite il n'en est pas de plus instructifs, puisqu'une imitation exacte et convenable des mœurs et des sentimens de l'humanité, nous apprend à descendre en nous-mêmes et à nous connaître. Or cette connaissance de nous-mêmes est pour nous la première de toutes ; car sans elle toutes les autres n'auraient que peu ou point d'utilité.

Enfin, quant à l'intelligence de ces sujets, comme ils appartiennent à la nature humaine, ce sont ceux dont les notions doivent être pour nous les plus évidentes. En effet, nous ne connaissons que très-imparfaitement le principe actif ou la vie intérieure des *végétaux*, parce que nous n'y découvrons ni affections, ni sensations. Dans les *animaux*, ce principe est plus à découvert, il se montre par des sensations et des mouvemens extérieurs ; mais nous acquérons ou nous pouvons acquérir une connaissance plus approfondie de l'intérieur de l'homme ; nous n'avons pour cela qu'à la chercher dans notre propre conscience, dans le fonds même de notre ame, où nous trouvons, pour ainsi dire, les types et les originaux de tous les sujets d'imitation.

Maintenant, voyons comment la poësie imite ces sujets étrangers au génie et aux moyens de la peinture.

On ne peut douter un instant que le moyen que la poësie emploie ne soit suffisant ; en effet, le moyen dont elle

Digitized by Google

se sert est exactement celui que la nature elle-même emploie. Les hommes font connaître et expliquent leurs sentimens par leurs discours, et leur langage est l'expression fidèle et la marque constante de leurs caractères, de leurs mœurs, de leurs passions.

Formæ enim natura prius nos intùs ad omnem
Fortunarum habitum; juvat aut impellit ad iram;...
Post effert animi motus interprete linguâ.

« Car la nature nous a rendus capables de toutes sortes de » sentimens; elle nous égaie ou nous porte à la colère....» ensuite elle se sert de la langue comme d'un interprète » pour expliquer les mouvemens de l'ame. »

Ainsi non-seulement le langage est un moyen suffisant d'imitation, mais pour les sentimens c'est le seul moyen; et quand il s'agit des mœurs et des passions, il n'y a pas non plus d'autre moyen qui puisse rendre avec autant de clarté, d'exactitude et de précision ces différences si variées dans tous, et qui constituent le caractère particulier de chacun d'eux.

La peinture pourrait bien aussi donner, par l'attitude, par les traits de visage, une idée première du caractère d'un homme; mais cette idée serait toujours vague et générale. Il est impossible que la couleur et la figure fassent connaître le moral de chaque individu au même degré que peuvent le faire les paroles.

III. Maintenant, comme il n'y a point de sujets de peinture auxquels la poësie ne puisse atteindre, tandis que les sujets dont nous venons de parler sont tout-à-fait au-dessus des moyens d'imitation de la peinture;

Comme ces mêmes sujets sont les plus touchans, les plus instructifs, et ceux qui entrent le mieux dans notre intelligence;

Comme la poësie les imite parfaitement;

Comme elle joint au mérite de l'imitation le charme du nombre et de l'harmonie; au lieu que la peinture ne peut prétendre à charmer que par l'imitation seule;

Enfin comme la poësie peut encore s'allier à la musique et qu'elle tire de cette alliance un nouveau pouvoir (ce que nous montrerons bientôt), et que la peinture ne peut absolument former une alliance semblable;

C'est avec raison que nous tirons de tout ce qui précède, la conclusion évidente que la poësie est non-seulement égale, mais réellement de beaucoup supérieure à la peinture.

Digitized by Google

IV. Mais si elle l'emporte sur la peinture dans les sujets qui ne conviennent pas au génie et aux moyens d'imitation de celle-ci, nul doute qu'elle ne soit supérieure à la musique dans les sujets qui ne conviennent pas à cette dernière. Car nous avons prouvé précédemment (au chap. IV) que même dans les sujets qui lui conviennent le mieux, la poésie aurait la préférence.

V. La poésie est donc très-supérieure à chacun des deux autres arts imitateurs; puisqu'il est démontré qu'elle l'emporte sur tous deux par l'exactitude de l'imitation, et qu'elle imite des sujets qui surpassent de beaucoup en utilité et en dignité ceux que peuvent imiter les deux autres.

CHAP. VI. *De la musique considérée, non pas comme imitation, mais comme tirant son pouvoir d'une autre cause. — De son influence lorsqu'elle est jointe à la poésie. — Réponse à une objection. — De l'avantage qui résulte pour la musique et la poésie de se trouver unies ensemble. — Conclusion.*

Nous avons dit plus haut que la musique s'alliait bien à la poésie; nous avons dit aussi que sa puissance lui vient d'une autre cause que de l'imitation. Ce sont deux points qu'il faut expliquer.

I. Pour y parvenir, la première observation à faire, c'est qu'il y a des affections qu'il est au pouvoir de la musique de faire naître. Il y a des sons qui peuvent nous rendre gais ou tristes, nous inspirer des mouvemens belliqueux ou tendres; et de même presque tous les autres sentimens que notre ame peut éprouver.

Il faut observer ensuite qu'il y a une action réciproque des affections sur les idées et des idées sur les affections; ensorte que, par une sympathie naturelle, certaines idées font immanquablement naître en nous certaines affections, et réciproquement ces mêmes affections amènent les mêmes idées. Ainsi les idées de funérailles, de tortures, de meurtres et autres semblables, produisent naturellement l'affection de la mélancolie. Et quand, par quelque cause physique, cette affection domine, elle produit aussi naturellement les mêmes idées de douleurs.

C'est ce qui fait que ces idées, produites par des causes extérieures, agissent différemment sur la même personne, dans des tems différens. Si les idées se trouvent d'accord avec l'affection du moment, leur impression est alors très-profonde, et leur effet très-durable. Dans le cas opposé, l'effet doit être et est tout contraire. Ainsi la vue d'un convoi funèbre affectera bien plus le même homme s'il le regarde dans

Digitized by Google

un moment de mélancolie, que s'il le voit dans un instant de gaîté.

Cela posé, il s'ensuit que comme chaque genre de poëme a pour but d'exciter une affection, de placer l'ame dans une certaine disposition, il y a aussi un genre de musique analogue qui aura le pouvoir de produire cette même affection, et une disposition pareille. Mais comme nous l'avons fait voir, chaque fois qu'une affection nous domine, toutes les idées analogues, dérivées des causes extérieures, font sur nous la plus profonde impression. Ainsi les idées poétiques nous frapperont nécessairement avec plus de force, lorsque les affections qui leur conviennent, auront déjà été excitées en nous par la musique. Il y a, en effet alors une double force qui coopère à la même fin. Le poëte, ainsi accompagné, ne trouvera pas un auditoire dans une disposition contraire au génie de son poëme, ou tout au plus, peut-être, dans une disposition de froideur et d'indifférence; mais les préludes, la symphonie et tout le concours de la musique aura excité d'avance toutes les affections que le poëte doit le plus désirer.

Un auditoire ainsi disposé non-seulement saisira avec enthousiasme les idées du poëte; mais ces idées mêmes seront en quelque sorte prévenues et devinées d'avance dans chaque imagination. Le superstitieux n'est pas plus prêt à s'effrayer à la vue d'un fantôme, l'amoureux à tomber en extase en approchant de sa maîtresse, qu'une ame ainsi disposée par le pouvoir de la musique n'est prête à recevoir et à goûter toutes les idées analogues à la disposition où elle a été mise.

C'est de là que la musique tire le charme qui lui est propre; c'est ainsi qu'elle opère des miracles. Son pouvoir ne consiste pas à imiter ni à faire naître des idées, mais à exciter des affections auxquelles les idées correspondent. Il n'y a guère d'hommes assez insensibles, je dirais presqu'assez barbares, pour échapper aux charmes d'une bonne poésie, soutenue d'une musique qui lui est parfaitement analogue. L'accord des deux muses agit avec une force irrésistible qui pénètre jusqu'aux plus profonds replis de notre ame.

Pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.

« Voilà ce qui serre le cœur sans sujet réel, ce qui l'irrite, » ce qui le flatte, ce qui le remplit de fausses terreurs. »

II. Telle est donc la source d'où dérive, comme nous l'avons déjà dit, le plus grand pouvoir de la musique. L'imi-

Digitized by Google

tation ne saurait être son but ordinaire et principal. Nous avons fait voir précédemment (au chap. 5) combien ses moyens d'imitation sont bornés et de peu d'effet. Nous avons nommé avec raison cet art l'utile et puissant allié de la poésie. Et cela va nous servir encore à résoudre l'objection qu'on a faite contre la poésie chantée, contre les opéra, les oratorio, etc. On a prétendu que le chant est alors invraisemblable et hors de la nature. Cette difficulté pourrait paraître sérieuse à quelqu'un qui n'aurait pas l'oreille musicale; peut-être même embarrasserait-elle un ami de la musique, si l'on la lui faisait dans un moment de sang-froid et d'indifférence. Mais lorsqu'il éprouve le charme de la poésie, accompagnée du chant, qu'il dise s'il est choqué de ce qui contribue le faire mieux entrer dans le sujet, à lui inspirer une attention plus forte et plus vive; de ce qui ajoute une nouvelle force aux idées du poëme, et les présente à son esprit avec plus d'énergie et de grandeur. N'avouera-t-il pas plutôt qu'il fait un bon marché, lorsqu'en échange d'un léger défaut de vraisemblance, il reçoit un plaisir si doux et si touchant ?

III. De ce que nous venons de dire, il s'ensuit évidemment que les deux arts, pris séparément, ne peuvent exercer le même empire, que lorsqu'ils sont réunis. La poésie, toute seule, est obligée de perdre une partie de ses idées les plus riches dans les efforts qu'elle fait pour exciter des affections qu'elle aurait besoin de trouver toutes produites pour produire tout son effet et pour être convenablement goûtée. La musique toute seule fait naître des affections, qui, bientôt languissent et meurent, si elles ne sont pas soutenues et nourries par les idées et les images de la poésie.

Toutefois n'oublions pas que dans cette union, la poésie doit toujours être mise la première, comme l'emportant de beaucoup sur la musique en utilité et en dignité.

IV. En voilà assez pour faire juger en quoi la musique, la peinture et la poésie se ressemblent entre elles; en quoi elles diffèrent, et lequel de ces trois arts mérite la préférence sur les deux autres.

Il me semble que ce court traité renferme des idées justes; il me semble qu'il faudra prendre ces idées pour bases et suivre la route indiquée par Harris, toutes les fois qu'on voudra traiter la même matière.

Ainsi ce sera en comparant les beaux-arts sous les rapports :

De leurs moyens d'imitation;

Des sujets qu'ils peuvent traiter;

Digitized by Google

Des effets qu'il peuvent produire ;

De leur *utilité* et de leur *dignité ;*

C'est-à-dire des services qu'ils rendent ou peuvent rendre aux hommes ;

De l'influence qu'ils ont ou qu'ils peuvent avoir ;

Du génie naturel, des connaissances acquises, des qualités personnelles, soit physiques, soit intellectuelles et morales que doivent posséder ceux qui les cultivent ;

Enfin du plus ou moins grand nombre d'hommes qui se trouvent ordinairement exceller dans chacun d'eux ;

Ce sera, dis-je, en faisant tous ces rapprochemens, en recherchant avec exactitude et en balançant avec justesse ce qui est propre aux arts différens, qu'on pourra leur assigner des rangs et faire à chacun sa part légitime de gloire et de reconnaissance.

Ce sera aussi le moyen de ne plus confondre ensemble tout ce qu'on appelle des *arts* et des *artistes.* ANDRIEUX.

ESSAI GÉNÉRAL D'EDUCATION PHYSIQUE, MORALE ET INTELLECTUELLE, avec des Tableaux analytiques et synoptiques du Plan d'Education pratique ; par M. A. JULLIEN. — Prix, 13 fr. 50 cent. — Chez *Firmin Didot*, rue de Thionville, n° 10; et chez *Lefort*, libraire, rue du Rempart-St-Honoré, vis-à-vis le Théâtre Français.

(SECOND EXTRAIT.)

Nous avons maintenant à rendre compte des vues et des moyens de M. Jullien concernant l'éducation intellectuelle, et il faut convenir que cette partie de théorie était la plus propre à effrayer la pensée. Les difficultés n'y sont pas vulgaires comme dans un traité d'éloquence, de poësie ou de morale. L'éducation intellectuelle doit s'assortir à la nature du climat, au caractère de la sociabilité, à l'esprit des peuples et même à leurs intérêts politiques. Or cet ensemble de rapports si difficiles à déterminer a dû attirer sur la théorie une foule de systèmes. Aussi sommes-nous inondés de livres sur l'éducation. Chacun a prétendu repétrir à son gré la plus noble partie de notre nature. Mais, dans un genre de législation si élevée, peu d'hommes sont en état d'être magistrature, et parmi tous ceux

Digitized by Google

qui, depuis trois siècles, se sont approchés de cette science, quatre seulement (on ne parle pas ici des instituteurs purement littéraires) ont été reconnus comme initiés. Ce sont Bacon, Locke, Rousseau et Condillac.

M. Jullien expose d'abord quelques principes généraux qui indiquent l'objet de son plan.

« L'objet d'une instruction solide qui convient aux » jeunes gens pour lesquels est destiné cet Essai, est de » leur faire parcourir le vaste domaine des connaissances, en les conduisant successivement de l'une » à l'autre, de manière qu'ils ayent une idée générale, » mais juste et précise de chacune d'elles; qu'il les » embrassent toutes dans un système abrégé, pour saisir, » observer et apprécier les nuances et les différences » qui les séparent, les points de contact et les rapports » qui les unissent.... »

« L'éducation intellectuelle a pour objet de former » et de cultiver l'esprit dont nous distinguerons trois » facultés qui doivent être séparément et simultanément exercées, la mémoire, l'imagination, le jugement.

» La mémoire, faculté précieuse qui sert à conserver » les connaissances acquises, se forme par un fréquent » exercice, par une habitude de se rendre compte de » ce qu'on a vu ou appris, par l'usage de soutenir des » examens sur les sciences qu'on étudie. Mais on ne » doit pas perdre de vue, dit l'auteur d'après Condillac, » que les vraies connaissances sont dans la réflexion » qui les acquiert beaucoup plus que la mémoire qui » s'en charge. On sent mieux les choses qu'on est en » état de retrouver que celles dont on ne peut que se » ressouvenir.... C'est à la réflexion à graver les idées » dans la mémoire, et c'est à la mémoire à les retracer » à la réflexion; et plus les idées sont distribuées avec » ordre, plus on peut tirer parti de l'une et l'autre » faculté (1). »

La mémoire dont parlent ici Condillac et l'auteur, n'est point celle des enfans. C'est la mémoire d'un esprit

(1) Condillac, *Cours d'Études*, tome I^er^.

adulte;

Digitized by Google

adulte ; c'est l'action de la pensée en permanence. Ainsi elle fait classe à part parmi ce qu'on appelle communément les trois facultés de l'esprit.

« Les moyens de former l'imagination sont, dit » M. Jullien, une lecture assidue des grands écrivains, » l'habitude de composer et de traduire, et l'étude de la » poësie. C'est par-là qu'on acquiert le talent de donner » un corps et des couleurs à ses idées.

» La logique formera le jugement des élèves.... C'est » par elle que nous comparons différens objets pour » juger des rapports qui existent entre eux, pour dé- » duire les jugemens les uns des autres, et pour les » lier ensemble par une suite continue.... »

Actuellement que les vues générales de la théorie sont établies, nous allons les suivre le plus rapidement qu'il nous sera possible, dans leur application. Nous ne nous dissimulons point qu'en rendant compte d'une partie si importante de l'ouvrage, un critique court, en quelque sorte, la même chance que l'auteur ; car le public est là pour juger sa justice. Il faut donc qu'il s'appuie lui-même sur le doute, et que, rapporteur impartial des moyens dans leur analogie avec les motifs, il appelle l'opinion publique à prononcer sur leurs convenances.

On écartera ici toutes les vues de détail pour ne s'approcher que de celles qui peuvent conduire à de grands résultats.

M. Jullien propose que, dès l'enfance même, un élève apprenne par la conversation une langue étrangère. Cette idée entre dans les moyens de l'enfance dont les facultés toutes passives ne peuvent s'ouvrir aux perspectives que par la mémoire. Ainsi, en mettant l'élève sur la voie d'une syntaxe pratique par le rapprochement de deux idiômes, elle le sauve de l'ennui des abstractions d'une grammaire didactique. Mais l'auteur indique indistinctement le latin, l'anglais ou l'allemand, et ici nous pensons que le latin doit être distingué des deux autres langues. Celles-ci peuvent être apprises par l'usage et pour l'usage, l'allemand sur-tout pour l'usage domestique, car la littérature de ce pays encore trop érudite ou trop triviale, ne se rapproche

Digitized by Google

pas assez de celle du siècle d'Auguste. Le latin doit être appris dans une vue plus élevée. C'est pour y trouver le type de ce goût dont les historiens, les orateurs et les poëtes offrent de si parfaits modèles, et alors si on voulait qu'un enfant apprît cette langue par l'usage, il faudrait qu'il n'entendît qu'un latin aussi pur que celui qu'on parlait dans la maison des frères Etienne.

La plupart des idées de l'auteur ne paraîtront pas d'une exécution facile; mais il en est de ce genre de théorie comme d'une fable dramatique. On ne lui demande pas une vérité absolue, mais une vérité vraisemblable, et Locke et Rousseau eux-mêmes, lorsqu'ils ont écrit sur cette matière, n'ont entendu présenter que l'esprit de la chose. C'est à chaque instituteur à y prendre ce que sa situation lui permet de convertir en moyens positifs.

En effet, si l'instruction d'un élève appelé par sa naissance à des fonctions importantes, n'est point dirigée par un homme habile, si, comme on le voit trop souvent aujourd'hui, l'élève livre son tems à des maîtres divers dont les leçons ne sont point ramenées à un ensemble de vues et à un but principal, alors son esprit dissipé tout entier dans des connaissances éparses, arrivera aux grandes places sans avoir acquis cette habitude et cette vigueur de réflexion qui seules peuvent devenir pour lui des moyens de succès.

On remarque dans l'*Essai général sur l'Education*, que l'auteur sent fortement la nécessité de donner aux élèves un grand fonds de littérature, et cette vue seule doit assurer à sa théorie l'appui du tems. *Les lettres humaines*, disait comme par inspiration le fondateur (2) d'un ordre célèbre, *sont le fondement de toutes les connaissances*; et ce qui prouve que *l'art d'écrire amène nécessairement l'art de penser*, c'est que les siècles philosophiques sont toujours venus à la suite des siècles littéraires. En effet, à quelle autre époque du mouvement des esprits peut le mieux s'appliquer l'observation de Pascal touchant les progrès successifs du genre humain dans les sciences et dans les arts? Le siècle de

(2) Ignace de Loyola.

Digitized by Google

Louis XIV, par une littérature toute brillante d'images et la plus pure de goût, a donc semé, pour le siècle qui l'a suivi, le germe de l'art de penser. La Grande-Bretagne frappée, par nos écrits, du mouvement littéraire, a pris aussi, sous la reine Anne, sa part de l'esprit philosophique qu'on peut appeler la science des grands rapports. Il est vrai qu'aujourd'hui des gens accusent cet esprit philosophique, quoiqu'ils se disent épris de la littérature du beau siècle. Qu'ils nous apprennent donc comment il eût été possible où à quel point il eût été convenable de l'arrêter. Mais cet essor de la pensée était au-dessus de tout moyen de répression, puisque les deux peuples, les plus opposés d'habitudes, de mœurs et d'intérêts, sont devenus simultanément et d'après la même cause, les sommités de l'Europe pensante. On peut même dire que, depuis un siècle, ils ont encore fait, entre eux, plus d'échanges d'idées que d'échanges de commerce. Leur esprit combiné, et dont le goût français a fait une raison parée, s'est constitué l'esprit général de l'Europe. Il a influé sur les arts, sur la politique, sur la sociabilité même, et si on en excepte les écrits que fit naître le siècle d'Alexandre, si on distrait encore ce qui a été écrit sur la morale, on reconnaîtra que les vingt siècles qui, depuis le premier siècle du génie, se sont écoulés sur l'Europe, n'ont pas, à eux tous, laissé autant de monumens de la pensée que le dix-septième et le dix-huitième siècles.

Les langues par lesquelles on peut aller à la solide littérature, ne sauraient donc être trop étudiées, au moins la langue latine, puisque les diverses sciences qu'embrasse aujourd'hui l'instruction publique, laissent si peu de tems pour l'étude des lettres.

Cependant c'est de la langue grecque que dérive une multitude de mots latins et français affectés aux sciences et aux arts. La langue grecque a donné ses locutions et même ses rithmes à la poësie des Romains; enfin une partie de sa syntaxe s'est transportée dans la nôtre. Comment donc reconnaître ce qui lui appartient dans l'une et l'autre langue, si on n'en fait pas une étude spéciale?

Digitized by Google

Observerons-nous encore une autre partie du caractère de la langue grecque dans une prosodie qui parlait si puissamment aux sens, et qui, monument unique dans l'histoire des signes de la pensée, semble avoir commencé la langue même? En effet, en même tems qu'on aperçoit dans les poësies d'Homère les idées d'une civilisation naissante, on y est saisi d'une force et d'une vérité de mélodie auxquelles la poësie d'aucun autre peuple, si on en excepte la poësie de Virgile, n'a jamais pu atteindre. La différence est que cette mélodie est inspirée chez Homère, au lieu que, dans Virgile, elle paraît acquise. Elle n'est donc point une fable cette tradition antique qui a attribué à Linus, à Amphion et à Orphée la formation des sociétés. Les hommes, dans leur simplicité native, ont accepté l'autorité des sons. Par elle ils se sont laissé conduire aux arts, et l'idée morale attachée aujourd'hui au mot *harmonie*, nous est venue de son acception considérée dans ses effets primitifs.

Les peuples de l'Europe ont bien aussi leur poësie; mais le génie n'en a point conçu les élémens; elle n'est qu'une sorte de mécanisme extrait de la poësie ou plutôt de la prose des anciens, comme nos rares ellipses ne sont qu'une translation de leurs ellipses. Le matériel de notre poëtique ne provient donc pas d'une poësie créée. Ce sont des principes et des préceptes établis d'après une poësie convenue. La rime seule nous est propre, triste invention d'une latinité barbare, et dont le charme ne s'explique que par la puissance de l'habitude. Son titre pour exister est qu'elle existe; mais aurait-elle dû intervenir dans une poësie où elle ne peut aider à peindre?

Enfin le caractère spécial de la langue grecque et de la langue latine, l'objet le plus digne de l'attention du philosophe c'est leur puissance métaphysique; c'est leur faculté de se traduire dans chaque modification de nos idées; ce sont leurs suspensions, leurs inversions; ce sont sur-tout leurs ellipses, genre d'abréviation qui accroit l'expression de la pensée en en réduisant les signes. Il est de principe, chez tous les peuples de l'Europe, que, dans la manière de communiquer les

Digitized by Google

idées, l'idée de la substance doit s'émettre la première, ensuite l'idée de l'action que l'idée du mode de l'action doit suivre immédiatement. Tel est l'ordre dans lequel il nous semble que se forment nos idées.

Cependant si cet ordre, dans la conception des idées, nous paraît ordonné par la nature de notre esprit, comment leur disposition s'est-elle trouvée si différente dans la langue des Grecs et des Romains, peuples, comme nous, indigènes de l'Europe, et nos premiers instituteurs dans l'art de penser? Chez eux la représentation des idées se refuse à l'uniformité d'une symétrie grammaticale. La pensée, libre dans son essence, l'est encore dans ses formes comme dans son mouvement; et lorsqu'impétueuse et précipitée, elle se peint dans le discours, elle brise à son gré les mots, ou les déplace ou les supprime. Aussi les particules conjonctives, partie si oisive dans notre langue, ont-elles dans les langues anciennes, une action obligée. Elles y sont un moyen de transition pour les idées, et elles les lient en grande série pour en offrir l'ensemble à l'esprit.

Si le génie des peuples influe sur leurs langues, les langues influent aussi sur le génie des peuples. Les Grecs, obligés de suivre des pensées dont le sens, suspendu dans les périodes de leurs orateurs ou dans les vers de leurs poëtes, n'était souvent développé qu'à la fin d'une phrase très-longue, ont dû acquérir une habitude de contention d'esprit, qui, malgré l'extrême mobilité de leur imagination, les a rendus propres à rassembler un grand nombre d'idées, et à les comparer. Aussi aucun peuple n'a été aussi loin dans la haute métaphysique, dans l'art de l'analyse. La poésie, l'éloquence, les beaux-arts, la morale, la politique, la législation, tout, chez eux, a été envisagé dans les plus grands rapports.

Les Romains, quoiqu'également préparés par le caractère de leur langue à une grande étendue de compréhension, n'ont pas porté, comme les Grecs, leur génie dans les beaux-arts et dans les sciences. Ils ont bien cultivé et raisonné l'éloquence, parce que, se liant, dans les républiques, aux plus grands intérêts, elle y est un élément de gloire, et un moyen de puissance. Mais, entraînés à la guerre et à la politique par leur consti-

Digitized by Google

tution sociale même, ils ont dû y appliquer toutes les forces de leur esprit; et leur force morale s'en est accrue.

Tu regere imperio populos, romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem....

Qu'eût donc été la puissance intellectuelle des Français, réduits à leur idiôme tel qu'il était sorti d'un ordre social, destitué d'arts, et fondé par l'épée? Sans doute il aurait encore toute sa grossiéreté première, si la langue grecque, et sur-tout la langue latine ne fussent venu l'émonder. En versant sur lui une partie de leur esprit et de leurs formes, elles y ont créé une langue oratoire et une langue poétique. Il faut ici le reconnaître : l'étude de ces deux langues a fait une révolution dans le mode de conception de nos idées. Elle nous a comme donné une faculté supplémentaire pour aller à la pensée. Nous parlons bien en français pour la vie domestique, mais nous savons aussi penser en latin pour les grandes situations; et cette langue, frappée au coin de la nôtre par nos grands écrivains, est comme la langue sacrée, avec laquelle nous nous sommes fait entendre de l'Europe. Pour preuve de cette vérité, nous allons citer au hasard, et tels qu'ils nous reviennent à la mémoire, quelques fragmens de nos écrivains.

Donc un nouveau labeur à tes armes s'appreste. MALHERBE.

Ce début abruptif est latin; et quoiqu'il paraisse vieilli dans le poëte français, il est encore beau.

Beaux et grands bâtimens d'éternelle structure,
Superbes de matière et d'ouvrages divers. *Ibid.*

Locution grecque. *Dives pictaï vestis et auri.*

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous? LA FONTAINE.

Locution purement latine. *Ut quid curis inanibus vitam onerás?*

Quittez le long espoir et les vastes pensées. *Ibid.*

Spem longam reseces, a dit Horace, avec encore plus d'énergie.

On se rue en cuisine: expression latine que Lafontaine présente dans un sens plaisant, quoique, chez les latins, elle s'attache presque toujours à un mouvement passionné.

Digitized by Google

Je puis enfin *compter l'aurore*
Plus d'une fois *sur vos tombeaux.* *Ibid.*

L'aurore d'un beau jour semble être le commencement de la vie, et c'est un octogénaire qui la recueille sur les tombeaux de trois jeunes gens. Combien ces rapprochemens sont profonds et touchans! C'est bien là la haute poésie, mais Lafontaine nous aurait dit qu'il l'a trouvée chez les anciens.

Qu'on ouvre Boileau, on y verra le plus grand répertoire de locutions grecques et latines.

Il fallut s'arrêter, et la *rame inutile*
Fatigua vainement une mer immobile. RACINE.

C'est mieux que Virgile, mais pourtant c'est de Virgile.

Et in lento luctantur marmore tonsæ.

Ariane ma sœur! *de quel amour blessée*
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

Quali perdita amore
Occubuit!

Cette locution, de la manière dont Racine l'a employée, est vraiment une richesse pour la langue. Personne, avant lui, n'avait donné un grand mouvement à une phrase par ce qu'on appelle le *génitif* d'un *que relatif*; et personne aussi n'a autant accru notre langue du domaine de la langue latine.

Quel est ce glaive enfin qui *marche* devant eux?
Ensis *obambulat.* — Late *vagatur* Ensis.

L'alarme se promène
De toutes parts. LA FONTAINE.

Et tout l'or de David, *s'il est vrai qu'en effet*
Vous gardiez de David quelque trésor secret,
Et tout ce que des mains de cette reine avare
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. RACINE.

La construction, le mouvement de la phrase, la position de la phrase incidente, le verbe rejeté à la fin, tout cela est vraiment de la poésie latine.

Il *fut* des Juifs, il *fut* une insolente race. *Ibid.*
Fuimus Troes, *fuit* Ilium. VIRGILE.

Profanes amateurs de fictions frivoles
Dont l'*oreille s'ennuie* au son de mes paroles. RACINE.

Digitized by Google

S'*ennuie* est un terme vulgaire, même en prose; mais par l'acception que Racine en exprime, c'est une locution inspirée. La grande habitude de Racine avec la langue grecque, l'avait naturalisé avec les Grecs. Il pensait, il sentait avec eux; et comme la mélodie de leur langue avait ouvert leur ame à toutes les séductions de la musique, comme une corde ajoutée à la lyre avait même paru au législateur une puissance dangereuse, l'oreille est ici, dans la pensée du poëte contemporain, un être moral qui a ses passions, ses goûts, ses répugnances.

Phèdre, en dénonçant Hypolite à Vénus, avait déjà dit :

Ton nom semble offenser ses *superbes oreilles.*

Ainsi, Cicéron que Racine a si bien connu, et qui dans Athènes et dans Rome même, s'était composé de l'esprit des Grecs, avait préparé ces métaphores pour Racine, lorsqu'il a dit : *aurium sensus fastidiosissimus.* . . . . . Graves sententiæ inconditis verbis elatæ *offendunt* aures quarum *judicium superbissimum.*

Ma famille vengée et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troye,
Les exploits de son père, effacés par les siens,
Ses feux, que je croyais plus ardens que les miens,
Mon cœur... toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie. RACINE.

On avoue que cette représentation de la famille de Ménélas, des Grecs et de leurs vaisseaux, des exploits de Pyrrhus et de ses feux, du cœur d'Hermione et de Cléone applaudissant à son amour, tous, indistinctement pris à partie du malheur d'Hermione séduite et trahie, oui, on reconnaît avec transport que cette rapidité de mouvemens, que cette impétuosité de délire appartiennent à Racine seul; mais les Grecs et les Latins lui ont fourni la magie des deux derniers vers; c'est chez eux que la passion parle par les mots qu'elle supprime, et qu'elle se déploie toute entière dans des fractions de pensées. Quel idiôme de l'Europe a la puissance de cette syntaxe brisée? On en surprend bien quelques exemples dans la langue italienne, mais elle en a reçu le type des Latins.

Digitized by Google

Je t'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait fidèle? *Ibid.*
Te amavi infidum. Quid? si fidelis.

Hermione, opprimée par un sentiment composé de tant de sentimens, ne peut ici parler que pour elle; son ame est éparse dans quelques mots brusquement jetés. Les Grecs et les Latins ont seuls la langue de ces grands désordres : ce sont des mots isolés, des monosyllabes et des accens (3).

Déjà prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces. FLÉCHIER.

Inversion latine :

Et le cœur tout fumant de passions mal éteintes, vos approchez de la table sacrée ! MASSILLON.

Métaphore latine,

---

(3) Cet extrait était fait il y a plus de deux mois, lorsque, quelques jours avant l'impression, l'auteur a lu, pour la première fois, le Commentaire de Laharpe sur Racine, dans lequel se trouvent à peu près les mêmes réflexions sur ces deux morceaux du rôle d'Hermione, ainsi que la traduction latine du vers :

Je t'aimais, inconstant, etc.
Te amavi infidum, quid, fidelem ?

Ces idées se présentent si naturellement à l'esprit, qu'il n'y a pas eu grand mérite à se rencontrer avec le commentateur, quelque excellent littérateur qu'il ait été; et, si on veut parcourir une dissertation sur Phèdre, que l'auteur de cet extrait a insérée dans le Mercure du 16 avril dernier, époque où le Commentaire n'avait pas encore paru, on y trouvera non-seulement la substance des réflexions consignées par Laharpe, dans la préface qu'il a mise à la tête de la tragédie de Phèdre, mais encore des remarques sur des beautés du premier ordre, qui lui ont échappé. Aussi y a-t-il encore beaucoup à glaner après lui, sur-tout dans Phèdre et dans Britannicus.

Au reste, ce qui paraît fort extraordinaire, la traduction latine de Laharpe n'est pas conforme aux règles de la syntaxe. Pour que *fidelem* fût régi par *amavi*, il faudrait qu'au lieu de *quid*, il y eût *quantò magis*, ou un autre adverbe équivalent qui supposât un mouvement interjectif d'exclamation. Mais *quid* nécessitant un point d'interrogation, la phrase se trouve rompue, et l'action d'*amavi* cesse. Alors il faut *si fidelis*.

L'ellipse est ici dans la phrase *quid* où *fecissem* est supprimé, comme *fuisses* est sous-entendu dans le membre de phrase *si fidelis ?*

Digitized by Google

Montesquieu, en représentant le berger Pâris devant les trois déesses qui disputaient le prix de la beauté, dit : Ses regards *errèrent et moururent*, et cela est vraiment poëtique à la manière de Virgile :

Oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem.
Victorem que ferant *morientia lumina* Turnum. VIRGILE.
Et mes *derniers regards* ont vu fuir les Romains. RACINE

Ce vers est beau ; mais le vers de Virgile, dans la situation où il le place, exprime davantage. Il peint le poids de la défaite sur l'ame d'un guerrier mourant.

Ce même vers a sans doute inspiré ce vers admirablement atroce où Polinice vainqueur d'Etéocle, lui dit ;

Et pour mourir avec plus de regret
Traître, songe *en mourant*, que tu meurs mon sujet.

GERBOUX.

(*La suite au numéro prochain.*)

VOYAGES A PÉKIN, MANILLE ET A L'ISLE DE FRANCE ; faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801 : par M. DE GUIGNES, résident de France à la Chine, attaché au ministère des relations extérieures; correspondant de la première et de la troisième classe de l'Institut. — Chez *Treuttel* et *Würtz*, libraire, rue de Lille, N° 17.

La Chine est de tous les pays, celui dont les historiens et les voyageurs ont le plus diversement parlé. Sa religion, ses lois, ses mœurs, sa politique ont été successivement l'objet des assertions les plus contradictoires ; et si quelqu'un s'avisait de rassembler séparément tout ce que l'on a écrit pour et contre cette nation, il en résulterait un ouvrage qui donnerait l'idée de deux peuples aussi étrangers l'un à l'autre, que les Français le sont aux Arabes ou aux Samoyèdes. Dans cette divergence d'opinions, les historiens étaient cependant restés d'accord sur deux points ; la haute antiquité, et l'extrême population de la Chine : M. de

Digitized by Google

Guignes, auquel un séjour de dix-sept ans dans ces contrées, a sans doute acquis le droit d'avoir un avis sur ces questions importantes, réfute l'une et l'autre, avec d'autant plus d'avantage, que, versé dans l'étude de la langue chinoise, il se fait une autorité des historiens de cette nation. Je me permettrai cependant de peser ses preuves, et d'examiner si dans cette partie de son ouvrage, M. de Guignes, n'a pas cédé un peu légèrement au désir de manifester une opinion indépendante.

Le voyage à Pékin est divisé en trois parties; dans la première, l'auteur donne un précis de l'histoire *ancienne* de la Chine, à laquelle il aurait pu se dispenser de conserver cette épithète, puisqu'il essaye d'y prouver que la fondation de ce vaste empire, date seulement de la conquête des Tartars-Mogols, l'an 1279 de l'ère chrétienne.

La seconde partie a pour objet le voyage de M. de Guignes, à Pékin, et son retour à Kanton. La troisième, et la plus intéressante à tous égards, offre le recueil des observations qu'il a faites sur la nation chinoise pendant sa longue résidence.

Le tableau de l'histoire ancienne de la Chine, est précédé d'une table chronologique des empereurs, avec les caractères chinois qui expriment le nom de chacun d'eux. Cette table se compose de vingt-deux dynasties, lesquelles donnent une suite non interrompue de trois cent six empereurs. En admettant comme prouvé, que le seul fait de leur existence, (qu'il serait d'autant moins raisonnable de contester, que dans cette liste ne sont pas compris les neuf premiers empereurs, depuis *Fo-Hy*, regardé comme le fondateur de l'empire, jusqu'à *Yu*, fondateur de la première dynastie); il suffit d'une simple règle d'arithmétique pour établir d'une manière incontestable la prodigieuse antiquité de cette nation. Newton, après avoir composé une année commune des années qu'ont régné les rois des différens pays, réduit chaque règne à 22 ans; il résulterait de l'application de cette règle, que les trois cent six empereurs chinois embrasseraient dans la totalité de leurs règnes, un espace de 6732 ans, et que les his-

Digitized by Google

toriens qui le réduisent à 5000, sont loin de pouvoir être taxés d'exagération.

Les contradictions nombreuses que M. de Guignes a observées dans les historiens des premiers âges de cette monarchie ne me semblent pas suffisamment motiver le parti qu'il prend de rejeter les faits sur lesquels ces mêmes historiens s'accordent. Sans doute, le berceau de cet empire, comme celui de tous les peuples de la terre, est environné de nuages; des fables ridicules y dénaturent les hommes et les événemens; mais de ce qu'il est certain qu'*Iao n'avait pas dix pieds de haut à l'âge de 15 ans*; qu'à 13, il n'est guère probable *qu'il aidât l'empereur Ty-tchy à gouverner ses Etats*, faut-il en conclure, contre l'unanimité des témoignages et des preuves historiques, qu'il n'occupait pas le trône 2357 ans avant l'ère chrétienne? J'aimerais autant qu'on révoquât en doute l'époque où régnait Clovis, parce qu'il est permis de douter qu'un pigeon ait apporté du ciel la sainte ampoule qui servit à son baptême.

Après avoir cité le texte du Chouking (1) où il est dit que ce même empereur Iao, apprit à ses sujets à labourer la terre, M. de Guignes ajoute: « Si les Chinois, à cette époque, étaient tels qu'on les représente, s'il fallait leur enseigner les premiers devoirs de la société, ont-ils pu être capables de faire, plusieurs années auparavant, des observations astronomiques et avoir acquis une connaissance aussi précise de la durée de l'année? » On pourrait, je crois, répondre que la question n'est pas de savoir si les Chinois, dans ces tems reculés, étaient d'habiles astronomes, mais s'ils existaient en corps de nation, ce qui paraît suffisamment démontré par les seules qualifications de prince et de sujet qu'emploie l'ancien historien chinois, dont M. de Guignes cite et commente l'ouvrage. Mais en laissant toute sa force à l'objection qu'il élève, je ne pense pas qu'elle puisse être de quelque poids, dans l'examen qui nous occupe: car, sans avoir recours à l'autorité de Platon, qui fait hommage à un barbare de la Syrie des premières observations astro-

(1) Histoire ancienne des Chinois, attribuée à un Empereur de la seconde dynastie, et revue par Confucius.

Digitized by Google

nomiques, on peut s'en tenir aux preuves historiques, rassemblées par l'abbé Renaudot, dans son mémoire sur l'origine de la sphère (2), où il prouve que l'astronomie a pris naissance parmi les pasteurs chaldéens, à une époque où la civilisation de ce peuple se bornait à l'art d'élever et de conduire des troupeaux : il n'y a donc rien d'invraisemblable à supposer que les Chinois, au tems d'Iao, fort ignorans encore des premiers devoirs de la société, avaient déjà des notions assez étendues du mouvement des corps célestes.

M. de Guignes me semble tirer une conséquence également forcée des répétitions des mêmes circonstances, dans la conduite des hommes, qui, à cette première époque, se succédaient au trône et dans les premières charges de l'état. « A la mort d'Iao, dit-il, Chun se retire; après celle de » Chun, Yu se conduit de même, pour fuir l'un et l'autre » le fils de leur prédécesseur.» Je ne vois pas ce qu'on peut induire contre la vérité de ces faits, de leur similitude. L'histoire des empereurs romains se réduit, pour la plus grande partie d'entre eux, à ces mots : tel empereur est proclamé par les prétoriens; dans une province éloignée il s'élève un compétiteur à l'empire, les légions se déclarent pour lui et la milice prétorienne massacre elle-même celui qu'elle avait porté au trône. Cette répétition des mêmes événemens me semble, au contraire, le garant de leur authenticité : quand on veut supposer des faits, il n'en coûte pas davantage d'en varier les circonstances.

Les passages du Chouking, au moyen desquels M. de Guignes prouve que la province de Chen-sy, sous le règne de Vou-Vang, 1122 ans avant l'ère chrétienne, n'était point encore civilisée; que la Chine était alors partagée en petits états dont les chefs se faisaient entre eux une guerre continuelle, ne déposent, en aucune manière, contre la puissance de l'empire à cette époque et encore moins contre son existence. La France est, sans contredit, l'un des plus florissans royaumes du monde, et l'on y trouve cependant telle province, où

(2) Recueil des mémoires de l'Académie des Sciences et de celle des Belles-Lettres.

Digitized by Google

la civilisation n'est guère plus avancée qu'elle ne l'était dans le Chen-sy du tems de l'empereur Vou-Vang. L'Allemagne, il y a dix ans, était divisée en petits Etats, gouvernés par autant de souverains, et n'en formait pas moins un puissant empire.

Je ne pousserai pas plus loin cette dissertation sur l'antiquité des Chinois, dont la preuve me semble écrite à chaque page du livre même dont M. de Guignes nous fournit de si intéressans extraits.

Le voyage de Kanton à Pékin, n'est, à proprement parler, qu'un itinéraire; mais l'auteur écrit sur les lieux, il parle des choses qu'il voit, il n'ajoute aucun ornement étranger aux objets qu'il décrit, et dans ce récit, tout simple qu'il est, le lecteur prendra une idée plus juste, plus entière de la Chine et de ses habitans, que dans ces relations de cabinet où l'imagination et l'esprit brillent presque toujours aux dépens de la vérité. Une observation qui se présente d'elle-même en achevant ce long voyage, entrepris par M. de Guignes, à la suite de l'ambassade hollandaise; c'est que les nations européennes peuvent se dipenser désormais de tenter une entreprise dans laquelle ont échoué le lord Macartney et M. Titzing (5), doués, tous les deux, à un degré peu commun, des talens, des qualités et des moyens qui pouvaient en assurer le succès.

Le voyage à Pékin est terminé par une lettre de l'empereur de la Chine, que le lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux.

Lettre de l'Empereur de la Chine au Stathouder.

« Depuis soixante ans que j'ai reçu du Ciel cet empire, je l'ai si bien gouverné, soit en donnant des marques de ma munificence, soit en imprimant la terreur de mon nom, que la paix et le bonheur règnent partout, et que les mœurs des nations voisines se sont améliorées. Ce royaume et les autres ne forment, à mes yeux, qu'une

(5) J'ai connu M. Tilzing à Chiusura, comptoir hollandais sur le Gange, dont il était gouverneur en 1788. Peu d'hommes en Europe possèdent autant de connaissances acquises sur le commerce, la politique et les gouvernemens de l'Asie. (*Note de l'auteur de l'article.*)

Digitized by Google

seule famille ; je regarde les grands et le peuple comme s'ils n'étaient qu'une seule personne; aussi tous les princes ont-ils envoyé tour à tour par terre et par mer des ambassadeurs pour me féliciter : il est vrai que je mets tous mes soins à bien gouverner, que la sincérité de ceux qui viennent m'admirer me plaît, et que je me réjouis avec tous mes voisins du bonheur que le Ciel nous accorde.

» J'approuve votre gouvernement, de ce que malgré la distance qui le sépare de la Chine, il m'a envoyé des lettres et des présens ; et sensible à votre attention, à votre vénération pour moi, et aux louanges que vous me donnez, et qui sont vraies, j'en conclus que ma manière d'agir vous plaît.

» Depuis ce grand nombre d'années que les étrangers fréquentent le port de Kanton, je les ai toujours bien traités; c'est ce qui a engagé les Portugais, les Italiens, les Anglais, et quelques autres à m'offrir des choses précieuses. En reconnaissance, je les chéris tous; en un mot, j'agis sans partialité, et quoique les présens qu'on me fait soient peu de chose, vous n'ignorez pas que mon usage est de rendre le centuple.

» Vous aviez recommandé de vous prévenir des époques les plus heureuses de mon règne, pour que vous puissiez m'en féliciter; mais votre compagnie n'ayant pas la possibilité, vu la distance, de vous avertir de l'approche de ma soixantième année, et pouvant d'ailleurs suppléer à la pensée de son souverain, elle m'a envoyé un ambassadeur pour me faire des félicitations et me présenter ses devoirs pour elle et pour son prince; c'est pourquoi j'ai reçu son envoyé comme s'il eût été expédié directement par vous, ne doutant pas de ses sentimens et des vôtres; j'ai ordonné à mes grands de l'introduire à l'audience et de lui donner des fêtes.

» Je lui ai permis de visiter mes palais et mes jardins de Yuen-Miug-Yuen; enfin j'ai fait ensorte qu'en éprouvant les marques de ma bienveillance, il pût jouir, avec moi, du bonheur et de la paix qui existent dans cet empire.

J'ai donné en outre des choses précieuses, non-seulement à votre ambassadeur, mais aux personnes de sa

Digitized by Google

suite, en ajoutant même, contre l'usage, différens objets, ainsi qu'on peut le voir par la liste des présens.

» J'ai ordonné à votre envoyé de vous offrir, de ma part, des soieries, des vases antiques et d'autres choses de prix.

» Prince, recevez mes présens; conservez un éternel souvenir de mes bienfaits, et touché de ce que je fais pour vous, appliquez vous à gouverner votre peuple avec soin et avec justice. C'est ce que je vous recommande fortement. »

M. de Guignes et ses compagnons de voyage ont pu rire (comme il le dit lui-même), du style orgueilleux de cette lettre; mais on y doit aussi remarquer, au milieu de quelques formules extravagantes ou puériles, le langage d'un souverain qui connaît et remplit ses devoirs. Dans quel prince, d'ailleurs, l'orgueil aurait-il autant d'excuses? l'empereur de la Chine gouverne le plus vaste et le plus ancien Empire du monde; il commande a cent cinquante millions d'hommes dont il est adoré; il trouve dans ses propres Etats tous les élémens de sa grandeur et de sa puissance; tous les rois de l'Asie et la plupart de ceux de l'Europe, briguent, dans la personne de leurs ambassadeurs, l'honneur de se prosterner devant son trône; et s'il est assez sage pour n'être pas dupe de ces hommages intéressés, on peut lui pardonner d'être assez faible pour en tirer vanité.

On ne saurait donner trop d'éloges à la dernière partie de l'ouvrage de M. de Guignes, où se trouve la peinture la plus complète et la plus fidèle du gouvernement, des mœurs, des usages, du commerce et de l'industrie du peuple chinois. On y reconnaît partout l'écrivain véridique, l'observateur judicieux qui, pour avoir avancé quelques idées systématiques, sur l'origine de cette nation, ne s'en croit pas moins obligé de rapporter avec exactitude les faits qui paraissent le plus évidemment contredire l'opinion qu'il adopte. C'est ainsi qu'après avoir combattu, par des raisonnemens, l'antiquité de la Chine et son excessive population, M. de Guignes ne balance pas à faire connaître des institutions, des lois, des monumens, qui attestent l'une

Digitized by Google

l'une et l'autre. Pour n'en citer qu'un exemple, les distinctions accordées en Chine aux filles restées vierges jusqu'à l'âge de quarante ans; ces monumens publics élevés de toutes parts, en l'honneur des veuves qui renoncent volontairement au droit de contracter un second mariage, (sans parler de l'exposition des enfans dont on a selon lui beaucoup exagéré le nombre) ne déposent-ils pas en faveur d'une surabondance de population que les institutions politiques cherchent à restreindre?

Parmi ces institutions il en est plusieurs que les nations les plus civilisées de l'Europe doivent envier aux Chinois: telle est, entre beaucoup d'autres, cette espèce de confrairie des différens corps de métiers, dont chaque individu contribue annuellement d'une certaine somme, pour former une caisse commune, destinée au soulagement des ouvriers sans travail, ou de ceux qui ont atteint la vieillesse sans avoir pu se ménager des ressources pour achever leur carrière.

J'étendrais cet article bien au-delà des bornes où je dois me renfermer, pour peu que je m'abandonnasse au plaisir d'indiquer à mes lecteurs tout ce que cette partie du voyage de M. de Guignes renferme de recherches curieuses et d'observations du plus grand intérêt. Mais si l'avantage, que je partage avec un très-petit nombre de personnes, d'avoir vérifié par mes yeux une partie des faits qu'il rapporte, d'avoir parcouru quelques portions des lieux qu'il décrit, peut me donner quelque confiance dans mon propre jugement, je ne craindrai pas d'affirmer que de toutes les relations publiées jusqu'ici sur ces contrées lointaines, celle de M. de Guignes est la plus propre à faire connaître et apprécier *l'état actuel* physique et moral de la Chine et de ses habitans.

L'atlas, joint à cet ouvrage, lui donne encore un nouveau prix. Les 93 gravures qu'il renferme, et dont les dessins ont été pris sur les lieux, par M. de Guignes lui-même, ne laissent rien à désirer pour la grâce de la composition et la vérité des détails. L'exécution fait honneur au burin de M. Deseve. Annoncer que cet ouvrage sort des presses impériales, c'est faire l'éloge de la partie typographique: on peut y relever cependant quelques incorrections, principalement dans les noms

Digitized by Google

propres, dont l'orthographe varie quelquefois d'une page à l'autre.

Dans la Préface, qu'il met en tête de son voyage, M. de Guignes déclare modestement « que son intention n'était » pas de le publier, et qu'il n'eût pas eu cette présomp- » tion si des ordres supérieurs et les sollicitations de » quelques amis ne l'eussent déterminé à changer d'avis.»

Dans ce cas, on doit de vifs remercîmens à l'autorité et aux amis de l'auteur, dont les conseils ont enrichi l'histoire des voyages d'un ouvrage qui ne peut manquer d'y obtenir un rang très-distingué. JOUY.

FABLIAUX ET CONTES DES POÈTES FRANÇAIS DES XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e ET XV^e SIÈCLES, tirés des meilleurs auteurs; publiés par BARBAZAN. *Nouvelle édition*, augmentée et revue sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale, par M. MÉON, employé aux manuscrits de la même Bibliothèque. — Quatre vol. in-8°, avec une gravure à chaque volume. — A Paris, chez *Warée*, oncle, quai des Augustins, N° 13. (De l'imprimerie de Crapelet.)

VERS le millieu du dernier siècle, quelques français d'un rang distingué s'étaient passionnés pour notre ancienne langue, et pour ses premières productions. Le duc de la Vallière avait formé une riche bibliothèque, dont cette sorte de curiosités nationales composait la plus intéressante partie. Le marquis de Paulmy en hérita et l'accrut (1). Il fit plus, il commença à en faire circuler les richesses. Le comte de Tressan, homme du monde et à peu près homme de lettres, entra dans cette ligue française, et revêtit plusieurs de nos plus vieux romans des grâces de son esprit et de son style.

Pendant ce tems-là, M. de Sainte-Palaye, plus érudit et plus laborieux, recherchait dans les grandes bibliothèques de France et d'Italie, les poësies de nos premiers rimeurs, et celles des Troubadours provençaux, dont

(1) On sait qu'elle fut acquise à sa mort par le comte d'Artois, et qu'elle est maintenant déposée à l'Arsenal.

Digitized by Google

la réunion déjà très-ancienne de leur patrie à la France, nous a comme approprié la gloire : avec des soins infinis, une patience à toute épreuve, et de grandes dépenses, il forma d'immenses recueils et promit d'en faire jouir le public.

La mort dans ce projet l'a seule interrompu.

Enfin M. de Barbazan publia d'abord, en 1736, un recueil d'anciens *Fabliaux* dont il éclaircit, par un glossaire abrégé, les expressions les plus surannées; ensuite un petit poëme connu de nos antiquaires sous le titre d'*Ordene de Chevalerie*, suivi de *Contes anciens*, tirés de nos vieux manuscrits; puis une espèce de poëme moral tiré des mêmes sources, intitulé : *le Castoiement*, ou Instruction d'un père à son fils, accompagné de quelques autres poësies du même genre et du même tems.

Cette petite collection, quoique peu lue, manquait depuis long-tems dans la librairie. Ce sont de ces livres dont toutes les bibliothèques se pourvoient lorsqu'ils paraissent, mais qui en sortent peu. Les *Fabliaux et Contes français des douzième et treizième siècles*, publiés en 1779, par l'estimable Legrand Daussi (2), tirés des mêmes manuscrits, eurent plus de publicité, plus de cours, et firent plus généralement connaître les inventions de nos vieux conteurs; mais les inventions seulement et ce qu'il pouvait y avoir d'agréable et d'ingénieux dans leurs fictions et leurs récits, l'auteur du Recueil s'étant borné à les traduire par extraits.

C'était assez pour donner une idée de notre ancienne littérature, mais non de notre ancien langage, de cette langue romane, dans laquelle se fondirent, avec le latin corrompu, les débris des langues celtique et tudesque; amalgame impur et grossier, mais d'où est enfin sorti le français, comme sort du creuset, après une longue mixtion, le produit pur et brillant que cherchait l'habile chimiste.

Quelques hommes studieux ont entrepris de réveiller

(2) Trois vol. in-8°, qui furent suivis en 1787 d'un 4e, contenant les *Contes dévots*, *Fables* et *Romans anciens*.

Digitized by Google

notre curiosité pour cette langue, maternelle à l'égard de la nôtre, quoiqu'elle ne fût rien moins qu'originale. M. Roquefort en donna l'an passé un *glossaire*, dont nous avons rendu compte (3), et qui était devenu nécessaire pour l'intelligence de nos vieux auteurs. Dans le même tems, M. *Méon*, préparait chez le même libraire, une réimpression des Fabliaux, Contes et autres Poësies déjà publiés par Barbazan, revue avec soin sur les manuscrits originaux considérablement augmentée. M. Roquefort en parla à la fin de sa préface, comme d'un ouvrage qui paraissait dès lors; quels que soient les motifs qui en ont retardé la publication, elle n'eut lieu que plusieurs mois après; et c'est cette collection en quatre volumes in-8°, très-bien imprimés, que nous annonçons aujourd'hui.

Jetons d'abord un coup-d'œil sur le travail de l'éditeur. Louable sous plusieurs rapports, il ne remplit point sous beaucoup d'autres, l'attente des amateurs. 1° L'usage constant en pareil cas, est qu'un éditeur commence par annoncer dans un avis ou dans une préface son dessein, l'objet qu'il se propose, et ce qu'il a fait pour le remplir. On est surpris en ouvrant le premier de ces quatre volumes, qui portent le titre général de Fabliaux, de trouver d'abord l'épître dédicatoire que Barbazan adressa au savant abbé Sallier, en tête de l'*Ordene de chevalerie*, puis, sous le titre, d'*avertissement qu'il faut nécessairement lire*, une explication du même Barbazan, qui n'avait guère d'utilité que pour la première édition, et qu'il est peu *nécessaire* de lire aujourd'hui. Enfin, un *avis du nouvel éditeur*, se trouve resséré entre cet *avertissement* et une longue dissertation sur l'origine de la langue française, qui est aussi de Barbazan. Dans cet avis, le nouvel éditeur ne dit rien du fond de son entreprise, rien de celle de Barbazan, de ce qu'elle avait de bon et d'utile, de ce qu'elle avait de défectueux, et de ce qui l'a engagé à la reproduire et à l'étendre. Il ne parle que du soin matériel qu'il a pris, pour la grande correction du texte, de consulter de nouveau les manuscrits, d'en

(3) Mercure du 27 août et du 10 septembre 1808.

Digitized by Google

comparer plusieurs ensemble, et d'en tirer, outre des leçons meilleures, un grand nombre de pièces nouvelles.

2°. Cet avis ne parle que des *Fabliaux*, et ne nomme seulement pas l'*Ordene de chevalerie*, en tête duquel il est immédiatement placé. Ceci suffit pour faire apercevoir le défaut d'ordre qui règne dans la distribution des différentes parties de ce recueil; il en résulte une confusion très-incommode pour le lecteur. Il était essentiel de conserver l'ordre qu'avait observé Barbazan: les *Fabliaux* devaient marcher les premiers, puis l'*Ordene de chevalerie*, et enfin le *Castoiement*. Les dissertations et les préfaces qui précèdent chacune de ces parties, faisaient sur tout une loi de ne les pas changer de place. On en jugera par quelques exemples.

On lit dans la préface de Barbazan, qui est en tête des *Fabliaux* proprement dits, et qui commence ici le troisième volume: « j'avais eu dessein de donner à la tête de ce recueil, une dissertation sur l'origine de notre langue et sur ses révolutions; mais comme cette matière serait d'une trop longue discussion, je la réserve pour le *Nouveau trésor de Borel*, que je donnerai incessamment au public. » On sait que ce *Nouveau trésor* n'a jamais paru; mais Barbazan publia deux ans après l'*Ordene de chevalerie*, qu'il fit précéder de cette dissertation sur l'origine de notre langue; et c'est cette même dissertation, placée ici dans le premier volume, qui est annoncée dans le troisième, comme devant paraître bientôt.

La préface de Barbazan, qui est en tête du second volume, commence par ces mots: « l'accueil que l'on a fait aux Fabliaux, ect. », et les Fabliaux ne sont que dans le troisième.

La première de ces deux préfaces, offre une distraction singulière de l'éditeur, ou plutôt sans doute, du libraire. On a vu que c'est le même à qui nous devons le Glossaire de M. Roquefort. Comme ces deux entreprises doivent s'aider mutuellement, aucune occasion n'est perdue dans le recueil des Fabliaux, de parler et de reparler du Glossaire. Voici donc ce qu'on fait dire (en 1756) à Barbazan dans sa préface. » On espère que ce recueil de Fabliaux que l'on donne au public, fera

Digitized by Google

tomber ce préjugé (qui faisait regarder ces poësies comme indignes d'être tirées de la poussière des bibliothèques), que les glossaires qu'on y joint, *et celui que vient de publier* (en 1808), *M. J. B. B. Roquefort, en deux forts volumes in*-8° ; donneront quelques facilité de les entendre, etc. » Cette interpolation n'est-elle pas ingénieusement imaginée?

3°. En réimprimant les différens morceaux de philologie que Barbazan avait successivement publiés, il fallait au moins les accompagner d'observations et de notes, qui en rectifiassent les erreurs aujourd'hui fort discréditées. C'est cet auteur, qui après avoir bien voulu accorder dans une de ses dissertations (4), que les Celtes et les anciens Gaulois avaient pour leur usage, une langue particulière, s'est dans une autre (5), servi le premier de cette expression ; *la prétendue langue celtique.* Il ne veut pas absolument qu'il se soit rien conservé de cette langue dans celles qui se sont formées chez les descendans des Celtes ou Gaulois ; tout y est venu du latin ; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que *la basse latinité s'est elle-même formée de notre langue française ou romance dérivée du latin* (6). Il fallait donc rectifier dans des notes, ces assertions, ainsi que plusieurs autres, et ne pas réimprimer comme évidentes et convenues, des choses non-seulement refutées depuis, mais qui l'étaient par avance dans de savans ouvrages, entr'autre dans l'*Histoire des Celtes* (7), que Barbazan ne peut guère avoir ignorée, quoiqu'il n'en parle pas. Il fallait ne le pas laisser rejeter sans raison des origines évidentes pour y en substituer de contestées, et quelquefois même de ridicules. Il fallait enfin s'être fait soi-même un système, peut-être intermédiaire entre l'opinion, qui porte trop loin l'influence celtique dans la formation des langues moder-

(4) Dissertation sur l'origine de la langue française.

(5) Dissertation sur la langue des Suisses.

(6) Dissertation sur l'origine de la langue française, Tome I^er^ de cette édition, page 27.

(7) De Simon Pelloutier, elle avait paru en 1740, et Barbazan en vait vingt ans après.

Digitized by Google

nes, et celle, qui la nie absolument; et réduire dans de justes bornes les exagérations négatives de Barbazan. Tout cela exigeait des connaissances, et un esprit de critique, qui ne semble pas être le partage de l'éditeur, mais dont il a pu croire qu'une grande habitude des manuscrits, une extrême habileté à les déchiffrer, et une patience infatigable à les conférer et à les copier, pouvaient tenir lieu dans une tâche de cette nature.

Ce qui est certain, c'est qu'il y a fait preuve de toutes ces qualités; rares sans doute, et qui suffisent pour nous garantir qu'en redonnant les pièces déjà publiées, il en a fait disparaître, comme il s'y est engagé (8), les fautes de tout genre qui étaient échappées au premier éditeur, et que dans les morceaux qu'il met au jour pour la première fois, il a su éviter des fautes pareilles, et nous donner, dans toute leur pureté, ces productions du génie de nos pères.

Je n'ai point dissimulé précédemment (9) le peu d'utilité dont je crois que la connaissance de la plupart de ces productions peut-être, pour nous, considérée du côté de l'ornement et des jouissances de l'esprit. En augmentant la masse de ce que nous possédions déjà de ces informes essais de notre poésie, M. Méon n'a fait que me confirmer dans cette opinion. Plus on fait remonter haut le tems où l'on commença de rimer en France, plus on me prouve que depuis le onzième siècle jusqu'au seizième on rima de cette manière, plus aussi l'on me rend frappante, et presque honteuse, une si longue enfance. Quelles en purent être les causes? Qui put retenir si longtems dans les langes l'esprit, les inventions, le langage, les formes poétiques, l'art enfin tout entier chez un peuple naturellement ingénieux? Ces questions appartiennent à l'histoire philosophique de notre littérature, et ne peuvent être même effleurées ici.

Dans le premier de ces quatre volumes, on trouve d'abord, comme je l'ai dit, une pièce intitulée l'*Ordene de chevalerie*; elle contient un détail exact de toutes les cérémonies qui se pratiquoient lorsqu'on recevait un

(8) Dans l'avis du Ier volume.

(9) Dans l'extrait du *Glossaire de la langue romane*.

Digitized by Google

nouveau chevalier, et des devoirs auxquels il était astreint. Cette pièce dut la naissance à une circonstance honorable pour l'auteur. Il se nommait Hugues de Saint-Omer; il avait accompagné Godefroi de Bouillon dans sa croisade, et s'y était distingué. Après la mort de ce chef illustre, qui était devenu roi de Jérusalem, Baudoin, son frère, pour récompenser Hugues, lui donna la principauté de Galilée et la seigneurie de Tibériade: il prit alors le nom de cette seigneurie; mais au lieu de Hugues de Tibériade, on l'appela, par corruption, Hugues, ou plutôt Hue de Tabarie : et c'est sous ce nom qu'il est connu parmi les anciens poëtes français. Quelque tems après, Hugues fut fait prisonnier par les troupes du grand Saladin; la considération dont il jouissait dans l'armée était telle que le vainqueur voulut qu'il l'ordonnât chevalier; et c'est le détail de cet armement, ce sont les questions de Saladin, les réponses et les enseignemens de Hue de Tabarie que celui-ci mit en rimes, et dont il fit un petit poëme de cinq cents vers de huit syllabes. Ces circonstances et les détails curieux qu'il contient lui donnent un véritable intérêt : on y apprend, et ce qu'était notre langue, et ce qu'était la chevalerie au commencement du douzième siècle.

Barbazan avait joint à ce poëme historique et moral, cinq ou six contes anciens : le nouvel éditeur y en ajoute neuf ou dix autres à peu près dans le même genre, c'est-à-dire, en général assez graves, et qui n'offrent aucune de ces libertés excessives qui salissent trop souvent nos anciennes poésies : il y a même dans ce volume deux miracles de Notre-Dame, et un long poëme de Sainte-Léocade, qui a plus de deux-mille-trois-cent-quarante vers. J'aime mieux, pour mon compte, la naïve histoire d'Aucassin et de Nicolette, qui termine le volume. M. de Sainte-Palaye en avait donné une traduction très-connue sous le titre des *Amours du bon vieux tems :* elle est ici en original, mêlée de prose et de vers, et même avec le petit trait de musique par où commencent et finissent toutes les parties versifiées. Ce trait, qui est quelquefois de deux vers chantés au commencement et toujours d'un seul à la fin, est noté à l'antique, c'est-à-dire, à la manière du plain-chant, auquel il ressemble fort. Tout cela

Digitized by Google

ensemble forme un morceau intéressant d'antiquité française, et l'éditeur a eu raison de penser, qu'en le publiant, il ferait plaisir aux amateurs.

Le ton décent et moral se soutient dans le second volume, *Le Castoiement du père à son fils*, en est la pièce principale. *Castoiement* ou *Chastoiement*, en langue romane, ne signifie point châtiment, mais enseignement, instruction. Un père donne à son fils des leçons de vertu et de bonne conduite dans le monde, en appuyant chacun de ses préceptes du récit d'une aventure, d'un conte, ou d'une fable. Cette forme orientale, et le genre même de plusieurs de ces narrations, indique assez l'origine arabe de ce poëme. On ignore le nom du poëte français, qui n'en fut que le traducteur : ce n'est point de l'arabe qu'il le traduisit, mais du latin de Pierre Alphonse, juif converti, qui fut baptisé en 1106, et qui avoue lui même, dans le prologue de son ouvrage, qu'il a puisé ses fables et ses contes chez les philosophes et les fabulistes arabes.

Barbazan, qui a le premier publié le *Castoiement*, ignorait sans doute ces particularités, dont il ne dit rien dans sa préface. C'est M. Méon qui nous les apprend. Il a aussi le mérite d'avoir restitué dans son entier ce poëme, dont le premier éditeur avait supprimé un grand nombre de passages, et sur-tout de moralités. Il se contentait d'en présenter le sens abrégé en prose. Le nouvel éditeur, en rétablissant les vers, aurait peut-être dû retrancher cette prose, qui fait ici, presque toujours, une répétition peu agréable.

M. Méon a bien fait de joindre au *Castoiement* du fils, le *Châtiement des Dames* : instruction très-étendue, que le bon Robert de Blois adressait aux Dames de son siècle, et qui embrasse toutes les règles de la politesse, de la morale, et des honnêtes amours. Dans cette dernière partie, et même dans les autres, on a observé avant moi qu'il se trouve quelques traits qui paraîtraient imités de l'Art d'aimer d'Ovide. Ce poëme, qui est de onze cents vers et qui ne manque ni de grâce ni même quelquefois de sentiment et de chaleur, est sur-tout précieux par la connaissance qu'il donne des mœurs et des usages du tems.

Digitized by Google

Les chroniques de Saint-Magloire, connues sous ce nom parce qu'elles se trouvaient dans un cartulaire de cette abbaye, contiennent en moins de trois cents vers de huit syllabes un abrégé de notre histoire pendant la plus grande partie du treizième siècle (10). En publiant ce poëme, Barbazan eut soin de l'expliquer par des notes, précaution bien nécessaire, qu'il prit aussi à l'égard du *Castoiement*, et que le nouvel éditeur a omise dans le *Châtiement des Dames*, et dans les autres pièces qu'il a ajoutées, croyant, sans doute, que le vocabulaire placé à la fin du volume y suppléerait suffisamment. Mais Barbazan joint à l'explication des mots des explications historiques qui ne sont pas moins essentielles, et que ce vocabulaire ne donne pas.

Les Rues de Paris et *le Lendit rimé*, deux pièces déjà publiées par l'abbé Lebœuf, dans son *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, sont accompagnées, dans ce volume, de morceaux intéressans, et jusqu'à présent inédits, que nous devons au nouvel éditeur: *les Ordres de Paris*, *la Chanson des ordres*, *la Bible Guiot de Provins*, et celle *du Chastelain de Berze*. Ces deux derniers poëmes, célèbres parmi nos antiquaires, n'étaient connus que par la Notice que M. de Caylus en a donnée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (11). Barbazan n'avait fait qu'en parler dans la préface de ses *Fabliaux*; ils sont ici dans leur entier. La première de ces deux *Bibles* est sur-tout un ouvrage remarquable. C'est une satire très-mordante contre les princes, les grands, les chevaliers, les prêtres, les moines, abbés, nones et nonains; contre les devins, les légistes ou gens de loi, les physiciens ou médecins; enfin à peu près contre tout le monde; mais elle désigne seulement ceux qu'elle attaque, et ne nomme personne. C'est ici que des notes et des éclaircissemens étaient non-seulement utiles, mais nécessaires; et le texte, dont nous avons l'obligation à M. Méon, en est totalement dépourvu.

Ce morceau, vraiment curieux, qui paraît être de la

(10) Depuis 1214 jusqu'en 1296.

(11) Tome XXI, in-4°.

Digitized by Google

fin du XIII^e^ siècle, n'est pas, comme on le croit, comme le dit Barbazan dans la préface que je viens de citer, et comme le nouvel éditeur paraît le croire lui-même, d'un nommé *Guiot* de Provins. Quelques critiques, en rendant compte de ce recueil, sont tombés dans la même erreur. Pasquier, dans ses Recherches, nous apprend que *Hugues* de Bercy, religieux de Cluny, en fut l'auteur (12). De Hugues on faisait familièrement *Huguiot*. Des copistes ignorans mirent *Guiot*, au lieu de ce dernier nom; et c'est de là que ce poëme satirique s'est appelé *la Bible Guiot*, pour la Bible, c'est-à-dire le livre de Guiot.

Le troisième volume renferme, à six fabliaux près, tous ceux qui sont compris dans les trois petits volumes de Barbazan. Ils ont tous été revus avec soin sur les manuscrits, et le texte en est d'une correction parfaite. Les six derniers fabliaux de Barbazan sont dans le quatrième volume, accompagnés de trente fabliaux inédits, que M. Méon a tirés des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et dont il fait présent à notre littérature. Il y en a d'agréables et de plaisans, tant parmi ceux qui étaient déjà connus que parmi ceux qui paraissent ici pour la première fois. Il serait difficile de donner une idée de chacun, il le serait aussi de choisir. C'est principalement sur ces deux volumes que portent les observations que j'ai faites, et le dégoût que je n'ai pas dissimulé, et que ne justifient que trop la plupart de ces anciennes poësies. Je sais que d'autres hommes de lettres, connus par la supériorité de leur esprit et la délicatesse de leur goût, ont pensé autrement, et se sont plu à cette lecture. Je ne dis pas que j'aie raison de ne pas voir comme eux: je dis ce que j'éprouve, et rien de plus.

Sans entrer à ce sujet dans des explications dont ce n'est pas ici la place, je ne puis cependant me taire sur un point qui intéresse la morale publique. Je veux parler, non des sujets très-gaillards de plusieurs de ces fabliaux, mais de la licence grossière des expressions que l'on y lit en toutes lettres. Je sais la différence qu'on doit faire entre la morale philosophique ou sociale, qui

(12) Liv. VI chap. 3

Digitized by Google

est la vraie, et la morale des capucins; je sais aussi que quelques personnes expliquent avantageusement pour les mœurs de nos pères, cette franchise outrée d'expression qu'on ne peut plus se permettre aujourd'hui; mais le fait est que c'est pour les gens d'aujourd'hui que l'on imprime et que l'on réimprime; qu'un livre nouvellement publié et annoncé comme offrant un certain degré d'utilité littéraire, doit pouvoir être mis entre les mains de tout le monde, et qu'alors il est souverainement indécent de le farcir de saloperies qui sont maintenant reléguées dans les mauvais lieux; et cela en toutes lettres, et en grosses lettres encore, au titre même de *Fabliaux* dont elles font apparemment tout le mérite. Comment laisser ces gros volumes sur sa cheminée ou sur sa table, dans une maison où il y a des femmes, ou des enfans qui commencent à ne l'être plus? Comment les étaler publiquement sur la boutique d'un libraire? Comment enfin, car il faut le dire, comment concevoir dans nos mœurs un homme d'un âge mûr, d'un caractère estimable, copiant gravement toutes ces cochonneries, les collationnant sur les meilleurs textes, les distribuant à l'impression, corrigeant les épreuves, et les laissant publier sous la responsabilité de son nom? Encore une fois, je vois peut-être mal dans cette affaire; mais je vois ainsi, et sans vouloir offenser ni mal interpréter qui que ce soit, j'ai cru, selon ma coutume, bonne ou mauvaise, devoir le dire franchement.

A cela près, et mettant à part le plus ou le moins de goût que l'on peut avoir pour cette sorte de lecture, considérée autrement que comme étude de notre ancienne langue, ce recueil, sous ce dernier point de vue, ne peut manquer d'être utile, sur-tout si on le joint au *Glossaire de la langue romane* publié par M. Roquefort.

Un moyen d'utilité de plus eût été de donner une courte notice sur les auteurs de ces Fabliaux, dont on a pu connaître les noms, et de les ranger dans un ordre à peu près chronologique. Le titre de ce recueil annonce qu'il contient des poésies composées dans l'intervalle de cinq siècles. On ne peut pas croire que la langue et l'art des vers soient restés au même point pendant ce long espace de tems. Hue ou Hugues de Tabarie, Courtois d'Arras,

Digitized by Google

qui écrivaient au douzième siècle; Gautier de Coinsi, qui rimait au commencement du treizième; Rutebeuf et Garin, au milieu; Adam le Bossu d'Arras et Jean de Boves, vers la fin, ne se servaient surement pas d'expressions et de tours absolument les mêmes. Malgré ce que le titre annonce, aucun auteur du onzième siècle n'est nommé dans tout le recueil, aucun du quatorzième ni du quinzième ne l'est non plus. Mais le plus grand nombre de ces Fabliaux est anonyme, et l'on ne peut leur assigner une date qu'en les comparant avec ceux dont les auteurs et les époques sont connus. Ce travail eut exigé beaucoup d'attention, de connaissances et de perspicacité; mais il eut servi très-utilement pour l'étude des progrès et des perfectionnemens successifs de notre langue.

L'impression des quatre volumes, exécutée par M. Crapelet, est d'une netteté et d'une exactitude qui mérite beaucoup d'éloges. Chaque volume est décoré d'une gravure, qui représente fidèlement les costumes, l'architecture et les ameublemens de ces anciens siècles. L'armement d'un chevalier est le sujet de la première; un père assis dans une salle de son vieux château et instruisant son jeune fils, est celui de la seconde. La troisième représente le lai d'Aristote. On y voit ce philosophe à longue barbe réduit par l'amour à marcher à *quatre* pattes, portant sur son dos la Beauté capricieuse qui lui a tourné la tête. Cette bonne leçon donnée à l'orgueil philosophique, est très-agréablement rendue par le burin. Si je ne puis désigner le sujet de la quatrième *figure*, ce n'est pas ma faute. La gravure est aussi un langage; plus il est clair et intelligible aux yeux, plus il convient de ne lui pas confier indifféremment toutes sortes de scènes, ou d'en voiler avec quelque soin l'expression.

GINGUENÉ.

NOUVELLES POLITIQUES.

(INTÉRIEUR.)

Bayonne, 10 *février*. — Les lettres de Madrid, arrivées par le courier d'hier; annoncent que S. M. se disposait à

Digitized by Google

partir pour Talavera de la Reina. Une députation de la ville de Séville s'était rendue auprès du roi pour faire sa soumission au nom de tous les habitans de la ville.

Les députés de la Biscaye, de la Guipuscoa, de la Alava et de la Navarre, ont dû se réunir hier, afin de concerter leur départ pour Madrid, où ils vont assister à la fête solennelle du couronnement de leur souverain Joseph Napoléon.

— Hier, est arrivé à Bayonne un nouveau convoi de prisonniers anglais. La plupart étaient malades et transportés sur des charriots.

— Quinze cents conscrits du département de l'Arriège viennent de traverser notre ville. Ils vont être incorporés dans les chasseurs de la Montagne, autrement nommés Miquelets.

— Il vient d'être établi des relais extraordinaires dans toutes les postes. On assure que c'est pour le passage de S. M. la reine d'Espagne, qui se rend auprès du roi son auguste époux.

Paris, 17 *Février*.

32me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Le duc de Dalmatie arrivé devant le Ferrol, fit investir la place. Des négociations furent entamées. Les autorités civiles et les officiers de terre et de mer paraissaient disposés à se rendre; mais le peuple, fomenté par les espions qu'avaient laissés les Anglais, se souleva.

Le 24, le duc de Dalmatie reçut deux parlementaires. L'un avait été envoyé par l'amiral Melgarejo, commandant l'escadre espagnole; l'autre, qui passa par les montagnes, avait été envoyé par les commandans des troupes de terre. Ces deux parlementaires étaient partis à l'insu du peuple. Ils firent connaître que toutes les autorités étaient sous le joug d'une populace effrénée, soudoyée et soulevée par les agens de l'Angleterre, et que 8000 hommes de la ville et des environs étaient armés.

Le duc de Dalmatie dut se résoudre à faire ouvrir la tranchée; mais du 24 au 25, différens mouvemens se manifestèrent dans la ville. Le 17e régiment d'infanterie légère s'étant porté à Mugardos, le 31e d'infanterie légère étant aux forts de la Palma et de Saint-Martin et à Lagiana, et bloquant le fort Saint-Philippe, le peuple commença à craindre les suites d'un assaut et à écouter les hommes sensés. Dans la journée du 26, trois parlementaires, munis de pouvoirs et porteurs de la lettre ci-jointe, arrivèrent au quartier-général et signèrent la reddition de la place.

Digitized by Google

Le 27, à 7 heures du matin, la ville a été occupée par la division Mermet et par une brigade de dragons.

Le même jour, à midi, la garnison a été désarmée : le désarmement a déjà produit 5000 fusils. Les personnes étrangères au Ferrol ont été renvoyées dans leurs villages. Les hommes connus pour s'être souillés de sang pendant l'insurrection, ont été arrêtés.

L'amiral Obregon, que le peuple avait arrêté pendant l'insurrection, a été mis à la tête de l'arsenal.

On a trouvé dans le port trois vaisseaux de 112 canons; deux de 80, un de 74; deux de 64; trois frégates et un certain nombre de corvettes, de bricks et autres bâtimens désarmés, plus de 1500 pièces de canon de tous calibres et des munitions de toutes espèces.

Il est probable que sans la retraite précipitée des Anglais, et sans l'événement du 16, ils auraient occupé le Ferrol, et se seraient emparés de cette belle escadre.

Les officiers de terre et de mer ont prêté serment au roi Joseph avec le plus grand enthousiasme. Ce qu'ils racontent de ce qu'ils ont eu à souffrir de la dernière classe du peuple et des boute-feux de l'Angleterre est difficile à concevoir.

L'ordre règne dans les Galices, et l'autorité du roi est rétablie dans cette province, l'une des plus considérables de la monarchie espagnole.

Le général Laborde a trouvé à la Corogne, sur le bord de la mer, sept pièces de canon que les Anglais avaient enterrées dans la journée du 16, ne pouvant les emmener.

La Romana, abandonné par les Anglais et par ses troupes, s'est enfui avec 500 hommes du côté du Portugal, pour se jeter en Andalousie.

Il ne restait à Lisbonne que 4 à 5000 Anglais. Tous les hôpitaux, tous les magasins étaient embarqués, et la garnison se disposait à abandonner ce peuple, aussi indigné de la perfidie des Anglais que révolté par la différence de mœurs et de religion, par la brutale et continuelle intempérance des troupes anglaises, par cet entêtement et par cet orgueil si mal fondés qui rendent cette nation odieuse à tous les peuples du Continent.

Lettre de la municipalité du Ferrol, au duc de Dalmatie.

Excellence, pendant le court intervalle écoulé depuis que hier la Junte vous a manifesté les désirs qu'avait la bourgeoisie armée de cette place de la défendre, cette milice a réfléchi, avec la plus grande attention, sur les risques d'un siége, sur les conséquences d'un assaut inévitable, la milice, disons-nous, a représenté à la Junte, comme elle l'attendait de ses réflexions, qu'étant la seule autorité existante, c'était à elle à s'occuper de tirer le meilleur parti possible des circonstances critiques du moment.

En conséquence, la Junte forte de cette détermination, et des prudens avis des militaires, tant de la place que du corps royal de la marine, des

Digitized by Google

autorités et individus les mieux pensans, a résolu de proposer à V. Exc., comme elle a l'honneur de le faire, et pour faire cesser toutes les hostilités, d'accepter la capitulation accordée à la place de la Corogne, et que V. Exc. avait fait offrir.

Pour traiter avec V. Exc. ou la personne et tels autres individus qu'elle désignerait, la Junte envoie avec des pouvoirs le lieutenant-colonel d'artillerie, major-général des troupes de ligne, don Mariano Berson; le capitaine de frégate don Santos Membiela, commandant de *la Mestrance* armée; et le capitaine et premier adjudant de la milice de cette place, don Bartolomeo Maria Blanco de Andrada. La présente servira aux dénommés de lettres de créance.

La Junte saisit avec plaisir l'occasion de renouveler à V. Exc. les sentimens de respect et de sa haute considération.

Dieu accorde à V. Exc. de longues années!

Au Ferrol, le 26 janvier 1809.

Signé, Francesco Melgarejo; Joachim Fidalgo; V. M. Garcia; Joseph Muller; le marquis de Saint-Saturnin; Philippe de Senra; Nicolas-Marie Riobo; Angel Garcia et Fernandez; Benito Diaz de Roble; Antoine de Aniedo; Joseph Dias, secrétaire.

— Le ministre de S. M. le roi de Westphalie près la cour de Vienne, qui se trouvait à Paris, se prépare à quitter cette ville pour se rendre au poste où son souverain l'a envoyé; ce qui semble annoncer qu'il n'est rien moins que certain que l'Autriche se soit décidée à attaquer la France et ses alliés.

— Le roi de Hollande a résolu de ne plus nommer de maréchaux. S. M. est convaincue qu'une puissance qui n'a pas un état militaire d'au moins 80 mille hommes, ne peut avoir d'officiers de ce rang.

— On assure que M. de Barante, sous-préfet de Bressuire, est nommé préfet de la Vendée;

Que M. Merlet, maître des requêtes, préfet de la Vendée, est nommé préfet de Maine et Loire;

Et M. Bourdon, préfet de Gênes.

ANNONCES.

Wallstein, tragédie en 5 actes et en vers, précédée de quelques réflexions sur le théâtre allemand, et suivie de notes historiques par Benj. Constant de Rebecque. — In-8°. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 85 cent. franc de port. — A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 11, près le pont St-Michel; et à Genève, chez le même libraire.

Digitized by Google

(N° CCCXCVII.)

(Samedi 25 Février 1809.)



MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

TRADUCTION D'UN FRAGMENT DE L'AMINTE.

A l'ombra d'un bel faggio Silvia, e Filli
Sedean' un giorno, etc.

Sylvie, avec Philis, sous des rosiers en fleur,
Respirait du matin l'odorante fraîcheur,
Et j'étais, à leurs pieds, assis sur la fougère,
Lorsque, de mon bonheur aimable messagère,
Sur le sein de Philis, une abeille en volant
Plonge, replonge encor son aiguillon brûlant:
De cette erreur, Tircis, tu découvres la cause;
L'abeille avait cru voir et piquer une rose.

Philis, d'un cri plaintif fait retentir les airs,
D'une plante propice extrait les sucs amers,
Et promène, en pleurant, la main sur sa blessure.
La sensible Sylvie, en ces mots, la rassure:
« Je saurai te guérir, ô Philis! calme-toi;
» Tu peu d'un soin si doux te reposer sur moi;
» Je vais sur ta douleur exercer la magie;
» Je dois cette science à la sage Arésie:
» Par un riche présent j'acquittai ce bienfait,
» Dont tu vas admirer et ressentir l'effet. »
Alors elle s'approche; et sa bouche vermeille
Presse le sein, deux fois offensé par l'abeille;
Elle invoque Apollon, les Grâces et Vénus,

Digitized by Google

Prononce à demi-voix quelques mots inconnus...
La douleur de Philis est soudain amortie :
O merveilleux effet ! Mais faut-il que Sylvie
L'attribue au pouvoir de ses divins accens?
Non, sa bouche a, je crois, des charmes plus puissans;
Je crois qu'elle guérit tous les maux qu'elle touche ;
Que la magie enfin respire sur sa bouche.

Satisfait jusqu'alors d'admirer ses beaux yeux,
Moi qui n'enviais pas le sort même des dieux,
Moi qui bornais mon vœu, mon espoir le plus tendre
Au plaisir innocent de la voir, de l'entendre;
Moi que rendait heureux le seul son de sa voix,
Plus doux que le zéphyr soupirant dans les bois,
Plus doux que le ruisseau, qui de son onde pure
Sur un lit de cailloux promène le murmure,
Tourmenté tout à coup par de nouveaux désirs,
J'aspire, impatient, à de nouveaux plaisirs;
Je veux contre mon sein presser ma bien-aimée,
Je veux unir sa bouche à ma bouche enflammée.

Rempli de mon dessein, Tircis, le même jour,
(Que l'esprit est fécond, éveillé par l'amour !)
Pour atteindre mon but, j'inventai cette ruse ;
L'amour me l'inspira, l'amour est mon excuse.
Je me plains qu'une abeille, ou peut-être un frelon,
A, sur ma lèvre aussi, dardé son aiguillon :
En me plaignant, mes yeux, pour le mal qui m'obsède,
Plus hardis que ma voix implorent le remède.
Sylvie, à cet aspect, n'écoutant que son cœur,
Propose ingénument son charme à ma douleur :
A peine je sentis ses lèvres innocentes
Presser, avec douceur, mes lèvres frémissantes,
Que du trait véritable enfoncé dans mon sein,
Je sentis que Sylvie irritait le venin.
Non, le miel que des fleurs expriment les abeilles,
N'égale point le miel de ses lèvres vermeilles.
D'abord (il m'en souvient) calme, respectueux,
Devenu par degrés pressant, impétueux,
Je voulais, sur sa bouche où j'aspirais son ame,
D'un long baiser d'amour boire l'humide flamme;
Mais la honte soudain réprime mon ardeur;
Je m'arrête, je crains d'alarmer sa pudeur,
Et la timidité succède à mon audace.
J'implore de Sylvie une nouvelle grâce :
« Je sens mon mal s'accroître ; ah ! loin de le guérir,

Digitized by Google

» Lui dis-je, ta pitié n'a donc fait que l'aigrir ;
» Daigne le soulager en répétant le charme. »
Elle y consent ; et moi satisfait, sans alarme,
De ses nouveaux baisers savourant la lenteur,
Je buvais sur sa bouche un poison séducteur.
De mes feux irrités ma juste impatience
Fit éclater enfin toute la violence.
L'occasion s'offrit, je voulus la saisir.
C'était un de ces jours consacrés au loisir :
Réunis avec nous, les pasteurs, les bergères,
Egayaient à l'envi les heures passagères.
On adopta ce jeu qui, cher à l'indiscret,
Permet qu'à son voisin chacun dise un secret.
J'étais près de Sylvie : un si doux voisinage
Offrant à mon amour un perfide avantage,
Pose rompre un silence observé tant de fois ;
Je murmure ces mots d'une tremblante voix :
« Une abeille a choisi ta bouche pour asile ;
» J'ai senti la douceur du miel qu'elle distille ;
» Mais j'ai sur-tout senti dans mon malheureux cœur
» Entrer profondément son aiguillon vainqueur.
» O Sylvie ! ajoutai-je, ô ma belle Sylvie !
» Je t'adore, et je meurs.... Hélas ! rends-moi la vie. »

A ces mots, interdite, elle baisse les yeux ;
Une rougeur soudaine, un regard sérieux,
Un silence où le trouble est joint à la menace,
Sont la seule réponse à ma funeste audace ;
Depuis ce jour, Sylvie, esclave du devoir,
Me fuit, et ne veut plus m'entendre ni me voir.
Tircis, trois fois déjà la stérile froidure
A dépouillé nos bois de leur verte parure ;
Déjà le moissonneur, dans nos brûlans guérets,
A trois fois recueilli les épis de Cérès ;
Et j'ai tout essayé pour fléchir l'inhumaine :
J'invoque donc la mort, seul terme de ma peine,
Trop heureux de mourir, si ce dernier malheur
Appaise ma Sylvie et touche enfin son cœur.

TRENEUIL.

ENIGME.

De deux genres je suis ; masculin je me place
Sur la belle bouche d'Iris :
Féminin, je me cache au fond de sa paillasse ;
C'est-là qu'à ses dépens incognito je vis.

(*Extrait de l'Improvisateur.*)

Digitized by Google

LOGOGRIPHE.

Tous nos jours ne sont pas heureux :
Pour chasser les soucis qu'offre la vie humaine,
Sans doute on inventa les jeux.
Il en est un surtout dont la gaîté romaine
Chérissait l'exercice : or, son nom est le mot
Qu'aux Œdipes du jour, nouveau Sphinx, je propose ;
Sous ses aspects divers je vais montrer la chose ;
Pour ne pas la nommer il faut être bien sot.
Mon premier est formé, lecteur, je te l'assure,
De ce que chaque État fournit de plus marquant,
Si, pour y figurer l'on n'est prince du sang,
Il faut de grands talens une forte mesure.
Un pronom personnel se trouve en mon second.
Six pieds en tout : voilà ma composition.
Ma queue à bas je t'offre un terme générique
Qui dit ce que l'on fait pour devenir auteur,
Théologien, chimiste, avocat, empirique,
Physicien, crânologue, astronome, accoucheur.
Laisses ou non ma queue, en retranchant ma tête,
Tu vois en ce qui reste une effroyable bête ;
Un animal poilu, gros, auquel on apprend
A se tenir debout, à walser en marchant.
Avec quelques débris de mon être on compose
Le pays où naquit le monarque puissant
Sur lequel le destin du monde entier repose ;
La plus belle des fleurs, un champêtre instrument,
Ce qu'on aime toujours à trouver dans sa bourse ;
Ce qu'il faut quelquefois dans la guerre employer ;
Et n'est-ce pas enfin presque le mot citer
Que de dire qu'il est l'anagramme de *source* ?

CH. AUD..., de Preuilly.

CHARADE.

Très-souvent le voleur est pris par mon premier.
Dans mon entier, lecteur, se trouve mon dernier.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *Q*.
Celui du Logogriphe est *Toi*.
Celui de la Charade est *Demain*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

WALSTEIN, tragédie par M. BENJAMIN CONSTANT DE REBECQUE. — A Paris, chez *J. J. Paschoud*, et à Genève, chez le même libraire.

LES vrais amis des lettres prennent plaisir à voir une noble émulation s'élever non-seulement entre les auteurs, mais même entre les nations, au sujet des travaux sublimes dans lesquels chacune se glorifie de ses triomphes. Quand même cette émulation là se tournerait en rivalité, cette rivalité en jalousies, et ces jalousies en combats, de tels combats ne feront jamais mal à personne : les armes de l'esprit s'aiguisent en se croisant, chacun y gagne, et de part et d'autre on a fait des conquêtes. Nous espérons du moins qu'il en sera ainsi d'une dispute qui commence à s'établir entre les littérateurs français et allemands, au sujet du genre de tragédie adopté de part et d'autre; et ce qui pouvait arriver de plus agréable pour les deux partis, aussi bien que pour ceux qui n'en prennent point, c'était de voir l'affaire, en quelque sorte au rapport d'un juge exercé en plus d'une matière, qui connaît également les richesses des deux langues et les beautés des deux littératures, et dont l'esprit aussi fin que profond peut démêler ce qui appartient en propre à chacune et tenir entre les deux une juste balance. Voilà ce que fait, ou du moins ce que paraît faire M. Benjamin Constant, dans l'ingénieux discours qui sert de préface à sa tragédie; il y plaide tour à tour les deux causes, de manière à faire pancher tour à tour les avis pour l'une ou pour l'autre; le sien même, quoiqu'il semble se déclarer, n'est pas bien prononcé, et tout en disant qu'il tient pour les Français, on voit encore qu'il tient aux Allemands; car il expose toutes les raisons qui militent pour eux, avec une adresse, avec une érudition et en même tems avec une complaisance qui permettraient quelquefois de douter vers lequel des deux systèmes il se sent plus entraîné. Aussi finit-il par proposer, par essayer même un accord qui ne terminera

Digitized by Google

peut-être pas le différent, mais qui prouvera du moins le bon esprit, la saine raison, et les rares talens du conciliateur.

Il est question du célèbre Schiller, justement recommandé à toute l'Europe par toute l'Allemagne, comme un génie éminemment tragique, également étonnant, également heureux dans la conception et dans l'exécution, et fait pour balancer, par son mérite personnel, toutes les autorités qui pourraient lui être contraires. Sa plume aussi éléganie que féconde, s'est exercée entre autres travaux, sur la conspiration et la mort de Walstein, et le poëte allemand, tourmenté de son sujet, qui est effectivement du plus grand intérêt pour ses compatriotes, a voulu leur montrer celui dont il a fait son héros, avec tous les traits, toutes les particularités qui le caractérisent. Or, comme une seule pièce ne lui suffisait pas pour y faire entrer tant de choses, il en emploie trois, attenantes pour ainsi dire l'une à l'autre, dont la première nous montre Walstein dans son camp, et ce camp présente les mœurs, les usages, les passions, les intérêts des armées mercenaires qui alors se chargeaient des distinées de l'Allemagne, et dont elle est si heureuse d'être débarrassée. Dans la seconde pièce, Walstein conspire d'une part, et de l'autre, on conspire contre lui. Dans la troisième, Walstein est assassiné. Ces trois compositions liées ensemble et comme on voit nécessaires l'une à l'autre, ne font, à proprement parler, qu'une Tragédie; mais une Tragédie en neuf mille vers, qui à quinze vers par minutes, exigerait au moins dix heures pour la représentation. Ce drame colossal ainsi partagé en trois actes énormes, dont le premier est consacré à l'exposition, le second à l'intrigue, le troisième au dénouement a forcé le public allemand de recevoir ces actes là, comme autant de Tragédies; et certes, rien ne prouve mieux le mérite transcendant du poëte, qu'une pareille complaisance de la part de ses compatriotes, car il ne l'aurait point obtenue s'il ne l'avait méritée; mais il fallait en même tems que auteur en écrivant ces trois actes connût à fond la mesure d'attention de ses auditeurs, qu'il comptât beaucoup sur leur mémoire, et qu'il se flattât de leur

Digitized by Google

laisser une impression bien profonde; puisque les entr'actes d'après le cours nécessaire des choses de la vie, doivent être au moins d'un jour, et souvent de plusieurs.

M. Constant observe, il est vrai, que l'exemple de la triple Tragédie a été donné à M. Schiller par Eschile, qui a fait deux compositions de ce genre, connues chez les Grecs sous le nom de *Trilogos;* mais entre les poëtes grecs, est-ce bien Eschille, qu'il fallait choisir?

Chez nous ces trois actes réunis auraient exigé une somme d'attention, que la vivacité française (il faut l'avouer à notre honte), ne pourrait et n'oserait promettre, et d'un autre côté les trois actes séparés, auraient laissé entr'eux de trop longs intervalles pour des mémoires comme les nôtres. M. Benjamin qui nous connaît l'a senti, et pour s'accommoder à notre faiblesse il a refait la pièce de Schiller dans des proportions moins gigantesques. Nous devons tous l'en remercier, et il paraît que Walstein lui-même gagne à tout ce qu'il perd. L'auteur français, des trois soi-disant Tragédies, a su en extraire une, dans laquelle il rapproche, il concentre, pour ainsi dire, les esprits de toutes les trois, et où il ne manque rien que le superflu, qui, en pareil cas, n'est point *chose si nécessaire.* On voit dans la pièce française, comme dans les trois allemandes, mais sans doute, avec moins de détails minutieux, le singulier tableau des mœurs militaires de ces sortes de troupes allemandes, de ces hommes que la guerre de trente ans a fait, en quelque façon, sortir de terre tout armés, comme les soldats de Cadmus, de ces farouches enfans de la guerre, qui ne haissaient que le repos et ne craignaient que la paix. Comme on ne les verra plus on aime à s'en faire une idée ainsi que de leurs chefs dont l'existence bizarre mérite même l'attention du philosophe. En effet, comment se représenter aujourd'hui ces défenseurs officieux des querelles de peuples qui leur étaient souvent étrangers; ces entrepreneurs de grandes guerres, d'autant plus dangereux souvent, qu'ils se rendaient plus utiles. Souverains sans territoire, qui, avec leur camp pour capitale, leur tente pour résidence, leur cheval de bataille pour trône, leur épée pour

Digitized by Google

sceptre, leurs officiers pour ministres, leurs soldats pour commis, régnaient de fait dans toutes les contrées où ils dressaient leurs pavillons, commandaient avec la dureté de l'acier dont ils étaient couverts, faisaient gémir les peuples qu'ils protégeaient, et trembler les monarques auxquels ils se vendaient.

Walstein était de ces hommes-là; il s'en distinguait, il est vrai, par des talens et des succès plus marquans, plus de générosité dans les mœurs, plus d'étendue dans les idées, plus de grandeur, peut-être, dans les sentimens; mais au fond il ne valait guère mieux que les autres, et ne servait son très-faible empereur, que pour en tirer de quoi le dépouiller.

Un tel homme était, sans doute, un très-grand personnage pour son pays et pour son tems; il le serait même pour tous les tems et tous les pays, et les traits et les couleurs que le noble pinceau de M. Constant lui prête, le relèvent encore. Cependant la Tragédie proprement dite, c'est-à-dire, la haute Tragédie, a coutume de chercher ses héros plus haut que cela. Indépendamment du reste, le rang y fait beaucoup; certainement, Agamemnon, le rois des rois, était moins puissant en effet que Walstein; mais quelle différence pour nous dans la part que nous prenons à leurs infortunes? Il y a une sorte de talisman attaché à ce nom de roi, qui agit sur nos ames presqu'à notre insçu, et quel que soit le diadême, plus de regards s'y attachent; il semble que les vertus d'un roi annoncent plus de félicités à la terre, et ses vices plus de calamités; son bonheur paraît celui d'une nation entière, son malheur intéresse le monde entier; enfin tout ce qui lui arrive, est pour l'imagination un grand spectacle, qui, montré de plus haut, devient plus universel.

Faute du plus haut rang, on désirerait au moins, dans un héros de tragédie, les plus hautes qualités, à moins qu'on n'aimât mieux lui donner les vices les plus détestables, car il faut aimer ou haïr. L'esprit demande surtout à sortir de son assiette, et à faire des vœux ardens, soit contre Néron, soit pour Marc-Aurèle. Walstein n'est ni l'un ni l'autre: point assez pur, il s'en faut, pour mériter notre intérêt; point assez vicieux pour attirer

Digitized by Google

notre haine. Remarquez encore dans Walstein une particularité qui semblerait devoir l'exclure de la tragédie française ; je veux parler de sa superstition, chose qui, devant des hommes, d'une part, aussi éclairés, et de l'autre aussi gais que les Français d'aujourd'hui, ne peut jamais leur paraître que risible.

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Encore une fois ce n'est point là l'idée que nous aimons à nous faire, nous autres Français, d'un héros de tragédie; c'est donc, d'après nos préjugés, une première faute à Schiller d'avoir choisi Walstein entre tous les héros allemands; et c'est peut-être aussi une faute à M. Constant d'avoir choisi Walstein entre tant de pièces de Schiller. Au reste, l'auteur français ne doit pas avoir regret à son travail; une action bien conduite, des caractères bien dessinés, des situations bien amenées, des motifs bien développés, un dialogue bien enchaîné, un vers souvent heureux et toujours fidèle à la pensée, avec tout ce que la vertu et l'amour peuvent offrir de plus sublime et de plus touchant.... C'en est assez pour attacher les lecteurs de toutes les nations, et pour encourager M. Constant à chercher en lui-même des sujets dignes de son talent et de notre théâtre.

Il est plus que tems de satisfaire la curiosité du lecteur par quelques citations, qui, sans doute, justifieront encore mieux nos éloges que nos critiques : Géraldin, envoyé de la cour de Vienne pour réprimer Walstein et détacher de lui son armée, lui a demandé une audience : Walstein, entouré de ses généraux, le reçoit avec hauteur, et coupe court aux complimens ainsi qu'aux louanges, par où le ministre a cru devoir entrer en matière.

Pourquoi nous parler tant de nos travaux passés,
Ce que nous avons fait, nous le savons assez;
Et l'on ne vous a pas, à ce que je puis croire,
Envoyé dans ces lieux pour vanter notre gloire.

Alors Geraldin commence a exposer les griefs de l'Empereur.

. . . . . .

Vous tenez en vos mains la victoire et la paix,

Digitized by Google

On vous voit tout à coup suspendre vos succès,
Braver la volonté d'un prince qui vous aime,
Ainsi qu'un fugitif retourner en Bohême
Ouvrir la Franconie à ce jeune Weimar.

. . . . . .

L'empereur étonné sollicite, supplie,
Il pourrait commander et c'est en vain qu'il prie.

WALSTEIN.

Arrêtez Geraldin.

(*Puis s'adressant à ses généraux.*)

Que faisions-nous alors?

ILLO.

De l'Oder menacé nous défendions les bords.

BUTTLER.

Nos efforts délivraient la Silésie entière.

ALFRED.

Contre les Suédois nous servions de barrière.

WALSTEIN *à ses généraux.*

Voilà ce qu'on appelle un coupable repos.

à Geraldin.

Poursuivez.

Geraldin lui reproche d'avoir long-tems épargné le comte de Thourn, premier auteur des troubles de Bohême, et après l'avoir vaincu et fait prisonnier, de l'avoir mis en liberté.

. . . . . .

Arbitre de son sort
Vous pouviez, vous deviez le livrer à la mort.
Des lois qu'il outrageait l'éternelle justice,
Nos peuples, nos autels, reclamaient son supplice.
O surprise, malgré ses infidélités,
Malgré tant de forfaits, tant de fois répétés;
Malgré l'arrêt sacré d'un tribunal suprême;
Malgré l'ordre formel de Ferdinand lui-même,
Vous le renvoyez libre, et son impunité
Rend un chef et l'espoir au parti révolté.
Ainsi vous seul Seigneur....

WALSTEIN.

J'entends, voilà mes crimes;
Nous cueillons des lauriers, vous voulez des victimes,
La Cour est implacable, et ne pardonne pas
A qui d'un malheureux lui ravit le trépas.
Honte et malheur à nous! si notre obéissance
Servait ainsi d'organe à l'aveugle vengeance;

Digitized by Google

D'un zèle avilissant se faisait un devoir,
Et prononçât l'arrêt dicté par le pouvoir.
Allez, nul d'entre nous ne se rendra complice
De ces lâches forfaits que vous nommez justice.
Et si vous prétendez ces services nouveaux
Respectez mes guerriers et cherchez des bourreaux.

La discussion s'échauffe de plus en plus, Walstein irrité, abdique ou feint d'abdiquer le commandement.

Qu'un autre de la Cour supporte le caprice,
J'abdique le pouvoir, qu'un autre s'en saisisse.

Ses généraux frémissent et demandent à faire délibérer l'armée. Il répond :

Je n'ai plus de pouvoir, et tout vous est permis,
Mais cherchez d'autres lieux où loin de ma présence
Chacun puisse à son gré dire tout ce qu'il pense ;
Sur-tout que Geraldin soit par vous respecté,
(*S'adressant à l'envoyé.*)
C'est le dernier emploi de mon autorité.
Retirez-vous.

Cette scène est pleine de vérité, de mouvement, d'adresse et d'intérêt.

Le tems nous commande : ainsi du premier acte nous passons au quatrième. Alfred, l'amant aimé de Thecla, fille de Walstein, et que Walstein a toujours aimé comme un fils, se trouve dans la situation la plus critique. Gallas, son père, est un traître qu'il ne veut ni suivre, ni combattre ; Walstein, son ami, son protecteur, et jusque-là son dieu, est un rebelle qu'il ne peut ramener et qu'il ne veut plus servir ; mais Walstein qui le chérit, qui l'estime, n'épargne aucune séduction pour le ramener ; c'est peu qu'il ait épuisé les sophismes les plus captieux pour l'ébranler dans sa foi ; c'est peu qu'il lui ait offert la main de Thecla, qu'il adore et qui est là présente ; c'est peu que ce caractère superbe soit descendu vis-à-vis d'Alfred jusqu'à la prière, il essaie encore de toucher la corde la plus sensible au fond d'un cœur bien né, la reconnaissance.

Mes soins et mon amour dès ta première enfance,
De tes exploits naissans furent la récompense ;
Alfred, rappelle toi cet hiver rigoureux,
Où, sous Prague investi, nous combattions tous deux.
Hélas ! ton père et moi.

Digitized by Google

Combien ce soupir de l'amitié trahie, réveille d'intérêt en faveur du guerrier.

Ta faible main glacée
Tenait avec effort ton enseigne pressée,
Que ton instinct guerrier ne voulait point quitter.
Dans ma tente aussitôt Gallas te fit porter ;
Je te pris dans mes bras, et ma main caressante
Rappela dans ton cœur ta chaleur expirante.
Pour toi depuis ce tems Walstein est-il changé?
Je t'ai chéri toujours, accueilli, protégé.
Des milliers de guerriers comblés de mes largesses
Ont obtenu de moi des honneurs, des richesses ;
Mais je te réservais, Alfred, un autre prix,
Tous m'étaient étrangers, toi seul étais mon fils.
Vas, ne me quitte pas.

Il lui peint ensuite la perfidie de son père; et finit par ce trait si doux, si pénétrant :

Alfred, viens réparer ce que Gallas a fait.

Observez toujours que pendant toute la scène, Thecla, comme nous l'avons dit, est à côté de son père, et que toute muette qu'elle est, elle ajoute beaucoup à son éloquence. Alfred ébranlé, combattu, hors de lui, demande au ciel de l'inspirer, puis se tournant vers son amante, il dit en se jetant à ses pieds :

Toi que ce Dieu fit si pure et si belle,
C'est à ton noble cœur que mon cœur en appelle ;
Thecla de tout mon sort je m'en remets sur toi,
Au nom de notre amour j'interroge ta foi.
Alfred à ses sermens devenant infidèle,
Alfred sur son pays levant sa main cruelle
Et préparant la honte, et peut-être la mort
D'un père criminel que son cœur plaint encor.
D'un monarque abusé trompant la confiance,
Dis, pourras-tu l'aimer?... tu gardes le silence ;
Thecla, songe qu'un mot va fixer mon destin.
Je n'interroge pas la fille de Walstein,
J'interroge d'Alfred la compagne chérie, etc.

La réponse de Thecla est un soupir qui n'annonce que trop au malheureux Alfred qu'elle pense comme lui ; mais le jeune homme craignant que cette personne sublime sacrifiant son bonheur et l'intérêt d'un père,

Digitized by Google

ne le renvoie sévèrement à son devoir, ne la laisse pas continuer.

Arrête et suspends ta réponse,
Réfléchis bien avant que ta bouche prononce.

. . . . . .

Ne cherchons point, séduits par une vaine gloire,
D'un gigantesque effort la barbare fierté,
Mais la simple vertu, mais la simple équité.
Rappelle-toi pour moi les bienfaits de ton père,
Combien à ce héros ma jeunesse fut chère,
L'habitude, l'amour, la longue intimité,
Et la reconnaissance, et l'hospitalité :
D'un souvenir sacré les profondes empreintes
Thecla, pour les mortels sont aussi des lois saintes ;
Décide.

Une pareille scène dispenserait les acteurs de talent, ou leur en donnerait; car il n'y a personne qui ne sente qu'elle se joue, en quelque sorte, au fond de la pensée.

M. Constant n'a point traité, à beaucoup près, le rôle de la fille de Walstein, avec la même complaisance que Schiller; il nous dit lui-même, dans son discours préliminaire, que ce caractère présenté aux Français comme il l'est aux Allemands, pourrait bien ne point exciter chez eux le même enthousiasme, et voici pourquoi : « L'admiration dont ce rôle est l'objet » chez les Allemands, tient à leur manière de consi- » dérer l'amour, et cette manière est très-différente » de la nôtre. Nous n'envisageons l'amour que comme » une passion de la même nature que toutes les pas- » sions humaines, c'est-à-dire, ayant pour effet » d'égarer notre raison, ayant pour but de nous pro- » curer des jouissances. Les Allemands voyent dans » l'amour quelque chose de religieux, de sacré, une » émanation de la Divinité même, un accomplissement » de la destinée de l'homme sur cette terre, un lien » mystérieux et tout-puissant entre deux ames qui ne » peuvent exister que l'une pour l'autre. Sous le pre- » mier point de vue, l'amour est commun à l'homme » et aux animaux ; sous le second, il est commun à » l'homme et à Dieu. »

Digitized by Google

M. Constant continue et ne fait qu'ajouter le coloris le plus enchanteur à cette brillante esquisse de l'amour; néanmoins elle ne convertira peut-être pas tout le monde; beaucoup de gens s'en tiendront à leur goût dépravé, comme les compagnons d'Ulysse, et plus d'un français effrayé de tant de platonisme

Rendra grâces aux Dieux de n'être pas Germain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

D'autres plus défians interrogeront les voyageurs pour savoir si les Allemands et les Allemandes conservent toujours cet inestimable avantage sur les Français et les Françaises, dans leur manière d'aimer, et si l'amour est le même chez eux, dans leurs foyers que sur leurs théâtres. BOUFFLERS.

ESSAI GÉNÉRAL D'ÉDUCATION PHYSIQUE, MORALE ET INTELLECTUELLE, avec des Tableaux analytiques et synoptiques du Plan d'Education pratique; par M. A. JULLIEN. — Prix, 13 fr. 50 cent. — Chez *Firmin Didot*, rue de Thionville, n° 10; et chez *Lefort*, libraire, rue du Rempart-St-Honoré, vis-à-vis le Théâtre Français.

(TROISIÈME ET DERNIER EXTRAIT.)

Mais la prose qui nous représente le plus l'esprit et les formes helléniques et ausoniennes est, sans contredit, celle de Bossuet, dans ses belles oraisons funèbres. Son style en est même antique; caractère qui convient si bien à ce genre d'éloquence. On dirait que l'orateur, dans l'exorde entier de l'oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, s'est lui-même traduit du grec et du latin. Il n'y a que le génie des pensées qui paraisse être à lui.

On s'est donc mépris sur le caractère des langues anciennes, quand on n'a pas su voir dans leur étude, un moyen d'accroître la force de notre esprit, et d'obtenir ce goût, qui, donnant de belles formes à la pensée, a fait de la langue française la langue de l'Europe. Aussi un homme célèbre (1), qui seul a mis

(1) Le cardinal de Retz.

Digitized by Google

du génie dans l'intrigue des cours, reconnut-il, après s'être distrait des ennemis de sa prison, par la lecture des écrivains latins, *qu'on ne pouvait trop étudier la langue latine* (2); et comme alors, notre littérature ne se

(2) Il est assez extraordinaire que l'ancienne Université de Paris, d'où sont tortis plusieurs livres élémentaires pour faciliter l'étude de la langue latine, ne se soit pas occupée elle-même de la confection d'un Dictionnaire latin-français, à l'exemple de l'Académie française, qui a fait et refait le Dictionnaire de notre langue. Il n'y a pourtant qu'une compagnie qui puisse porter un pareil ouvrage à sa perfection.

Il vient bien de paraître une nouvelle édition du Dictionnaire de Boudot, augmentée, dit-on, de quelques mille mots. Mais la perfection ne gît pas ici dans une nomenclature nouvelle de mots d'une latinité moderne ou toute hellénique. On attendait quelque chose de plus. Il fallait avant tout, et comme l'avaient déjà commencé les laborieux Lallemant, corriger les interprétations inexactes, et établir les diverses acceptions des mots. Il fallait encore mettre en meilleur français la traduction des citations latines, et certainement l'auteur de la dernière édition était très en état de le faire avec succès. Cependant il a copié fidèlement beaucoup d'erreurs, et parmi un grand nombre qu'a fait découvrir une lecture de quelques momens, on n'en citera ici que quelques-unes qui pourront donner une idée des autres.

Censorius, de censeur, de réformateur. Voilà l'interprétation du dernier éditeur comme des premiers. On voit, d'après les exemples qu'ils citent, qu'ils n'envisagent ce mot que sous les rapports de mœurs. Mais il s'applique aussi aux opérations fiscales des censeurs; car ils étaient chargés tant de la fixation des divers impôts fonciers et des droits sur les marchandises, que de l'adjudication des revenus de la république. Cicéron parle souvent dans ce sens des lois des censeurs, *leges censoriæ*. *Tabulæ censoriæ*, les pancartes ou les tableaux du tarif des droits.

Peculatus, et *Repetundæ*, sont traduits indistinctement par peculat, vol de deniers publics, concussion. Cependant ces deux mots présentent une différence dans leurs acceptions. *Peculatus* veut dire, vol de deniers de la république, par un magistrat; concussion exercée sur des provinces romaines. *Repetundæ* (*res*, ou *pecuniæ*), concussion exercée sur des provinces sujettes de la république, vol ou extorsion d'argent ou d'effets appartenans à ceux qui y demeuraient.

Sortitio et *Subsortitio*, sont traduits, échéance par le sort, élection d'un sujet par le sort pour remplir une place vacante. Or ces deux mots ont des nuances différentes dans leur signification. *Sortitio* veut dire élection par le sort des juges qui devaient prononcer dans les causes majeures comme péculat, vexation des provinces, homicide,

Digitized by Google

composait que des œuvres de Malherbe de Balsac et de Corneille, il semblait sentir que cette langue nous devait les écrits des autres grands hommes qui ont fait de leur siècle une des plus belles époques littéraires.

On croira peut-être, que la France ayant aujourd'hui ses auteurs classiques, l'étude des langues anciennes doit moins intervenir dans notre éducation. Mais l'idée du beau nous saisirait-elle au même degré dans nos écrivains, que dans ceux d'Athènes et de Rome? Certainement depuis que Racine nous a donné Iphigénie et Phèdre, nous avons moins à demander à Euripide. Mais nous ne lisons encore Homère que dans ses vers. Delille, déjà si fidèle à Virgile dans ses géorgiques, l'a continué sans doute, dans ces grands tableaux où les Dieux mêlés avec les Grecs *deracinent* Ilion; où sont assignés, chacun à leur place, les morts de tous les tems; où se découvrent, dans le lointain, les grands hommes de l'empire qu'Enée va fonder, et ce jeune Marcellus, que les Dieux ne doivent montrer qu'un instant à la terre. Mais a-t-il rendu dans toute sa vérité *latine* Didon abandonnée, et cette logique de son cœur si tumultueuse et si pressante? Est-ce avec la langue la plus pauvre de prosodie et la moins propre à se frapper du caractère des passions, est-ce avec une syntaxe et des mots qui ne se décomposent jamais, qu'il a pu peindre cet ébranlement de l'âme, et cet effroi de la vie qu'apportent les grandes perturbations de l'amour? Horace philosophe vient de nous être donné. Mais Horace lyrique est encore dans le secret de sa langue, et un talent supérieur à son talent, pourra seul le faire passer dans la notre. Catulle, Tibulle et Properce, Cicéron, Salluste et Tite-Live, sont encore inédits pour des Français; et l'éloquence la plus forte de poésie et de pensée, l'éloquence de Tacite est terne et toute énervée dans d'Alembert et les autres traducteurs.

Subsortitio veut dire, le tirage subséquent des juges qui devaient remplacer ceux que l'accusateur et l'accusé avaient recusés.

Ces différentes acceptions ont également échappé à l'auteur des *Synonymes latins*, dont l'ouvrage est d'ailleurs infiniment estimable.

Reconnaissons

Digitized by Google

Reconnaissons donc ici deux choses. La première, c'est que, malgré cet adage de Boileau,

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,

chez un peuple où de grandes situations et une culture heureuse ont perfectionné les esprits, il doit souvent sortir des idées, dont le caractère ne peut se traduire, quoiqu'elles soient très-bien senties par les hommes d'esprit des autres pays. Délaissées de leurs formes, elles ne sont dans une autre langue que l'ombre, que le trait, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'idée originale. Ainsi la perception des idées est plus en notre pouvoir, que l'art de les vêtir. Mais cet art est le style dans toute sa puissance. C'est à son style que Virgile a confié les feux de Didon, et Racine, les douleurs de Phèdre.

La seconde, c'est que les citoyens d'Athènes et de Rome, peuples d'élite, n'entendant que la langue de leurs orateurs, de leurs poëtes dramatiques, et de leurs philosophes; et pouvant, dès la saison de l'adolescence, apporter aux grandes études une intelligence toute développée, et l'imagination la plus enrichie, ont dû concevoir un beau idéal beaucoup plus parfait que le nôtre.

La littérature ancienne paraîtra, peut-être, ici trop longuement célébrée; mais il nous a paru convenable d'exposer les raisons propres à lui rendre une partie de son ancienne dignité. On a trop oublié, depuis plusieurs années, la part qu'elle a eue à la gloire du dix-septième et du dix-huitième siècles. Sans doute, on ne mêlait pas assez à cette étude, l'étude d'autres sciences, dont la nécessité ou l'utilité sont incontestables; mais il semble qu'on aurait pu pourvoir à ces grands intérêts, sans frapper de proscription un genre de connaissances qui nous a fait déférer par l'Europe la législature de la pensée; car c'est proscrire la législature ancienne que d'en réduire l'étude, comme d'un objet purement accessoire. Or, quand de grands succès ont consacré ce modèle d'instruction, ne l'échangeons point contre des théories que le succès n'a point encore justifiées; et à ce sujet, nous nous permettrons de discuter

Digitized by Google

une opinion de M. Lancelin, sur les avantages du dessin, qui, si elle était admise, amènerait, contre l'intention de M. Jullien qui l'a citée, l'exclusion totale de l'étude des langues anciennes.

« Le dessin, la première et la plus simple expression » des objets, puisque les signes qu'il emploie les rendent » tels qu'ils sont, le dessin, qui, chez tous les peuples, » a dû être la première langue écrite, est (avec » l'algèbre) de toutes les langues ou méthodes analy- » tiques, la plus belle, la plus sure, et l'un des plus » puissans leviers de l'esprit humain. En effet, le dessin » d'un objet, nous en montre d'un coup d'œil toutes » les parties avec les dimensions relatives de chacune, » tandis que le discours le plus précis ne les fait aper- » cevoir que faiblement, lentement, et l'une après » l'autre.....

» Le dessin peut tracer, non-seulement l'image de » tout ce qui existe, mais aussi de tout ce qui peut » exister; c'est à la fois la langue de la nature, de » l'intelligence et de l'imagination.....

» Un bon dessinateur est, dans son genre, un excellent » analyste, et il n'est pas de plus sûr moyen que le » dessin, pour accroître rapidement le système de nos » idées, en fortifier la liaison, se faire sur-tout des » notions exactes et détaillées, entretenir long-tems la » clarté et la vivacité de ses idées; en un mot, acquérir » la plus grande facilité pour se les rappeler, les com- » biner, et donner par là, à ses facultés intellectuelles, » la justesse, la promptitude et l'étendue dont elles sont » susceptibles. » (*Introduction à l'Analyse des sciences.* Tom. I^er^, pag. 354, 356 et 586.)

M. Lancelin dépasse ici, en faveur du dessin, tout ce que Cicéron a dit à la gloire des lettres. Selon lui, le dessin est le *novum scientiarum organum* de Bacon; c'est la science universelle. Or, comme le dessin est aujourd'hui un des principaux objets de l'enseignement; comme il absorbe une très-grande partie du tems des élèves, il est important de se fixer sur les avantages qu'on peut en attendre.

Que le dessin soit indispensable pour ceux qui se destinent à la peinture et à la sculpture, et que, pour

Digitized by Google

y obtenir de grands succès, il faille s'en prescrire une étude approfondie, c'est un sentiment arrêté chez tous ceux que le goût a établis juges dans les beaux-arts.

Que le dessin soit nécessaire aux architectes, aux géographes, aux ingénieurs, aux mécaniciens, on en conviendra encore, quoique pourtant il ne soit, pour ces professions, qu'un moyen secondaire; au lieu que, pour ceux qui veulent animer la toile ou le marbre, il est la chose même.

Le dessin fait passer par les yeux, dans l'esprit, l'idée des objets. Dans l'atelier du peintre et du sculpteur, il crée, il dispose, il donne aux formes des proportions choisies, et il en exprime des mouvemens. Là il est poësie dramatique.

Le dessin, dans son rapport avec les autres arts, est une traduction littérale des objets. Ici, il n'y a point de fiction; les formes sont arrêtées, les dimensions sont prescrites. C'est un art asservi qui représente pour d'autres arts.

Pour que le dessin fut un grand moyen de force pour nos facultés intellectuelles, il faudrait qu'émané de la pensée, il s'occupât immédiatement d'exercer la pensée. Or, il ne se présente avec aucun de ces caractères. Il n'est que le premier acte de cet esprit d'imitation qui a été langue primitive des hommes. Comme signe, il est une cause matérielle d'idées, et il en est resté là. Enfin peut-il apprendre à rassembler des idées abstraites, à les analyser, à les comparer, quand son action est purement physique, et opérée par le seul concours des yeux et de la main?

D'après tout ce qu'il voit dans les propriétés du dessin, M. Lancelin pense qu'on pourrait borner l'éducation de la première jeunesse à l'acquisition de ce talent (5).

(5) M. Lancelin prétend que, dans les divers élémens d'une bonne éducation, l'étude du latin doit entrer pour peu de chose, que l'*absurde* ancien plan d'études n'était propre qu'à *faire des sots et des pédans*; qu'enfin l'étude du latin peut même nuire à la précision et à la pureté avec laquelle s'exprime l'homme qui ne connaît que l'usage d'une langue bien faite. Tome II, pages 134 et 135.

Ainsi d'après M. Lancelin, Cicéron, Virgile, Horace, ont dû moins

Digitized by Google

Et c'est parce que ce talent n'est en rapport qu'avec les facultés passives de cet âge, qu'il ne peut seul nous préparer à la saison de la vie, où ces mêmes facultés élaborées par le tems, doivent tenir d'elles-mêmes leur principe de mouvement. L'art de penser s'acquiert par le travail de la pensée, par une habitude de contention qui sépare notre esprit de l'action de nos sens. Le dessin, où les sens interviennent seuls, ne peut donc aider notre esprit dans la faculté qu'il a d'assembler ses forces en faisceau. Aussi a-t-on remarqué que les jeunes gens, trop long-tems livrés à l'étude du dessin, se trouvent inhabiles aux sciences abstraites, et même à l'étude des langues dont la syntaxe est composée comme celle des Grecs et des Romains. Leur mémoire, une fois habituée à la présence des signes matériels, se trouve hors d'état de se mettre à la suite d'idées métaphysiques qui ne peuvent se traduire aux sens.

Enfin, est-ce à l'étude du dessin, qu'Aristote, Cicéron, Bacon, Descartes, Pascal, Léibnitz, Locke, Newton, Montesquieu, Condillac et Buffon, ont dû cette étendue d'esprit et cette force de réflexion qui les font reconnaître, comme les premiers de l'espèce humaine pensante? La logique des peintres est-elle en général citée de préférence à celle des hommes de lettres, des médecins, des jurisconsultes, des administrateurs? Sans doute, il ont eu leur Raphaël, leur Buonaroti, leur Poussin, leur Rubens. Mais ces hommes éminens n'ont point reçu leur génie de leur état. On voit que, dans tout ce qu'ils ont fait, la pensée est à côté de l'image, et chez eux, la peinture n'a été que l'application d'une vaste étendue d'esprit, qui, dans d'autres situations, en eut fait de grands orateurs, des poëtes brûlans, ou de profonds philosophes.

M. Jullien a écrit dans l'objet d'établir les moyens

---

bien parler leur langue, lorsqu'ils ont su la langue grecque; Voltaire a eu tort de prescrire à tout homme de lettres la connaissance des langues grecque, latine, italienne et anglaise; et J.-J. Rousseau a prouvé qu'il n'entendait pas la théorie du style, quand il a dit qu'il fallait apprendre le latin; *ne fut-ce que pour savoir le français.*

Tout s'écrit en France. On vient de refaire les Fables de La Fontaine;

Digitized by Google

de mettre l'intelligence humaine en état de progression continue. C'est à lui de juger si l'étude du dessin aussi prolongée que le propose l'écrivain qu'il cite, peut favoriser cette vue. Au reste, comme lui-même la modère; comme il y joint d'autres études propres à donner une grande impulsion à la pensée; comme enfin, il annonce l'intention de rendre la *littérature ancienne* et *moderne familière à ses élèves*; ces vues nous prouvent qu'il connaît beaucoup mieux la doctrine d'Aristote sur la formation des idées, et sur leur perfectionnement, que l'auteur de l'*Introduction à l'Analyse des sciences.*

Quoique Sénèque ait dit, et très-bien dit, *timeo hominem unius libri, je crains un homme qui n'a lu qu'un livre*, il doit cependant entrer dans le plan de M. Jullien, d'initier ses élèves à toutes les sciences; non qu'il prétende les leur faire approfondir toutes; il reconnaît lui-même qu'une pareille vue serait aussi dangereuse que chimérique. Mais convaincu que toutes les sciences se tiennent entre elles, il sent qu'une idée générale de leurs rapports ne peut qu'aggrandir l'intelligence.

Une objection à laquelle il faut s'attendre, c'est que cette multitude de connaissances, ne pourra que donner des idées confuses ou superficielles aux élèves. Mais on doit observer que ces élèves sont des sujets choisis et propres à fournir toute la force d'esprit qu'exige une instruction aussi étendue. Si les vues de l'instituteur paraissent ambitieuses, ses moyens sont raisonnés.

En effet, ce qui doit principalement assurer la direction des élèves dans la vaste carrière où l'auteur les engage; c'est l'usage habituel du mémorial qu'il prescrit. On y voit un moyen de précaution contre les dangers d'un mouvement accéléré, et contre l'empressement qu'on éprouve à cet âge, pour se donner des opinions. Alors on n'acceptera point, comme absolument vrai, ce qui n'est que possible ou vraisemblable. Les idées ne se présenteront point avec l'imposture des draperies, et, décomposées par l'analyse, elles saisiront l'esprit par un caractère de vérité mathématique.

L'idée d'un mémorial a encore cela de précieux,

Digitized by Google

qu'en nous assujétissant à un doute méthodique, et à une circonspection rigoureuse, elle nous sauvera des variations si fréquentes dans la saison de l'adolescence. La plupart des hommes ne sont inconséquens que parce qu'ils oublient l'histoire de leurs mouvemens et de leurs pensées. Or, nos principes déposés dans un mémorial, comme dans une archive, amèneront notre intelligence à une dignité habituelle, puisqu'ils seront des monumens domestiques prêts à nous dénoncer la versatilité de nos idées. Ce n'est pas qu'il ne puisse arriver que le tems, que les événemens, qu'une réflexion plus vigoureuse n'ébranlent ou ne modifient nos opinions; car trop souvent la vérité n'est que le fruit d'erreurs reprises à plusieurs fois. Mais, en recueillant sa lumière, nous reconnaîtrons que c'est à l'habitude de décrire et de raisonner nos idées, que nous aurons dû cette force ultérieure de méditation qui nous aura remis sur ses traces.

Mais si nous sentons toute l'utilité du mémorial imaginé par M. Jullien, nous reconnaissons également avec lui qu'il faut à un élève un ami auquel il puisse soumettre l'histoire de sa vie morale et intellectuelle. En écrivant pour lui seul, il ne travaillerait pas ses idées, il n'y soupçonnerait point de défauts, et loin de s'amender, il courrerait le risque de se contempler dans le premier jet de ses conceptions. La surabondance de de vie, dans la jeunesse, se résoud toujours en une confiance excessive, et l'amour-propre, quand il n'est pas arrêté de bonne heure dans ses illusions, devient, avec le tems, un despote qui n'est accessible ni à la raison ni au ridicule même. Il est donc bon qu'un jeune homme soit préparé, par les contradictions d'un ami, aux contradictions qui l'attendent dans la vie commune. Alors il entrevoit, de sa solitude même, combien les hommes réunis sont difficiles sur les qualités, sur les talens, et combien, dans l'état social, les concurrences à la supériorité sont combattues. Il sent la nécessité de se donner des moyens avant de songer aux prétentions, et lorsqu'arrive le moment de se produire sur la scène du monde, déjà mûr d'une expérience domestique, il assiste aux débats et aux méprises des diverses vanités, sans

Digitized by Google

avoir à choisir de nos contrées pour son amour propre.

Un sentiment que nous laisse la lecture de l'ouvrage de M. Jullien, et qui prouve sa mission pour le genre de travail auquel il s'est livré, c'est la conviction intime qu'il voudrait reculer les limites de l'intelligence humaine, et ce désir n'est point, chez lui, une pure représentation. On y voit le caractère d'une passion qui semble lui-même le tourmenter. On dirait qu'il a un intérêt immédiat au perfectionnement de notre nature intellectuelle. C'est une vraie chevalerie, mais de la plus noble espèce. Il est comme ce peintre qui plaçait dans tous ses tableaux le portrait de sa maîtresse. Le gouvernement devait donc à un enthousiasme aussi vrai d'adopter l'ouvrage qu'il a inspiré, et nous osons croire qu'en le désignant à l'Université impériale, comme livre élémentaire, il a envisagé l'instruction des élèves dans celle des instituteurs mêmes.

M. Jullien a évité, dans cet écrit, les néologismes qu'on avait remarqués dans son *Essai sur l'emploi du temps*. Son style est coulant, nombreux, et d'une clarté rare dans ces sortes d'ouvrages. Mais il semble, comme on l'a déjà remarqué dans le premier, qu'il y a trop de mouvement, et sur-tout que l'auteur s'est trop abandonné à la facilité qu'il a pour écrire. Ce talent qu'on prise beaucoup, et qui, en effet, mérite de l'être, a aussi ses inconvéniens. Il empêche la pensée de se resserrer autant qu'elle devrait l'être. Nous invitons donc M. Jullien à s'appliquer le précepte que Boileau se félicitait d'avoir donné à Racine. Ce précepte est lui-même une grande idée philosophique, et on ne voit rien d'aussi heureusement dit dans tout Quintilien. FR. GRANDEAU.

Voyage de Dentrecasteaux, envoyé à la recherche de la Pérouse, publié par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, sous le ministère de S. E. le vice-amiral Decrès, comte de l'Empire. Rédigé par M. de Rossel, ancien capitaine de vaisseau. — Deux vol. in-4°, avec un atlas. — A Paris, de l'Imprimerie Impériale.

Ce fut sans doute un beau mouvement que celui

Digitized by Google

qui porta l'Assemblée nationale à rendre le décret du 9 février 1790, par lequel le roi était prié d'ordonner une expédition pour la recherche de M. de la Pérouse. Les inquiétudes que la France et l'Europe même avaient conçues sur le sort de cet illustre navigateur, n'étaient que trop bien fondées. Ses dernières dépêches étaient du 10 mars 1788. Il partait alors de Botany-Bay, et après avoir employé une partie de l'année à faire des reconnaissances, il se proposait de se rendre à l'Isle-de-France dans les premiers jours de décembre. Il ne faut pas quatre mois pour avoir des nouvelles de cette colonie. On aurait donc pu en recevoir de M. de la Pérouse au commencement de 1789, et par conséquent deux ans s'étaient écoulés dans l'incertitude. Si l'on réfléchit sur la longueur de cet intervalle, si l'on considère que les nouvelles reconnaissances dont la Pérouse devait s'occuper, le conduisaient dans des parages mal connus, semés de dangers, et où il ne pouvait rencontrer que les peuples les plus féroces, on concevra que l'espoir de retrouver ses traces ne reposait que sur de faibles probabilités. Seules, elles n'auraient pas moins suffi pour motiver le décret de l'Assemblée, pour justifier l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli par la nation. L'intérêt qui se portait sur la Pérouse et ses compagnons d'infortune était trop juste et trop vif pour qu'on n'applaudit pas avec transport toute mesure qui offrait quelque lueur d'espoir de les rendre à la patrie. Mais à cet intérêt s'en joignait un autre qui servit de second motif à l'expédition, celui de la géographie et des autres sciences. On ne pouvait se flatter de retrouver M. de la Pérouse qu'en parcourant les mêmes parages qu'il avait dû visiter, et dont les navigateurs n'avaient encore que des notions très-imparfaites. La reconnaissance de ces parages se liait donc naturellement à la recherche qu'on allait faire de lui; plus elle serait exacte, plus on aurait de chances de le découvrir; et dans le cas où elle resterait infructueuse, les sciences devaient au moins y réparer toutes les pertes causées par son naufrage. Tel fut le motif qui dicta le second article du décret, où le roi était prié de prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre l'expédition utile et avantageuse à la navi-

Digitized by Google

gation, à la géographie, aux sciences et aux arts, indépendamment de la recherche de M. de la Pérouse.

Les instructions données par le roi à M. Dentrecasteaux furent rédigées dans ce double but. Elles sont l'ouvrage de M. de Fleurieu, alors ministre de la marine et qui, en cette qualité, ordonna tous les préparatifs de l'expédition. Après avoir rappelé, dans les propres termes de M. de la Pérouse, la route qu'il se proposait de suivre, on y désigne à M. Dentrecasteaux celle qu'il doit tenir; aucune des découvertes ou des reconnaissances qu'il peut faire n'est oubliée; tous les renseignemens dont il peut avoir besoin lui sont donnés ou indiqués; l'ensemble des opérations présente le plan le plus vaste. Mais le ministre éclairé qui l'avait conçu, le savant navigateur qui l'avait tracé, ne pouvait prétendre que le chef de l'expédition y assujettît servilement sa marche. Il savait trop bien à quels événemens imprévus ces navigations lointaines et périlleuses sont exposées, pour donner son plan autrement que comme un projet, pour ne pas laisser à M. Dentrecasteaux la faculté d'en intervertir l'ordre, et d'en abandonner même telle ou telle partie, toutes les fois qu'il croirait pouvoir le faire sans nuire essentiellement à l'objet principal de sa mission. Les talens bien connus de cet officier justifiaient d'ailleurs pleinement cette confiance.

L'expédition composée des frégates la *Recherche* et l'*Espérance*, fut prête à mettre à la voile et partit en effet de la rade de Brest, le 29 septembre 1791. Conformément à ses instructions, M. Dentrecasteaux se rendit au Cap de Bonne-Espérance, après une courte relâche à l'Isle de Ténériffe. Deux choses sont à remarquer dans cette traversée; la sagesse des conseils qu'il donne, et que le rédacteur du voyage développe dans une note, sur la route à tenir pour passer la ligne équinoxiale, et la mauvaise marche des deux frégates qui composaient l'expédition. M. Dentrecasteaux en fait légèrement l'observation. Il n'était point dans son caractère de faire valoir ni les contrariétés qu'il éprouvait, ni les dangers qu'il avait courus. Mais quiconque a quelque expérience de la mer, est frappé de voir que ces deux bâtimens, sans avoir éprouvé de calme, employèrent 84 jours à se rendre

Digitized by Google

des Canaries à l'extrémité de l'Afrique. On prévoit dès-lors combien les positions embarrassantes deviendront critiques pour d'aussi mauvais voiliers, combien ce défaut de marche alongera leurs traversées, à quel point il épuisera leurs vivres et favorisera les progrès du scorbut.

Arrivé au Cap de Bonne-Espérance, M. Dentrecasteaux reçut de l'Isle-de-France des dépêches qui le mirent dans le cas de changer tout à fait le plan de campagne que lui traçaient ses instructions, et firent voir combien il avait été sage de lui en laisser la faculté. Ces dépêches lui étaient adressées par M. de Saint-Félix, commandant la station dans les mers de l'Inde, qui avait envoyé une frégate exprès au Cap de Bonne-Espérance; elles semblaient donner des renseignemens certains sur le sort de M. de la Pérouse. Deux capitaines de navires français, arrivés assez récemment de Batavia, où ils s'étaient trouvés en même temps que le commodore anglais Hunter, assuraient que cet officier avait vu près des îles de l'Admiralty, des débris non équivoques du naufrage de l'expédition française. Chacun de ces témoignages, pris en particulier, semblait mettre la chose hors de doute; examinés comparativement, ils présentaient des contradictions qui en affaiblissait extrêmement l'autorité, et l'un des deux parlait d'un fait si étrange, pour ne pas dire impossible (de courans qui avaient entraîné un vaisseau à 600 lieues en dix jours), que M. Dentrecasteaux dut être porté à en soupçonner l'auteur d'entendre fort mal la langue anglaise. Une rencontre extraordinaire le mit au moment de lever ses doutes. Le commodore Hunter, était dans la rade du Cap de Bonne-Espérance, lorsque les frégates y mouillèrent; mais il appareilla deux heures après, sans qu'on eût pu communiquer avec lui. Cependant M. Dentrecasteaux eut à consulter beaucoup de personnes qui avaient entretenu le commodore. M. Rhénius, gouverneur du Cap, et les conseillers de régence, l'assurèrent tous que le marin anglais avait constamment nié les bruits répandus à l'Isle-de-France et dont on voulait le faire auteur. De pareils témoignages suffisaient peut-être pour détruire ceux des deux capitaines marchands. Mais la confiance

Digitized by Google

qu'ils avaient inspirée à M. de Saint-Félix et au gouverneur de l'Isle-de-France, les espérances qu'ils avaient fait naître, la crainte de négliger le moindre indice qui pouvait conduire à un but aussi important, rendirent à ces deux rapports toute leur autorité, non sur l'esprit de M. Dentrecasteaux, mais sur sa conduite. Au lieu de se diriger d'abord sur la terre de Leeuwin, comme le portaient ses instructions, il se décida à se rendre directement aux îles de l'Admiralty, en traversant les Moluques.

Les frégates partirent du Cap le 16 février 1792, et le chef de l'expédition avait encore tout le tems nécessaire pour exécuter son projet avant que le changement de la mousson le rendît impossible, si ces bâtimens avaient été meilleurs voliers. Mais le peu de chemin qu'il avait fait en vingt-un jours de navigation, le força de renoncer à la route directe. Des raisons qu'il développe avec beaucoup de clarté, le déterminèrent à passer dans le sud de la Nouvelle-Hollande pour remonter ensuite dans le Nord et dans l'Est, explorer la partie inconnue de la Nouvelle-Calédonie, et quelques points de la mer des Arsacides, comme le portaient ses instructions, et arriver par l'Est aux îles de l'Admiralty et aux Moluques dans la force de cette mousson.

L'Isle d'Amsterdam fut reconnue pendant cette nouvelle traversée. Elle offrit à nos navigateurs le singulier spectacle d'un vaste incendie dont ils ne purent deviner la cause. On se dirigea ensuite sur le Cap le plus méridional de la terre de Van-Diemen, et l'on y arriva après avoir tenu la mer un peu plus de deux mois. L'intention de M. Dentrecasteaux était d'y chercher la baie de l'*Adventure* où avait déjà mouillé le capitaine Furneaux; trompé par la configuration des terres, il entra dans un autre enfoncement nommé par Tasman la baie *des Tempêtes*. Elle n'avait point encore été visitée et sa position en rendait la reconnaissance extrêmement importante; il se décida donc à y mouiller et n'eut point à se repentir de ne s'être pas laissé effrayer du nom terrible qu'elle porte. Des canots qu'il envoya explorer la côte, lui annoncèrent la découverte d'un port aussi vaste que commode. Les frégates s'y rendirent, et bientôt on s'a-

Digitized by Google

perçut qu'on était à l'entrée d'un canal qui promettait d'offrir de nombreux abris aux marins dans ces parages, où l'on ne connaissait guères jusqu'alors que la baie de l'*Adventure*. Pendant un séjour de plus d'un mois, M. Dentrecasteaux en fit faire la reconnaissance; il y revint l'année suivante et la compléta. Nous ne pouvons mieux faire sentir à nos lecteurs l'importance de cette découverte, qu'en nous servant des propres paroles de cet habile marin. « Un navigateur, dit-il, ne pourra jamais être accusé d'exagération en manifestant une sorte d'enthousiasme à la vue d'un mouillage prolongé dans un espace de plus de vingt-quatre milles d'étendue, partout également sûr, où l'on ne rencontre aucun écueil, où l'on peut partout sans inquiétude laisser tomber l'ancre, dont les terres peuvent être approchées, sans danger, à une encablure; d'un aspect d'ailleurs très-riant, quoiqu'il paraisse monotone à la première vue, par la verdure uniforme des arbres dont toutes les collines amoncelées les unes sur les autres sont couvertes, depuis le sommet de la plus élevée jusqu'au rivage, mais varié néanmoins par les sites pittoresques que forment les sinuosités et les baies multipliées de ce canal et par les rivières qui s'y jettent, mais seulement du côté de la grande terre. Dans une saison aussi avancée et dans un golfe qui porte un nom si menaçant, la découverte d'un pareil mouillage est faite pour procurer à un homme de mer une jouissance qu'il faut avoir sentie pour pouvoir l'exprimer. »

Pendant cette relâche, on aperçut à peine quelques naturels du pays et l'on n'eut que de courtes communications avec eux. Sous ce point de vue elle est peu intéressante. Ce qu'on y observe avec plaisir, c'est le zèle, l'activité, la gaîté même que témoignent les officiers et les équipages que l'on envoyait à la découverte dans des canots, opérations toujours pénibles et où ils se virent plus d'une fois à la veille de manquer de vivres et d'eau. Nous ne pouvons nous refuser à citer la dernière expédition de ce genre, que commanda M. de St-Aignan. On partage les sentimens de ce jeune officier, on applaudit à son ardeur, lorsque soupçonnant qu'il n'est plus séparé que par une langue de terre de la baie de

Digitized by Google

l'*Adventure*, qu'on n'avait encore pu découvrir, et voyant son canot échoué sur un banc de sable, il se déshabille malgré la rigueur du froid, s'élance à la mer, tenant son fusil d'une main et une bousole de l'autre, marche au rivage, traverse l'Isthme, reconnaît la baie qu'il cherchait, et ne se rembarque qu'après avoir pris des relèvemens et dessiné la vue des terres.

Ce fut le 28 mai 1792, que M. Dentrecasteaux quitta la terre de Van-Diemen, et se dirigea vers la Nouvelle-Calédonie. Il devait en reconnaître la côte méridionale qui n'avait point été vue par Cook, et qui entrait dans le plan d'opérations de M. de la Pérouse. Cette reconnaissance aussi difficile que périlleuse, fut exécutée de la manière la plus brillante. Qu'on se figure une côte d'environ deux cents milles d'étendue, défendue par un ressif qui se prolonge à une distance presque égale dans le Nord; ressif où l'on n'entrevoit pas une ouverture qui laisse l'espérance d'y trouver un port, et en dehors duquel la profondeur de la mer ne permet pas de jeter l'ancre. Telle est la chaîne immense et non-interrompue de dangers que les frégates suivirent avec la constance la plus intrépide, depuis le 16 juin jusqu'au 3 juillet, ne s'en éloignant guère le jour à plus de deux milles, ni à plus de dix pendant la nuit, et revenant chaque matin au dernier point qui avait été reconnu la veille, pour ne pas laisser la moindre lacune dans les observations. L'aspect de la carte qui en fut le fruit et où cette navigation est tracée, excitera l'admiration des gens de l'art, et prouvera que les navigateurs les plus célèbres n'ont jamais rien fait de plus beau.

Cependant la saison des vents d'Est étant arrivée, M. Dentrecasteaux fit route pour les îles de l'*Admiralty*. Il reconnut dans ce trajet les îles de la Trésorerie, celle de Bougainville et Bouka, communiqua avec les habitans de la dernière, qui ne lui présentèrent aucun vestige du passage de M. de la Pérouse; puis donnant dans le canal Saint-Georges, il alla mouiller à la Nouvelle-Irlande dans le hâvre Carteret, relâche qui ne lui offrit d'autres ressources que celle de faire de l'eau et du bois, et où il eut à essuyer des pluies continuelles.

Au sortir du canal Saint-Georges, se présentaient ces

Digitized by Google

îles de l'Admiralty, où les rapports des deux capitaines français plaçaient le naufrage de la Pérouse. C'était sur les plus orientales que le commodore Hunter avait aperçu, disaient-ils, des hommes vêtus d'étoffes européennes. Elles furent aussi les premières que M. Dentrecasteaux visita. La grande île de l'Admiralty fut ensuite l'objet de ses recherches. Il passa plusieurs jours dans cet archipel dont les îles sont rendues inabordables par les ressifs qui les environnent, mais peuvent être cotoyées de fort près. Les frégates les rangèrent, en effet, à une très-petite distance, presque toujours entourées des naturels du pays, qui les suivaient dans leurs pirogues et avec lesquels on communiqua continuellement. Le fruit de ces recherches fut la certitude que M. de la Pérouse n'avait point été vu dans ces parages, qui n'étaient en effet compris ni dans ses instructions, ni dans ses projets. De courts momens d'illusion servirent cependant à expliquer comment des esprits prévenus avaient pu supposer qu'il y avait fait naufrage. Un grand arbre couché sur les ressifs, et dont les branches s'étaient à une de ses extrémités et les racines à l'autre, fut pris par quelques personnes pour les débris d'un navire dont il ne serait resté que la quille, l'étrave et une partie de l'étambot. Mais bientôt plusieurs autres arbres dans la même position, détruisirent cette hypothèse; il aurait fallu admettre le naufrage d'une flotte entière pour y persister. La couleur noire des insulaires, leurs ceintures d'un rouge sombre, leurs ornemens de coquilles blanches, avaient pu de même, lorsqu'on les observait de loin, donner l'idée de ceintures et d'uniformes de la marine française, à des hommes préoccupés du passage de M. de la Pérouse dans cet archipel; de près, toutes ces illusions se dissipèrent.

Il y avait plus de deux mois que les frégates tenaient la mer, car leur séjour au hâvre Carteret, qui ne leur procura, en vivres frais, qu'une douzaine de cocos, ne peut être regardé comme une relâche. Il était donc tems d'en chercher une où les équipages pussent se reposer de leurs fatigues et trouver les ressources nécessaires à la conservation de leur santé. M. Dentre-

Digitized by Google

casteaux choisit les Moluques, et ne perdant jamais de vue les services qu'il pouvait rendre à la navigation, il se décida à suivre une route qui n'eût point encore été fréquentée. Il se dirigea sur le Cap de Bonne-Espérance de la Nouvelle-Guinée, et reconnut dans le trajet plusieurs petites îles dont il détermina la position ainsi que celle de ce Cap. Il se proposait de passer ensuite par le détroit de Gallewo, le moins connu de ceux qui pouvaient lui ouvrir le grand archipel d'Asie ; mais les vents le forcèrent à faire route par celui de Sagowien, plus connu sous le nom de Pitt, d'où il se rendit à Amboine, toujours observant, toujours reconnaissant, et rectifiant les positions mal déterminées par les navigateurs plus anciens.

La relâche à Amboine commença le 6 septembre 1792 ; on en partit le 13 octobre suivant. Les îles de l'Amirauty ayant été visitées, M. Dentrecasteaux put reprendre le plan de campagne que lui prescrivaient ses instructions. La première opération qu'elles lui recommandaient était la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande, à commencer à la terre de Leeuwin, qui avait dû être faite par M. de la Pérouse. On reconnut le 5 décembre la pointe de Leeuwin, on la doubla, et le 6 on découvrit une baie qui parut offrir un excellent mouillage. La violence et la direction du vent empêchèrent d'y entrer, contrariété d'autant plus fâcheuse, que d'après le rapport du capitaine Vancouver, qui y avait relâché l'année précédente, on aurait pu y faire du bois et de l'eau, et qu'ainsi M. Dentrecasteaux n'aurait pas été obligé, comme on le verra bientôt, de laisser la reconnaissance de cette côte incomplète.

Ici commence une nouvelle navigation aussi belle et non moins périlleuse que celle qui avait eu lieu sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Calédonie. Les frégates y coururent même de plus grands dangers. Le 9 décembre, un gros tems et un changement de vent qu'on ne pouvait prévoir, les surprirent au milieu d'un archipel inconnu, où elle se trouvaient environnées d'écueils et de ressifs. Dans l'impossibilité de s'en dégager, il n'y avait plus qu'une seule ressource, celle

Digitized by Google

de céder à la force du vent et de côtoyer les récifs dans l'espoir de trouver un abri derrière quelque île, ou du moins une issue à travers les écueils. La frégate *l'Espérance*, commandée par M. Huon de Kermadec, prit la première ce parti courageux, que l'infériorité de sa marche lui rendait aussi plus nécessaire; elle en fut récompensée par la découverte d'une baie où elle mouilla, et qui désormais portera son nom. La *Recherche* l'y suivit. Mais l'expédition ne tira d'ailleurs aucun fruit de cette relâche où l'on ne put faire de l'eau. Un accident imprévu faillit même y attacher un souvenir funeste. M. Riche, un des naturalistes, s'égara dans une excursion qu'il entreprit, seul, entre le rivage et des étangs salés qui en sont éloignés d'environ deux milles. Son absence dura deux jours et causa les plus vives inquiétudes; on envoya de tous côtés à sa recherche; il fut impossible de le retrouver. Il reparut enfin le troisième jour, lorsqu'on le croyait mort de faim et de lassitude. Il paraît par le récit de M. Dentrecasteaux, que cet événement donna lieu à quelques plaintes de la part des naturalistes qui semblèrent croire que l'astronomie et l'hydrographie obtenaient des préférences, dans cette expédition, sur l'histoire naturelle. Il repousse facilement cette inculpation; il observe qu'un plan de navigation aussi étendu, ne permettait que de courtes relâches. Il exprime le désir qu'on n'employât dans les campagnes de ce genre que des personnes attachées au service de la marine, et en état de juger de ce qu'il est possible ou impossible de leur accorder. Il est sûr au moins que le premier but de ces expéditions est le perfectionnement de l'hydrographie; qu'il est tems d'étudier l'histoire naturelle d'un pays quand on s'est assuré de sa position et des moyens d'y aborder, et que le comble de l'abus, dans un voyage de découvertes, serait d'en considérer les chefs comme des patrons de barques frétées pour la commodité de quelques observateurs.

On ne resta que huit jours au port de l'Espérance. En sortant, M. Dentrecasteaux visita, avec le plus grand soin, les écueils où il avait été au moment de périr. Delà il poursuivit sa reconnaissance de la terre de Nuits, dans

dans une étendue de 9 degrés en longitude, avec la même exactitude que celle de la Nouvelle-Calédonie. Le manque d'eau l'empêcha d'aller plus loin, quelque désir qu'il eût de s'avancer au moins jusqu'aux îles Saint-François et Saint-Pierre, dont il n'était plus très-éloigné. C'est même une chose remarquable que la constance, je dirais presque l'opiniâtreté, avec laquelle il persévéra dans ce projet. Ce ne fut qu'après avoir calculé rigoureusement pour combien de jours il restait de l'eau à chaque frégate, qu'il se résolut au parti devenu indispensable d'aller en chercher de nouveau à la terre de Van-Diemen.

M. Dentrecasteaux dut se retrouver avec plaisir, dans ce magnifique canal qu'il avait découvert l'année précédente; il y passa un mois, pendant lequel il en acheva la reconnaissance, et se pourvut de ce qui lui était nécessaire pour se rendre aux îles des Amis. Cette seconde relâche à la terre de Van-Diemen lui procura même l'avantage d'en connaître les habitans, qu'il n'avait, en quelque sorte, qu'aperçus dans la première. Les détails qu'il donne sur cette race d'hommes, sont pleins d'intérêt, mais n'entrent pas, pour le moment, dans notre sujet. On leva aussi cette année le plan de la baie de l'*Adventure*, où les frégates mouillèrent en sortant du canal Dentrecasteaux. Une autre découverte piquait encore plus vivement la curiosité du chef de l'expédition. Les courans violens qu'il avait éprouvés, entre le trente-deuxième et le trente-sixième degré de latitude australe, en se rendant de la terre de Nuitz à celle de Van-Diemen, lui avaient donné l'idée que celle-ci pouvait être une île, séparée de la Nouvelle-Hollande par un détroit situé au sud de la pointe Hicks. Il aurait voulu en prolonger la côte orientale jusqu'à cette pointe pour vérifier ses conjectures. Des anglais partis de Botany-Bay en ont reconnu depuis la justesse. Mais la nécessité de se rendre aux îles des Amis pour y chercher M. de la Pérouse, lui fit abandonner ce projet. La marine française fut ainsi privée de l'honneur de cette découverte; mais le mérite de l'avoir pressentie, n'en doit pas moins rester à M. Dentrecasteaux. Nous citerons ici, pour la même raison, une autre hypothèse

Digitized by Google

de cet habile marin. Les courans qu'il éprouva dans le nord de la Nouvelle-Guinée, devant la baie du Geelwink, lui ont fait aussi soupçonner qu'au fond de cette baie immense, devait aboutir un détroit, par lequel il serait possible de communiquer avec la partie de mer qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande; et il établit cette opinion sur des probabilités si fortes, qu'on ne peut s'empêcher de croire que l'expérience la confirmera.

Le trajet de la baie de l'*Adventure* aux îles des Amis, n'offre rien de bien remarquable. On reconnut, comme les instructions le portaient, la pointe septentrionale de la Nouvelle-Zélande, de petiles îles dont la plus considérable n'avait pas encore été découverte et fut nommée l'île Raoul, et l'on mouilla à Tongatabou, le 23 mars 1793.

Rien n'est mieux connu que l'abondance des ressources qu'offrent aux marins, après un long voyage, les *îles des Amis*; dont Tongatabou est la principale. Les naturels, quoiqu'enclins au vol, comme tous les insulaires de la mer Pacifique, ont une certaine civilisation; ils ont été visités plus d'une fois par les Européens, et regardent l'arrivée de nos vaisseaux comme une fête. On avait déjà un vocabulaire quoiqu'imparfait de leur langue; eux-mêmes connaissaient la signification de plusieurs mots des nôtres. La communication des idées devenait moins difficile avec eux. C'était à Tongatabou que M. de la Pérouse, partant de Botany-Bay, devait faire sa première relâche : on était sûr d'y avoir des renseignemens sur son passage s'il l'avait effectué; si l'on n'y entendait pas parler de lui, on devait présumer, au contraire, qu'il avait péri dans la traversée, qui n'est rien moins qu'exempte de dangers.

M. Dentrecasteaux séjourna à Tongatabou, depuis le 23 mars jusqu'au 9 avril; il se mit en relation avec les habitans et avec les chefs de l'île qui commandent à tout l'archipel. Il multiplia les questions, les informations de toute espèce. Il trouva qu'on se souvenait de tous les voyages du capitaine Cook et de celui du capitaine Blight : on lui parla même du simple passage de deux bâtimens

Digitized by Google

qui naviguaient seuls, et qui avaient paru à deux époques différentes à la vue de l'île de Vavao; mais il ne recueillit aucun renseignement qu'il pût rapporter à l'expédition de l'*Astrolabe* et de la *Boussole*. Les effets de fabrique européenne qu'il vit entre les mains des habitans, étaient tous anglais; et lorsqu'on leur distribua des médailles pareilles en tout à celles de M. de la Pérouse, aucun d'eux ne les reconnut. La communication continuelle qui existe entre les îles de cet archipel, les preuves que l'on eut que les effets européens y circulaient d'une île à l'autre, achevèrent de démontrer que M. de la Pérouse n'y avait pas relâché. Cette triste certitude en donnait, pour ainsi dire, une autre plus cruelle encore, et qu'on a déjà entrevue. Car si M. de la Pérouse n'avait pu exécuter la première partie du plan qu'il s'était tracé en quittant Botany-Bay, comment pouvait-on se flatter qu'il eût réalisé les autres?

Ces réflexions affligeantes qui ne pouvaient échapper au chef de l'expédition, furent loin cependant de refroidir son zèle. L'infortuné navigateur qu'il cherchait, avait dû se rendre, des îles des Amis à la Nouvelle-Caledonie. M. Dentrecasteaux, qui en avait déjà reconnu toute la côte méridionale, fit route pour le hâvre de *Balade*, seul point de la côte septentrionale qu'il fut possible d'aborder; il s'y arrêta trois semaines, et le seul résultat de cette relâche fut la triste conviction que les habitans, dont Forster avait loué les mœurs simples et l'humanité, sont anthropophages : on ne trouva chez eux aucune trace de M. de la Pérouse, et certes on ne dut pas le regretter.

M. Huon de Kermadec, capitaine de vaisseau, commandant l'*Espérance*, mourut pendant le séjour de l'expédition dans ce hâvre : on sera touché, sans doute, en lisant le tribut d'éloges que lui rend M. Dentrecasteaux, qui n'avait pas alors trois mois entiers à lui survivre.

La route que M. de la Pérouse avait dû tenir en quittant la Nouvelle-Caledonie, fut aussi celle que prirent les frégates : il s'agissait de reconnaître les archipels de Santa-Cruz, des îles Salomon et de la Louisiade, de restituer à Mendana la découverte des deux premiers,

Digitized by Google

que les Anglais avaient usurpée (1), et de perfectionner celle du troisième, qu'on n'a jamais contestée à M. de Bougainville. On essayerait en vain, dans un simple extrait, de faire sentir le mérite de cette nouvelle navigation, qui dura plus d'un mois entre des îles inabordables, dans une mer semée d'écueils, et dont les courans rapides et variables dans leur direction, rendaient vains tous les moyens ordinaires d'estimer la route. L'expédition y courut les plus grands dangers, mais ils semblaient aiguillonner encore le courage du chef qui la dirigeait : fort des moyens astronomiques dont il était pourvu, on le voit s'exposer à tous les périls, s'attacher à tous les écueils, pour en déterminer la position et rendre ces mers praticables aux navigateurs qui les visiteraient après lui, sans avoir les mêmes secours. Nous indiquerons encore ici l'aspect de la carte comme le meilleur moyen de mettre en évidence ce que nous ne pouvons que faire entrevoir. Au reste, on ne cessa point dans cette mer de communiquer avec les habitans des îles qui là cernent : on n'y obtint pas plus de renseignemens qu'à Balade, sur le sort de l'infortuné la Pérouse; et, comme à Balade, on eut des preuves de la perfidie, de la férocité des naturels, qui, presque tous aussi, sont anthropophages.

Un des points les plus importans des instructions données à M. Dentrecasteaux, un de ceux qu'il avait le plus à cœur de remplir, était de pénétrer entre les îles de la Louisiade et de chercher, par cette route, entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, un autre détroit que celui de l'*Endeavour*, découvert par Cook. Cet illustre navigateur y était venu du sud; mais personne n'avait tenté d'y arriver par l'est; la route qu'on

(1) La première idée de cette restitution est due à M. de Fleurieu, qui lui donna la plus grande vraisemblance dans un excellent ouvrage sur les *Découvertes des Français dans le Sud-Est de la Nouvelle-Guinée*. La carte systématique qu'il y a publiée de l'archipel des îles Salomon, s'est trouvée dans un accord surprenant avec les observations astronomiques de nos navigateurs. Cet emploi lumineux de la *critique hydrographique* (qu'on nous passe le mot), rappellera sans doute aux lecteurs instruits les travaux du même genre dont le célèbre d'Anville a enrichi la géographie.

Digitized by Google

voulait s'ouvrir était toute nouvelle : M. Dentrecasteaux la chercha avec sa persévérance ordinaire ; il tenta tous les passages ; il rangea de près tous les écueils : il crut trouver ce qu'il désirait, après avoir doublé les îles Lusançay qui terminent l'archipel de la Louisiade. Mais là où finissent les îles, ne finissent point les ressifs : ils offrirent par-tout des dangers inattaquables qui semblent fermer tout passage entre la Louisiade et la Nouvelle-Guinée, et il fallut renoncer à y pénétrer.

Ainsi il devint nécessaire de passer à l'est de la Nouvelle-Guinée et d'entrer dans le détroit de Dampier : on continuait cependant toujours les observations astronomiques et les reconnaissances ; on les étendit même dans le nord-est sur les côtes de la Nouvelle-Bretagne, où l'on fit quelques découvertes. Mais après avoir tenu la mer pendant deux mois, à compter du départ de Balade, le besoin d'une nouvelle relâche, aux Moluques, se fit sentir encore plus vivement que l'année précédente : le scorbut commençait à se manifester parmi les équipages. M. Dentrecasteaux lui-même en était attaqué de la manière la plus alarmante ; il céda, non aux craintes de son propre danger, mais à son devoir envers les hommes qui étaient confiés à sa prévoyance : on fit route, le 11 juillet, pour passer au nord des îles de l'Admiralty : on les doubla le 16. Le 19, on avait aussi dépassé les îles des Anachorètes et les *Hermitanos*. Le jour suivant fut celui qui ôta à l'expédition le digne chef qui l'avait conduite.

Cette perte jeta les deux équipages dans une profonde consternation, et l'on peut dire que peu d'officiers ont été aussi vivement, aussi généralement regrettés ; qu'on a vu rarement une aussi belle réunion de vertus, de talens et de connaissances. Nous ne pouvons insérer ici, dans son entier, le témoignage que lui rend M. de Rossel, rédacteur et continuateur de son *Voyage*. Qu'il nous soit du moins permis de transcrire ce qui a rapport aux talens qu'il y développa. Si l'amitié a influé sur cet éloge, loin d'y avoir porté de l'exagération, elle en a plutôt affaibli la juste mesure, par ce sentiment de retenue qu'un homme modeste a toujours en parlant de lui-même, et qu'un homme délicat étend jusqu'aux louanges

Digitized by Google

qu'il donne en public à ceux qui lui furent chers. « Ce fut, dit M. de Rossel, pendant que M. Dentrecasteaux commandait la station de l'Inde, qu'il développa ce genre de mérite qui le rendait propre à conduire une campagne de découvertes. Il se fraya avec *la Résolution*, vaisseau de cinquante canons, une route nouvelle dans le grand Océan, pour aller en Chine à contre-mousson. Ce fut en navigant dans cette mer parsemée d'écueils qu'il étonna les marins les plus expérimentés, par sa hardiesse à braver les plus grands périls, hardiesse qui aurait pu passer pour témérité dans un autre, mais qu'il justifia toujours par les ressources de son esprit juste, fécond et lumineux : car le péril qui aurait pu surprendre un homme ordinaire, était toujours entré dans ses combinaisons; et l'événement prouvait qu'il n'avait semblé le défier que parce qu'il était sûr de le vaincre. Nous osons nous flatter qu'après la publication du Journal où il rend compte des détails de ses opérations, les géographes et les hommes de l'art le placeront au nombre de ces navigateurs illustres qui ont acquis des droits à la reconnaissance de tous les peuples, et qu'aucun de nos lecteurs ne pourra se défendre d'accorder un sentiment d'intérêt à l'homme religieux et sensible qui mérita si bien de l'humanité. »

En effet, quoique l'objet spécial du voyage, la recherche de M. de la Pérouse, n'ait pu être rempli, les fruits de cette expédition sont d'ailleurs considérables et extrêmement précieux pour la géographie et l'hydrographie; non par l'importance des nouvelles terres découvertes (toutes les grandes masses l'étaient déjà), mais par le nombre et la grande précision des reconnaissances qui ont été faites. Qu'on rapproche celles que nous avons citées de la terre de Van-Diemen, de la Nouvelle-Hollande, de la Nouvelle-Caledonie, des archipels de Santa-Cruz, de Salomon, de Bougainville, de la Louisiade, de l'Admiralty, de plusieurs points importans de la Nouvelle-Guinée, du canal Saint-Georges, de la Nouvelle-Bretagne; et l'on sera étonné que ces immenses travaux aient été exécutés en si peu de tems. Leur exactitude, lorsqu'on la connaîtra, ne paraîtra pas moins étonnante. C'est alors aussi que l'on pourra apprécier

Digitized by Google

le mérite du savant officier qui a conservé à la France ce vaste dépôt d'observations, et qui, non-seulement les a rédigées et revisées, mais a su en faire sortir des méthodes nouvelles et de la plus grande utilité pour la navigation.

Son travail remplit le second volume de cet ouvrage. Avant de nous en occuper, nous ferons connaître une partie intéressante du premier, que nous avons été forcés de négliger dans cet extrait, pour ne pas interrompre le fil de la navigation et de la recherche de M. de la Pérouse. Nous voulons parler des observations de M. Dentrecasteaux, sur les pays et les peuples qu'il a visités, et de ses relations avec eux dans ses différentes relâches. On y reconnaîtra le philosophe éclairé et religieux, le chef également doué de fermeté et de prudence, dans l'homme qui s'est déjà montré comme navigateur, d'une manière si avantageuse.

Avant de terminer cet article nous devons à nos lecteurs un compte succinct de la fin de l'expédition. Après la mort de M. Dentrecasteaux, qui avait été précédée par celle de M. Huon; le commandement fut dévolu à M. Dauribeau. La nécessité d'une relâche était trop pressante pour qu'on pût songer encore à des découvertes, mais les reconnaissances et les observations furent continuées avec le même soin. On alla mouiller d'abord à l'île Waigiou, dans le hâvre de Boni, afin de procurer quelque soulagement aux scorbutiques : au départ de cette île, M. Dauribeau, qui, depuis quelques jours était malade, confia le soin de diriger la navigation à M. de Rossel : cet officier s'en acquitta avec une rare intelligence, et conduisit les frégates à Cajeli, port de l'île Bourou, où l'on séjourna trois semaines afin de laisser reposer les équipages, et de s'approvisionner. De là il se porta sur le détroit de Boutoun, qu'il parcourut dans toute son étendue, après avoir reconnu l'impossibilité de s'ouvrir un nouveau passage entre l'île Célèbes et l'île Mounan. M. Dauribeau reprit la direction de la route à la sortie du détroit; il se rendit à Sourabaya, port de l'île de Java, et la détermination précise de ce point, par des observations astronomiques, fut le dernier fruit de la campagne.

Digitized by Google

Les nouvelles imprévues que l'on reçut d'Europe, obligèrent bientôt à désarmer les frégates. M. Dauribeau mourut quelque tems après, à Samarang. M. de Rossel, l'officier le plus ancien après lui, se trouva ainsi chargé de rapporter en Europe tous les papiers relatifs aux travaux de la campagne, ainsi que les plans originaux levés par M. Beautemps-Beaupré, ingénieur-hydrographe : il fut pris dans le nord de l'Ecosse par une frégate anglaise, et tous ses papiers remis à l'amirauté : ils lui furent enfin rendus à l'époque de son retour en France; mais on ne peut guère douter que les Anglais n'aient fait usage des renseignemens qu'ils contenaient.

VANDERBOURG.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople, 16 janvier.* — Un nouveau changement vient d'avoir lieu dans notre ministère. Jussuf-Pacha, gouverneur de la Haute-Arménie, a été élevé au rang de grand-visir, et son prédécesseur exilé à Brousse en Bithinie.

Jussuf-Pacha est, sans contredit, un des personnages les plus considérables de l'Empire Ottoman. Il est âgé de 72 ans. Il est actuellement gouverneur de la Haute-Arménie, où il a sa résidence, et où il donne tout son tems à l'exploitation des mines d'or de Maaden. Comme il a précédemment refusé les pachalicks de Kutaieh, d'Alep, et même de Bagdad, on doute fort qu'il accepte le poste éminent de grand-visir. C'est un homme parfaitement instruit de tout ce qui concerne les relations politiques de l'Europe avec son pays. Il a toujours été pénétré de la plus grande admiration pour l'Empereur des Français.

Jussuf-Pacha a acquis une haute opinion des armes françaises pendant la campagne d'Egypte : il y commandait en chef les armées turques, et y a essuyé de très-grands revers; mais son crédit auprès du sultan Sélim était tel, que, malgré ses défaites, il conserva sa place, et jouit constamment de la plus haute faveur. C'est lui qui a fait la paix d'Elarisch. Depuis qu'il est gouverneur de la Haute-Arménie, il a facilité de tout son pouvoir les relations entre la Perse et la

Digitized by Google

France. Il connaît mieux que personne l'art de gouverner les Orientaux par des châtimens et des récompenses.

— D'après les dernières nouvelles de Téhéran, la discipline européenne fait de grands progrès en Perse. Il y avait déjà 6000 hommes de l'armée du prince Abbas-Myrsa parfaitement exercés à la tactique européenne. MM. Lami et Verdier, officiers français attachés à l'ambassade, qui exercent les troupes, ont reçu l'ordre du Soleil.

RUSSIE. — *Pétersbourg, 26 janvier.* — Par un ukase, en date du 5 de ce mois, S. M. l'Empereur vient d'ajouter, à ses titres connus, ceux de *Grand-Duc de Finlande* et de *Prince de Byalistock*.

— Le départ de LL. MM. Prussiennes paraît fixé au 28 de ce mois. Pendant le voyage et le séjour de ces augustes souverains, les hommages les plus empressés leur ont été rendus, à la Cour et dans les provinces. L'Empereur a mis autant de grâce que de magnificence dans les présens qu'il leur a offerts, et dans l'accueil qu'il leur a fait. Presque tous les jours, l'Empereur et le Roi ont parcouru la ville de Pétersbourg et visité ses monumens publics, dans le même traîneau, suivi d'un grand nombre d'officiers-généraux. L'excessive rigueur de l'hiver n'a point empêché les fêtes ni les parades militaires. On a vu près de 50,000 hommes réunis, manœuvrer devant LL. MM. Prussiennes, commandés par S. A. I. le grand-duc Constantin, qui prenait les ordres du Roi. La fête la plus brillante a été donnée au palais de la Tauride; il y a eu bal masqué, feu d'artifice, etc. Les princes de Weymar, d'Oldembourg et de Saxe-Cobourg, le corps diplomatique et tous les étrangers de distinction y ont assisté. Les sept premières classes des employés civils et militaires, ainsi que beaucoup de membres du commerce, y étaient invités. Un bouquet de 30 mille fusées a terminé le feu d'artifice.

— S. M., pour témoigner au prince Bagration sa satisfaction des services rendus par ce général dans la campagne de Finlande, lui a donné la starostie de Jaswoinskoy, située dans le gouvernement de Wilna.

— On croit que la célébration du mariage de la grande-duchesse Catherine avec le prince d'Oldembourg n'aura lieu qu'au mois de mai.

— Le grand froid est cause qu'il n'y a pas eu de parade le 18, jour de la fête du Jourdain; mais il n'a pas empêché la belle procession ni aucune des cérémonies qui distinguent cette solennité.

Digitized by Google

AUTRICHE. — *Vienne le 8 février.* — Le prince Dolgorouki, premier aide-de-camp du prince Prosorowski, général en chef de l'armée russe en Turquie, a traversé nos contrées, venant de Paris et se rendant à Yassy.

— Des lettres de la Valachie et de la Moldavie annoncent qu'à la première nouvelle des événemens arrivés le 15 janvier à Constantinople, les généraux russes qui commandent dans ces provinces ont suspendu jusqu'à nouvel ordre toute communication avec le territoire turc.

— Suivant d'autres rapports, le cabinet de Pétersbourg, informé du séjour prolongé du ministre anglais Adair aux Dardanelles, aurait rompu toute négociation avec la Porte; le prince Prosorowski aurait reçu ordre de se porter en avant, et on s'attendrait à une reprise très-prochaine des hostilités.

— Il est arrivé hier, à dix heures, un courrier extraordinaire, parti le 16 janvier au matin de Constantinople. Ce courrier était expédié par M. de Sturmer, notre internonce. Ses dépêches sont, dit-on, de la plus haute importance. La seule nouvelle des ouvertures faites par M. Adair, avait produit la plus grande fermentation dans la capitale, et on craignait à chaque instant d'y voir éclater de nouveaux troubles. Le grand-visir avait de nombreux ennemis, et on ne croyait pas que le ministère pût se maintenir en place.

ANGLETERRE. — *Londres, 2 février.* — CHAMBRE DES PAIRS. — *Séance du 1^er^ février.* — Le comte Grosvenor annonce que mardi prochain il proposera à la chambre de se former en comité pour examiner l'état de la nation.

Lord Auckland fait savoir à la chambre que lord Grenville ne présentera que de lundi en huit sa motion, ayant pour objet l'abolition des ordres du conseil.

Le comte de Liverpool met sur le bureau plusieurs extraits de la correspondance avec le gouvernement américain, et avec son ministre à Londres.

Lord Buckinghamshire annonce qu'il fera vendredi prochain une motion relative à l'état des affaires en Portugal.

Le comte de Liverpool demande si cette motion concernera seulement la convention de Cintra, ou l'état du Portugal en général. Dans le premier cas, il rappellerait au noble lord que les papiers relatifs à la convention de Cintra doivent être mis sous les yeux de la chambre; dans le second cas, il observerait seulement que les ministres de S. M. sont, plus que toute autre personne, intéressés à fournir les plus amples éclaircissemens.

Digitized by Google

Lord Buckinghamshire répond que sa motion embrassera la situation du Portugal en général.

Le comte de Liverpool désirerait que la nature de cette motion fût mieux définie. Cependant il ne croit pas devoir faire d'objection.

Lord Erskine, après quelques observations sur la grande perte en hommes occasionnée par l'expédition d'Espagne, demande que l'on fasse connaître l'effectif des régimens à leur départ d'Angleterre et à leur retour (1).

Sur la proposition du comte de Liverpool, lord Erskine consent à remettre à vendredi prochain sa motion à ce sujet.

Le duc de Norfolk demande à quelle époque on mettra sous les yeux de la chambre le traité conclu avec l'Espagne.

Il dit que, lorsque la motion de lord Grosvenor sera mise en délibération, il profitera de la circonstance pour émettre son opinion au sujet des affaires d'Espagne.

CHAMBRE DES COMMUNES. — M. Hushisson demande que l'on soumette à la chambre les états d'affectation des dix millions et demi de billets de l'échiquier émis pour le service de l'an 1808. — *Ordonné.*

M. Wharton fait le rapport dont le comité des subsides s'est occupé hier.

Il est arrêté que la chambre se formera vendredi prochain en comité général, pour prendre cet objet en considération.

Le chancelier de l'échiquier demande que les états estimatifs pour le service civil et militaire de l'an 1809, soient déposés sur le bureau de la chambre. — *Ordonné.*

L'orateur se lève, et s'adressant au brigadier-général Fane, parle en ces termes :

« Brigadier-général Fane, lors de l'expédition envoyée par S. M. en Portugal, vous eûtes le bonheur d'obtenir un commandement important dans l'armée anglaise, et de rendre d'utiles services à votre pays dans les combats sou-

(1) La motion du lord Erskine va droit au but. Si on lui donne la suite qu'elle doit avoir, il apprendra que sans s'être battus, les corps de l'expédition anglaise ont perdu, les uns le tiers, les autres la moitié et plusieurs même, les quatre-cinquièmes de leur monde. Pour compléter les notions sur les résultats de cette expédition, il faudra demander l'état de situation des chevaux, de l'artillerie, des bagages de l'armée anglaise; enfin pour savoir à quel point les opérations des ministres sont honorables pour la nation, il faudra demander aussi l'état de situation de l'armée alliée, de cette armée que les Anglais ont abandonnée et qui a été presqu'en entier massacrée, prise ou perdue. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

tenus contre les armées françaises. L'issue de ces combats ne pouvait être douteuse. On se rappelera toujours avec orgueil les actions d'Obidos et de Vimiera. Vous vous souviendrez avec enthousiasme que dans ces jours de gloire ce n'est pas en vain que vous avez tiré l'épée. Le général Anstruther a péri près de vous; mais son nom vivra dans la mémoire de sa patrie reconnaissante. C'est au nom des communes du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande que je vous remercie, Monsieur, des services distingués que vous avez rendus dans la campagne de Portugal (2). »

Le général Fane témoigne sa reconnaissance à la chambre.

L'orateur adresse pareillement des remercîmens au lieutenant-général M'Kenzie-Frazer pour sa bonne conduite à la bataille de la Corogne, « où les troupes anglaises, combattant un ennemi bien supérieur par le nombre, se sont couvertes de gloire » (3).

---

(2) Voilà assurément une campagne bien honorable pour les Anglais ! Ils étaient trois contre un, et ils n'ont pas su prendre l'armée française qui manquait de vivres, et qui était cernée par eux et par l'insurrection. Débarquée sur nos côtes, l'armée française de Portugal s'est aussitôt mise en marche, et cette même armée, arrivée à Benavente en même tems que les Anglais, les a poursuivis pendant l'espace de 150 lieues, et cette même armée les a battus à la Corogne, et les a contrains à se rembarquer; et cette même armée rentre en ce moment en Portugal. Voilà donc quels sont les résultats de cette brillante et glorieuse expédition. L'armée anglaise battue et dispersée, a abandonné et ses alliés et l'Espagne, et le Portugal; selon l'expression d'un journaliste, le Continent a fui sous ses pas. (*Idem.*)

(3) Ceci est un peu trop fort. Lorsque de pareilles choses se passent dans le parlement d'Angleterre, on ne peut plus voir dans cette assemblée que les agens d'un parti sous la fausse apparence des représentans d'une nation. Qu'on fasse des remercîmens au général Frazer pour sa conduite particulière, à la bonne heure : il serait possible qu'ils fussent mérités. Ce général, que nous ne connaissons pas, peut être un fort brave homme, et il y en a beaucoup dans l'armée anglaise. Mais voter des remercîmens pour l'expédition la plus honteuse, la plus ruineuse, la plus désastreuse que l'Angleterre ait faite depuis 50 ans : Quelle jonglerie ! 40,000 hommes d'infanterie anglaise, 7000 chevaux, 80 pièces de canon formaient la réserve de 300,000 Espagnols qui n'ont pas résisté six semaines à 100,000 Français : Burgos, Tudela, Espinosa, Saint-Ander, Madrid, les provinces montagneuses de la Galice, la Corogne, le Ferrol et l'escadre qui s'y trouvait ont été pris en un moment. Et

Digitized by Google

Sir Samuel Hood reçoit aussi des remercîmens (4).

M. Canning présente, 1°. la copie d'une lettre qu'il a écrite à M. Pinckney; 2°. la copie d'une lettre qui lui a été écrite par M. Finckney. — Il est ordonné que ces lettres seront imprimées.

— Sur la proposition de M. Whardle, la chambre se forme en comité pour faire une enquête au sujet de la conduite du duc d'Yorck, relativement à la disposition des commissions dans l'armée.

A cette occasion, le *Moniteur* rapporte l'interrogatoire singulier fait à la barre de la chambre, sur le changement de corps du colonel Brooke, qui du 56e régiment avait passé au 5e de dragons des gardes, en remplacement du colonel Knight, par les intrigues d'une certaine dame Clarke, maîtresse du duc d'Yorck depuis, 1785, se disant tantôt veuve, tantôt femme du neveu de l'aldermann Clarke, mais qui n'était, au résultat, et d'après les dépositions des témoins, qu'une femme de maçon, ayant beaucoup d'ascendant sur le duc d'Yorck, contre lequel le mari de cette femme prétendue Clarke, avait menacé dans le tems d'intenter une action pour cause d'adultère. Cette femme intrigante et de mœurs dépravées, avait reçu 200 liv. sterl. pour faire réussir ce changement de corps. — (Nous regrettons de ne pouvoir insérer cet interrogatoire très-curieux, mais l'espace nous manque; au reste, la plupart des journaux quotidiens l'ont inséré en entier.)

— Nous avons suspendu hier la presse pour annoncer l'arrivée d'un parlementaire de Cherbourg, qui a apporté la nouvelle de l'arrivée de Bonaparte à Paris. On a répandu le bruit qu'il était arrivé avec ce bâtiment deux messagers apportant de nouvelles propositions pacifiques de la part de Bonaparte. (*The Sun.*)

---

l'armée anglaise reçoit des remercîmens pour avoir ramené en Angleterre quelques-uns de ses débris! Voilà une étrange gloire! De pareils triomphes n'auraient sans doute pas été célébrés à Sparte. (*Idem.*)

(4) Quelle ignominie! et qu'a donc fait dans cette circonstance sir Samuel Hood, qui d'ailleurs est un amiral fort distingué, pour mériter et recevoir des remercîmens. Il a préféré la mer à la terre pour chercher sur l'une la sureté que l'autre ne lui offrait plus. En intrépide marin, il n'a pas hésité à prendre la mer malgré tous les dangers d'une affreuse tempête; ses bâtimens ont été dispersés, une partie de sa flotte a péri, Mais tant de périls ne l'ont point empêché de fuir du Continent. Quel beau titre d'éloge! quelle gloire pour les armes britanniques! (*Idem.*)

Digitized by Google

— Nous avons lieu de croire que des forces françaises considérables sont enfin entrées en Portugal, et que l'évacuation de Lisbonne par nos troupes, aura lieu bientôt. Un bâtiment est arrivé du Tage d'où il est parti le 7 janvier. A cette époque, les dispositions pour l'embarquement de nos troupes étaient très-avancées, et les canons des forts de Saint-Julien et de Belem avaient été encloués et jetés à la mer (5).

— On répandit hier le bruit, que des troubles très-sérieux s'étaient manifestés en Suède. Ce bruit a pour fondement une lettre de Liverpool; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi.

— Des nouvelles reçues de Saint-Thomas, annoncent que la législature américaine avait voté deux bills le 29 décembre, pour empêcher tout commerce avec la France et avec l'Angleterre. L'embargo devait en conséquence être levé.

Plymouth, le 30 janvier. — Il est entré ce matin l'*Hindostan*, de 50 canons, venant de Vigo, ayant à bord 600 soldats, et convoyant plusieurs transports. Il a fait aujourd'hui une tempête affreuse et plusieurs bâtimens ont souffert.

— Lorsque l'*Hindostan* partit de Vigo le 25, le bruit se répandait que les habitans avaient résolu de défendre la place contre les Français, et qu'ils avaient massacré le gouverneur et les Alcades qu'ils soupçonnaient d'être favorables à l'ennemi. L'*Hindostan* a hélé un bâtiment venant de Lisbonne, et chargé pour Oporto, et le maître de ce bâtiment lui a annoncé que les Français étaient déjà entrée à Oporto.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 24 Février.

Dimanche dernier, avant la messe, S. M. I. et R. a reçu au palais des Thuileries, le corps diplomatique, qui a été conduit à l'audience de S. M. par un maître et un aide des cérémonies, et introduit par S. Ex. le grand-maître, suivant les formes accoutumées.

---

(5) Voilà vraiment un beau et grand résultat de votre brillante expédition en Portugal. Vous en êtes chassés par les mêmes troupes que vous y aviez combattues. Le parlement anglais votera sans doute aussi des remercîmens a ses troupes de Portugal. Il verra sans doute, dans leur fuite, une preuve nouvelle et non moins évidente de la grande victoire remportée par les Anglais à la Corogne. (*Moniteur.*)

Digitized by Google

A cette audience ont été présentés :

Par S. Ex. M. le prince Kourakin, ambassadeur de S. M. l'Empereur de Russie ; M. de Daschkoff, consul-général et chargé d'affaires de Russie près des Etats-Unis d'Amérique ; M. Blankenhagen, colonel ; M. le prince de Hohenlohe, aide-de-camp de S. A. R. Mgr. le duc Alexandre de Vurtemberg.

Par S. Ex. M. le maréchal Werhuël, ambassadeur de S. M. le roi de Hollande : par M. le baron Van-des-Duyn, chambellan du roi de Hollande ; M. Fornier Montcasals, premier chambellan du roi de Hollande.

Par S. Ex. M. le duc de Frias, ambassadeur de S. M. Catholique : M. de Miranda, lieutenant-colonel d'infanterie ; M. le marquis d'Almenara, ministre plénipotentiaire de S. M. C. près la Sublime Porte.

Par S. Ex. M. le général Armstrong, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis : M. Schort, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, près la cour de Saint-Pétersbourg.

Par S. Ex. M. le comte de Wintzingerode, ministre plénipotentiaire du roi de Westphalie : M. le baron de Linsingen, auditeur au conseil-d'Etat et secrétaire de légation ; M. le baron de Rodde, secrétaire de légation.

Par S. Ex. M. de Maillardoz, envoyé extraordinaire de la confédération suisse : M. Grand de Valancy, second secrétaire attaché à la légation suisse.

Par S. Ex. M. de Maillardoz, envoyé extraordinaire de la confédération suisse : M. Grand de Valency, second secrétaire attaché à la légation suisse.

Par S. Ex. M. de Champagny, ministre des relations extérieures : M. Braamcamp de Sobral (portugais) ; M. le colonel Albuquerque (portugais) ; M. le comte de Sabugal (portugais) ; M. le baron de Gagern, ministre dirigeant du prince de Nassau.

— Par décret du 18 de ce mois, S. M. a nommé conseillers-d'état, MM. Chaban, maître des requêtes ; Molé, maître des requêtes, préfet de la Côte-d'Or ; et Vincent, auditeur, préfet du Pô.

— Par décret du même jour, S. M. a nommé à la préfecture du département du Pô, M. Alexandre Lameth, préfet de la Roër ; à la préfecture du département de la Roër, M. Merlet, préfet de Maine-et-Loire ; à la préfecture du département de Maine-et-Loire, M. Hely-d'Oisel, auditeur et secrétaire-général de la préfecture de la Seine ; et à la

Digitized by Google

préfecture du département de la Côte-d'Or, M. Lecouteulx, auditeur et inspecteur-général des vivres.

— On a reçu la nouvelle que LL. MM. le roi et la reine de Prusse sont de retour à Kœnigsberg. Ce que les gazettes allemandes ont rapporté d'un nouveau voyage projeté par le roi de Prusse, parait destitué de tout fondement.

— Suivant des lettres de Vittoria du 10 février, une partie de la garde impériale est cantonnée dans tout le pays compris entre cette ville et Irun, sur la grande route de Burgos. Le reste de ce corps est à Valladolid, sous les ordres de S. Ex. M. le maréchal Bessières, qui a repris le commandement de toute la garde de S. M.

— Le 13 février, à neuf heures et demie du soir, on a ressenti à Grenoble une légère secousse de tremblement de terre. Les derniers rapports arrivés du Piémont prouvent que le foyer de ces phénomènes existe dans ses vallées.

ANNONCES.

De' Ritratti, etc. des Portraits, ou Traité pour saisir la physionomie.

Trattato di Unatomia, etc. Traité d'Anatomie à l'usage des peintres de portraits, par M. Jean-Baptiste de' Rubejs, noble d'Udine, des Académies de peinture, de Bologne et de Venise.

Un vol. grand in-4° français et italien, imprimé sur grand raisin d'Auvergne, avec neuf planches, contenant 55 figures pour les deux Traités. Prix pour Paris, 9 fr., et 10 fr. franc de port. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Manuel de l'Electricité, comprenant les principes élémentaires, l'exposition des systèmes, la description et l'usage des différens appareils électriques, un exposé des méthodes employées dans l'électricité médicale; avec treize planches; suivi d'une table chronologique de tous les ouvrages relatifs à l'électricité; par Claude Veau Delaunay, docteur-médecin, professeur de physique et de chimie, adjoint au lycée Bonaparte, membre de l'Académie de médecine, de la Société médicale, de l'Académie celtique, de la Société philotechnique, etc., etc. — Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr. 50 c., et 7 fr. franc de port. — Chez L. Duprat-Duverger, rue des Grands-Augustins, n° 21; et chez l'auteur, rue de Seine, n° 6.

Digitized by Google

(N° CCCXCVIII.)

(Samedi 4 Mars 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

A MES PÉNATES.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'hermite,
Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer,
O mes Pénates, mes dieux lares,
Chers protecteurs de mon foyer!
Si mes mains, pour vous fêtoyer,
De gâteaux ne sont point avares;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds et sur nos verroux,
Non point par la peur des filoux,
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts; les voici tous:
Qu'un peu d'aisance entre chez nous;
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,

Digitized by Google

Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands sallons.
Oh! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant, déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim.
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asyle!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne a m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux,
Fermez vîte et porte et fenêtre!
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux!

DUCIS.

A MON PETIT LOGIS.

PETIT séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asyle où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remord de la veille;
Retraite, où j'habîte avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrette,
C'est vous! vous voilà! je vous voi!

Digitized by Google

Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi.

Par le même.

A MON PETIT PARTERRE.

Petit clos, où parmi mes fleurs
Je vois un bouquet pour Lisette,
Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs!
Déjà me rit la Violette.
Beauté simple, et vive et discrette,
Lavallière lui ressemblait;
Comme elle, humble et douce elle était;
Point fière, point ambitieuse,
Sans art, sans bruit, sans faste heureuse,
C'était pour aimer qu'elle aimait.
Avec ta houpe fastueuse,
Toi, pavot dangereux, va-t-en;
Porte ailleurs ta tête orgueilleuse;
Tu me rappelles Montespan.
Et toi, gentille Marguerite,
Te voilà! Montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes lames d'argent!
O vous, que mon œil diligent
Dès le matin vient voir éclore,
Lys si pur, si frais, si brillant
Des feux et des pleurs de l'Aurore;
Et toi, Rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus, de son teint charmant,
De son souffle embaume et colore,
Pour moi croissez, vivez encore;
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

Par le même.

A MON PETIT POTAGER.

Petit terrain, qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage,
Je veux tout bas t'entretenir :

Digitized by Google

Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux! Ce sont presque tous
Des méchans, des sots et des fous,
Sur-tout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin;
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connaître;
Plus instruit, je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien;
Trop sentir est bien pire encore.
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc, au village,
Vieillir sans nom sous mon treillage?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sous les murs de mon hermitage?
— Est-ce un malheur? Va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage:
« Ah! si j'avais planté mes choux! »

Par le même.

A MON PETIT BOIS.

Salut, petit bois plein de charmes,
Cher aux amis, cher aux neuf Sœurs,
Où la nuit, les loups, les chasseurs
N'ont jamais porté les alarmes.
Salut, petit bois où j'entends,
Parmi tant d'oiseaux si contents,
Des voix sans malheur douloureuses,
Sans bravo des roucoulemens,
Sans paroles des airs charmans,
Des Saphos par l'amour heureuses.
Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce bois, je m'unis;
C'est le pays des bons ménages;

Digitized by Google

Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.
Dis-moi, timide tourterelle,
Dis-moi, touchante Philomele,
Si jamais, la nuit ou le jour,
J'ai troublé ta plainte innocente,
Tes feux, ta famille naissante,
Et les échos de ton séjour!
Soit en hymen, soit en veuvage,
Toujours en paix sous cet ombrage,
Tu vécus ou mourus d'amour.

Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde!
De ce bois le Ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître,
J'assiste à ses progrés nouveaux;
Mon œil est là sur ses rameaux,
Qui l'attend et la voit paraître:
L'été, je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,
Un abri contre l'aquilon
Quand je vais lisant Fénélon;
Et l'hiver, chaque arbre me donne,
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent partout brille,
Et l'éclat dont mon feu pétille,
Et la chaleur de mes tisons.
C'est là, c'est dans cet Élysée,
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Auprès d'un asyle modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou réver ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau dôme bleu céleste,
Palais d'un heureux avenir.

Bois pur, où rien ne m'importune,
Ou des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma Muse s'empare

Digitized by Google

De la liberté des déserts,
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet Univers,
Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance,
Tous les songes de l'espérance
Et l'ennui de tous les travers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur sous tes couverts!

Par le même.

MON PRODUIT NET.

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis. Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs? — Des amis du cœur.
Ta santé? — C'est la tempérance.
Tes travaux? — J'écris et je pense.
Tes désirs? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor? — Mon indépendance.
Ton produit net? — Je vis heureux.

Par le même (1).

ENIGME.

Lecteurs, il fut un tems, peut-être,
Où j'étais ce que je dois être;
Mais si je garde encor mon nom,
En vérité, j'ai bien changé de ton.
Jadis quand tout était parachevé,
On ne se quittait pas sans boire;

(1) Ces six pièces de vers sont tirées du *Recueil de Poësies*, que vient de publier le vénérable M. *Ducis*.

Digitized by Google

Je venais bonnement par dessus le marché :
C'est maintenant un tout autre grimoire.
On vidait les flacons alors ;
Mais il faut aujourd'hui vider les coffres forts.
J'ai des frères en certain nombre ;
Tous portent selon leur emploi,
De l'eau, des fleurs, du lait, de la crême... Mais moi,
De ce que dit mon nom je ne porte pas l'ombre ;
Ainsi par un étrange abus,
La chose avec le nom ne se ressemble plus.

S.....

LOGOGRIPHE.

Vois, ô lecteur, combien ma nature est féconde :
Tout fut formé de moi, les cieux, la terre et l'onde.
Je ne suis ni petit, ni grand, ni faux, ni franc ;
Je ne suis point verd, gris, rouge, bleu, noir, ni blanc ;
Je ne suis point esprit ; encor moins homme ou bête,
Puisque je n'ai ni corps, ni pieds, ni mains, ni tête.
Je ne suis ni vieux ni nouveau ;
Mais je suis ce que prit le chien dont parle Esope,
Quand, dans certain étang cet animal galope,
La gueule pleine, après ce qu'il croit voir dans l'eau ;
Je suis le lot de la misère,
Et la véritable chimère ;
L'objet qu'on ne peut diviser,
Et la pierre philosophale,
Ce que Gaster doit digérer
Quand dans un rêve il se régale ;
Ce qu'on craint, quand on sait très-bien se comporter ;
Ce qu'a fait un coquin, à l'entendre parler ;
De la goutte le vrai remède ;
Le bien que tout pauvre possède ;
Ce que mit au-dessus d'académicien,
Un poëte piquant autant que libertin ;
Ce que souvent donne un avare ;
Ce que toujours pense un ignare ;
Ce qu'on trouve de bon au cœur d'un scélérat ;
Ce qu'on espère en servant un ingrat ;
Ce qu'apprend l'écolier qui jamais n'étudie ;
Ce que répond le sage au sot qui l'injurie ;
Ce qu'on paye aisément sans jamais débourser ;
Ce qu'on ne peut voir, ni palper ;

Digitized by Google

Ce qu'Ixion saisit, selon tout mythologue ;
Ce qui suffit souvent pour mettre un homme en vogue ;
Ce qu'appréhende un chat de la part des souris ;
Ce qu'accorda Brutus aux larmes de son fils ;
Au superbe Tarquin ce que permit Lucrèse ;
Ce qu'oppose l'amante à l'amant qui la presse ;
Ce qui sert de soutien aux cieux ;
Enfin, pour seconder les esprits curieux,
Et jeter sur le mot un grand trait de lumière,
Ce que gagne un surnuméraire.

CH. AUD..., de Preuilly.

CHARADE.

A Paris, cher lecteur, on voit à mon premier
Et l'avide marchand et le riche banquier ;
La soif de l'or parfois tellement les égare,
Qu'ils font mon tout. Bien plus : foulant aux pieds l'honneur,
Ils se montrent encor sous un masque trompeur.
Jadis, je l'avouerai : c'était chose plus rare.
D'autres sur mon second, errant pendant la nuit,
Ont très-souvent le cœur endurci dans le crime ;
Mais la juste vengeance aussitôt les poursuit,
Et sous leurs pas alors s'entrouve un noir abîme.

CH....: H.....

---

*Mots de l'*ÉNIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Souris* (animal), et *souris*, synonyme de *sourire*.

Celui du Logogriphe est *Course*, où l'on trouve *Cour*, *se*, *cours*, *ours* et *ourse*, *Corse*, *rose*, *soc*, *or* et *ruse*.

Celui de la Charade est *Garde-robe*.

Nota. C'est par erreur que le Logogryphe du N° 396, page 294, a paru sous le nom de M. *Mercier de Rougemont*. L'auteur est M. *Ch... Aud...*, de Preuilly.

Digitized by Google

LETTRE SUR LES ARTS,

Tirée d'un ouvrage inédit, intitulé : Voyages du Mandarin Kang-hi, en France ; *par M. de L**, auteur des* Maximes de Morale et de Politique.

KANG-HI à WAM-PO, à Pékin.

Paris, le....

DEPUIS mon arrivée dans cette ville, mon cher Wam-po, je consacre presque toutes mes matinées à visiter les monumens publics et les ouvrages d'art qui ornent cette capitale avec profusion.

Le musée, les palais des souverains et plusieurs églises sont remplies des chef-d'œuvres de la peinture et de la sculpture, immense collection que tous les âges et tous les pays ont contribué à enrichir. Je n'entreprendrai pas de vous faire la description de cette multitude de tableaux et de ce peuple de statues. Il est reconnu que, malgré leur perfection, le grand nombre rend cet examen fatigant et pénible : a plus forte raison la lecture de détails sur un pareil sujet est fastidieuse ; et je m'étonne que les voyageurs en surchargent leurs récits. Je me bornerai à vous faire part de l'impression générale que j'ai reçue, et je finirai par quelques observations sur le génie des différentes nations relativement aux arts.

Je dois vous dire d'abord, mon ami, que j'ai été extrêmement choqué de l'indécence de la plupart de ces représentations. Les artistes Européens et sur-tout les sculpteurs, ne se font aucun scrupule d'offrir aux hommages ou même au culte public, des figures dont on aurait honte chez nous d'imiter la nudité. Un pareil usage blesse sans doute davantage ceux qui habitent comme nous un pays où il y a de l'inconvenance non-seulement à montrer quelques parties de son corps, mais même a en laisser deviner les formes. L'ampleur de nos vêtemens, la longueur des robes et des manches, n'a d'autre objet que de les faire disparaître. Certains philosophes pourront se moquer de cette coutume et même soutenir qu'une excessive recherche est nuisible sous le rapport des mœurs : mais leurs raisonnemens sont plus spécieux que solides. Je crois très-facile de prouver que la pudeur est, ainsi que la bienséance et la politesse, une qualité dont l'exagération est sans inconvénient. Cependant il faut convenir que les habillemens orientaux nuisent

Digitized by Google

infiniment aux progrès des arts imitatifs. Les yeux ont tellement besoin d'être guidés par le jugement dans la représentation des objets animés que pour bien copier les surfaces, il faut absolument connaître ce qui est dessous. Il est même très-probable que l'imperfection de nos artistes tient à cette cause; car l'on remarque en Europe que les peintres qui ne connaissent pas l'anatomie, pèchent continuellement contre le dessin.

La perspective et la dégradation des teintes sont, il est vrai, inconnues à la Chine; mais elles l'étaient aussi en Occident chez les anciens, et pourtant l'on sait à quelle étonnante perfection les peintres grecs étaient parvenus. Ils réussirent même à faire illusion aux animaux. On connaît, entre autres exemples, le trait de ces oiseaux qui vinrent béqueter les fruits d'un tableau; et de tels juges, inaccessibles à l'influence de la mode et de l'esprit de parti, sont irrécusables. Si les modernes connaissent mieux quelques parties de l'art, il est incontestable que les anciens l'emportaient beaucoup sur eux par la beauté du coloris, non-seulement parce que les plus belles substances colorantes sont perdues mais aussi parce qu'ils peignaient toujours à fresque ou à l'encaustique. L'introduction de l'huile dans la peinture, invention assez récente, peut être utile pour conserver les tableaux dans les climats humides, mais elle agit sur les couleurs, les noircit, et nuit, ainsi que le vernis, à la fidélité de l'imitation. Voilà pourtant l'objet principal sans lequel la peinture n'est plus qu'une espèce de convention comme l'écriture ou les hiéroglyphes; expliquez comment tant d'artistes européens le négligent et même affectent de le mépriser. L'habitude empêche souvent que l'on ne s'aperçoive de cette deviation des vrais principes, et quelquefois le mauvais goût s'y joint et accorde de l'estime aux défauts qu'elle consacre: d'où il résulte que le jugement d'un ignorant, ou même d'un sauvage, pourrait être préférable à celui de ces connaisseurs de profession dont les lois ne contrarient que trop celles de la nature: c'est sur-tout dans la recherche du beau idéal qu'ils semblent s'en écarter davantage. Mais sans me jeter dans des discussions métaphysiques sur cette hypothèse de beauté surnaturelle que le génie découvre, que le goût admire, et qui étonne le vulgaire, je vous dirai avec franchise, mon ami, ce que j'ai éprouvé, et comment ce que j'ai vu ici m'a fait changer entièrement d'opinion à ce sujet.

Digitized by Google

J'étais autrefois persuadé (et je crois que ce sentiment est fort répandu) que la beauté était indéterminée, arbitraire, et qu'elle variait suivant le goût ou plutôt le caprice des différens peuples. Je voyais que les Africains, par exemple, admiraient les grosses lèvres et le nez épaté; que des peuplades entières voulaient avoir le front applati, et moi-même je croyais, avec tous mes compatriotes, qu'un bel homme devait avoir le cou court, les yeux petits, écartés, et le ventre gros; et je vous avouerai que j'ai souvent regretté, en entrant dans le monde, de ne posséder aucun de ces avantages. Ce n'est qu'après avoir réfléchi sur l'admiration que j'éprouvais constamment à la vue des belles statues grecques, si différentes de ce qui chez nous constitue la beauté, que je me suis guéri de ce préjugé. Je suis, à présent, convaincu que loin d'être une chose de convention, la beauté est une, absolue, la même dans tous les tems, dans tous les lieux, et qu'elle peut être ainsi définie : *l'assemblage des proportions qui annoncent le développement le plus complet de toutes les facultés physiques et morales.* Ainsi, par exemple, les signes qui dénotent la force, doivent être tempérés par ceux de la légèreté : la majesté doit-être adoucie par la bonté, etc., etc. Au premier coup-d'œil il semble que les traits du visage ne peuvent pas être soumis à des règles positives, mais depuis que les physionomistes ont découvert que les traits conservent l'empreinte ineffaçable des passions les plus habituelles, depuis sur-tout que d'ingénieux observateurs ont remarqué que la conformation de la tête indiquait d'une manière presque invariable certaines qualités, il est reconnu que la beauté du visage est aussi déterminée que celle du corps. La sévère raison peut donc rendre compte de l'admiration que cause la vue d'une production de la nature ou de l'art, qui approche du type de la perfection. Voilà pourquoi si le plus ou moins d'attraits des jolies femmes est un éternel sujet de dispute, tout le monde rend hommage aux belles personnes.

Mon attention s'étant fixée sur ce qui a rapport aux arts, j'ai cherché à découvrir pourquoi les différentes nations avaient eu dans ce genre des succès si différens; et je n'ai pas été long-tems sans m'apercevoir qu'il fallait dans cet examen avoir égard à l'influence de trois causes principales, le climat, la religion et les mœurs.

Si nous examinons sous ce premier rapport la Grèce, nous trouverons que le climat, assez doux pour permettre

Digitized by Google

la plus grande partie de l'année les exercices gymnastiques en plein air, n'était pas assez chaud pour amollir le corps et exciter au repos. La chasse, au contraire, était la passion favorite de ces peuples, les femmes la partageaient avec les hommes, et leurs vêtemens étaient aussi légers. L'on sait que la robe des Lacédémoniennes était ouverte par les côtés jusques aux hanches. Il était naturel qu'une nation vaine voulût intéresser l'amour propre à ses exercices. De là ces jeux solennels, ces courses, ces luttes qui furent pendant tant de siècles une affaire si importante pour les peuples et les rois. On chercha par tous les moyens à exciter les athlètes, à récompenser leurs efforts; on pensa que les prix et les couronnes ne suffisaient pas, et on leur érigea des statues. Mais afin de perpétuer leur gloire et en même tems de présenter aux yeux un spectacle qui ne pouvait manquer de plaire, les artistes s'attachèrent à représenter les combattans dans la chaleur de l'action. Ils y réussirent. Le marbre et le bronze s'animèrent sous leurs ciseaux. Que si l'on compare à ses ouvrages pleins de vie ceux des Egyptiens, qui n'avaient pas l'usage de la lutte et des jeux du cirque, on verra le plus étonnant contraste, la froideur, l'immobilité, la roideur de la mort. Les statues égyptiennes ont toutes les bras collés contre le corps et les pieds joints; c'est-à-dire, qu'elles sont dans la position exacte des momies. Si les arts et même les hommes sont venus, comme tout porte à le croire, d'Ethiopie en Egypte, il est infiniment probable que les sculpteurs de ces contrées prirent d'abord pour modèle la nature morte. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble les voir travaillant péniblement dans les ateliers de Meroé ce granit si dur, ce bazalte compacte devant des momies enfermées dans cette espèce singulière de verre dont le secret était déjà perdu du tems des Pharaons.

La religion vint encore arrêter ou plutôt étouffer le goût que ces peuples auraient peut-être eu pour les arts. Leurs symboles monstrueux dénaturaient tout. Anubis à la tête de chien, Isis couverte de mamelles, et tant d'autres idoles plus bizarres qu'ingénieuses, furent de Thèbe à Memphis mille fois offertes à la vénération des peuples. Le seul monstre contre lequel le goût ne se révolte pas et qu'il emploie même encore aujourd'hui, est le Sphinx, dont la position horizontale sauve le mélange de deux êtres si dissemblables, une Vierge et un Lion.

La religion des Grecs était au contraire aussi favorable

Digitized by Google

aux arts que leurs mœurs. Ils représentaient leurs divinités sous des formes nobles ou gracieuses. Jupiter était majestueux, Minerve belle, Vénus charmante, Hébé, déesse de la jeunesse, en avait toute la fraîcheur, et la troupe élégante et légère des Sylvains et des Dryades orna la terre aussi favorisée que l'Olympe. Leur riante imagination ne leur offrait point de ces tableaux hideux si communs chez les autres nations. Dans leurs plus grands écarts ils ne se permettaient que de changer les extrémités du corps sans toucher à la partie supérieure et sur-tout à la tête. Ainsi les Faunes et les Satyres n'eurent que des pieds de chèvre, les divinités de la mer reçurent des queues de poisson, et le messager des Dieux lui-même n'eut des ailes qu'aux talons.

Mais arrêtons nous un moment. Je voudrais chercher à découvrir quelle peut être la cause de cette étrange subdivision de la divinité commune a tant de peuples, ou pour mieux dire, à tous. Ne serait-ce point l'impossibilité de peindre dans un seul individu les attributs si différens et si incompatibles, qui entrent nécessairement dans l'idée d'un Dieu éternel et tout-puissant? En effet, on peut espérer de joindre, dans les mêmes traits, l'expression de la force, de la douceur et de la majesté; mais celui qui ne vieillit point ne saurait être représenté sous la forme d'un vieillard, et il serait absurde de donner la figure d'un jeune homme à celui qui a l'expérience des siècles. Cette difficulté n'est pas encore la plus grande. De tous les attributs de la puissance divine, le plus embarrassant à exprimer est le pouvoir générateur, parce que dans la nature entière chaque être animé étant le produit de l'union des deux autres, une analogie aussi constante ne saurait s'accorder avec un créateur unique. Les inventeurs d'emblêmes ont dû être frappés de ces inconvéniens. Qu'en est-il résulté? il s'est formé deux systèmes. Les peuples graves renonçant à donner au grand être leur chétive image, ont adopté des symboles plus ou moins expressifs. On connaît la pierre ronde des Romains, le cercle mystérieux des Egyptiens, leur triangle mystique dans lequel les Juifs inscrivirent le nom de *Jehovah*, que je trouve encore dans les temples chrétiens. Les Indiens s'attachant à figurer l'idée d'un pouvoir surnaturel, surchargèrent leurs idoles de membres surnuméraires, et leur donnèrent jusqu'à cinquante paires de bras, où placèrent à côté d'elles une armée entière de petits satellites (1). D'un

(1) Il y a tel temple de Fo dans l'Inde et à la Chine, où son culte est

Digitized by Google

autre côté, les peuples qui avaient, comme les Grecs, plus d'imagination que de logique, dont le goût plus délicat répugnait aux monstres, désespérant de réunir dans une seule figure tous les attributs de la divinité, prirent le parti de la diviser et de rendre un culte à chacune de ses vertus et même de ses qualités. Mais cette discussion nous m nerait trop loin : je reviens à mon sujet.

L'histoire des arts, chez les Romains, ne demande pas un article séparé ; car ce peuple qui règna si long-tems sur une grande portion du globe, les reçut ainsi que ses lois et son culte de la Grèce asservie. Son inaptitude à les exercer fut même toujours telle, que la vue des chef-d'œuvres transportés à Rome après la prise de Corinthe, ne put animer le génie de ses artistes. Ce fut le luxe, et la vanité plutôt que le goût qui, vers la fin de la république, faisaient donner des sommes immenses pour les ouvrages de ces sculpteurs dont nous pouvons encore apprécier les grands talens. Enfin, après de vains efforts, les Romains prirent le parti de regarder comme au-dessous deux l'art auquel ils ne pouvaient atteindre. Ce fut l'amour-propre national humilié, qui suggéra à l'un de leurs poëtes ce conseil que ses beaux vers ont rendu célèbre, mais dont ses compatriotes n'avaient pas besoin (2).

Les arts, sans encouragement sous les Empereurs, déclinèrent même dans la Grèce leur terre natale. Ils étaient dans une décadence complète au tems de Constantin, lorsque la religion chrétienne si long-tems persécutée s'assit à côté de lui sur le trône des Césars. Une nouvelle carrière s'ouvrit alors aux artistes ; mais ils eurent a déplorer de grandes pertes. Un zèle irréfléchi abattit les temples et brisa les statues qu'il n'aurait fallu descendre des autels que pour en former des galeries et des musées. Cependant il fallut orner les nouvelles églises. Les peintres et les sculpteurs furent appelés et vinrent en foule. Il est extrêmement remarquable qu'on leur donna à la fois à imiter ce que les deux sexes et tous les âges de la vie offrent de plus parfait. Ainsi Dieu le père fut représenté sous la figure d'un vieillard majestueux, le Christ dans la force de l'âge ; ses traits sont pleins de douceur, d'onction et de noblesse ; lorsqu'il est crucifié, la résignation se joint à l'expression de la douleur.

---

aussi très-répandu, qui ne renferme pas moins de quarante mille petites idoles à côté de la figure colossale du dieu.

(2) *Excudent alii spirantia mollius æra, etc.* VIRG.

Digitized by Google

La fraîcheur et la grâce de la plus brillante jeunesse sont le partage de la milice céleste. Les anges sont le modèle de la perfection idéale. Dans toutes les langues européennes leur nom, dont les profanes abusent étrangement, est le synonyme de celui de la beauté : on leur donne des ailes; et cette addition élégante n'a rien de monstrueux, parce que appliquées plutôt qu'attachées aux épaules, elles ne dérangent ni l'ordonnance, ni la proportion d'aucune des parties du corps. Il fallut étudier les charmes naïfs de l'enfance pour représenter les Chérubins et l'enfant Jésus. Mais ce fut pour peindre convenablement sa divine mère, que les artistes eurent a surmonter le plus de difficultés, en effet, il ne fallait rien moins qu'unir dans une jeune beauté la tendresse maternelle et l'innocence virginale. Le génie de Raphael et de quelques autres a prouvé que des sentimens qui paraissaient incompatibles ne l'étaient pas. Dans tous les genres les talens eurent occasion de s'exercer. L'un exprima dans une descente de croix la douleur profonde d'une mère, l'autre dans la Magdelaine le repentir touchant de la beauté; celui d'une imagination plus ardente, représenta dans Agnès l'amour passionné, ou prêta à Sainte-Cécile tout l'enthousiasme dont il était ravi.

L'histoire sainte offrit à l'art les compositions les plus riches et les plus variées; au tems des patriarches, des scènes pastorales, puis la cour des rois Juifs, bientôt après tout le faste des Empereurs Assyriens. Plus tard les miracles de la nouvelle loi; enfin, les martyrs et leurs terribles supplices. Ces derniers sujets sont sévères, quelquefois même repoussans; mais l'expression déchirante de la douleur, la contraction de tous les muscles, obligèrent à des études approfondies, qui forment les véritables artistes.

Ce ne fut pas cependant dans les premiers tems de l'église que l'on s'aperçut de tout le parti que les arts devaient tirer du culte chrétien. Les barbares qui détruisirent l'Empire d'Occident et souvent ravagèrent celui d'Orient, laissèrent trop peu de calme pour qu'ils pussent fleurir. La fureur des Iconoclastes leur fit des maux irréparables; enfin Mahomet, fondateur d'une nouvelle secte qui devait régner sur le tiers de l'ancien monde, leur porta le coup le plus funeste en proscrivant toutes les représentations d'hommes et même d'animaux. Dans l'intervalle qui s'écoula depuis ce tems jusqu'au siècle qui devait les voir renaître, les Francs, les Normands et les Vandales élevèrent, dans les contrées qu'ils soumirent, des monumens où, par un singulier contraste, les

Digitized by Google

détails étaient aussi lourds que les masses étaient légères ; mais partout la simplicité, fille du génie, fut proscrite : un goût mesquin, des formes grotesques remplacèrent l'élégance et la noblesse des contours adoptés par les Grecs, et le résultat fut presque le même, soit que les conquérans arrivassent du Midi, comme les Arabes ; soit qu'ils vinssent du Nord comme les Huns et les Goths.

Enfin, lorsque d'heureuses circonstances détruisirent la barbarie, on vit se rallumer tout à coup le feu sacré qui paraissait éteint. Mais pour juger de l'influence prodigieuse que la religion exerça sur les arts, il faut songer aux mœurs du 15^{me} siècle. Des souverains ecclésiastiques ; si riches et si nombreux alors, les cardinaux, les évêques, les monastères, le clergé enfin qui dans toute la chrétienneté possédait entre le cinquième et le tiers des revenus de chaque pays, ne pouvaient commander ni statues, ni tableaux sur des sujets profanes ; les princes laïcs eux-mêmes, soit conviction, soit bienséance, ornaient leurs principaux appartemens de la même manière. Cela dura ainsi jusqu'à ce que la réforme qui sortit du Nord, c'est-à-dire, d'un côté d'où les arts sont sans cesse repoussés par le climat, proscrivit dans tout les pays où elle s'étendit, les décorations des églises avec presque autant de rigueur que les Mahométans et les Iconoclastes.

Heureusement l'impulsion était donnée, et le mouvement ne pouvait plus se ralentir. Les chef-d'œuvres de Michel-Ange et du Corrège, de Raphael et du Guide, signalaient la route de la perfection dont il n'était plus possible de s'écarter. Bientôt le relâchement des mœurs, qu'amena le luxe, permit, dans toute l'Europe, aux artistes de prendre des sujets dans l'histoire et la mythologie. La nature entière devint même une mine féconde qu'ils purent exploiter à l'envi. Les scènes paisibles des champs, les bruyans combats, l'effrayante tempête, la pêche par un beau clair de lune, les palais des rois, comme l'humble chaumière, tout fut imité par le pinceau fidèle, et le tableau souvent fut payé bien plus que l'objet qu'il représentait. Chaque peintre s'adonna à un genre séparé ; mais ce qu'il y eut de fâcheux, il eut aussi une manière particulière, ce qui ne prouve que trop l'imperfection de l'art, car si la nature varie ses formes à l'infini, son expression est toujours la même.

Ce style différent, cette touche distincte sont devenues l'objet de l'étude approfondie d'une classe assez nombreuse d'amateurs. Plus curieux de distinguer les écoles et les maîtres

que

Digitized by Google

que zélés pour les progrès de l'art, ils jugent avec une importance inconcevable non du mérite réel, mais de l'authenticité des tableaux. Cependant le haut prix auquel la fantaisie et la vanité portent des productions plus rares qu'estimables, tente la cupidité d'une troupe d'adroits copistes, qui s'attachent à imiter avec encore plus d'exactitude les défauts des originaux que leurs beautés, car ils se rappellent d'avoir vu un connaisseur, au moment d'acheter fort cher une de ces imitations, la rejeter tout à coup, en disant : j'allais faire une belle sottise, j'oubliais que ce maître ne dessinait pas si bien.

Lettres et Pensées du maréchal Prince de Ligne, publiées par Mme la baronne de Staël-Holstein. A Paris, chez *J. J. Paschoud*, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 11, près le Pont-Saint-Michel.

Il appartenait à Mme de Staël de faire les honneurs d'un livre où brille l'esprit de société et de conversation. L'auteur (si ce n'est pas faire de ce titre un emploi ridicule, que de le donner à propos d'un recueil de lettres et de mots) l'auteur, suivant Mme de Staël, a été reconnu par tous les Français pour l'un des plus aimables hommes de France. Elle ajoute que peut-être le Prince de Ligne est le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur. Elle a oublié l'irlandais Hamilton qui est devenu, ce semble, un assez bon modèle, et à qui l'on ne peut contester le mérite de l'originalité. Ce *genre français* n'est pas une manière d'être particulière aux personnes nées françaises; il est le résultat de nos mœurs, de nos habitudes. Le Français, le plus Français par le caractère, transplanté de bonne heure en pays étranger, n'en aurait aucune idée; tandis qu'un étranger, longtems fixé parmi nous, peut le contracter au point de tromper les plus fins connaisseurs, si toutefois, en prenant nos manières, il réussit à perdre son accent. Depuis ce *fier Saxon qu'on croit né parmi nous*, on a cité vingt exemples célèbres d'étrangers qui se sont

Digitized by Google

ainsi *naturalisés* Français. M. le Prince de Ligne paraît mériter d'en augmenter la liste. Mme de Staël nous fait remarquer avec raison qu'il est bien difficile de faire connaître par l'impression qu'elle appelle assez bizarrement la *lettre morte*, un homme dont la conversation était le principal mérite, et qui ajoutait beaucoup au charme de ses discours par l'expression de sa belle physionomie. Nous en croirons là-dessus tout ce qu'elle dit, et nous regretterons de n'avoir pas joui comme elle de ces entretiens que les plus grands génies et les plus illustres souverains ont recherchés comme leur plus noble délassement. Ce sont des *Lettres* et des *Pensées* qu'on nous donne. Il n'est pas absolument nécessaire, pour apprécier les unes et les autres, d'avoir vu et entendu celui qui les a écrites. Mme de Staël nous prévient que le style de M. de Ligne est souvent du *style parlé*, et que les défauts mêmes de ce style sont une grâce dans sa conversation. Elle craint que n'étant pas *sous le charme de sa présence*, nous n'analysions comme un auteur, un homme qu'il faut écouter en le lisant. Encore une fois, qu'elle se rassure : les Lettres de Mme de Sévigné qui sont souvent aussi du *style parlé*, et ne sont pas non plus sans quelques négligences, ne nous ont pas trouvés insensibles à leur *charme*; nous savons ce qu'il faut accorder au caprice et à l'aimable liberté d'un esprit qui croit n'avoir que l'amitié ou l'amour pour confident de ses pensées et de ses saillies. Mme de Staël, dans ses craintes, se montre injustement défiante envers nous. Mais que ne doit-on pas pardonner au zèle d'une admiratrice et d'une amie? C'est à ce zèle qu'il faut attribuer aussi sans doute la supériorité qu'elle accorde à l'art de parler sur l'art d'écrire. Sans cela on pourrait y voir un petit mouvement de personnalité. Du reste, la petite Préface de Mme de Staël est pleine de traits brillans, comme presque tout ce qui sort de sa plume. Entre autres pensées, j'y ai remarqué celle-ci : « Pour bien juger et la société et » la nature, il faut peut-être devoir de la reconnais- » sance à l'une et à l'autre. » Pour les mieux juger encore, il faudrait sans doute n'avoir été ni favorisé,

Digitized by Google

ni maltraité par elles : ce juste milieu n'existant pas, il est certain qu'à défaut de l'impartialité, l'équité se trouvera plutôt parmi les gens contens, que parmi les gens aigris; un enfant gâté de la société en pourra reconnaître les abus et les maux; une victime de la société n'en voudra pas avouer les avantages. Voici un portrait de la grâce que le modèle semble n'avoir pas inspiré : « Elle » ne touche à rien assez rudement pour blesser, ni » même assez sérieusement pour convaincre, et jamais » elle n'*ébranle la vie* qu'elle embellit. » C'est une chose singulière que la prédilection de Mme de Staël pour ce mot *la vie* qu'elle emploie sans cesse et toujours d'une manière étrange : elle l'a déjà marié à tous les verbes de la langue; c'est le cachet, c'est la signature de toutes ses pages.

C'est d'un bout à l'autre une lecture délicieuse que ce recueil de Lettres et de Pensées de M. le Prince de Ligne. Mais en quoi consiste ce charme qu'on y trouve? Voilà ce qu'il faudrait expliquer, et rien n'est moins facile. On peut du moins donner une idée des objets qui composent le livre, et prouver qu'ils sont tous de nature à intéresser beaucoup, indépendamment du mérite de l'expression; l'esprit et la grâce y sont, pour ainsi dire, par-dessus le marché. Qui de nous n'a pas envié cent fois le sort de ceux qui ont joui de la présence de ces grands personnages dont la renommée et les talens occupent sans cesse notre pensée? Quel sacrifice ne ferions-nous pas pour les voir, sur-tout pour les entendre un seul instant? Eh bien, c'est un bonheur que M. de Ligne nous procure. Il fait véritablement revivre pour nous le grand Frédéric, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. Nous sommes présens aux longs entretiens qu'il a eus avec eux; nous voyons leur maintien, le jeu de leur figure, leurs gestes et jusqu'à leur vêtement; nous entendons le son de leur voix et le ton de chacune de leurs paroles. L'illusion est complète, mais heureusement elle n'est point fugitive; nous pouvons, autant de fois qu'il nous plaît, nous faire répéter par eux leurs discours et les graver à jamais dans notre souvenir. M. de Ligne doit à ses propres

Digitized by Google

avantages, d'avoir pu nous montrer ces grands hommes dans un jour si favorable pour eux et pour nous. Homme aimable et bien connu pour tel, il agaçait adroitement la coquetterie de leur esprit, en ne laissant voir du sien que ce qu'il en fallait pour faire désirer son suffrage. Grand seigneur et exempt de cette malheureuse timidité qui suspend toutes les facultés jusqu'à celle d'entendre, il jouissait sans trouble du plaisir d'écouter des hommes supérieurs, et recueillait soigneusement en lui-même, les discours qu'il avait provoqués par sa finesse discrette ou par sa louange légère. M. le prince de Ligne eut quelque facilité à bien peindre Frédéric et Voltaire; les modèles voulaient plaire au peintre et donnaient séance de bonne grâce. Mais le farouche J.-J. ne prêtait pas volontiers sa figure; il fallait la lui escamoter. M. de Ligne débuta avec lui d'une manière tout à fait piquante et heureuse. Il voulait le voir et ne savait quel prétexte prendre. Il va chez lui, rue Plâtrière, entre et semble s'être trompé. Qu'est-ce que c'est? dit J.-J. — M. pardonnez, je cherchais M. Rousseau de Toulouse. — Je ne suis que Rousseau de Genève. — Ah! oui, ce grand herboriseur, je le vois bien. Rousseau sourit, étale complaisamment ses herbiers, parle ensuite de ses ouvrages, de ses ennemis, et dans cette conversation ainsi engagée, reçoit avec douceur quelques vérités assez fermes. Il est clair que si M. de Ligne, au lieu de dire: *Ah! oui, ce grand herboriseur,* se fût écrié: *ah! oui, ce grand écrivain, ce grand philosophe*, Rousseau lui eût jeté sa porte au nez. Avec un homme au fait de sa célébrité et de ses talens, il n'avait pas un autre rôle à jouer; mais un homme qui semblait ne le connaître que comme botaniste, avait un peu piqué sa vanité et lui avait donné l'envie de se montrer sous d'autres rapports plus glorieux. Je n'oserais pas décider s'il fut dupe ou non de cette prétendue ignorance.

Une chose m'embarrasse dans le *Séjour chez Voltaire*, c'est l'apparition de ce marchand de chapeaux et de souliers gris, qui se dit le fils de Mme de Fontaine-Martel. Par quels revers de fortune un fils de Mme de Fontaine-

Digitized by Google

Martel pouvait-il être devenu marchand porte-balle? Comment Voltaire qui dans sa jeunesse avait fait tant de vers pour cette dame, put-il témoigner si peu d'intérêt pour son fils? Mais sur-tout, que faut-il penser de ce fils qui met Voltaire en jeu d'une manière si plaisante, qui le fait alternativement sortir du salon et y rentrer, en entremêlant l'éloge du baron de Haller son ennemi, et celui du château de Ferney, son ouvrage? Est-ce un sot qui, sans le savoir, se joue d'un homme de tant d'esprit? Est-ce un bon plaisant qui improvise une excellente scène de comédie? Rien ne ressemble mieux à une mystification, et cependant M. de Ligne n'a pas l'air de croire que c'en fût une.

Ce qui n'en est pas une très-certainement, c'est le charmant portrait que l'auteur a fait de M. de Boufflers. Le cœur, l'esprit et les manières de cet homme aimable, y sont retracés avec une vérité et une finesse de pinceau qui ont enchanté tous ceux de qui le modèle est connu; ce joli portrait et les applaudissemens qu'il reçoit, vengent bien M. de Boufflers des duretés grossières dont il a été dernièrement l'objet.

J'ose n'être point du goût de madame de Staël, relativement au *Dialogue entre un Esprit fort et un Capucin*, lequel me paraît assez mal imaginé. L'esprit fort est un sot et un brutal qui ne sait dire au capucin que des injures plates et grossières, dignes d'un crocheteur ivre, qui croirait qu'*il n'y a pas de bon Dieu*. Ce n'est surement pas dans ce goût-là qu'argumentaient Boindin, Helvétius, Diderot et Frédéric. Quant au Capucin, il a de l'esprit comme un ange; il a servi, il a eu des aventures, il a été à la comédie, a lu tous nos poëtes et surtout Voltaire; il cite des vers, des historiettes et des bons mots; en un mot, ce capucin-là est M. le prince de Ligne lui-même, avec toutes les grâces de son esprit et toutes les richesses de sa mémoire. Il lui est trop facile, avec de tels avantages, de battre un incrédule qu'on a fait bête à plaisir. Il eut été plus avantageux, pour la bonne cause, comme dit M^me^ de Staël, de mettre aux prises un véritable capucin d'une grande simplicité de cœur et d'esprit, avec un incrédule bien armé de so-

Digitized by Google

phismes, et d'arranger les choses de manière que l'humble bon sens de l'un confondît l'orgueilleuse raison de l'autre.

Neuf lettres de ce Recueil, adressées pendant l'année 1787, à Mme la marquise de Coigny, lui rendent compte de ce fameux voyage de Crimée qui fut une suite d'enchantemens et de mensonges. Le prince Potemkin faisait parcourir à sa souveraine les vastes contrées que ses troupes avaient conquises sur les Turcs. Tout le luxe de l'Asie et de l'Europe était déployé pour orner cette pompe triomphale. Des palais étaient élevés pour une seule nuit; d'énormes feux d'artifice embrâsaient les cieux et éclairaient plusieurs lieues de pays à la ronde; des poignées de pièces d'or pleuvaient sans cesse sur la foule des têtes prosternées des deux côtés du char de l'Impératrice. On voulait persuader à celle-ci que des villes s'étaient élevées à sa voix et sur son passage dans des lieux jusque-là tout à fait inhabités. En Europe où l'on se moquait un peu de cet inutile et fastueux voyage, les plaisans disaient qu'on faisait transporter sur des chariots et placer sur la route de l'Impératrice, des villes et des villages de carton. M. de Ligne réfute ce conte malin et nous apprend la vérité. « Je sais très-bien, dit-il, ce qui est » escamotage. Par exemple, l'Impératrice, qui ne peut » pas courir à pied comme nous, doit croire que quel- » ques villes, pour lesquelles elle a donné de l'argent » sont achevées, tandis qu'il y a souvent des villes sans » rues, des rues sans maisons, et des maisons sans » toits, portes ni fenêtres. On ne montre à l'impé- » ratrice que les boutiques bien bâties en pierre, et » les colonnades des palais des gouverneurs-généraux, » à quarante-deux desquels elle a fait présent d'une » vaisselle d'argent de cent couverts. » Joseph II était du voyage, et M. de Ligne était entre lui et Catherine, dans la même voiture. « Je crois encore rêver, dit-il, quand » dans le fond d'une voiture à six places, qui est un vrai » char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, » je me trouve assis entre deux personnes sur les épaules » desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'en-

Digitized by Google

» tends dire en me réveillant, à l'un de mes camarades » de voyage : — J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on » dit, en ne comptant que les mâles. — Et moi vingt- » deux, répond l'autre, en comptant tout. » Voici de quelle manière finit la correspondance avec madame de Coigny, sur le voyage de Crimée : « nous touchons » au moment de quitter la fable pour l'histoire, et l'orient » pour le nord : j'aurai toujours pour vous le midi dans » mon cœur : que dites-vous de ce trait piquant? Il a » du moins, vous en conviendrez, le mérite du natu- » rel. » On voit que M. de Ligne savait se moquer le premier de fort bonne grâce des fadeurs ou des mauvaises plaisanteries qui tombaient de sa plume. Il n'y a cependant pas toujours mis le correctif; il est quelquefois précieux et entortillé de la meilleure foi du monde.

Le voyage en Crimée fut immédiatement suivi d'une nouvelle guerre contre les Turcs. M. de Ligne eut un commandement dans les troupes de l'Empereur d'Allemagne alliées à celles de l'Impératrice de Russie que commandait le prince Potemkin. Les lettres relatives à cette guerre sont adressées à Catherine, à Joseph II et à M. de Ségur. Elles n'ont point l'éclat, l'enjouement, l'aimable folie des premières. De longs et tristes siéges n'inspirent pas de la même manière qu'un voyage où les fetes se succèdent sans interruption. Mais si l'on a pris part aux plaisirs du courtisan spirituel et brillant de deux grands souverains, on s'intéresse aussi aux travaux, aux soucis du militaire distingué qui veut la gloire de son prince et la sienne. Le prince Potemkin figure beaucoup dans toutes ces relations; *figure* est d'autant mieux le mot, qu'on ne le voit presque point agir. On aime à faire une plus ample connaissance avec ce personnage singulier. Mme. de Staël déclare que son portrait, par M. de Ligne, est un chef-d'œuvre; il paraît, en effet, devoir ressembler beaucoup. Est-il vrai, cependant, que Potemkin eût *du génie, et puis du génie, et encore du génie.* Ses fausses mesures, son imprévoyance, son inaction, ses caprices et ses ruses d'enfant, sous les murs d'Oczakow, ne donnent pas tout-à-fait de lui cette idée. Il est vrai que M. de Ligne lui devait les premières bontés de Cathe-

Digitized by Google

rine, et que la reconnaissance fait pardonner un peu d'exagération.

Les lettres de M. de Ligne, à cette Impératrice, sont un modèle de flatterie noble et ingénieuse. Cette souveraine, si séduisante, l'avait subjugué sans peine; il l'adorait de bonne foi, et d'ailleurs il s'était persuadé qu'il n'était pas possible de trop louer une Impératrice. « Je » ne dirais pas tout cela à un Empereur, lui écrivait-il, » mais les vérités à une femme ont toujours l'air de la » galanterie; et l'on peut, sans bassesse, louer un tel » souverain. » Il reproduit la même idée dans une autre lettre où il lui prouve qu'il vaut mieux pour elle être une femme qu'un homme : beaucoup de justesse et de solidité se cachent dans cette lettre, sous les saillies de l'esprit et les exagérations de la galanterie. C'est, en général, le caractère de tous ces petits écrits dont je viens de parler. Je les aurais fait connaître bien mieux, et d'une manière beaucoup plus agréable pour le lecteur, si j'en avais cité un plus grand nombre de passages.

AUGER.

LES HINDOUS, ou *Description de leurs mœurs, costumes, cérémonies, etc., etc.*; dessinés d'après nature dans le Bengale, et représentés en deux cent cinquante-deux planches, par F. BALTHAZARD SOLVYNS, gravés à l'eau forte, et terminés *par lui-même*; quatre volume grand *in-folio*, format atlantique, sur papier vélin grand-colombier, les figures imprimées en couleurs, le texte en français et en anglais; et une autre édition *in*-4° sur papier grand-raisin double, figures en noir, et texte en français, anglais et allemand. — A Paris, chez l'auteur, place St.-André-des-Arcs, n°. 11.

IL a déjà paru un volume (12 livraisons) de cet intéressant ouvrage, le plus original, le plus vrai que nous ayons sur l'Hindoustan.

On savait que des philosophes de l'antiquité avaient pénétré dans l'Inde pour être initiés aux lumières, à la

Digitized by Google

sagesse mystérieuse dont les Brahmes étaient les seuls dépositaires, et l'on a regardé comme incontestable que l'Inde fut le premier berceau des sciences et des arts. Depuis long-tems l'érudition des modernes s'efforce de remonter à cette première origine des connaissances, et d'en établir d'une manière plus positive, plus claire la transmission à travers l'obscurité des âges antérieurs aux époques historiques qui peuvent satisfaire la raison. C'est ce dont s'occupe encore avec succès la société académique de Calcutta, ainsi que l'attestent les savans mémoires qu'elle publie.

M. Balthazard Solvyns s'est proposé un autre but, moins difficile, en ce qu'il ne présente point de conjectures à former, point de systèmes à établir, point de tours de force à faire pour concilier ou combattre les chronologies, les écrivains de l'antiquité, ou les révolutions politiques. En revanche, l'auteur de la description des Hindous ne paraît pas avoir à craindre de contradicteurs. Il a copié la nature telle qu'il la vue et observée pendant plus de quinze ans. Les livres existans ne l'ont point dirigé, ni aidé. Il représente, dans une suite de 252 estampes, coloriées à l'*aqua tinta*, les formes physiques, les habitudes sociales et religieuses, qui se confondent chez les Hindous et leurs tiennent lieu d'institutions politiques, enfin tout ce que le crayon peut tracer de l'histoire morale, religieuse et industrielle d'un peuple, bien plus intéressante que celle de ses victoires ou de ses défaites, de ses crises orageuses ou de sa léthargie. L'auteur grave lui-même à Paris les dessins qu'il a faits dans les contrées qu'arrosent le Gange et l'Indus, de sorte que la vérité originale n'est point altérée par le traducteur. C'est un mérite dont la Classe des Beaux-Arts de l'Institut a loué M. Solvyns, en lui conseillant de continuer à ne pas sacrifier au luxe du burin cette originalité précieuse qui doit faire l'intérêt de son ouvrage.

Le seul système qu'on trouve dans la description des Hindous, est celui de leurs castes, mais c'est un exposé nécessaire à l'intelligence des gravures, et

Digitized by Google

M. Solvyns a suivi, dans son exposition, la doctrine du législateur *Menu*, interprète de *Brahma*.

D'après cette doctrine sacrée, tous les Hindous sont issus du dieu Brahma, mais les uns sortent de sa bouche, pour être les organes de sa sagesse et de ses volontés; ce sont les Brahmes dont les fonctions consistent à prier, à lire et à instruire : cette caste est la première en considération et en dignité; les autres sont à une grande distance au-dessous. La seconde (les *Kottreys*) descend des bras du dieu, et c'est pour cela qu'elle est vouée, comme agent de la force, aux fatigues de la guerre et du gouvernement. Les *Byces*, qui proviennent du ventre et des cuisses de Brahma, emblèmes des besoins physiques, furent prédestinés à l'agriculture, aux métiers, au commerce, tandis que les *Souders*, descendus des pieds, durent être condamnés aux travaux les plus bas. Ces quatre divisions principales comprennent tout le peuple Hindou, mais elles produisent un grand nombre de subdivisions qui ont toutes les reflets de noblesse ou d'ignominie de la souche d'où elles sortent. La noblesse des castes est dans une progression décroissante, depuis la première; on peut mériter de descendre des supérieures à la dernière, et jusqu'aux plus bas degrés de celle-ci; mais on ne peut point s'élever au-dessus de la caste où l'on est né. La religion, qui est la seule institution législative, a marqué de son sceau cette organisation sociale. Toutes ces nuances caractéristiques, qui rendent vraiment extraordinaire la nation antique des Hindous, sont dépeintes aux yeux par M. Solvyns. Le système religieux, l'état civil, les habitudes domestiques, les divers costumes, enfin les mœurs, la physionomie nationale des Hindous, et jusqu'à leurs moyens d'industrie, sont représentés dans ses gravures avec leurs teintes locales. Un texte, clair, qui n'est surchargé, ni d'ancienne érudition, ni des récits de nos voyageurs modernes, donne l'explication des estampes, et se borne à ce seul but.

Depuis que les mahométans ont conquis la plus grande partie de l'Inde, il s'est fait insensiblement un mélange de mœurs et d'habitudes, qui, maintenant trompent

Digitized by Google

beaucoup d'Européens en leur faisant prendre pour des traits primitifs, ce qui n'est qu'un alliage. M. Solvyns prévient qu'il a eu souvent besoin, malgré sa longue expérience, d'une grande attention, pour ne pas s'y méprendre.

Il traitera, dans sa dernière partie, des Mahométans naturalisés dans l'Inde, et des rapports établis entre les naturels Hindous et eux. L'invasion des comptoirs européens, et les bouleversemens qu'ils ont causés, menacent d'achever promptement d'effacer ce qui reste de traits primitifs à la nation hindoue. On ne pourra plus bientôt l'étudier d'après elle-même, et peut-être que cette description pittoresque, qui est la première qu'on en ait faite, sera aussi la dernière. Comme les troupeaux de Gazelles, disparaissent dans les plaines de l'Afrique, sous la dent des lions, des tigres et autres bêtes féroces, le paisible et timide Hindou, qui n'a pas su devenir guerrier, servira de pâture à l'ambition des marchands qui l'oppriment, ou des maîtres nouveaux que sa faiblesse appellera.

M. Solvyns, publie en même tems une édition in-4°, dont les gravures ne sont point coloriées, mais qui sont aussi exécutées par lui avec beaucoup de soin. Cette édition contient un texte en allemand, avec les textes anglais et français. Le prix en est de 10 francs la livraison, pour Paris, et 10 fr. 50 cent. par la poste. Le prix de la grande édition, est de 56 fr. chaque livraison.

Essais sur l'Effet, le Sens, la Valeur des désinences grecques, latines, françaises et sur divers points de Grammaire.

Idiotismes sur la Langue grecque, précédés et suivis d'Observations à M. Hermann. A Paris, *Ch.-Fr. Gail*, neveu, au Collége de France.

M. Gail qui, par ses leçons au collége de France, ses cours particuliers et ses nombreux ouvrages élémentaires, contribue si efficacement à entretenir parmi nous les faibles étincelles de ce beau feu dont nous bru-

Digitized by Google

lions pour les lettres grecques, au siècle des Budée, des Amyot et des Henri Etienne, M. Gail vient de publier deux nouveaux ouvrages dont l'un forme le 33e volume de sa collection in-8°, et l'autre le 19e de sa collection in-12. Rarement les journaux rendent compte des productions de cette espèce. Elles n'intéressent point les gens du monde; faites pour des élèves, c'est aux maîtres de ceux-ci qu'il appartient d'en juger le mérite et l'utilité, d'en ordonner ou d'en interdire l'usage. Nous ne voulons pas entreprendre sur leurs droits. En conséquence, nous ne ne parlerons point du livre qui a pour titre: *Idiotismes de la Langue grecque.* Nous nous bornerons à dire, d'après le témoignage de juges compétens en pareille matière, que l'auteur a refait avec beaucoup de succès un ouvrage de Furgault sur le même sujet, lequel abondait en solécismes, en barbarismes, en contresens, et en phrases mutilées ou infidélement citées. Il est inutile d'observer combien il importe que les livres élémentaires soient exempts de tous ces genres de fautes. L'autorité d'un livre est toute puissante sur des commençans qui ne peuvent exercer aucune critique: les premières erreurs dont se charge leur mémoire, y sont difficilement remplacées par la vérité. M. Gail a donc rendu un éminent service à l'instruction publique, en donnant un nouveau traité des idiotismes grecs, à la fois plus exact et plus complet. Les gens de lettres ne le liraient pas sans profit; ils y verraient combien de tours particuliers à la langue grecque se sont introduits dans la nôtre, et cela les conduirait peut-être à rechercher les causes de cette ressemblance, à examiner si ces rapports de locutions proviennent d'importations réelles faites dans le tems où notre langue se formait sous la plume d'écrivains très-familiarisés avec la littérature grecque, ou s'ils ne sont pas plutôt le résultat d'une certaine analogie entre le génie originel des deux langues et même le caractère des deux peuples. Cette question ne serait pas indigne, je crois, d'occuper l'esprit d'un littérateur philosophe.

Je m'étendrai un peu davantage sur l'autre ouvrage de M. Gail, parce qu'il peut suggérer quelques réflexions

Digitized by Google

utiles à ceux qui s'occupent spécialement de grammaire et de lexicographie françaises, et que ces objets ne sont étrangers ni aux études ni au goût de la plupart des lecteurs de ce journal. M. Gail ne regarde pas les désinences comme de purs accidens, il ne croit pas que la raison d'analogie toute seule ait décidé les premiers formateurs de la langue grecque à terminer par un même son à peu près tous les mots d'une même catégorie, c'est-à-dire ceux qui expriment un même ordre de substances, de qualités, d'actions, de passions, etc. Il pense que la plupart des désinences sont elles-mêmes des mots que l'on a ajoutés à d'autres pour en caractériser ou modifier le sens. Il nous fait voir ces mots additionnels, d'abord dans leur intégrité, puis dans les diverses métamorphoses qu'ils ont dû subir, selon les règles de l'articulation et de l'euphonie, pour arriver à l'état de contraction où nous les voyons aujourd'hui. Ses conjectures qu'il ne donne que pour telles, m'ont paru fort ingénieuses et sur-tout fort plausibles: quelques-unes sont un peu forcées peut-être; mais on n'en peut rien conclure contre le système: seulement l'auteur n'a pu trouver dans la langue des écrivains grecs de quoi expliquer tous les cas d'une manière également satisfaisante. M. Gail qui ne veut pas que les désinences grecques soient l'ouvrage du hasard, ressemble aux théistes qui expliquent quelquefois mal les causes finales, sans que pour cela les athées soient en droit de triompher.

M. Gail, dans ses *Observations préliminaires*, prétend que le français a une grande conformité avec le grec, non-seulement pour les locutions, mais encore pour les désinences. Selon lui, plusieurs des désinences françaises sont de véritables désinences grecques, et il en conclut qu'il faut absolument connaître la valeur de celles-ci, pour bien évaluer les autres. Si l'on accorde le principe, on ne pourra pas nier la conséquence. Ce principe, il l'établit par beaucoup d'exemples, dont quelques-uns sont frappans. Les verbes fréquentatifs grecs sont terminés en *ottô*; nous avons beaucoup de verbes de cette espèce, terminés en *otter*, comme *ba-*

Digitized by Google

lotter, *crachotter*, *clignotter*, *chuchotter*, *trotter*, etc. Nombre de verbes grecs en *ipsô*, expriment l'action d'imiter; nos verbes en *iser* ont souvent la même signification, tels que *gréciser*, *franciser*, *adoniser*, etc. Nos noms substantifs en *ie*, en *isme*, en *oï e*, en *ade*, etc., offrent à M. Gail des rapports aussi exacts avec des substantifs grecs, dont la désinence et l'emploi sont les mêmes. Par exemple, les mots grecs en *as*, *ados*, expriment *amas*, *grande quantité*, *abondance*; beaucoup de nos mots en *ade* ont la même signification, comme *bastonnade*, *colonnade*, *panade*, *grenade* (fruit qui contient une grande quantité de grains, etc. Cela démontré, M. Gail peut avancer sans témérité, ce me semble, que la connaissance des désinences grecques est nécessaire au grammairien français qui veut remonter à l'étymologie des mots, pour en mieux établir la signification. Je trouve cependant qu'il presse un peu trop les conséquences, quand il veut, par exemple, que les mots d'*amas*, de *grande quantité*, d'*abondance*, etc. entrent dans la définition de tous les substantifs en *ade*. Il y en a beaucoup qui ne s'y prêtent point, et en supposant que l'idée d'*amas*, de *grande quantité*, etc., ait été originellement renfermée dans tous, la signification primitive de plusieurs s'est assez altérée pour qu'on n'y puisse plus discerner cette idée. L'Académie définit *ruade*, *action du cheval qui jette le pied ou les pieds de derrière en l'air*. M. Gail voudrait qu'une *ruade* signifiât une *décharge de plusieurs coups de pied donnés de suite*, et qu'on fît une faute de propriété en appelant *ruade*, un seul coup. Quoi qu'il en dise, *ruade* ne signifie plus qu'un seul coup de pied de cheval; et tout homme aujourd'hui qui voudra bien faire comprendre qu'il en a reçu ou vu donner plusieurs, sera obligé de se servir du pluriel. J'en dis autant d'*embrassade*, d'*algarade* et de vingt autres du même genre. Ainsi le veut l'usage, le souverain maître en fait de langue, dont l'Académie a déclaré elle-même n'être que le très-humble secrétaire. Sous ce rapport, M. Gail me paraît donc avoir attaqué mal à propos quelques définitions de son dictionnaire actuel. Cela

Digitized by Google

n'empêche pas que ses observations ne puissent lui être fort profitables pour la rédaction de celui dont elle s'occupe en ce moment. Elle a desiré connaître le travail de M. Gail; et elle a chargé son président, M. Volney, d'en demander communication à l'auteur, qui l'a envoyé sur-le-champ. M. Gail assure que la lecture en a été écoutée avec bienveillance : je le crois sans peine.

M. Gail a mis dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans son volume d'observations sur Théocrite, beaucoup d'érudition, de sagacité et de goût : on pourrait être surpris de ce qu'avec tant de titres, il n'a point encore obtenu les distinctions académiques, réservées aux savans, et particulièrement à ceux qui font des langues anciennes une étude approfondie. Lui-même se plaint quelquefois, avec plus de douleur que d'amertume, de ce qu'il est obligé de suspendre ou d'arracher l'approbation que ses confrères les hellénistes devraient donner hautement et sans peine à ses travaux. Je crois entrevoir la cause de cette espèce de déni de justice. M. Gail fait trop d'ouvrages; il se met trop à tous les jours. Si moins dévoré de zèle pour l'instruction, plus jaloux de sa renommée qu'amoureux de la belle langue qu'il enseigne, il avait, au lieu d'une vingtaine de livres élémentaires et vraiment utiles, publié sur quelque auteur grec presque inconnu, un prolixe et lourd commentaire, que douze ou quinze personnes en Europe pussent avoir seules le courage de lire, je ne fais pas de doute qu'il n'eût aussitôt marqué sa place parmi les érudits du premier ordre, et que les savans de la France ne l'eussent présenté avec orgueil à ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne. Les auteurs élémentaires sont presque toujours dupes de leur dévouement; on mesure involontairement leur mérite sur le peu d'étendue et de profondeur qu'ils ont dû donner à leurs traités, et l'on oublie combien il faut être avancé dans toutes sciences, pour diriger avec méthode et sureté les premiers pas de ceux qui entrent dans la carrière.

AUGER.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — C'est lundi prochain (6 de ce mois), que doit être donnée, sur ce théâtre, au bénéfice et pour la retraite de M^lle^ Contat l'aînée, une représentation d'*Othello*, tragédie de Schakespear, imitée par M. Ducis, et de la petite comédie des *Deux Pages*, où M^lle^ Contat jouera *pour la dernière fois.*

Ces derniers mots sont, je crois, l'invitation la plus pressante qu'on puisse adresser au public, qui se passionne chaque jour davantage pour la gloire et les talens dramatiques. En effet, la carrière que M^lle^ Contat l'aînée a remplie, est une des plus longues et des plus brillantes, dont le Théâtre français conserve le souvenir.

Elle débuta le 3 février 1776, par les rôles de *Célimène*, dans le *Misanthrope*, et d'*Agathe*, dans les *Folies Amoureuses.* A cette époque, un parterre éclairé n'accordait encore à la jeunesse du talent, que des encouragemens sévères; il n'opposait pas, avec fureur, les premiers essais d'une débutante aimable et jolie, aux longues études de l'actrice en possession de la scène. Espérer, c'est jouir, a dit un poëte; mais cette jouissance n'a pas besoin de sacrifier le présent à l'avenir. M^lle^ Contat fut donc reçue avec une faveur beaucoup moins bruyante, et mille fois plus flatteuse, que cette espèce de fanatisme imbécille, qui, de nos jours, a protégé si souvent les plus vulgaires débuts. Les succès suivirent les progrès de son talent; il approchait de la perfection, quand elle créa le rôle de *Suzanne* dans le *Mariage de Figaro*, et ce fut aussi ce rôle qui porta sa réputation au plus haut degré. Depuis ce moment, elle régna sans rivales sur la scène française; et le prodigieux talent de Molé s'élevant avec le sien, la comédie, soutenue d'ailleurs par Dugazon et Dazincourt, qui recueillaient l'héritage de Préville; par Fleury, qui attendait celui de Molé; par M^lles^ Joly, Devienne, Olivier, etc., reçut de cette heureuse réunion, tant de vogue et d'éclat, qu'à peine resta-t-il quelques beaux jours à Melpomène, parmi les triomphes continuels de sa sœur. Le ton qui dominait alors dans la capitale, l'esprit de la société, l'élégance des mœurs, tout contribuait à faire ressortir et apprécier davantage la supériorité de Thalie-Contat; non-seulement, elle avait le talent le plus rare, le plus varié, le plus flexible, mais elle

Digitized by Google

elle avait l'espèce de talent, dont le charme devait être le mieux senti par tout ce qui composait ces réunions brillantes et polies, qui disposaient au loin de la renommée, et qui faisaient de Paris le salon de l'Europe, et même, depuis que des circonstances nouvelles ont fait naître des goûts, des opinions et des sentimens nouveaux; depuis que les esprits, long-tems agités par les orages politiques, ont cherché, jusque dans leurs délassemens, l'image de ces grands caractères, de ces grandes catastrophes, qui changent le sort des Etats; un charme secret les a souvent ramenés à des peintures, dont les modèles sont déjà loin de nous. Tant que Mlle Contat leur a prêté le double appui de son talent et de sa jeunesse, les travers, la légèreté, l'indiscrétion, l'impertinence élégante de la haute société; tous ces tableaux frivoles d'un monde qui n'est plus, mêlés à ceux des vices qui sont de tous les siècles, ont été revus avec un vif intérêt, quoique les premiers goûts d'une génération nouvelle fussent dirigés vers des objets plus graves et des amusemens plus sérieux. Mlle Contat, dans la plupart des rôles dont elle a fait la fortune, a marqué le caractère et les mœurs de son tems, ce qui, dans tous les genres, est le privilége des grands Artistes; mais ce mérite, que très-peu d'acteurs ont porté plus loin qu'elle, n'était pas la borne de son talent; et, dans un art qui ne laisse que des souvenirs fugitifs, on se rappellera du moins, avec de longs regrets, la manière dont elle rendait les rôles de l'ancien répertoire, notamment celui de *Célimène* dans le *Misanthrope*, celui d'*Elmire* dans le *Tartuffe*, et dans un genre très-inférieur et très-différent, celui de Mme *Patin*, dans le *Chevalier à la mode*. Il est douteux qu'elle soit jamais remplacée dans celui de Mme *Evrard*, du *Vieux Célibataire*.

Le rôle dans lequel elle va faire ses adieux au public, n'offre pas les mêmes difficultés. La prétendue comédie des *Deux Pages*, n'est qu'un petit drame mélancolique, enté sur un roman bourgeois, quoiqu'un grand monarque en soit le principal personnage. L'hôtesse est un composé de coquetterie française et de bonhommie allemande. Mlle Contat joue ce rôle avec une grâce parfaite; mais elle n'a pu le choisir que par modestie, et pour détourner sur ses camarades, chargés de rôles plus importans dans les deux pièces, une partie de l'intérêt, qui, ce jour-là, semble devoir se fixer exclusivement sur elle. En effet, il serait difficile de ne pas applaudir beaucoup le naturel, la finesse et la vérité d'imitation que Fleury met dans sa manière de représenter

Digitized by Google

le grand Frédéric, et l'on ne peut douter que Talma ne produise une impression profonde dans Othello, l'une des productions les plus vigoureuses et les plus sauvages du génie de Schaskespear. A travers les invraisemblances, les inconvenances, et je suis tenté de dire, les extravagances, qui n'y sont pas plus épargnées que dans les autres chefs-d'œuvres du théâtre anglais, cette tragédie étincelle de traits sublimes, et renferme quelques peintures d'une effrayante vérité, sur l'ancien gouvernement de Venise. Le délire et la frénésie de l'amour sont portés presqu'aussi loin dans l'Othello français que dans l'original; mais le *Yago* de Schakespear est très-imparfaitement remplacé par le *Pézare* de M. Ducis. L'auteur de *Zaïre* a, dit-on pris dans *Othello*, l'idée de ses deux principaux caractères et les couleurs passionnées dont il les a peints; je veux le croire; mais je crois aussi qu'Orosmane et Zaïre étaient dans la tragédie anglaise, comme les statues de Canova sont dans le bloc de marbre d'où il les tire. Au reste, il sera tems de revenir sur ce raprochement après la représentation d'Othello; car quoiqu'un dénouement soit toujours une chose assez difficile à faire, M. Ducis en a trouvé deux ou trois pour sa pièce, et j'ignore encore qu'elle est celui qui sera mis sous nos yeux.

Le spectacle sera terminé par un ballet, composé par M. Gardel, exécuté par les premiers danseurs de l'académie impériale de musique. Ainsi tous les talens qui embellissent les deux premiers théâtres de la capitale, seront réunis pour offrir un dernier hommage à Mlle Contat, et changer en un jour de triomphe pour elle, un jour de deuil pour la comédie et pour le public.

L'Ermitage.

On a donné, au théâtre de l'Impératrice, la première représentation des *Satires de Boileau*, comédie en trois actes; cet ouvrage n'est à proprement parler qu'un cadre dans lequel M. Sewrin a placé un bon nombre de vers du législateur du Parnasse. C'est une idée plus bizarre qu'heureuse de mettre en scène les satires de Boileau; le moindre inconvénient de cette entreprise est le manque total d'action et d'intérêt. Pour que les vers d'une satire ou d'une épître ne paraissent pas déplacés à la scène, il faudrait pouvoir les mettre dans la bouche des personnages qui se trouvaient dans la même position que les interlocuteurs de la satire, ce qui est presqu'impossible à exécuter. Cet ouvrage, mal accueilli à

Digitized by Google

la première représentation, a été applaudi à la seconde. Malgré ce succès *en appel*, il n'en est pas moins constant que M. Servrin s'est trompé cette fois, mais cet auteur est si fécond, qu'il peut aisément réparer cet échec. B.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. — *Pétersbourg*, 1^er^ *février*. — Hier, 31 janvier, avant midi, LL. MM. prussiennes, après avoir séjourné vingt-cinq jours dans cette capitale, se sont mises en route pour retourner dans leurs Etats. Cent-un coups de canon ont annoncé le départ de ces souverains. L'Empereur et le roi de Prusse étaient chacun à cheval, et marchaient l'un à côté de l'autre; suivait le carrosse de la reine, attelé de huit chevaux. En tout le cérémonial a été le même pour le départ de LL. MM. prussiennes qu'à leur arrivée.

Avant de se séparer d'elles, l'Empereur a conféré au prince Auguste l'ordre de Saint-André. Le prince Guillaume qui l'avait déjà, en a reçu la plaque en diamans. La princesse Charlotte a reçu l'ordre de Sainte-Catherine de la première classe. M^me^ la comtesse de Voss a reçu celui de la seconde, *ainsi qu'un écrin d'un haut prix*. S. M. I. a donné au général Tauenzien l'ordre de Saint-Alexandre, première classe; au général Scharnhost une boîte d'or avec le portrait de l'Empereur, entouré de brillans; aux majors Scholer et Borstel, au baron de Schladen et Nagler, la décoration de l'ordre de Sainte-Anne, en brillans. La majeure partie de la suite de LL. MM. a reçu des bagues en brillans, et les autres des fourrures de prix.

La fête donnée le 27 janvier par l'ambassadeur de France, à l'occasion des fiançailles de la grande duchesse Catherine, était remarquable par une élégance exquise. Quoiqu'on éprouvât alors un froid de 17 degrés, l'hôtel de S. Exc. était transformé comme en un jardin délicieux au milieu de l'été. Les appartemens étaient ornés de fleurs naturelles et d'arbres fruitiers en pleine végétation. Les tables étaient garnies de cerises et autres fruits d'été. On estime que les apprêts de cette fête ont coûté au moins 70,000 roubles.

— Les députés de la Finlande sont repartis pour leur pays.

Digitized by Google

Outre les présens dont on a parlé, chacun d'eux a reçu 500 roubles pour frais de voyage.

AUTRICHE. — *Vienne, 14 février.* — Il règne toujours une grande activité dans le département des affaires étrangères. Le ministre comte de Stadion fait tous les jours un rapport à S. M.; il communique aussi fréquemment avec les archiducs et avec d'autres personnages éminens. Le public s'inquiète de n'avoir aucune donnée sur l'issue probable des négociations.

— Un envoyé extraordinaire est parti d'ici pour Constantinople; il va complimenter sa hautesse au nom de l'Empereur.

— Des lettres de Constantinople annoncent que, dans la nuit du 21 au 22 janvier, on y a été alarmé par la crainte d'une nouvelle révolution. Le grand-seigneur, se croyant menacé, a passé toute la nuit dans son palais, entouré de ses officiers: heureusement l'alerte était fausse. Cependant les habitans ne peuvent songer sans inquiétude aux dangers auxquels ils se trouvent continuellement exposés au milieu d'une populace effrénée qui ne respecte et ne connaît aucun chef, et qui ne demande que du sang.

Suivant les mêmes lettres, les provinces ne sont pas plus tranquilles que la capitale. Nicoglou, qui a succédé à Barayctar dans le gouvernement de Rudschuck, intercepte toutes les communications depuis Andrinople jusqu'au Danube.

— Les derniers couriers d'Yassy et de Bucharest nous ont manqué, et nous sommes sans renseignemens positifs sur les affaires de Turquie. Suivant des lettres de Semlin, le sénat de Servie aurait reçu des ordres qui annonceraient que les armemens vont être repris dans cette province, et les hostilités recommencer entre la Porte et la Russie. Les lettres que nous attendons de Bucharest fixeront sur ce point notre incertitude; car les plénipotentiaires turcs sont sans doute arrivés à Yassy, et les négociations sont entamées si elles doivent l'être.

DANEMARCK. — *Copenhague, 15 février.* — On annonce que les russes se sont emparés de la plus grande partie des îles d'Aland, dans le golfe de Bothnie. L'île principale a capitulé. Cette conquête leur facilite les approches de Stockholm.

Digitized by Google

— On remarque depuis quelque tems des mouvemens sérieux parmi nos troupes. Notre ville en est remplie. Tous les bâtimens sont mis en réquisition. La navigation étant de nouveau libre, et les Anglais n'étant pas encore en force dans nos parages, il pourrait bien se faire que nos troupes se rendissent un beau jour sur les côtes de Suède.

ALLEMAGNE. — *Francfort, 22 février.* — M. le comte de Romanzoff, ministre des affaires étrangères de Russie, a dîné hier chez S. A. Em. le Prince-primat, et a soupé chez M. de Bethmann, consul de Russie à Francfort. S. Exc. a continué sa route ce matin. On dit qu'elle se rend à Pétersbourg par Vienne.

GRAND-DUCHÉ DE BERG. — *Dusseldorff, 18 février.* — On vient de publier ici le décret impérial concernant la nouvelle division territoriale et administrative du Grand-Duché de Berg. En vertu de ce décret, il y aura quatre départemens, savoir :

Le département du Rhin, chef-lieu Dusseldorff, composé de quatre arrondissemens : Dusseldorff, Elberfeld, Mulheim et Essen; population, 322,284 habitans. Le département de la Sieg, chef-lieu Dillinbourg, ayant les deux arrondissemens de Dillenbourg et Siegen, et une population de 133,070 habitans. Le département de la Ruhr, chef-lieu Dortmund, formé des trois arrondissemens de Dortmund, Hagen et Hamm; il y a une population 212,602 habitans. Le département de l'Ems, chef-lieu Munster, subdivisé en trois arrondissemens : Munster, Kœsfeld et Lingen, ayant une population de 210,201 habitans.

Les cantons du département du Rhin sont : Dusseldorff, Ratingen, Velbert, Mettmann, Richrath, Opladen; Elberfeld, Barmen, Rousdord, Lennep, Wipperfurth, Wermelskirchen; Solingen; Mulheim, Bensberg, Lindlar, Siegburg, Hennef, Koenigswinter; Essen, Werden, Duisbourg, Dinslaken, Ringenberg, Rees, Emmerich. Ceux du département de la Sieg : Siegen, Netphen, Wildenbourg, Waldbrohl, Eytorf, Hombourg, Gummersbach; Dillenbourg, Herborn, Driedorf, Rennerod, Hadamar. Ceux du département de la Ruhr: Dortmund, Bochum, Hoerde, Unna, Werne, Ludinghausen; Hagen, Schwelm, Hattingen, Limbourg, Iserlohn, Neuenrade, Ludencheid; Hamm, Soest, Ahlen : Beckum, Oelde, Lippstad, Reda. Ceux du département de l'Ems : Munster, Saint-Maurice, Greven, Telgte, Lengerich, Wahrendorf,

Digitized by Google

Sassenberg; Koesfeld, Billerbeck, Horstmar, Ochtrup, Rheine, Bentheim; Lingen, Nordborn, Emlingkam, Freren, Ibbenbuhren, Tecklenbourg.

Toute la population du Grand-Duché de Berg contient 878,157 habitans.

ANGLETERRE. — *Londres, 8 février.* — Les papiers relatifs à la dernière négociation ont été mis, par ordre du Roi, sous les yeux des deux Chambres. La première des pièces qui y sont relatives, est une lettre écrite d'Erfurt, le 12 octobre 1808, par les Empereurs de Russie et de France, pour faire à S. M. des propositions de paix. La voici :

« Sire, les circonstances dans lesquelles se trouve l'Europe nous ont rassemblés à Erfurt. Notre première pensée a été d'accéder au désir et aux besoins de tous les peuples, et de chercher, dans une prompte pacification avec V. M., le remède le plus efficace aux maux qui oppriment toutes les nations.

» Nous exprimons à V. M. notre sincère désir à cet égard par cette lettre.

» La guerre longue et sanglante qui a parcouru le Continent est terminée, sans possibilité d'être renouvelée.

» Plusieurs changemens ont eu lieu en Europe; plusieurs Etats ont été détruits. Il faut en chercher la cause dans l'état d'agitation et de misère dans lequel la stagnation du commerce maritime a placé les plus grandes nations. De plus grands changemens peuvent encore avoir lieu, et ils seront tous au préjudice de la nation anglaise. La paix est donc le seul intérêt de la Grande-Bretagne. Nous nous réunissons pour conjurer V. M. d'écouter la voix de l'humanité, d'imposer silence à celle des passions; de chercher, avec intention d'y parvenir, à concilier tous les intérêts, et, par ce moyen, à conserver toutes les puissances qui existent, et à assurer le bonheur de l'Europe et de la génération à la tête de laquelle la Providence nous a placés.

ALEXANDRE. NAPOLÉON. »

Il résulte des autres papiers officiels, que l'Angleterre demandait que les rois de Suède, de Sicile et du Brésil, fussent admis à participer à la négociation. La France et la Russie n'y avaient montré aucune répugnance, mais l'Angleterre insistait encore pour que la Junte des insurgés espagnols fût considérée comme un gouvernement allié de l'Angleterre, et, en cette qualité, admis à négocier. « Le

Digitized by Google

» gouvernement français, dit le roi d'Angleterre dans la » *déclaration* sur la rupture des négociations, a refusé net- » tement de traiter avec les Espagnols, en les qualifiant de » rebelles. C'est avec beaucoup de regret que nous avons » reçu une réponse semblable de l'Empereur de Russie; » quoi qu'en termes plus modérés, elle annonce précisé- » ment la même résolution à l'égard des Espagnols. »

Cette réponse de la Russie prouve, malheureusement pour nous, qu'il règne la plus intime union entre elle et la France.

Les ministres ont prononcé les discours les plus violens.

— Les nouvelles d'Espagne n'offrent rien de consolant : les débris des armées insurrectionnelles n'ont pu être réunis. Beaucoup d'officiers-généraux avaient été destitués et arrêtés; on les accusait de lâcheté et de trahison. Parmi ces officiers, on remarque le général Galuzzo, qui, chargé de défendre les ponts d'Arzobispo et d'Almaraz avec 9000 hommes et trois batteries de pièces de vingt-quatre, s'est laissé forcer par 7 à 8000 Français, Castannos, avec quatre de ses aides-de-camp, est détenu au couvent de San-Geronimo, près de Séville, et doit être jugé par une commission militaire.

— La régence de Portugal a décrété une levée en masse; elle menace de faire fusiller tous ceux qui ne prendraient pas les armes, et de faire mettre le feu aux villes et villages qui n'auraient point opposé de résistance à l'ennemi. Mais l'exécution de ces mesures a rencontré beaucoup d'obstacles: le plus grand nombre des Portugais semble décidé à négocier une capitulation avec les Français.

— S'il faut en croire ce qu'avancent plusieurs journaux, notre gouvernement, qui ne peut se procurer aucune communication avec l'Europe, va envoyer une ambassade en Abyssinie : M. Salte, qui a accompagné lord Valentia dans ses voyages, est destiné à cette mission particulière, dont le but est de renouveler les liaisons de commerce avec ce royaume d'Afrique. On destine de riches présens au souverain d'Abyssinie. Reste à savoir s'il acceptera nos offres, qu'il ne pourra regarder que comme la preuve de l'état de détresse où se trouve l'Angleterre.

— Le bruit qui avait couru que lord Mulgrave voulait donner sa démission de sa place de premier président de l'amirauté, est dénué de fondement.

— M. Hill a été nommé, par le roi, membre du conseil secret.

Digitized by Google

— Un vaisseau français de 22 canons, s'est emparé dans les Indes occidentales, de notre brick *la Mary*. Une seule bordée lui tua quarante-sept hommes; il n'en est resté que sept.

— On préparait une expédition à la Barbade, malgré l'embargo américain; la Martinique était amplement pourvue de provisions.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 3 Mars.

Depuis le 1^er^ de ce mois, S. M. l'Empereur habite le palais de l'Elysée, faubourg Saint-Honoré.

— Le sénat conservateur s'est assemblé mardi dernier sous la présidence de S. A. S. le prince archi-chancelier. Un journal annonce qu'il a été présenté dans cette séance un projet de sénatus-consulte, tendant à ériger la Toscane en gouvernement-général, sous le titre d'*archiduché*.

— Par décrets rendus au palais des Tuileries, le 12 fév. 1809, S. M. a nommé auditeurs en son conseil-d'Etat, MM. Amiot; Arnault fils; Brière de Mondetour; Breteuil; Broglie (Victor); Cahouet; Camus Dumartroy (Emmanuel); Chassenon (Esprit); Cochelet; Combes Sieyes (Georges); Contades) Delaage; Delaborde Méréville; Dutilleul; Duval; Fargues; Finot; Girod de Viennay; Himbert Flagny; Janzé (Henri); Lamoussaye (Louis); Lecouteulx; Lefranc de Pompignan; Littardi; Mahé-de-Villeneuve; Maillard; Pepin de Belle-Isle; Perrier (Camille); Petit de Beauverger; Portalis (Marius); Rougier de la Bergerie; Rouen-des-Malets; Saint-Didier; Sughy; Tascher; Vendeuvre; Vietville Desessarts.

Par décret de même date, S. M. a nommé M. Lacuée maître des requêtes.

— Par décret du 25, M. l'abbé Jaubert, vicaire-général à Bordeaux, est nommé à l'évêché de Saint-Flour, en remplacement de M. l'abbé de Voisins, décédé.

— Une lettre de Vienne fait mention de l'arrivée de dépêches décisives du comte de Metternich, ambassadeur à Paris, et d'une conférence entre le comte de Stadion et l'ambassadeur français, qui a duré très-long-tems. Cette lettre ajoute: « que des personnes bien instruites ont conçu de nouvelles espérances pour le maintien de la paix! »

Digitized by Google

— On assure que M. Mounier, fils de l'ex-constituant, et auditeur au conseil-d'Etat, est nommé l'un des secrétaires du cabinet de S. M. l'Empereur.

— M. le sénateur Rœderer est parti il y a quelques jours pour l'Espagne.

33me BULLETIN DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

Le duc de Dalmatie est arrivé, le 10 février, à Tuy. Toute la province est soumise.

Il réunissait tous les moyens pour passer le lendemain le Minho, qui est extrêmement large dans cet endroit. Il a dû arriver du 15 au 20 à Oporto, et du 20 au 28 à Lisbonne.

Les Anglais s'embarquaient à Lisbonne pour abandonner le Portugal, l'indignation des Portugais était au comble, et il y avait journellement des engagemens notables et sanglans entre les Portugais et les Anglais.

En Galice, le duc d'Elchingen achevait l'organisation de la province. L'amiral Massaredo était arrivé au Ferrol, et l'activité commençait à renaître dans cet arsenal important. La tranquillité est rétablie dans toutes les provinces sous les ordres du duc d'Istrie, et situées entre les Pyrénées, la mer, le Portugal; et la chaîne de montagnes qui couvrent Madrid. La sécurité succède aux jours de désordres et d'alarmes.

De nombreuses députations se rendent de toutes parts auprès du roi à Madrid. La réorganisation et l'esprit public font des progrès rapides sous la nouvelle administration.

Le duc de Bellune marche sur Badajox; il désarme et pacifie toute la Basse-Estramadure.

Saragosse s'est rendue. Les calamités qui ont pesé sur cette ville infortunée sont un effrayant exemple pour les peuples. L'ordre rétabli dans Saragosse s'étend à tout l'Arragon, et les deux corps d'armée qui se trouvaient autour de cette ville deviennent disponibles.

Saragosse a été le véritable siège de l'insurrection de l'Espagne. C'est dans cette ville qu'existait le parti qui voulait appeler un prince de la maison d'Autriche à régner sur le Tage. Les hommes de ce parti avaient hérité de cette opinion qui fut celle de leurs ancêtres à l'époque de la guerre de la succession, et qui vient d'être étouffé sans retour.

La bataille de Tudela avait été gagnée le 23 novembre, et dès le 27, l'armée française campait à peu de distance de Saragosse.

La population de cette ville était armée. Celle des campagnes de l'Arragon s'y était jointe, et Saragosse contenaient 50,000 hommes formés par régiment de 1000 hommes; et par compagnies de 100 hommes. Tous les grades de généraux, d'officiers et de sous-officiers étaient remplis par des moines. Un corps de troupes de 10,000 hommes échappés de la

Digitized by Google

bataille de Tudela s'était renfermé dans la ville, dont les subsistances étaient assurées par d'immenses magasins, et qui était défendue par 200 pièces de canon. L'image de Notre-Dame del Pizar faisait au gré des moines des miracles qui animaient l'ardeur de cette nombreuse population, ou qui soutenaient sa confiance. En plaine, ces 50,000 hommes n'auraient pas tenu contre trois régimens; mais, enfermés dans leur ville, excités par tous les chefs de partis, pouvaient-ils échapper aux maux que l'ignorance et le fanatisme attiraient sur tant d'infortunés.

Tout ce qu'il était possible de faire pour les éclairer, les ramener à la raison, a été entrepris. Immédiatement après la bataille de Tudela, on jugea que l'opinion où on était à Saragosse, que Madrid ferait de la résistance; que les armées de Somo-Sierra, du Guadarama, de l'Estramadure, de Léon, et de la Catalogne, obtiendraient quelques succès, serviraient de prétexte aux chefs des insurgés pour entretenir le fanatisme des habitans. On résolut de ne pas investir la ville, et de la laisser communiquer avec toute l'Espagne, afin qu'elle apprît la déroute des armées espagnoles, et qu'elle connût les détails de l'entrée de l'armée française à Madrid. Mais ces nouvelles ne parvinrent qu'aux meneurs, et demeurèrent inconnue à la masse de la population. Non-seulement on lui cachait la vérité; mais on l'encourageait par des mensonges. Tantôt les Français avaient perdu 40,000 hommes à Madrid, tantôt la Romana était entré en France. Enfin l'armée anglaise arrivait en grande hâte, et les aigles françaises devaient fuir à l'aspect du terrible Léopard.

Ce tems sacrifié à des vues politiques et à l'espoir de voir se calmer des têtes exaltées par le fanatisme et par l'erreur, n'était pas perdu pour l'armée française. Le général du génie Lacoste, aide-de-camp de l'Empereur et officier du plus grand mérite, réunissait à Alagon les outils, les équipages de mines et les matériaux nécessaires à la guerre souterraine que S. M. avait ordonnée.

Le général de division Dedon, commandant l'artillerie, rassemblait une grande quantité de mortiers, de bombes, d'obus et de bouches à feu de tous calibres. On tirait tous ces objets de Pampelune, éloignée de sept marches de Saragosse.

Cependant on remarqua que l'ennemi mettait le tems à profit pour fortifier le monte-Torrero et d'autres positions importantes. Le 21 décembre, la division Suchet le chassa des hauteurs de Saint-Lambert et de deux ouvrages de campagne qui étaient à portée de la place. La division du général Gazan culbuta l'ennemi des hauteurs de Saint-Grégorio, et fit enlever par le 21e d'infanterie légère et le 100e de ligne, les redoutes adossées aux faubourgs qui défendaient les routes de Sueva et de Barcelone. Il s'empara également d'une grande manufacture située près de Galliego! où s'étaient retranchés 400 Suisses. Le même jour, le duc de Cornegliano s'empara des ouvrages et de la position de Monte-

Digitized by Google

Torrero, enleva tous les canons, fit beaucoup de prisonniers et un grand mal à l'ennemi.

Le duc de Cornegliano étant tombé malade, le duc d'Abrantès vint dans le commencement de janvier prendre le commandement du 3e corps. Il signala son arrivée par la prise du couvent de Saint-Joseph, et poursuivit ses succès le 16 janvier en enlevant la tête du pont de la Huerba, où ses troupes se logèrent. Le chef de bataillon Sthal, du 14e de ligne, se distingua à l'attaque du couvent de Saint-Joseph, et le lieutenant Victor de Buffon monta des premiers à l'assaut.

L'investissement de Sarragose n'était cependant pas encore terminé. On persistait toujours dans les mêmes ménagemens et on laissait à dessein les communications libres, afin que les insurgés pussent apprendre la déroute des Anglais, et leur honteuse fuite au-delà des Espagnes. Ce fut le 16 janvier que les Anglais furent jetés dans la mer à la Corogne, et ce fut le 26 que les opérations commencèrent à devenir sérieuses devant Saragosse.

Le duc de Montebello y arriva le 20, pour prendre le commandement supérieur du siége. Lorsqu'il eut acquis la certitude que toutes les nouvelles que l'on faisait parvenir dans la ville ne produisaient aucun effet, et que quelques moines qui s'étaient emparés des esprits, réussissaient ou à empêcher qu'elles vinssent à la connaissance du peuple, ou à les travestir de manière à perpétuer le délire des assiégés, il prit le parti de renoncer à tous les ménagemens.

Quinze mille paysans s'étaient réunis sur la gauche de l'Ebre à Perdiguera. Le duc de Trévise les attaqua avec trois régimens, et malgré la belle position qu'ils occupaient, le 64e régiment les culbuta et les mit en déroute. Le 10e régiment de hussards se trouva dans la plaine pour les recevoir, et un grand nombre resta sur le champ de bataille. Neuf pièces de canon et plusieurs drapeaux furent les trophées de cette rencontre.

En même tems, le duc de Montebello avait envoyé l'adjudant-commandant Gasquet sur Zuera pour y dissiper un rassemblement. Cet officier, avec trois bataillons, attaqua 4000 insurgés, les culbuta et leur prit 4 pièces de canon avec leurs caissons attelés.

Le général Vattier avait, en même tems, été détaché avec 300 hommes d'infanterie et 200 chevaux sur la route de Valence. Il rencontra 5000 insurgés à Alcanitz, les força dans la ville même à jeter leurs fusils dans leur fuite, leur tua 600 hommes, et prit des magasins, des subsistances, des munitions et des armes : parmi ces dernières se trouvèrent 1000 fusils anglais. L'adjudant-commandant Carrion de Nizas, à la tête d'une colonne d'infanterie, s'est conduit d'une manière brillante; le colonel Burthe, du 4e de hussards, et le chef de bataillon Camus, du 28e d'infanterie légère, se sont distingués.

Digitized by Google

Ces opérations se faisaient entre le 20 et le 26 janvier.

Le 26, on commença à attaquer sérieusement la ville, et l'on démasqua les batteries. Le 27 à midi, la brèche se trouva praticable sur plusieurs points de l'enceinte. Les troupes se logèrent dans le couvent de San-in-Gracia. La division Grandjean occupa une trentaine de maisons dans la ville. Le colonel Chlopiscki et les soldats de la Vistule se distinguèrent. Dans le même moment, le général de division Morlot, dans une attaque sur la gauche, s'empara de tout le front de défense de l'ennemi.

Le capitaine Guetteman, à la tête des travailleurs et de 36 grenadiers du 44e, est monté à la brèche avec une hardiesse rare. M. Bobieski, officiers des voltigeurs de la Vistule, jeune homme âgé de 17 ans, et déjà couvert de sept blessures, s'est présenté le premier à la brèche. Le chef de bataillon, Lejeune, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, s'est conduit avec distinction et a reçu deux blessures légères. Le chef de bataillon, Haxo, a aussi été légèrement blessé et s'est également distingué.

Le 30, les couvens de Sainte-Monique et des Grands-Augustins furent enlevés. Soixante maisons furent prises à la sape. Les sapeurs du 14e régiment de ligne se distinguèrent.

Le 1er février, le général Lacoste fut atteint d'une balle, et mourut sur le champ d'honneur. C'était un officier aussi brave qu'instruit. Sa perte a été sensible à toute l'armée, et plus particuliérement encore à l'Empereur. Le colonel Rogniat lui succéda dans le commandement de l'arme du génie et dans la direction du siége.

L'ennemi défendait chaque maison. Trois attaques de mines étaient conduites de front, et tous les jours trois ou quatre mines faisaient sauter plusieurs maisons, et permettaient aux troupes de se loger dans plusieurs autres.

C'est ainsi qu'on arriva jusqu'au Corso (grande rue de Saragosse), qu'on se logea sur les quais, et que l'on s'empara de la maison des écoles et de celle de l'université. L'ennemi tentait d'opposer mineurs à mineurs; mais, peu habiles dans ce genre d'opérations, ses mineurs étaient sur le champ découverts et étouffés.

Cette manière de conduire le siége rendait sa marche lente, mais certaine et moins coûteuse pour l'armée. Pendant que trois compagnies de mineurs et huit compagnies de sapeurs sont seules occupées à cette guerre souterraine, dont les résultats sont si terribles, le feu est presque constamment entretenu dans la ville par les mortiers qui lancent des bombes remplies de cloches à feu.

Il n'y avait encore que dix jours que l'attaque avait commencé, et déjà on présageait la prochaine reddition de la ville. On s'était emparé

Digitized by Google

de plus du tiers des maisons et l'on s'y était logé. L'église où se trouvait l'image de Notre-Dame del Pilar, qui par tant de miracles avait promis de défendre la ville, était écrasée par les bombes et n'était plus habitable.

Le duc de Montebello jugea alors nécessaire de s'emparer du faubourg de la rive gauche pour occuper tout le diamètre de la ville, et croiser son feu. Le général de division Gazan enleva la caserne des Suisses par une attaque prompte et brillante. Le 17, une batterie de 50 pièces de canon qu'on avait établie joua dès le matin. A 3 heures après-midi un bataillon du 28e attaqua un énorme couvent dont les murs en briques avaient trois à quatre pieds d'épaisseur et s'en empara. Sept mille ennemis défendaient le faubourg. Le général Gazan se porta rapidement sur le pont par où les insurgés avaient leur retraite dans la ville. Il en tua un grand nombre, et fit 4000 prisonniers, au nombre desquels se trouvaient 2 généraux, 12 colonels, 19 lieutenans-colonels et 230 officiers. Il prit 6 caissons et 30 pièces de canon. Presque toutes les troupes de ligne de la place occupaient ce point important qui était menacé depuis le 10.

Au même instant, le duc d'Abrantès traversait le Corso par plusieurs caponières, et faisait sauter, au moyen de deux fourneaux de mines, le vaste bâtiment des Ecoles.

Après ces événemens, la terreur se mit dans la ville. La Junte, pour obtenir quelques délais, et donner le tems à la frayeur des habitans de se dissiper, demanda à parlementer; mais sa mauvaise foi était connue et cette ruse lui fut inutile. Trente autres maisons furent enlevées à la sape ou par des mines.

Enfin, le 21, toute la ville fut occupée par nos troupes. Quinze mille hommes d'infanterie et 2000 hommes de cavalerie ont posé les armes à la porte de Portillo, et ont remis 40 drapeaux et 150 pièces de canon. Les insurgés ont perdu 20,000 hommes pendant le siége; on en a trouvé 13,000 dans les hôpitaux. Il en mourait 500 par jour.

Le duc de Montebello n'a pas voulu accorder de capitulation à la ville de Saragosse; il a seulement fait connaître les dispositions suivantes:

« La garnison posera les armes le 21, à midi, à la porte de Portillo; après quoi elle sera prisonnière de guerre. Les hommes des troupes de ligne qui voudront prêter serment au Roi Joseph et entrer à son service, pourront y être admis. Dans le cas où leur admission ne serait pas accordée par le ministre de la guerre du Roi d'Espagne, il seront prisonniers de guerre et conduits en France. La religion sera respectée. Les troupes françaises occuperont, le 21 à midi, le château. Toute l'artillerie et toutes les munitions de toutes espèces, leur seront remises.

Digitized by Google

Toutes les armes seront déposées aux portes de chaque maisons, recueillies par les alcades de chaque quartier. »

Les magasins en blé, riz et légumes qu'on a trouvés dans la place sont très-considérables.

Le duc de Montebello a nommé le général Laval gouverneur de Saragosse.

Une députation du clergé et des principaux habitans est partie pour se rendre à Madrid.

Palafox est dangereusement malade. Cet homme était l'objet du mépris de toute l'armée ennemie, qui l'accusait de présomption et de lâcheté. On ne l'a jamais vu dans les postes où il y avait quelques dangers.

Le comte de Fuentès, grand d'Espagne, que les insurgés avaient arrêté dans ses terres, il y a sept mois, a été trouvé dans un cachot de huit pieds carrés, et délivrés. On ne peut se faire une idée des maux qu'il a soufferts.

— C'est M. le colonel Gueheneuc, aide-de-camp de S. Ex. M. le duc de Montebello, qui a apporté à S. M. la nouvelle de la prise de Saragosse. Cette ville n'a été sérieusement attaquée que le 25 janvier; elle s'est rendue le 19 février; elle a donc essuyé 25 jours de tranchée ouverte.

— Le fameux ouvrage historique de M. Fox qui a paru en Angleterre, il y a trois mois, vient d'être traduit en français.

Cette traduction paraîtra dans le courant de mars, chez MM. Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

ANNONCES.

Tableau de la littérature en Europe, depuis le seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, et examen des causes politiques, morales et religieuses qui ont influé sur le génie des écrivains, et sur le caractère de leurs productions; par J.-J. Leluéttre, ex-professeur de Belles-Lettres à l'Athénée de Paris. — Un volume 8°. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 cent. franc de port. — Chez Léopold-Collin, libraire rue Gilles-Cœur, n° 4.

Histoire de Fénélon, composée sur les manuscrits originaux, par M. L.-F. de Beausset, ancien évêque d'Alais, membre du chapitre impérial de Saint-Denis, et conseiller titulaire de l'Université impériale;

Digitized by Google

seconde édition, revue, corrigée, considérablement augmentée; avec des sommaires, à chaque livre et une table générale des matières. — Trois vol. in-8°, avec portrait gravé par Delvaux. — Prix, 18 fr., et 24 fr. franc de port. — Papier vélin, cart., 36 fr., et 42 fr. franc de port. — Chez Giguet et Michaud, libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 34.

Traité de Navigation, par J.-B.-E. Du Bourguet, ancien officier de marine, et professeur de mathématiques au Lycée impérial; ouvrage approuvé par l'Institut de France, mis à la portée de tous les Navigateurs, adopté par le Gouvernement pour être admis dans les Bibliothèques des Lycées, et par son Excellence le ministre de la marine pour les Bibliothèques des Ecoles de marine. — Un vol. grand in-4°, de plus de cinq cents pages, avec tables et figures, et dans lequel la partie typographique a été très-soignée. — Prix, 22 fr., et 26 fr. franc de port. — Chez l'auteur, rue Saint-Jacques, n° 121; et chez Arthus-Bertrand, *libraire*, rue Hautefeuille n° 23.

Ce Traité de Navigation, le plus complet et le plus exact que l'on puisse mettre dans les mains des Navigateurs, servira de guide sûr pour le marin le plus ignorant dans les sciences mathématiques, comme pour celui qui est le plus instruit dans ces sciences; il abrégera ses peines et ses calculs, en lui procurant des résultats plus exacts que ceux qu'il obtenait par les anciennes méthodes; et enfin, d'après le jugement des savans de l'Institut, ainsi que de tous les Navigateurs qui ont lu cet ouvrage, les officiers de la marine, pilotes, et généralement toutes les personnes attachées à la timonerie, ne pourront se dispenser de se le procurer, sans faire preuve d'une insouciance bien coupable pour leur état.

Ce Traité de Navigation renferme beaucoup de nouvelles Théories qui doivent intéresser non-seulement les marins, mais encore tous les géomètres et astronomes.

L'Auteur, à l'audience de S. M. l'Empereur et Roi, le 5 février, s'étant fait un honneur de lui présenter son ouvrage, S. M. l'a accueilli avec bonté.

Dictionnaire lyrique d'Amour, composé des meilleures Chansons et Romances sur les Plaisirs, Peines, Faiblesses, Malices, Regrets, Ruses, etc. d'Amour; par MM. Crébillon père, La Bruère, Dufresny, le président Hénault, Regnard, Quinault, Vergier, Grécourt, Bussi-Rabutin, La Motte, De Monterif, Pannard, l'Abbé Lattaignant, Favart, Dorat, Piron, Gallet, Collé, de Sainte-Foix, Léonard, Bret, Florian, Marmontel, de la Harpe, de Saint-Lambert, Garnier, Laujeon, De Piis, Radet, Marsollié, Philipon-la-Madelaine, Dupaty, Ségur, Longchamp, etc.; recueilli et publié par N. L. P.... — Un vol. in-12, fig. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. — Chez Jh. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

Digitized by Google

Mémorial pour la fortification permanente et passagère. Ouvrage posthume de Cormontaingne, maréchal de camp, directeur des fortifications des places de la Moselle, etc. — Un vol. in-8°, avec 24 planches supérieurement gravées. — Prix, broché, 9 fr., et 11 fr. franc de port. — Le même, papier vélin, figures coloriées, 18 fr. — Chez Ch. Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26.

Introduction au Cours grec, ou Nouveau choix de fables d'Esope, divisées en quatre parties, accompagnées de notes grammaticales, où souvent l'on compare entre elles les langues grecque, française et latine; et suivies 1° d'un recueil de mots français dérivés du grec; 2° d'un Index et des notes les plus utiles, et des fables d'Esope, imitées par Phèdre et La Fontaine; par J. B. Gail. 2me édition. — Un vol. in-12, cartonné. — Prix, 1 fr. 80 cent. et 2 fr. br. franc de port. — Chez Auguste Delalain successeur des Barbou et Lallemant, rue des Mathurins Saint-Jacques, n° 5, maison Barbou.

Le sacrifice de l'Amour, ou *la messe de Cythère*, suivi du sermon prêché à Gnide, et d'un nouveau Dictionnaire d'amour, dans lequel on trouvera plusieurs pièces inédites ou peu connues, telles que l'*Art de prendre les oiseaux, ou les Leçons de l'Amour*, poëme anacréontique; les articles les plus piquans du Dictionnaire d'amour du berger sylvain; la plus grande partie de ceux du Dictionnaire d'Amour qui parut à la Haie en 1741, et une foule de morceaux extraits des meilleurs écrivains anciens et modernes. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. franc de port. A Paris, chez Delaunay, libraire au Palais-Royal, galeries de bois, n° 243; chez Marchand, libraire, passage Feydeau, n° 24; chez Frechet, libraire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n°s 21 et 24; et Debray, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens.

Histoire de France, par Velly, Villaret et Garnier, continuée par Ant. Fantin Désodoards, jusqu'à la mort de Louis XVI. — Tom. I et II, formant les tomes 31 et 32 de la collection complète. — Chez l'auteur, cul-de-sac Sainte-Marine en la Cité, près le parvis Notre-Dame, n° 4.

Prix des deux volumes, 6 fr., et 8 fr. francs de port — La première livraison, composée de quatre volumes, paraîtra dans le courant du mois de mars. L'ouvrage étant entièrement terminé, sera imprimé avec autant de promptitude qu'on le pourra, sans nuire à l'exécution typographique.

ERRATA du N°. 397.

Page 351, *ligne* 2, après s'être distrait des ennemis de sa prison, *lisez*: des ennuis de sa prison.

Ibid. 2me *ligne de la note*, d'où sont tortis, *lisez*: d'où sont sortis.

Digitized by Google

(N° CCCXCIX.)

(SAMEDI 11 MARS 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

COUP-D'ŒIL SUR LES SAISONS,

ET SUR LA PÉPINIÈRE DE BRUYÈRE-LE-CHATEL,

Dirigée par M. *Brassin*.

LORSQU'A l'approche des frimas
On voit la frileuse hirondelle,
Sans tumulte, sans longs débats,
Assembler, tenir les Etats,
Fixer l'époque solennelle
Où, transpórté d'un même zèle,
Tout doit vers de plus doux climats
Voyager en bande fidèle,
Chacun songe à quitter des champs
La demeure douce et tranquille,
Nos premiers, nos derniers penchans,
Pour se transporter dans la ville,
Où les plaisirs d'une aile agile
Volent plus vifs, et moins touchans.
Ainsi chaque jour luit et passe,
Durant ces longs mois rigoureux
Tristement traînant après eux
Une lourde chaîne de glace
Qui pèse sur les malheureux.
Quel contraste ! les ris, les jeux,

Digitized by Google

Les divertissemens nombreux,
Et du sort l'affreuse disgrace,
Et les maux les plus douloureux.
Sur les pavés, où la mollesse,
Au fond d'un abri transparent
Dont les ressorts par leur souplesse
Assurent son repos errant,
Nonchalamment fendant la presse,
Abaisse un œil indifférent,
Et ne voit rien qui l'intéresse
Dans le spectacle déchirant
Des malheurs de l'humaine espèce,
Demi-nu sous de vils lambeaux,
L'un pousse des cris de détresse;
Celui-ci, tombant de faiblesse,
Se plaint sans fruit, souffre sans cesse.
Roidi contre tous les assauts,
Cet autre, en sa mâle rudesse,
Sous des dehors calmes et faux
Cache le besoin qui le presse :
Plusieurs, que la raison délaisse,
Deviennent leurs propres bourreaux;
Et tel, seul avec sa tristesse,
Enfonçant le trait qui le blesse,
Pleure et gémit sur des tombeaux.
Mois inhabiles aux travaux,
Voilà votre funeste ouvrage!
Votre retour, qui ne présage,
Ou ne produit que des malheurs,
Menaçant d'extrêmes douleurs
La santé faible et chancelante,
Rend chaque famille tremblante.
Ah! j'en éprouvai les horreurs
Dans la perte à jamais nouvelle
Du trop digne objet de nos pleurs,
Qui par ses vertus et ses mœurs,
Par sa raison surnaturelle,
Par tant de talens enchanteurs,
Des jeunes filles le modèle,
Enivrait sans cesse nos cœurs
D'un bonheur doux et pur comme elle:
Puis tout à coup, comme une fleur,
Se fanant, perdant sa fraîcheur,
Mais, jusqu'à l'atteinte mortelle,

Digitized by Google

D'une inaltérable douceur
Conservant l'empreinte fidèle,
Se vit arracher, ô rigueur!
A l'amitié, dont le pur zèle
Suffisait encore au bonheur
De cette ame aimante et si belle;
A l'affection mutuelle
D'un frère, d'une jeune sœur,
D'un père qui, dans son malheur,
Chaque jour en vain la rappelle;
A la tendresse maternelle,
Inconsolable en sa douleur!
Dans ces mois, où la faim cruelle,
Le teint pâle, les yeux hagards,
Du crime aiguise les poignards,
Et souvent devient criminelle,
Le froid, la neige, et les brouillards,
Du tems semblent ralentir l'aile.
Mais il fuit. Portez vos regards
Sur cet élément infidèle
Où les fleuves de toutes parts
Viennent, confusément épars,
Gonfler le sein qui les recèle:
Vous verrez dans l'éloignement,
Les yeux abusés par l'espace,
Dormir en paix à la surface
Ces flots toujours en mouvement,
Ces flots chassés qu'incessamment
Un flot nouveau poursuit et chasse,
Et qui, dans leur balancement,
Tour à tour au bord écumant
Vont briser leur mourante masse:
Par un semblable enchaînement,
De ces mois insensiblement
Un nouveau mois a pris la place;
Et du sombre hiver lentement
On voit disparaître la trace.
Aux rayons plus vifs d'un beau jour,
Libre enfin, le ruisseau murmure,
Coule et s'enfuit, brille et s'épure,
Et diligent fait maint détour.
Dès que zéphire de retour
Rend aux prés leur fraîche parure,
Rend aux oiseaux leur chant d'amour,

Digitized by Google

Et que de sa prison obscure
Le bourgeon brisant le contour
Laisse échapper quelque verdure,
Impatient de la clôture,
Empressé de faire sa cour
Au doux réveil de la nature,
Chacun, plein d'une ivresse pure,
Retourne au champêtre séjour.
Salut, bois charmans de Bruyère,
Beaux vallons, coteaux enchanteurs;
Salut, retraite hospitalière
Du château, dont les possesseurs
D'une simple et franche manière
Font si noblement les honneurs;
Et toi, riante pépinière,
Où long-tems végéta, sous l'eau
Dans ce vaste enclos prisonnière,
Une herbe fangeuse et grossière,
Rebut de la cavale altière,
De la compagne du taureau,
Et de l'indolente coursière,
Sobre pourtant et très-peu fière;
Aujourd'hui brillant rendez-vous
Où Pomone emplit sa corbeille,
Où butine l'active abeille,
Composant ses sucs les plus doux;
Où Flore élégamment étale
Les nuances de ses couleurs,
Où son haleine virginale
Epand et confond les odeurs
De tous les parfums qu'elle exhale;
Où s'agite le jeune ormeau;
Où le blanc peuplier s'élance;
Où, gardant un juste niveau,
Le vernis japonais balance
L'orgueil d'un mouvant chapiteau;
Plant vigoureux, plant riche et beau
D'arbres divers pressés en ligne,
Où qui la jeunesse s'indigne
D'être à l'étroit dans son berceau,
Et déjà réclame et désigne,
Dans la plaine ou sur le coteau,
Le lieu qu'elle doit rendre insigne.
Salut, Brassin, homme excellent,

Digitized by Google

Toi dont l'art, le soin vigilant,
Toi dont la culture savante,
Que Vilmorin admire et vante,
Sut produire un tel changement,
Et, comme par enchantement,
Força la terre obéissante
A nourrir sans ménagement
Le rare développement
De ces végétaux qu'elle enfante,
Et l'arbre, et l'arbuste, et la plante,
Et cette récolte abondante
De fruits, tous beaux également
Dans leur espèce différente,
D'un goût fin surpassant l'attente,
Des regards doux étonnement.
Salut, honneur, et déférence,
Brassin, dont le délassement
Est un acte de bienfaisance;
Qui, pour secourir l'indigence,
Jour et nuit sans retardement
Vas porter au lit de souffrance
Quelque utile médicament;
Mortel bien digne assurément
De trouver pour ta récompense
Cette douce reconnaissance,
Don du ciel, noble sentiment,
Seul trésor, dans son dénûment,
Que le pauvre ait en sa puissance,
Et qu'il prodigue rarement.
Nous t'avons vu, plein d'énergie,
D'un bras actif et vigoureux,
Souvent ravir à l'incendie
L'humble asyle du malheureux,
Et bravant la flamme en furie,
Tout près de payer de ta vie
L'un de ces efforts généreux.

Que du ciel la bonté propice
Veille sur ton simple manoir,
Disons plutôt sur cet hospice
Où chaque blessé, plein d'espoir,
Attend que ta main le guérisse,
T'adresse des vœux, et croit voir
La vertu même en exercice,

Digitized by Google

Tant tu fais sentir son pouvoir!
Toi qui, réglant avec justice
Tous différens, sans en avoir,
D'un juge éclairé fais l'office,
Suis l'équité, fais prévaloir
Le bon droit contre l'artifice,
Vis en sage, sans le savoir,
Comptes pour rien tout sacrifice,
Et crois ne remplir qu'un devoir.

P. Dipor l'aîné.

LA FONTAINE.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Du goût la règle la plus sûre
C'est qu'un auteur pour chaque écrit
Doit, en consultant la Nature,
Suivre la loi qu'elle prescrit : (*Bis.*)
Bon La Fontaine, un tel système
A suivre dut peu te coûter,
Et l'on sent que la consultes,
C'était te consulter toi-même. (*Bis.*)

Le destin à chacun dévoile
Le but que lui fixe son nom ;
Arachné sait filer sa toile ;
Le ver sait filer sa prison ;
L'arbre porte des fruits durables ;
Le serpent distille du fiel ;
L'active abeille fait du miel,
Et La Fontaine fait des fables.

Au mieux chacun ment sur la terre ;
Un gascon ment pour emprunter ;
Une coquette ment pour plaire ;
Un courtisan ment pour flatter ;
Un hypocrite ment pour nuire ;
Bref, quand chacun de son côté
Ment pour cacher la vérité,
La Fontaine ment pour la dire.

Des animaux, grâce à ton style,
Le langage est rempli d'appas ;
L'homme peut dans ton livre utile

Digitized by Google

Voir des bêtes qui n'en sont pas :
L'âne lui-même sait nous plaire,
Et d'orgueil il pourrait s'enfler ;
Mais aussi tu l'as fait parler,
Et tes successeurs l'ont fait braire.

Si tu nous parais un peu leste
Dans certain conte trop joyeux ;
Si de quelque beauté modeste
Avant l'âge ils ouvrent les yeux,
Tu trouves des ressources promptes
Pour faire excuser tes erreurs ;
Par tes fables tu rends aux mœurs
Ce que leur enlèvent tes contes.

Gloire immortelle à tes ouvrages !
On trouve dans tes vers charmants
Et des conseils pour tous les âges,
Et des leçons pour tous les temps :
Enfans, dans nos loisirs frivoles
C'est déjà toi qui nous instruis ;
Hommes, c'est toi qui nous conduis ;
Vieillards, c'est toi qui nous consoles.

M. R. DE CHABET.

ENIGME.

J'AIME la paix, je hais la guerre ;
Jamais je n'habite la terre ;
Je crains l'enfer, et suis aux cieux,
Où l'on me trouve avec les Dieux.
Je suis l'ami de la folie,
Du rire, de la mélancolie ;
Plongé dans un profond sommeil
Je parais avec le soleil.
Enfin, lecteur loin de la France
Je vis toujours dans l'indigence.

LOGOGRIPHE.

SUIS-JE tortue, ou limaçon?
Non.
Pourtant, comme eux, je porte ma maison.

Digitized by Google

Mais c'est sans la moindre apparence.
Ces animaux la traînent en dehors,
Moi je l'enferme dans ma panse;
On ne la trouve pas sans disséquer mon corps.

S.....

CHARADE.

Mon premier contient mon dernier;
Voyageur incertain, consulte mon entier.

S.....

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Pot-de-vin*.
Celui du Logogriphe est *Rien*.
Celui de la Charade est *Banque-route*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

SUR L'IRONIE SOCRATIQUE, ou Examen historique et critique du Banquet de Xénophon et de l'Hipparque de Platon, traités énigmatiques et de mauvais goût, à moins que pour les expliquer on n'admette l'ironie socratique; par J. B. Gail, lecteur et professeur Impérial.

JE vais traiter un sujet important et bien digne de toutes nos recherches, puisqu'il s'agit d'interpréter et de faire connaître les vrais sentimens de Socrate. « *Diligenter attendendum est,* (dit M. Wyttenback, *Bibl. Crit.*, t. I, 1re partie, p. 34.) *quid Socrates dicere potuerit : quæquidem res jam apud antiquos multarum dubitationum causa fuit* ». Je l'entreprends avec une juste défiance, puisque mon opinion se trouve contradictoire avec celles des plus célèbres historiens soit anciens, soit modernes.

En lisant le Banquet de Xénophon, Auguste Bacchius, et bien d'autres, se voient au milieu d'une société choisie, croient converser avec des Athéniens distingués, et entendre l'éloge de Socrate. Pour moi, je vais m'efforcer de montrer que plusieurs des Athéniens mis en scène dans le Banquet,

Digitized by Google

ne sont point du tout des modèles de bon ton, d'atticisme et d'urbanité; que pris à la lettre, les discours de Socrate lui ôtent une partie de ses droits à notre admiration; que le Banquet, quoi qu'en disent des savans anglais et allemands (1), ne contient nullement l'éloge de Socrate, qu'il n'est qu'un ouvrage énigmatique, de mauvais goût, aussi indigne de l'Abeille attique que flétrissant pour la mémoire de son maître, si l'on veut y voir autre chose qu'une fine critique des sophistes cachés sous le voile de l'ironie.

L'abbé Barthélemi *(Voyez t. V, page 534, édition de Bure.)* s'est peu étendu sur l'ironie socratique, persuadé que Socrate n'en faisait pas un usage aussi fréquent qu'on l'a prétendu. Mais opposons à cet illustre littérateur le témoignage de Cicéron qui s'exprime ainsi : « *Dulcem et facetum, atque in omni oratione simulatorem, quem εἰρωνα græci nominaverunt, Socratem accepimus.* » Et sur-tout l'interprétation de deux traités dont il me semble qu'on a manqué le véritable sens, l'Hipparque de Platon et le Banquet de Xénophon; commençons par l'Hipparque de Platon.

Examen de l'Hipparque de Platon.

Hipparque, Anacréon, Simonide, Socrate, tels sont les personnages qui figurent dans le traité intitulé : *Hipparque.* Plusieurs historiens, Rollin, M. Meiners et autres, s'appuyant sur l'autorité de Platon, louent Hipparque, tyran d'Athènes, et appellent Anacréon et Simonide, instituteurs inspirés par les Dieux. Ce que M. Meiners et avant lui d'autres critiques ont pris pour un éloge, ne serait-il pas une ironie socratique ? C'est ce qui me semble plus que probable, en approfondissant le texte, en consultant l'histoire.

Dans le dialogue intitulé *Hipparque*, Socrate disserte sur la passion du gain. L'autre interlocuteur accuse Socrate de le tromper par des sophismes. — *Moi*, répond Socrate, *pourrais-je désobéir à l'un des fils d'Hipparque qui, après avoir appelé dans Athènes Anacréon et Simonide, et formé de concert avec eux les habitans de la ville, travaillai aussi à rendre meilleurs les habitans des campagnes?* » Comment ne pas montrer plus de déférence pour un sage qui *a fait élever dans les places publiques de la ville des Hermès sur lesquels étaient gravées en vers élégiaques des sentences*

(1) Grégoire de Corinthe, sur Hermogène (Tom. VIII, pag. 967 et 969, des Orat. Grecs) me semble juger le Banquet de Xénophon aussi mal que les savans anglais, allemands et français qui nous ont précédé,

Digitized by Google

morales, celle-ci entre autres : Ne trompe pas ton ami. Tu es le mien, ajoute Socrate; je n'oserais donc jamais te tromper et désobéir à un prince tel qu'Hipparque, *après la mort de qui Athènes fut asservie par le tyran Hippias.*

Je ne sais si je me fais illusion, mais je ne vois dans ce passage tout entier qu'une ironie soutenue. De bonne foi, le divin Platon pouvait-il se compromettre jusqu'à préconiser un prince sans cesse entouré de chanteurs et de courtisannes, devenu l'époux d'une vendeuse de couronnes de fleurs, aussi célèbre par ses charmes que funeste par ses menées à son pays, qui l'accusa du crime de lèze-nation, un prince qui, ami des lettres, se souciait peu des vertus qu'elles doivent inspirer ? Platon qui, après avoir multiplié ses observations philosophiques sur les diverses espèces de gouvernemens, les trouvait tous essentiellement vicieux, pouvait-il faire une exception en faveur de celui d'Hipparque, prostituer le titre d'ami de la vertu au peuple voluptueux d'Athènes, à ce même peuple qui devait un jour, imprimant à son nom une tache ineffaçable, condamner Socrate à boire la ciguë ?

Platon pouvait-il mettre sérieusement dans la bouche du plus désintéressé des hommes, l'éloge de Simonide, cet écrivain mercénaire que les libéralités d'Hiéron ne pouvaient satisfaire; ce poëte signalé par son avarice, qui, comme le lui reproche Pindare, dégrada la poésie en louant, pour de l'argent, les athlètes et les héros ? Pouvait-il estimer l'exécrable courtisan qui célébra les meurtriers du même Hipparque qui l'avait comblé de présens, l'homme injuste à qui Thémistocle dit un jour : Simonide, tu sollicites un arrêt inique; tu ne serais pas bon poëte, si tu manquais la mesure; ni moi, bon magistrat si je violais la loi.

Le même Platon qui bannissait Homère de sa république, malgré les leçons qu'il donna aux peuples et à leurs chefs, a-t-il bien pu, sans malignité, représenter Anacréon travaillant avec Hipparque à rendre les Athéniens meilleurs? L'inventeur des chansons bachiques, appelé au grave et pénible ministère de conduire ses semblables à la vertu, Anacréon mis à côté des sages et parmi les régénérateurs de son siècle, n'est-ce pas là, encore une fois, une ironie (2)

(2) Ælien ne comprenant rien à l'ironie de Platon (*Var. H.* C. 2), fait l'éloge d'Hipparque, celui d'Anacréon et sur-tout celui de Simonide. Parmi ses nombreux annotateurs (*Voyez l'édit. de* Gronove.), aucun ne s'est aperçu de la méprise de son auteur. Il est d'autant plus impos-

Digitized by Google

socratique ; et si j'ai deviné l'intention de Platon, ne doit-on pas regretter que les historiens anglais et allemands aient pris Platon à la lettre ; que l'immortel Rollin, dans son histoire ancienne (tom. II, p. 599) dise sérieusement et gravement sur la foi de Platon qui plaisante, qu'Hipparque fit venir à Athènes Anacréon et Simonide pour inspirer aux Athéniens le goût de la vertu et pour instruire jusqu'aux gens de la campagne ?

Pour mieux se convaincre que Platon cède un peu au goût de la satire, goût dont les sages ne sont pas toujours exempts, qu'on lise attentivement la fin du passage où Socrate s'exprime ainsi : » après la mort d'Hipparque, les Athéniens » furent trois ans asservis et tyrannisés par son frère Hippias ; » mais ils ne connurent que pendant ces trois années-là le » joug de la servitude ; car auparavant ils vivaient presque » aussi heureux que du tems de Saturne. » Quoi les Athéniens ne connurent que ces années-là le joug de la servitude ! Ces expressions peuvent-elles être sérieuses ? De bonne foi étaient-ils libres sous Pisistrate, qui, deux fois chassé de l'Attique, deux fois reprit violemment son autorité ! Etaient-ils libres et heureux comme du tems de Saturne, c'est-à-dire comme dans le siècle d'or, sous les Epiménides, sous les Dracons, et à des époques plus éloignées encore, où tantôt la tyrannie et tantôt l'anarchie se présentaient à eux sous d'horribles formes ? M. *Meiners*, savant illustre, dont les travaux me guident si heureusement et si souvent dans mes recherches sur l'histoire ancienne, M. Meiners, me semble donc n'avoir pas saisi le véritable sens de Platon. Je puis ajouter que le titre qu'il donne à Anacréon, d'instituteur inspiré par les dieux, n'existe point dans le texte. Que M. Delrieux, dans de jolis couplets, ait proclamé Anacréon, le plus sage des philosophes de la Grèce ; soit ; mais l'école platonique pouvait-elle proclamer sage, l'inventeur des chansons bachiques ? *Quant* au titre glorieux d'instituteur inspiré par les dieux, elle l'eut à peine décerné à Orphée, qui, cependant pontife à la fois, législateur et roi, composa des hymnes, que, long tems après sa mort, on chantait dans les temples ; à Linnus, fils de Mercure et d'Uranie ; à Callimaque, plein de grâce *quand il chante* Diane, plein de force et de magnificence *quand il célèbre* Jupiter.

---

tant de la relever, qu'Élien offrant des matières de composition aux élèves des Lycées, les induirait en erreur sur l'intention de Platon, et leur donnerait des idées fausses. (*Note de M. Gail.*)

Digitized by Google

Hipparque, dit encore un savant, attira par les récompenses les plus brillantes, Anacréon et Simonide. Qu'est-ce que des instituteurs inspirés par les dieux, qu'on attire par l'appât des plus brillantes récompenses? Je cherche dans ces deux idées, étonnées de se trouver ensemble, la justesse du philosophe et l'exactitude de l'historien. Il fallait de l'or à Simonide; mais Anacréon plus noble et plus fier, voulait qu'on l'amenât sur une galère à soixante rames. On sait que Polycrate lui fit présent de cinq talens d'or qu'il refusa; anecdocte incertaine; mais qui prouve du moins en faveur de l'opinion qu'on avait de son désintéressement. Barthélemi s'est montré narrateur plus fidele, quand il dit qu'il combla l'un d'honneurs et l'autre de présens; il avait traité chacun selon son goût.

Nous venons d'interpréter par le moyen de l'ironie, un important traité. Ceux qui aiment à retrouver dans les derniers discours des personnages célèbres, l'expression franche de leur caractère, se rappellant ce mot de Socrate: *Sacrifiez un coq à Esculape*, y verront peut-être une ironie piquante contre le dieu d'Epidaure et la religion reçue, et penseront que notre sage employa cette figure jusqu'en ses derniers momens; mais une autre interprétation me semble plus naturelle. Esculape étant le dieu de la médecine, Socrate n'est-il pas censé avoir dit: je meurs, me voilà guéri de tous mes maux; témoignez à ce dieu ma reconnaissance en lui sacrifiant un coq.

Ce sens que j'ai proposé dans mes économiques (an III), est celui adopté par le célèbre Bernardin-de-Saint-Pierre dans sa mort de Socrate. « *Le dieu de la santé me délivre de mes sens corporels.... Il fait lever sur moi le jour de l'éternité..... Nous lui devons l'oiseau du matin;* pensée ingénieusement exprimée, mais, qui, pour le dire en passant, offre un mélange de grécisme et d'hébraïsme; mélange qu'un goût sévére n'approuverait peut-être pas, et dont se garde bien notre Fénélon, qui, dans son Télémaque, est tout grec, comme dans ses instructions pastorales, il est tout chrétien. On pourrait même aller plus loin, et dire que la pensée de M. Bernardin-de-S^t-Pierre, n'est pas plus grecque qu'elle n'est hébraïque, puisque le coq, considéré comme oiseau du matin, est consacré à Apollon, dieu du jour, tandis qu'il s'agit, et dans Xénophon et dans Platon, du coq consacré au dieu d'Epidaure (3).

(*La suite au numéro prochain.*)

(3) Sur le coq sacrifié à Esculape, voyez Louis Racine, auteur du

Digitized by Google

Voyage de Dentrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse; publié par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, sous le ministère de S. E. le vice-amiral Decrès, comte de l'Empire. Rédigé par M. de Rossel, ancien capitaine de vaisseau. — Deux vol. in-4°, avec un atlas. — A Paris, de l'Imprimerie Impériale.

(second extrait.)

Il existe un contraste frappant que d'autres, sans doute, ont dû remarquer avant nous, entre l'esprit qui dirigeait les voyages de découvertes entrepris au seizième siècle, et celui dont étaient animés les navigateurs qui ont achevé la reconnaissance du globe dans le siècle dernier. Les conquêtes avaient été le premier objet des aventuriers Espagnols et Portugais. Le progrès des sciences fut presque le seul but des gouvernemens, dans les voyages de Bougainville, de Cook et de la Pérouse. On avait semblé ne chercher l'Inde et sur-tout l'Amérique, que comme des pays dont on voulait recouvrer la souveraineté. La religion avait paru donner sa sanction à cette manière d'envisager les découvertes. Les expéditions entreprises dans le grand Océan, n'ont rien qui fasse soupçonner qu'il entrait dans leur plan aucune idée semblable. Il ne fut question ni de conquérir, ni de convertir les insulaires de cette mer. Les liens de l'hospitalité furent les seuls qu'on chercha à former avec eux, et dans les relations qu'on établit, on respecta toutes leurs idées, on supporta tous leurs vices; au lieu du mépris qu'avaient inspiré les nations Américaines, on n'éprouva que de l'intérêt pour les insulaires de la mer du Sud. De la part des premiers, la moindre aggression, la moindre

Poëme de la Religion, chant II, et les *Réflexions du fils aîné du grand Racine à Louis Racine son frère*, et Platon à la fin de son *Phedon*. Au reste, quelque plausible que soit l'explication que nous donnons au mot de Socrate, convenons que la réponse de Criton, qui prend le mot de son maître, dans le sens naturel, est assez difficile à expliquer.

Digitized by Google

résistance, était devenue, pour les Européens, un prétexte de les détruire ou de les asservir. De la part des autres on a souffert les trahisons les plus cruelles, les perfidies les plus sanglantes, toujours sans se venger et souvent sans les punir. Au seizième siècle on avait abusé de la supériorité des armes européennes; au dix-huitième, on a cru qu'il serait coupable d'en user; on s'accusait soi-même des torts des sauvages, et l'on se regardait comme la première cause de leurs crimes, puisqu'on avait commis le crime impardonnable de venir les visiter.

On était sûr au moins d'être jugé d'après ces idées lorsqu'on reviendrait en Europe. Au tems des Cortez et des Pizarres, l'ambition et l'avarice trouvaient dans le fanatisme un voile ou une excuse pour leurs excès. La voix de l'humanité ne pouvait alors se faire entendre. Lorsque l'avarice et l'ambition n'eurent plus d'objets dans ces voyages, lorsque le fanatisme eut perdu son crédit, des expéditions ordonnées par l'amour des sciences, n'auraient jamais pu se faire absoudre d'avoir fait verser une goutte de sang, sans la nécessité la plus urgente. L'humanité, presque divinisée, devait diriger et juger en souveraine toute entreprise qui ne flattait aucune passion. Or il n'y a jamais que bien peu de gens qui se prennent de passion pour les sciences. C'est beaucoup que le goût qu'elles inspirent obtienne quelque popularité.

Il en avait acquis une fort grande à l'époque dont nous parlons. On attendait la relation d'un voyage autour du monde, avec autant d'impatience qu'un roman nouveau; on la lisait avec une curiosité aussi désintéressée. On ne demandait pas si dans ce voyage de nouvelles mines avaient été découvertes, si les nouveaux argonautes rapportaient une toison-d'or. On voulait avoir la solution du grand problême des terres australes; on voulait connaître de nouveaux peuples, s'instruire de leur caractère, de leurs mœurs, de leurs usages, de leur industrie, de leurs arts.

La prééminence de l'état de civilisation sur l'état sauvage avait été mise en question, et il ne manquait pas de juges pour prononcer en faveur de celui qu'ils

Digitized by Google

regardaient comme le plus conforme à la nature. Ils cherchaient, ainsi que leurs adversaires, dans les relations nouvelles, de nouveaux appuis à leur opinion. Quoique la querelle soit aujourd'hui bien refroidie, il peut être intéressant d'examiner sous quelles couleurs se présentent les sauvages dans le voyage de M. Dentrecasteaux.

Le premier peuple tout à fait inconnu qu'il visita et qui habite la partie méridionale de la terre de Van-Diemen, est aussi le plus voisin de ce qu'on est convenu d'appeler l'état de nature. Hommes et femmes sont entièrement nuds; ils ne connaissent point l'usage de l'arc, leur arme unique et une espèce de javelot grossier. Ils n'ont pour demeure que de misérables huttes, auxquelles ils préfèrent souvent des troncs d'arbres énormes qu'ils creusent en y mettant le feu. De mauvaises pirogues, ou plutôt de petits radeaux terminés en pointe et composés d'écorces d'arbres, sont tous leurs moyens de navigation. Il ne paraît même pas qu'ils les emploient à la pêche. Leurs femmes, qui sont chargées de ce travail, l'exécutent en plongeant auprès du rivage, armées d'un petit bâton aminci par le bout, avec lequel elles prennent des homards, des oreilles de mer et d'autres coquillages. Du gœmon, des racines de fougère, sont leurs autres alimens. On ne leur a reconnu aucune idée religieuse; on n'a trouvé chez eux aucune trace de gouvernement. Ils vivent en familles; quelques-unes se réunissent et forment une peuplade. Voilà toutes leurs institutions.

La bonté de ces hommes égale leur simplicité. La peinture qu'en fait M. Dentrecasteaux est véritablement touchante. Ils témoignèrent de la défiance au premier aspect des Européens, mais elle se dissipa bientôt, et la bonne intelligence, la familiarité même, furent promptement établies. Ils se présentaient sans armes au milieu de nos marins. L'un d'eux consentit à venir ainsi désarmé à bord de l'une des frégates. On se fit des présens de part et d'autre, non à titre d'échange, mais en signe d'amitié. Le penchant au vol, si général parmi les insulaires du grand Océan, est tout à fait inconnu dans cette peuplade. Les enfans, les jeunes gens, enlevaient

Digitized by Google

bien quelques bagatelles, mais c'était par pure espiéglerie, car ils les rendaient presque aussitôt, en se moquant de celui qui croyait les avoir perdues. Un incident particulier prouva de la manière la moins équivoque, qu'ils sont également étrangers à la perfidie. Quatre français furent surpris par eux endormis et pendant la nuit. On ne troubla même pas leur repos, et les naturels ne leur firent part que long-tems après de cette rencontre.

Il ne paraît pas que l'extrême simplicité de leurs mœurs tienne à un défaut d'intelligence. Ils apprirent fort bien l'usage des outils qu'on leur donna. Celui d'entr'eux qui s'était laissé conduire à bord de *la Recherche*, parvint très-facilement à se servir de la hache, de la scie, des hameçons. On doit croire plutôt que l'abondance où ils vivent, presque sans travail, a seule retardé les progrès de leur industrie.

Un seul trait de leur conduite parut en contradiction avec leur caractère confiant. Ces hommes qui laissaient leurs enfans, sans crainte, entre les mains de nos marins, qui se livraient à eux sans armes, cachaient ces mêmes armes avec le plus grand soin dans les bois, où elles étaient gardées par leurs femmes, qui poussaient des cris dès qu'on en approchait. La difficulté d'expliquer cette singularité, a porté M. Dentrecasteaux à soupçonner qu'elle pouvait tenir à quelque idée religieuse. Ce serait alors la seule que ce peuple eût manifestée, à moins qu'on ne veuille trouver aussi quelque superstition dans la proposition qu'ils répétèrent plusieurs fois à un chevreau, de s'asseoir, comme si cet animal leur eût paru d'une nature plus relevée que les autres qu'on leur montra.

Ce qui toucha le plus M. Dentrecasteaux dans les mœurs de ces sauvages, ce fut la tendresse qu'ils témoignaient à leurs enfans. Il se plaît à peindre les caresses qu'ils leur prodiguaient, l'empressement des femmes à les parer de tous les ornemens qu'on leur donnait, sans en rien réserver pour elles, la manière dont les petites querelles de ces enfans étaient appaisées sans violence, par une légère correction suivie de caresses qui faisaient promptement cesser les pleurs. C'est à cette occasion

qu'on

Digitized by Google

qu'on le voit s'écrier : « Oh ! que les peuples civilisés et qui s'énorgueillissent de l'étendue de leurs connaissances, auraient à s'instruire à cette école de la nature! »

L'enthousiasme qui perce dans cette exclamation, pourrait faire soupçonner notre habile navigateur d'avoir embelli le tableau qu'il trace de ces hommes, à qui peut-être il croyait devoir quelque réparation; car à sa première relâche parmi eux, on les avait accusés d'être anthropophages, sur des indices très-insuffisans. Mais fallût-il retrancher de leur éloge tout ce qu'un sentiment aussi généreux a pu y mêler de trop brillant, la vérité toute nue serait encore assez satisfaisante, et l'on n'en pourrait pas moins citer les habitans de la terre de Van-Diemen, comme un des exemples qui témoignent le plus fortement en faveur de l'innocence et des vertus de la vie sauvage.

Un autre peuple qui semble à peine avoir fait un pas de plus vers la civilisation, va maintenant déranger toutes ces idées. A la Nouvelle-Calédonie, la nudité des habitans est presque aussi complète qu'à la terre de Van-Diemen. Leurs cases sont aussi misérables; ils ont de véritables pirogues, mais si frêles qu'ils n'osent naviguer qu'entre la côte et les rescifs. Quoique la pêche soit très-insuffisante pour les nourrir, leur paresse est telle qu'ils ne cultivent que de loin en loin une terre, il est vrai, très-stérile. Quoique très-souvent en guerre, ils ne sont guère mieux armés que les pacifiques habitans de la terre de Van-Diemen. Ils n'ont, comme eux, ni arc, ni flèches. Ils paraissent également étrangers à toute religion. On leur a reconnu des chefs, ce qui indiquerait un gouvernement; mais on n'en a reconnu l'action que dans le droit qu'exercent ces chefs de dépouiller leurs inférieurs de tous les effets qu'ils possèdent.

Nos navigateurs arrivèrent chez ces peuples avec les préventions les plus favorables, qu'ils avaient prises dans la relation de Cook, et sur-tout dans la peinture séduisante, faite par Forster, de leurs mœurs simples et de leur humanité. On les croyait étrangers aux vol, pleins de bonne foi, et rivaux en douceur des peuples du Gange. Des larcins commis à bord des frégates enta-

Digitized by Google

mèrent d'abord cette brillante réputation; des vols plus hardis, exécutés à terre, la détruisirent; divers actes d'hostilités, suivis bientôt d'une attaque imprévue contre les chaloupes qui faisaient de l'eau, attaque pour laquelle il s'était rassemblé près de cinq-cents hommes, prouvèrent qu'ils joignaient la perfidie à la férocité; et l'on eut enfin des preuves nombreuses que ces insulaires qui, selon Forster, avaient témoigné tant d'horreur en voyant des matelots manger de la chair, qu'ils prenaient pour de la chair humaine, se souillent eux-mêmes de cet horrible aliment.

Nous n'entrerons point dans les détails affreux des faits que M. Dentrecasteaux rapporte, et qui ne laissent aucun doute sur cette humiliante vérité. Il les a multipliés, parce qu'il lui coûtait d'y croire et de démentir d'une manière aussi triste les rapports de Forster et de Cook. Il cherche partout la solution d'une contradiction aussi étrange. Il songe un instant que la Nouvelle-Calédonie n'est plus habitée par la même race d'hommes que du tems de Cook; mais forcé d'abandonner cette hypothèse, il pense que la paix régnait dans ce pays lorsqu'il fut visité par cet illustre navigateur; que la guerre a développé depuis la férocité assoupie du peuple qui l'habite; que cette guerre dont les ravages se montrent en effet partout, a ruiné pour long-tems une terre naturellement ingrate, et que la faim unie à l'extrême paresse, chez un peuple sans humanité, l'a dégradé enfin jusqu'à devenir anthropophage.

On trouve ici des traces bien remarquables de l'esprit qui dominait les navigateurs du dernier siècle, et dont nous avons parlé plus haut. Une guerre malheureuse a causé, selon M. Dentrecasteaux, la dévastation de la Caledonie, et de-là est née l'atrocité des habitans. Mais où chercher la cause de cette guerre? Il la trouve dans les échanges que Cook avait faits avec eux, dans les présens qu'il leur avait laissés et qui auront excité la jalousie des différentes peuplades. Notre passage, ajoute-t-il, pourrait également leur être funeste. Plus loin, parlant des rencontres où il a été obligé de repousser par la force l'aggression de ces féroces insulaires, il espère qu'aucun d'eux n'y aura reçu la mort. On voit

Digitized by Google

qu'il craint toujours de n'avoir point encore assez ménagé ceux que dans le mouvement d'une juste horreur, il avait si bien qualifiés *d'effroyable peuple.*

La scène change à Tongatabou, la principale des îles des Amis. Elle est déjà bien connue par les relations du capitaine Cook; et le récit de M. Dentrecasteaux est ici pleinement d'accord avec ceux de ce navigateur célèbre. On sait que ces îles sont très-fertiles, et qu'elles ont fait d'assez grands pas dans la carrière de la civilisation. Les habitans ont conservé le même caractère qu'ils avaient dans le tems de la découverte. Aimables, gais, caressans, ils vous volent en vous donnant des fêtes; ils vous amènent leurs filles comme à Taïti, tout en méditant de vous surprendre et de vous assassiner. Pris sur le fait en dérobant, ils restituent sans honte et sans rancune; repoussés dans leurs aggressions perfides, ils ne se plaignent point d'en être punis; et dans les deux cas ils reviennent l'instant d'après, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Ils vous caressent, vous servent, vous dérobent de nouveau, guettent de nouveau l'occasion de vous sacrifier au désir de s'approprier vos dépouilles, sauf à reprendre les mêmes apparences de sérénité et de bienveillance si leurs entreprises n'ont pas un meilleur succès.

Tel est le résumé de l'expérience que fit M. Dentrecasteaux du caractère de ce peuple. Malgré sa répugnance, il fut obligé, plus d'une fois, d'employer la force contre lui; il y eut du sang versé de part et d'autre, comme dans le voyage de Cook.

Cet invincible penchant au vol, commun, comme nous l'avons dit, à tous les insulaires de la mer Pacifique, est sans-doute un problême de morale assez difficile à résoudre. Le navigateur français l'explique par ce droit singulier qu'exercent les chefs, comme à la Nouvelle-Calédonie, de s'approprier tout ce qui appartient à leurs inférieurs. Le vol y est organisé, pour ainsi dire, par étage; car si le chef subalterne dépouille le simple sujet, il peut être dépouillé à son tour par un chef plus élevé, qui lui-même est obligé de résigner ce qu'il possède, lorsqu'il en est sommé par un prince ou par le roi. Un peuple chez qui le vol est,

Digitized by Google

en quelque sorte, d'institution nationale, ne peut sans doute se croire très-coupable lorsqu'il le pratique envers des étrangers. Cela expliquerait le peu de repentir qu'ils en témoignent. Mais après avoir montré comment le gouvernement a formé de pareilles mœurs, il faudrait demander encore de quelles mœurs a pu sortir un pareil gouvernement? question que l'expérience ne peut plus résoudre, et qui exercerait peut-être vainement la spéculation.

Une autre singularité du gouvernement de ces îles, que Cook n'avait point observée, et qui est très-bien développée par M. Dentrecasteaux, c'est l'ordre de succession au pouvoir suprême. Il ne passe point d'abord du prince régnant à ses fils, mais à ses frères, et ensuite à ses sœurs par ordre de primogéniture; et il revient dans le même ordre aux enfans des aînés qui ont régné. Lorsqu'une princesse est sur le trône, elle n'en a que les honneurs et n'en peut exercer l'autorité. La régence n'appartient même pas à son mari, mais à ses plus proches parens du côté maternel, et après sa mort le pouvoir retourne soit à sa sœur, si elle en a une, soit aux enfans de son frère aîné. Le règne d'une femme présente ainsi un inconvénient très-grave, et que M. Dentrecasteaux relève très-judicieusement. Une famille, celle à qui le trône appartient, jouit des honneurs, une autre, les parens maternels de la reine, exerce le pouvoir; ce qui affaiblit les deux principaux ressorts de tout gouvernement, l'autorité étant moins respectée lorsqu'on ne lui rend pas les hommages dûs à la souveraineté, et les hommes sans pouvoir n'ayant jamais une grande considération. Tel était le gouvernement de Tongatabou lorsque nos frégates y abordèrent. La reine Tinée, fille et sœur des derniers rois, était sur le trône; Fatafé, son neveu, en était reconnu l'héritier, et toute l'autorité était entre les mains des Toubou, famille dont elle sortait par sa mère. Il en résultait une anarchie générale.

Nos navigateurs furent témoins d'un exemple bien étrange de cette séparation des honneurs et de l'autorité. Ils avaient fait quelques présens à Fatafé, qui était venu les voir avec son beau-père. Un Toubou,

Digitized by Google

frère du régent, arrive, enlève au beau-père du jeune prince tout ce qu'il venait de recevoir; et Fatafé lui-même lui remet de bonne grâce ce qu'on venait de lui donner. Il sort ensuite avec Toubou, s'arrête à la porte, étend la jambe en arrière, et Toubou n'hésite pas à lui rendre l'hommage dû aux personnes royales, en courbant la tête sous son pied.

Il faut lire dans l'ouvrage même les détails intéressans de la relâche aux îles des Amis. Mais nous devons indiquer à la curiosité de nos lecteurs d'autres îles qu'on en croit éloignées de cent-cinquante lieues; qu'aucun navigateur n'a visitées, et que l'on désigne sous le nom de Fidgi ou Fedgi. Leurs habitans ont des relations continuelles avec ceux des îles des Amis, qui les craignent dans la guerre, comme plus braves, dans le commerce, comme plus industrieux. Les armes, les pirogues, les étoffes, tout est mieux travaillé aux îles Fedgi. Un de leurs habitans, que M. Dentrecasteaux vit à Tongatabou, lui parut aussi doué d'une intelligence supérieure. La curiosité, autant que l'intérêt, l'amena à bord des frégates, qu'il examina dans toutes les parties avec un grand empressement; et ce ne fut qu'après l'avoir satisfait, qu'il s'occupa de faire des échanges. Les habitans des îles des Amis reconnaissent eux-mêmes la supériorité de ceux des îles Fedgi. Ils s'en dédommagent en les accusant de férocité, et même d'être anthropophages, ce que le sauvage dont nous venons de parler ne nia pas. Cette circonstance semblerait prouver que si la faim a d'abord réduit l'homme à se nourrir de la chair de son semblable, cette horrible coutume, une fois établie, peut se maintenir long-tems après que sa première cause a cessé; car les îles Fedgi paraissent ne point le céder en fertilité à Tongatabou. Il serait intéressant d'y faire un voyage; leurs habitans, quoique féroces, sentiraient mieux le prix des arts de l'Europe et les avantages de la civilisation. Celui que vit M. Dentrecasteaux avait eu l'idée de s'embarquer avec lui, et il paraît que c'est à Fedgi que l'on pourrait retrouver les animaux domestiques laissés par Cook à Tongatabou, et enlevés par ces voisins redoutables.

Dans la comparaison qui se présente entre les peuples de ces deux archipels, il est triste de voir la supériorité

Digitized by Google

de courage et d'intelligence jointe à une plus grande férocité. Malheureusement on retrouve à faire la même observation dans la suite du voyage. En côtoyant les îles Santa-Cruz et les îles Salomon, on vit partout des traces de l'industrie de leurs habitans, et partout on essuya de leur part des attaques non provoquées. L'archipel de la Louisiade offre d'une manière encore plus frappante cette réunion de l'intelligence à la cruauté. Les côtes en sont bien cultivées et semées d'habitations riantes, dont les formes variées présentent un coup-d'œil pittoresque. Les pirogues ont jusqu'à cinquante pieds de longueur; elles sont peintes, assez bien sculptées et portent deux mâts. Outre la sagaye, les flèches et la fronde, armes offensives qu'on avait trouvées ailleurs, on vit à leurs habitans des boucliers, arme défensive qu'on ne connaît dans aucune des îles du même océan. La pudeur ne leur est point inconnue : ils ont soin de couvrir leur nudité; mais ils égalent en trahison les peuples des îles Santa-Cruz et Salomon, et les surpassent peut-être en férocité; on n'eut aucun indice que ceux-ci fussent anthropophages, et les habitans de la Louisiade se firent gloire de montrer qu'ils l'étaient.

Tel était le dernier peuple sauvage que M. Dentrecasteaux visita. La seule colonie européenne sur laquelle il ait donné des détails, est Amboine. Le chapitre qu'il lui a consacré est plein d'observations judicieuses, et de réflexions dignes d'un homme d'Etat, sur le monopole des épiceries, que les Hollandais s'étaient attribué aux Moluques. Le défaut d'espace ne nous permet pas de nous y arrêter; la même raison nous prive du plaisir de citer un morceau vraiment éloquent, où il rend compte de l'impression que produisit sur lui le premier aspect de la nature sauvage à la terre de Van-Diémen; de faire connaître son opinion sur le phénomène de la mer lumineuse, ses observations relatives à l'influence des causes locales sur la variation de la boussole, et d'autres encore, toutes propres à montrer qu'il n'était étranger à aucune des sciences dont son voyage pouvait favoriser le progrès.

M. de Rossel, qui en a continué la relation après sa mort, mérite le même témoignage. L'expédition fit en-

Digitized by Google

core deux relâches avant d'arriver à Java : l'une à l'île de Waigiou, l'autre à Cajeli, port de l'île Bouro, où les Hollandais dominent. Dans la première, il décrit avec des détails curieux, le prodigieux effet qu'un séjour à terre de vingt-quatre heures produisit sur les scorbutiques; il fait connaître quelques traits du caractère et des mœurs des Papous, peuple ombrageux, défiant, et qui est presque toujours en guerre. En entrant à Cajeli, il se livre à un sentiment non moins naturel que celui qu'avait éprouvé M. Dentrecasteaux à la vue de la Nouvelle-Hollande, au plaisir de revoir des peuples civilisés, après avoir été réduit si long-tems au commerce ingrat des sauvages.

Ce plaisir devint encore plus vif pour nos Français par une rencontre inattendue. Ils furent visités par deux vieillards qui avaient connu M. de Bougainville pendant son séjour dans ce port, et qui, après un laps de tems si considérable, pleurèrent de joie en retrouvant des compatriotes de ce navigateur bienfaisant. Il est inutile d'ajouter qu'on les traita de manière à leur rendre le nom français toujours plus cher.

La navigation du détroit de Boutoun fournit à M. de Rossel plusieurs remarques intéressantes sur les peuples qui en habitent les côtes. Les relations qu'on eut avec eux ne donnèrent lieu à aucune plainte. Ils tiennent une sorte de milieu entre la civilisation et l'état sauvage. Ils ont de l'industrie, des arts, et tout annonce qu'ils seraient heureux, s'ils n'étaient sans cesse inquiétés par les habitans de quelques îles voisines, et sur-tout par les Papous, dont le nom seul leur inspire la terreur. Ce dernier peuple, beaucoup moins civilisé, est aussi beaucoup plus farouche. Ce n'est point à Boutoun que la férocité s'est accrue, comme dans les îles du grand Océan, avec l'industrie. Ses habitans, il est vrai, sont mahométans; ils ont une religion positive, et l'on n'en a reconnu aucune aux barbares insulaires dont nous avons parlé. Ne pourrait-on pas en conclure que, si au premier âge de l'innocence dont on a vu l'image à la terre de Van-Diemen, les hommes peuvent se passer d'idées religieuses, ce frein leur devient nécessaire dès que leur intelligence se développe; et qu'après avoir perfectionné leurs moyens

Digitized by Google

physiques, ils ont besoin que la connaissance de Dieu intervienne pour en arrêter l'abus et faire éclorre dans leur ame le germe du sentiment moral?

Le second volume de cet ouvrage est uniquement du ressort des savans et des navigateurs. Les premiers l'ont déjà revêtu de l'approbation la plus flatteuse par l'organe du bureau des longitudes; les autres lui rendront un témoignage non moins décisif, lorsque l'expérience leur en aura fait connaître l'utilité. Ce travail que l'on peut regarder comme le traité le plus complet d'astronomie nautique qui ait encore paru, appartient tout entier à M. de Rossel. Il est divisé en deux parties : la première a pour but de faire connaître les erreurs dont les observations astronomiques peuvent être affectées à la mer, d'en examiner les sources, et d'en chercher les limites, soit qu'elles proviennent de l'imperfection des instrumens et du coup-d'œil de l'observateur, soit qu'elles résultent de la difficulté même des observations et du désavantage des circonstances où elles sont faites. Cet examen met l'auteur en état de déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables à chacune, et il en déduit des règles faciles pour les distinguer. Il enseigne ensuite à combiner les résultats de différentes observations relatives à la même détermination géographique, de manière à en atténuer les erreurs, et il fixe les limites des plus grandes dont le dernier résultat pourra demeurer affecté. Rien n'est omis de ce qui peut favoriser la pratique et les progrès de l'astronomie nautique; l'auteur discute les avantages de tous les instrumens dont se servent les marins, de toutes les méthodes qu'ils emploient pour déterminer la latitude, la longitude, la déclinaison de la boussole; il les perfectionne et en propose de nouvelles, dont il a toujours soin de discuter l'exactitude et de régler l'application.

Ce n'est point ici le lieu d'apprécier le mérite d'un pareil travail. Qu'il nous soit permis seulement d'indiquer la plus grande difficulté que l'auteur avait à vaincre, en écrivant à la fois pour les savans et pour les marins. Il fallait aux premiers l'exactitude la plus rigoureuse dans la discussion de tous les élémens des erreurs que l'auteur voulait réduire ou corriger; il se trouvait ainsi dans

Digitized by Google

le cas de s'élever quelquefois avec eux aux plus hautes abstractions de la géométrie, d'employer les procédés analytiques les plus délicats. Avec les marins, il fallait revenir aux formules les plus simplifiées, aux méthodes les plus faciles, aux règles les plus courtes, il fallait se mettre à leur portée et chercher avant tout la clarté. M. de Rossel a pasfaitement bien rempli ces conditions; toutes les fois qu'il en a eu la possibilité, il a su réduire à une suite lucide de raisonnemens toutes les opérations analytiques qui lui en avaient fourni les résultats; il a sacrifié à l'utilité, l'appareil scientifique. Lorsqu'il n'a pu s'en dégager, il l'a déployé de manière à prouver qu'il sait se servir avec élégance et facilité de tous les moyens de la science. Il suffirait pour s'en convaincre de lire le chapitre où il traite des moyens d'obtenir la latitude par deux hauteurs prises hors du méridien. On peut dire qu'il a épuisé cette matière, et qu'il ne laisse rien à désirer ni pour la profondeur des recherches ni pour la simplicité des règles. Afin de rendre cette partie de son ouvrage d'une utilité encore plus générale, il en a résumé tous les résultats dans une table raisonnée, qui, seule, peut servir de guide aux marins qui voudront en profiter.

La seconde partie de ce volume offre le recueil complet de toutes les observations astronomiques faites pendant la campagne. L'abbé Bertrand, astronome de l'expédition, ayant débarqué au cap de Bonne-Espérance, presque toutes sont dues à M. de Rossel. En publier les élémens, c'est donner les moyens de les vérifier, et par conséquent annoncer que l'on compte sur leur justesse; mais aussi rien n'a été négligé pour l'obtenir. Tous les calculs ont été refaits après la campagne; les erreurs des tables ont été corrigées, d'après des observations faites en Europe, et d'après les nouvelles tables de M. Bürg. Ce travail, sans doute, était immense, mais le fruit qu'en recueillera la géographie est aussi bien précieux : elle y trouvera la détermination d'une foule de points d'une partie du monde presqu'inconnue, avec une précision qui doit borner à dix minutes les plus grandes erreurs en longitude, et qui même a dû souvent les réduire à cinq.

Les cartes dressées par M. Beautems-Beaupré, et dont

Digitized by Google

l'exécution est magnifique, sont aussi pour l'hydrographie une acquisition d'un grand prix. Cet habile ingénieur s'est servi, le plus souvent, pour leur composition, des relèvemens astronomiques, méthode dont M. de Borda avait déjà fait usage, mais que lui-même a perfectionnée de manière à pouvoir en être regardé comme le second inventeur. Un appendice que l'on a joint au premier volume du voyage, contient l'analyse de sa carte de l'archipel de Santa-Cruz. Elle fera connaître ses principes et ses procédés aux navigateurs, à qui l'on n'avait encore rien donné de complet sur cette branche de l'hydrographie.

Après avoir examiné successivement toutes les parties qui composent le *Voyage de Dentrecasteaux*, si l'on considère maintenant l'ensemble de ce grand ouvrage, on conviendra, sans doute, avec nous, que depuis long-tems on n'en avait publié chez aucun peuple, d'aussi important ni d'aussi utile aux progrès de la navigation. Avant M. de Rossel, d'illustres marins français avaient donné des méthodes lumineuses pour en résoudre tous les problèmes. Il les a toutes approfondies, il en a réglé l'usage, il a enseigné l'art de les combiner, et en a imaginé de nouvelles. En perfectionnant, en multipliant les moyens de la science, on peut dire qu'il lui a fait faire un nouveau pas. La marine française se fera gloire de cet ouvrage : on peut même le regarder comme un monument honorable pour la nation. Tout y est national, jusqu'au mouvement qui fit ordonner l'expédition dont il est le fruit; jusqu'aux découvertes qu'il s'agissait de compléter ou de vérifier, et qui étaient déjà françaises. Les instrumens astronomiques dont on y a fait usage étaient aussi d'invention française, et sortaient des mains d'un artiste français, dont les talens égalent la modestie; les montres marines avaient été fournies par un horloger français qui peut avoir ailleurs des rivaux mais non des maîtres. C'est avec le cercle répétiteur de Borda, exécuté par M. Lenoir; c'est avec les montres marines de M. Louis Berthoud, que dans un voyage entrepris pour la recherche de la Pérouse, on a fixé la position des terres découvertes par Marion, Saint-Allouarn, Surville et l'illustre Bougainville; et c'est enfin à ce voyage que nous

Digitized by Google

devons un traité d'astronomie nautique digne des hommages et de la reconnaissance des marins de tous les pays.

La publication de cet ouvrage, par ordre de S. M. l'Empereur et Roi, sera inscrite dans les annales de la navigation et des sciences, comme un des bienfaits les plus précieux qu'elles auront obtenus de sa constante protection. VANDERBOURG.

CONVERSATIONS SUR LA CHIMIE, dans lesquelles les élémens de cette science sont exposés d'une manière simple, et éclaircis par des expériences. Traduites de l'anglais sur la dernière édition; avec des notes et gravures. A Genève, chez *Manget* et *Cherbulier*, libraires. — 1809.

LES personnes habituées à juger du mérite d'un livre d'après son titre, comme du caractère d'un homme d'après son nom, s'attendront peut-être à rencontrer ici quelqu'une de ces productions superficielles, aujourd'hui si communes; quelqu'un de ces abrégés à l'usage de la jeunesse, dans lesquels, en effet, l'instruction se trouve fort en abrégé, et qui sont réellement d'un excellent usage pour développer dans les jeunes gens les prétentions et la vanité. Mais malgré l'extrême probabilité de ces conjectures, elles seraient cependant déçues. Les *Conversations sur la Chimie*, offrent une lecture très-instructive, quoique très-facile et très-attachante. La clarté et la simplicité ne s'y trouvent pas seulement dans l'annonce et sur le titre, comme dans beaucoup d'autres livres prétendus élémentaires. Ces qualités brillent et se soutiennent dans toute l'étendue de l'ouvrage, et elles ne sont pas dues, comme cela arrive trop souvent, au soin d'éviter ou de déguiser les difficultés, mais au talent de les développer et de les éclaircir par un art d'exposition très-remarquable, uni à une intelligence parfaite du sujet. Enfin, pour augmenter notre surprise, cet ouvrage qui annonce un esprit si juste, si méthodique, des connaissances si positives, si variées; cet ouvrage qui a eu deux éditions

Digitized by Google

en Angleterre..., est d'une dame, et d'une dame qui, malgré le succès, n'a pas voulu se nommer.

Il faut espérer que ce trait de modestie lui fera trouver grâces près des gens graves et sévères qui pensent encore avec le bonhomme Chrysalde :

> ..... Qu'une femme en sait toujours assez
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

Quoique, à vrai dire, il ne soit pas encore bien prouvé que la sottise chez les femmes soit un rempart de vertu beaucoup plus assuré que l'esprit, et Molière nous en donne encore l'exemple dans l'*École des Femmes*. Sans doute la pédanterie, déjà très-ridicule dans un homme, serait insupportable dans une femme. Sans doute il est mille choses qu'une femme a bonne grâce d'ignorer. Il est plusieurs études auxquelles il serait inutile et même dangereux de la livrer, parce qu'elles pourraient ternir la pureté de son imagination sans aucune utilité bien réelle. Mais d'un autre côté il existe une infinité de connaissances positives qu'elle peut acquérir, qui contribueront à fortifier sa raison, son jugement, et qui développeront son intelligence sans aucun danger. Par exemple, il serait certainement inutile qu'une femme allât passer ses journées dans un laboratoire de chimie, mais s'il est possible, et il l'est comme on le verra tout à l'heure, de lui présenter les principaux phénomènes chimiques, d'une manière simple, abrégée et cependant exacte, elle en retirera de très-grands avantages pour l'intelligence d'une multitude de productions de la nature, ou de procédés des arts qui s'offrent partout à ses yeux. Elle pourra même avoir, plus d'une fois, l'occasion d'employer avantageusement ces connaissances pour elle-même et pour les autres, soit en les faisant servir à des applications utiles, soit en y trouvant des secours ou des préservatifs dans une infinité de circonstances inattendues. Et pourvu qu'elle ne fasse point parade de ce qu'elle a acquis, il semble bien difficile que quelques idées justes et exactes sur les phénomènes de la nature, puissent lui faire un si grand tort. Car enfin, on ne voit pas com-

Digitized by Google

ment une femme serait moins aimable pour savoir que le principe qui entretient la flamme entretient aussi la vie, ou moins vertueuse pour avoir appris comment le sang se forme dans ses veines et le lait dans son sein, ou moins bonne mère de famille pour connaître les caractères et les propriétés des sels qu'elle devra peut-être présenter un jour comme médicamens à ses fils.

L'auteur des *Conversations sur la Chimie*, nous apprend elle-même, dans sa préface, les motifs qui l'ont déterminée à écrire cet ouvrage, et le but quelle s'est proposé d'atteindre.

« En se hasardant à offrir son ouvrage au public, et » particuliérement aux lecteurs de son sexe, l'auteur » de cette introduction à la chimie comprend fort bien » que puisqu'elle est elle-même une femme, elle doit » commencer par donner quelques explications sur son » entreprise, dont elle a d'autant plus besoin de faire » l'apologie, que ses connaissances en chimie sont ré- » centes, et qu'elle n'a pas des droits bien réels au titre » de chimiste.

» En assistant, pour la première fois, à des leçons » expérimentales, je trouvai qu'il était absolument » impossible de retirer une instruction claire et satis- » faisante des démonstrations rapides que l'on est sou- » vent forcé d'entasser dans des cours publics de ce » genre. Mais ayant eu, dans la suite, des occasions » fréquentes de converser, avec un ami, sur la chimie, » et de répéter beaucoup d'expériences, j'acquis des » notions plus exactes des principes de cette science, et » je commençai à prendre beaucoup d'intérêt à son » étude. C'est alors que je sentis, en assistant aux excel- » lentes leçons données à l'Institution royale (1), par le

(1) L'Institution royale de Londres est une fondation magnifique, faite par une réunion de simples particuliers, et consacrée à l'enseignement des sciences physiques et mathématiques. Le professeur de chimie actuel est M. Davy, jeune chimiste, déjà célèbre dans toute l'Europe par ses belles découvertes. Cet établissement est ouvert aux personnes des deux sexes. Il doit son origine au comte de Rumford qui en a conçu le plan, et qui a employé tous ses soins pour le réaliser. M. de Rumford a eu le plaisir de voir, en peu de tems, l'Institution royale, dotée d'un

Digitized by Google

» professeur actuel de chimie, le grand avantage qu'une » connaissance préliminaire du sujet, quelque faible » qu'elle fût, me donnait sur ceux qui n'avaient pas eu » les mêmes moyens d'instruction particulière. Chaque » fait, chaque expérience attirait mon attention, et » servait à expliquer quelque théorie à laquelle je n'étais » pas étrangère; et j'eus la satisfaction de trouver que » les nombreuses et élégantes explications qui distin- » guent particulièrement cette école, manquaient » rarement de produire dans mon esprit l'effet qu'on » en pouvait attendre.

» Il était naturel de conclure de-là que des conver- » sations familières sont, dans des études de ce genre, » le plus utile des moyens d'instruction auxiliaire, et » sur-tout pour les femmes, dans l'éducation desquelles » on pense rarement à préparer l'esprit, aux idées » abstraites et au langage scientifique.

» Mais comme il y a peu de femmes qui puissent se » procurer ce mode d'instruction, et que je ne con- » naissais aucun livre qui pût en tenir lieu, je pensai » qu'il pouvait être utile pour les commençans, et » satisfaisant pour moi, de tracer la marche par laquelle » j'avais acquis ma petite collection de connaissances » chimiques, et de rappeler, sous la forme de dialo- » gues, ces mêmes idées que j'avais d'abord reçues de » la conversation. »

Ce que l'auteur dit ici de l'utilité d'une instruction préliminaire pour suivre avec fruit des cours publics, sera confirmé par toutes les personnes qui ont été chargées de cette sorte d'enseignement, sur-tout dans les établissemens ouverts aux gens du monde, et où l'on admet des personnes des deux sexes; les réflexions précédentes, si bien placées dans la bouche d'une femme,

---

capital assez considérable pour assurer son existence, et surpasser même ses besoins présens. Mais l'enseignement n'y est pas gratuit, et il ne saurait l'être, puisque l'Institution royale est une propriété particulière. Sous ce rapport, la munificence du Gouvernement donne à la France un grand avantage sur toutes les autres nations de l'Europe, principalement pour ce qui concerne l'enseignement des parties les plus élevées des sciences et des lettres. (*Note de l'auteur de l'article.*)

Digitized by Google

montrent aussi l'heureuse influence que ces établissemens pourraient avoir sur l'instruction de la société, s'ils étaient plus en vogue. Or, ils seraient plus en vogue s'ils étaient plus riches, parce qu'ils pourraient alors donner plus d'éclat à leurs démonstrations, et ils seraient plus riches si les particuliers avaient plus de zèle pour l'instruction; car dans un pays comme la France, où il y a tant de grandes écoles destinées à l'enseignement de la jeunesse, il serait injuste de demander que le Gouvernement se chargeât aussi de l'éducation des hommes faits. Après cette espèce de délibération, l'auteur expose le plan qu'elle a adopté. Il consiste à faire connaître d'abord les substances simples ou réputées telles dans l'état actuel de la chimie, et de l'élever ensuite, graduellement, jusqu'aux composés les plus compliqués. Ce plan est aussi celui que M. Fourcroy a suivi dans son *Système des connaissances Chimiques*, et dans ses autres ouvrages. Il a bien quelques inconvéniens, puisque la plupart des substances que nous considérons aujourd'hui comme simples, sont probablement composées de divers principes, ce qui doit rompre les analogies naturelles qu'elles nous offriraient si nous connaissions mieux leur nature; mais dans l'état où la chimie se trouve, il est impossible d'éviter ces imperfections, et enfin lorsqu'une fois on s'est entendu sur le sens qu'il faut accorder à la dénomination de substance simple, cette expression devient uniquement relative à la limite actuelle de nos connaissances, et alors elle ne renferme plus rien d'inexact.

Mais en admettant ces définitions, pour ainsi dire provisoires, faut-il les employer dans l'explication des phénomènes chimiques comme exprimant des réalités? Par exemple de ce que l'on peut souvent observer les effets de la chaleur sans lumière sensible, ou ceux de la lumière sans aucune sensation appréciable de chaleur, s'ensuit-il qu'il faille regarder le calorique et la lumière comme deux êtres simples et distincts l'un de l'autre; et parce que chacun de ces agens peut modifier les résultats des affinités chimiques, doit-on en conclure que le calorique est réellement une substance matérielle, susceptible de s'unir aux autres substances ou de se séparer

Digitized by Google

d'elles par un véritable jeu d'affinités? Je sais bien que c'est ainsi que les chimistes ont coutume de considérer le calorique, et l'auteur des *Conversations sur la Chimie* les a suivis en ce point; mais s'il y a des faits qui se laissent bien représenter dans cette hypothèse, il en est d'autres, et en très-grand nombre, qui restent entièrement inexplicables. Tout ce que nous apprenons des expériences sur l'action du calorique, c'est qu'il tend continuellement à écarter les molécules des corps, tandis que l'attraction tend à les rapprocher. Le calorique doit donc être pour nous une force expansive capable de produire cet effet et rien de plus. Quant à la cause qui peut le retenir et le dissimuler dans les corps, nous ne la connaissons pas : nous savons seulement que les quantités de chaleur qui se dégagent ou qui s'absorbent dans une suite de changemens chimiques, se reproduisent en sens contraire et avec la même intensité lorsque les corps repassent par les mêmes états. Ce principe général, joint à quelques autres propriétés qui s'observent constamment et à l'idée d'une force expansive, suffit pour la simple exposition des phénomènes chimiques; et ces qualités, qui sont les seules données par l'expérience, me semblent aussi les seules que l'on puisse admettre dans les explications. Ainsi, en louant l'extrême clarté avec laquelle l'auteur des Conversations a exposé la théorie du calorique considéré comme matière, je crois qu'elle aurait mieux fait de s'en passer et de s'en tenir aux phénomènes par lesquels les divers états du calorique nous deviennent sensibles, phénomènes qu'elle développe avec beaucoup d'art. Lorsque Newton eut prouvé le *fait* de l'attraction universelle, il ne l'attribua pas à une matière interposée entre les corps célestes; il n'y vit qu'une force, qu'une tendance mutuelle qui pousse ces corps les uns vers les autres, *comme ferait une attraction.* Pourquoi les chimistes n'auraient-ils pas la même réserve à l'égard du calorique, dont les lois et la manière d'agir ne sont pas même encore complètement connues?

Il me semble que l'on n'est pas mieux fondé à supposer, comme on le fait souvent, en chimie, une force attractive particulière qui, sous le nom d'attraction de cohésion, agit seulement entre des molécules de même nature,

Digitized by Google

nature, et une autre force qui agit seulement entre les molécules de nature différente, sous le nom d'attraction de composition. De pareilles distinctions ne sont point dans la nature : les diverses actions que chaque corps exerce sur lui-même, et sur les autres corps, selon les diverses circonstances où on le place, ne sont que les résultats de la force attractive (2) : qu'il possède; laquelle est diversement modifiée par la figure des particules ou par leur distance; ici l'auteur des Conversations a encore suivi les idées les plus répandues parmi les chimistes, et je doute qu'elle ait bien fait.

Je crois aussi qu'elle a eu tort de considérer l'action de l'eau sur les substances qu'elle peut fondre, comme une action particulière analogue à celle de la chaleur, et différente de l'affinité. Il me semble que c'est une affinité véritable quoique faible. Il en est de même de la dissolution d'un sel ou de l'union de l'acide sulfurique avec l'eau. L'auteur ne regarde point ces produits comme des combinaisons, mais comme de simples mélanges, parce que l'on peut en séparer les principes par la chaleur; mais à ce compte plusieurs oxydes métalliques ne seraient aussi que de simples mélanges, car la chaleur suffit pour les décomposer et revivifier le métal. Il est à la fois plus exact et plus simple de considérer tous les phénomènes comme produits par de faibles affinités, qui cèdent à la force répulsive du calorique, mais ce n'est pas ainsi qu'ont pensé les chimistes que l'auteur des Conversations a choisis pour modèles.

Enfin on voit avec regret qu'elle a adopté dans cet ouvrage la doctrine des affinités électives, qui paraît aujourd'hui trop contraire aux phénomènes pour pouvoir subsister. Suivant cette doctrine, lorsque deux substances sont combinées, si on leur en présente une troisième qui ait, pour l'une d'elles plus d'affinité qu'elles

(2) La force attractive dont il s'agit ici, n'est point l'attraction planétaire réciproque au carré de la distance; c'est un autre genre de forces qui décroit avec une rapidité extrême à mesure que la distance augmente, ce qui fait que l'affinité n'est sensible qu'à des distances insensibles. (Voyez la *Théorie* de M. Laplace, *sur les phénomènes capillaires*. Supplément au 4e volume *de la Mécanique céleste*.)

Digitized by Google

n'en ont l'une avec l'autre, la combinaison se défait, et les deux substances qui ont entre elles le plus d'affinité, s'unissent et abandonnent la troisième, ce que l'auteur compare ingénieusement à deux amis qui étaient fort heureux dans la société l'un de l'autre, jusqu'au moment où un troisième est venu les désunir, par la préférence que l'un d'eux a donné au nouveau venu. Mais ce n'est pas tout à fait ainsi que la chose se passe en chimie : l'abandon de la substance précipitée n'est pas total; il en reste toujours une petite quantité en combinaison : on doit donc, ainsi que l'a fait M. Berthollet, considérer les trois substances comme réagissant simultanément les unes sur les autres. Alors chacune d'elles se partage selon la puissance de ses affinités, et ce qui ne trouve point à se combiner se précipite. Ce point de vue, beaucoup plus général, est aussi beaucoup plus simple, comme cela arrive toujours dans les sciences; car rien n'entraîne plus de complications que les distinctions inutiles. Quand on veut prendre une idée générale de l'aspect d'un pays, il faut se placer sur les hauteurs.

Les remarques que je viens de faire suffiraient à défaut d'éloges pour montrer que les *Conversations sur la Chimie* offrent une instruction solide, quoiqu'agréable. Car les points sur lesquels je ne me trouve pas d'accord avec l'auteur, appartiennent à la partie philosophique de la chimie, c'est-à-dire à la partie la plus relevée et la plus abstraite de cette science. Et, d'ailleurs, mes critiques, si toutefois elles sont fondées, portent moins sur l'auteur même que sur les ouvrages qu'elle parait avoir pris pour guides, ouvrages qui jouissent depuis longtems d'une grande célébrité.

Les théories exposées dans ces Conversations sont toujours accompagnées d'expériences intéressantes et faciles à répéter, même pour des dames. Ceci pourra paraître extraordinaire, car les gens du monde se sont faits autrefois sur les savans et sur les sciences des idées bizarres qui ne sont pas encore entièrement effacées. Ainsi il n'y a pas long-tems que l'on ne pouvait prononcer le mot de chimie sans réveiller l'idée d'un laboratoire obscur, tout rempli de cornues, de soufflets et de fourneaux, parmi lesquels vivait une espèce de vieux philosophe

Digitized by Google

pareil aux alchimistes de Rembrand. Il est bien vrai que ces divers appareils sont nécessaires pour exécuter toutes les expériences chimiques, ou pour suivre les recherches nouvelles que l'on peut se proposer. Mais pour prendre une idée exacte des principaux phénomènes, pour acquérir des notions de chimie même très-étendues, et telles qu'on les peut désirer quand on ne veut point faire de cette science son unique étude, il faut beaucoup moins de frais. Quelques cornues de verre ou de porcelaine, quelques tubes de verre, quelques vases renfermant les principaux réactifs, et une lampe d'Argant, qui sert de fourneau; voilà tout ce qui est nécessaire; et c'est ainsi que sont faites toutes les expériences rapportées dans les *Conversations sur la Chimie*. Les appareils ou les dispositions qu'elles exigent sont représentées dans une suite de planches dessinées par l'auteur même, d'une manière très-agréable, et gravées au simple trait.

Mes dernières remarques porteront sur le style du traducteur. Il est toujours clair, simple et convenable au sujet, mais il m'a paru quelquefois manquer de cette correction si nécessaire dans un ouvrage destiné pour la jeunesse. Par exemple, on y trouve : commencer *de* prendre, pour commencer *à* prendre; j'aimerais *bien tenter* cette expérience, pour j'aimerais bien *à* tenter; une vapeur n'est *rien autre* qu'une solution, pour n'est pas *autre chose* qu'une solution; on croyait *une* fois, pour autrefois; je vous *ai observé*, pour je vous ai fait observer; telle chose *soit* telle autre; pour *ou* telle autre. Si j'ose dire à ce sujet ma pensée, il me semble que ces fautes de langage sont autant de locutions génevoises que l'on retrouve souvent dans les ouvrages écrits à Genève, même par des hommes du premier mérite. Cependant la pureté de la langue française ne devrait être nulle part plus religieusement conservée que dans une ville qui a eu la gloire de produire un de nos plus grands écrivains, et qui offre encore aujourd'hui une réunion rare de savans et de gens de lettres, distingués par leurs lumières et par leurs talens.

Je ne dois point oublier de dire que cette traduction est enrichie de notes où l'on indique les principales dé-

Digitized by Google

couvertes faites en chimie depuis la publication de l'ouvrage. Ces notes courtes et très-exactes sont dues à M. le docteur Delarive, professeur de chimie à Genève; elles sont faites dans un excellent esprit, et annoncent un chimiste très-exercé.

Je ne ferai plus qu'une réflexion : on vient de voir l'ouvrage d'une dame instruite et modeste, qui n'a eu d'autre désir que de rendre l'étude de la chimie intéressante et facile pour les jeunes personnes qui voudraient acquérir quelques notions de cette science. Ce projet est parfaitement exécuté. Il y a environ vingt-cinq ans qu'une dame, devenue célèbre par des ouvrages sur l'éducation, et depuis par des romans, voulut donner dans un de ses contes une idée des merveilles de la nature et des prodiges que les sciences peuvent opérer. Elle avait promis que ces prodiges surpasseraient ceux que l'on trouve dans les contes de fées, et elle a tenu parole. Thélismar (3) opère, tout en voyageant, des miracles que le plus fameux démonstrateur de physique n'exécuterait pas dans le cabinet le mieux pourvu de machines. Cette dame a voulu depuis introduire dans un de ses romans, un personnage qu'elle présente comme un chimiste, mais rien ne ressemble moins à un chimiste que le personnage qu'elle a peint. Or, si une dame aussi distinguée par son esprit et ses talens est tombée dans de telles erreurs, on ne peut certainement les attribuer qu'aux notions inexactes que l'on donnait autrefois aux gens du monde, sur tout ce qui tient aux sciences; et ce rapprochement prouve que les connaissances positives sont aujourd'hui plus répandues, même parmi les femmes, qu'elles ne l'étaient autrefois. BIOT.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — La retraite de Mlle Contat excitera long-tems les regrets des amateurs du Théâtre. Cette actrice était devenue *modèle;* et, dans 20 ans encore, on répétera aux représentations des pièces de Marivaux, de

(3) Personnage d'un des Contes des Veillées du Château.

Digitized by Google

Beaumarchais, du bon Collin : *Il fallait voir M^lle Contat dans le rôle de Cydalyse, dans le rôle de Suzanne, dans le rôle de M^me Evrard!* — Pourquoi cette retraite prématurée! Il nous semble que M^lle Contat aurait pu paraître bien des années encore avec le même éclat, sur la scène française...

Le jour où cette admirable actrice a fait ses adieux au public, sera noté dans les fastes du théâtre. Jamais représentation n'a peut-être attiré un plus brillant concours de spectateurs choisis.

On jouait *Othello*. Quoiqu'il y ait un mérite éminent dans cet ouvrage, quoiqu'il ait été joué avec une grande supériorité, ce n'était peut-être point une tragédie qu'il fallait donner en pareille circonstance. On eût préféré une pièce où l'actrice aurait fait jouir, pendant toute la durée du spectacle, de ce beau talent auquel on venait rendre un dernier hommage.

Aussi avec quel enthousiasme M^lle Contat a-t-elle été accueillie, lorsqu'elle a paru dans les *Deux Pages!* — Depuis ce moment jusqu'à la fin du spectacle, son triomphe n'a point cessé. — Puisse M^lle Contat ne point abandonner entiérement l'art dans lequel elle a excellé! Puisse-t-elle, dans sa retraite, former des élèves qui rappellent la finesse, la grâce, la perfection de son jeu!

Théâtre de l'Impératrice (Odéon). — On a donné, le 7 de ce mois, à ce théâtre, la première représentation de *Christophe Colomb*, comédie de M. Le Mercier, en trois actes et en vers. Cette pièce, où l'on a remarqué de très-beaux vers, et des caractères bien dessinés, a été accueillie le premier jour avec beaucoup d'intérêt. On avait lieu d'espérer que les corrections qu'y a faites l'auteur, auraient rendu l'ouvrage plus agréable encore à la seconde représentation. Mais une cabale qui n'a pas même attendu le lever du rideau pour montrer ses desseins, n'a pas permis au public d'entendre la pièce. Depuis long-tems on n'avait point eu d'exemple de pareils excès.

Nous attendrons pour rendre compte de cet ouvrage une nouvelle représentation, si toutefois il ne plaît pas à quelques jeunes écervelés de s'y opposer encore, et de dicter des lois au public.

Théâtre du Vaudeville. — La parodie d'*Hector* a été fort applaudie à la première représentation; à la seconde l'enthousiasme était un peu refroidi. Nous avons remarqué avec douleur que le goût du calembourg commençait à passer de

Digitized by Google

mode, et qu'on avait osé recevoir avec des signes d'improbation plusieurs jeux de mots ou plaisanteries toutes neuves sur les maris. Cette parodie-parade, dont nous nous dispensons de faire l'analyse, serait beaucoup mieux placée sur un des théâtres du Boulevard qu'au Vaudeville.

Société des Amis des Sciences, des Lettres, de l'Agriculture et des Arts, établie à Aix, département des Bouches-du-Rhône.

Dans sa séance publique du 7 janvier 1809, la Société désirant concourir aux progrès des Sciences et des Arts, en excitant l'émulation de ceux qui les cultivent, a délibéré de décerner dans sa séance publique de janvier 1810, deux prix : l'un d'Agriculture, et l'autre de Littérature.

Elle propose pour sujet du prix d'Agriculture, la question suivante :

Quelle est la meilleure manière de former des Prairies artificielles dans le département des Bouches-du-Rhône ?

Et pour sujet du prix de Littérature :

Quelle a été l'influence de la Langue et de la Littérature provençales, sur les Langues et Littératures françaises et italiennes ?

Les prix seront l'un et l'autre de *trois cent francs*, soit en numéraire, soit en une médaille d'or de même valeur, au choix de l'auteur du Mémoire couronné.

Les Mémoires écrits en français, devront être adressés, francs de port, à M. Gibelin, D. M., secrétaire perpétuel de la Société, avant le 1er décembre 1809. Ce terme est de rigueur.

Les Membres résidens de la Société sont seuls exclus du concours.

Les auteurs sont tenus de ne pas se faire connaître. Ils sont invités à ajouter une devise au bas de leurs Mémoires, et d'y joindre un billet cacheté, contenant la même devise et leurs noms. Ce billet ne sera ouvert que dans le seul cas, où le Mémoire auquel il sera joint aura remporté le prix.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ALLEMAGNE. — *Hambourg, 26 février.* — Suivant les dernières lettres de Vienne, soixante mille hommes de troupes de frontières ont reçu l'ordre de se rendre dans l'intérieur de l'Autriche. Une armée respectable, composée sur-tout de beaucoup de cavalerie, se trouve déjà en Bohême, parce que les Français ont augmenté leurs forces

Digitized by Google

dans le pays de Bayreuth. On a envoyé quelques ingénieurs à Salzbourg. Cinquante mille hommes sont rassemblés autour de Vienne ; cette armée est destinée, suivant l'urgence des circonstances, à se porter soit dans l'intérieur, ou la Haute-Autriche, ou vers Salzbourg. La garnison de Vienne est toujours tranquille, elle n'a reçu encore aucun ordre de mouvement. Le cas de son départ arrivant, la milice fera le service et sera même casernée.

Quoiqu'il existât déjà au-delà de l'Ems beaucoup de troupes, on y a encore envoyé quelques régimens. On a déjà fait partir d'ici des transports de pontons.

L'armée est pourvue de tout ; seulement on n'a point encore jusqu'ici nommé des chirurgiens.

— Il s'est passé à Constantinople un événement qui peut jeter quelque lumière sur le système de l'Autriche. L'internonce autrichien, baron de Sturmer, ayant donné un dîner à l'occasion du mariage de l'un de ses parens, y invita le secrétaire de la légation anglaise. Le chargé d'affaires de France, M. Latour-Maubourg, invité aussi à ce dîner, écrivit à M. de Sturmer qu'il ne pouvait assister à un repas où devait se trouver un ennemi de la France. M. de Sturmer n'ayant point répondu, M. Latour-Maubourg fit part de cette circonstance aux agens diplomatiques, et les invita à rompre toute liaison avec M. de Sturmer, ce à quoi, les agens présens à Constantinople, ont accédé.

Autriche. — *Vienne*, 22 *février*. — On annonce dans tous les cercles de cette capitale, que M. le général Andréossy, ambassadeur de France, a obtenu de sa Cour un congé de six semaines, dont il profitera pour faire un voyage à Paris.

— Les dernières nouvelles de Constantinople portent que M. Adair, ministre plénipotentiaire de S. M. B. près la Porte-Ottomane, a fait son entrée solennelle dans cette ville le 17 de janvier dernier.

Angleterre. — *Londres*, 16 *février*. — L'affaire du duc d'Yorck avec M^me^ Clarke, les détails que révèlent chaque jour les témoins appelés à la barre du Parlement, les circonstances particulières qui accompagnent cette enquête scandaleuse, fixent dans ce moment l'attention publique, et font diversion aux nouvelles désastreuses que nous recevons de l'Espagne et du Portugal. On ne sait encore quelle suite aura cette malheureuse affaire ; mais le peuple paraît très-animé contre le duc d'Yorck et le lord Castlereagh.

Digitized by Google

— La Chambre des Communes, dans sa séance du 3, a voté les sommes suivantes pour le service de l'année, savoir :

Pour l'habillement de 130,000 matelots pour 13 mois, à raison de 1 liv. 19 s. par mois pour chaque homme, ...	3,295,500
Pour les vivres, à raison de 3 liv. par mois pour chaque homme, ...	4,985,400
Pour la solde, 1 liv. 17 sh. par mois pour chaque homme, ...	3,126,000
Pour l'artillerie de la marine, ...	591,000
	11,997,900

Espagne. — *Madrid*, 26 *février*. — La prise de Saragosse a produit une sensation, difficile à décrire, sur les esprits qui couservaient encore quelque arrière-pensée. Il n'est plus personne qui doute maintenant de la prompte soumission des provinces où les chefs de l'insurrection ont réuni les débris de leurs forces. Leur grande espérance était dans les défilés de la Sierra-Morena; mais la chûte de Saragosse ouvre un champ libre à 60,000 Français, qui, réunis à pareil nombre occupant la Catalogne, vont tourner les montagnes d'Andalousie par Valence, Murcie et Grenade, tandis que l'armée de Portugal entrera dans cette province par l'Estramadure.

— On désespère de la vie de Palafox, qui est à toute extrémité. Cet homme est en horreur dans la ville : on a été obligé de mettre des gardes à sa porte pour empêcher qu'il ne fût lapidé par le peuple. Cette malheureuse ville fait pitié; elle est un exemple mémorable des maux qu'entraîne le fanatisme. Le tiers des maisons a sauté par l'effet des mines; les deux autres tiers ont été écrasés par les bombes. Les habitans s'étaient réfugiés dans les caves. Il meurt 5 à 6000 hommes par jour.

On a trouvé sur toutes les places des potences qu'on avait dressées pour pendre tous ceux qui parlaient de se rendre. La commission qui ordonnait ces exécutions était composée de six moines. Deux moines nommés Basilis et Assace, conseillers intimes de Palafox et couverts de crimes, ont été fusillés. Leur exécution a eu lieu en plein jour. Les habitans de Saragosse ont montré la plus grande joie de se voir délivrés de ces deux misérables, auxquels ils attribuent tous leurs maux. On a trouvé la chapelle de Notre-Dame *del Pilar* remplie de cadavres et percée par les bombes.

Le général Oneille est mort.

Digitized by Google

On a trouvé dans la ville 100,000 fusils, presque tous de fabrique anglaise, et 200 pièces de canon; 15,000 prisonniers ont été dirigés sur Pampelune et Bayonne, escortés par la division du général Morlot. Il reste dans les hôpitaux de Saragosse, 15,000 malades, de tout sexe et tout âge, appartenant à la ville et à la province; et malgré tous les secours qu'on leur prodigue, ils meurent par centaine.

La prise de Saragosse a pacifié tout l'Arragon.

Le duc de Trévise à marché sur Lérida.

Les ducs de l'Infantado et d'Albuquerque, qui se trouvaient à Consuegra et à Madridejos, n'ont pas attendu que le général Sébastiani s'avançât sur eux, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Cette prétendue armée, dont l'ennemi avait tant exagéré la force, à dessein d'entretenir l'esprit de révolte dans la province de la Manche, a pris la fuite à l'approche d'une division de l'armée française. Le général Sébastiani n'a pu atteindre que l'arrière garde, qu'il fit attaquer par sa cavalerie. Les rebelles ont perdu 400 hommes tués et à peu près autant de prisonniers. Il n'y a eu qu'un seul homme tué et trois blessés du côté des Français.

L'infanterie, commandée par le duc de l'Infantado, est totalement composée de pauvres paysans enrôlés par force, sans aucune expérience et sans volonté de se battre. La plus grande partie d'entr'eux profite de l'occasion du premier combat, toujours suivi de mécontentement et de désordre parmi ces bandes sans règle et sans discipline, pour retourner dans leurs foyers. Il est difficile de se faire une idée de la misère à laquelle sont réduits ces malheureux paysans, nus, sans chaussures, et dépourvus de tout moyen de subsister; aussi ont-ils porté la désolation dans tous les lieux où ils se sont présentés.

On a su, par les rapports des officiers faits prisonniers, que le duc de l'Infantado ne conserve aucune espérance, mais que son intention est de faire tout le mal qu'il pourra et de s'embarquer ensuite. Au surplus ce mal, qu'il ne peut faire qu'à de misérables Espagnols qu'il trompe, ne sera pas de longue durée, et s'il parvient à s'échapper, son ambition effrénée ne lui aura procuré d'autre avantage que d'ajouter aux remords qui le déchirent, et à l'exécration de tous ceux qu'il aura abondonnés et dont il aura causé la perte.

Digitized by Google

(INTÉRIEUR.)

Paris, 10 *Mars*.

En vertu d'un Sénatus-Consulte en date du 2 mars, 1° le gouvernement général des départemens de la Toscane est érigé en grande dignité de l'Empire, sous le titre de *Grand-Duc*; 2° le Grand-Duc jouira des titres, rang et prérogatives attribués au Gouvernement général des départemens au-delà des Alpes, par l'acte des constitutions, en date du 7 février 1808; 3° le gouvernement général des départemens de la Toscane pourra être conféré à une princesse du sang impérial, avec le titre de *Grande Duchesse*, et dans ce cas, S. M. I. et R. déterminera les dispositions des actes de constitutions qui lui sont applicables.

—Vendredi dernier à une heure et demie, S. M. l'Empereur a passé à Saint-Denis, allant visiter la maison d'éducation établie à Ecouen par S. M., en faveur des filles des membres de la Légion-d'Honneur.

A son retour, S. M. s'est arrêtée à Saint-Denis, a examiné l'église impériale avec le plus grand soin, et fait différentes questions au sous-préfet et au maire qui s'y étaient rendus, avertis par le lieutenant de gendarmerie de Saint-Denis, à qui S. M. avait elle-même donné ses ordres, en conséquence de l'intention où elle était de visiter ce monument.

A sa sortie de l'église, S. M. a été accueillie par la foule empressée de voir son auguste souverain, et de lui témoigner son amour par les cris répétés de *vive l'Empereur!*

S. M. a paru généralement satisfaite de la bonne tenue de la maison d'Ecouen. Lorsqu'elle fut arrivée sur la plate-forme à l'entrée du bois, les jeunes élèves qui s'y étaient réunis pour présenter leurs respectueux hommages à S. M., formèrent des ronds figurant la croix de la Légion-d'Honneur, et exécutèrent dans cet ordre une danse en chantant une ronde analogue à la circonstance. La visite de S. M. a été marquée par de nouveaux bienfaits en faveur de cet établissement impérial.

Rapport à Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Paris, le 28 février 1809.

Sire, sur le compte que j'ai eu l'honneur de rendre à V. M., que deux divisions anglaises, fortes chacune de quatre vaisseaux et de plusieurs frégates, bloquaient ses rades de

Digitized by Google

Lorient et de l'île d'Aix, et que la manœuvre habituelle de la dernière était d'occuper le mouillage de la rade des Basques, V. M. a ordonné que son escadre de Brest appareillerait pour débloquer ses rades et attaquer l'ennemi.

En conséquence, le contre-amiral Willaumez reçut, avec l'ordre de mettre sous voiles, celui de se porter d'abord sur Lorient, d'en chasser l'ennemi, et de se faire rallier par la division mouillée dans ce port, si la marée permettait son appareillage au moment où il paraîtrait.

Dans le cas où cette réunion éprouverait des retards, le contre-amiral Villaumez ne devait point s'arrêter, mais continuer sa route en toute diligence, pour aller surprendre en rade des Basques l'ennemi qui semblait ne pouvoir lui échapper, à moins qu'il ne fût prévenu plusieurs heures d'avance du mouvement de l'escadre de V. M.

Le contre-amiral est parti de Brest le 21, avec 8 vaisseaux et 2 frégates; il a paru le soir devant Lorient; la marée empêchait alors la sortie de la division du capitaine Troude, qui s'est borné à faire appareiller le soir, et lorsque l'escadre de Brest n'était plus à vue, la frégate *la Cybèle*, avec *l'Italienne* et *la Calypso*, bâtimens de moindre tirant d'eau.

Ces trois bâtimens, chassés par quatre vaisseaux ennemis venant du large, n'ont pu rallier votre escadre; ils se sont embossés dans la rade des Sables, où ils ont soutenu un engagement de plus de deux heures contre un vaisseau de 80, mouillé a portée de pistolet, et les trois autres vaisseaux combattant sous voiles.

Les cables et embossures des bâtimens de V. M. ayant été coupés dans le combat, ils se sont échoués sur le sable, et le vaisseau anglais, qui avait combattu à l'ancre, s'est retiré en talonnant sur les roches, et tellement maltraité, que, suivant le rapport que je reçois, toute sa poupe ne faisait plus qu'une vaste embrâsure. Le capitaine anglais a été tué; l'on s'occupe à sauver les bâtimens.

Cependant, le contre-amiral Willaumez, qui sans doute n'avait pas connaissance de cet événement qui se passait de l'arrière, continuait sa route pour la rade des Basques, où il arriva, le 24, avec toute son escadre. La division ennemie, qu'il devait surprendre dans ce mouillage, avait été avertie de son approche pendant la nuit, et avait pris chasse aussitôt.

L'opération s'est donc bornée à la réunion de l'escadre de Brest à la division de Rochefort sur la rade de l'île d'Aix; et l'ennemi ayant été chassé de devant Lorient, le capitaine Troude en est appareillé avec une division, pour remplir la

Digitized by Google

mission que V. M. a daigné lui confier. Je joins à ce rapport les premières dépêches que j'ai reçues du contre-amiral Willaumez et du capitaine Jurien.

Je suis avec respect,

Sire, de V. M., le fidèle serviteur et sujet, DECRÈS.

Le contre-amiral Willaumez au ministre de la marine.

Pertuis d'Antioche, 24 février 1809, à bord de *l'Océan*.

Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à V. Ex. de la navigation de l'escadre de S. M. sous mon commandement.

V. Ex. aura su que je suis appareillé de Brest le 21 au point du jour, aux premiers souffles des vents du nord. Ils furent très-justes pour la sortie à la bordée. A neuf heures, les derniers vaisseaux étaient parvenus à doubler la vendrée; je fis route en ligne pour le Ras avec une brise fraîche du N. N.-E. Avant de le passer, la frégate que j'avais en tête signala une voile dans le sud; je la reconnus pour une frégate ennemie. Cette rencontre m'ôta l'espoir de cerner la division anglaise devant Lorient.

Cette frégate, qui sans doute était en observation entre les Saints et Pennemarck, en faisait partie; car elle fit, aussitôt qu'elle eût reconnu l'escadre de S. M., porter sous toutes voiles vers les Glenans; elle avait trop d'avance sur moi pour la joindre ou lui couper la terre. A cinq heures du soir, étant par le travers des Glenans, j'aperçus quatre vaisseaux prenant chasse au S.-E. La division du contre-amiral Gourdon les chassa quelque tems; mais mon but, dans ce moment, n'étant que de les éloigner de la côte, je fis rallier les chasseurs; et ces vaisseaux prirent alors la bordée de l'ouest.

Le vent avait molli dans l'après-midi; je n'arrivai sur l'île de Groix que deux heures après le coucher du soleil; mais j'avais expédié depuis midi au capitaine Troude la goëlette *la Magpie*, et le brick *le Nisus* l'avait été, dès la hauteur des Glenans, pour le même objet, qui était d'annoncer mon approche à la division de Lorient, dans le cas où les sémaphores n'auraient pas transmis les signaux. Je plaçai *l'Indienne* intermédiaire entre *le Nisus* et l'escadre, et je me tins sur Groix, attendant des nouvelles du capitaine Troude. J'espérais vainement que la marée du soir ou celle du matin favoriseraient la sortie de sa division. La frégate que j'avais chargée

Digitized by Google

de passer dans le coureau, ne reparut que vers midi en doublant la pointe de l'est de Groix.

Depuis dix heures que la mer était pleine, le calme seul m'avait retenu. Pendant tout le reste de la journée du 22, il n'y eut que petite fraîcheur du sud-est ou calme. J'avais des ennemis à vue de tous côtés; tous étaient sous voiles et paraissaient avertis de mon mouvement. Je ne pensais qu'à profiter du premier vent pour faire route sur le Pertuis d'Antioche. Avant de la marquer, je fis un petit bord sur la pointe ouest de Groix; et à la nuit l'escadre étant bien ralliée, je me dirigeais pour passer en dedans de Belle-Isle; de-là vers l'île d'Yeu et sur la Baleine, où j'arrivai le 23 à minuit, par un très-petit frais de nord. Le vent manqua pendant la nuit, et je ne pus pénétrer dans le Pertuis qu'à la pointe du jour. L'ennemi avait quitté ces parages dès la veille, et je vis avec douleur qu'il devait être trop au large pour que je pusse espérer de l'atteindre. L'escadre sous mon commandement se réunit à celle de l'île d'Aix, où l'une et l'autre mouilleront dans peu d'instans.

Dans cette courte navigation, j'ai eu infiniment à me louer des officiers et équipages sous mes ordres.

Je suis, etc. WILLAUMEZ.

Le capitaine de vaisseau Jurieu, au Ministre de la marine.

A bord de la frégate l'*Italienne*, le 25 février 1809.

Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc., que le 22 février, M. Troude, commandant la division de Lorient, me donna l'ordre d'être prêt à mettre sous voile avec les frégates, pour me rallier à l'escadre française qui était à vue dans le coureau de Groix, et que si cette escadre avait fait voile, j'eusse à diriger ma route pour le port de Rochefort

Le 23 au matin, les vents étaient faibles de la partie du N.-O. Le signal d'appareillement fut fait; le commandant Troude me répéta à la voix ce qu'il m'avait déjà écrit, et ajouta que si à neuf heures il n'était pas sous voile, je devais faire route. A neuf heures et demie j'étais dans le coureau de Groix, avec les frégates *la Calypso* et *la Cybèle*, lorsque le commandant me fit signal de faire route au S. S. E.

A mon arrivée dans le coureau de Belle-Isle, je distinguai deux corvettes dans la baie de Quiberon, qui mirent sous voiles; une d'elles vint prendre mes eaux et me suivit. J'étais près de la pointe de Lomaria de Belle-Isle, lorsque j'ordon-

Digitized by Google

nai à la frégate *la Calypso* de questionner la vigie sur la position de l'ennemi : elle signala cinq vaisseaux et une frégate; cette dernière, quoique fort éloignée, semblait nous observer. Les vaisseaux se dirigeaient sur Lorient.

Toute la nuit la frégate et la corvette qui étaient à petite distance nous observèrent; elles avaient sur nous un avantage de marche très-considérable.

Au jour, j'étais à la vue de la tour de la Baleine, lorsque j'aperçus plusieurs vaisseaux au vent. Je fis des signaux de reconnaissance auxquels ils ne répondirent pas. Je fis signal de virer de bord; la frégate et la corvette qui nous observaient laissèrent arriver, pour venir passer à poupe de la frégate *la Cybèle*, qui était un peu sous le vent. Je virai de bord de suite pour soutenir cette frégate, qui était déjà engagée et qui lui envoya plusieurs volées.

On voyait des vaisseaux sous le vent, et ceux du vent qui nous chassaient, nous avaient considérablement approchés. La certitude d'être bientôt atteint me décida de mouiller aux Sables d'Olonne. A neuf heures un quart, nous laissâmes tomber l'ancre, en faisant embossure; à neuf heures et demie, trois vaisseaux, deux frégates et une corvette vinrent nous y attaquer. Un vaisseau de 80 vint mouiller par mon bassoir de tribord à demi-portée de pistolet, et les autres bâtimens se tinrent sous voiles à petite portée du fusil. Le combat alors devint terrible. Les cables de *l'Italienne* et de *la Cybèle* furent coupés, le feu avait été communiqué aux frégates par les valets de l'ennemi. La frégate *la Calypso* qui, pour ne pas couvrir mon feu, avait filé du cable, était aussi échouée; mais cet événement ne retarda pas notre feu. Le vaisseau qui était mouillé fut obligé de couper son cable, après avoir reçu en poupe, pendant plus d'une demi-heure, le feu des frégates; il était touché et avait cessé son feu. Les cris de *vive l'Empereur*! que répétèrent les équipages des frégates, annoncèrent que ce vaisseau devait succomber, mais par un bonheur inconcevable il parvint, à l'aide de ses voiles, à s'éloigner en faisant feu de ses canons de retraite. Les autres bâtimens qui étaient en panne à petite portée de fusil, recevaient le feu des frégates et des forts. Ce combat, Monseigneur, qui a duré trois heures, n'a eu malheureusement d'autre avantage que de ne pas laisser ces trois frégates au pouvoir d'un ennemi aussi supérieur.

Après le combat, et que l'ennemi se fut éloigné, je suis entré dans le port des Sables.

Je vous le répète, Monseigneur, il est impossible de voir

Digitized by Google

des frégates combattre avec autant de constance des forces aussi supérieures.

La frégate italienne a eu 6 hommes tués et 17 blessés. La frégate *la Calypso*, 10 tués et 18 blessés. La frégate *la Cybèle*, 8 tués et 16 blessés.

J'ai beaucoup à me louer des capitaines Jacob et Gaucolt; ces deux officiers, comme moi, se louent beaucoup de leur état-major et de leur équipage.

Tel est, Monseigneur, le résultat de ce combat, qui, j'ose le croire, honore le pavillon de S. M.

Je suis avec respect, etc., JURIEN.

P. S. Le vaisseau de 80 qui avait mouillé, et qui s'est si heureusement sauvé, a été obligé de demander du secours aux autres bâtimens, et après avoir changé ses mâts et vergues d'hune, on l'a vu laisser arriver escorté par un autre bâtiment.

L'amiral Gantheaume au ministre de la marine.

A bord du *Commerce de Paris*, en rade de Toulon, le 28 février 1809.

Monseigneur, hier, 27 du courant, j'avais fait appareiller les frégates de S. M. *la Pénélope* et *la Pauline*, pour éloigner une frégate anglaise, qui, depuis plusieurs jours, venait indiscrètement explorer les mouvemens de la rade. Les capitaines Dubourdieu de *la Pénélope*, et Montfort de *la Pauline*, avaient ordre de rentrer dans la soirée: et lorsqu'ils exécutèrent cette manœuvre, la frégate anglaise les suivit dans leur retraite et revint, à la nuit tombante, reconnaître l'escadre de S. M. jusqu'à peu de distance du cap Sicié.

J'ordonnai alors aux deux mêmes frégates de réappareiller aussitôt que l'obscurité leur permettrait d'espérer que leur manœuvre ne serait pas aperçue de l'ennemi, de porter d'abord au large, et de revenir sur la rade après une courte bordée, de manière à couper la retraite à la frégate ennemie et à lui livrer le combat.

Cette manœuvre fut exécutée avec autant de précision que d'habileté; et V. Exc. trouvera ci-joint le rapport du capitaine Dubourdieu qui me rend compte du succès qu'il a obtenu.

La frégate *la Proserpine* est un beau bâtiment, tout neuf, construit l'année dernière, et qui, sous trois jours, sera en état de mettre à la voile sous le pavillon de l'Empereur.

Je suis, etc.

Digitized by Google

Le capitaine de vaisseau Dubourdieu, commandant la frégate de S. M. la Pénélope, *à l'amiral Gantheaume.*

Rade de Toulon, le 28 février 1809, à bord de *la Pénélope*.

Monsieur l'amiral, conformément aux ordres de V. Exc., les frégates de l'Empereur, *la Pénélope*, sous mon commandement, et *la Pauline*, capitaine Montfort, ont réappareillé hier soir à huit heures pour chasser et attaquer la frégate anglaise qui s'était approchée de la rade lorsque nous rentrions au mouillage.

Nous avons été assez heureux pour remplir complètement vos intentions.

A deux heures ce matin, nous avons aperçu la frégate; à quatre heures et demie nous l'avons engagée, et à cinq heures un quart elle a amené son pavillon.

Notre bonheur est tel que, quoique nous avons combattu vergue à vergue et de nuit, *la Pénélope* et *la Pauline* n'ont pas eu un seul homme de tué ni de blessé. *La Pénélope* a eu quelques avaries dans son gréement, et *la Pauline*, par la position habile qu'elle a su conserver, n'a nullement souffert.

La frégate ennemie est *la Proserpine*, de 42 canons, capitaine Charles Otter, armée de 290 hommes d'équipage. Elle est sortie de dessus les chantiers depuis moins d'un an, et croisait à la hauteur de Toulon depuis deux mois. Elle a eu 11 hommes tués dans cette affaire et 15 blessés.

Je ne puis trop me louer de la manière dont le capitaine Montfort m'a secondé, ainsi que de la bonne conduite, de l'ardeur des officiers et équipages des deux frégates.

Je suis, M. l'amiral, etc. DUBOURDIEU.

ANNONCES.

Œuvres complètes de Beaumarchais, imprimées pour la première fois. — Sept vol. in-8°, sur papier superfin d'Auvergne. — Prix des éditions : Sept volumes in-8°, sans figures, 42 fr., et 50 fr. francs de port. — Sept vol. in-8°, avec 26 gravures au trait, 48 fr., et 56 fr. francs de port. — Sept vol. papier vélin satiné, avec 26 gravures avant la lettre, 96 fr., et 106 fr. francs de port. — *Distribution des volumes :* le Théâtre compose les tomes I et II; les Mémoires, les tomes III, IV et V; les morceaux inédits, les tomes VI et VII. La liste des Souscripteurs est imprimée à la fin du septième volume. — Chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-le-Cœur.

Digitized by Google

ni l'autre, selon moi. Le premier me semble avoir loué trop vaguement, sans mesure et sans justesse. Je pense que l'autre s'est trop arrêté à la lettre, sans se pénétrer de l'esprit de son auteur. Efforçons-nous de porter un jugement moins défectueux. Le moyen le plus sûr pour y parvenir est, si je ne me trompe, de consulter l'histoire, et de faire attention au caractère, au ton, au langage des personnages qui figurent dans le banquet. Nous y voyons dominer des sophistes.

A ce mot, on se rappelle ces écoles où la dialectique n'offrait plus que de vaines subtilités; où l'on exerçait l'art de défendre deux propositions contradictoires; d'amener son adversaire, à force de questions captieuses, à de ridicules contradictions (*Voyez* le *Philosophe Meiners*, tom. IV, pag. 486). Déjà la doctrine immorale et le mauvais goût des sophistes avaient prévalu chez les grands et parmi la jeunesse (*Voyez* Xénophon, *Traité de la Chasse*, ch. XII); déjà même les meilleurs esprits en étaient infectés, témoin Périclès qui passa une journée tout entière à discuter gravement avec Protagoras, s'il fallait attribuer la mort d'un cheval percé d'un dard lancé sans intention, au dard même, ou à celui qui l'avait lancé, ou aux juges des combats.

Il s'agissait de décréditer ces maîtres orgueilleux et vindicatifs, qui commandaient au génie d'Aristophane de persécuter Socrate. Certes Xénophon avait le talent nécessaire pour les attaquer ouvertement comme Platon et Socrate; mais que pouvait contre d'éternels discoureurs, l'arme du raisonnement? Celle de l'ironie lui parut préférable. Il l'emploie, mais en même tems il évite de se montrer. Ce n'est point Xénophon qui parle, ce sont les sophistes eux-mêmes qui sont chargés du soin de se rendre ridicules. Ils ont été réunis à un banquet: là, à la faveur de la liberté et de la familiarité qui y règne, ils se montrent à nu; ils étalent leur science captieuse, ils soutiennent chacun un paradoxe; Socrate lui-même, pour prendre le costume et la physionomie des convives, pour se mettre à l'unisson, pour se prêter au goût du Mécène de la secte des sophistes, soutient aussi le sien, et entreprend de prouver qu'avec son front chauve, ses yeux saillans, son nez camus, ses lèvres épaisses, sa large bouche et ses formes grotesques, il est plus beau que le beau Critobule. Athénée (liv. V) s'offense de ce combat de beauté; il le juge indigne d'un sage qui avait fait descendre le philosophe du ciel; il voudrait que, comme dans une école, ou comme au festin de Ménélas, dans Homère, Socrate n'agitât que des questions sérieuses;

Digitized by Google

mais comment Athénée a-t-il pu se méprendre sur l'intention de Socrate? Il la manifeste dès l'exorde même, en répondant à une ironie de Callias par une ironie plus piquante, en lui rappelant que c'est au poids de l'or qu'il a reçu des leçons de sagesse de ce Gorgias, qui osa proposer aux Grecs assemblés de lui faire toutes les questions qu'ils voudraient, s'engageant à les résoudre sur-le-champ; de ce Prodicus qui, suivant le goût de ses auditeurs, prêchait tantôt la vertu, tantôt la volupté; de ce Protagoras, qui, plus cher que les oracles des Dieux, exigeait cent mines pour ses leçons de sophistique. Je pourrais justifier ma théorie de nouvelles preuves encore, en rappelant que Socrate, qui dans le banquet se borne à l'ironie, leur faisait dans d'autres occasions une guerre ouverte; qu'ici il les comparait à de vils prostitués, que là il les nommait de rusés chasseurs d'hommes.

Athenée se scandalise d'entendre Socrate disputant le prix de la beauté. Mais comment n'a-t-il pas compris que le banquet etait une vraie comédie dont Socrate joue le rôle principal? Ici, il remarque l'affection de la république pour les citoyens vertueux; là, il parle de son goût pour la danse (II 19), ce qui lui attire de la part de Philippe un assez mauvais compliment (*ibid*); ailleurs, il donne une petite chansonnette; plus loin, il fait l'éloge du vin : mais, au lieu de prendre, comme le chantre de *Teos*, la joie pour Apollon, il emprunte le langage fastueux et ampoulé du rhéteur Gorgias; et ce qu'il dit est généralement et tumultueusement approuvé, comme cela devait être, puisqu'il a pour lui l'autorité de Gorgias.

Voulez-vous avec Athénée l'éloge de Socrate? cherchez-le, non dans le banquet, mais dans les entretiens mémorables. Socrate me paraît chaste, non lorsqu'il a vécu sous l'amoureux empire, mais quand il déclare à ses disciples qu'un regard arrêté avec trop de complaisance sur la beauté introduit dans l'ame un funeste poison. Socrate me paraît sage, non dans le banquet, où son rôle le force d'applaudir aux idées folles des convives, de répondre à des sophismes par d'autres sophismes, de prendre un ton tranchant, railleur et bouffon, et de mêler à des termes pompeux des expressions familières et triviales, mais dans les mémorables, où il s'applique à détacher ses disciples de leurs fausses idées, où il parle gravement et veut que l'ami de la vérité hésite et se défie de ses propres lumières. Socrate, enfin, me paraît sage, non dans le banquet, où, quoi qu'en disent M. Weisko et d'autres, Xénophon n'a point eu inten-

Digitized by Google

tion de placer son éloge, mais dans les mémorables, où je vois son maître occupé à soutenir autant qu'il était en lui l'empire chancelant des mœurs et des lois.

Je pourrais donner à mon opinion de plus longs développemens; mais, si je ne me trompe, nous avons à présent la véritable clef du banquet. A l'aide de notre interprétation s'évanouissent les objections des critiques anciens et modernes; et loin de reléguer le banquet parmi les ouvrages qui décréditaient la littérature grecque aux yeux de quelques Romains sévères, assurons que bien apprécié, il paraîtra un monument curieux dans les fastes de l'histoire.

Œuvres posthumes de M. de Saint-Martin. — Deux forts volumes in-8°. Avec cette épigraphe:

> J'ai désiré de faire du bien, mais je n'ai pas désiré de faire du bruit, parce que j'ai senti que le bruit ne faisait pas de bien, comme le bien ne faisait pas de bruit.
>
> Saint-Martin, 740 pensée.

A Tours, chez *Letourmy*, imprimeur-libraire, rue Colbert, n° 2. — 1807.

La publication des ouvrages posthumes des hommes célèbres dans quelque genre que ce soit, devrait être un service rendu à leur mémoire et une sorte de dédommagement du regret que laisse leur perte; mais le contraire arrive lorsque des éditeurs maladroits impriment, sans choix, des manuscrits qu'un auteur, quoiqu'en réputation, n'aurait pas voulu rendre publics, et qu'il savait peut-être n'être pas dignes de lui. Il serait donc prudent de ne publier d'*œuvres posthumes* que celles qu'un auteur avouerait lui-même s'il vivait encore, c'est-à-dire, des écrits qu'il avait travaillés avec soin et qu'il destinait à la postérité; cependant si cet auteur avait laissé quelques projets utiles, on permettrait encore de les faire connaître, pourvu que les bases et les divisions principales en fussent bien établies, et portassent évidemment l'empreinte du génie qui les aurait tracées.

Cette réflexion et les reproches qu'elle suppose, sont malheureusement applicables à la plupart des éditeurs

Digitized by Google

d'*œuvres posthumes*; et nous regrettons de ne pouvoir excepter de la proscription commune, et jusqu'à un certain point méritée, l'édition des *Œuvres posthumes* d'un homme qui s'est fait remarquer par l'originalité de son caractère, par l'étendue de ses connaissances, par des ouvrages qui, dans leur tems, firent quelque bruit, et sur-tout par une philantropie douce et bienfaisante, que la vraie et solide vertu peut seule inspirer.

Nous ne nierons point que beaucoup de détails que nous aurions exclus de la collection des œuvres de M. de Saint-Martin, ne doivent plaire à une classe de lecteurs avides de recueillir tout ce qui le concerne (1); cepen-

(1) Nous croyons devoir donner ici quelques détails sur la vie et les ouvrages de M. de Saint-Martin.

Il naquit à Amboise, en 1743, et fit ses études au Collége de Pont-Levoi. Il fut d'abord avocat, et ensuite officier au régiment de Foix. A Bordeaux il eut occasion de connaître Martinez-Paschalis, fameux *Théurgiste*, et devint son disciple. — Cette liaison décida du sort de sa vie. Il se fit une *doctrine* qu'il n'abandonna plus, qu'il professa jusqu'à sa mort, et dans ses discours et dans ses livres.

Ceux qui l'ont connu assurent qu'il ne cessa de donner, dans toutes les circonstances de sa vie, l'exemple de la soumission aux lois, de la résignation, de la bienfaisance : ses écrits prouvent assez combien il était moral et religieux.

Il mourut à Aunay, près Châtillon, le 22 vendémiaire an XIII, dans la maison de M. le sénateur Lenoir-Laroche.

Ses livres sont très-obscurs au moins pour ceux qui ne sont pas initiés dans les mystères de sa doctrine. On trouve dans ses œuvres posthumes, quelques détails sur la manière dont il les a composés.

« C'est à Lyon, dit-il, que j'ai écrit le livre *Des erreurs et de la vérité*. Je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les philosophes. Je fus indigné de lire, dans Boulanger, que les religions n'avaient pris naissance que dans la frayeur occasionnée par les catastrophes de la nature.

» Je composai cet ouvrage vers l'année 1774, en quatre mois de tems et auprès du feu de la cuisine, n'ayant pas de chambre où je pusse me chauffer.

» C'est à Paris, partie chez Mme de Lusignan, au Luxembourg, partie chez Mme de la Croix, que j'ai écrit le *Tableau naturel*, à l'instigation de quelques amis; c'est à Londres et à Strasbourg, que j'ai écrit *l'Homme de désir*, à l'instigation de Thieman; c'est à Paris, que j'ai écrit l'*Ecce homo*, d'après une notion vive que j'avais eue à Strasbourg;

Digitized by Google

dant nous persistons à croire qu'il n'aurait dû entrer dans ce recueil, d'ailleurs curieux, que des traits caractéristiques, et qui fussent, pour ainsi dire, les derniers éclairs de la pensée d'un homme souvent sublime, mais en quelque sorte étranger aux mœurs et aux passions de son siècle.

C'est assez nous justifier d'avoir borné le compte que nous allons rendre à une exposition succincte : 1° des traits qui peignent le caractère physique et moral de M. de Saint-Martin; 2° des faits particuliers relatifs aux circonstances de sa vie, à ses liaisons sociales et littéraires; 3° des idées qui expriment le fond de ses opinions et de sa doctrine.

Si jamais homme se peignit dans ses ouvrages (2),

---

c'est à Strasbourg que j'ai écrit le *Nouvel Homme*, à l'instigation du cher Silverichm, ancien aumônier du roi de Suède et neveu de Swedenbourg. J'ai pris l'épigraphe de chacun de ces ouvrages dans celui qui précédait leur publication. »

Ailleurs il dit : « Vers la fin de 1802, j'ai publié le *Ministère de l'homme esprit*. Quoique cet ouvrage soit plus clair que les autres, il est trop loin des idées humaines, pour que j'aie compté sur son succès. J'ai senti souvent, en l'écrivant, que je faisais là, comme si j'allais jouer sur mon violon, des walses et des contre-danses dans le cimetière de Montmartre, où j'aurais beau faire aller mon archet, les cadavres qui sont là n'entendraient aucun de mes sons et ne danseraient point. »

(2) On a dit et répété que chaque écrivain se peignait dans ses livres. Cependant si cet axiome renferme une vérité, cette vérité doit, comme toutes les autres règles de nos jugemens, admettre des exceptions; car un auteur faux et immoral emprunte souvent le langage de la vertu et de la vérité. Des raisons de politique et de convenance peuvent le conduire à jouer un rôle emprunté. Mais lorsqu'il écrit sans prétention, sans esprit de parti, sans autre but que de faire connaître sa pensée tout entière, alors il se peint lui-même. L'écrivain placé dans des circonstances opposées, ne paraît jamais ce qu'il est. Veut-on des exemples de ces deux manières d'écrire, nous les trouverons dans deux auteurs antagonistes, J.-J. Rousseau et Voltaire; le premier vit tout entier dans les productions de son génie : le second n'a, pour ainsi dire, qu'une vie artificielle, répandue sur autant de surfaces et nuancée par autant de types qu'il se présente sous sa plume d'objets variés, quoique toujours subordonnés, dans la manière dont il les traite, à des vues d'ambition et d'orgueil, pourvu que ces deux vices soient à moitié déguisés par la magie du style et par l'adresse de l'auteur.

(*Note du Rédacteur de cet article.*)

Digitized by Google

ce fut sur-tout celui dont nous rappelons aujourd'hui la mémoire. Il ne faut que la plus légère attention pour reconnaître dans tous les siens un observateur curieux de la nature et du cœur humain, un homme profondément ému du malheur de ses semblables, et pénétré de la nécessité d'y opposer le flambeau de la vérité. C'est à des erreurs plus ou moins invétérées, et en même tems volontaires, qu'il attribue tous les maux qui affligent la Terre; il remonte à la source de ses erreurs, et indique le moyen de les éviter. Ses leçons n'ont rien de cette morgue qu'on reproche aux anciens philosophes et à beaucoup de déclamateurs modernes : elles respirent la compassion la plus touchante pour les méchans, et le zèle le plus ardent pour les ramener à la vertu.

Né avec un caractère doux et sensible, avec des dispositions heureuses pour les sciences, il cultiva dès ses plus tendres années, et pendant toute sa vie, les dons précieux qu'il avait reçus de la nature. Ceux de ses lecteurs qui auront, ou qui voudront avoir une ame aussi pure et aussi sublime que la sienne, pourront seuls apprécier la richesse des moissons qu'il a recueillies dans un champ trop-vaste pour le commun des hommes, mais trop peu fréquenté par les savans.

Ici nous n'avons point de guide plus sûr que le pinceau de l'auteur lui-même, pour rendre fidèlement la trempe de son esprit et de son caractère, le but de ses démarches et le principe d'après lequel il réglait ses actions. « C'est moins pour instruire, dit-il, que j'ai fait des livres, que pour exhorter et pour préserver.... Mes ouvrages, particuliérement les premiers, ont été le fruit de mon tendre attachement pour l'homme; mais en même tems du peu de connaissance que j'avais de sa manière d'être et du peu d'impression que lui font les vérités, dans cet état de ténèbres, d'insouciance où il se laisse croupir.

» Les livres que j'ai faits n'ont eu pour but que d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres, sans en excepter les miens..... Du mal, résulte heureusement le bien. La multitude innombrable des livres causera un jour tant d'embarras pour en acquérir la connaissance, que dans cette confusion la plupart des hommes se dé-

Digitized by Google

goûteront de la lecture et prendront alors forcément la résolution de chercher ailleurs que dans les livres.»

Ce que notre auteur dit ici s'applique spécialement à la science morale, qu'on n'étudie jamais mieux qu'en s'étudiant soi-même, et en s'accoutumant à lire dans son propre cœur. Continuons de citer :

« Malheur à celui qui se livre aux goûts sensibles avant d'être assez grand pour les mépriser ! Ce trait est une des plus réelles couleurs de mon être; il exprime une de mes plus intimes persuasions.

» Je n'ai jamais goûté bien long-tems les beautés qu'offrent à nos yeux la terre, le spectacle des champs, etc. Mon esprit s'élevait bientôt au modèle dont ces objets nous peignent les richesses et les perfections, et il abandonnait l'image pour jouir du doux sentiment de son auteur. Qui oserait nier même que tous les charmes que goûtent les admirateurs de la nature fussent pris dans la même source, sans qu'ils le croient !

» La nature de mon âme a été d'être extrêmement sensible, et peut-être plus susceptible de l'amitié que de l'amour. A l'âge de dix-huit ans il m'est arrivé de dire, au milieu des confessions philosophiques que les livres m'offraient : il y a un Dieu, j'ai une ame, il ne faut rien de plus pour être sage; et c'est sur cette base-là qu'a été élevé tout mon édifice. »

Nous regrettons de n'avoir pu présenter sous un point de vue plus étendu, dans cette partie de notre analyse, des traits plus marquans et plus caractéristiques de la physionomie vraiment extraordinaire de ce philosophe religieux. Sa correspondance nous eût mieux servi à remplir ce but; mais elle ne se trouve point au nombre de ses œuvres posthumes, où cependant elle aurait mieux figuré qu'un grand nombre de pensées détachées et souvent disparates.

Passons maintenant aux faits particuliers concernant ses relations littéraires et sociales; et continuons l'exposé qu'il en fait lui-même.

« Ma liaison avec Lalande n'a pas été loin. Après m'avoir exposé les bases de son scepticisme, qui sont les plus grandes puérilités qu'on puisse imaginer, il n'a seulement pas voulu considérer un instant la première ob-

Digitized by Google

servation que j'avais à lui faire. Ainsi nous en sommes restés là; et si d'autres circonstances ne nous rapprochent pas, il est probable que nous ne nous reverrons guère. Au reste, quoique je ne croie point à son athéïsme, il se trouve cependant placé de manière qu'il ne fait que s'enfoncer de plus en plus dans son système.

» J'eus un jour une conférence sur le magnétisme animal avec M. Bailly, devenu depuis maire de Paris : il avait été un des commissaires nommés par le roi pour examiner ce phénomène, et avait signé le misérable compte que la commission en rendit. Lorsque, pour lui persuader l'existence du corps magnétique, sans soupçon de fourberie de la part des malades, je lui citai les chevaux qu'on traitait alors à Charenton par ce procédé, il me dit : *Que savez-vous si les chevaux ne pensent pas ?* Au lieu de profiter avec modestie de l'avantage qu'il me donnait sur lui par cette proposition, je lui répondis avec étourderie : Monsieur, vous êtes bien avancé pour votre âge.

» Lavater, ministre à Zurich, est un de ceux qui ont le plus goûté l'*Homme de désir* (ouvrage de Saint-Martin); il en a fait un éloge des plus distingués dans son journal allemand, du mois de décembre 1790 : il avoue ingénument qu'il ne l'entend pas tout; et dans le vrai, Lavater eût été fait pour tout entendre s'il avait eu des guides; mais, faute de ce secours, il est resté dans le royaume de ses vertus, qui est peut-être plus beau et plus admirable que celui de la science.

» Le maréchal de Richelieu voulait me faire causer avec Voltaire qui mourut dans la quinzaine; une autre personne voulait me faire causer avec De Voyer qui mourut aussi dans la quinzaine. Je crois que j'aurais eu plus d'agrément et de succès auprès de Rousseau; mais je ne l'ai jamais vu.... J'ai été frappé de toutes les ressemblances que je me suis trouvées avec J. J. Rousseau, tant dans nos manières empruntées avec les femmes, que dans notre goût tenant à la fois de la raison et de l'enfance, et dans la facilité avec laquelle on nous a jugés stupides dans le monde, quand nous n'avions pas une entière liberté de nous développer. »

M. de Saint-Martin parle aussi quelquefois de l'avan-

Digitized by Google

tage qu'il a retiré en conversant avec des personnes qui ne partageaient pas son opinion: il assure que, loin d'avoir jamais été ébranlé dans ces sortes de luttes, il y a souvent trouvé la confirmation de ses jugemens et de ses idées. « Je dois, dit-il, beaucoup en ce genre, particuliérement au maréchal de Richelieu, au duc d'Orléans, au marquis de Lusignan, au curé de Saint-Sulpice, Tersac, au médecin Brunet, au chevalier de Boufflers, à M. Thomé, etc.

» La mort de Laharpe, arrivée dans le commencement de l'année 1803, est une perte pour la littérature; sa fin a été très-édifiante: je n'ai jamais eu de liaison avec lui, mais je n'ai jamais douté de la sincérité de sa conversion, quoique je ne l'aie point crue dirigée par les vraies voies lumineuses. La mort de cet homme célèbre est également une perte pour la chose religieuse, parce qu'il était un épouvantail pour ceux qui la déprisent. Je crois que nous aurions fini par nous entendre lui et moi, si nous avions eu le tems de nous voir. (*Voyez* le Journal des Débats, du 16 novembre an XI.) M. de D. T. nous a peints l'un et l'autre d'une manière assez significative, en disant qu'il mordait jusqu'au vif les adversaires de la vérité; et moi, que je leur prouvais évidemment qu'ils avaient tort. »

Il nous reste à offrir le précis des principaux fondemens de sa doctrine, au moins de ce qu'en renferment les deux volumes des *Œuvres posthumes* qui viennent de paraître. La première observation qui frappera le lecteur, est celle de l'exacte conformité du langage, du style et du fond des idées, avec les principes et la morale qu'on trouve dans les ouvrages déjà connus pour être sortis de la plume du même auteur, également distingué par la sévérité de sa dialectique et par l'onction qu'il sait répandre sur sa doctrine.

En effet, il paraît aussi difficile de se défendre de la vigueur et de la justesse de ses raisonnemens, que d'un sentiment d'admiration pour les élans de son âme et pour la pureté de sa morale religieuse; partout on le voit pénétré de son grand objet, et pressé d'en occuper les autres. La rectitude de l'esprit dans les voies de la

Digitized by Google

sagesse, et le bonheur du cœur par la possession du vrai bien; voilà les deux termes vers lesquels la doctrine du philosophe religieux tend à acheminer les hommes. Mais on sent bien que nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu, un sommaire de cette doctrine que les uns appellent sublime; d'autres, obscure et inintelligible. Nous allons suivre à peu près l'ordre dans lequel les matières sont classées dans les Œuvres posthumes.

Après quelques stances sur l'*origine* et la *destination* de l'homme, et une autre pièce, aussi en vers, intitulée le *Cimetière d'Amboise*, où le poëte pensif, mesurant

Ce long aveuglement qu'on appelle la vie,

contemple tout près du même lieu

Ce célèbre château qui vit naître autrefois
Les malheurs trop fameux du règne des Valois,

viennent une suite de questions en prose et de réponses sur la source de nos connaissances et de nos idées. C'est ici un des points principaux de la théorie de notre auteur.

Selon lui, nous possédons en commun, avec les animaux, le pouvoir de manifester les impressions reçues par l'organe des sens; et nous avons de plus qu'eux, non-seulement la faculté intellectuelle et active par laquelle nous combinons à notre gré les idées déjà reçues par nos sens, mais encore le pouvoir de développer librement en nous les affections inséparables du principe pensant et voulant qui est notre être par excellence, et le centre de nos mouvemens par l'unité de son origine. L'homme a le privilége exclusif de pouvoir cultiver ses facultés morales, et d'y trouver la source de ses plus douces jouissances, dans la contemplation du beau et dans la pratique du bien : la partie sensible de son ame est seule soumise à l'influence de la température et des lois physiques, tandis que son sens moral n'obéit qu'à l'empire de la raison. L'homme seul peut admirer, et n'admire en effet que ce qui est au-dessus de lui; il faut donc qu'il y ait sans cesse et éternellement quelque chose au-dessus de lui qu'il puisse toujours

Digitized by Google

admirer, puisque le besoin d'admirer est un sentiment commun à toute l'espèce humaine.

» Ces données simples, et que tout homme peut vérifier, nous amènent naturellement, et par la logique la plus rigoureuse, à la démonstration de l'existence d'une source nécessaire et permanente, d'où les objets d'admiration puissent descendre continuellement près de nous, à la voix de nos besoins, comme les fleuves ne cessent de sourcer du sein de la terre pour en arroser et aviver toutes les productions, et comme le lait est toujours prêt à sortir de la mamelle aux moindres désirs de l'enfant. »

L'Académie de Berlin avait proposé, en 1783, un prix pour la solution d'une question conçue en ces termes : *Quelle est la meilleure manière de rappeler à la raison les nations tant sauvages que policées, qui sont livrées à l'erreur ou aux superstitions de tout genre?* M. de Saint-Martin traita la question dans un mémoire adressé par lui à cette Académie, non pour prétendre à la couronne, mais, comme il le dit lui-même, pour démontrer que la question était insoluble avec nos moyens humains. C'est qu'il entend par *raison*, à laquelle il faudrait rappeler les nations, la *connaissance usuelle* et *pratique* de *la vérité*; connaissance à laquelle on ne peut parvenir qu'en rétablissant la *loi de relation* entre notre être intelligent et la source même de la pensée. Cette relation qui tient d'ailleurs à la nature des choses a pu s'affaiblir, mais elle dut être dans l'origine bien puissante et bien active, « puisque la tradition en est généralement répandue dans les diverses doctrines de tous les peuples. » Or, une telle relation ne peut être reprise que par le concours des deux parties qu'il s'agit de rapprocher. Ainsi l'auteur rentre encore dans le cercle de ses idées favorites. Il appelle le *grand œuvre* la réhabilitation de l'homme dégradé par le crime et l'erreur; c'est l'*œuvre universel*, c'est-à-dire, commun à toute l'espèce humaine, et particulier à tout individu qui veut recouvrer sa dignité première, et remettre ses facultés morales et intellectuelles en harmonie avec les vertus et les perfections du grand tout, ou de l'Etre Suprême dont il est émané.

Digitized by Google

Ce n'est jamais sans enthousiasme qu'il aborde un sujet si grand et si mystérieux. Cependant son caractère naturellement enjoué le porte quelquefois à des allusions bizarres et à des comparaisons triviales et amenées de trop loin. On voit par ses *Œuvres posthumes* qu'il se reproche à lui-même ce défaut, et qu'il se promettait de s'en corriger.

Enfin, on trouvera dans le second volume de ses œuvres, beaucoup de réflexions, quelquefois neuves et piquantes sur le style en général, sur nos poëtes et nos orateurs, sur la littérature française du siècle dernier, sur la littérature allemande, etc.

Les détails historiques relatifs à la vie et aux écrits de cet auteur, ont été imprimés dans un des numéros de la première année des Archives littéraires, sous le titre de *Notice historique* sur les principaux ouvrages du philosophe inconnu, et sur leur auteur Louis-Claude de Saint-Martin. R. T.

Alphabet Mantchou, rédigé d'après le Syllabaire et le Dictionnaire universel de cette langue; par L. Langlès, membre de l'Institut, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Impériale, professeur de Persan à l'Ecole des langues orientales vivantes, de l'Académie italienne, etc. *Troisième édition*, augmentée d'une notice sur l'origine, l'histoire et les travaux littéraires des Mantchoux actuellement maîtres de la Chine. — In-8° de 200 pages. — A Paris, de l'Imprimerie Impériale; et se trouve chez *Galland*, libraire, rue Saint-Thomas du Louvre, n° 32; *Renouard*, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

On a bien de la peine à nous faire sortir de cette indifférence qui nous est justement reprochée et dont nous nous sommes long-tems piqués, en quelque sorte, pour tout ce qui n'est pas français. L'étude des langues étrangères commence à peine à prendre un peu de crédit: celle des langues orientales n'en a encore presque aucun. Cependant leur utilité pour le commerce, pour le succès et le maintien de relations avantageuses, est démontrée; nos

Digitized by Google

bibliothèques publiques possèdent, en manuscrits orientaux, des trésors que notre ignorance volontaire y laisse comme enfouis; la libéralité du Gouvernement entretient un nombre suffisant de chaires publiques pour l'enseignement de ces langues, et ouvre à la jeunesse laborieuse toutes les sources d'instruction: enfin les professeurs de ces écoles, trop peu fréquentées, ajoutent à leurs excellentes leçons la publication de divers ouvrages, faits pour encourager les efforts et faciliter les progrès des élèves; et comme personne ne nous refuse les qualités de l'esprit qui peuvent s'appliquer à tous les genres d'études, il ne nous manque, pour devenir d'habiles orientalistes, que de le vouloir.

M. Langlès est un de ces savans professeurs dont le zèle ne se refroidit point par le peu d'empressement du public: disons même que cette nouvelle édition de son Alphabet Mantchou, prouve que l'indifférence dont nous nous plaignons est plus apparente que réelle; car le succès d'un ouvrage de cette nature suppose un assez grand nombre d'amateurs des langues orientales; et une troisième édition ne laisse aucun doute sur ce succès.

Il en est peu d'aussi mérités, et qui appartiennent plus en propre aux savans qui les ont obtenus. M. Langlès ne fait pas seulement présent à la France de l'Alphabet de l'une des langues les plus importantes de l'Orient; il fait présent à la nation même qui parle et qui écrit cette langue, d'un Alphabet qu'elle n'avait pas; et si jamais les orgueilleux Lettrés de Pékin consentent à substituer aux quatorze cents groupes qui forment leur syllabaire, un alphabet composé de vingt-huit lettres simples, avec lesquelles on reconstruit sans exception tous ces groupes et tous les mots de leur dictionnaire universel, c'est à un modeste Lettré de Paris qu'ils devront ce pas immense dans l'art d'écrire, et, par une suite nécessaire, dans l'art de penser.

Il présenta, pour la première fois, son Alphabet à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1787, et le publia sous les auspices de cette illustre et savante compagnie. Il exposa dès-lors, avec simplicité, l'utilité de cette découverte, les moyens qui l'y avaient conduit, et ceux qui l'avaient mis en état de la faire connaître. Il

Digitized by Google

y ajoute dans cette édition une notice très-bien faite sur l'origine des Tatars-Mantchoux, sur leur histoire et sur les travaux littéraires auxquels ils se sont livrés depuis qu'ils sont maîtres de la Chine.

Ce qui donne sur-tout une grande importance à ces travaux, c'est qu'ils ont presque tous eu pour objet la traduction en Mantchou des meilleurs ouvrages chinois. « Ces traductions, dit le P. Amyot, ont été faites par de savantes Académies, par ordre et sous les auspices des souverains de la dynastie régnante. Elles ont été revues et corrigées par d'autres Académies non moins instruites, dont les membres savaient parfaitement et la langue chinoise et la langue mantchoue..... (1). Il n'existe maintenant, dit-il ailleurs, aucun bon livre chinois qui n'ait été traduit en mantchou, de manière que cette dernière langue ouvrirait une entrée facile pour pénétrer, sans aucun autre secours, dans le labyrinthe de la littérature chinoise de tous les siècles, où se trouvent les plus anciens monumens littéraires qui soient dans l'univers (2). »

Ni ce Missionnaire célèbre, ni aucun de ses savans confrères, n'ont jamais parlé qu'avec effroi des difficultés décourageantes que présentent l'étude de la langue chinoise et la connaissance des quatre-vingt six mille caractères hiéroglyphiques qui composent son écriture : tous se félicitent au contraire de l'extrême facilité avec laquelle ils ont appris le Mantchou. L'un (le P. Bouvet) a été, au bout de huit mois d'étude, capable de traduire plusieurs traités scientifiques du Français en Mantchou: l'autre (le P. Amyot lui-même) assure que cinq ou six années suffiraient à un homme appliqué pour se mettre en état de lire avec profit tous les livres écrits en Mantchou.

Une observation que M. Langlès ne fait pas en rapportant ces témoignages, mais qu'il convient de faire pour lui, c'est que quand ces bons missionnaires s'exprimaient ainsi sur la facilité qu'ils trouvaient à apprendre le Mantchou, ils parlaient d'une langue qui n'avait, au

(1) Préface de l'Eloge de la ville de Moukden.
(2) Grammaire tartare-mantchoue du P. Amyot, etc.

Digitized by Google

lieu d'alphabet, qu'un syllabaire composé de quatorze cents groupes de caractères. C'était déjà un prodigieux avantage sur les 86,000 caractères chinois; mais de combien cette facilité n'est-elle pas augmentée par la réduction de ces 1400 groupes à 28 lettres simples par lesquelles M. Langlès est parvenu à en représenter tous les sons élémentaires? L'art de lire ces sortes de langues est sans contredit une des parties les plus difficiles de l'art de les apprendre; et grâces à notre savant Professeur, les obstacles à vaincre dans cette partie épineuse de la science, sont aujourd'hui à ce qu'ils étaient autrefois, pour parler le langage des géomètres, comme 28 est à 1400, ou comme 1 est à 50.

Les recherches de M. Langlès sur l'origine des Mantchoux offrent les résultats les plus satisfaisans, et renferment dans un petit nombre de pages ce qu'une curiosité raisonnable fait désirer de savoir, dès que l'on vient à s'occuper de l'Empire que ces Tatars ont conquis.

Quelques Savans modernes ont voulu faire descendre les Mantchoux des anciens Massagètes, peuple fameux par sa bravoure, qui habitait à l'est de la mer Caspienne. Mais cette origine est démentie par les Mantchoux eux-mêmes, dont le dernier Empereur, Kien-Long, la place à l'extrémité opposée (3), dans la partie orientale de la Tartarie, sur la montagne qu'il appelle *Blanche et Longue*, nom que les géographes chinois donnent à une chaîne de montagnes située à 180 lieues de Pékin, à 30 lieues nord de la capitale du Léa-toung, province située au-delà de la grande muraille. On suit sous différens noms, dans les recherches de M. Langlès, les révolutions de la horde établie dans ces parages, depuis l'an 1122 avant J. C., où elle présenta un tribut à l'empereur de la Chine, Vou-vang, jusqu'au commencement du XVII^e^ siècle, où ses descendans firent la conquête de cet Empire.

Ils quittèrent à cette époque le nom de Nieutché qu'ils portaient, pour prendre celui de Mantchou, sans que les savans puissent s'accorder sur l'étymologie ni sur la vraie signification de ce mot. Les Mantchoux n'avaient

(3) Ode sur Moukden.

Digitized by Google

pas alors d'écriture qui leur fût particulière : ceux d'entr'eux qui voulaient acquérir quelques connaissances étudiaient le chinois, le tibétain ou le mongol, pour lire les ouvrages écrits dans ces langues, mais non pour en composer; car il y en avait peu parmi eux qui sussent seulement écrire leur nom.

Il s'éleva pourtant parmi eux un homme extraordinaire, qui dès l'âge de neuf ans, non-seulement savait lire, mais avait lu les ouvrages chinois et mongols les plus importans; il se nommait Takhaï. L'Empereur Taï-tsou le mit à la tête d'une commission composée de plusieurs savans, dont quelques-uns étaient des Tibétains, et qui fut chargée de donner aux Mantchoux un alphabet composé d'après celui des Mongols. On confia à Takhaï la rédaction du travail de cette commission qui devait avoir une si grande influence sur la civilisation de la nation Mantchoue. Ce travail qui ne fut achevé que sous le règne suivant, fut fait avec un degré de perfection que les plus savans missionnaires européens se sont plu à reconnaître. L'empereur Taï-tsoung, fils de Taï-tsou, auquel il succéda en 1626, mit le même zèle à cette entreprise, et eut la satisfaction de la voir achevée. Ce fut aussi par ses ordres que des savans commencèrent à traduire en mantchou les principaux livres chinois. C'est une époque mémorable dans les annales de la littérature. On la fixe à l'an 1634, huitième année du règne de Taï-tsoung. Cet Empereur ouvrit aussi des examens à la manière des Chinois, pour l'admission aux différens ordres de Lettrés; il fonda des écoles pour l'enseignement des langues mantchoue, mongole et chinoise; il assigna des récompenses à ceux qui se distingueraient dans cette étude: il fut enfin chez une nation encore barbare, un véritable bienfaiteur des lettres.

Quoiqu'il prît, ainsi que son père, le titre d'empereur, il ne régnait cependant encore que sur le Léao-toung, la Corée et sur une partie du nord de la Chine : il n'était, à proprement parler, empereur que des Mantchoux. Ce fut son neveu Chi-tsou qui s'assit réellement sur le trône de la Chine et qui s'empara de Pékin en 1644, par l'extermination de la famille impériale des Ming. Il fut trop occupé le reste de sa vie à terminer la conquête de

Digitized by Google

de ce vaste Empire, et à s'y affermir, pour donner beaucoup d'attention aux lettres; mais ce règne, turbulent et agité, prépara sans doute les esprits, comme l'ont presque toujours fait les grandes commotions politiques, à de nouveaux progrès. Son fils, Kan-hi, contemporain de Louis XIV, fut, selon l'expression de M. Langlès, « le digne émule de ce grand Monarque, non-seulement dans les expéditions militaires, dans les négociations politiques, mais sur-tout dans l'amour des lettres, et dans les encouragemens accordés aux littérateurs et aux savans. »

Cet Empereur, son fils Young-Tching, qui lui succéda en 1722, et Kien-Long, fils de ce dernier, qui le remplaça en 1731, et qui a fourni une si longue et si glorieuse carrière, ont marché comme à l'envi dans la même route. Les travaux qu'ils ont encouragés, et ceux qu'ils ont faits eux-mêmes, forment un tableau très-intéressant. C'est celui d'une littérature toute entière, née pendant le cours de ces deux siècles, et dont l'Alphabet Mantchou, dû à M. Langlès, rend l'accès et la jouissance incomparablement plus faciles aux Savans européens. Il se flatte que son opération peut faciliter aux Mantchoux eux-mêmes l'étude de leurs propres caractères.

On le voit, avec plaisir, payer un tribut de reconnaissance à deux anciens ministres, MM. de Breteuil et Bertin, qui l'ont encouragé les premiers à ce travail, et en ont mis à sa disposition les premiers élémens. On ne manque point de gens qui louent le Pouvoir vivant et agissant dont ils peuvent obtenir par de nouveaux éloges de nouvelles faveurs: il est plus rare et plus doux de voir rendre hommage à l'homme puissant qui n'est plus, ou qui ne l'est plus; c'est alors seulement que la reconnaissance n'est pas suspecte, et que l'éloge ne ressemble pas à une demande honnête.

Si l'on peut louer quelqu'un de vivant sans craindre les mauvaises interprétations, c'est sur-tout un ami. M. Langlès a saisi l'occasion de satisfaire en même tems à l'amitié et à la justice. « J'ai été parfaitement secondé, dit-il, par mon ancien et excellent ami M. Firmin Didot, si justement célèbre dans toute l'Europe par

Digitized by Google

les inimitables productions de son burin. Il a exécuté, sous ma direction, les premiers caractères mantchoux *mobiles* que l'on ait encore vus. Nous avons pris pour modèles les plus belles éditions sorties des presses du palais de l'Empereur, à Pékin; et le degré de fini et d'élégance que l'artiste a donné à ses poinçons, a si peu nui à l'exactitude et à la régularité des formes, que plusieurs savans, et les différens compositeurs d'imprimerie qui ont étudié l'écriture mantchoue dans mon Alphabet en caractères mobiles, lisent facilement les ouvrages de la même langue imprimés en Chine avec des planches de bois; car cette espèce de stéréotypie est commune aux Chinois, aux Japonais, aux Tibétains, aux Mongols et aux Mantchoux. »

On sent qu'il est plus aisé de donner une idée de tous ces préliminaires, que du corps même de l'ouvrage qui les suit. Il est même impossible de faire autre chose sur ce dernier, que d'indiquer brièvement en quoi il consiste. L'auteur donne d'abord les 1400 groupes de ce qu'on appelait l'*alphabet*, mais de ce qui n'est en effet qu'un *syllabaire* mantchou, divisés en douze classes, et accompagnés chacun de leur prononciation, tels qu'ils étaient dans le manuscrit du P. Amyot, envoyé par celui-ci au ministre Bertin. Il expose ensuite le procédé analytique dont il s'est servi pour tirer de tous ces groupes les 28 caractères ou lettres dont il est parvenu à former son Alphabet. Ce procédé est aussi simple qu'ingénieux. Ce sont de ces choses que chacun croit qu'il aurait pu faire, quand elles sont faites.

L'Alphabet Mantchou forme un tableau divisé en six colonnes; la première offre les noms des lettres; les quatre suivantes, leurs figures, selon qu'elles sont isolées, initiales, médiales, ou finales; car ces quatre modifications sont sensibles dans presque toutes les lettres de l'écriture mantchoue; la sixième colonne exprime leur valeur en sons français qui y correspondent. M. Langlès reprend ensuite toutes celles de ces lettres dont la prononciation ou la forme exige des observations particulières, et il fixe ces particularités par des explications claires et précises. Elles sont suivies de plusieurs exemples de lecture et de prononciation mantchoues,

Digitized by Google

qui suffisent pour en donner une idée. Quant à la phraséologie et à la valeur des mots, il renvoie à la grammaire du P. Amyot, imprimée par M. Langlès lui-même, dans le XIII^e volume des Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts des Chinois, et au Dictionnaire mantchou-français, traduit du chinois par le même Missionnaire, rédigé et publié aussi par M. Langlès, en 1789 (1). Enfin il entre dans des détails très-utiles sur l'ordonnance de ce Dictionnaire, destinés à en faciliter l'usage à ceux qui voudront le consulter.

Il est donc très-vrai de dire qu'avec ce seul Dictionnaire, cette Grammaire et cet Alphabet Mantchou, trois ouvrages que l'Europe savante doit à la France, et que la France doit au docte et laborieux M. Langlès, on peut acquérir en peu de tems la connaissance parfaite de l'une des langues les plus riches et les plus utiles de l'Orient, et se passer au moyen de cette langue, de la langue chinoise, dont les difficultés presque inabordables consument la vie des savans même du pays où le peuple la parle, mais où ces savans seuls peuvent la lire.

Il n'est pas nécessaire de vanter beaucoup un si grand service rendu à l'étude des langues orientales, un travail dont il est si aisé d'apercevoir l'importance et l'utilité. Il ne l'est pas non plus de s'appesantir sur le mérite de l'exécution, quoique chacun sente qu'elle devait être hérissée de difficultés. Il suffit de dire que cet ouvrage est imprimé à l'Imprimerie Impériale, par les soins de son Directeur-général, M. Marcel.

GINGUENÉ.

(1) Trois volumes in-4°, imprimés à Paris, par Fr. Ambroise Didot l'aîné, avec les caractères gravés par Firmin Didot son second fils. C'est en tête de ce Dictionnaire que se trouve la seconde édition de l'Alphabet Mantchou. Le tout forme un monument précieux de la typographie française. C'est un des derniers qu'ait laissés ce célèbre imprimeur, qui n'a été surpassé que par ses fils.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Aux Rédacteurs du Mercure.

Messieurs, l'Académie de Dijon avait proposé pour le concours de 1807, la question suivante :

« La Nation française mérite-t-elle le reproche de légéreté que lui » font les nations étrangères?

» Trouve-t-on les preuves de cette légéreté dans le caractère et les » mœurs des Français, dans le genre et l'état des sciences, des arts et » de la littérature cultivés en France?

» Appliquer ces considérations aux Français des siècles passés, et par » un examen comparatif leur opposer sous ces différens rapports les » Français du siècle présent. »

Parmi les Mémoires qu'elle a reçus, elle a particulièrement distingué celui coté N° 3, et portant pour épigraphe ces mots : *Vincet amor Patriæ.*

Cet ouvrage, écrit avec pureté, souvent avec énergie, a rempli toutes les conditions du programme. Le prix lui a été décerné. L'auteur est M. Jacques-Joseph Lemoine, demeurant à Paris.

L'Académie s'empresse, Messieurs, de vous transmettre sa décision; sous peu vous recevrez le compte rendu de ses travaux. Elle me charge de vous faire parvenir les questions qu'elle vient de mettre au concours;

J'ai l'honneur d'être, etc. P. MORLAND.

Sujets de prix proposés par l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon.

PREMIÈRE QUESTION. — En quoi les journaux ont-ils contribué au perfectionnement des sciences, des arts et des lettres?

Quel rang les ouvrages de ce genre doivent-ils occuper parmi les productions littéraires?

SECONDE QUESTION. — Quel a été le peuple le plus heureux de l'antiquité?

Quelle a été l'époque de sa plus grande félicité?

Quel était alors chez lui l'état des sciences, des arts, et de ses institutions civiles et religieuses?

Le premier prix sera distribué dans la séance publique de l'an 1810, et le second dans celle de 1811.

Les mémoires doivent être écrits en français et envoyés francs de port au Secrétaire, pour la première question, avant le 1er décembre 1809, et pour la seconde, avant le 1er décembre 1810.

Les auteurs doivent éviter soigneusement de se faire connaître, ni directement, ni indirectement.

Digitized by Google

L'Académie saisit cette occasion de rappeler la question qu'elle a proposée pour 1810, et qui est ainsi conçue :

Depuis cinquante ans, quelles sont les sciences qui ont fait quelques progrès ?

En est-il qui aient rétrogradé ?

Elle annonce en même tems que le concours est prorogé, et qu'il suffit que les mémoires soient envoyés avant le 1.er décembre 1809.

Chacun de ces prix sera de la valeur de 300 liv.

P. MORLAND.

Doct. en méd. et Secrét. de l'Acad.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

AUTRICHE. — *Vienne 1er mars.* — Un décret aulique défend, sous des peines sévères, l'exportation du cuivre. Le Gouvernement, à ce qu'il paraît, a pensé un peu tard aux besoins de nos fonderies; les Français, en évacuant l'Autriche après la conquête de 1805, ont emporté non-seulement tous nos canons, mais encore le métal déposé dans nos arsenaux. D'après le relevé présenté au généralissime archiduc Charles, chaque corps d'armée ne pourra être fourni que du tiers, au plus, de l'artillerie requise.

— S. M. a accepté l'offre patriotique que lui ont faite les comtes François, Charles et Etienne de Zichi, de lever à leurs frais, pour son service, une cinquième division dans le régiment des Hussards d'Ott.

— Le cours sur Augsbourg a été marqué hier à 250 *uso*; jamais il n'avait été si bas. Il y avait à la bourse une grande disette de numéraire.

— Suivant des lettres de Semlin, on croit en Servie au prochain renouvellement des hostilités contre les Turcs. On renforce les corps d'armée serviens, rassemblés sur les bords de la Drina et de la Morava; on y fait passer de l'artillerie et des munitions. La communication avec la Bulgarie n'est pourtant pas encore interrompue.

— On sait, par des lettres de Constantinople, que de nouvelles scènes tumultueuses y ont précédé le départ de plusieurs colonnes de janissaires détachées vers le Danube. Le corps entier avait d'abord refusé de marcher, mais les principaux meneurs ayant été gagnés, l'ont ramené à l'obéissance. Une division de janissaires doit se rendre à Ismaïl, et une se-

Digitized by Google

conde à Rudstach. Il est probable que leur arrivée sur le Danube sera une guerre à mort entre eux et les seymens qui se trouvent à l'armée.

— Immédiatement après la conclusion de la paix entre la Porte et l'Angleterre, l'ordre concernant la prohibition des marchandises anglaises en Turquie a été révoqué par le divan.

— Le Gouvernement commence à imiter beaucoup d'institutions de l'armée française. Il a été ordonné, entre autres, que les officiers d'un grade inférieur à celui de capitaine, n'auraient plus à l'avenir de chevaux pour porter leurs bagages.

— On parle d'une proclamation qui doit être publiée pour appeler aux armes tout le *landwehr* ou milices, ainsi que la levée en masse ou insurrection hongroise. Cette mesure ne produira vraisemblablement d'autre effet que de donner au mécontentement public une nouvelle occasion de se manifester.

— En Croatie et en Esclavonie, la cour de Vienne cherche à former ce qu'on appelle *une congrégation générale*, composée des nobles et autres citoyens notables, dont le but serait d'organiser l'insurrection pour trois ans. En Croatie, le comte Ignace de Gyulay a été nommé capitaine-général, et le général Vincent de Kneswich vice-capitaine de la province.

— Le général prince Charles de Lorraine est arrivé à Lemberg; il est chargé du commandement général dans la Gallicie orientale.

2 *mars.* — La *Gazette de la cour* annonce aujourd'hui que les vents contraires ayant retenu quelque tems dans les Dardanelles, le ministre anglais, M. Adair, sur la frégate *la Seahorse*, il avait été envoyé à sa rencontre une des galères du grand-seigneur, après qu'il eut terminé ses négociations.

— Le général russe, prince Prosorowski; M. Kuschinkow, président du divan et sénateur; les généraux-lieutenans Hartingk et Milloradovich, sont les négociateurs russes, que la Gazette de la Cour annonce être désignés pour le congrès de Jassy.

— La flotte turque d'observation, forte de trois vaisseaux à trois ponts, de deux frégates et sept bricks, est rentrée dans le port de Constantinople.

Digitized by Google

— Les nouvelles satisfaisantes que la Sublime-Porte a reçues des différens échecs des Wechabites, se confirment pleinement.

— Le grand-visir Mehmisch-Pacha a été destitué à l'occasion du refus formel qu'avaient fait les janissaires de marcher vers la Romélie, et pour la faiblesse qu'il montra dans cette rencontre. On a nommé à la place de Caïmacan, Cerdaghi Aly-Pacha. Celebi-Effendi, Kubaja-Bey, ministre de l'intérieur, connu par le rôle qu'il a joué dans les trois dernières révolutions, a été remplacé par Raschid-Effendi, auparavant Kapi-Kiaja d'Ismaïl, pacha de Seres. Schamli-Raghid, pacha, succède au turbulent Habbi, pacha, commandant des Dardanelles. Les janissaires partis en petites divisions pour la Romélie, se sont dirigés particulièrement contre Ismaïl et Rudsschuk, l'ancienne résidence de leur ennemi mortel, Mustapha-Baraictar. Le zèle à poursuivre les partisans de ce dernier, n'a pas été très-actif. Hagi-Aly, s'est maintenu dans le château de Viza avec les restes des seymens, échappés aux journées terribles qui ont eu lieu du 14 au 20 novembre, contre une troupe de janissaires qui ne le bloquent que de loin.

— S. Exc. M. le général Andréossy a obtenu un congé de sa cour pour aller à Paris; son départ a causé ici une vive sensation.

On nous annonce 13 régimens qui doivent passer par cette ville; on ignore leur destination et le tems qu'ils resteront ici. On a fait dire aux habitans de se tenir prêts, à l'avenir, à recevoir chez eux un certain nombre d'hommes.

— Les lettres de la Valachie portent que le congrès qui avait été ouvert pour terminer les querelles qui existent entre les Russes et les Turcs, vient d'être définitivement rompu.

ALLEMAGNE. — *Augsbourg, 9 mars.* — On travaille avec une grande activité, dans les arsenaux de Munich, à toutes les armes nécessaires aux troupes.

— Le général Oudinot est revenu vendredi de Munich. Les troupes françaises établies ici et dans nos environs, ont eu dimanche une grande parade.

— Les régimens du duc Charles, et les chevau-légers du roi ont exécuté hier, sous les ordres du lieutenant-général baron de Vrede, de grandes manœuvres, auxquelles les généraux Oudinot, Alberg, Couroux et Jarry ont assisté.

— La cour de Vienne cherche à former, en Croatie et en

Digitized by Google

Esclavonie, ce qu'on appelle une *Congrégation générale*, composée des nobles et autres citoyens notables, dont le but serait d'organiser l'insurrection pour trois ans. Le comte Ignace de Giulai a été nommé capitaine-général de la province.

—Deux divisions des bourgeois de Vienne et des faubourgs, avaient eu ordre de se porter sur Salzbourg et Lintz; mais, à la revue qui s'est faite au Prater, le jour fixé pour le départ, il s'est trouvé qu'une grande moitié avait déserté : on a découvert 70 ou 80 de ces miliciens cachés dans les caves d'un couvent d'Augustins. Le supérieur a été amené à Vienne avec les fers aux mains.

Stutgard, 6 *mars*. — Le ministre westphalien près de notre cour, M. de Schlotheim, est parti d'ici pour Carlsrhue.

— Nous avons vu passer hier plusieurs personnes attachées à la légation française à Vienne.

— Des lettres d'Augsbourg démentent absolument le bruit qui avait couru d'hostilités commises par les Autrichiens sur les bords de l'Inn.

Angleterre. — *Londres*, 10 *février*. — On dit qu'à la suite de l'enquête sur la conduite du duc d'Yorck, le parlement fera le procès à ce prince. On ajoute qu'avant le procès, S. A. R. abdiquera le commandement en chef des troupes, lequel sera confié à une commission.

— Lord Cochrane est revenu le 1er janvier à la Barbade, après avoir fait une longue et inutile croisière devant la Martinique.

— Nos troupes qui étaient à Lisbonne, sous le commandement du général Mackensie, se sont embarquées, ainsi que celles qui occupaient Oporto.

— On arrêté à Cadix, le 1er février, quantité de personnes suspectes *d'attachement pour la France*. Les insurgés de cette ville ont déclaré traître le général Morla.

— Il sera présenté au parlement un état officiel de notre perte en Espagne. Suivant des rapports évidemment inexacts, 28,197 hommes ont été embarqués à la Corogne et à Vigo; à ce nombre, il faut ajouter encore la brigade de 6,000 hommes sous les ordres du général Mackenzie, qui était en Portugal. Cependant plusieurs de nos régimens ont été écharpés : les débris des 32e, 42e et 82e régimens qui ont débarqué à Portsmouth sont à peine de 560 hommes. Il n'en est revenu que 20 avec les drapeaux d'un autre régiment. Le

Digitized by Google

lieutenant-colonel Tucker et son frère ont péri à bord du transport de *la Primerose*.

— Le 23 janvier, sont entrés à Portsmouth les vaisseaux de ligne *la Ville de Paris*, *le Plantagenet* et *le Champion*, partis de la Corogne avec beaucoup de troupes. On sera obligé de réorganiser les débris de cette armée, tant elle a souffert. Le vaisseau de transport *Dispateh*, parti de la Corogne avec un détachement du 7e régiment de dragons-légers, a péri corps et biens. Sur cent dragons, il ne s'en est sauvé que sept. Le major Cavendich, le capitaine Duckenfield et le lieutenant Waldegrave sont au nombre des noyés.

Le 26 janvier, sir David Bair est arrivé à Portsmouth, avec un certain nombre d'officiers blessés. Des matelots de *la Ville de Paris* l'ont porté à terre, ainsi que le général Manningham, le colonel Hamilton et beaucoup d'autres officiers. Les troupes qui reviennent sont distribuées provisoirement dans le comté de Kent.

Le 17, la division du général Craufurt s'est embarquée à Vigo pour revenir en Angleterre. Le 26, une seconde flotte, ayant à bord des troupes, est arrivée d'Espagne à Portsmouth.

Le lieutenant-général Hope, qui est arrivé de la Corogne à Portsmouth à bord de l'*Audacieux*, est maintenant à Londres. Le général Hope et les généraux Beresford, Fanc, Ward, etc., ont eu une audience du duc d'Yorck à leur retour d'Espagne.

Le 25 janvier, la frégate *la Jamaïque*, venant de Lisbonne, est entrée à Plymouth avec plusieurs vaisseaux de transport, qui avaient quelques troupes à bord. Elle avait quitté Lisbonne le 14.

— On dit qu'il se prépare encore une expédition. Le mauvais succès des précédentes devrait pourtant nous avertir de n'en plus tenter.

— On travaille à des bateaux plats d'une nouvelle construction pour le transport de la cavalerie.

— On équipe maintenant 60 petits vaisseaux de guerre pour une destination particulière.

— Il est parti une expédition de Porto-Ricco.

— On écrit de Stockholm, qu'une diète générale doit être convoquée en Suède pour la fin du mois prochain.

Espagne. — *Burgos, 5 mars.* — Une lettre particulière de Madrid, annonce la mort de M. le général Saligny,

Digitized by Google

grand-maréchal du palais de S. M. C., à la suite d'une fièvre putride. Cette perte a vivement affligé le roi. Le général Sébastiani poursuit ses succès. Le duc d'Abrantès et le général Saint-Cyr s'approchent de Valence : il paraît que cette ville ne songe pas à se défendre, et on croit qu'à la première sommation, elle ouvrira ses portes.

Saragosse, 6 mars. — Depuis le 24 février, jour de l'entrée des Français à Saragosse, S. Exc. M. le maréchal duc de Montebello, commandant en chef, s'est occupé sans relâche des premières mesures de sureté publique et du rétablissement de l'ordre. Par ses ordres, M. le général Laval, gouverneur, a fait sortir les paysans désarmés et les malades, dont le nombre était considérable, pour retourner avec des passe-ports à leurs campagnes; on a nétoyé les places et les rues encombrées de ruines, de morts et de mourans; on a pris toutes les mesures nécessaires pour assainir les maisons, et une garnison nombreuse, répandue dans tous les quartiers, donnant l'exemple de l'ordre et de la discipline, a maintenu constamment la tranquillité et assuré le respect des propriétés et des personnes.

— Hier, dimanche 5, les chefs des deux corps d'armée réunis devant Saragosse, avec tout leur état-major et les colonels de tous les régimens, sont venus à cheval, à neuf heures du matin, aux Ecluses, quartier-général de S. Exc. le maréchal commandant, pour l'accompagner en ville. Tout le cortége, précédé et suivi d'un détachement de lanciers polonais et de cuirassiers du 13e régiment, dans la plus brillante tenue Deux cents pièces de canon en batterie ont annoncé l'arrivée de S. Exc. le maréchal duc de Montebello en ville. Les rues étaient ornées de tapisseries; tout le peuple aux fenêtres manifestait sa joie et sa surprise d'un si heureux et si prompt changement, par des acclamations et les cris de *vive l'Empereur!* Les grenadiers et voltigeurs de l'armée bordaient la haie, depuis l'entrée jusqu'à la porte de l'église de Notre-Dame del Pilar : et les musiques, placées de distance en distance, ajoutaient à l'allégresse des habitans, qui paraissaient très-sensibles à ce genre de spectacle. Le cortége est arrivé dans l'ordre le plus imposant jusqu'à la place de l'église; là, S. E. l'évêque auxiliaire, monseigneur de St-Ander, vieillard respectable par son âge et ses vertus, revêtu de ses habits pontificaux, à la tête de son clergé, de la junte et de toutes les autorités, est venu recevoir au grand portail le duc de Montebello, suivi de la croix et de la bannière, et l'a conduit à la place qui lui était réservée, devant

Digitized by Google

l'autel le plus richement paré, et non loin de cette vierge, l'objet de la vénération de tout le pays.

On a chanté une messe en musique, qui n'a été interrompue que pour une cérémonie imposante, le véritable objet de cette réunion. Le saint prélat, malgré sa faiblesse et son grand âge, a prononcé un discours touchant, où il retrace tous les maux de la guerre, tous les bienfaits de la paix, la reconnaissance que mérite celui à qui on doit ce bienfait inespéré, et il exhorte paternellement chacun à retourner à ses fonctions, à la soumission, la paix et la concorde, suivant les préceptes de l'évangile; ensuite, tous les membres de la junte, les chefs du clergé et toutes les autorités se sont avancés en ordre aux pieds du prélat et en face de S. Exc. le maréchal duc de Montebello. Là, à haute voix et devant tout le peuple empressé, le saint évêque a prononcé la formule du serment d'obéissance et de fidélité à S. M. C. don Joseph-Napoléon Ier; et chaque membre, à genoux devant l'autel, a élevé la main et la voix; et a dit: *Je jure*, et de là est entré à sa place. On a ensuite continué l'office, et il a été terminé par un *Te Deum*, qu'ont annoncé au-dehors des salves de toute l'artillerie. Le prélat, le clergé et toutes les autorités ont reconduit S. Exc. avec la même pompe à sa sortie de l'église, et tous ont été édifiés de la tenue et de la sagesse des Français pendant cette religieuse cérémonie.

M. le maréchal duc de Montebello a réuni ensuite tout l'état-major des deux armées, dans son palais, à un repas de 400 couverts. Il a été signalé à la fin par trois toasts. Le premier, porté par S. Exc. le duc de Montebello à S. M. l'Empereur et Roi: Puissent nos vœux prolonger sa vie autant que sa gloire! a été salué par une salve de 300 coups de canon. Le second, par S. Exc. le maréchal duc de Trévise, à S. M. C. don Joseph-Napoléon; et le troisième, par S. Ex. le général duc d'Abrantès, à S. M. l'Impératrice-Reine et Madame mère, et à tous les membres de la famille impériale: Puissent les trônes occupés par les augustes membres de cette famille, assurer le bonheur de leurs peuples! Puissent-ils trouver autour d'eux des sujets aussi dévoués que nous le sommes tous ici à notre invincible souverain! Ces deux toasts ont été accompagnés chacun de cent coups de canon.

La journée s'est terminée au milieu de la joie publique et de la satisfaction générale. Les habitans ne peuvent assez admirer le sort dont ils jouissent déjà, lorsqu'ils attendaient le traitement le plus rigoureux et des châtimens terribles.

Digitized by Google

On voit sans cesse, de la ville, sortir des habitans et des malades qui vont librement chercher un air plus pur à la campagne, ou reprendre leurs travaux, et en même-tems arriver de tous côtés des paysans apportant des denrées et fournissant les marchés de toutes les productions de la campagne, comme dans le tems de la plus profonde paix. Le bruit de ces heureux événemens s'est bientôt répandu dans tous les environs : les Aragonnais viennent, poussés par une espèce de curiosité et d'admiration, voir une ville ressuscitée en quelque sorte et sortant de ses ruines, lorsqu'on s'attendait qu'elle serait ensevelie sous elle-même. Nos colonnes mobiles parcourent de toutes parts les campagnes : par-tout les habitans accourent à leur rencontre, et leur offrent le pain, le vin, la viande et tout ce qui leur est nécessaire. Ils avouent tous que le pardon accordé aux paysans armés dans Saragoses était une chose inespérée pour eux, et ne peuvent se lasser de bénir cette clémence. La haine des Français est effacée de tous les cœurs; la cérémonie d'hier a achevé de ramener les esprits les plus obstinés, et l'Arragon offrira bientôt le spectacle d'une des provinces d'Espagne les plus soumises.

ITALIE. — *Naples, 28 février.* — Par décret du 11, il est défendu d'enterrer dorénavant dans l'église. Il sera établi des cimetières publics hors de la ville.

— Depuis trois jours, un fort vent du nord a succédé au Sirocco. Le Vésuve est de nouveau couvert de neige. Il vomit des flammes épaisses. Plusieurs voyageurs, non contens d'observer ce spectacle de loin, se sont exposés au danger de visiter la montagne, bravant les obstacles qu'ils éprouvaient pour arriver jusqu'à la cime. En un seul jour, trois d'entre eux ont été victimes de leur imprudence.

— Hier et avant-hier, 30 bâtimens marchands richement chargés sont entrés dans notre port, venant de ceux de la Méditerranée.

— Par un décret du 20 février, S. M. a ordonné que les membres de l'ordre royal des Deux-Siciles seraient admis dans le ban de la noblesse, ainsi que les individus auxquels S. M. daignerait accorder le même privilége par lettres-patentes.

— On écrit de San-Germano, que dans la nuit du 16 au 17, on y a ressenti des secousses de tremblement de terre. Le 17 au matin, les habitans ont abandonné la ville et se

Digitized by Google

sont réfugiés dans la campagne, où les plus craintifs ont passé la nuit.

— Nos auguste souverains sont maintenant à Caserte.

— La banque de Sicile a ouvert son escompte le 2 du courant. Le taux en est fixé à 9 pour 100.

HOLLANDE. — *Amsterdam*, 5 *mars*. — Le roi se trouve actuellement dans le département de Over-Issel, pour examiner sur les lieux mêmes le nouveau plan présenté pour prévenir les désastres dont ce département et celui de la Gueldre ont été les victimes pendant le cours de cet hiver, qui fera une des époques les plus remarquables des annales de la Hollande.

S. M. a donné de sa propre cassette 20,000 florins pour être distribués sur-le-champ entre les plus nécessiteux des habitans des pays inondés. S. Exc. le ministre de l'intérieur s'est chargé de présenter à S. M. les témoignages de reconnaissance, d'amour et de respect de ces malheureux. Le roi, par plusieurs décrets du 2 de ce mois, a destitué quelques employés convaincus de négligence et de peu d'activité dans le service.

— Le 4 de ce mois, le commandeur van Brienen de Groote-Linte, faisant les fonctions de bourguemestre pendant l'indisposition de ce magistrat, a posé la première pierre de la nouvelle écluse à Over-Toom. Le peuple d'Amsterdam s'est porté en foule pour être témoin de cette opération, moins par curiosité que par l'intérêt qu'il prend à l'exécution de cet intéressant ouvrage.

(INTÉRIEUR.)

Paris, 17 *Mars*.

LL. MM. II. et RR., après avoir passé quelques jours au château de Rambouillet, sont revenues hier dans leur capitale.

— Le lundi 6 de ce mois, à une heure après midi, S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, s'est rendu au Sénat en vertu des ordres de S. M. l'Empereur et Roi.

S. A. S. le prince vice-grand-électeur, était présent.

Le prince archi-chancelier a été reçu avec les honneurs d'usage, et a fait donner lecture des pouvoirs qui l'autorisaient à présider la séance.

Cette lecture faite, S. A. S. a pris la parole en ces termes:

Messieurs, voici deux nouvelles communications que Sa Majesté Impériale et Royale a jugé convenable de vous faire.

Digitized by Google

Vous y reconnaîtrez l'impression de cette prévoyance qui veille pour le bien de l'Empire, et cet esprit de sagesse, toujours occupé d'en assurer la gloire et le bonheur.

La première communication est relative au grand-duché de Berg et de Clèves.

La situation limitrophe de ce pays exige qu'il soit toujours remis en des mains sûres.

Le prince Joachim, roi des Deux-Siciles, en fut d'abord investi.

Appelé à de nouvelles destinées, le roi des Deux-Siciles a rétrocédé à l'Empereur le grand-duché.

Aujourd'hui S. M. le confère au prince Napoléon Louis, son neveu, enfant précieux sur lequel sont fixés les regards de tant de peuples.

Toutes les précautions sont prises, soit pour conserver au jeune prince les droits éventuels de succession qu'il peut avoir, soit pour opérer dans ce cas, la reversibilité du grand-duché entre les mains de S. M.

Jusqu'à la majorité du nouveau grand-duc, ses Etats seront gouvernés et son éducation surveillée par l'Empereur lui-même : que pourrait-on désirer de plus?

La seconde communication concerne le gouvernement général de la Toscane. Cette importante dignité est remise à M^me^ la princesse de Lucques et de Piombino, avec le titre de grande-duchesse.

Tout ce qu'a fait S. A. I. dans ses propres Etats, présage tout ce qu'on doit attendre d'elle dans une sphère plus étendue et le concert de bénédictions et d'éloges dont elle est environnée, garantissent la félicité de ceux dont S. M. I. et R. lui confie les destinées.

Après ce discours, le prince archi-chancelier, président, a donné communication à l'assemblée des lettres-patentes et du décret impérial dont la teneur suit :

NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et les Constitutions, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, etc. etc.

Le prince Joachim, grand-duc de Berg et de Clèves; aujourd'hui roi des Deux-Siciles, nous ayant cédé, par le traité conclu à Bayonne, le 15 juillet 1808, le grand-duché de Berg et de Clèves, avec les Etats qui y ont été réunis, nous avons résolu de céder, et nous cédons par les présentes, ledit grand-duché de Berg et de Clèves à notre neveu le prince Napoléon-Louis, fils aîné de notre bien-aimé frère le roi de Hollande, pour être possédé par ledit prince Napoléon-Louis, en toute souveraineté et transmis héréditairement à ses descendans directs, naturels et légitimes, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance. Venant à s'éteindre, ce que Dieu ne veuille! la descendance directe masculine, naturelle et légitime dudit prince Napoléon-Louis, ou ledit prince ou ses successeurs étant appelés à monter sur le trône, en conséquence de leurs droits éventuels de succession et se trouvant sans enfans mâles, au moment de

Digitized by Google

leur avénement, nous nous réservons à nous et à nos successeurs le droit de disposer dudit grand-duché, et de le transmettre à notre choix, et ainsi que nous le jugerons convenable pour le bien de nos peuples et l'intérêt de notre couronne.

Nous nous réservons également le gouvernement et l'administration du grand-duché de Berg et de Clèves, jusqu'au moment où le prince Napoléon-Louis aura atteint sa majorité; nous nous chargeons, dès-à-présent, de la garde et de l'éducation dudit prince mineur, conformément aux dispositions du titre III du premier statut de notre maison impériale.

Donné en notre Palais des Tuileries, le 3 mars 1809.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre-secrétaire d'Etat, signé, H. B. MARET.

Vu par nous, archi-chancelier de l'Empire, signé, CAMBACÉRÈS.

NAPOLÉON, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin,

Vu l'article 3 de l'acte des constitutions en date du 2 mars 1809,

Nous avons conféré et conférons à notre sœur la princesse Eliza, princesse de Lucques et de Piombino, le gouvernement-général des départemens de la Toscane, avec le titre de *grande-duchesse*.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'Etat, Signé, H. B. MARET.

Lecture faite de ces actes, le Sénat a arrêté l'inscription sur ses registres, le dépôt dans ses archives, etc.

— Divers décrets impériaux, en date du 3 mars, ont réglé l'organisation du gouvernement général de la Toscane, les attributions de la grande-duchesse, et celles du commandant des troupes, de l'état-major, de l'intendant et du directeur de la police.

— Un autre décret, de la même date, appelle S. A. le prince Félix, prince de Lucques et de Piombino, au commandement général des troupes dans les départemens de la Toscane.

— Il vient d'être créé un dépôt de mendicité dans chacun des trois départemens ci-après; savoir: à Digne, dans la maison et dépendances de la Charité pour le département des Basses-Alpes; à Haguenau, dans la maison et dépendances de l'hôpital, pour le département du Bas-Rhin; à Vesoul, dans la maison et dépendances des Capucins, pour le département de la Haute-Saône.

— Beaucoup de communications importantes ont été ordonnées dans toutes les parties de l'Empire. Le passage des Echelles, dans le Mont-Blanc, sera remplacé par une

Digitized by Google

galerie souterraine. Une route de Nice à Gênes et Chiavari, le long de la mer, remplacera le chemin de la Corniche. On s'occupe en outre de percer des routes d'Alexandrie à Savone et du col de Tende par le mont Genèvre au col d'Altare; d'Ajaccio à Bastia; de Lyon à Bordeaux; de Napoléon (Vendée) à Nantes, aux Sables, Bordeaux, Chollet, Laval; de Maëstricht à Wesel par Vanloo et Gueldres. On perfectionne la route qui longe le Rhin, et il en va être ouvert une de Binch à Charleroi, et de Tournu à Chambéry par le mont du Chat.

— M. de Sainte-Croix, membre de l'Institut et de l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est mort avant-hier à Paris dans sa 63° année, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Ses funérailles ont eu lieu, ce matin, à Saint-Sulpice : un concours nombreux de Savans et de personnages recommandables par leurs vertus, a accompagné sa dépouille mortelle. M. de Sainte-Croix alliait à toute l'érudition d'un Savant du premier ordre, et au talent d'un écrivain distingué, une piété sincère, une simplicité et une régularité de mœurs qui doivent augmenter les regrets de tous ceux qui l'ont connu. C'est de lui qu'on peut dire, sans exagération et sans craindre de répéter des éloges vulgaires, qu'il fut bon époux, bon père, bon ami, et que sa mort cause aux sciences et à la religion une perte qui sera vivement sentie.

— Le général Andréossy, ambassadeur de France a Vienne, est arrivé à Paris par congé. Il a laissé son premier secrétaire de légation, le sieur Dodun, pour suivre les affaires de la légation à Vienne. Aussitôt après son arrivée à Paris, le général Andréossy s'est rendu à Rambouillet, où il a obtenu une longue audience de S. M.

Le colonel Gorgoly, aide-de-camp de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, est arrivé ce matin; il était parti de Pétersbourg le 1^er^ mars : il a fait une diligence extraordinaire. Au moment de son arrivée, S. M. partait pour aller chasser le cerf; et M. de Gorgoly a suivi toute cette chasse à cheval. Il a eu le même jour l'honneur de dîner avec S. M.

Nota. L'article sur les *Œuvres de M. de Saint-Martin* qui est dans ce numéro, nous a été envoyé par un écrivain connu, qui désirait rendre un dernier hommage à la mémoire d'un ami. Nous n'avons pas cru devoir nous y refuser, quoique nous soyons loin de partager son enthousiasme pour un homme qui ne s'est fait remarquer que par la singularité de ses opinions métaphysiques. [*Note des Rédacteurs.*]

Digitized by Google

(N° CD.)

(SAMEDI 18 MARS 1809.)

DEPOT DE LA SEI... 5. Cent...

MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

LE TOMBEAU D'ADONIS,

IDILLE IMITÉE DE BION (1).

Pleurons sur Adonis, Adonis qui n'est plus.
Quittez ce doux repos, déplorable Vénus.
Levez-vous; dans les cieux s'effacent les ténèbres.
Levez-vous, et prenez vos vêtemens funèbres.
Meurtrissez votre sein, vos beaux jours sont finis;
Et les Amours en deuil pleurent votre Adonis.

Infortuné, frappé d'une dent homicide,
La blessure a déjà, sur la montagne aride,
Rougi de flots de sang l'ivoire de ton sein.
Tes lèvres ont perdu leur incarnat divin;
Et bientôt, éteignant un reste de lumière,
Les ombres de la mort ont voilé ta paupière.

Ses chiens qui sur ses pas franchissaient les guérêts,
De hurlemens plaintifs attristent ces forêts.
Les nymphes des coteaux pleurent sa fin cruelle.

(1) L'abbé Batteux, tome II, page 98, dit qu'on pourrait regarder ce morceau comme une Elégie pastorale.

Je crois devoir avertir le lecteur que loin de m'asservir au sens littéral, je me suis permis de m'en écarter quelquefois.

Digitized by Google

Vénus, abandonnée à sa douleur mortelle,
Interroge à grands cris les bois silencieux.
Les ronces, à regret teintes du sang des Dieux,
Déchirent ses pieds nuds; errante, échevelée,
O Vénus! tu parcours la profonde vallée,
Où frappant les échos d'un long gémissement,
Ta douloureuse voix appèle ton amant.
Vois sur ce mont sanglant où ta perte est tracée
La blancheur de ces lys sous la pourpre effacée.
Entends le triste Amour gémir à son côté;
Tu perds ton Adonis! et tu perds la beauté.
Les chênes sont émus sous leurs antiques ombres;
Des monts voisins des cieux et des cavernes sombres;
Des rochers, des vallons, des fleuves et des bois
L'écho muet écoute, et n'entend plus sa voix.
Le deuil s'est répandu sur l'émail des prairies;
Et les plus belles fleurs, sa mort les a flétries.

Lorsqu'en des flots de sang à ses pieds répandus,
Adonis eut frappé les regards de Vénus:
« Tu meurs, s'écria-t-elle; ah! laisse à ton amante
» Recueillir lentement sur ta bouche expirante
» Un soupir,... le dernier qu'exhalera ton sein.
» Je t'aime, et je te perds, et je te pleure en vain!
» Que ne puis-je, asservie à la parque cruelle,
» Et, libre du fardeau d'une vie immortelle,
» Abandonner l'Olympe, et descendre avec toi
» Dans ce séjour qu'habite un éternel effroi!
» Malheureuse! je reste, et je suis condamnée
» A pleurer à jamais mon funeste hyménée.
» O Reine des Enfers! recevez mon époux,
» Puisque la beauté même un jour doit être à vous.
» Triomphez de ce cœur que la douleur dévore.
» Hélas! mon jeune amant, ravi dès son aurore,
» De l'Achéron terrible avec les sombres bords,
» Et l'inflexible dieu de l'empire des morts.
» Ah! pourquoi fallait-il qu'un aveugle courage
» Des monstres des forêts lui fit braver la rage;
» Et vint, de la clarté devançant le retour,
» L'arracher de ces bras ouverts à son amour?»
Elle dit: et pleurant un pouvoir qu'elle abjure
De ses tremblantes mains dépouille sa ceinture.
Aucuns vœux désormais ne lui seront offerts;
Le deuil habitera dans ses temples déserts;

Digitized by Google

Et des jeunes amours la foule consternée
Va dans un long exil gémir abandonnée.
Elle veut, à jamais attestant sa douleur,
D'Adonis au tombeau rappeler le malheur :
Chaque goutte de sang a fait naître une rose,
Et des pleurs de Vénus l'anémone est éclose.

Regardez s'élever, sous des myrthes unis,
Cette couche funèbre où repose Adonis,
Triste Vénus ; la mort a respecté ses charmes.
Dans les sombres forêts ne versez plus de larmes ;
Il n'est plus : le sommeil semble fermer ses yeux.
Etendez sous son corps des tissus précieux,
Et des fleurs du printemps ceignez son front livide.
Des fleurs ! il n'en est plus dans la campagne aride.
Prodiguez vos parfums désormais superflus,
Dont s'énivrait l'amour, et qu'il ne connaît plus.
Approchez, ô Vénus ! que votre main déploie
Sur ce lit funéraire et la pourpre et la soie.
Les Amours, renonçant à leurs folâtres jeux,
Dans leur douleur muette ont coupé leurs cheveux ;
Sur le corps d'Adonis ils jettent cette offrande (2),
Triste et dernier devoir que son malheur demande.
L'un foule aux pieds ses traits ; l'autre apporte un bassin
Dont le travail décèle un artisan divin ;
Et d'Adonis sanglant déliant la chaussure,
Sur sa plaie entr'ouverte épanche une onde pure.

Hymen, le front voilé, pleure ce jour de deuil.
De la porte du temple il a touché le seuil ;
Il n'a plus de flambeau ; sa torche sépulcrale
Eclairé en pâlissant la couche nuptiale,
Jette une lueur sombre, et s'éteint lentement.

Les Grâces, ô Vénus, ont pleuré votre amant.
La guirlande d'hymen est à jamais fanée.
Chants de mort, succédez aux chants de l'hyménée,
Dans ces lugubres lieux soyez seuls entendus :
Qu'un seul cri vous réponde : *Adonis, tu n'es plus.*
Tu n'es plus, ô douleur ! Hélas ! les parques même

(2) Achille, dans l'Iliade, coupe ses cheveux, et les jette sur le corps de Patrocle. Oreste, dans Sophocle, jette les siens sur le tombeau d'Agamemnon. C'était un signe de douleur chez les anciens. (*Batteux ; De la Poësie pastorale.*)

Digitized by Google

Voudraient, en révoquant leur sentence suprême,
Rappeler Adonis à la clarté du jour,
Et dérober sa proie au ténébreux séjour;
Mais Proserpine y règne, et son ombre exilée
Demeure au sein des morts plaintive et désolée.

Fille de l'Océan, suspendez vos chagrins.
Bannissez, dans ce jour, la pompe des festins :
Mais lorsqu'à son malheur votre Adonis succombe,
Songez qu'en déposant vos regrets sur sa tombe,
Vous devez tous les ans, dans la saison des fleurs,
Chanter l'hymne de deuil, et lui donner vos pleurs (3).

HENRI TERRASSON (de Marseille).

LES AMOURS DU RHONE.

En quittant du Léman les retraites profondes,
Beau fleuve ! où roules-tu le cristal de tes ondes?
Franchissant du Jura les gouffres tortueux,
Pourquoi précipiter ton cours impétueux?
Tu vas, non loin des murs d'une cité fameuse,
Accomplir un hymen ; et la Saône amoureuse,
Le front ceint de roseaux, d'un pas modeste et lent,
A tes flots azurés porte ses flots d'argent.
Avec transport tu reçois cette épouse,
Et décrivant sur la pelouse
Mille capricieux contours,
Pour mieux goûter doux plaisirs d'hyménée,
Ton onde cherche à ralentir son cours.
Mais cette chaîne fortunée
Pourra-t-elle durer toujours?
Hélas ! de Vienne à peine as-tu passé les tours,
Et baigné de Tournon les vineux alentours,
Que la vive et gentille Isère
Vient exciter de nouvelles amours.
Ingrat ! tu la reçois dans ton lit adultère,
Et tu redis encor d'une voix mensongère :

(3) Les deux derniers vers annoncent que cet ouvrage a été composé pour les fêtes funèbres qui se renouvelaient chaque année. On trouve dans Lucien la description de ces fêtes. On les célébrait en Asie, en Egypte et dans la Grèce. Elles duraient huit jours. Le dernier jour le deuil se changeait en joie, et l'on chantait la résurrection d'Adonis.

Digitized by Google

Je veux te consacrer mes jours !
Petits soins, égards, complaisance
Sont d'abord prodigués ; mais aux murs de Valence,
Dieux, quel trajet ! dis-tu : quel effort de constance !
Il faut songer à quelques nouveaux tours.
L'occasion sourit à ces projets perfides ;
De toutes parts les Naïades humides
Viennent s'offrir à ton cours amoureux ;
La Drôme, l'Ardèche timides,
Et la fière Durance aux flots tumultueux.

Mais plus on est heureux, moins on veut être sage :
En approchant du Phocéen rivage,
Berceau fleuri des Troubadours,
Autres désirs, autres amours !

Du golphe de Lyon, les belles Néréides
Provoquent tes ondes rapides
Par de nouveaux et dangereux appas ;
Mais en pressant leurs seins de tes bouches avides,
Infortuné ! tu trouves le trépas.

Vous qui, courant d'amour l'épineuse carrière,
Changez d'objet à chaque instant,
Retenez la leçon que donne ma rivière :
Un même sort peut-être vous attend.

YDUAG.

ENIGME.

Je suis rond, cher lecteur, je suis grand ou petit ;
Aux deux sexes je sers, et le jour et la nuit.
On me fait tout uni ; de fleurs on me couronne ;
Selon le goût du jour, l'artiste me façonne.

LOGOGRIPHE.

J'ai quatre pieds, qui n'en valent pas deux,
Quoique de cinq je me compose.
Ote-m'en trois, lecteur, je te suis précieux
Souvent par-dessus toute chose ;
Ne m'en ôte qu'un seul, je paraîs à tes yeux
Lorsqu'Iris te fait voir sa bouche demi-close.

Digitized by Google

CHARADE.

GRAMMAIRIEN connaîtra mon premier,
Tourneur connaîtra mon dernier,
Marchand d'oignons connaîtra mon entier.

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre *I*.
Celui du Logogriphe est *Chien*, dans lequel on trouve *niche*.
Celui de la Charade est *Poteau*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

TRAGÉDIES ALLEMANDES ET FRANÇAISES.

Nous avons vu, nous voyons encore souvent, quelquefois même nous applaudissons sur notre théâtre des traductions de pièces allemandes, et nous aimons à rendre pleine justice à leurs auteurs, quand même nous pourrions douter que tel ou tel d'entre eux nous rendît la pareille. Ces traductions, à la vérité, sont rarement fidèles, rarement complètes, et les changemens, pour ne pas dire les corrections que les traducteurs se croient obligés de faire aux originaux, prouvent de reste une différence, en quelque sorte, incommensurable de goût et de génie entre les deux nations. Cette différence, que chacun est tenté de regarder comme un avantage, ne tient pas au plus ou moins de lumières, car des deux côtés elles paraissent à peu près égales, et depuis l'invention de l'imprimerie il ne reste d'ignorance que ce qui en plaît à chacun. L'inégalité qu'on voudrait supposer entre les talens respectifs, ne doit pas non plus influer sur l'objet en question; car cette inégalité n'existe que d'homme à homme, et non de peuple à peuple, et dans des pays également civilisés. La première élite de vingt-cinq millions d'hommes doit balancer la première élite de vingt-cinq autres millions d'hommes. La différence des langues semblerait, au premier abord, devoir y être pour beaucoup, et sous ce point de vue la balance paraîtrait devoir pencher du côté des Allemands; car leur

Digitized by Google

langue, s'il faut en croire ceux qui en ont fait une étude approfondie, et sous beaucoup de rapports, des avantages dont nos écrivains pourraient être jaloux; elle est riche, et comme tous les riches, elle a des moyens de s'enrichir tous les jours. Elle est énergique, expressive, pittoresque, variée dans ses accens et dans ses constructions, susceptible de diverses harmonies, propre à rendre les passions les plus exaltées, les sentimens les plus doux, les idées les plus sublimes, les pensées les plus fines... Notre pauvre français n'a qu'une petite partie de tout cela; il n'a ni musique, ni couleur; il se contente d'être, en quelque sorte, transparent pour la pensée. Ce n'est pas toujours du nombre de cordes, ni de l'éclat du son que dépend le charme de l'instrument, et il y a peu de grands clavecins qui fassent autant de plaisir que la guitare de Castro.

A quoi tient donc chez les Allemands ce caractère toujours reconnaissable, ce type, ce cachet à leur chiffre, et qu'ils impriment, à leur insu même, sur toute leur littérature? Nous sommes tentés de croire que c'est aux anciennes mœurs, aux anciennes coutumes allemandes, au respect religieux de leur classe lettrée pour tout ce qui constitue cette forme distinctive qu'ils craindraient de voir changer, et au besoin louable qu'ils éprouvent de plaire à leurs compatriotes de préférence au reste des hommes. C'est donc un hommage qu'ils se rendent mutuellement en pliant ainsi le talent des auteurs au goût, quel qu'il soit, des lecteurs; et de là vient, dans la plupart de leurs productions, ce goût de terroir qui n'est pas toujours du goût de tout le monde.

Il se peut aussi que leur langue, trop inconnue à presque tous ceux qui ne l'ont pas apprise de leurs nourrices, et qui avec beaucoup de richesses et de ressources ne laisse pas d'avoir son génie particulier; il se peut, dis-je, que cette langue influe en quelque chose sur le genre de leurs compositions: les paroles devraient n'être que les expressions de nos idées, mais souvent elles en sont aussi les moules, et il en doit résulter d'autant plus de singularités que l'idiome aura moins d'affinité, moins de communication avec ceux du reste du monde. Or la langue allemande n'est parlée qu'en Allemagne; encore s'y partage-t-elle en différens dialectes absolument différens entre eux, dont plusieurs se disputent la prééminence; encore y a-t-il des contrées d'où elle commence à s'exiler sans retour; encore y a-t-il sur toute l'étendue de ce vaste pays des classes d'hommes, et même des classes très-distinguées qui affectent de la négliger, et qui

Digitized by Google

trouvent de beaucoup meilleur air de l'ignorer que de la savoir. Il en résulte pour ceux qui restent fidèles au langage de leurs pères, un attachement plus prononcé, plus exemplaire à leurs formes nationales. On croit voir les prêtres d'un culte négligé, redoubler, s'il leur est possible, d'attention et de régularité dans l'observation de leurs cérémonies; et faudrait-il s'étonner si ces ardens zélateurs portant quelquefois leur noble dévouement jusqu'au fanatisme, rendaient aux sectateurs des autres croyances une partie des sarcasmes et des injustices dont la leur a pu être l'objet,

Il est permis, je crois, de dire ici :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Mais comme des luttes de ce genre sont plutôt des jeux que des combats, on peut, à son gré, prendre tel ou tel parti, ou n'en pas prendre ; on peut tout écouter, tout recueillir, tout peser, et laisser à qui voudra le périlleux honneur de prononcer.

Les Allemands sont, depuis des siècles, en possession d'un théâtre national ; mais, ainsi que les Grecs, ils n'ont eu pendant long-tems qu'un théâtre comique, destiné à faire l'amusement de la classe la plus ignorante, et à égayer, s'il se pouvait, ce bon peuple qui a besoin, pour cela, de stimulant : or sur ce théâtre, qui dans le fond n'était qu'une image, ou plutôt une caricature de l'ancien théâtre italien, chacun des acteurs portait le nom de son emploi : il en avait toujours l'habit, il devait aussi en avoir l'esprit, et contribuer au plaisir des autres de son imagination autant que de sa mémoire. Cet acteur presqu'auteur était, en conséquence, exercé à tous les lazis, à toutes les grimaces qui lui convenaient, et se munissait d'avance d'une foule de soi-disant traits d'esprit, rarement délicats, mais appropriés à la circonstance et sûrs de leur effet sur une assistance lassée du poids et de l'ennui du jour ; sur une foule de bonnes et braves gens, qui après avoir travaillé, bâillé, bu et fumé, voulaient du moins avoir ri un moment avant de se coucher.

Cette Allemagne-là n'est plus. Le jour de la science et de l'esprit y a lui aussi brillant que nulle part ailleurs. Dès que la nation a commencé à s'éclairer, elle a rougi de ce qui l'amusait auparavant, et laissé là ses *kanswurtz* et ses *lyperley*, comme les poupées de son enfance. Bientôt l'ancien théâtre a croulé de toutes parts ; bientôt à ces tristes et grossières bouffonneries, ont succédé les traductions des

Digitized by Google

meilleurs auteurs dramatiques des autres pays. L'intervalle d'une ou deux générations a suffi pour ce grand changement ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que le genre le plus comique n'est pas celui qui a le mieux réussi. Nos bons voisins ont préféré par un penchant qui leur est naturel, ce qui touche, ce qui divertit ; et les enfans de ceux qui n'avaient été à la comédie que pour rire, y ont été pour pleurer.

La traduction du peu de drames que nous avions à cette époque, jointe à la composition de beaucoup de nouveaux, préparait naturellement la scène allemande à l'introduction de la tragédie. Elle y a été reçue avec enthousiasme, et la nation entière, de tout tems douée d'élévation, de vertu, d'énergie, d'amour du *grandiose*, n'a pas tardé à prouver que les plaisirs les plus nobles étaient ceux qui lui convenaient le mieux. Bientôt les traductions, les imitations, n'ont point suffi. Traduire, imiter, c'est encore être disciple ; et l'on n'est pas content si l'on ne devient maître à son tour. A quoi bon emprunter lorsqu'on est riche ? Pourquoi se servir de l'industrie de l'étranger, si l'on a la matière première ? Voilà ce qui a donné l'éveil aux muses allemandes ; on a cru sentir qu'on pouvait rivaliser avec les maîtres de l'art, et l'on est entré en lice, on a pensé qu'on pouvait créer aussi ; et l'on a créé.

Honneur à tout créateur ! et sous ce point de vue le théâtre allemand nous prouve, d'une manière bien frappante, que rien n'était hors de la portée des talens, et même des génies qui l'ont enrichi de leurs chefs-d'œuvre. Pour peu que vous soyez initié aux beautés de la langue et du style, vous y trouverez des intrigues, des caractères, des passions, des situations, des tableaux, des pensées, une poësie qui ne vous laisseront rien à désirer, rien, sinon l'observation des règles adoptées du consentement de presque tous les hommes instruits dans tous les âges, et qui sont à la tragédie ce que les proportions et les dimensions convenues entre les peintres sont à l'effet de leurs tableaux.

Nous voici parvenus, par un long détour, au point d'où nous comptions partir. Les Allemands ont un théâtre, ils ont une comédie, ils ont une tragédie, ils sont contens de leur tragédie, ils en sont même plus contens que de la nôtre. C'est beaucoup ; et leur satisfaction est au point que si l'on en croit quelques-uns de leurs critiques les plus éclairés, nous devrions laisser Corneille, Racine, Voltaire, pour suivre leurs chefs, nous les honorons beaucoup assu-

Digitized by Google

rément ces chefs, mais eux-mêmes, se sont enrôlés sous la bannière de Shakespear qu'il est si difficile d'atteindre et après lequel il est si aisé de se perdre; ensorte que la nouvelle lutte entre les théâtres français et allemand ne serait, à proprement parler, qu'une suite, un réchauffé de l'éternelle rivalité dont l'Angleterre se glorifie vis-à-vis de la France. C'est peu que les flottes, comme dit Virgile, les rivages, les armées, soient contraires, c'est peu que les derniers neveux combattent les derniers neveux, *pugnent ipsique nepotes*, il fallait encore ce que Virgile n'avait pas prévu, opposer théâtre à théâtre, et poëte à poëte.

Le fort de la dispute, roule sur la règle des trois unités, contre laquelle les écrivains allemands s'élèvent et qu'ils regardent comme une loi tyrannique, faite pour racourcir, pour rétrécir la carrière du génie et lui tailler les ailes sous prétexte de régler son vol.

Il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord, et qu'on peut regarder comme la première règle de tous les théâtres; c'est qu'il faut plaire. Il y a deux manières de plaire: amuser et intéresser; la tragédie n'aspire qu'à la seconde, et la palme est au poëte qui intéressera le plus. Les penseurs ont reconnu plusieurs sortes d'intérêts: la pitié, l'admiration, la terreur; la pitié naîtra au-dedans de nous, de la contemplation de l'infortune; l'admiration, de celle de l'héroïsme; la terreur, de celle du crime ou de la fatalité. Sur ce point, tous les avis sont encore unanimes; il ne reste plus qu'à s'entendre pour la manière de parvenir au but, ou du moins d'avancer, dans ces routes, aussi loin qu'il est possible.

Une tragédie est la représentation d'une action héroïque: elle commencera par une exposition, sans quoi l'on ne saurait pas ce dont il s'agit; c'est par l'exposition que le spectateur connaîtra, soit de vue, soit de renommée, tous les personnages qui vont être mis aux prises; qu'il verra le but auquel ils tendent; qu'il saura quels intérets les divisent, quelles passions les animent, et que d'avance il prendra parti dans l'affaire: il faut qu'il voie ensuite les difficultés qui surviennent, et la manière dont les partis opposés s'entravent réciproquement: ces embarras doivent croître de moment en moment, et la curiosité et l'inquiétude du spectateur doivent croître avec eux: alors un changement de situation surviendra d'ordinaire en pareil cas, et remplacera, pour un moment, la crainte par l'espoir, ou l'espoir par la crainte; mais tout doit se décider à la fin, et

Digitized by Google

pour que l'intérêt ne diminue pas, il faut, ou que la décision soit inattendue, ou du moins qu'elle arrive par un moyen que personne n'aurait imaginé. Il ne peut pas y avoir un théâtre (fût-ce chez les Hottentots), où tout cela ne soit observé du mieux qu'il sera possible à l'auteur. Pourquoi? c'est que telle est la marche nécessaire de toutes les actions, de tous les événemens de la vie humaine, qui rencontrent quelque difficulté; et que s'ils n'en rencontraient pas, ils ne mériteraient point l'attention.

Maintenant pourquoi ce discord entre les deux Melpomènes? C'est que d'un côté l'on veut suivre les trois lois d'unité, et qu'on les regarde comme des conventions parfaitement sages qui permettent d'avancer, et qui empêchent de s'égarer; tandis que de l'autre côté on soutient que le génie n'écoute que ses propres lois, et que ni les règles posées par les anciens, ni leurs exemples suivis par les modernes, ne doivent le gêner, ni même le diriger; que la nature est le seul modèle qu'il doive suivre, le seul législateur qu'il doive écouter, et que les lisières ne conviennent point à qui a des ailes. Toutes ces raisons-là sont très-fortes sans doute; mais lisez Schiller et Racine.

Il ne faut jamais s'écarter de la nature, disent les Allemands; les Français en conviennent, mais ils demandent à leur tour s'il faut la montrer dans tous ses détails. Les uns veulent présenter tout ce qui tient au sujet, les autres seulement ce qui naît du sujet. On croit voir des peintres de deux écoles différentes, travailler, chacun de leur côté à un tableau sur le même trait d'histoire: l'un serait persuadé que plus il présenterait de détails scrupuleusement imités d'après nature, plus il y aurait de vérité, et par conséquent de perfection dans son ouvrage; l'autre penserait que ce n'est point telle ou telle figures qui lui auront servi de modèles, mais une action, qu'il s'est proposé de peindre, et que pour mieux fixer l'attention sur l'objet, il ne doit rien offrir qui puisse en distraire. D'après cela, chacune de ces figures ne sera point le portrait de telle ou telle personne, mais une figure quelconque offrant tel ou tel caractère, exprimant telle ou telle passion, placée dans telle ou telle attitude relative à la part qu'on veut lui donner dans l'action, en sorte qu'il ne montrera ce personnage que comme il le conçoit, sans s'occuper des détails minutieux, qui selon lui ne conviennent qu'à un peintre de portraits; en effet, plus vous exprimerez de détails, plus l'ensemble en souffrira. Si vous montrez les forges de Lemnos, cachez une partie

Digitized by Google

des Cyclopes derrière les autres. Ce n'est pas la figure de chacun qu'on vous demande, c'est le groupe de tous; c'est que leurs mouvemens divers, leurs attitudes contrastées, les soufflets, les tenailles, les marteaux, annoncent l'accord et l'activité du travail. C'est, à peu près, la différence qui résulte pour qui regarde de plus haut ou de plus près : de plus près, je vois chaque chose, mais trop à loisir, et l'ensemble m'échappe, de plus haut, je vois mieux le groupe; mais j'y distingue seulement les objets les plus remarquables, et je ne m'inquiète point des particularités que la distance me dérobe. Nous pensons, nous autres Français, qu'il en doit être de même pour un poëte qui est censé tout observer d'une sphère supérieure, et transporter ses spectateurs à son point de vue.

Les trois unités, si recommandées par Aristote et par tous ceux qui ont écrit d'après lui, s'opposent manifestement à la multiplicité des détails, et paraissent dès-lors aux tragiques allemands autant de pierres d'achoppement qu'ils ont cru pouvoir écarter de la route; et il faut convenir que si nous avons pour nous des autorités qui ne permettent aucune opposition, et des exemples qui ne laissent rien à désirer, ils ont pour eux des raisons, auxquelles on ne voit en théorie que de faibles réponses.

Ils n'oseront cependant pas lever l'étendard de la révolte contre Aristote, au point de s'affranchir ouvertement de l'unité d'action, la plus importante des trois; mais ils paraissent oublier que si les anciens ont établi que l'action serait une, c'était, entr'autres bonnes raisons, pour qu'elle fût pressée, *ad eventum festina;* c'est là que le poëte, ainsi que le peintre, doit se souvenir que le secret de l'effet est en grande partie dans les sacrifices. Sur tous les théâtres du monde, le dénouement sera toujours le constant objet de la curiosité du spectateur; à mesure que ce dénouement approche, le spectateur doit en être plus pressé; à mesure que le spectateur est plus pressé, le poëte doit aussi paraître se presser davantage, *ad eventum festina.* Ainsi donc si l'événement est retardé, que ce soit par des obstacles et non par des accessoires; sans quoi ce serait la faute de l'auteur, et ces fautes-là sont presque toujours sévèrement punies. Tout en reprochant aux auteurs allemands ce soin particulier de ne rien laisser en arrière de ce qui leur paraît, sinon de toute nécessité, au moins de quelque importance, je conviendrai qu'il en est souvent résulté de grandes beautés; mais quand vous êtes ému, agité, tourmenté d'un intérêt

Digitized by Google

pressant, la beauté qui vous ravit de n'est plus une beauté : et si cette beauté hors d'œuvre vous charme, c'est une preuve que l'intérêt principal n'est point assez vif pour qu'elle vous impatiente.

Passons à présent à l'examen des deux autres unités. Ici, les partisans de la liberté dramatique paraîtront peut-être avoir une meilleure cause à défendre. L'imagination, cette mère féconde de tout ce qui nous charme, cette habitante fugitive de tous les lieux presqu'à la fois, doit se trouver bien à la gêne avec l'unité de lieu. Lorsqu'au lieu de toutes les excursions qu'elle se permet à chaque instant, il faut qu'elle reste pour ainsi dire captive dans une seule et même place, pour voir de là se préparer, avancer, reculer, revenir aboutir le même événement; et à cette loi si sévère, ne peut-on pas opposer l'exemple journalier de nos tragédies lyriques, où le lieu de la scène varie à chaque instant sans que personne y trouve à redire? Quelque distance qu'il ait fallu franchir en un clin-d'œil, l'imagination s'y prête; l'immensité n'est pour elle qu'un pas. Quelque variés que soient les aspects, elle n'y voit rien d'impossible; elle en sait, elle en fait plus que tous les décorateurs; elle approuve tout, pourvu qu'elle retrouve partout les personnages et les choses qui l'occupent, pourvu que la même action se suive dans les différentes places, et que le fil des événemens ne casse point pour avoir été ainsi étendu. Mais ce qui convient à l'opéra ne convient point à la tragédie. L'un a besoin de merveilles, l'autre craint les invraisemblances; l'un veut sur-tout plaire aux sens et à l'imagination, qui est comme la réfraction des sens; l'autre a pour but d'intéresser l'esprit, d'occuper la raison, d'exciter dans l'ame de nobles mouvemens, et d'y laisser des impressions utiles et profondes... Or, si l'on pouvait parvenir à ce but sublime, ce n'était qu'en recherchant tous les moyens d'écarter les distractions; et il faut convenir que l'aspect continu des mêmes objets environnans doit fortement y contribuer : alors l'esprit ne divague point, et il en est comme des rayons visuels qui, rassemblés dans une lunette, s'attachent tous au même objet. Il serait donc possible que cette unité de lieu, souvent si gênante pour les poëtes, eût été regardée par les législateurs du théâtre comme un moyen propre à concentrer l'attention de l'assistance; précaution très-sage en soi, et sur-tout très-utile pour nous autres Français, qui nous accusons nous-mêmes d'être plus légers que les Allemands, et qui avons ce défaut-là commun avec les Athéniens.

Digitized by Google

L'unité du tems offre à la méditation quelque chose de plus vague, de plus sujet à discussion, de plus difficile à déterminer, que l'unité de lieu. Ce n'est pas que l'imagination qui ne connaît point d'arrêt dans l'espace, doive en connaître davantage dans la durée; car la durée est toujours en réciprocité avec l'espace: tous leurs phénomènes semblent se correspondre, et liés entre eux par de mystérieuses lois, chacun est, en quelque sorte, l'indicateur de l'autre. Cependant, au théâtre, l'abstraction de l'espace est plus aisée à faire que celle du tems. Je me prête aisément à un changement de décoration soudain comme l'éclair, qui, sans que je quitte ma place, me fera passer de l'équateur au pole ou du Mexique à la Chine; mais quoi qu'on fasse, mes yeux ne se prêteront jamais à voir, dans la même heure, un personnage qui fixe mon attention, passer de l'adolescence à la maturité. Il y avait ici des conventions à faire: l'auteur avait besoin de plus de tems que le spectateur n'en donne: mais où placer la limite? si la chose n'était pas faite il faudrait la faire, et comme on est, je crois, devenu plus disputeur, les contestations ne finiraient point. Remercions donc les anciens de nous en avoir épargné l'embarras, et jugeons de la justesse de leur aperçu par les chefs-d'œuvre des Grecs et des Français.

BOUFFLERS.

(*La suite à d'autres numéros.*)

SUR L'IRONIE SOCRATIQUE, ou *Examen historique et critique du Banquet de Xénophon et de l'Hipparque de Platon, traités énigmatiques et de mauvais goût, à moins que pour les expliquer on n'admette l'ironie socratique*; par J. B. Gail, lecteur et professeur Impérial.

(SECOND EXTRAIT.)

Après la célébration des grandes panathénées, Callias, riche athénien, se rendait à la maison du Pirée, où il donnait un repas au jeune Antolycus, qui venait de remporter le prix du Pancrace. Il aperçoit réunis Socrate, Critobule, Hermogène, Charmide, Antisthènes; il les aborde et les invite. Après s'être un peu fait prier, nos philosophes acceptent.

Au milieu du repas, qui fut splendide, mais silencieux, arriva fort à propos le bouffon Philippe; vint ensuite un

Digitized by Google

Syracusain, suivi d'une habile joueuse de flûte, d'une danseuse renommée par ses tours de souplesse, et d'un jeune enfant qui jouait parfaitement de la cithare. A un divertissant spectacle, à une excellente musique, succéda bientôt une conversation philosophique.

« *Amis*, dit Socrate, *je vois que ces bouffons auraient bien le talent de nous divertir; mais nous, qui croyons leur être bien supérieurs, comment ne pourrions-nous pas nous suffire à nous-mêmes?* » Il propose donc, et chacun des convives accepte de faire connaître ce qu'il estime le plus.

Pour répondre à l'invitation de Socrate, l'un de nos philosophes avance que ce qu'il estime le plus, c'est la beauté; qu'avec elle et par elle, il inspirera la vertu. Celui-ci ne possède pas une obole, et déclare qu'il préfère les richesses; celui-là se dit en relation avec ce qu'il y a de plus puissant dans l'Univers : on ne se douterait pas qu'il parle des Dieux, qui sont ses amis. L'opulent Callias soutient qu'une bourse à la main, il rendra les hommes plus justes. Un autre sait par cœur l'*Iliade* et l'*Odyssée* : son père, pour le rendre honnête homme, l'a contraint à cette étude.

Nous allons mettre en scène deux de ces philosophes soutenant chacun leur paradoxe. « *N'est-ce pas*, dit Charmide, *une vérité reconnue, que la sécurité est préférable à la crainte? Or, dans cette ville, lorsque j'étais riche, je craignais qu'un voleur n'enfonçât ma maison, ne m'enlevât mon or et ne me fît à moi-même un mauvais parti. Aujourd'hui, que je suis dépouillé de tout, qu'on a vendu mes meubles à l'encan, je me vois encore du superflu, même en mangeant jusqu'à ce que ma faim soit apaisée, en buvant jusqu'à ce que je n'aie plus soif. Quand je suis au logis, les murs me semblent des tuniques fort chaudes; les planchers, des manteaux épais. Je dors si bien couvert, que ce n'est pas une petite affaire de m'éveiller.*

Ne croirait-on pas que c'est à ce philosophe grec que l'indigent philosophe de Marivaux adresse la parole, lorsqu'il s'écrie : *Vive la pauvreté, mes camarades! les gueux sont les enfans gâtés de la nature; elle n'est que la marâtre des riches, elle ne produit presque rien qui les accommode. Ma position à moi me paraît fort heureuse. Mon lit est dur, mais je n'en souhaite pas un plus mollet..... Je ne fais pas bonne chère, mais j'ai bon appétit. Je ne bois pas de bon vin; mais comme je n'en bois guère en tout temps, le mauvais me paraît du nectar.*

Marivaux, dans le morceau piquant que nous abrégeons,

Digitized by Google

emprunte les formes de la plus simple conversation, met presque de la trivialité dans ses expressions. Défions-nous de Marivaux : philosophe caché sous le voile de la fine plaisanterie, il nous commanderait presque d'aimer la pauvreté.

Ecoutons maintenant Socrate. L'oracle lui a décerné la palme de la sagesse : ici il va avec sa figure de Silène disputer le prix de la beauté.

Croyez-vous, dit-il à son rival, le beau Critobule, *que la beauté existe dans l'homme seulement, ou dans d'autres objets encore?* — Critobule. *Dans d'autres encore assurément, comme dans un cheval, dans un bœuf, et dans des objets inanimés. Ne dit-on pas voilà un beau bouclier, une belle lance?* — Socrate. *Mais peut-on appeler belles des choses aussi dissemblables?* — Critobule. *Oui, si la nature ou l'art les rendent propres à l'usage auquel on les destine.* — Socrate. *Savez-vous pourquoi nous avons besoin de nos yeux?* — Critobule. *Pour voir apparemment.* — Socrate. *Cela étant, mes yeux sont plus beaux que les vôtres. Comme ils sont saillans, ils voient même de côté, tandis que les vôtres ne voient qu'en ligne droite.* — Critobule. *Mais votre nez est-il plus beau que le mien?* Socrate. *Mon nez est plus beau, s'il est vrai que les Dieux nous aient fait les narines pour recevoir les odeurs. Les ouvertures des vôtres sont dirigées vers la terre; tandis que les miennes sont relevées de manière à recevoir les odeurs qui s'exhalent de toutes parts.* — Critobule. *Mais comment un nez camus serait-il beau?* — Socrate. *Parce que loin de former une barrière, il permet aux deux yeux de voir ce qu'ils veulent; au lieu qu'un nez relevé les sépare comme s'il avait dessein de leur nuire.*

Ici le combat finit : on va aux suffrages. Bientôt les cailloux furent tirés de l'urne; ils étaient tous pour Critobule.

Lorsqu'on est arrivé à la fin de ce traité, où le ton de tous les interlocuteurs est le même, c'est-à-dire paradoxal, on se demande ce que l'on en doit penser. Si l'on en croit le savant Lefebvre, tout y est original, agréable, instructif; c'est la nature, ce sont les Grâces, c'est Vénus même qui parle; ou, pour s'exprimer sans figures, c'est Socrate qui s'entretient familiérement avec ses amis, et Xénophon qui tient la plume. Il nous offre l'idée d'un meilleur tems que le nôtre; il traite des matières graves, si ingénieusement, que jamais il n'eut plus d'esprit que lorsqu'il composa un si aimable ouvrage. Bel éloge, sans doute, mais contesté par le Journal des Savans (février 1666), qui n'y voit que paradoxes et idées singuliérement étrangères. Lequel des deux a raison? Ni l'un

ni

Digitized by Google

(N° CCCCI.)

(SAMEDI 25 MARS 1809.)

MERCURE DE FRANCE.

POËSIE.

EPISODE D'UGOLIN,

TRADUCTION LIBRE DE L'ENFER DU DANTE;

Plus loin, en m'avançant dans cette plage aride
Où du noir Achéron dort le limon fétide,
Deux spectres décharnés sur l'arène étendus
Vinrent glacer d'effroi tous mes sens éperdus.
L'un deux que dévorait la soif de la vengeance
Tenait l'autre sous lui. Renversé sans défense,
Et, dans l'affreux transport qui troublait ses esprits,
Il lui rongeait le crâne, en riant de ses cris.

Ainsi Thèbes jadis d'ennemis inondée
Vit au pied de ses murs le farouche Tydée,
Pour se venger du bras qui lui perça le flanc,
Déchirer Ménalippe, et s'abreuver de sang.

« O toi qui, plus cruel que les loups d'Hircanie,
» Sur ce faible ennemi déchaînes ta furie,
» Malheureux! m'écriai-je, apprends moi quels forfaits
» Ont pu pousser ton cœur à ce sauvage accès!
» Les plus noirs attentats dont frémit la nature
» Sont-ils dignes des maux que ta victime endure? »

A ma voix, suspendant son barbare festin,
Le squelette m'observe et se calme soudain :
Puis avec les cheveux du spectre qu'il tourmente

Digitized by Google

Essuyant à trois fois sa bouche encor sanglante :
« Inconnu, me dit-il, tu veux à ma douleur,
» Arracher un secret qui va te faire horreur.
» Moi-même en te parlant j'en frissonne d'avance.
» Mais si du scélérat qu'accable ma vengeance
» Ma voix peut divulguer les forfaits odieux,
» Tu sauras tout ; des pleurs couleront de tes yeux.
» Qui que tu sois, mon nom te fut connu peut-être :
» On m'appelle Ugolin, et Pise m'a vu naître.
» Quant au méchant que frappe un tourment trop léger
» Approche et reconnais l'archevêque Roger,
» Dois-je t'apprendre, hélas ! que sa main détestée
» Ourdit de tous mes maux la trame ensanglantée :
» Qu'il fut de mes enfans l'implacable bourreau,
» Et me plongea comme eux dans la nuit du tombeau.
» Sans doute révélant sa noire perfidie,
» Le bruit de mon trépas a rempli l'Italie :
» Mais hélas ! on n'a vu qu'un côté du tableau....
» Il est tems d'arracher le reste du rideau.
» Apprends ce qu'avec toi toute la terre ignore,
» Apprends des attentats que l'enfer même abhorre,
» Frémis au seul récit de mes derniers tourmens,
» Et pardonne à mon cœur d'affreux ressentimens.

» Jeté dans les horreurs d'une prison obscure,
» Déjà le faible jour d'une oblique ouverture
» M'avait montré dix fois le retour du soleil,
» Quand un songe effrayant vint troubler mon sommeil,
» Et, déchirant le voile étendu sur ma vue,
» Découvrit l'avenir à mon ame éperdue.
» Je crus voir ce perfide, une flèche à la main,
» Et le front rayonnant d'un plaisir inhumain,
» A travers les forêts poursuivre un cerf agile,
» Et de ses jeunes faons la troupe encor débile,
» Ses faons ! gages chéris des plus tendres amours,
» Et qui ne devaient pas consoler ses vieux jours.
» Lulnar et Sigismond, dignes amis du traître,
» Suivaient avec ardeur les traces de leur maître,
» Et vingt dogues hideux, d'une horrible maigreur,
» De ces trois forcenés secondaient la fureur.
» Leurs victimes bientôt ne se traînant qu'à peine,
» Après de vains efforts tombèrent sur l'arène,
» Et tout à coup je vis les limiers haletans
» Arracher de leur sein leurs cœurs tout palpitans.

» Au milieu de la nuit ce spectacle m'éveille.

Digitized by Google

» La voix de mes enfans frappe alors mon oreille,
» En songe comme moi présageant nos malheurs,
» Ils demandaient du pain, en répandant des pleurs.
» Ah! le ciel en naissant te fit un cœur de pierre
» S'il ne sent pas les maux qui menaçaient un père!
» Tu ne pleuras jamais, si tu n'en pleures pas.

» Enfin, nous arrachant à nos tristes grabats,
» Plein des sombres soupçons où la terreur le plonge,
» Chacun de nous muet s'épouvantait d'un songe.
» C'était l'heure où la main d'un avide geolier
» Chaque jour nous jetait quelqu'aliment grossier;
» Nous attendions : un bruit soudain se fait entendre.
» Par un secret transport que je ne puis comprendre
» Je tressaille : ah! grand Dieu! pouvais-je pressentir
» Quel gouffre sous nos pas était prêt de s'ouvrir?
» A la voix de Roger j'entends murer l'entrée
» De la tour, où gémit ma famille éplorée,
» De cet affreux cachot que mon triste destin
» A fait nommer depuis le cachot de la faim.
» Immobile, muet, le corps froid et livide,
» Sur mes pâles enfans j'attache un œil stupide,
» Dans leurs traits abattus je lis tous mes malheurs,
» Et mes yeux desséchés cherchent en vain des pleurs.
» Vous en versiez hélas! famille infortunée,
» Aux plus cruels tourmens en naissant condamnée!
» Mon père, disiez-vous, appaise ta douleur :
» Détourne au moins les yeux, tes regards nous font peur.
» Je ne répondais rien. Bientôt à la lumière
» L'ombre vint succéder sans fermer ma paupière :
» Le soleil me surprit dans ce funeste état.
» L'aspect de mes enfans que l'infortune abat
» Du sort qui les attend m'offrent soudain l'image,
» Je me mordis les bras dans un accès de rage.
» A ce fatal transport qui les glace d'effroi
» Tous quatre en même tems sont accourus vers moi,
» Et croyant que la faim produisait mon délire :
» Mon père, disent-ils, la douleur te déchire,
» Pour repousser ses traits immole tes enfans :
» Le sang qui les anime est sorti de tes flancs;
» Reprends-le : satisfais le besoin qui te presse,
» Que de ce sang glacé ta bouche se repaisse,
» Mon père! puissions-nous par ce faible secours
» Payer tous tes bienfaits et prolonger tes jours!
» Alors pour les calmer je domptai ma souffrance.

Digitized by Google

» Nous passâmes deux jours dans un morne silence...
» Terre barbare! hélas! que ne t'entrouvrais-tu?

» Dans le cachot à peine un rayon a paru;
» Je vois à mes genoux tomber mon jeune Arsène:
» Mon père, au nom du ciel mets un terme à ma peine,
» Il dit, et meurt. Hélas! étranger, j'en frémis,
» Dès le sixième jour je n'avais plus de fils.
» Déchirés par la faim, vaincus par ses tortures,
» Je les vis tous périr sous ces voûtes impures.

» Alors, dans ma douleur, égaré, furieux,
» En invoquant la mort je me roulai sur eux.
» Mes cris après trois jours les appelaient encore....
» Mais enfin le seul Dieu que mon délire implore,
» Le trépas fit cesser l'horreur de mes tourmens.
» Monstre dénaturé! bourreau de mes enfans!
» Te voilà! je te tiens enfin en ma puissance:
» Tremble, l'éternité te livre à ma vengeance. »

En achevant ces mots, le spectre, l'œil hagard,
Lance sur sa victime un féroce regard,
Et, brûlant d'assouvir sa rage insatiable,
Attache sur son crâne une dent implacable.

MICHAUX (de Troyes).

VERS A ROSALIE,

QUI M'AVAIT ENVOYÉ UN BOUQUET.

Ce matin, un léger mensonge
Doucement m'occupait de toi,
Et tu descendais jusqu'à moi,
Sur l'aile d'un aimable songe.
Dans un muet ravissement,
Je contemplais ta chevelure;
Tes beaux yeux, où le sentiment
Brille d'une flamme si pure;
Ta bouche, trésor de fraîcheur,
Et cette touchante pudeur,
Naïf emblême, et doux augure,
De l'innocence de ton cœur.
Je m'enivrais de mon bonheur,
Quand ton active messagère,
A chassé loin de ma paupière,
Cette voluptueuse erreur,

Digitized by Google

Je te l'avoue : avec douleur
J'eusse alors revu la lumière,
Si ton bouquet frais et charmant,
Humide des pleurs de l'aurore,
Et comme toi jeune et brillant,
A mes yeux, par enchantement,
Ne t'avait retracée encore.

LORRANDO.

ENIGME.

Jouirait-on sans moi de la nuit ni du jour?
Connaîtrait-on sans moi, ni Vénus ni l'Amour?
Non, sans doute; bonheur, beauté, vertu, puissance,
Tout enfin me doit l'existence,
Oui, tout; et nul n'aurait été,
Si je n'avais avant lui subsisté,
Ne vas pas présumer, lecteur, que je me loue,
Car j'avoue humblement que je suis dans la boue.
Par moi pourtant l'Univers commença,
Aucun sans moi n'aurait pu naître :
C'est par moi que Dieu s'acheva,
Et qu'avec mon secours nature reçut l'être.

S.....

LOGOGRIPHE ALGÉBRIQUE.

De mon nom, l'anagramme est un grand de Turquie;
— M + P + E je me trouve en Asie.
+ C je fais frémir d'épouvante et d'horreur;
+ C — M — E j'inspire la terreur;
— i de tous côtés j'enveloppe la terre;
+ E je puis servir à graver sur le verre.
— M — E + A je suis un élément.
+ Z — M — E je t'offre un aliment.
— M + D souvent j'annonce la vieillesse;
+ S — M — E je fais fuir la tristesse.
— R + C j'indique un endroit élevé;
— M on voit en moi l'ancien nom d'un péché.
+ T + E toujours je rends digne d'estime.
+ P je deviens jeu, prix, ou terme d'escrime.
+ O — i je suis du règne végétal,

Digitized by Google

+ P — R — M un petit animal.
— R — J + A, tu me devras la vie.
— R je t'offre un nom qu'on donne à son amie;
+ O — E — M, un titre révéré;
+ O — i le nom d'une antique cité;
+ D + O — j celui d'une rivière;
+ P — M — R un produit de la terre;
— i — R un pronom possessif;
+ R un verbe; enfin — R un substantif.

CHARADE.

L'Italien souvent prononce mon premier;
On doit et respecter et chérir mon dernier;
Mon tout, quoique doué d'un sublime génie
Mendia, cher lecteur, pendant toute sa vie.

Mots de l'Énigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Bonnet*.
Celui du Logogriphe est *Rosse*, dans lequel on trouvent *or rose*.
Celui de la Charade est *Ciboule*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

Epitre a mon ami, qui se proposait de suivre la carrière poétique; par J. L. G. Monnin. — In-8°. — A Paris, chez la veuve *Gueffier*, rue Galande, n° 61; et chez les Marchands de nouveautés.

Le cadre de cette Epître n'est pas neuf. C'est, comme partout, un zélé courtisan des Muses qui ne doute pas de devenir leur favori.

« Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,

livré aux premières illusions, au trompeur enthousiasme d'une passion qui peut un jour lui causer tant d'amertumes, il n'y voit que de douces faveurs à savourer. De l'autre côté, c'est un ami dont l'expérience sévère gourmande l'imprudent métromane, lui

Digitized by Google

montre les dangers qui l'attendent, et l'exhorte vivement à ne s'y point exposer. Il n'y a pas sans doute beaucoup d'invention dans tout cela; mais il faut considérer que ce n'est ici qu'un cadre pour les peintures satiriques que le poète avait en vue de tracer, et qui s'y trouvent placées d'une manière très-naturelle. D'ailleurs, la disposition du sujet est généralement sage et régulière, quoique ses diverses parties pussent être plus artistement enchaînées, et qu'il y ait trop de brusquerie dans quelques-unes des transitions. Le style offre des traits piquans, de la vivacité et du coloris. Mais des expressions impropres, de l'embarras dans les constructions, et des disparates fréquentes, semblent annoncer que l'auteur, en qui l'on ne saurait méconnaître de l'esprit et du talent, ne s'est point encore assez exercé dans l'art si difficile d'écrire en vers. Je pourrais citer des exemples de ces divers genres de défauts. Je préfère choisir, au contraire, quelques-uns des passages de cette Epître où le talent de M. Monnin se montre avec le plus d'avantage. — L'auteur vient de représenter à son ami que s'il prétend aux honneurs, il ne doit pas s'attacher à la culture des lettres, puisque dans ce siècle avare, les égards et la considération sont le partage exclusif de l'opulence.

Est-ce donc à l'éclat qu'un philosophe aspire,
Diras-tu, courroucé de ma vaine satire?
Trop heureux si son nom des sages respecté,
Passe avec ses écrits à la postérité,
Il renonce sans peine au luxe, à l'opulence.
— Soit donc, cours à Paris, va vivre d'abstinence,
Et la nuit et le jour pense, médite, écris;
Que le démon des vers tourmente tes esprits,
Afin qu'après ta mort un nombreux auditoire
Entende à l'Institut un jour vanter ta gloire,
Lorsque ton successeur viendra de ton trépas
Témoigner des regrets qu'il n'éprouvera pas;
Et, louant ton génie, et ton talent suprême,
Dire de toi le bien qu'il pense de lui-même.
Encor ce froid éloge et ces derniers honneurs
Ne sont-ils réservés qu'aux fortunés auteurs;
La plupart au tombeau, privés de ces hommages,
Descendent sans éclat, suivis de leurs ouvrages.

Digitized by Google

Ces vers sont pleins, le style est ferme, il y a de la progression dans les idées, et de la facilité dans l'expression. *Et ton talent suprême*, peut paraître, je l'avoue, un hémistiche parasite. On pourra blâmer aussi : *privé de ces hommages*, et *suivis de leurs ouvrages*. Ces deux phrases incidentes, ainsi jetées à la fin du vers, sont d'une chute trop uniforme; mais voilà des taches bien légères, et que le mérite réel du morceau fait beaucoup plus que racheter.

On a toujours regardé les comparaisons comme une des plus sûres épreuves du talent poétique; j'en trouve une dans M. Monnin, qui me semble avoir beaucoup d'éclat. C'est par sa mort que le talent triomphe des fureurs de l'envie; c'est alors, dit-il, que le génie obtient le fruit de ses travaux, et s'élève au-dessus des atteintes de ses lâches détracteurs :

Son dernier jour devient l'aurore de sa gloire.
Vois-tu dans les forêts ce lierre tortueux ?
Il rampe sur le pied d'un chêne vigoureux :
Enfin de ses replis il l'enlace, le presse,
Et de ce tronc robuste étayant sa faiblesse,
Il atteint la hauteur de son superbe appui,
Et dans son fol orgueil se croit égal à lui.
Mais un jour sous les coups de la hache tranchante,
Le chêne ébranlé tombe, et sa chute éclatante
Fait trembler les rochers : *Le vil lierre* écrasé
Se dissipe en poussière, et périt méprisé,
Quand façonné par l'art, bientôt le chêne antique
S'élevant au sommet d'un dôme magnifique,
Dominant les cités, et menaçant les cieux,
Doit à sa chute même un sort plus glorieux.

Je ne m'attacherai pas à relever quelques négligences dans l'expression que tout le monde a pu remarquer, et qu'il serait aisé de faire disparaître. Je crois qu'il sera plus utile de m'arrêter un moment sur un défaut d'un autre genre, le double enjambement de ces vers :

Sous les coups de la hache tranchante,
Le chêne ébranlé tombe, — et sa chute éclatante
Fait trembler les rochers, — etc.

C'est à coup sûr une véritable faute que ce double enjambement. Je crains toutefois que bien des lecteurs

Digitized by Google

ne pensent y voir une beauté. C'est ce qu'on appelle de nos jours de l'harmonie imitative. Aussi tous les poëmes nouveaux en sont-ils abondamment pourvus. Si Boileau écrivait aujourd'hui son *Art poétique*, il se garderait bien d'affirmer que depuis la réforme opérée par Malherbe sur notre Parnasse,

...Le vers sur le vers n'ose plus enjamber.

Mais il nous dirait sans doute que violer si fréquemment l'une des premières règles de la versification, c'est vouloir ramener la poésie au tems des Dubartas et des Ronsard; qu'en cherchant avec trop de soin l'harmonie particulière, on court risque de détruire par des coupes bizarres et multipliées, l'harmonie générale du style; et qu'enfin la véritable harmonie consiste sur-tout dans le choix des tours, des images, dans l'arrangement mélodieux et pittoresque des expressions, et dans la disposition savante des divers membres de phrase qui composent la période poétique. Rien n'est plus facile assurément que de *faire de l'harmonie* imitative, quand on se permet de blesser l'oreille et de violer les règles de l'art; mais aussi rien n'est plus malheureux, rien ne défigure davantage la poésie. On croit éviter la monotonie attachée, dit-on, au rhythme de nos grands vers, et on tombe dans la plus insupportable de toutes, celle de l'affectation. On parvient à effacer l'hémistiche, à noyer les rimes dans des phrases brisées et tourmentées en tout sens; et rien ne distingue une telle versification de la prose ordinaire, que des constructions pénibles et inusitées. Malherbe, Corneille, Boileau, Racine, Voltaire et J.-B. Bousseau, ne se permirent jamais une si singulière harmonie,

Point ne donnaient à leurs vers l'estrapade.

cependant combien sont vives, pittoresques et variées, les coupes de Malherbe, de Boileau, et sur-tout de Racine! Il suffira d'en citer pour exemple ces vers admirables du récit d'Iphigénie:

Le ciel brille d'éclairs, — s'entr'ouvre, — et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Voilà le comble de l'art, voilà comment, sans déna-

Digitized by Google

turer notre versification, on peut l'enrichir quelquefois des formes heureuses de la poésie antique; comment on peut faire entrer dans ses vers des césures pittoresques, pleines de goût et d'effet, sans pour cela s'écarter de la règle qui veut

Que dans nos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Cette règle, je le sais, peut souffrir quelques exceptions; il faut *apprendre de l'art même à franchir quelquefois les limites de l'art;* mais ce doit toujours être avec réserve, avec la crainte d'en abuser, et sur-tout de s'en faire une habitude. Tous les lecteurs connaissent ces vers de Malfilatre, cités si souvent et avec tant d'éloges :

Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînaient — au milieu du silence et des ombres;
On entendait au loin retentir une voix
Lamentable, — et des cris sortis du fond des bois.

La première de ces coupes est excellente. Je ne sais si la seconde, pleine d'effet, mais très-hardie, ne doit pas paraître un peu rapprochée de la première; mais je sais bien que si l'une et l'autre revenaient ainsi souvent dans tout le cours d'un poëme, elles ne seraient pas supportables. Il n'est personne qui n'ait pu s'en convaincre à la lecture de certains passages des douze *mois* de Roucher. Du reste, la plupart de ces remarques ne doivent nullement s'appliquer à M. Monnin. Les deux enjambemens qui ont donné lieu à cette petite digression, sont, je crois, les seuls qu'on puisse reprendre dans son Epître.

J'ai déjà dit que cette Epître était particuliérement consacrée à des peintures satiriques. Il y en a plusieurs d'agréables. Je vais en extraire quelques-unes qu'on lira sans doute avec plaisir.

Ce moderne Crassus
. . . . . .
. . . . . .
Dépense en *vils plaisirs* les trésors qu'un matin
Le sort, à son réveil, fit trouver sous sa main.
Tu ne le verras point, *en* riche magnifique,

Digitized by Google

Décorer sa maison d'un superbe portique.
Les murs de ses salons n'offriront point aux yeux
Du pinceau, du burin, les travaux précieux.
Il méprise les arts. . . . . .
. . . . . .
Si jusqu'à savoir lire il portait ses talens,
Pour tout livre, il aurait l'Almanach des Gourmands,
Ou cet *impur* roman qu'en son *affreux* délire,
De Sades pour sa honte eut l'audace d'écrire.
. . . . . .
Léandre plus léger, *du moins par sa parure*,
D'un galant à la mode affecte la tournure.
Il a du papillon les ailes, les couleurs,
Et toujours de l'insecte il conserve les mœurs.
Quelque brillant qu'il soit dans sa métamorphose,
Il n'ira point offrir son hommage à la rose,
Mais à ces *viles* fleurs, qu'on voit sur les marais,
Dans la fange étaler leur fétides attraits.
. . . . . .
Vois encor cette veuve au teint pâle, à l'œil doux,
Qui déplore la mort de son fidèle époux.
Elle a, d'un sort affreux malheureuse victime,
Perdu depuis dix jours cet époux cacochyme;
Oh! rien ne pourra mettre un terme à ses douleurs,
Ses yeux seront toujours une source de pleurs....
Tu crois à ses regrets? Puisque tu veux y croire,
Ne va pas des voisins apprendre son histoire.
Du vivant de *l'*époux elle avait un amant
Qu'elle adorait, flattait et volait tendrement.
Eh bien! le sort a fait, par un *coup* incroyable,
D'une épouse adultère une veuve estimable:
Dans sa douleur profonde elle a fort prudemment,
Cherchant un autre époux, écarté son amant.

Il est inutile de faire remarquer le bonheur de ce trait:

Qu'elle adorait, flattait et volait tendrement;

ni l'exquise élégance de ces vers:

Il a du papillon les ailes, les couleurs,
Et toujours de l'insecte il conserve les mœurs.

Ces citations peuvent suffire pour faire juger du talent de l'auteur. La noble indignation qu'il témoigne contre le vice, semble garantir que ses satires seront

Digitized by Google

toujours dirigées vers un but moral. L'habitude de la composition, et l'étude réfléchie des bons modèles, lui apprendront à se garantir des défauts assez nombreux qui déparent encore son style; et nous aurons un poète satirique de plus. V. F.

L'Iliade d'Homère, traduite du grec. — *Deuxième édition*, revue et corrigée. — A Paris, chez *Bossange*, *Masson* et *Besson*.

Cette traduction est précédée d'un dialogue écrit en grec. Homère y remplit le principal rôle, et développe les grandes vues qui l'ont dirigé dans le plan et l'exécution de l'*Iliade*. Ses Dieux, d'après cette explication, ne sont autre chose que les folles passions des hommes ou les agens et les ministres des volontés divines. Il n'y a que Jupiter à qui le pouvoir absolu soit attribué : il est placé au-dessus des autres Dieux dans la voûte azurée; tous tremblent à sa voix; leur destinée ainsi que celle des hommes, est dans sa main. Mais, dit-on au poète, comment expliquez-vous les faiblesses de Jupiter, et principalement son oubli avec Junon sur le mont Ida? Ce sont, répond Homère, des allégories égyptiennes. Faites-vous initier comme moi aux anciens mystères de cette contrée, si vous voulez en découvrir le sens caché. Mme Dacier aurait pu, ainsi que l'auteur du dialogue, adresser cette réponse à Lamotte lorsqu'il attaquait avec une apparence d'avantage les Dieux de l'Iliade et de l'Odyssée. C'est la seule qui lève toutes les difficultés, et la seule qu'elle n'ait pas employée.

L'interlocuteur d'Homère, satisfait de cette explication sur les Dieux, critique les hommes peints par le poète. Il s'élève contre Agamemnon, Achille, Pâris, et sur-tout contre Hélène à laquelle il donne les épithètes les plus flétrissantes. Homère répond à ces objections : il montre qu'Achille et Agamemnon n'ont que les passions naturelles aux hommes; mais qu'elles sont seulement portées à un excès nécessaire pour les rendre intéressantes et poétiques. Il prouve qu'Hector est le modèle des héros, des époux et des pères; enfin il avance qu'Hélène est touchante par ses regrets. Loin de goûter le bonheur dans

Digitized by Google

sa liaison avec Pâris, elle est livrée aux chagrins les plus profonds; elle rougit de la lâcheté de son séducteur; elle pense à ses frères dont elle a causé la honte; elle regrette toujours son premier époux, ses parens et sa patrie. « Malheureuse, dit-elle à Priam, ah! que n'ai-je » cessé de vivre le jour où je suivis ton fils, abandonnant » et la couche nuptiale, et mes parens et une fille encore » au berceau, et les compagnes chéries de ma jeunesse! » Mais les Dieux ne l'ont pas voulu, et je me consume » dans les regrets et dans les larmes. »

Homère s'élève ensuite à de plus hautes considérations. Il indique les leçons importantes qu'on peut tirer de l'Iliade, et donne une idée des mœurs de la Grèce à cette époque. Peut-être ce tableau, très-intéressant par lui-même, désigne-t-il trop visiblement une main moderne: il annonce des connaissances étrangères au tems d'Homère. Du reste, le poète semble prévoir les critiques qu'on fera de ses ouvrages. « Déjà, dit-il, la hauteur de » nos esprits s'abaisse; ce que nous croyons encore de » la fierté, va s'altérant par degrés, et finira par s'é- » teindre. Ces passions fortes et énergiques qui élevaient » les ames du vieux tems, qui exaltent encore quelques » ames privilégiées, se décomposeront et iront mourir » dans le misérable cercle de quelques coteries obscures » et dans de sourdes intrigues. Ainsi des fleuves majes- » tueux, après avoir désolé quelquefois, et souvent fé- » condé les campagnes, se divisent en ruisseaux et se » perdent dans les sables. »

Ce dialogue qui, comme on ne saurait en douter, est de l'auteur de la traduction, présente dans un très-court espace un excellent résumé des vues d'Homère, soit dans la peinture des Dieux, soit dans celle des héros, soit dans la morale qu'il a voulu établir. « Tout l'ensemble » de mon ouvrage, fait-on dire à ce grand poète, tend à » l'instruction des hommes; tout y a pour objet de les » rendre meilleurs, et plus justes et plus sages. » Cette opinion est appuyée par les témoignages les plus respectables de l'antiquité. Horace observe qu'Homère parvient bien plus sûrement que les philosophes à apprendre aux hommes les règles les plus délicates de la morale.

Qui, quid sit pulchrum, quid Turpe, quid utile, quid non, Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

Digitized by Google

Lorsque la première édition de cette traduction parut (en 1777), les érudits formèrent différentes conjectures sur le véritable auteur du dialogue. Plusieurs pensèrent que ce morceau était d'un savant grec retiré en Italie dans le siècle de Léon X; et l'un d'eux écrivit même à Oxford pour savoir si ce manuscrit y était connu. Cette méprise était l'éloge le plus flatteur que pût recevoir l'auteur. Il était si rare, il y a trente ans, qu'un homme de lettres fût en état de composer un ouvrage en grec, qu'on devait naturellement attribuer celui-ci à tout autre qu'au traducteur. Cependant quand on fut convaincu qu'il en était l'auteur, quelle idée ne dut-on pas concevoir de sa version? On avait reproché à M. Bitaubé d'avoir moins traduit d'après le grec, que d'après la traduction de Pope : le même soupçon ne pouvait tomber sur celui qui s'était exercé avec tant de succès dans la langue d'Homère.

C'est aux traductions qu'Homère a dû presque tous ses détracteurs dans les deux derniers siècles. A très-peu d'exceptions près, ceux qui étaient en état de le lire dans l'original sentaient ses beautés, et trouvaient du charme même dans ses défauts. Les novateurs qui essayèrent témérairement de détruire cette vieille réputation, ne l'entendaient pas : tels étaient Perrault et la Motte. Vainement le dernier s'efforça-t-il de prouver avec beaucoup d'art qu'il suffisait de connaître par une traduction le plan et les pensées d'un poète pour le bien juger : on lui répondit que le style et les images formaient les principales beautés d'Homère, et que rien de tout cela ne se retrouvait dans la traduction de Mme Dacier. La Motte aurait probablement abandonné, ou du moins beaucoup modifié son opinion, s'il avait pu connaître la traduction qui nous occupe. Il aurait pu se faire une idée des grandes images d'Homère; il aurait vu que les détails les plus simples peuvent s'ennoblir dans notre langue; ses plaisanteries quelquefois assez bonnes, lorsqu'elles ont pour objet la prose de Mme Dacier, auraient perdu leur justesse et leur grace piquante : on peut croire enfin qu'il aurait renoncé à la pensée de réduire l'Iliade, et de la défigurer dans une imitation en vers faibles.

Le principal avantage de cette traduction est d'avoir

Digitized by Google

une rapidité entraînante, avantage inappréciable dans un poëme qui contient un grand nombre de descriptions de combats. Les expressions parasites, les épithètes oiseuses sont supprimées : les périodes trop longues sont coupées; les parenthèses trop étendues sont séparées des phrases auxquelles elles tenaient. La fidélité ne souffre point de ces légers changemens : plus scrupuleuse, elle nuirait à l'effet. Les jeunes gens sur-tout aimeront cette traduction qui paraît leur être destinée : elle semble répondre à la fougue de leur âge et à la vivacité de leur imagination. Par le charme qu'ils y trouveront, ils pourront s'habituer à sentir les grandes beautés des anciens, et à préférer la lecture d'Homère à celle des romans.

Mais dans les travaux les plus parfaits qui sortent des mains des hommes, quelques défauts avoisinent toujours les beautés. Un système, quelque bon qu'il soit, a ses inconvéniens. On regrette quelquefois dans cette traduction les défauts mêmes d'Homère qui, comme ceux de La Fontaine, ont un charme qu'on ne peut définir. Cette observation qui fut déjà faite lorsque la première édition parut, doit être aujourd'hui appliquée avec beaucoup plus de réserve, parce que d'heureuses corrections ont, en général, donné au style plus de nombre et de rondeur. Quelques citations peuvent seules faire connaître le mérite de ce travail.

Ulysse et Diomède pénètrent de nuit dans le camp d'Hector : Dolon, guerrier troyen, vient à leur rencontre. Les deux héros l'aperçoivent : « Tous deux, dit » Homère, se jettent hors de leur route, et se cachent » derrière un monceau de cadavres. Sans soupçon, » sans inquiétude, Dolon passe et s'éloigne. Soudain » les deux héros revolent sur ses pas. Au bruit qu'ils » font, il s'arrête; il les croit des Troyens qu'Hector » envoie pour le rappeler. Mais déjà ils ne sont plus » qu'à la portée du javelot, il reconnaît son erreur : » lui de fuir, eux de poursuivre. Tels, deux chiens » savans dans l'art de Diane, pressent, au fond des bois, » le lièvre ou le faon timide; toujours ils sont près de » l'atteindre, et toujours l'animal éperdu échappe à » leurs efforts. » La chaleur et la rapidité ne peuvent guère être portées plus loin; il y a même dans l'har-

Digitized by Google

monie du style quelque chose qui entraîne; avantage si rare dans la prose française et qui n'a été possédé que par nos grands écrivains! Un autre exemple montrera encore d'une manière plus frappante la supériorité du traducteur; il peint Hector attaquant le camp des Grecs. « Accablés par Jupiter, tremblans devant l'homicide » Hector, les Grecs vont chercher un asile au milieu » de leurs vaisseaux. Plus impétueux que la foudre, » Hector les frappe et les disperse : tel, au milieu des » chasseurs et des chiens, le lion ou le sanglier déploie » sa vigueur et sa rage. Un cercle menaçant l'environne; » une nuée de dards et de javelots s'épanche sur lui; » mais toujours intrépide il défie le fer et la mort; il » tente d'enfoncer une foule d'ennemis; autour de lui, » devant lui, règnent la terreur et l'effroi. Son courage » va chercher le trépas qui semble l'éviter : telle est » l'impétueuse ardeur d'Hector. »

La douleur d'Achille, après la mort de Patrocle, est un des plus beaux morceaux de cette traduction : on remarque un changement très-heureux dans la peinture des honneurs qu'on rend à l'ami du héros. Dans la première édition, le dernier trait de ce tableau n'était pas assez frappant. « Rassemblés autour d'Achille, les guer- » riers pleurent avec lui le destin de Patrocle; et la » nuit tout entière est témoin de leurs regrets et de » leurs larmes. » Cette image est plus belle dans la seconde édition. « Toute la nuit les Thessaliens, rassem- » blés autour d'Achille, pleurent avec lui son cher » Patrocle, et remplissent les airs de leurs longs gémis- » semens. » Cette version est plus exacte, et la sombre harmonie des derniers mots ajoute à l'effet de cette peinture.

Jusqu'à présent on a pu se former une idée du mérite éminent de cette traduction dans les morceaux qui exigent un style rapide et coupé : elle n'est pas moins digne des plus grands éloges dans les scènes touchantes. Les plaintes d'Andromaque, lorsqu'elle voit les restes d'Hector, sont comparables à ce que nous avons de plus parfait dans ce genre. Le style, ordinairement si véhément et si rapide, prend de la douceur et de la flexibilité.

« Malheureux Hector !... malheureuse Andromaque !...

« un

Digitized by Google

» un même astre éclaira ta naissance et la mienne. » Troie, Thèbes, Priam, Héection, quel funeste nœud » vous rassemble! O père infortuné d'une fille encore » plus déplorable! pour quel destin tu élevas mon en- » fance! Hélas! faut-il que je sois née? Cher Hector, » tu descends dans les sombres demeures, au noir séjour » de l'oubli. Et ta déplorable veuve, tu la laisses dans » ton palais désert, en proie à la douleur et aux » larmes! Un fils, le triste fruit de nos malheureuses » amours..., ah! il ne sent pas encore le poids de son en- » fortune: en te perdant, il perd l'appui de ton en- » fance; il ne sera point la consolation de tes vieux ans.

» Eh! quand il pourrait échapper à cette funeste » guerre, les travaux et les ennuis rempliront sa car- » rière. D'avides étrangers dévoreront son héritage. Le » jour qui ravit un père à son fils le laisse sans secours, » sans appui. Plein de tristes souvenirs, la tête baissée, » les yeux baignés de larmes, il va, du cri de ses be- » soins, importuner les amis de son père. Attaché à leur » robe, tremblant à leurs genoux, il les trouve insen- » sibles et sourds; la coupe que lui offre une avare pitié, » loin d'éteindre sa soif, mouille à peine le bord de ses » lèvres.

» La main de ses égaux le repousse avec outrage de la » table où ils sont assis: Va, lui disent-ils, ton père ne » partage plus nos fêtes. Humilié de tant d'affronts, je » verrai mon Astyanax revenir dans mes bras, et » m'arroser de ses larmes.

» Hélas! assis sur tes genoux, il prenait de ta main » les mets les plus délicieux! Quand, fatigué de ses » jeux, rassasié de plaisirs, le sommeil fermait sa pau- » pière, mollement étendu sur le sein de sa nourrice, » ou dans un berceau pompeux, il y goûtait un tran- » quille repos. Astyanax! nom jadis cher aux Troyens! » il rappelait à leur reconnaissance ta valeur et tes ex- » ploits. Seul, tu étais l'appui, le défenseur de nos murs. » Maintenant, au milieu d'une flotte ennemie, loin de » tes parens, ton corps sanglans est la pâture des chiens. » De vils insectes, après eux, dévoreront mon cher » Hector!... Ces superbes habits que nos mains avaient » tissus, hélas! ils ne couvriront point ta froide dé-

Digitized by Google

» pouille!.... Je les livrerai tous aux flammes.... Vaine
» image d'un bûcher que n'obtiendra pas mon époux!...
» Du moins les Troyens me verront, par ce sacrifice,
» faire éclater ma tendresse et honorer ta mémoire.»

Ce morceau, en conservant la simplicité antique, est aussi remarquable par son élégance et par ses tours poétiques, que par le naturel des expressions. On y retrouve l'Andromaque d'Homère, ce modèle des épouses et des mères, comme Hector l'était des pères et des époux.

Ces citations ne peuvent faire connaître qu'imparfaitement cette excellente traduction; il faut la lire pour en sentir tout le charme. Sans s'éloigner d'une fidélité scrupuleuse, elle entraîne le lecteur, même dans les détails les moins rapprochés de notre goût et de nos mœurs, et l'on ne s'aperçoit presque jamais du sommeil d'Homère.

Si la rapidité, la chaleur, les tournures poétiques et cette sorte de liberté qui, ne dégénérant point en licence, donne à une version le caractère d'un ouvrage original, sont exigées avec raison dans la traduction d'un poète tel qu'Homère, on reconnaîtra que celle-ci l'emporte sur toutes les traductions qui l'ont précédée. Le travail de madame Dacier, très-utile au moment où elle le fit, ne donnait qu'une idée imparfaite d'Homère: un style prosaïque, des tours négligés et communs justifiaient en quelque sorte les remarques de Lamotte. Une traduction plus nouvelle n'avait pas rempli le vœu de ceux qui désiraient que l'Iliade pût être lue par les jeunes gens avec autant de plaisir que Télémaque: des phrases trop longues, une trop grande profusion d'épithètes la privaient de cette chaleur si nécessaire quand on peint des combats. Il était réservé à la même main qui retraça, d'après le Tasse, les héros des croisades, et qui fit connaître en France les beautés séduisantes de la *Jérusalem délivrée*, de s'exercer à un travail plus épineux, mais d'une bien plus grande utilité; de lutter contre Homère, et de représenter dans tout leur éclat les vastes conceptions de ce père des poètes. P.

Digitized by Google

Recueil de Poésies, par J. F. Ducis, de l'Institut de France. — A Paris, chez *H. Agasse*, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

Le caractère fait une partie essentielle du talent. Il manquera toujours quelque chose aux écrits d'un homme sans morale et sans honneur. Boileau l'a dit :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

La considération dont jouit un écrivain, jette un reflet doux et favorable sur ses ouvrages; et de beaux vers sont bien plus beaux, quand c'est un honnête homme qui les a faits. Partout, dans ceux de M. Ducis, respirent la noble élévation de son caractère et la profonde sensibilité de son ame. La piété filiale, la tendresse fraternelle et l'amitié ont fait le charme de sa vie, et il les a souvent chantées sur sa lyre. Comme poète tragique, il a peint avec succès sans doute les crimes de l'ambition, de la vengeance et de l'amour; mais, en cette même qualité, il a dû à la nature ses plus heureuses inspirations et ses triomphes les plus éclatans. C'est la nature qui lui a dicté les belles scènes d'*Œdipe*, d'*Hamlet* et du *Roi Lear*; c'est elle qui a défendu et défendra toujours ces trois ouvrages contre les critiques du goût et contre les attaques de la malveillance. Il est impossible de ne pas reconnaître là l'effet d'une vocation toute particulière pour ce genre de pathétique qui se fonde sur les affections du sang. Thomas avait bien raison d'écrire à son ami : « Vous serez le poète de la nature; vous le serez » par vos sentimens et par vos ouvrages. » M. Ducis, descendu des hauteurs de la scène tragique et rendu à lui-même, chante encore la nature, mais sur un ton plus doux, avec l'accent du bonheur et de la reconnaissance. Il est impossible de n'être pas profondément ému en lisant les vers qu'il adresse à sa mère et à sa sœur, cette sœur si tendre et si chérie, qui entoure de soins sa vieillesse et le console de tout ce qu'il a perdu, autant qu'un cœur si aimant peut-être consolé. C'est un doux rapport qu'il a de plus avec son digne ami Thomas, dont une sœur aussi protégeait et

Digitized by Google

embellissait les jours. Avec quelle énergie de douleur et de sensibilité il déplore la perte de cet écrivain si noble dans sa conduite et dans ses ouvrages! Mais aussi de quelles circonstances pénibles et touchantes cette perte ne fut-elle point accompagnée? Échappé à la mort comme par miracle, M. Ducis est rendu à la santé par les soins de Thomas; il consacre sa reconnaissance dans des vers pleins de génie et de tendresse, et les lit dans une séance publique de l'Académie de Lyon, en présence de son ami qui se précipite en pleurant vers lui, le presse sur son sein et fait partager à toute l'assemblée leur commune émotion; peu de jours après cette scène attendrissante, Thomas tombe malade et meurt dans les bras de M. Ducis, qui a la douleur de ne pouvoir conserver à la vie celui qui naguère l'y avait rappelé lui-même. Thomas mourant se plaisait à lui répéter ces deux vers de son *Epître à l'Amitié :*

De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire.
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

Lorsque la douleur, adoucie par le tems, mais non pas diminuée, eut permis à M. Ducis la trop faible consolation des vers, il ajouta, comme il le dit lui-même, le chant de mort, au chant d'amitié et d'allégresse. Je citerai la fin de ce touchant épilogue.

Un peu de terre, hélas! a caché pour jamais
L'ami dont en ces lieux je cherche encor les traits.
Oullins! ô triste Oullins! que ton temple modeste
A laissé dans mon cœur un souvenir funeste!
Ah! conserve à jamais ce dépôt précieux
Qu'ont avec tant de peine abandonné mes yeux!
Au pied de cet autel où mon ami repose,
Si, pour toi, notre deuil est encor quelque chose,
Ah! laisse-lui passer nos soupirs et nos pleurs.
Son ombre, hélas! peut-être entendra nos douleurs.
Il les mérite bien, cet ami si fidèle,
Qui mourut en chrétien, qui peignit Marc-Aurèle.
Oh! comment honorer son génie et ses mœurs?
Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs;
Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu;

Digitized by Google

C'est moi que tout sanglant ton bras a soutenu.
Quoi ! c'est moi qui renais ! quoi ! c'est lui qui succombe !
Hier contre son sein ! aujourd'hui sur sa tombe !

M. Ducis vient de perdre un autre ami, et il a encore cette fois la douceur de voir partager ses regrets par tous ceux à qui les lettres et les vertus sont chères. Cet ami est M. Bitaubé, l'estimable traducteur d'Homère. L'une des épîtres de M. Ducis lui est adressée. Pour plaire à M. Bitaubé, le meilleur moyen sans doute était de faire l'éloge d'Homère; et Homère ne pouvait être loué plus dignement que par un poète en qui le feu de l'imagination s'unit à celui du sentiment. Détachons quelques traits de ce tableau, tour à tour sublime et gracieux comme le modèle.

Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du Ciel, de l'Onde et de la Terre.
L'Univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue ;
Là, ce chêne aux cents bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs ;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort,
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.
Les trois Grâces en chœur, de lys le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »
. . . . . .
Et toi, grand Jupiter, que si loin de nos yeux
Ta splendeur et l'espace ont voilé dans les cieux,
Qui de nous vit ta tête, ou qui l'aurait conçue ?
Homère dans son vol l'aurait-il aperçue ?
Oui, ton front tout puissant il nous l'a révélé ;
Mais, en le dessinant, sans doute il a tremblé.
S'il l'a peint, c'est d'un trait. Que son sourcil remue,
Tout s'agite en suspens dans la nature émue ;
L'enfer craint, la mer tremble, et le jour s'est voilé ;
Sur ses gonds fléchissans le monde est ébranlé !
Tout s'incline et frémit sous le dieu du tonnerre.

Digitized by Google

Après avoir peint, en traits rapides et brûlans, la terrible *Iliade*, et s'être délassé de l'image des combats en retraçant les aventures de la douce *Odyssée*, M. Ducis revient à l'amitié plus douce encore, et qu'il préfère à cette poésie dont il est idolâtre.

Quelle amitié peut mieux s'expliquer que la nôtre?
Qui de nous eut plus d'art, d'ambition que l'autre?
Nous devions nous tenir par un autre lien.
Thomas fut ton ami, je fus aussi le sien.
Qu'en son nom quelquefois l'amitié nous rassemble;
De lui, de ses vertus, nous parlerons ensemble:
Entretiens à la fois et douloureux et doux.
Né faible, il a fini; mais, hélas! avant nous.
Nous, pélerins plus forts, nous avons, sous l'orage,
Plus d'une fois le jour reçu tout son outrage,
Plus d'une fois le soir séché nos vêtemens.
Mais la peine a toujours ses dédommagemens.
Nous voilà, grace au ciel, avec notre innocence,
Près d'arriver ensemble au doux pays d'enfance;
Pays d'aise et de paix, lieux chers et peu connus,
Où l'on songe, l'on dort, on ne se souvient plus,
Où l'on ne fait plus rien, mais où l'on aime encore.
Les Dieux nous ont conduits, notre encens les implore.
Nos respects envers eux ne sont jamais perdus.
Ami, viens, prends mon bras, nous y voilà rendus.

Un autre homme, également respectable par ses talens, ses vertus et son grand âge, mais qui heureusement vit encore, M. Vien s'associe honorablement dans ce recueil aux noms chéris que M. Ducis a célébrés. Le peintre et le poète ont un culte commun, celui de la belle nature physique et morale; leur idiome est presque le même; leurs théories semblent se confondre, ou du moins elles s'expliquent l'une par l'autre; avec la seule différence des moyens matériels, leurs travaux ont une telle conformité de résultats, qu'ils produisent sur l'ame des impressions semblables; et chacun d'eux, pour remporter la palme de son art, doit mériter que le titre de l'autre lui soit décerné: pour louer un poète, on dit qu'il est peintre; pour louer un peintre, on dit qu'il est poète. Outre ces rapports généraux, MM. Ducis et Vien en ont de particuliers et d'individuels; tous deux sont chefs d'école; tous deux ont ramené leur

Digitized by Google

siècle au sentiment et à l'expression de la nature, trop négligés par les tragiques et les peintres du tems; tous deux, enfin, dans leur honorable vieillesse, sont entourés d'élèves nombreux et reconnaissans, dont les succès font leur bonheur, et par qui ils s'applaudiraient d'être surpassés eux-mêmes. M. Ducis, s'adressant à M. Vien, a retracé cette glorieuse et touchante circonstance, qui ne s'applique pas moins bien à lui-même, qu'à son illustre ami. Il est heureux de pouvoir le louer en transcrivant ses propres expressions; on est sûr alors de le louer aussi bien qu'il le mérite.

Vien, quel est ton bonheur quand tu vois ces ouvrages,
Ces fils de tes enfans, ravir tous les suffrages!
Les puissans rejetons que ta sève a produits,
Célèbres dès long-tems, sont chargés d'heureux fruits,
Qui, fameux à leur tour, sont près d'en faire éclore
Que tes vastes rameaux ombrageront encore.
A tes nobles leçons ils n'ont pu déroger;
Et tous près de leur père ils viennent se ranger.
L'aigle et le fils de l'aigle, et le ramier timide
N'engendre point son vol ni son œil intrépide.
Avec eux, de leurs noms, de ta gloire escorté,
Tu t'avances vivant dans la postérité.
Tes talens sans orgueil, ta vie et longue et pure,
Donne un maître, un Nestor, un père à la peinture.
Ton front si jeune encor sous tes cheveux blanchis,
Tes yeux des lois du tems semblent s'être affranchis.
Vois l'Apollon romain sourire à ton Ecole.
Te voilà dans Paris au pied du Capitole.
Dans le champ des beaux-arts, tous amis et rivaux,
Tes enfans avec joie ont saisi leurs pinceaux.
Vois ces enfans si chers dont l'essaim t'environne,
Te montrer leurs travaux, t'apporter leur couronne.
Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,
Vit les fils de ses fils, dans les fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques.
Avec éclat porté par leurs bras triomphans,
Ses regards attendris tombaient sur ses enfans;
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

Non content d'applaudir aux triomphes de ses jeunes

Digitized by Google

élèves, M. Ducis veut leur apprendre à en mériter de nouveaux; son expérience leur signale les écueils de la carrière, leur trace la route qu'il faut suivre, leur indique la borne qu'il faut atteindre, sans la dépasser ou sans y briser son char. C'est cette sollicitude paternelle qui lui a inspiré sa belle Epître à M. Legouvé, l'un de ses plus habiles et de ses plus heureux successeurs. Elle est le développement de cette maxime qui lui sert d'épigraphe : « On ne doit jamais, dans aucun genre, » mêler l'horrible avec le gracieux. » C'est là qu'en quelques vers d'une admirable énergie, se trouve réduit ce grand tableau du cinquième acte d'*Epicharis et Néron ;* de cet acte regardé par tous les vrais juges de l'art comme un effort singulier de talent, comme un prodige de difficulté vaincue; de cet acte où Néron seul, dans un antre, son dernier asile, comme un tigre blessé à mort dans la fosse où les chasseurs l'ont fait tomber, amuse et épouvante les spectateurs justement impitoyables, de ses rugissemens impuissans, de ses lâches terreurs, et de ses remords qui ne sont que le regret de n'avoir point assez égorgé, ou de ne pouvoir plus égorger encore.

Et ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui, sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglans, sur son sein qui recule,
Essaie, en tâtonnant, un poignard ridicule ;
Ce vil esclave en pleurs, maudissant le trépas,
Qui tremble à chaque instant d'un bruit qu'il n'entend pas ;
Ce tigre sans courage et dont la barbarie
Fatiguait les bourreaux, et non pas la furie ;
Qui dans Rome embrasée eût, la lyre à la main,
Mêlé sa douce voix aux cris du genre humain ;
Cet empereur cocher, l'empoisonneur d'un frère,
L'assassin de Burrhus, l'assassin de sa mère ;
Pourquoi, près d'expirer, sous son antre odieux,
Pâle et transi d'effroi, réjouit-il mes yeux ?
Ami, c'est qu'en m'offrant sa hassesse et ses vices,
De la mort de Néron tu m'as fait des délices.
J'aime à voir le tourment qu'il subit dans tes vers,
Et je rends grâce aux Dieux qui vengent l'univers.

Aux Epîtres, succèdent des poésies diverses, et la

Digitized by Google

première pièce qui se présente, est intitulée : *les Bonnes femmes*, ou *le Ménage des deux Corneille*. C'est un délicieux tableau que l'on voudrait mettre tout entier sous les yeux du lecteur, et que l'on gémit d'être obligé de morceler. Les deux frères Corneille avaient épousé les deux sœurs.

Les deux maisons n'en faisaient qu'une ;
Les clefs, la bourse était commune.
. . . . . .
Tous les vœux étaient unanimes ;
Les enfans confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes ;
Le même vin coulait pour eux.

Le poète, voulant peindre la chambre de Pierre Corneille, ce sanctuaire du génie où apparaissaient les grandes ombres de l'antiquité, invoque le talent du Poussin, compatriote et contemporain de Corneille, modeste, fier et sublime comme lui.

Si ton art, Poussin, nous l'offrait,
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient, sur le jour qui disparaît,
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier abord frapperait.
Le luxe antique on y verrait ;
Le fauteuil à bras dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire ;
Sur sa table et la serge noire
Sa large bible s'ouvrirait ;
Un jour magique y descendrait ;
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcove, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets,
S'enfoncerait un lit austère
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel, quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.

Digitized by Google

Sa femme sans bruit sortirait ;
Jean Lafontaine dormirait ;
Le père Larue entrerait
Pour voir Corneille, son compère,
Qu'en silence il contemplerait.

Bien différent de nos poètes citadins qui chantent les douceurs de la médiocrité en désirant la fortune, et les charmes de la campagne en ne quittant point les salons de la ville, M. Ducis pratique les vertus qu'il prêche, et habite les lieux qu'il décrit. Tous ces frais tableaux où il peint les beautés de la nature, ont été faits en présence du modèle ; aussi tous les traits en sont justes, toutes les couleurs en sont vraies. Il a trouvé le bonheur dans sa modeste retraite, et le contentement dont son cœur est plein, se répand de lui-même dans ses vers, avec autant de douceur que d'abondance. Son *Petit Logis*, son *Petit Caveau*, son *Petit Parterre*, son *Petit Bois*, son *Ruisseau* et sa *Musette*, obtiennent tour à tour l'hommage de sa reconnaissance, parce que chacun d'eux contribue tous les jours à sa félicité. Aucun trait d'amertume ou de morgue philosophique ne se mêle à ces louanges innocentes et n'en altère la pureté. M. Ducis est trop heureux pour qu'aucun sentiment pénible entre dans son ame et passe dans ses écrits. Il voit avec pitié, mais sans aversion ni dédain trop marqué, tous ceux qui tourmentent et usent leur vie à chercher le bonheur où il ne fut jamais. Il est doux de penser que cet homme, d'un beau talent et d'un beau caractère, en peignant un *vieillard heureux*, n'a fait que se peindre lui-même. Je ne puis mieux terminer cet extrait, qu'en citant ce morceau, rempli de grâce, d'abandon et de véritable sensibilité.

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
J'y goûte, dans un calme extrême,
Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.
Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords,
Le Dieu charmant par qui l'on aime ;
Il ne m'a pas quitté de même,

Digitized by Google

Le Dieu charmant qui nous endort.
Sa fleur, soporative et chère,
A secoué sur ma paupière
Un sommeil plus doux et plus fort.
En voyant venir la vieillesse,
J'ai pris pour mon maître en sagesse
De Minerve le grave oiseau,
Vivant en paix sur son rameau,
Sans bruit, à l'écart et dans l'ombre.
Hermite aussi, pas aussi sombre,
Je vis en paix sous mon berceau,
Des humains fuyant le grand nombre,
Tout soin, tout honneur, tout fardeau,
Sans bâtir projet ni château,
Sans jamais rêver la vengeance.
De l'injustice et de l'offense
L'oubli coule avec mon ruisseau.
Peu de besoins fait mon aisance;
Je suis sans peine à leur niveau.
Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet j'ai du silence.
La Parque m'offre ses ciseaux,
Et moi je laisse à ses fuseaux
Dévider ma seconde enfance;
Et ces vers, venus dans mon clos,
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

Assez d'autres signaleront leur triste diligence, en remarquant les défauts cachés au milieu de tant de beautés. Moi, j'ai mieux aimé me livrer sans réserve au plaisir d'admirer les vers d'un vieillard vénérable, qui depuis long-tems sait bien lui-même tout ce que nos critiques auraient la prétention de lui apprendre. Ce qu'on peut reprocher sur-tout à M. Ducis, c'est l'excès de la force et de la chaleur. Puisse-t-il, dans vingt ans, nous prouver qu'il est parvenu à modérer davantage le feu et l'énergie de son ame! AUGER.

Digitized by Google

Cours complet d'Agriculture pratique, d'Économie Rurale et Domestique, et de Médecine Vétérinaire; par l'abbé Rozier; rédigé par ordre alphabétique (1).

Le Cours de l'abbé Rozier est l'ouvrage le plus étendu que l'on ait écrit sur l'agriculture : mais il s'en fallait qu'il fût complet, et ses collaborateurs ou continuateurs conviennent (tome XI, page 46) *qu'il est loin de réunir tout ce qu'il faut savoir.* Il en sera toujours ainsi de tous les livres écrits sur un art susceptible de progrès, et dont toute la théorie résulte de l'expérience et de l'observation des faits. Jusqu'à ce que l'on soit arrivé au dernier degré de perfection, on aura toujours quelque chose à dire : et comme ce terme est au moins fort éloigné, en supposant qu'il soit jamais possible de l'atteindre, il en faut conclure qu'on écrira encore long-temps.

C'était une idée vaste et utile que celle qu'eut Rozier de publier une espèce d'Encyclopédie rurale ; et si l'on pense au grand nombre des parties qui composent l'agriculture, à toutes les connaissances que suppose et qu'exige ce premier de tous les arts qui a une liaison si étroite avec presque tous les autres, que le cultivateur habile ne doit pas leur être étranger, on est obligé de

(1) Ouvrage dont on a écarté toute théorie superflue, et dans lequel on a conservé les procédés confirmés par l'expérience et recommandés par Rozier, par M. Parmentier et les autres Collaborateurs que Rozier s'était choisis. On y a ajouté les connaissances pratiques acquises depuis la publication de son ouvrage, sur toutes les branches de l'agriculture et de l'économie rurale et domestique, par MM. Sonnini, Tollard aîné, Lamarck, Chabert, Lafosse, Fromage Defeugré, Cadet de Vaux, Lamerville, Cossigny, Curaudau, Chevalier, Lombard, etc., etc. — Six volumes in-8°, de 500 pages au moins chacun, avec le portrait de Rozier, celui de M. Parmentier, et 30 planches gravées en taille-douce. — Les tomes I et II sont en vente. — Prix, 7 fr. par volume, pris à Paris, et 9 fr. par la poste, francs de port. — A Paris, chez F. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10; Léopold Collin, libraire, même rue, n° 4; D. Colas, éditeur du *Journal des Propriétaires Ruraux*, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

Digitized by Google

convenir que Rozier s'ouvrait une carrière illimitée, et s'imposait une tâche au-dessus des forces d'un seul homme. Il le sentit lui-même, puisa dans des sources connues ou dignes de l'être, fit un appel aux savans et aux propriétaires; enfin, s'associa des collaborateurs instruits qui l'aidèrent dans cette vaste entreprise. Quelqu'imparfait que l'on suppose un ouvrage de ce genre, il est toujours d'une grande utilité. Il signale les erreurs, montre à tous les yeux le point où l'on est parvenu, de manière que c'est de ce point que l'on doit partir désormais, et il évite aux autres un travail fatigant et pénible. Voilà d'abord les avantages incontestables que présente le Cours de Rozier. Il en a d'autres plus réels et plus positifs, en donnant des leçons et des préceptes fondés et appuyés sur l'expérience. C'est particuliérement en agriculture que l'expérience est précieuse, ainsi que dans tous les arts, et ses leçons ne sont point perdues, comme elles le sont trop souvent, dans la morale. Mais par-là même que Rozier détruisit des méthodes vicieuses par des faits nouveaux, on devait présumer que quelques-unes des méthodes nouvelles courraient risque d'être à leur tour ébranlées par de nouveaux faits. Il ne se le dissimule pas, et souvent il invite les cultivateurs à lui faire part du résultat de leurs essais. Toute science posée sur des tentatives est par-là même susceptible d'être modifiée. L'essai d'hier ne ressemble point dans ses résultats à l'essai d'aujourd'hui, et tous les deux peuvent différer de celui qu'on fera demain; de ces réflexions suit évidemment la nécessité de refaire le Cours de Rozier. Retrancher de cet ouvrage toutes les méthodes qu'on reconnaissait comme défectueuses, toutes les théories plus ingénieuses que vraies et démontrées, toutes les conjectures systématiques; conserver ce qui est revêtu du sceau de l'expérience, en un mot, réduire l'ouvrage à tout ce qu'une pratique éclairée a consacré, c'est une entreprise utile et louable. Tel est le but que se sont proposé les auteurs du *Cours d'Agriculture*, dont nous nous occupons. Un seul homme, quelque savant, quelque laborieux, quelqu'habile qu'il soit, ne pouvait seul supporter un tel fardeau: le tenter était d'une témérité ridicule, d'une vanité puérile. Il est impossible

Digitized by Google

d'être également instruit dans toutes les branches de l'économie rurale. Un excellent cultivateur peut être fort ignorant dans l'art vétérinaire, *et vice versâ;* cependant l'art vétérinaire est une partie essentielle de l'économie rurale. Il fallait donc qu'un certain nombre d'agriculteurs, d'artistes vétérinaires, de jardiniers, etc. revissent, chacun dans sa partie, les articles du Cours de Rozier qui étaient de leur ressort, conservassent ce qui méritait d'être conservé, en ayant soin d'ajouter les nouvelles observations que leur propre expérience leur avait suggérées; il fallait encore que ces articles fussent revus par un écrivain chargé d'indiquer la direction que devaient prendre les collaborateurs, et généralement investi lui-même d'une considération méritée et acquise par des travaux utiles et des succès non contestés. C'est ainsi que devait être conçu le nouveau Cours de Rozier; c'est ainsi qu'il l'est en effet et qu'on l'exécute. Tous les coopérateurs de cette entreprise sont ou propriétaires, ou connus par des travaux ou des ouvrages agronomiques, ou bien enfin par de grands succès dans l'art qu'ils cultivent et qui fait partie de l'économie rurale : tels sont parmi ces derniers, MM. Chabert, Fromage de Feugré, Lafosse et Chaumontel; dans les premiers, M. de Lamarck, qui a tracé dans le règne végétal une route nouvelle et agréable; M. Cadet-de-Vaux, dont toute la vie a été consacrée à des objets d'utilité; M. de Lamerville, constamment occupé de l'éducation des bêtes à laine; M. Poiret, qui a agrandi le domaine des connaissances de l'histoire naturelle; M. Charpentier-Cossigny, connu par ses voyages et ses vues sur le commerce maritime de sa patrie; M. Lombard, qui, dans l'observation, les mœurs et le gouvernement des abeilles, n'a rien laissé à désirer; M. Tollard, qui a publié un bon ouvrage sur les végétaux; enfin, des propriétaires cultivant dans la retraite le premier des arts et faisant part de leurs observations. Nommer le continuateur de Buffon, M. Sonnini, qui, comme son modèle, a revêtu des charmes du style les descriptions de la nature, c'est dire que la rédaction générale de l'ouvrage ne pouvait être en de meilleures mains.

Digitized by Google

Il résulte de cette association une grande variété dans le style comme dans les matières dont cet ouvrage est composé. On a remarqué dans plusieurs journaux que la partie de la rédaction et du style était beaucoup plus soignée dans ce Cours qu'elle ne l'est ordinairement dans les ouvrages de cette nature. L'abbé Rozier n'avait point été critiqué sous ce rapport; on lui avait même fait un reproche tout contraire, en l'accusant d'avoir un style trop fleuri et d'étaler une érudition souvent inutile ou déplacée. La critique cherche des fautes et s'afflige de n'en pas trouver. Si Rozier eût mal écrit, elle lui eût reproché l'incorrection de son style. Un reproche qui semble plus grave, mais qui n'est que spécieux, était que cet auteur ne connaissait l'agriculture que de son cabinet. Arthur Young paraît, dans son *Voyage en France*, admettre en partie cette opinion, et fait de l'auteur du *Cours d'Agriculture* l'objet de quelques plaisanteries sanglantes. Elles étaient injustes, et il est prouvé que Rozier a sur plusieurs parties de l'agriculture ajouté la pratique à la théorie. Nous avons démontré qu'il était impossible qu'il les embrassât toutes. Young lui-même, qui a passé toute sa vie à cultiver, ignorait plusieurs parties de l'art auquel il consacra toute son existence. C'est ce que prouvent ses volumineuses *Annales d'Agriculture*, dans lesquelles il insère nombre de mémoires sur des sujets d'économie rurale qui lui sont entièrement étrangers.

C'est donc un avantage pour un ouvrage scientifique, et un grand avantage, d'être bien écrit; car enfin l'essentiel est de se faire lire, et si l'on dit platement les meilleures choses du monde, on ne causera que du dégoût et de l'ennui. Pourquoi l'agriculture, celui de tous les arts qui procure le plus de bonheur, ne se prêterait-elle point à l'élégance du style? Le premier des orateurs romains, le plus pur des poètes latins, n'en ont-ils pas fait un éloge complet, et Virgile n'a-t-il pas donné des préceptes agronomiques en vers harmonieux?

Un préjugé ridicule excluait des connaissances que l'homme doit acquérir, celles qui sont relatives à l'agriculture : celles-ci ont été même un objet de dérision. Par une contradiction assez singulière, on mettait entre les

Digitized by Google

mains des jeunes gens les *Géorgiques de Virgile*, qu'on leur faisait apprendre uniquement pour la facture du vers; quant aux préceptes et aux opérations agronomiques, le professeur n'en savait sur cela pas plus que l'élève, et tous les deux se contentaient d'admirer l'harmonie des vers du chantre des abeilles. Ce préjugé a disparu, au moins en partie; les études utiles ont repris leur place, et l'agriculture a gagné à ce changement. Un magnifique établissement, créé en Suisse par M. Fallemberg, un institut agricole établi par ce cultivateur, et dans lequel on se rend des pays éloignés, enfin, des ouvrages d'un mérite reconnu, font prévoir des progrès certains. Nous ne craignons point de mettre au nombre de ces derniers le *Cours Complet*, et les deux volumes qui ont paru nous sont de sûrs garans que nous ne sommes pas dans l'erreur. A. D.

VARIÉTÉS.

Spectacles. — *Académie Impériale de musique.* — On a donné à l'Académie Impériale de musique la première représentation de la *Mort d'Adam*, opéra en trois actes, paroles de M. Guillard, musique de M. Lesueur. Cet ouvrage, d'un genre plus que sérieux, n'a pas obtenu un succès complet à la première représentation; l'austérité du sujet, loin de porter les spectateurs à la tristesse, a excité en eux quelques mouvemens de gaîté très-prononcés: mais une très-belle décoration placée à la fin du troisième acte, a sauvé l'ouvrage: les auteurs demandés, ont été nommés; ils peuvent donc se vanter d'avoir réussi.

La foule extraordinaire qui s'était portée à cette représentation, ne nous ayant pas permis d'être placés de manière à juger cet ouvrage, nous voulons le revoir avant d'en entretenir nos lecteurs: ce retard est un garant de l'impartialité que nous apportons dans nos jugemens.

Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique. — Première représentation de la *Rose rouge et la Rose blanche*, opéra-comique en trois actes; paroles de M. Pixérécourt, musique de M. Gaveaux.

Rendre compte de cet opéra n'est pas chose facile; les incidens y sont tellement multipliés, que l'analyse de l'ouvrage

Digitized by Google



vrage est un ouvrage lui-même : nous allons cependant l'entreprendre.

Les factions de la *Rose rouge et de la Rose blanche* ont long-tems agité l'Angleterre : le comte de Derby, l'un des premiers soutiens de la *Rouge rouge*, est contraint à fuir son pays au moment où il allait obtenir la main d'Anna Mortimer; lord Mortimer, son père, et Seymour, ami de Derby, ont échappé à la proscription en se soumettant à Richard III; le roi, pour s'assurer encore plus de leur fidélité, ordonne qu'Anna épouse Seymour; Mortimer conduit sa fille au château de Seymour sans lui faire part de ses projets.

Cependant Derby, dans son exil, n'a pu vivre sans Anna; il s'est décidé à passer en Angleterre; il veut voir sa maîtresse, la décider à le suivre, et dire à sa patrie un éternel adieu. Il se présente au château de Seymour, déguisé en paysan écossais. Seymour aime Anna; il était près d'obéir aux ordres du roi, mais la vue de son ami lui rend toute sa vertu. Au moment où il va instruire Derby de la volonté du roi, on annonce l'arrivée de Mortimer et de sa fille; Derby craint d'être reconnu par ses ennemis et se tient à l'écart. Les vassaux de Seymour célèbrent l'arrivée de miss Mortimer : chacun d'eux lui offre des fleurs; Derby, confondu dans la foule, lui présente une rose rouge : cette fleur, emblème de son amour et du parti auquel il s'est sacrifié, réveille dans Anna les plus tendres souvenirs; elle jette les yeux sur celui qui ose la lui donner, et reconnaît son amant. La fête terminée, Seymour, Mortimer et sa fille entrent au château.

Le second acte se passe dans l'intérieur du château de Seymour. Derby est introduit par son écuyer, auprès de sa maîtresse; il lui apprend le danger qui les menace, et la conjure de le suivre en France; il lui rappelle ses sermens et sa promesse même; Anna hésite; Derby, dans la crainte d'être surpris par ses nombreux ennemis qui remplissent le château, se retire en annonçant à Anna qu'il va attendre sa résolution : il lui donne les moyens de la lui faire connaître : si la fenêtre par laquelle il s'évade, s'ouvre, ce sera pour Derby une preuve qu'elle ne veut pas le suivre, et dans ce cas il lui jure qu'il viendra lui-même se livrer à ses persécuteurs; il disparaît à l'arrivée de lord Mortimer et de beaucoup de seigneurs, partisans de la rose blanche. Mortimer remet à sa fille une lettre du roi qui lui ordonne d'épouser Seymour; Anna tombe évanouie; on ouvre la fenêtre pour la laisser respirer. Derby, qui croit que sa maîtresse refuse de le suivre, se présente aux portes du château : il est introduit dans la salle où ses ennemis sont rassemblés; sa visière

Digitized by Google

est baissée ; on célèbre les exploits des défenseurs de la rose blanche. Derby ne peut soutenir ce spectacle ; il se découvre ; on l'arrête, il est remis aux mains du gouverneur de la province.

Le troisième acte se passe dans une prison, où l'on a déposé le comte de Derby ; Seymour, qui se reproche les malheurs de son ami, parvient à y pénétrer sous les habits d'un vieux ménestrel ; il force son ami à prendre son déguisement et à sortir à sa place. Cette fuite est secrètement favorisée par le gouverneur, en vertu d'ordres du roi ; Derby ne consent à prendre la fuite qu'à condition que Seymour, à la première apparence de danger, sonnera un béfroi qui est placé dans la prison : à ce signal, Derby doit revenir prendre la place de son ami. A peine est-il parti qu'Anna apporte au gouverneur une lettre du roi qui instruit (on ne sait trop comment) de la tentative de Seymour, ordonne au gouverneur de remettre en liberté le prisonnier qui se trouvera dans la tour, et de l'unir à Miss Mortimer. Seymour entend lire cette lettre, et se précipite sur le béfroi. Derby, averti par ce signal, accourt pour sauver son ami et reprendre sa place ; le gouverneur le trouvant dans la tour, est sur le point de le remettre en liberté, lorsque lord Mortimer paraît et annonce que Richard pardonne *franchement* au comte de Derby, qui épouse Anna. Nous avons souligné le mot franchement, parce qu'il nous paraît peu convenable à la dignité royale de supposer qu'elle use de pareils subterfuges.

L'intrigue de cet *opéra-comique* est, comme on le voit, très-compliquée. Un journal donnait, il y a quelques jours, une recette pour faire un mélodrame, et il indiquait ce qui doit entrer dans sa composition. Quoique nous ayons retrouvé dans *la Rose rouge et la Rose blanche* tout ce qui constitue un vrai mélodrame, nous ne lui en rendons pas moins justice ; peut-être l'ouvrage eût-il été mieux placé au théâtre de l'Ambigu-Comique ou à celui de la Gaîté ; mais enfin, tel qu'il est, il offre des scènes bien filées et des situations intéressantes. M. Pixérécourt aura sûrement fait disparaître à la seconde représentation plusieurs expressions que l'on a improuvées à la première ; lorsqu'au second acte Anna tombe évanouie, les chevaliers chantent en chœur :

Voyez comme son cœur palpite,
Voyez comme son sein s'agite !

Il n'est ni naturel, ni décent, qu'une cinquantaine de guerriers s'occupent à regarder palpiter le sein d'une femme qui se trouve mal.

Digitized by Google

La musique est presque toujours adaptée aux paroles; l'ouverture a été fort applaudie. M. Gaveaux n'a sûrement pas fait attention qu'elle commence de la même manière qu'une des meilleures symphonies de Haydn; on a aussi remarqué que la romance chantée par l'écuyer du comte de Derby a quelque ressemblance avec sa romance d'*Ariodant*. Malgré ces réminiscences, la musique est en général digne de l'auteur des opéras de *Tabeon*, *Léonor*, *l'Amour filial*, etc. etc.

La *Rose rouge* et la *Rose blanche* avaient réuni une nombreuse assemblée; c'est un avantage dont tout fait présumer qu'elle jouira encore plus d'une fois. On ne pourra dire d'elle ce que Malherbes dit dans une Ode sur la Mort d'une jeune fille :

« Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses. »

B.

Nécrologie. — Guillaume-Emmanuel-Joseph *Guilhem de Clermont*, baron *de Sainte-Croix*, né à Mourmoiron, dans le comtat Venaissin, le 5 janvier 1746, est mort à Paris le 11 mars 1809. Plusieurs journaux ont déjà jeté des fleurs sur sa tombe, et les éloges qu'ils en ont faits n'ont été démentis par personne. Nous ne pourrions que répéter ce qui a été dit; mais nous nous proposons de donner une idée des travaux de ce savant dont la république des lettres pleurera long-tems la perte.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres proposa pour sujet de prix la question suivante : *Qui doit être cru préférablement des historiens d'Alexandre?* Le prix renvoyé en 1770, fut remporté en 1772 par M. de Sainte-Croix, alors âgé de vingt-six ans. Cependant, malgré ce succès, l'auteur ne crut pas encore son travail digne d'être offert au public, et ce ne fut que trois ans après qu'il fit imprimer l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*. Une seconde édition, considérablement augmentée, fut donnée en l'an XIII. Cet ouvrage, le plus important de ceux de M. de Sainte-Croix, est trop connu et trop répandu pour que nous en donnions ici l'analyse. Il en a été rendu compte dans la *Revue Philosophique*, n^os^ 18, 21 et 22, de l'an XIII.

Un autre sujet, proposé en 1773 par la même Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fut pour M. de Sainte-Croix le sujet d'un nouveau triomphe : il s'agissait de décider *quels furent les noms et les attributs de Minerve chez les différens peuples de la Grèce et de l'Italie? Quelles furent l'origine et les raisons de ces attributs? Quel a été son culte?*

Digitized by Google

Quels ont été les statues, les tableaux célèbres de cette divinité, et les artistes qui se sont illustrés par ces ouvrages? Cette couronne fut accordée en 1775 à M. de Sainte-Croix, qui remporta aussi celle proposée pour la solution des questions suivantes : *Quels furent les noms et les attributs divers de Cérès et de Proserpine chez les différens peuples de la Grèce et de l'Italie? Quelles furent l'origine et les raisons de ces attributs? Quel a été le culte de ces divinités? Quels ont été les statues, les tableaux célèbres de ces divinités, et les artistes qui se sont illustrés par ces ouvrages?*

L'auteur approfondit depuis son sujet, et publia en 1784 son ouvrage sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples*, ou *Recherches sur les mystères du paganisme.* — Un vol. in-8°.

En 1777, M. de Sainte-Croix fut nommé académicien libre de l'Académie des Belles-Lettres. Il publia, en 1778, l'*Ezour Vedam*, contenant l'exposition des *opinions des Indiens, traduit du Sanscretan par un Brame*; 2 vol. in-12.

En 1779 : *de l'Etat et du sort des Colonies des anciens peuples; ouvrage où l'on traite du gouvernement des anciennes républiques*; in-8°.

En 1780 : *Observations sur le traité de* 1763.

En 1783 : *Histoire des progrès de la puissance navale de l'Angleterre*; 2 vol. in-12; on en donna une seconde édition en 1786.

En 1789 : *Mémoires sur une nouvelle édition des Petits Géographes*; in 4°.

La révolution arriva, et M. de Sainte-Croix se contenta de faire des vœux pour le bonheur de l'Etat; il ne voulut pas se mêler parmi ceux qui aspiraient à le gouverner. Concentré dans ses études, il en offrit les fruits au public lorsque le ciel devint serein.

Il donna un grand nombre d'articles au *Magasin Encyclopédique*, entr'autres une *réfutation d'un paradoxe littéraire de M. F. A. Wolf, sur les poésies d'Homère* (Magasin Encyclopédique, 3e année, tom. V, pag. 66 et 191). Cette dissertation fut imprimée à part en l'an VI.

L'année suivante, M. de Sainte-Croix donna son ouvrage *des anciens Gouvernemens fédératifs et de la législation de Crète.*

En l'an XI, il fut l'éditeur de l'*Evidence de la religion chrétienne, ouvrage traduit de l'anglais de Jennings, par Letourneur*; 4e *édition, augmentée d'un plan de Fénélon, et de pensées sur la Providence*; in-12.

Digitized by Google

M. de Sainte-Croix avait donné des soins à l'édition des *Œuvres diverses de J. J. Barthélemy*, ainsi qu'à celle des *Œuvres de Voltaire* faite à Kehl; les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ceux de l'Institut, dont il était membre, contiennent diverses dissertations.

Telles sont les notes que nous avions sur les travaux de M. de Sainte-Croix, quand nous avons appris qu'un helléniste distingué, qui est notre ami, s'occupait d'une notice sur l'auteur de l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*. Cette notice ne laissera rien à désirer, et suppléera complètement à l'imperfection de la nôtre. A. S. Q. B.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

AUTRICHE. — *Vienne*, 8 *mars*.

PROCLAMATION DE S. A. I. ET R. L'ARCHIDUC CHARLES. — Nous Charles Louis, prince impérial d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., etc., archiduc d'Autriche, etc., etc., chevalier de la Toison-d'or, grande-croix de l'ordre de Marie-Thérèse, gouverneur et capitaine-général du royaume de Bohême, chef d'un régiment d'infanterie et d'un régiment d'hulans, et généralissime de toutes les armées impériales et royales :

Notre souverain bien-aimé invite tous ceux de ses sujets qui ne sont point obligés par les lois à servir dans l'armée, à se réunir en bataillons, pour être employés au service de la patrie, même hors des frontières des Etats héréditaires, dans le cas où elles seraient menacées par un ennemi.

En 1800, la patrie étant en danger, j'appelai sous mes drapeaux, au nom du monarque, les volontaires de la Bohême et de la Moravie. Des milliers se pressèrent alors pour entrer dans la légion qui portait mon nom; elle serait devenue une armée si ces efforts n'avaient promptement conduit à la paix.

Il est inutile de vous rappeler l'exemple de vos ancêtres, de vous dire combien ils ont bravé de dangers par leur persévérance et leur patriotisme. Je ne citerai que l'exemple que vous avez donné vous-mêmes; vous êtes toujours les mêmes que vous étiez en 1800, le même courage, le même patriotisme qui vous animait alors, vit encore en vous; je compte aujourd'hui, comme je comptai alors, sur votre bras.

Il est vrai que les soins de ménage, les relations domestiques ne permettent pas à tous de quitter leurs foyers pour aller où l'honneur les appelle. Ceux-ci resteront pour la défense de l'intérieur, pour la sûreté des propriétés, pour le maintien de l'ordre social.

Digitized by Google

Mais ceux qui ne sont pas enchaînés au foyer paternel par d'autres devoirs et d'autres relations, qu'ils se réunissent tous en bataillons; ils auront à prétendre à tous les avantages que notre souverain bien-aimé attache à une résolution aussi patriotique.

Vous me connaissez, nobles défenseurs de la patrie; je ne vous abandonnerai pas, et vous ne me refuserez point votre confiance.

Signé, archiduc CHARLES, généralissime.

— Avant son départ de Vienne, le général Andréossi, ambassadeur de France, a eu une audience particulière de l'empereur. La veille de son départ, il avait dîné chez M. de Stadion, notre ministre des affaires étrangères.

— L'envoyé extraordinaire de Westphalie est arrivé dans cette capitale presqu'au moment où l'ambassadeur de France en partait. On dit qu'il présentera ses lettres de créance dimanche prochain.

— Dès aujourd'hui, la bourgeoisie monte la garde et occupe tous les postes de la ville. La garnison part après-demain avec toutes les milices.

La milice de la Haute-Autriche est composée de 22 bataillons, et celle de la Basse-Autriche de 18 bataillons.

Tous les préparatifs annoncent que l'empereur et les archiducs se rendront auprès de l'armée.

Toutes les fabriques sont dans un état de stagnation, faute d'ouvriers. Les négocians les plus riches sont obligés de travailler eux-mêmes toute la journée dans leurs bureaux, attendu que leurs commis ont joint la milice. Un tiers de tous les employés civils est placé comme officiers dans la milice.

BAVIÈRE. — *Augsbourg*, 13 *mars*. — On travaille beaucoup dans les arsenaux bavarois pour fournir aux troupes tout ce dont elles ont besoin.

— Les villes de Neubourg, d'Ingolstadt et autres places sur le Danube ont en ce moment des garnisons considérables.

— Le corps d'armée bavarois du Tyrol est formé et assez nombreux pour assurer, en cas de besoin, la défense de cette province, où l'on a aussi transporté beaucoup d'artillerie de l'arsenal de Munich.

— La ville de Munich est remplie de troupes qui ne tarderont pas à se diriger vers les bords de l'Inn.

— Il se confirme que dans les trois provinces de Styrie, de Carinthie et de Carniole, la *landwehr* a été mobilisée et doit se réunir à des endroits désignés. Cette nouvelle y a produit la plus grande consternation.

— Les ponts du Danube, qui ont été ou endommagés ou

Digitized by Google

enlevés dans la Basse-Autriche par la dernière débâcle, n'ont pas encore été rétablis; cependant, pour faciliter les communications, on a jeté plusieurs ponts volans sur ce fleuve.

— Les dernières nouvelles de la Turquie répètent que les négociations entre la Porte et la Russie sont rompues, mais sans ajouter que les hostilités aient déjà commencé. Toute communication a cessé à Constantinople entre la légation d'Autriche et les légations de France et des Etats alliés de cet empire. La plus grande intimité règne au contraire entre les légations autrichienne et britannique. M. Morier, l'homme de confiance du chevalier Adair, passe plusieurs heures par jour avec l'internonce autrichien baron de Stürmer.

Il n'y a plus d'agent russe à Constantinople.

Saxe. — *Leipsick*, 5 *mars*. — Nos frontières présentent un aspect très-guerrier; le château de Weissenfels a été mis en état pour pouvoir, au besoin, recevoir S. M.

— La collection de médailles et de pierres précieuses, dite *Grüne Gervolbe*, doit être transportée à Kœnigstein.

— Il se confirme qu'à Dresde les remparts ont été garnis de canons, et qu'on y érige des fortifications. On craint pour la foire de Leipsick, et l'on croit que dans le cas où la guerre éclaterait, les Autrichiens feraient une invasion dans le Haut-Palatinat, du côté d'Egra.

Angleterre. — *Londres, du 3 février au 6 mars.*

(Extrait des Journaux anglais).

— Nous venons de recevoir des lettres de Lisbonne jusqu'au 24 janvier. On n'y savait pas encore avec certitude si l'ennemi avait effectué une invasion ou non. Les Anglais domiciliés à Lisbonne, et un grand nombre de Portugais avaient cependant pris la résolution de quitter le pays: ils étaient prêts à s'embarquer au premier avis. Quelques-uns s'étaient même embarqués à bord du paquebot *la Charlotte*, qui n'était pas encore arrivé en Angleterre. On y craignait beaucoup pour la ville d'Oporto.

L'amiral Berkeley avait rassemblé à Lisbonne une escadre considérable pour convoyer les propriétés anglaises et portugaises que l'on cherche à sauver. Il s'était emparé de l'arsenal dans l'intention d'emporter tous les bois de construction et toutes les munitions de guerre. — Il s'est également emparé de 26 bâtimens danois sur le Tage.

— Nous pouvons annoncer d'une manière très-positive, qu'il existe malheureusement la plus grande mésintelligence

Digitized by Google

à la cour du Brésil, entre le prince-régent et la reine son épouse. Les détails qui nous sont parvenus à ce sujet sont trop délicats et trop pénibles pour que nous puissions nous permettre de leur donner de la publicité. Quoi qu'il en soit, l'animosité qui avait éclaté entre ces deux augustes personnages était portée à son comble; lord Strangford et sir Sidney Smith se trouvaient à ce sujet en opposition, le premier s'étant déclaré pour le prince, et le second pour la princesse du Brésil.

— Le *Globe* (*The World*) donne les détails suivans sur les préparatifs de défense qui se font à Cadix.

Le gouverneur actuel, qui se nomme Jones, est d'origine irlandaise. Son prédécesseur, qui avait succédé à Morla, a été destitué à cause de la lettre que ce traître lui avait écrite, et qui a été interceptée.

Les seules forces qui soient dans les environs, sont de nouvelles levées, la plupart volontaires. On compte parmi ces troupes environ 3000 hommes de cavalerie qui paraissent bien montés, etc. Cependant on se plaint beaucoup du manque d'armes.

L'entrée en fonctions du gouverneur a été marquée par les réglemens les plus sévères. Les propriétés des Français ont été confisquées, etc.

Quant à la défense de Cadix, il faut observer que cette ville manque absolument d'eau, et qu'elle tire sa provision du port Sainte-Marie, au nord de la baie. Il n'y a point, il est vrai, de hauteurs qui commandent la ville; mais si les Français se rendaient maîtres du terrain situé au nord de la baie, événement que toutes les mesures de défense de Cadix ne sauraient empêcher, non-seulement ils intercepteront la communication entre Cadix et le port Sainte-Marie, mais ils entraveront grandement, s'ils n'empêchent pas tout à fait les arrivages dans le port de Cadix.

— Lorsque la junte de Séville a repris ses fonctions, elle a déclaré publiquement qu'elle ignorait ce qu'était devenue la junte de Madrid; et l'on dit ouvertement à Cadix que les Français avaient de si bons amis parmi les membres de la junte centrale, que Bonaparte était instruit à tems de tous leurs plans et projets. De-là les événemens désastreux qui ont eu lieu; l'abandon dans lequel la Romana a été laissé; la défaite de Castanos; le manque de coopération avec sir John Moore: en un mot, l'entière subjugation de l'Espagne; car il n'y a guère qu'un miracle qui puisse la sauver aujourd'hui.

Digitized by Google

— La junte suprême ayant été informée qu'il existait une correspondance criminelle entre quelques personnes influentes de Cadix et le général Morla, on a pris les mesures nécessaires pour que cette correspondance fût interceptée; on a fait, en conséquence, un grand nombre d'arrestations le 2 du courant, et le lendemain on avait les craintes les plus sérieuses que l'indignation et la fureur du peuple ne se portassent aux excès les plus violens. Malheureusement on dit que les membres de la junte suprême sont très-divisés entre eux, et que le parti de Morla, qui s'est déclaré pour Joseph, paraît avoir pris l'ascendant.

— On dit que le gouvernement a intercepté une correspondance entre Bonaparte et ses ministres, de laquelle il résulte que Murat était sur le point de faire une descente en Sicile.

— Le bruit s'est répandu que Liniers avait levé l'étendard de l'indépendance dans l'Amérique méridionale. Nous espérons qu'il n'en est rien. Si le continent d'Espagne est destiné à subir le joug de la France, nous avons des forces maritimes suffisantes pour empêcher les colonies espagnoles d'éprouver le même sort; mais nous avons lieu de croire que Liniers est l'agent de Bonaparte; et dans ce cas, on ne doit pas espérer qu'il veuille favoriser le système de ceux qui désirent l'indépendance des colonies espagnoles.

— Nous tenons de bonne source que les discussions qui ont lieu actuellement à la chambre des communes, relativement à un illustre personnage, pourront avoir les mêmes résultats que celles qui ont eu lieu il y a deux ans, relativement à l'émancipation des catholiques. On assure qu'un membre très-influent du cabinet est très-mécontent de la conduite qui a été suivie dans cette circonstance par MM. Perceval, Canning et lord Castelereag, et qu'il a fait à ce sujet les plus fortes remontrances au souverain; qu'il a observé que ni M. Pitt, ni lord Grenville n'auraient souffert une semblable discussion, dont les résultats pouvaient être funestes pour la famille royale et pour la monarchie.

— On assure qu'il s'est fait dans les colonies espagnoles une révolution qui ne s'accorde guère avec les espérances qu'on avait conçues en Angleterre. Les révolutionnaires ne se sont déclarés ni en faveur de Charles IV, ni en faveur de Ferdinand VII; ils ont formellement annoncé leur intention d'établir leur indépendance.

— Des nouvelles de la Barbade, en date du 3 janvier, portent que l'amiral Cochrane y était arrivé avec plusieurs

Digitized by Google

vaisseaux, et qu'il avait laissé devant la Martinique *le Pompée* et quelques frégates pour continuer le blocus de l'île. On dit actuellement que l'expédition contre la Martinique n'aura pas lieu; cependant les préparatifs continuent sans interruption, et chacun se demande quel en doit être l'objet.

— L'*Hibernia*, qui est actuellement à Porstmouth, fera voile pour Cadix au premier vent favorable. Un grand nombre d'officiers vont s'embarquer pour se rendre à Cadix. On dit que le général Fergusson est du nombre.

— Le major-général Hill doit s'embarquer avec cinq régimens. Nous ne connaissons pas sa destination.

— Tous les vaisseaux qui sont à Portsmouth sont prêts à mettre en mer, sous convoi du vaisseau de S. M. *le Sirius*, capitaine Pim.

— On mande de Liverpool, en date du 14, que *le William* y était arrivé de Lisbonne en douze jours, et qu'il avait apporté la nouvelle que douze bâtimens de transport, avec des troupes à bord, avaient fait voile du Tage pour Gibraltar, sous l'escorte d'une frégate; le reste des troupes se préparait à mettre à la voile le plus tôt possible.

— On annonce confidentiellement qu'il a été fait quelques communications aux ministres de S. M. par les gouvernemens de Russie et de France, et que c'est M. Adair qui a reçu ces ouvertures des ministres de ces deux puissances résidens à Constantinople. Nous ignorons quelle foi l'on peut ajouter à cette nouvelle.

— Il y a eu hier, dans la chambre des pairs, une division sur la proposition faite par lord Grenville de modifier les ordres du conseil relativement à l'Amérique. La motion a été rejetée par 115 voix contre 70. On a observé que la mesure prise par l'Angleterre n'étant pas une conséquence de l'embargo américain, mais bien du décret de blocus promulgué par la France, les ordres du conseil ne pouvaient être révoqués que par suite de la révocation de ce décret; que quant à l'embargo, c'était une mesure purement municipale dont l'Angleterre n'avait nullement à se mêler.

— Tous les vaisseaux de ligne mouillés dans les dunes reçurent mardi dernier, 26 février, l'ordre de se rendre en toute hâte à Plymouth. Dès samedi, tous les vaisseaux qui étaient dans ce port avaient dû mettre à la voile sans aucun délai.

— Trois bâtimens sont sortis de Plymouth pour aller à la recherche de la flotte du Canal, et lui porter l'avis que la flotte de Brest était dehors.

Digitized by Google

— *Le Centaure*, l'*Alfred* et *le Saint-Alban* ont quitté Portsmouth pour rejoindre l'amiral Strachan qui croise devant Rochefort.

— On compte dans Flessingue 17 voiles prêtes à se mettre en mer.

— La séance de la Chambre des communes du 28 février, ne fournit d'autre intérêt que le rapport de M. Canning sur la Sicile, en réponse aux observation d'un M. W^m. Smith.

« C'est avec peine, dit M. Canning, que je m'aperçois de l'absence de l'honorable membres dont les fausses notions sur la Sicile me faisaient un devoir de l'éclairer. Je ne saurais m'empêcher de dire que ce sujet est un de ceux que l'on ne saurait traiter avec trop de circonspection dans cette chambre; et quoique l'on doive supposer qu'il ne transpire rien de ce qui se passe ici, il n'en est pas moins avéré que dans ce pays, comme dans toute l'Europe, on a entière connaissance de tout ce qui s'y dit, et l'ennemi commun pourrait grandement faire son profit de tout ce qu'tendrait à faire naître des jalousies entre S. M. et ses alliés. L'honorable membre avait prétendu que le gouvernement et le peuple sicilien étaient dans une situation telle qu'il était de notre devoir de leur proposer une régénération politique. Et moi, Messieurs, je puis vous assurer que la plus parfaite intelligence, la plus cordiale harmonie règnent entre les gouvernemens alliés et les armées de ces gouvernemens. Ce sont nos officiers qui ont organisé tout le militaire; et en cas d'attaque, notre général en chef aura le commandement de l'armée combinée, et celle de Sicile est aussi nombreuse que nous pouvons le désirer: et cette marque de confiance, peu de nations étrangères nous l'avaient jusqu'ici accordée. »

M. Canning finit par se livrer à l'espoir que désormais aucun membre n'aura l'insdiscrétion de parler mal des alliés de S. M.

Plimouth, le 1^er mars. — La frégate *the Clyde* a apporté des lettres de la Barbade dont les dates les plus récentes sont du 12 janvier, époque à laquelle on n'avait encore rien entrepris contre la Martinique. On assurait que la diversité des opinions sur cette entreprise avait fait recourir les chefs à de nouvelles instructions qu'ils voulaient recevoir d'Angleterre, avant de rien entreprendre.

— On savait à la Barbade que 2000 Portugais s'étaient mis en marche pour surprendre Cayenne, et l'on supposait que l'amiral Cochrane, instruit de cette expédition, détacherait quelques bâtimens pour la protéger.

Portsmouth, le 25 février. — L'amiral Gambier a fait voile de Tourbay le 21 avec dix vaisseaux de ligne, et l'on suppose

Digitized by Google

qu'il sera arrivé à tems devant Ouessant pour se mettre à la poursuite de la flotte française qui est sortie de Brest le 13. Elle est composée de dix vaisseaux de ligne. Lord Gambier est actuellement à sa poursuite. Son escadre est de sept vaisseaux de ligne, dont cinq à trois ponts. Les uns prétendent que la flotte française va à la Martinique, d'autres à Cadix, d'autres enfin à Majorque ou à Minorque.

— Tous nos journaux sont pleins de jérémiades sur les regrets qu'a excités la prise du Ferrol et de sa belle flotte, accompagnées de tous les raisonnemens de l'esprit de parti.

Le dernier convoi de Gothembourg, montant à 70 voiles, a été dispersé entiérement, et plus de la moitié est devenue la proie des Danois.

(La suite des nouvelles d'Angleterre au N° prochain.)

(INTÉRIEUR.)

Bayonne, 17 mars. — Le fameux Palafox, qui commandait à Saragosse, est arrivé aujourd'hui à cinq heures après midi dans notre ville. Il n'est pas encore tout à fait rétabli de sa maladie. Il est au Château-Vieux, avec les deux domestiques qui l'ont accompagné.

Paris, 24 Mars.

L'Empereur a chassé, mardi dernier, dans la forêt de Saint-Germain. Il a déjeûné au pavillon de la Muette avec S. M. l'Impératrice et plusieurs dames de la cour. Il n'y avait d'étrangers que le prince Kurakin, le prince Wolkonski et le colonel Gorgoly, aides-de-camp de l'Empereur de Russie.

— S. A. R. le grand-duc héréditaire de Bade, vient d'arriver à Paris.

— M. le maréchal duc de Dantzick est attendu à Metz, et M. le maréchal Masséna, duc de Rivoli, est attendu à Strasbourg.

— Les trois départemens de la Toscane doivent fournir 1500 jeunes gens pour la conscription de 1809.

— On élève sur la place des Victoires des échafaudages pour achever le monument consacré au général Dessaix.

— S. M. le roi de Hollande a adressé, le 12 mars, la lettre suivante à son conseil-d'Etat et au corps-législatif de son royaume :

« Messieurs, une lettre de l'Empereur, mon frère, m'annonce la nouvelle aussi agréable qu'inattendue, qu'il a disposé du grand-duché de Berg en faveur de mon fils, Napoléon-Louis, prince royal; je ne veux

Digitized by Google

pas tarder un instant d'en donner connaissance aux membres de mon conseil-d'Etat et du corps-législatif, en signe de ma gratitude pour les preuves continuelles qu'ils me donnent de leur attachement à leur pays et à moi; et c'est ma première pensée, après avoir remercié l'Empereur, mon frère, d'un événement que je regarde avec raison comme l'augure le plus favorable pour le bonheur de mon peuple et pour celui de mon fils chéri, qui, après les tems difficiles et orageux de mon règne, sera par-là en état de consolider encore l'existence du pays, et de lui donner le soulagement et le dédommagement qui lui seront nécessaires si longtems. La nation verra encore en cela une preuve incontestable des bons sentimens de mon frère et de la France envers ce pays; ils doivent imposer silence aux propos et aux menées des intrigans et des esprits superficiels : quoique je suivrai bientôt cette lettre, mon voyage étant à sa fin, je n'ai pas voulu tarder à vous en donner connaissance, mon voyage étant cause que le courrier est déjà fort en retard, puisqu'il ne m'a rejoint qu'hier au soir. Sur ce, Messieurs, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Assen, le 12 *mars* 1809. *Signé*, LOUIS.

— Une goëlette aventurière, appartenant à une maison de commerce de Bordeaux, et venant de la Pointe-à-Pitre, est arrivée à Bayonne; elle rapporte que les Anglais ont fait, le 24 janvier, une attaque sur la Martinique, qu'ils ont éprouvé une grande défaite, et perdu la plus grande partie des troupes d'expédition. Le capitaine a confirmé la mort du général Ferrand à Santo-Domingo.

— Le 17 de ce mois, vingt et quelques bâtimens ennemis ont mouillé dans la grande rade de la Rochelle.

ANNONCES.

Eloge de Pierre Corneille; discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, en sa séance du 6 avril 1808; par Marie J.-J. Victorin-Fabre. *Seconde édition*, suivie de notes revues et augmentées. — Brochure in-8° de plus de 100 pages, papier fin. — Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 15 c. franc de port. — Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12.

On trouve chez les mêmes libraires les ouvrages suivans du même auteur : 1°. *Opuscules en vers et en prose*, contenant un Discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres; un Essai sur l'amour et sur son influence morale, etc. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 10 c. franc de port; 2°. *Discours en vers sur les voyages*, pièce qui a obtenu un prix de l'Académie française en 1807. In-8°. Prix, 60 c. et 70 c. franc de port; 3°. *La mort de Henri IV*, poëme suivi de notes historiques. Brochure in-8°, prix, 1 fr. 20 c. et 1 fr. 40 c. franc de port.

Digitized by Google

TABLE

Du premier Trimestre de l'année 1809.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

POÉSIE.

UNE Promenade de Fénélon, anecdote; par M. *Andrieux*. 3
L'Inquiétude des Hommes; satire d'après la première d'Horace; par *R.-D. Fertus*. 49
Les Anciens et les Modernes; par M. *de Jouy*. 52
Mes Cheveux blancs, épître à Mademoiselle ***; par M. *Emerile*. 97
Les Bulletins anglais, chanson. 98
Regrets de Va-de-Bon-Cœur, chanson. 99
La Vie humaine, stances par M. de *Saint-Ange*. 145
Scène pour la Fête de M. *Talma*; par M. *Firmin Didot*. 193
Fergus et Lothaire, romance; par M *Géraud*. 197
Mes Souvenirs; par M. *L*. 241
Les deux Guerriers blessés, fable; par M. *Guinguené*. 243
Précautions contre la Fortune; par M. *de Jouy*. 245
Anacréon rajeuni par l'Amour; par M. *César Auguste*. 289
Martial à Licinianus; par M. *Kerivalant*. 292
Les Grâces et l'Amour; par M. *F.-O. D*. 293
Traduction d'un Fragment de l'Aminte; par M. *Treneuil*. 337
A mes Pénates. — A mon petit Logis. — A mon petit Parterre. — A mon petit Potager. — A mon petit Bois. — Mon Produit net; par M. *Ducis*. 385
Coup-d'œil sur les Saisons et sur la Pépinière de Bruyère-le-Châtel; par M. *P. Didot* l'aîné. 433
La Fontaine, chanson; par M. *de Chazet*. 438
Le Tombeau d'Adonis; par M. *Henri Terrasson*. 481
Les Amours du Rhône, par M *Yduag*. 484
Episode d'Ugolin, traduction libre de l'enfer du Dante; par M. *Michaux* (de Troyes.) 529
Vers à Rosalie, qui m'avait envoyé un bouquet; par M. *Lorrando*. 532
Enigmes. 8, 54, 101, 148, 198, 246, 294, 339, 390, 439, 485, 533.
Logogriphes. 8, 54, 101, 148, 198, 246, 294, 340, 391, 439, 485, *ibid.*
Charades. 9, 55, 102, 149, 198, 247, 295, 340, 392, 440, 486, 534.

Digitized by Google

LITTERATURE, SCIENCES ET ARTS.

L'Homme des Champs, *ou* les Géorgiques françaises, traduites en vers latins, par *P.-J.-B.-P. Dubois.* 9
Histoire de France pendant le dix-huitième siècle; par M. *Lacretelle* jeune. 15
La Diligence philosophique, *ou* le Moraliste champenois; par M. *Thomassin de Montebel.* 27
Essai d'Education physique, morale et intellectuelle, etc. par M. *A. Jullien.* 55, 303, 350
Tacite, nouvelle traduction; par *J.-B.-J.-R. Dureau de la Malle.* 65
Itinéraire descriptif de l'Espagne, etc.; par *Alexandre de la Borde.* 81
Rachel, tragédie en trois actes; par *Don Vincent Garcia de la Hnerta.* 103
Le libre Arbitre; par M. *de Boufflers.* 119
Icones plantarum Galliæ, etc. par M. *de Candolle.* 129
Le premier Mouvement, nouvelle; par M. *Adrien de S...n.* 149
Les Amours des principaux personnages du règne d'Auguste; par Mme *Villedieu.* 158
Grammaire italienne; par *G. Biagioli.* 162
Vie de Julius Agricola, traduction nouvelle. 168
Traduction libre d'une épisode du *Scanda Pourana;* par M. *de Boufflers.* 199
Poésies nationales; par M. *C.-J.-L. d'Avrigny.* 206
Alphonse, *ou* le fils naturel; par Mme *de Genlis.* 213
Revue littéraire : Tableau des écrivains français; — Mémoires de Bachaumont; — Rose Mulgrave. 221
Extrait d'un ouvrage anglais de *Harris*, sur la Musique, la Peinture et la Poésie; par M. *Andrieux.* 247, 299
Almanach des Muses pour 1809. 259
Notice des travaux de l'Académie du Gard. 261
Voyage à Pékin, etc.; par M. *de Guignes.* 322
Fabliaux et Contes, nouvelle édition; par M. *Méon.* 314
Walstein, tragédie; par M. *Benjamin-Constant de Rebecque.* 341
Voyage de Dentrecasteaux à la recherche de la Pérouse; rédigé par M. *de Rossel.* 359, 445
Lettre sur les Arts; par M. *de L***.* 393
Lettres et pensées de M. le Prince de Ligne; publiées par Mme la baronne de *Staël-Holstein.* 401
Les Hindous; par M. *Balthasard Salvyns.* 408
Essais sur l'effet, le sens et la valeur des désinences grecques, latines, etc.; par *J. B. Gail.* 411
Sur l'Ironie socratique; par *J.-B. Gail* 440, 494
Conversations sur la chimie; traduites de l'anglais. 459

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

Des Tragédies allemandes et françaises ; par M. *de Boufflers*. 486
OEuvres posthumes de Saint-Martin. 499
Alphabet mantchou ; par M. *L. Langlès*. 508
Epître à mon Ami, qui se proposait de suivre la carrière poétique ; par *J.-L.-G. Monnin*. 534
L'Iliade d'Homère, traduite du grec ; par M. *P.* 540
Recueil de Poésies ; par *J.-F. Ducis*. 547
Cours complet d'Agriculture pratique, d'Economie rurale et domestique, et de Médecine vétérinaire ; par l'abbé *Rozier*. 556

VARIÉTÉS. — *Nouvelles Littéraires*.

Pages 32, 129, 174, 221, 274, 416, 468, 516, 561.

NOUVELLES POLITIQUES.

Pages 36, 88, 136, 184, 228, 280, 333, 367, 419, 470, 518, 565.

ANNONCES.

Pages 48, 145, 192, 238, 338, 431, 480, 528, 573.

Fin de la Table des Matières du premier Trimestre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

